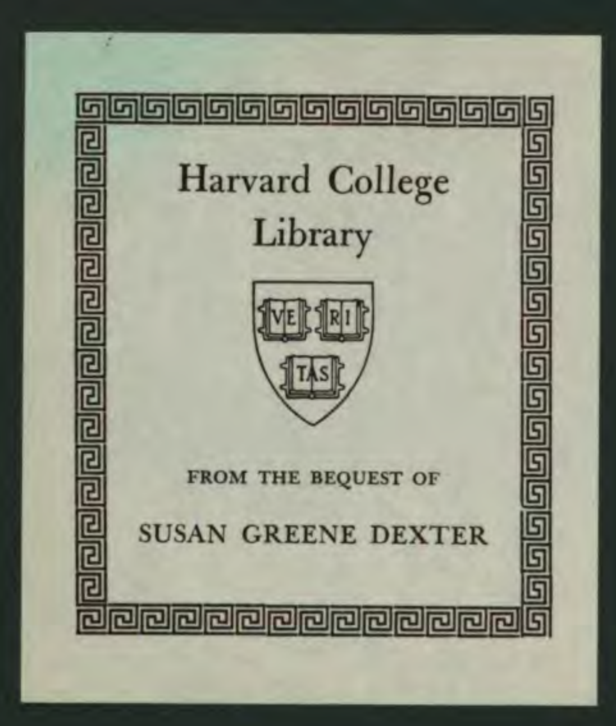

Guerre du Canada
1756-1760
Montcalm
et
Levis
Par l'abbé
H. R. Casgrain
Dieu aide au second Chrétien Levis
Je me souviens
Mon innocence est ma forteresse
A. Mame & Fils
Paul Souze sc.


JESUS ET MARIE
MA FORCE ET MA GLOIRE
Maison-Mère.


Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
SUSAN GREENE DEXTER

AVIS
IMPORTANTS.

Ne transportez pas les livres d'une maison à l'autre sans la permission de la Supérieure.

Mettez-leur une couverture que vous doublerez aux coins.

Ne les prêtez pas.

Ne les laissez point trainer.

Ne pliez point les feuillets.

N'écrivez rien dessus.

Rapportez-les vous-même.

Faites attention aux heures d'admission.

Vous ne pouvez, sans une permission expresse de la Supérieure, avoir, en même temps, plus d'un volume de la bibliothèque, et vous ne devez pas le garder à votre usage plus de six mois.

N. B. *La bibiothécaire examinera le livre qui lui sera remis et, s'il est endommagé, elle en fera part à la Supérieure.*

GUERRE DU CANADA

1756-1760

MONTCALM ET LÉVIS

1re SÉRIE IN-4o

DU MÊME AUTEUR

Légendes canadiennes et Variétés, 1 vol. in-8°, 580 pages.

Biographies canadiennes, 1 vol. in-8°, 542 pages.

Histoire de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, 1 vol. in-8°, 6e édition, chez Beauchemin et fils, 256, rue Saint-Paul, Montréal.

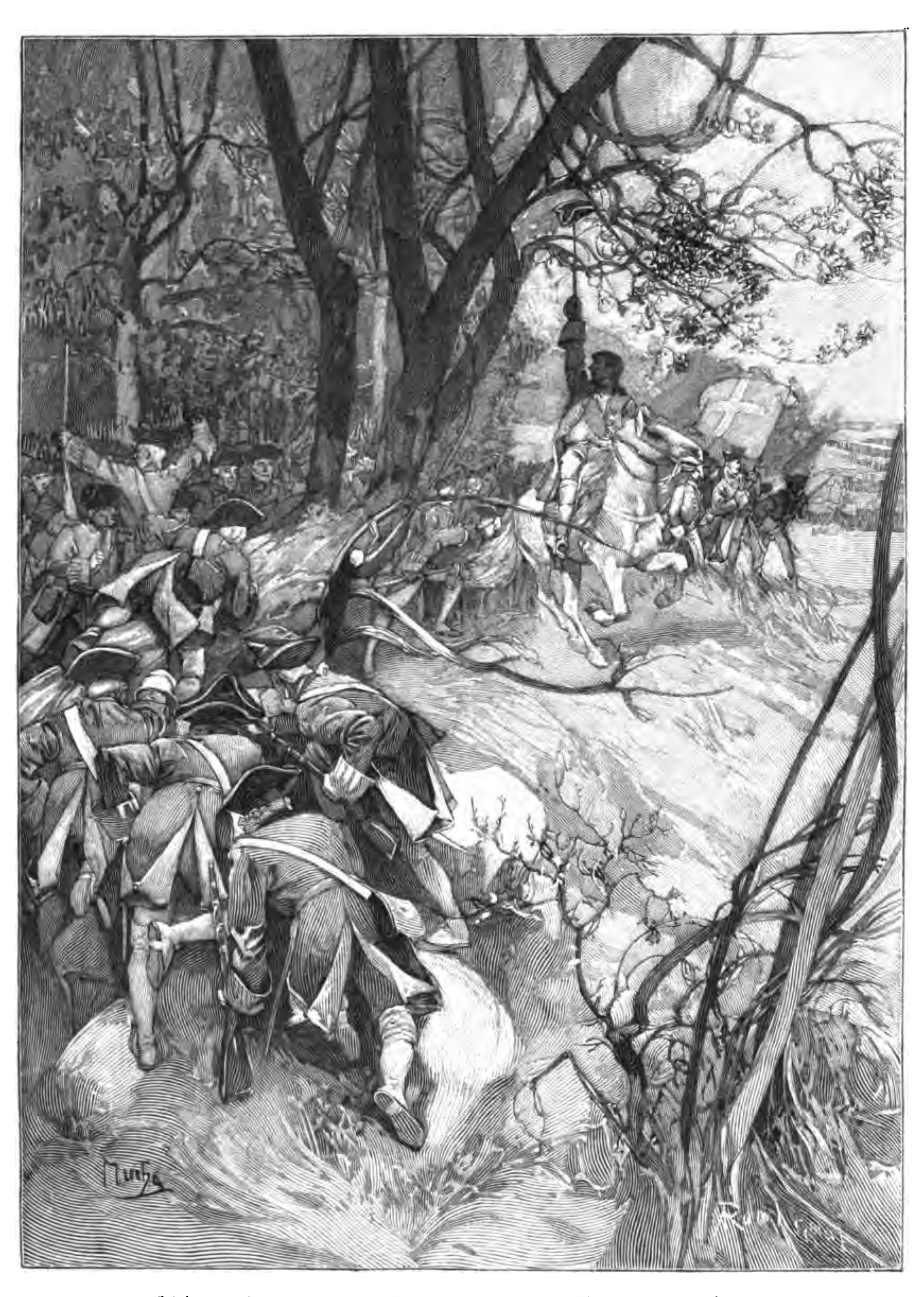
Le même, traduit en allemand, Regensburg, New-York et Cincinnati.

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1 vol. in-8°, 612 pages, chez Beauchemin et fils, 256, rue Saint-Paul, Montréal.

Un Pèlerinage au pays d'Évangéline, 1 vol. in-8°, 550 pages, chez Léopold Cerf, 13, rue de Médicis, Paris. — OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Une seconde Acadie, 1 vol. in-8°, 420 pages, chez L.-J. Demers et frère, rue de la Fabrique, Québec.

L'Asile du Bon-Pasteur de Québec, 1 vol. in-8°, 410 pages, chez L.-J. Demers et frère, rue de la Fabrique, Québec.



Lévis passait en ce moment devant sa ligne de bataille, tenant son chapeau
au bout de son épée. (Chap. XIV.)

GUERRE DU CANADA

1756-1760

MONTCALM ET LÉVIS

PAR

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN

DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE QUÉBEC
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVIII

INTRODUCTION

La grande politique du XVIIe siècle, inaugurée par Henri IV, avait fondé la Nouvelle-France; la politique mesquine du XVIIIe siècle, inaugurée par la Régence, l'a perdue. Louis XIV, par de sages modifications, avait fait servir le régime féodal à l'avantage de la colonisation; Louis XV, par d'intolérables abus, le fit servir à sa ruine.

A l'ouverture de la guerre de Sept ans, la monarchie française n'avait plus guère de fautes à commettre : elle était prête pour toutes les hontes. Quelques reflets de gloire militaire, voilà tout ce qui lui restait du grand siècle. Comment était-elle arrivée à ce degré d'abaissement? L'ignominie a ses étapes, comme la grandeur. Philippe d'Orléans, l'infâme régent, en avait été le précurseur et l'ouvrier. Après avoir poussé la France dans des aventures financières à la suite d'un rêveur, l'Écossais Law, et l'avoir ensuite jetée dans la banqueroute, il avait trouvé un ministre digne de lui dans le cardinal Dubois. Le premier soin de ce ministre, vendu à l'étranger, fut de jeter la France entre les bras de sa plus redoutable rivale, l'Angleterre. La politique de Colbert n'était pas seulement reniée, elle était trahie. La mort presque simultanée du régent et de son ministre (1723), amenée par les mêmes désordres, eût été une délivrance, si le sceptre de la France ne se fût trouvé aux mains d'un enfant de treize ans, guidé par un vieillard septuagénaire, sans énergie et même sans ambition, quand il eût fallu celle d'un Richelieu. L'honnête cardinal Fleury était un de ces hommes d'État qui surgissent aux jours de décadence, comme si tout conspirait alors à la déterminer.

Effrayé par les désastres financiers qui avaient bouleversé les fortunes particulières en même temps que la fortune publique, le nouveau ministre n'y vit qu'un remède : l'économie. Il crut tout sauver en appliquant l'économie à toutes les branches de l'administration, et en forçant la France à se replier sur elle-même. C'était l'excès de la prudence après l'excès de l'audace. Une comparaison fera mieux ressortir cette faute politique. Le navire de

l'État avait été désemparé par une tempête : on ne lui fournissait pas d'agrès ni de voiles, faute de moyens.

La conséquence d'un tel système fut la stagnation du commerce, l'affaiblissement de la marine, et, dans un avenir prochain, la perte des colonies.

Il ne manquait que le ridicule pour terme à cette administration sénile : la guerre de la succession d'Autriche, aussi injuste dans ses causes que désastreuse dans ses résultats, lui en fournit l'occasion. Le ministre, vaincu, se rendit la risée de l'Europe par ses dépêches écrites du ton d'un vieillard presque en enfance.

La France était cependant destinée à subir de plus grandes humiliations : ce fut le jour où l'on vit installer à Versailles et siéger au conseil des ministres une courtisane ! Et pour donner ce je ne sais quoi d'achevé à cet abaissement, la marquise de Pompadour se trouva à l'apogée de sa puissance au moment où l'Angleterre s'apprêtait à disputer à la France l'empire de l'Inde et de l'Amérique, c'est-à-dire la première place parmi les nations civilisées.

L'Angleterre avait eu sa part dans les hontes de ce temps; mais elle allait se relever sous la main d'un grand homme. L'Angleterre avait, au reste, un immense avantage sur la France ; c'est qu'elle n'était pas, comme celle-ci, une monarchie absolue, mais plutôt une république aristocratique, où l'opinion du peuple était souveraine. Cette opinion avait fini par l'emporter sur les répugnances personnelles du roi Georges II, qui avait dû accepter pour ministre le grand tribun dont la mâle éloquence avait soulevé le patriotisme anglais et dominé le parlement. Avec William Pitt au pouvoir, l'Angleterre pouvait prétendre à tout ce qu'elle a réalisé depuis. Il fut l'architecte de sa grandeur. En moins de dix ans, il lui donna l'empire des mers et la prépondérance dans l'Inde et dans l'Amérique.

Pitt avait pris la direction des affaires l'année même où avait été déclarée cette guerre de Sept ans qui devait changer la face de l'Amérique, et dont, par un singulier pronostic, le premier coup de canon fut tiré sur ses côtes.

Dans une guerre où la marine était appelée à jouer un si grand rôle, il était facile de prévoir quel serait le résultat définitif en considérant la force respective des deux flottes. Celle d'Angleterre se composait de cent vaisseaux de ligne et de soixante-quatorze frégates, tandis que celle de France ne comptait que soixante vaisseaux de ligne et trente et une frégates.

Cette énorme disproportion n'était cependant pas comparable à celle qui existait entre les colonies anglaises et la colonie française d'Amérique, cause première de la guerre. La Nouvelle-France, dont le territoire s'étendait du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique, des Alléghanys aux montagnes Rocheuses, ne comptait guère que quatre-vingt mille colons, tandis que les colonies anglaises, resserrées entre l'Atlantique et les montagnes qui lui servent de contreforts, avaient une population d'un million deux cent mille âmes. Les ressources des deux colonies étaient dans les mêmes proportions.

La raison principale de cette inégalité ne provenait pas, comme on l'a trop souvent répété, d'une politique plus prévoyante de la part de la Grande-Bretagne. A l'origine, celle-ci n'avait pas plus compris que la France l'importance de ces colonies transatlantiques. Cromwell, dont on ne contestera pas le génie, en avait si peu l'idée, qu'il proposa aux colons de la Nouvelle-Angleterre d'abandonner leur pays pour venir se fixer en Irlande, où il leur offrait les terres enlevées aux catholiques.

La grande cause de cette disproportion est dans le fait bien connu que la race française n'émigre pas. Habitant le plus beau et le plus riche pays du monde, elle s'y est si profondément enracinée, que son génie est devenu réfractaire à l'idée d'expatriation.

On sait comment s'est faite la colonisation de la Nouvelle-France; il n'a fallu rien moins que l'impulsion de l'Église et de l'État, à une époque où ces deux puissances étaient souveraines, pour déterminer un courant d'émigration. Et quel a été le résultat après un siècle d'efforts? En 1700, le nombre des immigrants venus de France n'avait pas atteint le chiffre de six mille, tandis que dans les colonies anglaises, à la même date, il dépassait celui de cent mille.

On a souvent reproché au gouvernement français de n'avoir pas, comme celui d'Angleterre, laissé ses colonies profiter des dissensions politiques et religieuses qui poussaient hors de son sein une partie de sa population. Mais on ne réfléchit pas que les circonstances étaient loin d'être les mêmes dans les deux pays. L'Angleterre, devenue toute protestante, ne s'était pas trouvée, comme la France, en face d'un dualisme religieux qui avait mis son existence en danger. Les protestants français, observe judicieusement M. Guizot, voulaient créer un État dans l'État, et ne craignaient pas, afin d'y réussir, de recourir à la trahison.

Pour ne parler que de la Nouvelle-France, n'a-t-elle pas été attaquée à trois reprises par des huguenots français passés à l'ennemi et chargés du commandement des troupes anglaises[1]? C'est à la suite de ces événements que le gouvernement français interdit aux huguenots l'entrée du Canada. Mais là où ce gouvernement commit une grave erreur, ce fut quand il refusa d'écouter la demande aussi juste que pacifique qu'ils firent d'aller se fixer dans les solitudes inhabitées de la Louisiane, n'exigeant d'autre privilège que celui d'y pratiquer librement leur religion à l'ombre du drapeau français. Pontchartrain, à qui avait été remise la requête des huguenots (1699), fit cette incroyable réponse : « Le roi n'a pas chassé les protestants de France pour les laisser se constituer en république dans le nouveau monde. » Sans cette malheureuse politique, les protestants français, au lieu d'aller enrichir les contrées ennemies en s'y transportant avec leurs familles et leurs for-

[1] L'expédition de Thomas Kerk contre Québec, celle de Claude de la Tour contre le fort Saint-Louis, celle de Charles de la Tour contre le fort de la rivière Saint-Jean.



tunes, auraient émigré en grand nombre dans la Louisiane, où ils auraient formé en peu de temps une florissante colonie, qui, à mesure que l'antagonisme religieux aurait disparu, se serait rattachée à la France, la patrie des ancêtres. Et, au moment de la crise suprême, quand la France et l'Angleterre se disputèrent la prépondérance en Amérique, ils auraient été probablement en état de faire une puissante diversion qui eût pu complètement changer le sort des armes.

Quoi qu'il en soit de cette politique, elle avait eu pour résultat d'implanter sur les bords du Saint-Laurent une colonie indéracinable, et qui, après avoir passé à travers un siècle de formidables crises, allait présenter un des phénomènes les plus extraordinaires de vitalité et d'expansion dont l'histoire fasse mention.

En 1756, les Canadiens n'étaient qu'une poignée d'hommes comparés à leurs redoutables voisins; mais ils avaient sur eux un immense avantage, celui de l'unité. Formant une population homogène de race et de religion, ils étaient liés ensemble par une double hiérarchie civile et religieuse, aussi puissante l'une que l'autre, et se prêtant un mutuel concours. Ils présentaient ainsi une masse compacte d'autant plus difficile à entamer, qu'elle était protégée par un immense rempart de forêts et de solitudes inhabitées.

Les treize colonies voisines offraient une physionomie toute différente. Autant la colonie française était unie, autant celles-là étaient divisées. Fondées à l'origine sans lien commun, elles avaient grandi, l'une à côté de l'autre, sans se rapprocher ni se fondre ensemble. On reconnaissait bien en elles des traits généraux de ressemblance, les grandes lignes de la législation anglaise et du protestantisme, les mêmes tendances démocratiques découlant du gouvernement représentatif apporté de la mère patrie; mais, au delà, c'était l'image du chaos. La masse de la population était d'extraction saxonne, mais il s'y mêlait beaucoup d'éléments ayant d'autres origines. De là une variété presque infinie de caractère, de croyances, de lois, de mœurs, de coutumes. Cette masse énorme, exubérante de vie, était encore inconsciente de sa force, ne l'ayant jamais essayée. L'esprit public n'existait pas, ou du moins ne s'étendait pas au delà des frontières de chaque province. La plupart se jalousaient, souvent se querellaient pour des rivalités d'intérêt ou de secte. La cour de Londres, dont la main était aussi douce en politique que dure en affaires de commerce, se gardait bien d'intervenir, afin de dominer l'une par l'autre ces provinces, dont la puissance lui donnait déjà des inquiétudes.

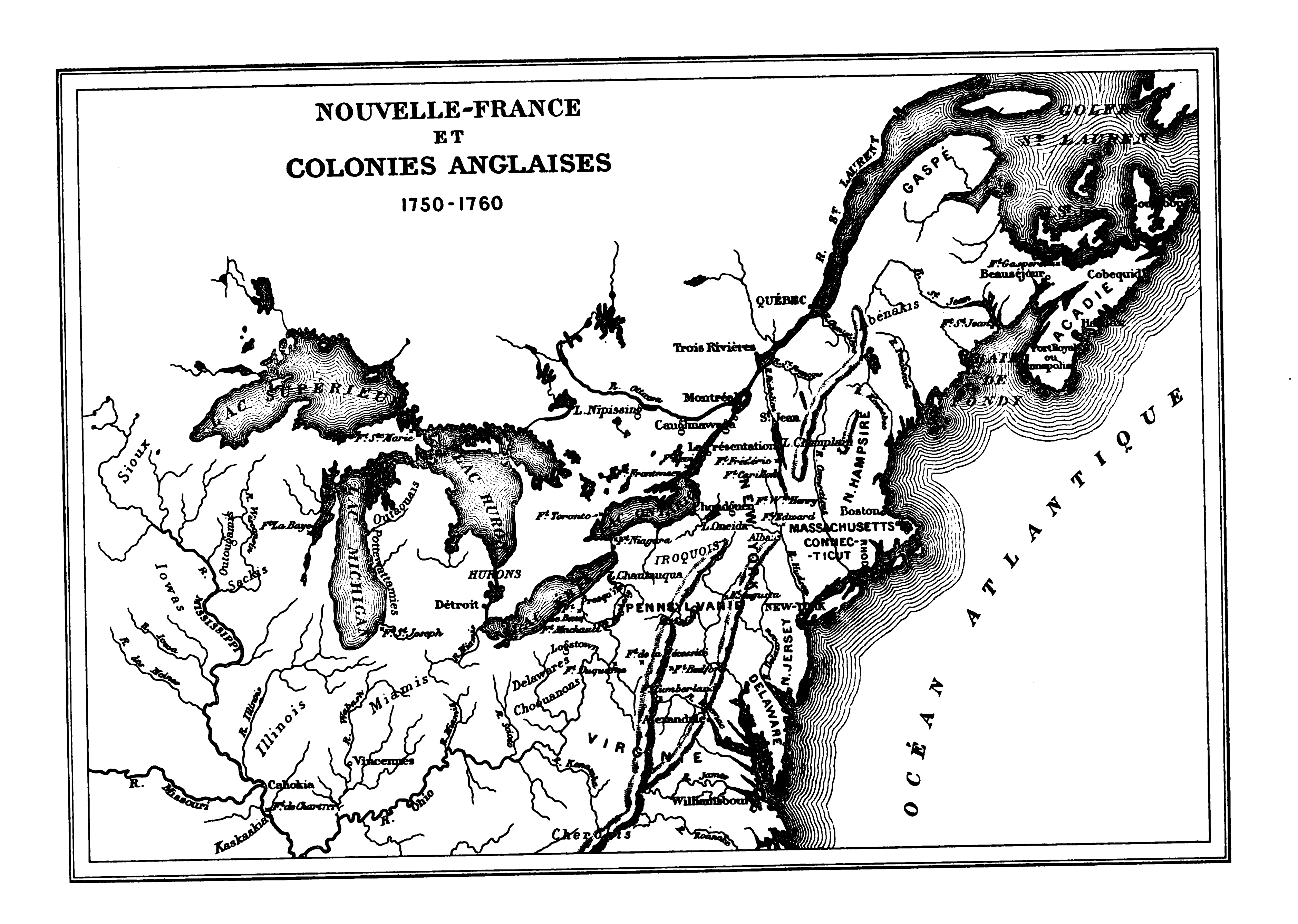
Mais voici venir le jour où l'Angleterre elle-même va apprendre aux colons américains à s'unir, à connaître leurs forces, à s'inspirer du même souffle patriotique. Ce jour-là ils essayeront leurs armes contre la France au Canada; mais le lendemain ils les tourneront contre leur mère patrie, et la déclaration d'indépendance des États-Unis, signée par le Congrès, recevra la ratification de l'Angleterre.

Il ne sera plus question alors de la petite colonie française abandonnée

sur les bords du Saint-Laurent. La France, qui l'a perdue, achève de l'oublier. L'Angleterre, qui l'étreint, s'apprête à l'absorber. Va-t-elle disparaître? Sans doute que son nom va être effacé de ces rivages. La France avait désespéré du Canada longtemps avant d'avoir signé le traité de Paris; mais les Canadiens ne désespérèrent pas d'eux-mêmes. C'est alors que s'ouvre la plus belle page de leur histoire : cette lutte héroïque dont la guerre de Sept ans n'avait été que le prélude. Ils ont été décimés par les combats et la famine. Vaudreuil les a comptés avant de partir pour la France : ils ne sont plus que quatre-vingt mille, ruinés, dépouillés, désarmés[1]. Un grand nombre d'entre eux, dont les villages ont été brûlés par l'ennemi, n'ont d'autre abri que des huttes grossières qu'ils se sont construites avec des troncs d'arbres. Tous ceux des leurs dont la ruine n'était pas achevée ont pris le chemin de la France avec les débris de l'armée française. C'est dans ces conditions que s'est engagée la lutte suprême. La bataille a duré un siècle; elle a été acharnée, sans relâche, mais les courages ont été plus grands que les dangers.

Aujourd'hui le triomphe est assuré. Ce que la France n'avait pu faire avec toute sa puissance, les quatre-vingt mille l'ont fait à eux seuls. Ils ont fondé une France en Amérique. Ils ont gardé intact tout ce que la mère patrie leur avait légué : sa langue, sa religion, ses lois, ses traditions. A l'heure présente, ils sont plus nombreux et plus unis que n'étaient les colonies anglaises lorsqu'elles ont proclamé leur indépendance.

[1] Bougainville, *Considérations sur le Canada.*


NOUVELLE-FRANCE
ET
COLONIES ANGLAISES
1750-1760
GOLFE ST LAURENT
R. ST LAURENT
GASPÉ
QUÉBEC
Trois Rivières
Montréal
Caughnawaga
St Jean
L. Champlain
L. Nipissing
R. Ottawa
Fr. St Marie
LAC SUPÉRIEUR
LAC HURON
LAC MICHIGAN
LAC ONTARIO
Fr. Toronto
Fr. Frontenac
Fr. Niagara
Fr. La Baye
Fr. St Joseph
Outaouais
Pottewattamies
HURONS
Détroit
Sioux
Iowas
R. Iowa
R. des Moines
R. MISSISSIPPI
Outougamis
Sackis
R. Wisconsin
Illinois
R. Illinois
Miamis
R. Wabash
Vincennes
Cahokia
Fr. de Chartres
Kaskaskia
R. Missouri
R. Ohio
Cherokis
Delawares
Chouanons
R. Scioto
R. Kanawha
Logstown
Fr. Duquesne
Fr. Machault
Fr. Bedford
Cumberland
Alexandrie
Williamsbourg
R. James
R. Roanoke
VIRGINIE
PENNSYLVANIE
IROQUOIS
L. Chautauqua
L. Oneida
Albany
NEW-YORK
N. JERSEY
DELAWARE
CONNEC-
-TICUT
MASSACHUSETTS
Boston
N. HAMPSIRE
R. Connecticut
R. Hudson
Fr. Edward
Fr. Frédéric
Fr. Carillon
Fr. Wm Henry
Abénakis
R. St Jean
Fr. St Jean
Beauséjour
Cobequid
ACADIE
Halifax
Port Royal
ou
Annapolis
BAIE DE FONDY
OCÉAN ATLANTIQUE

GUERRE DU CANADA

1756-1760

MONTCALM ET LÉVIS[1]

I

PREMIÈRES ANNÉES DE MONTCALM ET DE LÉVIS. — LA NOUVELLE-FRANCE

Le 14 mars 1756, le général marquis de Montcalm descendait les degrés du palais de Versailles, où il venait de recevoir les derniers ordres du roi Louis XV. Il partait pour le Canada, où il allait remplacer le baron de Dieskau, fait prisonnier, l'année précédente, à la malheureuse affaire du lac Saint-Sacrement. Le prince, à qui le marquis de Montcalm avait été recommandé comme un des plus brillants officiers de son armée, l'avait élevé au grade de maréchal de camp et nommé commandant des troupes qu'il envoyait soutenir la guerre dans cette colonie.

Le lendemain, le général partit de Versailles pour Brest, en compagnie de son premier aide de camp, M. de Bougainville, jeune homme alors peu connu, mais qui devait plus tard se rendre célèbre par ses voyages autour du monde.

Montcalm était plein d'espérance et de joie à son départ, car le roi avait mis le comble à ses bontés en nommant son fils, à peine âgé de dix-sept ans, colonel d'un régiment de cavalerie. L'heureux père s'était empressé de faire part de ce joyeux événement à sa femme et à sa mère, en leur annonçant qu'il était allé avec son fils remercier le roi et présenter le jeune colonel à toute la famille royale.

[1] La première édition de cet ouvrage a été publiée en deux volumes à Québec en 1891, chez les éditeurs Demers et frère. Il a été composé d'après un très grand nombre de documents entièrement inédits que l'auteur a trouvés en France. Le propriétaire des pièces originales, M. le comte Raimond de Nicolay, en a fait faire une copie authentique, qu'il a généreusement offerte au gouvernement de la province de Québec, qui les a publiés sous la direction de l'auteur. Cette collection forme onze volumes grand in-8°, parmi lesquels se trouvent le *Journal* même de Montcalm, celui du chevalier de Lévis, leur correspondance, celle de Vaudreuil, de Bourlamaque, de Bigot et d'une foule d'autres officiers civils et militaires du Canada avec le chevalier de Lévis, les relations de plusieurs expéditions, les lettres et les pièces officielles de la cour de Versailles. Dans la présente édition, l'auteur a supprimé un certain nombre de détails qui n'offrent pas en France le même intérêt qu'au Canada.

Avant même son départ de Versailles, Montcalm avait conçu la meilleure opinion de Bougainville : « C'est un homme d'esprit et de société aimable, » écrivait-il à sa mère. Et un peu plus tard, il disait dans son journal : « C'est un jeune homme qui a de l'esprit et des belles-lettres, grand géomètre, connu par son ouvrage sur le calcul intégral; il est de la Société royale de Londres, aspire à être de l'Académie des sciences de Paris... Il sait très bien l'anglais, et a mis à profit un voyage qu'il a fait en Angleterre et en Hollande. Il m'est très recommandé par Mme de Pompadour. »

De son côté, Bougainville avait été entièrement subjugué par les manières du marquis de Montcalm : « Je suis enchanté de mon général, écrit-il à son frère; il est aimable, plein d'esprit, franc et ouvert. »

Le voyage à travers la Bretagne fut assez agréable, grâce aux premiers beaux jours du printemps, qui commençaient à faire éclater les bourgeons et reverdir les coteaux.

Montcalm trouva à Brest toute sa maison qui l'y avait précédé, et son deuxième aide de camp, M. de la Rochebeaucour, « homme de condition, natif du Poitou, lieutenant au régiment de cavalerie de Montcalm. » Il y fut rejoint peu après par son troisième aide de camp, M. Marcel, sergent au régiment de Flandres, promu au grade d'officier.

A Brest vivait alors un des hommes les plus intègres qui eût exercé les fonctions d'intendant au Canada, M. Hocquart, qui fit grand accueil à Montcalm et aux officiers supérieurs qui le suivaient.

« M. et Mme Hocquart m'ont très bien reçu. C'est un couple bien assorti; honnêtes gens, vertueux, bien intentionnés, tenant une bonne maison. Aussi M. Hocquart a-t-il été vingt ans intendant en Canada sans avoir augmenté sa fortune, contre l'ordinaire des intendants des colonies, qui n'y font que de trop grands profits aux dépens du pays. »

Dans le salon de Mme Hocquart se trouvait un homme avec qui Montcalm venait de nouer les premiers liens d'une amitié qui ne devait jamais se démentir : c'était le chevalier de Lévis, arrivé la veille à Brest, et qui avait été choisi pour commander en second sous ses ordres avec le grade de brigadier.

Personne depuis lors n'a possédé autant que Lévis la confiance de Montcalm. Il a été son ami le plus intime, son conseiller, le confident de tous ses secrets. Sa correspondance avec Lévis, découverte récemment, révèle qu'il reconnaissait en lui un maître dans l'art militaire.

Ils ont été tous deux, avec des fortunes diverses, les derniers défenseurs d'une cause perdue, et ont concentré autour d'eux les dernières gloires des armes françaises en Amérique.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran, était né le 29 février 1712, au château de Candiac, près de Nîmes. Il appartenait à une antique famille originaire du Rouergue. Ses ancêtres s'étaient illustrés de père en fils sur les champs de bataille. « La guerre, disait-on dans le pays, est le tombeau des Montcalm. »

La marquise de Saint-Véran, née Marie-Thérèse de Lauris de Castellane, mère de Louis-Joseph, était une femme d'un caractère éminent et d'une piété plus éminente encore. Elle avait converti au catholicisme son mari, né de parents huguenots, et avait exercé une influence extraordinaire sur son fils. Si les principes qu'elle lui inspira ne le préservèrent pas de tous les écarts, dans ce siècle de débordement

et d'impiété, ils lui firent une impression qui ne s'effaça jamais et qui détermina les grandes lignes de sa vie.

Les premières années de son enfance s'écoulèrent à Roquemaure, auprès de son aïeule maternelle, Mme de Vaux, « laquelle, comme toutes les grand'mères, le gâta un peu ; ce qui, dit-il, joint à ma santé délicate, fit qu'en 1718 je ne savais pas lire. »



Le marquis de Montcalm,
d'après un portrait appartenant à M. le marquis Victor de Montcalm.

Il fut alors confié aux soins de M. Louis Dumas, son oncle de la main gauche, esprit original, qui avait les qualités et les défauts d'un savant et d'un pédagogue. Heureusement qu'il ne trouva pas en Louis-Joseph un disciple aussi docile qu'en son frère cadet, qu'il fit mourir, à l'âge de sept ans, d'un excès de travail. Il avait fait de cet enfant un petit prodige, qui, dès l'âge de six ans, savait l'hébreu, le grec et le latin, outre le gascon qu'il parlait si bien, qu'il semblait ne connaître que cette langue. Il possédait aussi les éléments de l'histoire de France, l'arithmétique, la géographie et le blason.

Louis-Joseph, malgré de fréquentes révoltes contre le système de son rude maître, fit de rapides progrès dans l'étude du latin, du grec et de l'histoire, grâce à une intelligence vive et à une heureuse mémoire.

Le marquis de Saint-Véran, qui avait transporté dans sa nouvelle croyance l'âpreté du calvinisme, n'était pas moins sévère que M. Dumas pour le jeune Montcalm; il l'obligeait à tenir un journal où il lui rendait compte de son temps et de ses progrès. L'enfant s'oubliait assez souvent; il était si jeune! Son père l'en gourmandait, et il est amusant de lire comment le fils plaidait sa propre cause.

A peine entré dans sa quatorzième année, il suivit les traditions de famille et joignit l'armée, mais sans abandonner son cours d'étude. M. Dumas voyait tant de différence entre ses progrès et ceux qu'il avait vu faire au petit prodige, dont il ne s'attribuait pas la mort, qu'il en était désespéré. Mais ce qui le désolait pour le moins autant, c'était l'écriture de son élève; elle était désastreuse. C'était un défaut radical dont, malgré des efforts héroïques, Montcalm ne devait jamais se corriger, et qui était destiné à faire le désespoir de ses biographes après avoir fait celui de son précepteur.

La carrière de Montcalm l'appelait à être un homme d'action : il en avait les goûts et les aptitudes. Il fut un militaire à la façon antique, faisant toujours une large part à l'étude dans la vie des camps. Il écrivait de l'armée à son père en 1734 :

« J'apprends l'allemand,... et je lis plus de grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans. »

Montcalm reçut le baptême de feu sous les murs de Kehl (1733), et ne démentit pas la vaillance de ses aïeux. L'année suivante, il assistait à la prise de Philippsbourg, où il vit le vieux maréchal de Berwick, victorieux comme Turenne, emporté comme lui par un boulet.

La mort de son père ramena le jeune officier au château paternel, à son cher Candiac, devenu sa propriété.

Il ne reste plus aujourd'hui que la moitié du château de Candiac; mais sa masse sévère est encore imposante. Entourée d'arbres fruitiers, elle domine la campagne ondulée et solitaire qui lui sert d'horizon[1]. C'est là, sous le ciel ensoleillé du Languedoc, parmi les plantations d'oliviers et d'amandiers qu'il cultivait, que le futur héros du Canada passa les quelques années de paix et de bonheur qui lui étaient réservées. C'est là qu'il conduisit sa jeune femme, dont, par une singulière coïncidence, la famille avait eu des rapports avec le Canada. Son grand-oncle, l'intendant Talon, y avait été le fondateur de l'administration royale.

Angélique-Louise Talon du Boulay, que Montcalm avait épousée en 1736, lui avait apporté quelques biens qui ne l'avaient pas rendu riche.

La marquise était plus à la hauteur de son mari par le cœur que par l'intelligence, mais elle était épouse aussi tendre que mère dévouée. Ils eurent dix enfants, dont six vécurent : deux garçons et quatre filles.

Montcalm avait à un haut degré l'esprit de famille; il était profondément attaché à ce coin de la France, où il trouvait dans la compagnie de sa mère, de sa femme et de ses petits enfants, tous les plaisirs qu'il aimait. De fait, il y jouissait de l'existence féodale avec tous ses charmes. Aussi, quand il sera exilé à quinze cents lieues de là, au fond des forêts d'Amérique, on l'entendra bien des fois soupirer :

« Quand reverrai-je la patrie? Quand reverrai-je mon cher Candiac? »

Durant les fréquentes et longues absences auxquelles l'obligeait le service militaire, l'avenir de sa jeune famille le préoccupait. Alors, avec cet esprit de foi qu'il

[1] Lorsque je visitai le château de Candiac, en 1873, il était devenu la propriété de la famille de Bernis.

tenait de sa mère, il demandait à Dieu, — c'est lui-même qui l'écrit, — de les conserver tous et de les faire prospérer pour ce monde et pour l'autre. « On trouvera, ajoutait-il, que c'est beaucoup et surtout quatre filles pour une fortune médiocre; mais Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Pendant la guerre de la succession d'Autriche, Montcalm avait suivi son régiment en Bohême, et eut sa part des souffrances de l'armée française. Plus tard, au



Château de Candiac, où est né le marquis de Montcalm.

Canada, il rappellera à ses soldats la famine qu'ils eurent à endurer pendant cette terrible campagne, et il écrira à Lévis (1757) : « Les temps vont être plus durs, à certains égards, qu'à Prague... Accoutumés à se prêter à tout et en ayant déjà donné des preuves à Prague, je n'attends pas moins d'eux dans les circonstances présentes. »

Une étroite amitié l'avait uni alors à l'intrépide Chevert, dont il sentait l'âme égale à la sienne.

Montcalm était colonel du régiment d'Auxerrois-infanterie durant la campagne d'Italie (1746), où il faillit terminer sa carrière. Fait prisonnier tout sanglant sur le champ de bataille, après la défaite des Français devant Plaisance, il écrivait à sa mère : « Nous avons eu hier une affaire des plus fâcheuses. Il y a eu nombre d'officiers, généraux et colonels, tués ou blessés. Je suis des derniers, avec cinq coups de sabre. Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de mon sang en abondance, ayant une artère coupée. Mon régiment, que j'avais deux fois rallié, est anéanti. »

Promu au grade de brigadier à sa rentrée en France, il alla se faire écharper de nouveau dans une gorge des Alpes, où le frère du maréchal de Belle-Isle se fit

tuer follement avec quatre mille Français. Les deux nouvelles blessures qu'il avait reçues à cette affaire lui valurent les félicitations du roi, le grade de mestre de camp et le commandement d'un nouveau régiment de cavalerie, désigné sous le nom de Montcalm.

La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) lui procura quelques années de repos, les dernières qu'il eut à passer au château de Candiac. Nous l'y trouvons en février 1756, lisant à sa mère et à sa femme la lettre suivante que venait de lui adresser le garde des sceaux :

« A Versailles, 25 janvier, à minuit.

« Peut-être ne vous attendiez-vous plus, monsieur, à recevoir de mes nouvelles au sujet de la dernière conversation que j'ai eue avec vous le jour que vous m'êtes venu dire adieu à Paris. Je n'ai pas cependant perdu de vue un instant, depuis ce temps-là, l'ouverture que je vous ai faite alors, et c'est avec le plus grand plaisir que je vous en annonce le succès. Le roi a donc déterminé sur vous son choix pour vous charger du commandement de ses troupes dans l'Amérique septentrionale, et il vous honorera à votre départ du grade de maréchal de camp.

« D'ARGENSON. »

La lecture de cette lettre jeta dans le désespoir la marquise de Montcalm, dont le caractère timide, un peu effacé, s'élevait difficilement au-dessus du cercle de famille. Elle ne put jamais consentir à laisser partir son mari pour cette expédition si lointaine. La marquise de Saint-Véran, au contraire, forte comme une Romaine, quoique brisée de douleur, conseilla à son fils d'accepter ce poste d'honneur et de confiance que lui offrait son souverain. La marquise de Montcalm ne pardonna jamais ce conseil à sa belle-mère et lui reprocha plus tard la mort de son mari [1].

A Brest, Montcalm avait rencontré dans le chevalier de Lévis un compagnon d'armes qui s'était trouvé avec lui sur plus d'un champ de bataille. Gaston-François de Lévis était, comme Montcalm, originaire du Languedoc. Il était né le 23 août 1720, au château d'Azac, d'une des plus antiques maisons de France. Dès la troisième croisade, Philippe de Lévis accompagnait le roi Philippe-Auguste en terre sainte. Deux membres de cette famille, Henri de Lévis, duc de Ventadour, et François-Christophe de Lévis, duc de Damville, avaient été vice-rois de la Nouvelle-France (1625-1644). Dès l'âge de quatorze ans, le chevalier de Lévis portait l'épée et annonçait des talents aussi solides que brillants. Le régiment de la marine où il était lieutenant se battit à l'affaire de Clausen. Le jeune Lévis se fit remarquer par une bravoure et un sang-froid surprenants pour son âge; il obtint une promotion. Ce fut, dit-on, pendant la campagne de Bohême que Montcalm et lui se virent pour la première fois. Lévis, blessé à la cuisse d'un éclat de bombe au siège de Prague, était probablement au nombre des invalides laissés dans cette ville à la garde de l'héroïque Chevert.

Il soutint un combat opiniâtre sur les bords du Mein, à la tête d'un détachement de cent hommes, et assista à la bataille de Dettinghen (27 juin 1743). Les pertes que le régiment de la marine essuya dans cette bataille ne lui permirent pas de rentrer en campagne. Le chevalier de Lévis revint en France.

[1] Je tiens cette tradition du marquis Victor de Montcalm.



Peu de temps après, il passa à l'armée de la Haute-Alsace, sous les ordres du maréchal de Coigny, qu'il suivit en Souabe, où il ne se distingua pas moins que dans les campagnes précédentes.

En 1745, il servit sous le prince de Conti et se trouvait au passage du Rhin. Il suivit, l'année suivante, son régiment dirigé sur Nice pour défendre les frontières de la Provence.

Nommé aide-major de l'armée d'Italie en 1747, il se signala aux siéges de Mon-



Le maréchal de Lévis,
d'après un tableau appartenant à la galerie de M. le comte Raimond de Nicolay.

talban, de Valence, de Cazal, de Villefranche et du château de Vintimille. A la désastreuse bataille de Plaisance, il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé à la tête d'un coup de feu, près de Biéglis, où il avait été détaché pour faire une reconnaissance.

Pendant cette campagne, le chevalier de Lévis avait fait admirer sa valeur, sa présence d'esprit et de rares qualités militaires. On cite de lui un brillant fait d'armes qui eut du retentissement. Le duc de Mirepoix, Gaston de Lévis, son cousin, commandant le régiment de la marine, l'avait choisi pour aide de camp à l'attaque de Montalban. Ils se trouvèrent tous deux sans escorte, au débouché d'une gorge, en présence d'un bataillon de Piémontais : « Bas les armes! crient-ils à l'ennemi, vous êtes entourés. » Le bataillon fut fait prisonnier.

Tels étaient les services militaires qui avaient mis en vue le chevalier de Lévis,

et qui avaient déterminé le comte d'Argenson à l'adjoindre à Montcalm dans le commandement des troupes du Canada.

Ces deux hommes ont joué un si grand rôle à cette période de notre histoire, qu'il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de bien définir leur caractère. Rarement deux commandants furent unis d'une si étroite amitié et s'entendirent si bien ensemble dans toutes leurs opérations; et cependant leurs caractères présentaient des contrastes frappants. Autant l'un était ardent, autant l'autre était tempéré.

Montcalm était le véritable Méridional : son tempérament avait la chaleur du ciel de Provence; il s'emportait facilement, mais redevenait maître de lui-même avec la même facilité. Un jour, — c'était avant ses campagnes d'Amérique, — il commandait à une grande revue dans une des villes du Midi. Un de ses officiers, qu'il eut à réprimander pour sa tenue, hasarda quelques remarques un peu vives. Montcalm fut suffoqué de colère et accabla le malheureux officier d'un tel flot d'invectives, que toute sa suite en fut consternée. Il s'en aperçut et resta confus de lui-même. Peu de temps après, dans une circonstance tout aussi solennelle, ayant vu venir le même officier, il courut à lui, l'embrassa en le serrant dans ses bras et en lui disant :

« Je vous aime comme mon fils, voilà pourquoi je vous reprends comme un père[1]. »

Ce trait peint Montcalm au naturel : caractère impétueux, irascible, mais bon enfant. C'est dans ces qualités et ces défauts qu'il faut chercher l'explication des succès et des revers du général.

Le chevalier de Lévis, quoique né dans le Midi comme Montcalm, n'avait rien de son impétuosité ni de sa loquacité. Il était calme, froid, sobre de paroles.

Tous deux étaient également ambitieux, rêvant toujours de l'avancement dans la carrière militaire et des honneurs, ayant les yeux sans cesse tournés vers la cour de Versailles pour demander ce que, dans le style du temps, on appelait des grâces. Mais Montcalm se créait facilement des obstacles, tandis que Lévis les évitait avec le plus grand soin, ne perdant jamais de vue le but qu'il poursuivait. Dans tout le cours de l'expédition, on verra apparaître ce grand mobile de leurs actions. Au reste, chefs et soldats sont animés du même esprit. L'avenir de la colonie qu'ils vont défendre les intéresse assez peu. C'est une contrée lointaine, affligée d'un climat rigoureux, peuplée d'une poignée de Français, dont on ne comprend plus guère l'importance, et que Voltaire, l'oracle du siècle, appelle *quelques arpents de neige*, en attendant que le ministre Choiseul se félicite d'en être débarrassé.

Si, pour les soldats de France, ce n'est pas une terre étrangère, elle va le devenir; ils le sentent, ils le prévoient. D'ici là c'est pour eux un champ de bataille où ils vont cueillir des lauriers et gagner des grades. Il ne faut pas perdre cela de vue dans l'étude des dernières années du régime français au Canada. Les intérêts de la colonie seront souvent en conflit avec ceux de l'armée, et il en résultera bien des erreurs et des fautes.

Dans la rade de Brest, une flottille de six voiles était prête à appareiller pour transporter le corps expéditionnaire placé sous les ordres de Montcalm. Ce corps se composait des seconds bataillons des régiments de la Sarre et de Royal-Roussillon, commandés le premier par M. de Senezergues, le second par le chevalier de Bernetz, et formant un effectif de onze cent quatre-vingt-neuf hommes.

[1] Cette anecdote est de tradition dans la famille du général, et m'a été racontée par le marquis Victor de Montcalm.



L'arrivée de ces régiments avait fait sensation dans la ville, où les généraux, entourés de brillants états-majors, les avaient passés en revue au milieu d'une foule qui les avait suivis jusque sur les quais, en les accompagnant de ses acclamations.

Plusieurs officiers de la garnison s'étaient même pris d'enthousiasme pour l'expédition, qui avait l'attrait d'une aventure, et avaient offert des sommes d'argent pour remplacer ceux qui partaient.

Les régiments, vêtus et armés à neuf, avaient une tenue superbe. L'uniforme de la Sarre était blanc, à revers et parements bleus, tandis que celui de Royal-Roussillon était de même, à revers et parements rouges.



Village et château d'Ajac (Aude), où est né Lévis. Vue d'ensemble, prise du côté du sud-est.

« On ne peut rien ajouter, écrivait Montcalm au ministre, à la bonne grâce, à l'air de satisfaction et de gaieté avec lesquels l'officier et le soldat se sont embarqués. »

De son côté, Bougainville ajoutait :

« Les soldats avant que d'aller à bord eurent à déjeuner, et tous s'embarquèrent sans confusion ni désordre, avec une ardeur et une gaieté incroyables. Quelle nation que la nôtre ! Heureux qui la commande et qui en est digne... »

Les trois frégates avaient été destinées aux chefs de l'expédition : Montcalm montait la *Licorne*, Lévis la *Sauvage*, et le colonel de Bourlamaque, troisième commandant, la *Sirène*. Les troupes avaient été réparties sur les trois vaisseaux, le *Héros*, l'*Illustre* et le *Léopard*.

Pendant les préparatifs du départ, Montcalm, accablé d'ouvrage, avait eu peu de temps à donner à sa correspondance; mais dès qu'il se vit installé à bord de son navire, sa première pensée fut pour Candiac, et il se hâta d'y envoyer des nouvelles rassurantes.

« Ma frégate *la Licorne*, disait-il, est neuve et bien propre à résister aux tempêtes; et l'on me donne le sieur Pèlegrin, capitaine de port de Québec, qui irait les yeux fermés dans le fleuve Saint-Laurent. Vous voyez que M. le garde des sceaux

veut me conserver. M. de la Rigaudière (commandant la *Licorne*) est un officier d'un grand mérite et très aimable. »

Telle était à cette date la décadence de la marine française, qu'elle n'osait plus se mesurer avec celle d'Angleterre; à tel point que le marquis de Conflans, marin aussi brave qu'expérimenté, ne se crut pas en état, faute d'équipage, d'envoyer deux vaisseaux à la découverte avant la sortie du corps expéditionnaire.

Montcalm avait l'âme d'un soldat, mais il avait une mère, une femme, des enfants; et il éprouvait un serrement de cœur en regardant les côtes de France, qu'il ne devait plus jamais revoir. Il tâchait de se fortifier et de consoler les siens en se persuadant et en les assurant qu'il reviendrait.

« J'espère, madame, écrivait-il à sa belle-mère, la marquise du Boulay, que Dieu nous conservera l'un et l'autre, et me procurera la grâce la plus chère et la plus flatteuse pour moi, qui est celle de vous embrasser au retour de l'expédition du Canada. Heureusement je m'en crois sûr, et ce pressentiment me soutient. »

La première semaine de la traversée fut fort agréable; mais le 12, vers les quatre heures du soir, le temps changea soudainement.

« Il y eut un grain de vent, suivi d'une espèce de tempête, qui nous a obligés de mettre à la cape et d'y rester toute la nuit; ce gros temps nous a fort fatigués et rendus presque tous malades. »

Le coup de vent du 12 n'était que le prélude d'une épouvantable tempête qui dura quatre-vingt-dix heures, sépara les vaisseaux et les mit en danger.

« Le jour de Pâques, ajoute Montcalm, nous ramena un temps favorable, ce qui nous fit plaisir à tous. Nous eûmes la consolation d'entendre la messe, qui ne put se dire qu'avec beaucoup de précaution, en faisant tenir le calice par un matelot assuré. Je n'oublierai pas de sitôt cette semaine sainte.

« On est sur les vaisseaux d'une manière édifiante; on y prie Dieu trois fois par jour : le matin, le soir avant que l'équipage soupe, et on dit les litanies de la Vierge à l'entrée de la nuit. A chaque fois on prie Dieu pour le roi, pour l'équipage, et on termine toujours les prières par des cris de : *Vive le roi !* Les dimanches et les fêtes on dit les vêpres sur le pont, afin que tout l'équipage puisse y assister, même sans quitter les manœuvres. »

En somme, la traversée avait été heureuse. Avant même d'avoir mis pied à terre, Montcalm se hâta de rassurer sa famille, en adressant à sa mère une lettre datée « du mouillage à dix lieues de Québec, le 11 mai ».

Malgré tout ce que les officiers français avaient entendu dire du fleuve Saint-Laurent, ils furent frappés de son immensité et de la majesté de ses rivages. L'époque était favorable pour faire ressortir ses sauvages beautés, car la saison était plus avancée que d'habitude, et la nature commençait à prendre l'aspect réjoui du printemps.

« La journée a été tempérée, observe Montcalm, le 8 mai; il a même fait chaud comme en France dans le commencement de l'été. »

On l'entendra plus tard vanter le ciel éclatant du pays, la pureté de l'atmosphère. Les voyageurs oubliaient les longueurs de la route en contemplant les grands horizons, les larges découpures boisées des Laurentides, au pied desquelles cinglait le navire.

« Depuis le cap Tourmente jusqu'à Québec, remarque le général, la côte présente le plus beau pays du monde, et elle est très cultivée et remplie d'habitations.



Du côté du sud, elle commence à offrir un beau pays depuis Kamouraska, et il y a une paroisse de deux lieues en deux lieues. »

La *Licorne* était venue mouiller non loin du cap Tourmente, où elle attendit plusieurs jours le bon vent, qui ne s'élevait pas. Ces contretemps, au terme du voyage, étaient une trop rude épreuve pour la nature vive de Montcalm. Il s'impatiente; les pieds lui brûlent dans cette prison flottante où il est enfermé depuis six semaines. Il veut débarquer. Le rivage de Saint-Joachim est si proche ! la plage est belle, et il n'y a que dix lieues de là à Québec. On lui représente qu'à cette saison les chemins sont presque impraticables. N'importe, il essayera. Il ordonne de descendre le canot et se met en frais d'aller à terre.

Je cite son *Journal :*

« Du 10 mai 1756. — Les vents continuant d'être toujours contraires, j'ai pris mon parti pour débarquer à la Petite-Ferme et me rendre par terre à Québec avec des petites voitures du pays, charrettes et calèches, qui sont comme nos cabriolets, conduites par un seul cheval. L'espèce de chevaux est dans le goût de ceux des Ardennes pour la force, la fatigue et même la tournure. Le chemin de la Petite-Ferme à Québec est beau, on le fait dans la belle saison en six heures; on change à chaque paroisse de voiture, ce qui retarde, à moins qu'on n'en ait fait prévenir. On paye ces voitures à un cheval à raison de vingt sols par lieue. Les lieues sont déterminées sur celles de l'Ile-de-France. Je fus obligé de coucher en chemin chez M. du Buron, curé de la paroise du Château-Richer. Les cures sont ordinairement possédées par des gens de condition ou de bonne famille du pays; ils sont plus considérés qu'en France, mieux logés, et, comme ils ont la dîme de tous grains, les moindres cures valent douze cents livres et communément deux mille livres. »

En apercevant, des hauteurs de Montmorency, le promontoire escarpé de Québec, Montcalm ne put s'empêcher d'admirer sa position stratégique. Il examina du même coup d'œil militaire le vaste panorama qu'il avait sous les yeux, les hautes falaises de Lévis, l'immense rade, les côtes de Beauport, où il devait, trois ans plus tard, remporter sa dernière victoire. En franchissant d'un cœur léger les murs de Québec, il était bien loin de soupçonner que la cime de ce rocher allait lui servir de tombeau.

Le général a consigné dans son *Journal* ses premières impressions en mettant pied à terre au Canada :

« La côte, depuis l'endroit où j'ai débarqué, jusqu'à Québec, m'a paru bien cultivée, les paysans très à leur aise, vivant comme de petits gentilshommes de France, ayant chacun deux ou trois arpents de terre sur trente de profondeur. Les habitations ne sont pas contiguës, chaque habitant ayant voulu avoir son domaine à portée de sa maison.

« J'ai observé que les paysans canadiens parlent très bien français; et comme sans doute ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre, ils emploient volontiers les expressions prises de la marine.

« Le Canada doit être un bon pays pour y vivre à bon marché en temps de paix; mais tout est hors de prix depuis la guerre. Les marchandises qu'on tire de France viennent difficilement; et comme tout habitant est milicien, et qu'on en tire beaucoup pour aller à la guerre, le peu qui reste ne suffit pas pour cultiver les terres, élever les bestiaux et aller à la chasse; ce qui occasionne une grande rareté pour la vie.



« Le seul gouvernement de Québec a fait marcher depuis le 1er de mai trois mille miliciens, dont dix-neuf cents guerriers et onze cents hommes pour le service; et le roi, qui ne leur donne aucune solde, est obligé de les nourrir.

« M. Bigot, intendant, m'a donné à dîner avec quarante personnes. La magnificence et la bonne chère annoncent que la place est bonne, qu'il s'en fait honneur, et un habitant de Paris aurait été surpris de la profusion de bonnes choses en tout genre.

« L'évêque, M. de Pontbriand, prélat respectable, voulut me donner à souper, ainsi que M. le chevalier de Longueuil, commandant la place en l'absence de M. de Vaudreuil, gouverneur général, que les opérations de la campagne retiennent à Montréal. »

Montcalm fut vivement intéressé en visitant la petite ville de Québec, qui occupait déjà une si grande place dans l'histoire de la Nouvelle-France. Tout était nouveau pour lui dans ce nouveau monde : cette société si jeune comparée à la société si vieille qu'il venait de quitter, cette nature immense et sauvage comparée à la gracieuse nature de France.

La petite enceinte de Québec regorgeait de soldats, de miliciens et de Peaux-Rouges, qu'on dirigeait rapidement vers les frontières, où ils allaient rencontrer l'ennemi. C'était un assemblage aussi bizarre par les costumes que par les mœurs.

Avec son activité brûlante, le marquis eut bientôt parcouru la ville et les remparts. M. de Longueuil et l'intendant qui l'accompagnaient lui en avaient indiqué les principaux points : le château Saint-Louis, dont la masse sévère et imposante dominait la crête du cap; au pied, la ville basse, centre principal des affaires avec le mouvement de la navigation. Du sein des rues étroites et tortueuses surgissaient les clochers des églises de Notre-Dame, des jésuites, des récollets, le séminaire, le palais de l'évêque, le monastère des Ursulines, les ruines de l'Hôtel-Dieu, incendié l'année précédente[1], et plus loin, dans la vallée du Saint-Charles, le monastère de l'Hôpital-Général; enfin, tout au pied de la falaise, le palais de l'intendant. Il n'était pas besoin d'en voir davantage pour reconnaître que c'était bien là le cœur de la Nouvelle-France. Les trois palais du gouverneur, de l'intendant et de l'évêque, étaient l'expression de la triple puissance qui rayonnait d'ici jusqu'aux extrémités de cet immense continent. Dans la seule enceinte des murs, cinq églises, trois monastères, un collège, un séminaire, révélaient quelle était la part qu'avait le catholicisme dans cette impulsion.

La colonie ne consistait qu'en deux lisières de paroisses échelonnées de chaque côté du Saint-Laurent. Au delà, dans toutes les directions, régnait la forêt primitive, la forêt interminable, couvrant de son vaste et uniforme manteau de verdure montagnes, plaines et ravins; la forêt avec ses lacs, ses savanes, ses rivières sans nombre, avec ses cataractes grondant nuit et jour, avec ses myriades de ruisseaux gazouillant sous la feuillée, avec ses rochers et ses caps dénudés ou moussus, dressant leur front immobile au vent ou à la neige, à la pluie ou au soleil, solitudes redoutables, servant de repaires aux bêtes féroces et aux tribus indigènes plus féroces encore. Ces tribus étaient disséminées un peu partout. A l'est vivaient les Etchemins, les Abénakis, les Micmacs, éternels ennemis des Anglais; au sud, les cinq nations iroquoises, ennemies traditionnelles des Français, aujourd'hui indé-

[1] Les hospitalières occupaient alors une aile du collège des jésuites.



Vue de Québec (première moitié du XVIIIe siècle), d'après une estampe de la Bibliothèque nationale.

cises, cherchant une occasion pour se déclarer; plus loin c'étaient les Chaouenons, les Miamis, les Chéroquis; et vers le grand ouest, les Poutéotamis, les Outaouais, les Illinois, les Sakis, et une multitude d'autres tribus indigènes presque toutes sympathiques aux Français. J'ai indiqué ailleurs la raison de cette sympathie; il suffit de rappeler ici, en passant, que la colonisation anglaise était partie d'un tout autre principe que la colonisation française : l'égoïsme en avait été le mobile; et cette différence n'avait pas échappé à la sagacité indienne.

Le Canada n'était vulnérable que par trois points : les trois voies maritimes du Saint-Laurent, du lac Champlain et des grands lacs. La citadelle de Louisbourg gardait l'entrée du golfe; le fort Saint-Frédéric protégeait la tête du lac Champlain, et le fort Frontenac la sortie des grands lacs.

Les pays d'en haut, qui s'étendaient à des distances indéterminées, étaient le vaste champ d'exploitation des coureurs de bois. C'est là que se formait cette race de hardis pionniers, d'où étaient sortis les plus illustres découvreurs : les Joliet, les Nicolas Perrot, les Nicolet, les La Vérendrye et tant d'autres. Race indomptable, indisciplinée, cruelle parfois à force d'être témoin de cruautés sans nom. Vêtus à l'indienne, accoutumés à toutes les fatigues, connaissant tous les sentiers aussi bien que les sauvages, alliés souvent à eux par des mariages plus ou moins réguliers, ayant parmi leurs tribus une grande influence, les coureurs de bois étaient d'une utilité inappréciable en temps de guerre.

A certaines époques de l'année, on les voyait arriver, accompagnés la plupart du temps de sauvages pagayant comme eux les canots d'écorce et fredonnant des chansons canadiennes. Ces enfants perdus de la civilisation avaient pris les allures de leurs hôtes habituels, fiers et nonchalants comme eux; les bras, la poitrine et les mains tatoués, les muscles secs et durs, les yeux perçants, éclairant des traits et un teint de cuivre. Ils venaient de toutes les profondeurs du désert où ils avaient rempli leurs pirogues de paquets de fourrures achetées des sauvages.

Braves souvent jusqu'à la témérité, mais ne comprenant pas la bravoure comme les Européens, ils se battaient à la manière des sauvages, c'est-à-dire en guérillas. Pour eux, reculer n'était pas une fuite ni une honte, c'était une manière de prendre une meilleure position. Leur indiscipline était un danger pour les armées régulières, qu'elles exposaient à se débander; aussi les employait-on de préférence dans les expéditions à la découverte et pour les coups de main.

Depuis le jour où le plus grand des découvreurs français, Champlain, avait pénétré le premier dans la vallée des grands lacs, ces vastes régions étaient devenues le domaine de la France. Elle y avait conquis un double droit, celui de premier occupant et celui de puissance civilisatrice, seul droit, en définitive, qui puisse justifier aux yeux de la raison l'envahissement d'un pays barbare.

En 1673, Joliet et Marquette s'étaient confiés aux eaux inconnues du Mississipi et avaient suivi leurs gigantesques méandres jusqu'à l'Arkansas; La Salle avait reconnu son embouchure et sondé son delta sous le ciel des tropiques (1682). C'étaient des Français qui, en apercevant du haut des Alléghanys le magnifique bras du Mississipi, qui étalait ses flots dorés en serpentant à travers la vallée de l'Ohio, avaient poussé cette exclamation : « La Belle-Rivière ! » qui fut son premier nom. La Vérendrye avait, le premier, fixé ses regards sur les cimes des montagnes Rocheuses (1743).

Avant que les explorateurs eussent dressé les cartes de ce pays, les mission-

naires l'avaient arrosé de leur sang. Dans les bourgades les plus lointaines et les plus farouches, on voyait souvent une petite croix surmonter une cabane d'écorce, et sur le seuil apparaître la robe noire ou le manteau de bure de quelque moine.

A l'éternel honneur de la France, on peut dire avec un historien protestant :

« Paisibles, bénignes et bienfaisantes furent les armes de sa conquête. La France cherchait à soumettre non par le sabre, mais par la croix; elle aspirait non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser et à les embrasser dans son sein comme ses enfants[1]. »

Et ailleurs : « Les colons français agirent, à l'égard de l'inconstante et sanguinaire race, qui réclamait la souveraineté de cette terre, dans un esprit de mansuétude bien propre à contraster d'une éclatante manière avec la cruauté rapace des Espagnols et la dureté des Anglais.

« Dans le plan de la colonisation anglaise, il n'était tenu nul compte des tribus; dans le plan de la colonisation française, elles étaient tout. »

Ainsi, hostilité ou indifférence à l'égard des Indiens, tel était l'esprit dans lequel étaient nées et avaient grandi les colonies voisines. Elles s'étaient tenues confinées sur le versant oriental des montagnes qui les séparaient de nous, tant que l'intérêt et l'ambition n'avaient pas tourné leurs yeux et leurs pas vers le couchant. Il leur avait fallu plus d'un siècle pour les décider à s'y aventurer, car leur conduite traditionnelle envers les indigènes avait rendu leur accès auprès d'eux aussi difficile qu'il était facile aux Français. Du moins, après un siècle, l'expérience les avait-elle instruits? Apportaient ils aux Indiens une idée élevée, un bienfait, la civilisation? Non; rien de tout cela. Trafic et boissons, voilà tout ce qu'ils leur offraient. Mais ils étaient aussi riches de ces objets qu'ils étaient dépourvus de tout le reste.

On achèvera de comprendre l'esprit de démoralisation qui marchait avec ces nouveaux envahisseurs, quand on saura qu'ils se composaient de l'écume de la population[2].

Tels furent les premiers conquérants américains de l'Ouest.

En peu d'années, grâce à leurs moyens, ils firent une concurrence redoutable aux trafiquants français et attirèrent un bon nombre de tribus à qui ils vendaient, à des conditions plus avantageuses, des armes, des munitions, des marchandises et tout ce qui pouvait les tenter.

En 1748, le Canada était gouverné par un officier de marine sans grâce extérieure, parce qu'il était bossu, mais extrêmement intelligent, instruit, actif, perspicace, et qui devait s'illustrer plus tard par une belle victoire sur les Anglais devant l'île de Minorque. Le comte de la Galissonnière attira fortement l'attention de son gouvernement sur le danger qui menaçait la Nouvelle-France du côté des Alléghanys, et sur la nécessité de la protéger par un système de forts qui les rattachât en même temps à la Louisiane.

La Nouvelle-France était faite à l'image des deux grands fleuves qui la traversaient et dont les sources se rapprochent et ne se touchent pas. A mesure qu'on s'éloignait des points d'appui qu'elle avait, l'un au nord, à l'entrée du Saint-Laurent, l'autre au midi, aux bouches du Mississipi, ses forces diminuaient et finis-

[1] Parkman, *Pioneers of France in the New-World*, p. 417.

[2] Dinwiddie, gouverneur de la Virginie, cité par M. Parkman, écrivait à Hamilton, gouverneur de la Pensylvanie, en parlant de ces trafiquants : « They appear to me to be in general a set of abandoned wretches. » Et Hamilton lui répondait : « I concur with you in opinion that they are a very licencious people. »

saient par disparaître avant de s'être rejointes. La colonie allait être coupée en deux si on ne se hâtait d'exécuter les plans de la Galissonnière. Ce fut la préoccupation des administrations qui suivirent.

Une chaîne de forts fut construite, à d'énormes frais, sur les principaux points par où l'ennemi pouvait déboucher : le fort Niagara, sur le lac Ontario, à l'embouchure de la rivière de la Chute; le fort Duquesne, à la jonction de la rivière Alléghany avec l'Ohio; les forts Machault, Le Bœuf et Presqu'île, qui établissaient la communication avec le lac Erié; le fort Miamis, sur la rivière du même nom; le fort Vincennes, sur le Ouabache; enfin, sur le Mississipi, le fort de Chartres, le seul qui fût digne du nom de fort, bâti en pierre avec quatre bastions imprenables sans artillerie.

Avant la déclaration formelle de la guerre qui avait amené Montcalm au Canada, trois rencontres fameuses avaient eu lieu sur les frontières indécises qui séparaient les deux colonies : l'une au fort Nécessité, où avait été tué Jumonville; l'autre près du fort Duquesne, où le général Braddock avait payé de sa vie son orgueilleuse témérité; la troisième à la tête du lac George, où le baron de Dieskau avait été battu, blessé et fait prisonnier.

L'explication détaillée de ces événements avait absorbé l'attention de Montcalm dès ses premières conversations à Québec, parce qu'elle lui donnait la clef de la situation. Il avait entendu ce récit de la bouche même des officiers français et canadiens qui avaient pris part à l'une ou l'autre de ces actions. Le marquis n'avait pas observé avec un moindre intérêt la société coloniale dont on lui avait vanté l'originalité et l'agrément, et dont il se promettait bien de tirer parti pour tromper les ennuis de l'exil.

Montcalm n'aurait pas été un homme du XVIIIe siècle, s'il n'avait pas aimé le plaisir; mais il savait le concilier avec le travail. La société de bon ton était pour lui un besoin. Avant même son départ pour le Canada il s'était enquis de celle qu'il y rencontrerait. « Je lis avec grand plaisir, écrivait-il de Lyon, l'histoire de la Nouvelle-France par le Père de Charlevoix. Il fait une description agréable de Québec : compagnie choisie. »

Montcalm ne fut pas désappointé. Accueilli avec empressement par toute la société, qui le recherchait à cause de sa haute position, mais aussi à cause des grâces de son esprit, de la gaieté et des charmes de sa conversation, il fut enchanté d'elle autant qu'elle le fut de lui.

Ce petit monde était une miniature de la société française, ayant comme elle ses stratifications, ses degrés hiérarchiques bien caractérisés. Au sommet, c'était la noblesse d'épée ou de robe : les seigneurs, les fonctionnaires publics, le haut clergé; au second plan venaient les bourgeois, les commerçants, auxquels pouvait s'adjoindre le clergé des campagnes; enfin au troisième rang était le peuple, ce qu'on appelait et ce qu'on appelle encore aujourd'hui les habitants, cette classe nombreuse de cultivateurs qui n'a rien de commun avec le paysan français, surtout celui d'autrefois, mais qui a la conscience de son importance et de sa dignité; « vivant, selon l'expression de Montcalm, comme de petits gentilshommes de France. »

Les privilèges des seigneurs étant moindres au Canada qu'en France, et, les censitaires étant plus indépendants, il n'y avait pas entre eux les mêmes distances ni les mêmes préjugés : toutes les classes vivant en général dans une parfaite har-



monie. L'instruction se bornait à un petit nombre, mais elle était excellente; elle embrassait ceux qui avaient suivi le cours classique du collège des jésuites de Québec,ou qui avaient étudié en Europe. Les femmes étaient plus instruites que les hommes, grâce à de plus amples moyens d'instruction, grâce aux couvents répandus dans les villes et les campagnes. Quoiqu'il y eût des écoles dans les paroisses, la masse du peuple ne savait ni lire ni écrire. On peut dire que son instruction se bornait en grande partie à l'enseignement qu'il recevait du haut de la chaire.

L'esprit de révolte contre toute loi divine et humaine, qui soufflait alors sur la France, n'était pas parvenu jusqu'ici. L'autorité civile et religieuse était acceptée sans conteste. Cette autorité était concentrée en trois mains : celle du gouverneur, celle de l'intendant et celle de l'évêque, qui d'ordinaire se prêtaient un mutuel appui. Il en résultait une forte unité d'action qui en temps de guerre était d'une valeur inappréciable, et qui explique la longue résistance du Canada à un ennemi infiniment supérieur en nombre et en ressources de tout genre, mais divisé.

Cet absolutisme, si utile au dehors, était fatal au dedans : il tuait toute initiative; il tenait le peuple dans un perpétuel état d'enfance, et ouvrait la porte à tous les abus. Tandis qu'au delà de la frontière l'esprit démocratique était poussé jusqu'à l'exagération, ici le régime monarchique dégénérait en autocratie.

De tout temps le peuple avait été soigneusement écarté des affaires publiques; il ne comprenait pas ses droits, il n'aspirait pas à conquérir sa liberté. Cependant tout esprit d'indépendance n'était pas étouffé au sein de cette rude et vaillante race. On ne saurait si bien comprimer la nature humaine, qu'elle ne trouve une issue quelque part. L'issue ici, c'était la forêt qui s'ouvrait de tous côtés avec ses mille sentiers mystérieux, avec ses tribus vagabondes, avec la délivrance de tout lien, avec l'attraction de ses aventures. Toute la jeunesse canadienne avait une tendance vers la forêt, nourrissait l'amour des voyages. Les natures les plus ardentes ne pouvaient y résister, et elles allaient grossir l'armée des coureurs de bois.

« On ne compte guère à Québec que sept mille âmes, écrivait Charlevoix en 1720; mais on y trouve un petit monde choisi où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable. On y voit des cercles aussi brillants qu'il y en ait ailleurs. On joue, on fait des parties de promenades, l'été, en calèche ou en canot; l'hiver, en traîne sur la neige ou en patins sur la glace. On chasse beaucoup; quantité de gentilshommes n'ont guère que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le pays n'en fournit presque point, et que celles d'Europe arrivent toutes à la fois; mais elles occupent une bonne partie de l'année. On politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir : les sciences et les beaux-arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire les créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement le français. On ne remarque même ici aucun accent.

« On ne voit point en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on y aime à s'y faire honneur de son bien; et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon on se retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements font bien à nos créoles. Tout est ici de belle taille et le plus beau sang du monde dans les deux sexes; l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont



communs à tous; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées.

« Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglais nos voisins. Et qui ne connaîtrait les deux colonies que par la manière de vivre, d'agir et de parler des colons, ne balancerait pas à juger que la nôtre est plus florissante. Il règne dans la Nouvelle-Angleterre et dans les autres provinces du continent de l'Amérique soumises à l'empire britannique une opulence dont il semble qu'on ne sait point profiter, et dans la Nouvelle-France une pauvreté cachée par un air d'aisance qui ne paraît point étudié. Le commerce et la culture des plantations fortifient la première; l'industrie des habitants soutient la seconde, et le goût de la nation y répand un



M. de Léry a emporté l'épée à la main, le 27 mars, un fort de pieux près de Chouaguen.

agrément infini. Le colon anglais amasse du bien et ne fait aucune dépense superflue; le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses héritiers; celui-ci laisse les siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui-même, de se tirer d'affaire comme ils pourront. »

L'étiquette jouait un grand rôle dans cette colonie où les amusements prenaient une si large place. Elle avait même certaines exigences inconnues en France. On sait que les questions de préséance avaient plus d'une fois pris la proportion d'événements.

Montcalm en fait la remarque dans sa correspondance; il était cependant sensiblement flatté lorsqu'il écrivait : « On a tiré le canon à mon arrivée; cet honneur ne m'était pas dû en France, mais en fait d'honneurs il y a des usages particuliers dans les colonies.

« On n'espérait pas au Canada, ajoute-t-il, que les secours que le roi y destinait cette année y arrivassent d'aussi bonne heure.

« L'hiver n'a pas été rude, ce qui a été fort heureux pour la navigation. La saison est très avancée. M. le marquis de Vaudreuil a déjà tout mis en mouvement : milices, troupes de la colonie avec nos bataillons et nos sauvages pour entrer en campagne. M. le marquis de Montcalm part après-demain pour le joindre.

« Les opérations de l'hiver se bornent à beaucoup de courses de la part des sauvages d'en haut, qui ont réellement désolé une partie de la Pensylvanie et de la Virginie, et à un détachement que M. de Vaudreuil a fait faire par M. de Léry, lieutenant des troupes de la colonie, qui avec environ trois cents hommes, Canadiens et sauvages, et soixante soldats volontaires des bataillons français, a fait une marche d'un mois par des bois impraticables, et a emporté l'épée à la main, le 27 mars, un fort de pieux près de Chouaguen (Oswego). »

L'expédition de M. de Léry, que Montcalm signale ici en quelques lignes, est un de ces hardis coups de main comme on en trouve plusieurs exemples dans nos annales, et qui répandaient autant d'étonnement que de terreur parmi les ennemis. Cette expédition, entreprise en plein mois de février, ne dura pas moins de quarante-quatre jours, pendant lesquels le détachement parcourut plus de deux cents lieues.

Il faillit périr au retour, « faute de vivres et de souliers, et rentra à Montréal triomphant, mais exténué. »

En parlant de cette expédition, Montcalm fait cette réflexion : « Les soldats conviennent que les fatigues de Bohême n'approchaient pas de celles de ce détachement. Ils s'y sont distingués et ont supporté ces fatigues, l'incommodité de marcher en raquettes, de conduire ses vivres sur une traîne, comme les Canadiens qui y sont accoutumés. »

Cet exploit avait eu le double avantage de causer des pertes considérables à l'ennemi et d'arrêter ses projets d'attaque contre Frontenac et Niagara.

II

EXPÉDITION CONTRE LE FORT CHOUAGUEN

Montcalm emporta de Québec l'impression la plus favorable, quoiqu'il n'y eût séjourné qu'une dizaine de jours.

Il avait dépêché un courrier à M. de Vaudreuil pour lui annoncer son arrivée; et dès qu'il eut appris que le reste de la flotte était dans les eaux du fleuve, avant même l'arrivée du chevalier de Lévis, il se rendit à Montréal pour conférer avec le gouverneur sur le plan de campagne à suivre.

Rien ne fit pressentir, dans cette première entrevue, la terrible animosité qui devait bientôt surgir entre ces deux hommes, devenir si fatale à l'un et à l'autre et encore plus fatale à la colonie. La réserve diplomatique qu'ils eurent à s'imposer durant cette conférence tout officielle disparut sous les formes courtoises, sous les grands airs de cour auxquels chacun d'eux était habitué.

Vaudreuil était un gentilhomme de belle taille, fier de sa personne autant que de sa vieille origine. Plus d'une fois, au cours de l'entretien, il toisa des pieds à la tête, sans qu'il y parût, le petit homme allègre, au regard perçant, à la parole brève, véhémente, qui gesticulait devant lui avec une pétulance extraordinaire.

Il le sentit grandir à mesure qu'il parlait, et il dut entrevoir dès lors ce qu'il y avait de dominateur dans cette volonté qui trouvait une expression si énergique. Il dut regretter aussi plus que jamais de n'avoir pu faire prévaloir l'avis qu'il avait donné au ministre peu de mois auparavant, dans un mémoire où il disait qu'il n'était nullement nécessaire d'envoyer un officier général pour remplacer le baron de Dieskau.



Le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada,
d'après un portrait appartenant à Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre, née Vaudreuil.

Vaudreuil aurait eu raison de parler de la sorte, s'il avait été un Frontenac; car le partage du commandement militaire, tel que entendu par la cour, était plein d'inconvénients. Mais Vaudreuil était loin d'avoir l'étoffe d'un Frontenac.

Montcalm, de son côté, n'ignorait probablement pas les démarches faites par Vaudreuil; mais il se flattait que sa supériorité militaire ferait accepter ses services de bonne grâce.

La cour avait cru éviter le dualisme dans le commandement en affirmant l'autorité du gouverneur. La lettre du roi à Vaudreuil disait formellement : « M. le marquis de Montcalm n'a pas le commandement des troupes de terre ; il ne peut l'avoir que sous votre autorité, et il doit être en tout et pour tout sous vos ordres. »

Pierre-François Rigaud, marquis de Vaudreuil-Cavagnal, était le fils du gouverneur de ce nom qui avait administré la Nouvelle-France pendant vingt-deux ans (1703-1725), avec autant de sagesse que de fermeté. D'abord gouverneur de la Louisiane, il avait succédé au marquis Duquesne en 1755. Comme son père, il était très aimé des Canadiens, qui étaient fiers d'avoir un des leurs à leur tête. Au reste, ses défauts comme ses qualités étaient d'une nature à le rendre populaire.

Il était doux, affable et complètement dévoué aux colons, qu'il traitait comme ses enfants, et qui le regardaient avec raison comme leur père; mais il était d'un caractère faible, irrésolu, peu éclairé, jaloux de son autorité et exploité par un entourage corrompu, qu'il était incapable de dominer.

Montcalm ne remarqua guère ces défauts au premier abord, et il parut très satisfait des préparatifs de campagne ordonnés par Vaudreuil. Celui-ci, de son côté, ne le fut pas moins du concours franc et efficace que lui offrit le général.

La première pensée de Montcalm, au sortir de cette entrevue, fut d'en écrire à son ami Lévis.

C'est à partir de ce moment que commence, entre lui et Montcalm, cette correspondance dont j'ai déjà parlé, et qui jette un jour nouveau sur ces deux hommes et sur les événements dont ils ont été les principaux acteurs. On voit dès lors quelle confiance Montcalm avait en Lévis, quel cas il faisait de ses avis et quelle amitié les attachait l'un à l'autre.

Le 29 mai, il lui dépêchait M. Doreil, commissaire des guerres, avec une lettre où il lui prescrivait le mouvement des troupes débarquées à Québec. Royal-Roussillon devait monter par terre, et la Sarre par eau, dans des bateaux conduits par des Canadiens. « Les soldats, ajoute-t-il, percheront, rameront et tireront à la cordelle, et porteront indistinctement avec les Canadiens, laissant cependant aux derniers la direction et la conduite des bateaux, et exécuteront ce qu'ils leur demanderont pour la manœuvre.

« Défense aux soldats et Canadiens d'avoir des disputes ensemble. Lorsqu'ils auront des démêlés, ils en rendront compte à celui qui commandera le bateau, et, si le cas mérite attention, au commandant de division. »

Puis Montcalm ajoute en terminant :

« ...Si M. Doreil n'était pas porteur de ma lettre, je vous écrirais des volumes; mais il suppléera à tout, et je n'ai pas besoin de lui recommander de parler au chevalier de Lévis avec vérité et confiance... Ne doutez pas de ma tendre amitié, mon cher chevalier. »

Nous venons de voir quels soins prenait Montcalm pour empêcher toute altercation entre les soldats et les Canadiens. C'est qu'il existait entre les troupes régulières et les miliciens un esprit d'antagonisme qui s'était envenimé depuis la défaite de Dieskau, que chacun des deux partis se reprochait amèrement l'un à l'autre. Les causes qui l'avaient amené étaient sur le point de faire éclater le même antagonisme entre les deux chefs de l'armée. On verra alors officiers et soldats de chaque corps suivre leur exemple, se montrer aussi injustes les uns envers les autres, et préparer ainsi le désastre final.

Les forces de la colonie se composaient de trois éléments distincts : les troupes de terre, les troupes de la marine et les milices. Les troupes de terre consistaient en divers détachements de l'armée régulière, venus de France. Ils formaient un

effectif d'à peu près trois mille hommes, choisis parmi l'élite de l'armée et répartis entre les bataillons de la Reine, de Béarn, de Languedoc et de Guyenne, amenés par le baron de Dieskau, et ceux de la Sarre et de Royal-Roussillon qui venaient d'arriver. Dans ce chiffre ne sont pas compris les onze cents hommes de la garnison de Louisbourg, composée des bataillons de Bourgogne et d'Artois.

Les troupes de la marine étaient l'armée régulière de la colonie, chargée du maintien de l'ordre et de la défense des places. A la différence des troupes de terre qui étaient expédiées par le ministère de la guerre, celles-là dépendaient du ministère de la marine, de qui relevaient les colonies. Établies depuis longtemps dans le pays, elles y avaient de fortes attaches, d'abord parce qu'une partie des officiers et des soldats étaient recrutés parmi la population; ensuite parce que beaucoup d'autres avaient l'intention de s'y fixer, s'y étaient mariés ou se livraient, durant



Infanterie française en 1758.

les loisirs de la vie de garnison, à certaines industries qui leur assuraient quelque avenir. Ce corps de troupes formait environ deux mille hommes, assez bien disciplinés, plus portés à sympathiser avec les miliciens qu'avec les troupes de ligne, dont elles n'avaient pas les états de services.

La milice embrassait toute la population mâle de la colonie, depuis seize jusqu'à soixante ans. Elle était sous les ordres du gouverneur et devait prendre les armes à son appel. C'était la conscription dans toute sa rigueur, avec cette aggravation que le service militaire n'était pas payé. Les hommes étaient seulement armés, équipés et nourris aux dépens du roi. Les premières levées avaient fourni un contingent d'une douzaine de mille hommes; mais ce chiffre s'accrut d'année en année et atteignit celui de quinze mille au moment de la dernière crise.

Les milices de Montréal, plus exposées aux attaques, étaient plus aguerries que celles de Québec, surtout à l'ouverture des hostilités; mais l'élite de ces troupes se recrutait parmi les coureurs de bois, qui eux-mêmes se recrutaient dans toutes les paroisses, parmi la jeunesse hardie et aventurière qu'ils venaient périodiquement embaucher.

Si on ajoute à ces différents corps d'armée les renforts irréguliers qu'apportaient les sauvages alliés, on aura une idée des forces dont disposait le Canada.

Il faudrait avoir vu sur une place d'armes ou sur un champ de bataille ces diverses troupes, avec leur escorte d'Indiens, pour se rendre compte du coup d'œil

pittoresque qu'elles présentaient. L'uniforme des troupes de ligne était celui de l'infanterie française.

La troupe indisciplinée des sauvages, qui remuait autour de l'armée, était accoutrée selon le caprice de chaque guerrier. C'était un assemblage de loques et de peaux de bêtes, prises de partout, qui défiait toute description.

Les chefs étaient faciles à reconnaître aux hausse-cols et aux grandes médailles d'argent, dons du roi, qui brillaient sur leurs poitrines, ainsi qu'aux horribles scalpes, tendus sur des cerceaux, qui flottaient tout sanglants à leur ceinture. Chaque sauvage, armé en guerre, avait la corne à poudre et le sac à plomb suspendus au cou, le tomahawk et le couteau à scalper accrochés à la ceinture, et le fusil sur l'épaule. Plusieurs de ces sauvages, venant des tribus les plus éloignées, portaient encore l'arc et le carquois, quelquefois la lance.

A Québec, le chevalier de Lévis avait tout mis en mouvement dès son arrivée. Au moment de partir pour Montréal, il écrivit au ministre de la guerre, le comte d'Argenson (11 juin) :

« Je laisse ici beaucoup de malades, dont la plus grande partie étaient embarqués sur le *Léopard*. Il n'y en a presque pas de ceux qui étaient dans les autres vaisseaux, et malheureusement cela tombe sur les compagnies de grenadiers. J'espère cependant qu'il n'en mourra pas beaucoup. Nous devons cela à la bonté des hôpitaux et aux soins que tout le monde y prend, dont nous ne pouvons assez nous louer. M. l'évêque en montre l'exemple ; il va deux fois par jour en faire la visite et y porter tous les secours possibles à tous égards. »

Le lendemain de l'arrivée du chevalier de Lévis à Montréal (15 juin), Montcalm écrivait à sa mère :

« Mon établissement ici me donne beaucoup de peine, comme dans tous les commencements ; tout est d'une cherté horrible, et j'aurai bien de la peine à joindre les deux bouts de l'année ensemble avec les vingt-cinq mille francs que le roi me donne. M. le chevalier de Lévis ne m'a joint qu'hier en fort bonne santé. Je vais le faire partir d'ici à quelques jours pour un camp, et M. de Bourlamaque pour l'autre. Car nous avons trois camps : un à Carillon, du côté où M. de Dieskau eut son affaire l'année dernière, c'est à quatre-vingts lieues d'ici ; l'autre à Frontenac, à soixante lieues ; et le troisième à Niagara, à cent quarante. Je ne sais ni où ni quand je marcherai, cela dépend des mouvements des ennemis, et nous en sommes assez mal instruits. Il me paraît que tout se fait lentement dans ce nouveau monde. Mon activité a bien à s'y tempérer. En tout il n'y a que le service du roi et l'envie d'avoir fait la fortune de mon fils qui puissent m'empêcher de trop songer à mon expatriement, à mon éloignement de vous et à l'ennui qui serait encore plus grand dans ce pays-ci, si je ne conservais un peu de ma gaieté naturelle. Je serai bien content quand je pourrai recevoir de vos nouvelles. Je ne demande à Dieu que la paix pour cet hiver ; si jamais quelqu'un a dû la désirer, c'est moi, d'autant mieux que le succès en est toujours incertain. Les sauvages paraissent assez bien disposés pour nous. Ce sont de vilains messieurs, même en sortant de leur toilette, où ils passent leur vie. Vous ne le croiriez pas, mais les hommes portent toujours avec le casse-tête et le fusil un miroir à la guerre pour se bien barbouiller de diverses couleurs, arranger leurs plumes sur la tête, leurs pendeloques aux oreilles et aux narines ; une grande beauté chez eux, c'est de s'être fait déchiqueter de bonne heure l'aile des oreilles, l'avoir bien allongée pour la faire tomber sur les épaules ;

souvent ils n'ont point de chemises, mais un habit galonné par-dessus : vous les prendriez pour des diables ou pour des mascarades. Il faut avoir avec eux une patience d'ange. Depuis que je suis ici, ce ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs. Les dames des Iroquois, qui ont toujours part chez eux au gouvernement, en ont été aussi, et ils m'ont fait l'honneur de m'apporter des colliers, ce qui m'engagera à les aller voir et chanter la guerre chez eux, avant que d'y aller. Ils ne sont qu'à cinq lieues d'içi. Hier nous en avions quatre-vingt-trois qui sont partis pour la guerre. Au reste, ces messieurs font la guerre avec une cruauté étonnante; ils enlèvent tout, femmes et enfants, et vous enlèvent la chevelure très proprement, opération dont on meurt à l'ordinaire.

« Au reste, Duché, le fils, peut vous prêter le cinquième et le sixième volume du P. Charlevoix. En général, tout ce qu'il dit est vrai, à l'exception de brûler les prisonniers; cela a quasi passé de mode. Cette année-ci, ils en ont encore brûlé un vers la Belle-Rivière, pour n'en point perdre l'habitude, et ils auraient brûlé une femme anglaise avec son fils, sans la générosité d'un soldat qui leur a donné cinq cents livres pour les racheter. Nous leur rachetons de temps en temps des prisonniers qui, passant dans nos mains, sont traités suivant les lois de la guerre. »

Bougainville avait suivi de près Montcalm à Montréal. Embarqué sur le bateau qui transportait les équipages du général, il avait fait le voyage en compagnie d'un officier du génie, Jean-Nicolas Desandrouins, jeune homme âgé de vingt-huit ans, aussi modeste qu'intelligent, qui a laissé de précieux mémoires sur la guerre du Canada et sur la guerre de l'indépendance américaine, à laquelle il prit part quelques années après.

Le *Journal* de Desandrouins est utile à consulter même après ceux de Montcalm, de Lévis et de Bougainville.

C'était la première fois que ces deux jeunes officiers faisaient l'épreuve du mode de voyager au Canada. Desandrouins, qui n'avait apporté avec lui « ni couvertures ni matelas », eut à passer les nuits froides du mois de mai couché à la belle étoile, sur le pont du bateau. Bougainville, dont les douleurs d'un asthme chronique avaient aigri le caractère et qui avait d'ailleurs de graves inquiétudes au sujet de sa famille, commença dès lors à prendre le Canada en grippe et à mettre plus d'humeur que de raison dans ses jugements sur ce pays. « Je me dis tous les jours, écrivait-il à son frère (4 juin), que j'ai encore au moins un an à y rester. Cette perspective me rend presque fou; je ne m'y accoutumerai jamais. » Il ajoute dans la même lettre : « Tout est ici en mouvement pour commencer la campagne. Je crois que nous y aurons pour objet de garnir toutes nos positions, de telle manière qu'on ne puisse nous entamer. Si les circonstances nous permettent de faire quelque entreprise, à la bonne heure; mais on ne transporte ici les munitions de guerre et de bouche qu'avec des peines et des longueurs infinies. Ce ne sont pas les campagnes de Flandres! »

Bougainville ne se serait pas plaint si amèrement du sort qui l'avait amené au Canada, s'il avait prévu que cette expédition allait lui révéler sa vocation d'homme de mer. Durant la traversée, écrivait-il à son frère, il n'avait pas éprouvé la moindre attaque d'asthme, et s'était senti un homme nouveau. La mer était donc son élément : elle allait lui apporter la guérison, et avec elle la passion des voyages, et enfin faire de lui le grand navigateur connu du monde entier.

Dans l'impossibilité où l'on était de savoir si les Anglais dirigeraient leur attaque

du côté du lac Champlain ou du lac Ontario, le premier soin était de fortifier les avant-postes de Niagara, de Frontenac et de Carillon. Les ingénieurs français, accoutumés aux chefs-d'œuvre des fortifications européennes, levaient les épaules de pitié à la vue des travaux de défense faits sur nos frontières. Ils ne se rendaient pas compte des immenses difficultés qu'il y avait à transporter des matériaux et à travailler à ces énormes distances dans la forêt.

« La plupart de ces forts, écrivait Desandrouins, n'avaient pas le sens commun. On disait autrefois de M. de Vauban que les premières fortifications qu'il avait vues, quoique bien éloignées de la perfection, l'avaient rendu ingénieur : il serait difficile que celles de ce pays en fissent autant. »

Pendant qu'un ingénieur canadien, M. de Lotbinière, fortifiait Carillon, et que le capitaine Pouchot, du régiment de Béarn, rebâtissait Niagara, Desandrouins était chargé de réparer Frontenac. Ce poste était en très mauvais état, et, comme il semblait en ce moment le point le plus menacé, le colonel Bourlamaque, qui se recommandait plus par le talent d'organisation que par le coup d'œil militaire, reçut ordre d'aller y préparer la défense. Il rencontra sur sa route les longues files de bateaux et de canots d'écorce, chargés de troupes et de munitions, qui remontaient le Saint-Laurent, tantôt à la rame ou à l'aviron, tantôt à la cordelle, tantôt en faisant portage le long des rapides, à travers des difficultés et des fatigues dont il ne s'était pas formé une juste idée. Malgré cela, dès les premiers jours de juillet, le bataillon de Béarn, avec un corps de Canadiens et de sauvages, avait franchi le lac Ontario et dressé ses tentes sous les bastions restaurés de Niagara. A Frontenac, où il s'était reposé en passant, il avait été remplacé par Guyenne et la Sarre, tandis que du côté du Richelieu une flottille avait traversé le lac Champlain et débarqué à Carillon les bataillons de Languedoc et de la Reine, avec un détachement de Canadiens et de sauvages. Royal-Roussillon, cantonné à Montréal, formait la réserve et se tenait prêt à voler au secours du poste le plus menacé.

Malgré les reproches d'irrésolution et de lenteur répétés contre Vaudreuil, il avait fait preuve d'activité et d'énergie depuis l'ouverture de la campagne. Avant l'arrivée des renforts de France, tous ses corps d'armée étaient en marche, et il n'était pas un point de la frontière, depuis la Virginie jusqu'à la Nouvelle-Écosse, où ses partis de sauvages et de coureurs de bois n'eussent frappé coup et rapporté d'horribles trophées de chevelures, seul moyen qu'on avait de s'assurer des exploits dont se vantaient continuellement les Indiens.

« M. Dumas, qui commande au fort Duquesne, écrit Montcalm, a envoyé force chevelures et les commissions de trois officiers qui ont été tués, et par lesquelles on voit une désolation dans la Pensylvanie et la Virginie.

« Un parti de Népissings, revenu de la guerre, a ramené toute une famille anglaise prise auprès de Sarasto. Le chef, appelé Machiqua, a cru me faire un grand présent en me donnant la femme anglaise; il a fallu, pour ne pas déplaire à ces messieurs, accepter ce présent, leur faire donner le prix convenu, qui est de quarante écus, et leur faire une gratification extraordinaire, parce qu'ils avaient honoré le général des troupes de Sa Majesté d'un aussi beau présent. »

La neutralité qu'observaient les Iroquois, avec une habileté qui a excité l'admiration des Européens, leur permettait de passer impunément d'un camp dans un autre. Caressés par les deux partis, ils leur servaient tour à tour d'espions; mais les renseignements qu'ils fournissaient, et qu'ils se faisaient chèrement payer, étaient

aussi peu dignes de confiance que leurs protestations d'amitié. Toutefois, d'après l'ensemble de ces rapports, confirmés par les éclaireurs canadiens, il parut évident que les Anglais préparaient une attaque contre Carillon. Le plan de campagne adopté en conséquence fut de faire une démonstration offensive de ce côté, et de se rabattre ensuite à l'improviste sur Chouaguen pour en faire le siège. Le bataillon de Royal-Roussillon, appuyé d'un corps de miliciens et de sauvages, fut dirigé sur Carillon. Pendant ce temps, un détachement de six cents hommes de la colonie et de quelques sauvages commandés par M. de Villiers poussait une reconnaissance vers Chouaguen.

Montcalm et Lévis dirent adieu à M. de Vaudreuil, remontèrent en canot la rivière Richelieu, côtoyèrent la rive occidentale du lac Champlain, et, après avoir séjourné quelque temps au fort Saint-Frédéric pour en examiner les travaux et donné des ordres au commandant, M. de Lusignan, ils débarquèrent le 3 juillet à Carillon.

On montre aujourd'hui aux voyageurs, sur la pointe de Ticondéroga, quelques pans de murs en ruine qu'on désigne sous le nom de fort Carillon ou Ticondéroga. Ces ruines appartiennent à des fortifications plus récentes, élevées sur l'emplacement de l'ancien fort Carillon, qu'achevait de terminer M. de Lotbinière à l'arrivée de Montcalm. Le fort, placé « sur la montagne », consistait en un parallélogramme, flanqué de quatre bastions et entouré de fossés. L'enceinte, moitié en pierre, moitié en bois, était un assemblage de troncs d'arbres reliés ensemble par des pièces transversales, dont les interstices étaient remplis de cailloux et de graviers. Quelques travaux extérieurs en défendaient l'approche. Le plateau déboisé qui l'environnait formait un triangle borné à droite par le lac Champlain, ou rivière Saint-Frédéric, à gauche par la rivière de la Chute, et en face par le rideau de la forêt. C'est là que s'élevait le camp avec les tentes des troupes régulières et les huttes de toute espèce, bâties par les miliciens; car le gouvernement, qui ne payait pas la milice, ne la fournissait pas même de tentes.

Pendant que les salves d'artillerie, tirées du haut des remparts, annonçaient l'arrivée du général, les principaux officiers de l'armée étaient accourus à sa rencontre sur le bord du rivage. La plupart d'entre eux ne l'avaient jamais vu et n'étaient pas moins attirés par la curiosité que par le devoir. On remarquait surtout à leur tête l'excentrique commandant du bataillon de la reine, M. de Roquemaure, qui, l'année précédente, avait habilement exécuté la retraite de l'armée après la défaite de Dieskau; M. de Privas, commandant du bataillon de Languedoc; le chevalier de Montreuil, officier plein de mérite, mais plus plein de lui-même; le rude capitaine d'Hert, surnommé Bras-de-Fer; le vieux capitaine des grenadiers d'Aiguebelle; le spirituel mais inconsidéré chevalier Duchat; enfin le « petit » Joannès, ce joueur effréné, à qui sera réservé le triste honneur de conclure la capitulation de Québec. Parmi les officiers de la colonie : M. de Lotbinière et les chefs de partisans déjà fameux, M. de Contrecœur, le chevalier de la Corne, MM. de Florimond, de la Colombière.

Depuis la grève, décorée du nom de basse ville, où s'étalaient quelques baraques et de longues files de canots d'écorce jusqu'au fort, les troupes qui faisaient la haie avaient peine à contenir la multitude désordonnée des sauvages qui faisaient brûler leur poudre en l'honneur du général. A l'arrivée au fort, il fallut subir les compliments des chefs avec tout le cérémonial, que le bouillant marquis supporta avec une patience héroïque.



Il se transporta de sa personne aux avant-postes, pour se rendre compte par lui-même de la position. Il poussa des reconnaissances sur le lac Saint-Sacrement jusqu'à l'île à la Barque, et, vers la tête du lac Champlain, jusqu'aux Deux-Rochers.

Le lac Saint-Sacrement, appelé lac George par les Anglais, se décharge dans le lac Champlain par un cours d'eau dont la navigation est interrompue par une cascade, qui a fait donner à cette décharge le nom de rivière à la Chute. Deux camps y furent établis, l'un de trois cents hommes, sous les ordres de M. de Contrecœur, pour garder la rive gauche du lac; l'autre de cinq cents hommes, sous les ordres du chevalier de La Corne, pour garder la rive droite « avec un poste intermédiaire à la Chute, qui se relevait tous les quatre jours ».

Les travaux du fort Carillon, que M. de Lotbinière faisait avancer trop lentement au gré du général, furent poussés avec plus de vigueur. Tout le service fut soumis à une sévère inspection. Montcalm s'appliqua surtout à établir plus d'économie et de régularité dans l'approvisionnement de l'armée et une discipline plus sévère dans le camp. Les milices, jusque-là peu exercées, attirèrent toute son attention. Il inaugura un système qui eut dans la suite les meilleurs résultats, celui de les incorporer peu à peu dans l'armée régulière. Il versa dès lors six compagnies de miliciens dans les troupes de la marine.

Des patrouilles furent organisées pour veiller avec plus de soin à la garde du camp et des ouvriers, tandis que des détachements allaient s'assurer des forces et du mouvement des ennemis. Le chevalier de Lévis se mit en personne à la tête d'un parti de Canadiens pour explorer, à l'ouest de Carillon, une issue appelée le chemin des Agniers, par où l'on craignait que les Anglais ne vinssent à déboucher et à menacer les derrières de l'armée. Lévis étonna les coureurs de bois par son entrain et par sa résistance aux fatigues, les suivant à pied à travers les montagnes et les forêts, partageant leur nourriture et couchant comme eux à la belle étoile. Il avoua cependant que cette expédition avait été une de ses plus dures épreuves.

« Depuis que je suis ici, écrivait Montcalm à Bourlamaque, je me couche à minuit, je me lève à quatre heures, je donne à dîner à dix-huit ou vingt personnes, et je suis arrivé sans aucune provision. Je n'ai qu'un mouchoir, une pièce de drap, six chemises et une couverte... Nous avons de toutes nations. Les sauvages, l'hôpital, la police du camp, les petites misères m'excèdent et ne me donnent pas le temps de respirer; beaucoup de malades... J'ai passé la nuit à tenir des conseils de guerre avec les officiers généraux de mon armée (les sauvages). Cela n'a duré que cinq à six heures; ils ont été s'enivrer en sortant de là... »

A la rentrée de Lévis au camp, Montcalm lui remit le commandement avec ses instructions, et quitta Carillon sans trop d'inquiétudes, car il ne pouvait confier l'armée à des mains plus vaillantes ni plus habiles.

Le 20 juillet, il écrivit de Montréal à la marquise de Montcalm :

« J'ai été on ne peut mieux aidé par M. le chevalier de Lévis. J'ai reçu un courrier de M. de Vaudreuil, le 13 au soir. Je suis parti le 16, et, venant jour et nuit, je suis arrivé hier. Je puis vous dire avec vérité que je n'ai de ma vie eu aussi peu de temps que dans ces trois semaines. Je laisse M. le chevalier de Lévis dans une position épineuse, mais dont il se tirera mieux qu'un autre, étant rempli de zèle, d'intelligence et de courage; je lui ai laissé deux mille deux cents hommes, dont les régiments de la Reine, Royal-Roussillon et Languedoc.



« Je crois avoir déterminé M. le marquis de Vaudreuil à augmenter ce corps d'armée jusqu'à trois mille hommes, et il n'y aura rien de trop.

« M. le chevalier de Lévis, qui est plus jeune et plus vigoureux que moi, a fait un furieux détachement.

« Il a été trois jours dehors, marchant comme les Canadiens et couchant dans les bois au bivouac. Les autres courses, nous les avons faites ensemble.

« Ma santé n'a jamais été meilleure. J'ai jusqu'à présent réussi chez le Canadien et le sauvage : ils m'adorent; et j'ai été obligé d'annoncer mon retour à Carillon pour empêcher la désertion des sauvages qui m'auraient suivi. J'ai pris leurs façons, et je suis toute la journée avec eux à tenir des conseils de guerre. C'est cependant ennuyeux, excédant. »

Montcalm annonçait dans la même lettre qu'il partait le lendemain soir « pour se rendre avec toute la diligence possible à Frontenac », afin de tenter le siège de Chouaguen. « Ma commission, ajouta-t-il, est si hérissée de difficultés, dépend du concours de tant de choses, que je ne puis répondre que de beaucoup de zèle pour la bien remplir. » C'est que Montcalm n'ignorait pas les grands préparatifs que l'Angleterre avait faits pour cette campagne. Le parlement britannique avait, en effet, accordé tous les secours qui lui avaient été demandés, en hommes et en argent, pour venger les deux désastres qui l'avaient si profondément humilié l'année précédente : celui du général Braddock, à Monongahéla, et celui de l'amiral Byng, devant l'île de Minorque. Il avait voté en faveur des colonies une indemnité de cent quinze mille livres sterling; expédié de Plymouth pour New-York deux régiments avec les généraux Abercromby et Webb, et de nombreux transports chargés de tentes, de munitions, d'artillerie et d'outils pour les travaux de fortification; enfin, nommé gouverneur de la Virginie et général en chef des armées de l'Amérique septentrionale un vieil officier d'un tout autre esprit que Braddock, lord Loudon. De leur côté, les colonies avaient résolu de lever dix mille hommes pour attaquer le fort Saint-Frédéric et se frayer un chemin jusqu'à Montréal, six mille pour s'emparer de Niagara, trois mille pour assiéger le fort Duquesne, enfin deux mille pour menacer Québec, en se jetant à travers les bois, dans la vallée de la rivière Chaudière. Toutes ces milices, réunies aux troupes régulières, devaient former une armée de plus de vingt-cinq mille hommes, c'est-à-dire le double de toutes les forces que pouvait réunir alors le Canada. C'était en présence d'un tel armement que Vaudreuil, de l'avis de Montcalm et de Lévis, osait prendre l'offensive : l'entreprise eût été plus que téméraire, s'il avait eu affaire à des soldats aussi entreprenants et à des généraux aussi habiles que les siens.

Il n'avait pas attendu l'arrivée de Montcalm à Montréal pour expédier un corps d'observation du côté de Chouaguen, dont il méditait dès lors de faire le siège. Coulon de Villiers, à qui il avait confié les six cents Canadiens qui composaient ce corps, était le fameux chef de bande qui commandait au combat des Mines (1747) et à l'attaque du fort Nécessité, où il avait vengé la mort de son frère Jumonville, en forçant le jeune et brave Virginien, qui le défendait, à lui remettre son épée.

Ce jeune officier se nommait George Washington.

Parti de Montréal le 18 mai, Villiers fut rejoint à la Présentation par un parti de sauvages que lui avait dépêché le gouverneur. Il y fut retenu un jour pour « leur faire festin et chanter la guerre avec eux ». Les guerriers, costumés à leur

façon, les cheveux retroussés et attachés avec des plumes d'oiseaux, la figure peinte de toutes les couleurs imaginables, depuis le noir charbon jusqu'au jaune et au rouge feu, se livrèrent à des danses figurées, en brandissant leurs casse-tête, leurs fusils et leurs couteaux à scalper, en signe de menaces contre les ennemis. Ils parcoururent l'une après l'autre les maisons du village en sautant en cadence, au son du chichicoué, et poussant des hurlements et des cris de mort à faire trembler. Un parti d'Iroquois de la Présentation était arrivé à propos, avec deux prisonniers et deux chevelures, pour donner de l'entrain à cette fête, dont le vacarme infernal ne cessa qu'avec la nuit.

M. de Villiers les lia à son expédition par un collier de porcelaine, et lança de nouveau sa flottille de canots sur le Saint-Laurent. Le 5 juin, il débarqua à la baie de Niaouré, aujourd'hui Sackett's Harbor, et y dressa un camp volant, fortifié d'une ceinture de palissades, pour servir de dépôt à ses vivres et à ses munitions.

A la suite d'une escarmouche sous les murs de Chouaguen, pendant que ses découvreurs fouillaient la profondeur du bois et les bords du lac Ontario, il apprit qu'une barque canonnière et huit berges ennemies étaient ancrées le long de l'île aux Galots. Il se hâta de s'y transporter avec une partie de sa troupe et de dresser une embuscade.

A peine y était-il arrivé, qu'un de ses éclaireurs vint l'avertir que cette petite flotte remontait le long de l'île. La barque avançant hors de portée, il la laissa passer, mais ordonna un feu d'ensemble sur les berges, qui furent criblées de balles. L'une d'elles fut complètement désemparée et prise avec le commandant et douze hommes qui la montaient; les autres se rejetèrent en toute hâte du côté de la barque, emportant leurs morts et leurs blessés, qui ne purent être comptés.

Suivant leur coutume après un succès, les sauvages voulurent s'en retourner à leurs villages. M. de Villiers n'en put retenir que deux de la Présentation. Heureusement que, sur les entrefaites, aborda au rivage un parti de soixante sauvages alliés : c'étaient des Folles-Avoines, venus de la rive occidentale du lac Michigan, sous la conduite de l'intrépide Marin, le rival de Villiers en courses aventureuses. Il avait hiverné à la baie des Puants, aujourd'hui la baie Verte, et avait amené avec lui, jusqu'au fort de la Presqu'île, cinq cents sauvages de ces lointaines régions; mais ces sauvages ayant ouï dire que la petite vérole régnait parmi les Français, ils avaient tous rebroussé chemin, hormis les soixante Folles-Avoines qui venaient de débarquer. Cette inconstance des sauvages qui se répétait à chaque expédition et qui éclatait au moindre prétexte, pour un songe, pour un incident quelconque, faisait d'eux les alliés les plus incommodes et les plus dangereux. Ils exposaient sans cesse à des mécomptes et souvent à des désastres.

Durant la veillée, lorsque les feux allumés pour le repas du soir commencèrent à s'éteindre, Villiers et Marin, assis sur des peaux d'ours étendues sur le sable de la grève, tinrent conseil. Autour d'eux étaient assis en rond le chevalier de Gannes, préposé à la garde du camp; MM. de Vilmomble, de l'Espervanche, de la Saussaye, quelques autres officiers et les chefs des Népissings, des Iroquois du Saut et des Folles-Avoines. La brise d'été qui soufflait sur le lac et sur la tête des arbres leur apportait, avec les âcres senteurs des bourgeons et des feuilles fraîches écloses, les murmures confus des voix humaines qui montaient du camp. Pour ces hommes, dont la vie se passait dans les bois, le spectacle que présentait cet attroupement au fond d'une baie déserte, entourée de tous côtés d'immenses solitudes, n'avait rien que

d'ordinaire; mais c'était en réalité une vision étrange et fantastique qui rappelait les scènes d'Homère. Les pâles clartés des étoiles de cette nuit sereine et les lueurs intermittentes des bûchers à demi éteints laissaient vaguement entrevoir les costumes et les figures. Villiers, Marin et leurs compagnons portaient les vêtements habituels des coureurs de bois : la capote et la ceinture de diverses couleurs, avec guêtres et souliers de caribous et quelques signes de leurs grades. Les Folles-Avoines se distinguaient des autres Indiens par l'absence de vêtements; ils étaient complètement nus, hormis un ceinturon de peau de bête ou d'étoffe attaché autour des hanches.

Il fut décidé dans le conseil qu'on enverrait des découvreurs le long de la rivière Onontagué, par où descendaient les convois qui approvisionnaient le fort



Les guerriers se livrèrent à des danses en poussant des hurlements dont le vacarme infernal ne cessa qu'avec la nuit.

Chouaguen. Le 3 juillet, quatre sauvages apportèrent la nouvelle qu'ils avaient aperçu la queue d'un convoi arrivant au fort.

C'était une flottille de quatre ou cinq cents bateaux, manœuvrée par deux mille hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel Bradstreet, qui apportait à Oswégo des vivres et des munitions de guerre. M. de Villiers mit aussitôt son détachement en marche pour intercepter ce convoi au retour.

Vers trois heures de l'après-midi, l'oreille exercée des sauvages discerna un bruit de rames en aval de la rivière : c'était l'avant-garde du convoi, formée de cent bateaux portant trois cents hommes, commandés par Bradstreet en personne. Ils s'avancèrent, sans soupçonner le danger, jusque vis-à-vis l'embuscade. Soudain une violente fusillade éclata sur la lisière du bois, suivie d'une grêle de balles qui s'abattirent sur les bateaux. Quoique les Folles-Avoines eussent tiré un peu trop vite, la décharge avait été meurtrière; car à peine la fumée de la poudre eut-elle été emportée par le vent, qu'on aperçut les bateaux, en partie désemparés, tournés vers le rivage opposé. Les équipages, frappés d'une terreur panique, faisaient force de rames pour y chercher un abri. Quelques Folles-Avoines se jetèrent à la nage et se précipitèrent sur les bateaux abandonnés, où gisaient les morts et les blessés, dont ils enlevèrent les chevelures. Pendant qu'ils escarmouchaient avec les Anglais revenus de leur panique, un des leurs vint avertir M. de Villiers qu'ils allaient être cernés. Celui-ci prit alors soixante de ses plus braves soldats avec les sauvages qui

lui restaient, traversa à gué et réussit à les dégager. Ils lui montrèrent avec des cris de triomphe quinze chevelures.

Un bon nombre de bateliers anglais se trouvaient alors dans une île située un peu en amont. M. de Villiers leur ayant crié de se rendre, quarante se jetèrent dans des bateaux pour venir à lui; mais, avant qu'ils eussent atteint la rive, les sauvages s'étaient jetés à la nage et s'en étaient emparés sans toutefois les scalper.

Il était six heures du soir quand M. de Villiers, après avoir fait briser plusieurs bateaux, rejoignit son détachement, qui venait d'échanger les derniers coups de fusil avec le reste du convoi. Il n'avait perdu que deux miliciens tués et deux soldats faits prisonniers pendant qu'ils se livraient au pillage. Une perte plus sensible fut celle du chevalier de Gannes, major des Trois-Rivières, blessé à mort par ses propres gens, qui l'avaient pris pour un ennemi pendant qu'ils tiraient de la rive opposée.

Les prisonniers portèrent le nombre de leurs morts et de leurs blessés au chiffre exagéré de cinq cents. « Ce qu'il y a de sûr, ajoute M. de Villiers, c'est que nous avions quarante prisonniers. » Le colonel Bradstreet avoua qu'il avait eu soixante ou soixante-dix hommes tués, blessés ou pris, tandis qu'il n'avait fait que deux prisonniers; ce qui n'empêcha pas qu'il prétendit, à son arrivée à Albany, avoir remporté une victoire sur les Français. La raison qu'il donna pour s'excuser de ne les avoir point poursuivis valait sa victoire : c'est que le lendemain il pleuvait. Ainsi, une journée de pluie du mois de juillet, voilà ce qui arrêtait deux mille hommes bien armés devant six ou sept cents Français et sauvages qu'il se vantait d'avoir battus.

Villiers et son détachement, qui n'avaient point peur de la pluie, reprirent la route de la baie de Niaouré, où ils arrivèrent le surlendemain sans avoir reçu une balle du parti de Bradstreet, qui ne songeait qu'à forcer de rames pour regagner Albany.

Quarante Folles-Avoines avec Marin allèrent porter à Montréal la nouvelle de la journée du 3 juillet. Bougainville, témoin de leur arrivée, a décrit dans son *Journal*, avec l'étonnement d'un nouveau venu, les cérémonies de leur réception.

« Ils étaient, dit-il, en cinq grands canots d'écorce, apportant six chevelures et amenant plusieurs prisonniers. Arrivés vis-à-vis de Montréal, les canots se sont rangés sur plusieurs lignes et sont restés en panne quelque temps. Les sauvages ont salué par des décharges de fusil et de grands cris, auxquels on a répondu par trois coups de canon de la place. Ensuite ils ont abordé et pris terre. Ils ont monté au château sur deux files, portant des baguettes ornées de plumes, les prisonniers au milieu des deux files. Ceux-ci n'ont point été maltraités comme c'est l'usage en entrant dans les bourgs et les villes. Entrés chez M. de Vaudreuil, les prisonniers s'assirent en rond à terre, et le chef des sauvages fit, avec une action et une force qui me surprirent, une harangue assez courte. Ils avaient, disaient-ils suivant leur expression, fermé les yeux et jeté leurs corps au travers de la mort, en bravant la petite vérole pour venir avec M. Marin d'abord joindre M. de Villiers, avec lequel ils étaient à l'attaque des bateaux anglais, et ensuite descendre à Montréal. Les Folles-Avoines, différents des autres nations qui retenaient quelque chose de leurs prises, apportaient à leur père toute la viande qu'ils avaient gagnée. Ensuite ils dansèrent en rond autour des prisonniers, au son d'une espèce de tambourin placé au milieu : spectacle singulier, plus propre à effrayer qu'à réjouir,

curieux cependant aux yeux même d'un philosophe qui cherche à étudier l'homme dans ceux surtout qui sont le plus près de la première nature. Ces hommes avaient le visage et le corps matachés, des plumes sur la tête, symbole et signal de la guerre, le casse-tête et la pique à la main. En général, ce sont des hommes nerveux, grands et de bonne mine ; presque tous sont fort gras. On ne peut avoir plus d'oreille que n'en ont ces peuples. Tous les mouvements de leur corps



Campement dans la forêt.

marquent la cadence avec la plus grande justesse. Cette danse est la pyrrhique des Grecs. La danse finie, on leur fit distribuer de la viande et du vin. Les prisonniers furent envoyés en prison avec un détachement pour empêcher des Algonquins et Iroquois du Saut, qui sont à Montréal, de les assommer, ces sauvages étant dans le deuil pour des hommes qu'ils ont perdus.

« Les Folles-Avoines placèrent d'eux-mêmes à la porte du château deux sauvages en faction, avec ordre d'empêcher tout sauvage de leur nation d'y entrer pendant que le général serait à table. »

En partant, ils laissèrent au château leurs trophées de chevelures et leurs baguettes garnies de plumes.

Quatre jours après ils vinrent les emporter en prenant congé du gouverneur,

qui leur fit un discours pour louer leur zèle et leur courage et les exhorter à suivre son frère, M. de Rigaud, qui partait pour relever M. de Villiers dans son commandement.

« Le gouverneur confirma son discours en présentant des colliers, qui furent mis aux pieds des deux principaux chefs. Puis il offrit deux médailles, une plus grande et l'autre plus petite, et par conséquent l'une plus honorable que l'autre, à deux guerriers, et leur en a lui-même passé le ruban au cou ; il a aussi donné huit hausse-cols. Les médailles portent d'un côté l'empreinte du roi avec la légende ordinaire, et de l'autre un guerrier français et un sauvage qui se donnent la main. »

Cette cérémonie faite, M. Marin, en ramassant les colliers, a chanté sa chanson de guerre pour M. de Vaudreuil, les sauvages marquant la cadence par une inspiration gutturale. Puis il a remis les deux colliers aux deux principaux chefs, qui ont aussi l'un après l'autre chanté une chanson de guerre.

Tous les guerriers se levèrent ensuite et sortirent en file, précédés de leurs sanglants trophées.

En entrant à Montréal, dans la matinée du 19 juillet, Montcalm fut satisfait d'y trouver l'intendant Bigot, arrivé de la veille pour hâter par sa présence l'approvisionnement de l'armée. Il lui avait été en effet fort utile pour organiser le camp de Carillon.

François Bigot, dont le nom personnifie toutes les hontes de cette époque, de même que Montcalm en rappelle les gloires, appartenait à une famille distinguée du midi de la France. Son père et son grand-père avaient occupé un rang élevé dans la magistrature de Bordeaux. Il se poussa à la cour grâce à des influences de famille, particulièrement à celle du maréchal d'Estrées, son proche parent, et obtint successivement l'intendance du Cap-Breton, puis celle de la Nouvelle-France (1748).

Au physique, Bigot était un homme de petite taille, avec des cheveux roux et une figure laide, couverte de boutons. Il était punais, défaut qu'il dissimulait par un continuel usage de parfums et d'eaux de senteur.

Au moral, c'était le vice élégant et raffiné du XVIIIe siècle. Quoiqu'il fût d'une santé délicate, il était aussi infatigable au plaisir qu'au travail. Hautain avec ses inférieurs, impérieux dans le commandement, il était souple avec ses égaux, prodigue et joueur effréné. Il avait fait du palais de l'intendance, à Québec, un petit Versailles où il reproduisait les mœurs du roi son maître.

Avec tous ces vices, il avait des qualités réelles, de l'habileté, de l'énergie et de l'expérience dans les affaires.

Il était six heures et demie du matin (21 juillet), quand les cinq canots qui portaient Montcalm et son escorte quittèrent le rivage de Lachine. Tandis que les embarcations, montées chacune par dix hommes, glissaient rapidement sur les eaux du fleuve, que le soleil du matin faisait reluire de teintes d'azur et de nacre, le général échangeait avec son premier aide de camp, assis auprès de lui, des paroles d'admiration à mesure qu'il découvrait de nouveaux horizons de chaque côté du rivage. Bougainville, le carnet à la main, notait avec un soin minutieux les noms des lieux, les observations des guides, tout ce qui le frappait. On fit halte à l'île Perrot, où l'on prit un dîner champêtre achevé par un dessert de bluets cueillis par les bateliers dans des *cassots* d'écorce. A quatre heures et demie, on campait à la pointe à Coulonge, après avoir franchi pied à terre le rapide des

Cascades. « Dans toute cette route, remarque Bougainville, on a les plus beaux points de vue du monde. La rivière est remplie d'îles bien boisées. Les arbres sont clairs et admirables. Quel dommage qu'un aussi beau terrain soit sans culture! »

Le lendemain, de rapide en rapide, tantôt à pied, tantôt en canot, on atteignit le lac Saint-François, où, grâce à un petit vent de nord-est, les bateliers purent serrer leurs rames et mettre à la voile. Il n'y eut plus, le reste du jour, qu'à charmer les heures de la route en chantant des airs de voyageurs : la *Claire fontaine, Vive la Canadienne,* et tout le répertoire des chansons populaires.

Le 26 au soir, on arriva à la Présentation, dont Bougainville a tracé en quelques lignes l'origine et la physionomie. « M. l'abbé Piquet, missionnaire habile et connu par un voyage fait en France avec trois sauvages, a obtenu au-dessus de la Galette une concession de douze arpents; il a établi il y a cinq ans en cet endroit un fort de pieux carré, flanqué de quatre petits bastions, palissadé en dehors, avec un retranchement et un fossé plein d'eau. A côté du fort est le village, habité par cent feux ou chefs d'Iroquois des Cinq-Nations, tous guerriers. Chacun de ces chefs coûte environ cent écus au roi. Ils ont fait un désert, ont vaches, chevaux, cochons et poules. Ils sèment du blé d'Inde, et l'année passée en ont vendu six cents minots. L'abbé Piquet les instruit, les dresse aux exercices français pour la guerre.

« Il y a dans le fort un capitaine de la colonie commandant; mais le gouvernement pour la police intérieure et extérieure est ecclésiastique. On a dessein de transporter en cet endroit ceux des Cinq-Nations qu'on pourra gagner à la France. »

L'émoi causé dans le village par la présence du général fut augmenté par l'arrivée d'une députation d'Iroquois Oneyouts et Onontagués se rendant à Montréal sous prétexte de garantir leur neutralité. Montcalm n'eut pas de peine à discerner en eux des espions, et les renvoya à M. de Vaudreuil en l'avertissant de les garder auprès de lui sous divers motifs, jusqu'après la prise de Chouaguen.

Le lendemain 27, au départ, les sauvages du fort donnèrent le spectacle tout nouveau d'une troupe indienne formée aux exercices militaires. « Ils se rangèrent en haie, sous les armes à la française; un d'eux battant aux champs fort bien, et tous saluant le général par trois décharges de mousqueterie. »

Toute la journée du 28, la flottille circula au milieu des paysages enchanteurs des Mille-Iles, où elle fit halte pour la nuit, et entra le matin dans la rade de Frontenac.

Le capitaine des Combes, premier ingénieur de l'armée que Montcalm avait dépêché en avant de lui pour reconnaître Chouaguen, était arrivé la veille au fort, « épuisé de fatigue, harassé et défait à en être méconnaissable, tant il avait souffert dans sa course. » Il soumit son rapport au général, avec un croquis de la côte du lac Ontario, depuis la baie de Niaouré jusqu'à l'anse aux Cabanes, puis du chemin qui conduisait à travers les bois, de l'anse aux Cabanes au fort Chouaguen, distance de trois lieues et demie. Les explications dont l'ingénieur en chef accompagna son rapport parurent faire connaître suffisamment la route à suivre et la force des travaux de l'ennemi pour établir un projet d'attaque.

La célérité était la condition du succès. Montcalm n'eut pas trop de sa prodigieuse activité pour tout prévoir et tout préparer. Six jours seulement après son arrivée, il était prêt à partir de sa personne.

En mettant pied à terre à Frontenac, il avait trouvé, déjà en marche, le régiment de la Sarre dirigé sur la baie de Niaouré, où M. de Rigaud, qui venait de remplacer M. de Villiers, avait sous ses ordres « cinq cent quatre-vingt-neuf hommes, troupes de la colonie et miliciens; cent vingt sauvages, trois piquets de la Sarre, Guyenne et Béarn ».

Son premier soin fut de rassembler les cent cinquante bateaux destinés à l'expédition, afin de faire réparer et calfater ceux qui se trouveraient avariés, et de les tenir tous prêts à appareiller. Il divisa les milices par brigades, pour les mieux discipliner; ordonna à chaque corps d'armée de se tenir prêt à être passé en revue; se fit donner un compte rendu exact et minutieux des dépôts d'armes, des munitions et des vivres.

Une partie de la journée du 30 fut employée à tenir un grand conseil avec les sauvages pour les lier de nouveau à l'expédition, particulièrement les Folles-Avoines, qui menaçaient de s'en retourner dans leur pays. « On leur donna dix huit branches de porcelaine, dit Bougainville, vin, cochons, tabac, vermillon, ce qui coûte quarante pistoles, et ils finiront par s'en aller. L'après-midi, ils ont chanté la guerre et ont qualifié cette cérémonie de « prière au Maître de la vie ». Ils ont demandé un chien, parce qu'ils ont hier rêvé que cela leur porterait bonheur à la guerre. Un enfant de six ans dansait sans braie, parce qu'on ne la donne qu'à dix ans. Après la déroute des barques (commandées par Bradstreet), ses parents lui ont donné un Anglais à tuer pour l'empêcher de pleurer. Il y a trois jours, on fit une prisonnière anglaise. Sa réception fut d'être livrée aux femmes sauvages, qui la traitèrent assez humainement, ne lui donnant qu'une volée de coups de bâton. »

On ne taxera pas d'inhumanité Montcalm et les officiers français témoins de ces horreurs; ils étaient impuissants à les réprimer. Bougainville, qui les raconte après les avoir vues, n'a pas l'idée d'en blâmer son général On verra cependant plus tard le même Bougainville, entraîné par ses antipathies, se répandre en reproches contre Vaudreuil parce que, pas plus que Montcalm, il n'avait pu empêcher de semblables cruautés.

« Me voici, mon cher chevalier, écrivait le général à Lévis, à cent quarante lieues de vous, toujours au moment d'opérer. J'attends Béarn et les barques de Niagara. » Montcalm lui détaille ensuite son plan d'attaque, puis il ajoute : « Si je ne fais rien de ce que je vous écris, n'en soyez pas surpris. Au reste, il faut être fort téméraire ou bon citoyen pour tenter cette besogne avec moins d'artillerie, moins de troupes que les assiégés, et un embarras horrible pour les vivres. »

Dans la soirée du 31 arrivèrent de Niagara les dernières compagnies du régiment de Béarn, dont le retard commençait à inspirer de l'inquiétude. Des vents contraires avaient obligé les bateaux qui les amenaient de se réfugier dans la baie de Toronto, puis de rebrousser chemin jusqu'à Niagara, d'où ils étaient repartis la veille. Les communications entre Frontenac et Niagara étaient maintenues au moyen d'une petite flotte, commandée par le capitaine Laforce, la *Marquise de Vaudreuil,* de vingt canons; la *Hurault,* de quatorze; la *Lionne,* de six, et le bateau *Saint-Victor,* armé de quatre pierriers. Une rencontre avait eu lieu, peu de temps auparavant, avec les six grosses barques armées que les Anglais avaient lancées sur le lac. A la suite d'un engagement assez vif, les Anglais s'étaient retirés



après avoir perdu un voilier armé de quatre pierriers, et monté par quatorze hommes, dont les Français s'étaient emparés.

Le dernier renfort venu de Niagara, où il n'était resté qu'une garnison de cinquante hommes, portait les forces que Montcalm avait sous la main à deux mille sept cent soixante-trois hommes, dont mille quatre cent quatre-vingt-six des régiments de la Sarre, Guyenne et Béarn; le reste était composé de canonniers de la colonie, de Canadiens et de voyageurs des pays d'en haut. La réunion de ces forces avec celles de M. de Rigaud allait porter leur effectif à trois mille deux cents hommes.

A Frontenac, Montcalm rencontra pour la première fois un officier dans lequel il remarqua un talent supérieur : c'était M. de Lapause, aide-major au régiment de Guyenne, qui lui apporta un concours si efficace durant cette campagne, qu'il le qualifia « d'homme divin ». Là aussi se trouvait le docteur Arnoux, l'habile chirurgien en chef de l'armée, qui devait prendre place dans l'amitié de Montcalm.

Dans une note écrite à Lévis, le 2 août, le marquis lui disait ses perplexités :

« Pour prendre Chouaguen, il faut mener de l'artillerie; où la débarquer?...

« Je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai marché à un siège pour le lever, que j'ai exposé l'artillerie. Je pars demain au soir ou le 5 au matin avec quatre pièces de canon de campagne, des munitions pour deux mille hommes, des vivres; et, moins roi que pirate, je vais reconnaître avec mes deux yeux ce qu'il y a à faire.

« Je tâcherai de tenir la campagne audacieusement, si je ne puis faire un siège. »

Le chevalier de Lévis doutait pour le moins autant que son chef de la possibilité d'un succès. Il écrivait de Carillon au ministre de la guerre, le comte d'Argenson : « M. le marquis de Montcalm doit vraisemblablement aller tenter de faire le siège de Chouaguen, ou, ce qui est plus possible, une diversion qui dégage cette partie qui est menacée; car je crains que les moyens ne lui manquent pour le siège. Toutes les entreprises sont dans ce pays très difficiles; on en doit presque toujours le succès au hasard. Toutes les positions qu'on peut prendre sont critiques; les attaques et les retraites sont difficiles à faire; on ne voyage que dans les bois ou par les rivières; il faut user des plus grandes précautions, et avoir la plus grande patience avec les sauvages, qui ne font que leur volonté, à laquelle dans bien des circonstances il faut céder. »

Afin que rien n'embarrassât la marche des troupes, le général enjoignit aux officiers de n'apporter aucune espèce d'équipage et de se contenter de la ration du soldat.

« Persuadé, dit-il dans son *Journal,* que dans les occasions l'exemple est plus décisif que l'ordre, il le leur a donné, et n'a eu lui-même d'autre habitation avec un de ses aides de camp qu'une canonnière de toile. »

Le lieu de rendez-vous convenu avec M. de Rigaud était la baie de Niaouré. Le 4 août au matin, tout étant prêt, Montcalm régla le départ de la manière suivante :

Lui, il partirait de sa personne, à neuf heures du soir, emmenant les deux ingénieurs, des Combles et Desandrouins, avec quelques sauvages, sous les ordres de M. de Montigny. Le 5 au matin, le colonel Bourlamaque, avec Guyenne, le capitaine d'artillerie Le Mercier, et quatre pièces de canon légères prises sur les Anglais à Monongahéla. Le 7, Béarn, le lieutenant d'artillerie Jacquot de Fiedmond,



avec la poudre, les munitions de guerre et de bouche, et quarante-sept pièces de canon, obusiers et mortiers.

Les deux barques *la Marquise de Vaudreuil* et *la Hurault* croiseraient jusque vers Chouaguen, pour protéger les convois et observer si l'ennemi ne faisait pas quelque tentative contre Niagara. Deux cents hommes avaient été détachés du corps expéditionnaire pour l'armement de ces deux vaisseaux, et cent quarante restaient à la garde de Frontenac.

Les canots d'écorce qui portaient Montcalm et son escorte traversèrent la baie de Cataracoui par une nuit d'orages, sillonnés d'éclairs, qui retardèrent leur marche. Il fallut descendre vers minuit dans l'île aux Chevreuils et y camper jusqu'au jour. Le reste du trajet se fit heureusement, et le général mit pied à terre, le 6 au matin, au camp de M. de Rigaud. Les autres divisions se succédèrent les jours suivants. Dans l'intervalle, l'éternelle inconstance des sauvages faillit encore compromettre le succès de l'entreprise, et Montcalm eut à déployer son éloquence dans un nouveau conseil pour les attacher à lui.

M. de la Rochebeaucour, second aide de camp, écrivit de la baie de Niaouré à Carillon :

« M. de Montcalm n'en peut plus de travail; il n'a pas le temps de dormir, ce sera trop pour ne rien faire...

« Jusqu'à présent nous n'avons manqué de rien; mais de demain la fine peau d'ours, la redingote, le prélart, lard, pois et biscuits. M. de Montcalm donne l'exemple...

« Ce camp-ci est beau, bien militaire par sa position et l'aisance. On y mange de l'ours; c'est un morceau délicieux. »

Divers détachements, sous les ordres de MM. de Langy et Richerville et autres officiers, furent envoyés en différentes directions pour savoir si l'ennemi faisait quelque mouvement, et intercepter les courriers qui pourraient être expédiés de Chouaguen. Rien jusque-là ne laissait croire qu'on y eût vent de l'entreprise.

L'avant-garde, composée de cinq cents Canadiens et des sauvages, au nombre de deux cent cinquante, commandée par M. de Rigaud, alla prendre position le 8 août, après deux jours de marche, au fond de l'anse aux Cabanes, d'où le commandant de l'artillerie, M. Le Mercier, et l'ingénieur Desandrouins, venus en même temps, avaient ordre d'aller reconnaître une petite anse située à une demi-lieue de Chouaguen afin d'examiner si on pouvait y faire un débarquement, et si, de là, on pouvait frayer un chemin pour l'artillerie. L'armée s'avançait avec une extrême précaution pour ne pas être découverte, ne marchant que la nuit, se cachant le jour au fond des anses ou à l'entrée des rivières, et couvrant les bateaux de branches d'arbres pour en dissimuler la présence. Les soldats au bivouac ne faisaient que de petits feux dans l'épaisseur du bois.

« Le 9, à huit heures du matin, dit Desandrouins dans le récit d'une de ses reconnaissances, nous nous remîmes en marche, M. de Villiers, Marin, Saint-Luc, Le Mercier et moi, après avoir passé la nuit au bivouac. Nous avions quinze Canadiens des plus ingambes et onze sauvages pour nous accompagner. Nous commençâmes par le chemin qu'avait indiqué M. des Combles, et que nous jugeâmes, ainsi que lui, très difficile. Puis nous allâmes examiner la côte du lac, et trouvâmes à demi-lieue du fort Ontario l'anse trouvée par Le Mercier, qui nous parut commode.

« Les deux pointes qui la bordent de chaque côté étaient des rochers à pic; mais la courbure en dedans était de sable et en état de contenir environ deux cents bateaux. Nous jugeâmes tous unanimement que c'était le seul endroit propre à un débarquement de l'artillerie. L'anse aux Cabanes était si éloignée, qu'il eût fallu un temps infini, le chemin supposé fait, pour transporter devant Chouaguen l'artillerie et les munitions; car elle en est distante de quatre lieues, et nous n'avions que vingt chevaux assez mauvais. Ainsi, il devait sembler bien avantageux de trouver une anse aussi voisine; cependant la première impression dans l'armée ne lui fut pas favorable.

« Le chemin, depuis ladite anse jusqu'au fort Ontario, n'offrait aucune difficulté qu'on ne pût surmonter en deux jours au plus. Il y avait au milieu un ruisseau très facile à passer, et un autre plus faible au pied du coteau sur lequel est situé le fort.

« Notre reconnaissance faite, nous retournâmes à l'anse aux Cabanes, où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

« J'étais si fatigué d'avoir marché treize à quatorze heures à travers les branches d'arbres, les chicots et les souches, que je pouvais à peine mettre une jambe devant l'autre. Après avoir satisfait chez M. de Rigaud la faim violente qui me pressait, mon premier soin fut de rendre compte par écrit à M. de Montcalm de mes remarques.

« M. de Rigaud dépêcha un canot d'écorce en diligence porter ma lettre. M. Le Mercier étant resté à demi-lieue du camp dans les bois, à cause de sa fatigue, ne put écrire de son côté. Mais, comme nos deux sentiments se rapportaient, cela était égal.

« M. de Montcalm était parti le 9 de la baie de Niaouré avec la Sarre et Guyenne et les quatre pièces d'artillerie. Il reçut ma lettre chemin faisant, et elle lui fit grand plaisir. Il arriva le 10, à trois heures du matin, à l'anse aux Cabanes.

« Il fit partir le même jour M. de Rigaud avec les sauvages et les Canadiens pour aller s'emparer de l'anse reconnue la veille, et lui recommanda de faire des feux sur le rivage pour indiquer le lieu du débarquement.

« Il dépêcha aussi vers M. de l'Hôpital, commandant de Béarn et conduisant l'artillerie et les munitions, pour l'instruire de ses mouvements et dispositions.

« Montcalm quitta l'anse aux Cabanes le 10, vers six heures du soir, accompagné des deux ingénieurs des Combles et Desandrouins, qui l'avaient attendu, et de ses deux bataillons; et on aborda vers minuit l'anse autour de laquelle était déjà M. de Rigaud.

« Malheureusement les bateaux restèrent sur le sable à cinq ou six pas de la rive et ne purent aborder. Alors on s'imagina tout de suite que cette anse n'était pas sûre pour l'artillerie, les poudres et les vivres; on les croyait déjà voir mouillés, et les bateaux pleins d'eau. L'anse était remplie de cent cinquante bateaux que nous avions. On ne manqua pas de me faire reproche là-dessus et de me demander s'il serait possible de faire aborder encore plus de cent bateaux que l'on attendait avec Béarn et l'artillerie.

« J'eus beau représenter que rien n'était plus aisé que de tirer nos bateaux sur le sable, après les avoir déchargés, pour faire place aux autres; on m'objecta la difficulté qui naîtrait de faire un embarquement précipité si nous avions le dessous. Je répondais que s'il y avait quelque chose de ce côté, il fallait, de nécessité, ren-



voyer tous les bateaux à l'anse aux Cabanes, ne conserver que ceux de l'artillerie, des vivres, et faire ensuite retirer les troupes à travers bois, où l'ennemi n'oserait nous poursuivre à cause des Canadiens et des sauvages.

« Rien de tout cela ne parvint à dissiper une certaine consternation générale occasionnée par notre prétendue mauvaise position.

« J'étais moi-même contrarié au delà de toute expression de voir si mal réussir ma première reconnaissance, et de me sentir la cause du découragement universel et l'objet des reproches de toute l'armée en cas du moindre accident. Mais ce qui avait achevé de me plonger dans le désespoir furent certaines paroles prononcées par M. de Bourlamaque, que j'entendis sans le vouloir, dans l'obscurité, à côté d'un cercle d'officiers à qui il faisait la peinture de nos dangers : « Enfin, dit-il, voilà « les gens à qui nous sommes obligés de nous rapporter; ils exposent, sans en « sentir les conséquences, le salut de toute la colonie. » Ces paroles me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme.

« Mais Le Mercier, qui le premier avait découvert l'anse, cause de tant d'ennuis; Le Mercier, lui, ne doute de rien et soutient sa pointe. Il fait immédiatement débarquer ses quatre pièces d'artillerie, qu'il étale sur le rivage, et cherche à rendre la sécurité à M. de Montcalm et à lui prouver la bonté de notre poste.

« Il rendit, je crois, en cette occasion, un service signalé. »

Les bateaux furent déchargés et tirés à sec sur le rivage, pour faire place à ceux de Béarn, qui approchaient avec l'artillerie.

Le 11, avant le lever du jour, des Combles et Desandrouins étaient en marche, ayant pour escorte la compagnie des grenadiers de la Sarre et un piquet de sauvages et Canadiens, afin d'examiner Chouaguen de plus près et de disposer l'attaque. Ils arrivèrent bientôt sur la lisière d'une haute futaie, où, ayant laissé leur escorte de grenadiers à deux portées de fusil en arrière, ils attendirent jusqu'à ce que la clarté du jour leur permît de bien distinguer les objets. Alors l'infortuné des Combles, qui l'instant d'après allait se faire tuer par une surprise de ses propres gens, et qui ne voulait point de la société des sauvages, qu'il n'aimait pas, pria quelques officiers de la Sarre de venir avec lui, et frappant sur l'épaule de Desandrouins : « Vous, restez là, » lui dit-il. Desandrouins fut surpris de cette parole, d'autant plus qu'ils étaient convenus d'aller ensemble. Cependant c'était son chef, il obéit sans mot dire. Des Combles disparut au milieu des grands arbres et des broussailles.

Desandrouins, le perdant de vue, résolut de faire seul sa reconnaissance. Il prit avec lui deux sauvages qu'il avait sous la main, s'avança dans la forêt et arriva sur la crête d'un coteau, d'où l'on apercevait les deux bords de la rivière.

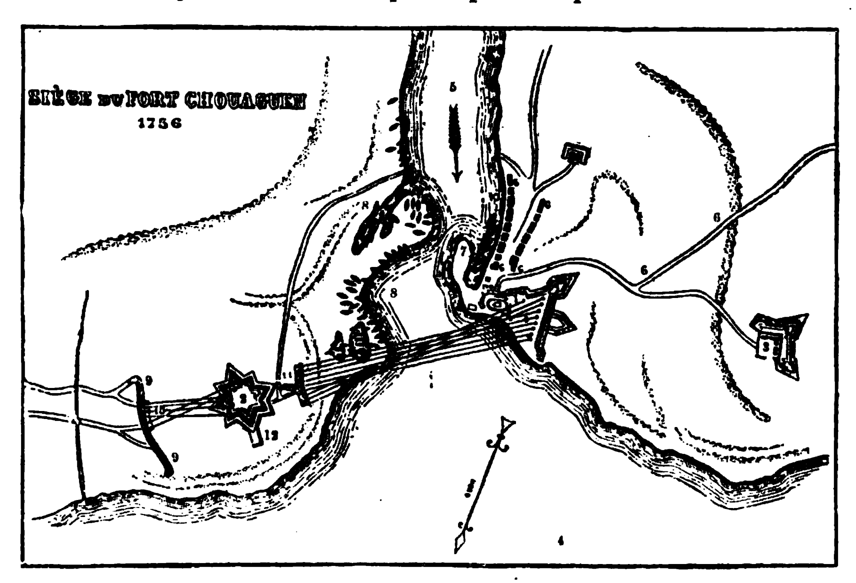
Les défenses de Chouaguen, appelé Oswégo par les Anglais, consistaient en trois forts distincts : le fort Ontario, le vieux Chouaguen et le fort George.

Le fort Ontario s'élevait sur la droite de la rivière, par où venaient les Français, au sommet d'un plateau fort élevé, terminé par des escarpements à pic du côté de la rivière et du lac, et du côté de la forêt par une pente assez raide, qui commençait à cinq cent quarante pieds du fort et formait un ravin traversé par un ruisseau. On pouvait ainsi arriver jusqu'à cette distance sans être aperçu. Le fort avait la forme d'une étoile et était bâti de troncs d'arbres de dix-huit pouces de diamètre, équarris sur deux faces, solidement joints et sortant de terre d'environ neuf pieds. Le fossé qui l'entourait avait dix-huit pieds de largeur au sommet sur



huit pieds de profondeur. Les terres en avaient été rejetées en glacis sur la contrescarpe et en talus sur la berme. Les embrasures y étaient percées à fleur de terre, et l'on pouvait tirer par-dessus les pieux au moyen d'une galerie de charpente pratiquée tout autour. Le fort était armé de huit pièces de canon, de quatre mortiers à double grenade, et défendu par trois cent soixante-dix hommes.

Le vieux Chouaguen, situé sur la rive gauche de la rivière, consistait en une redoute ou château à mâchicoulis, crénelée au rez-de-chaussée et au premier étage, dont les murs avaient trois pieds d'épaisseur. Autour de cette redoute, à dix-huit pieds de distance, régnait un mur de quatre pieds d'épaisseur et de dix de hauteur,



1. Le fort Chouaguen.
2. Le fort Ontario.
3. Le fort George.
4. Le lac Ontario.
5. Rivière de Chouaguen.
6. Chemin des Cinq-Nations.
7. Port des barques.
8. Port des berges.
9. Parallèle ouverte la nuit du 12 au 13 août.
10. Batterie de six pièces commencée le 13.
11. Batterie de neuf pièces faite dans la nuit du 13 au 14.
12. Batterie de mortiers et d'obus commencée le 14.

flanqué de deux grosses tours carrées. C'était un véritable château fort du moyen âge. Il était de plus entouré de solides retranchements armés de dix-huit pièces de canon et de quinze mortiers.

Enfin le fort George, situé à dix-huit cents pieds plus loin, sur une éminence du même côté de la rivière, n'était qu'une enceinte faite de mauvais pieux qui n'était pas susceptible de défense. Tous ces ouvrages étaient protégés par seize cent cinquante-huit hommes, dont treize cents soldats de la vieille Angleterre.

Desandrouins, abrité derrière un tronc d'arbre qui lui servait en même temps d'appui pour écrire, complétait ses observations à mesure que le soleil levant inondait de ses rayons obliques les deux berges de la rivière et faisait ressortir les saillies des fortifications où tout dormait dans un profond silence, quand soudain deux coups de canon furent tirés des remparts : c'était le signal du lever. Presque aussitôt une décharge de coups de fusil éclata sur sa droite, suivie de cris. « Les sauvages qui m'accompagnaient, continue Desandrouins, me firent signe de revenir. Je crus que les coups de fusil venaient d'une patrouille ennemie sortie dès le matin de ses retranchements. Je me doutais qu'elle avait rencontré M. des Combles et les officiers, et qu'elle les avait repoussés. Craignant qu'elle ne me coupât la

retraite, je me retirai vers M. de Bourlamaque, venu aussi en curieux, et qui était resté avec les grenadiers.

« Mais j'avais à peine fait huit pas en arrière, que j'entendis M. de Saint-Luc criant, tout désolé, que notre pauvre ingénieur était blessé à mort. Je courus de son côté pour lui porter secours si c'était possible. Je le trouvai expirant et étendu à terre d'un coup de fusil chargé d'une balle et d'une poignée de gros plomb, que lui avait tiré un sauvage nommé Hotchig.

« Ce malheureux l'avait pris pour un Anglais qui venait à la découverte. Il le vit passer sous un tronc d'arbre, poussant sa canne devant lui. Il crut que c'était un fusil, entendit ou aperçut quelqu'un qui l'accompagnait, et ne balança pas de lâcher son coup; mais son intention avait été de le faire prisonnier.

« Je fus assommé de ce récit et de l'état de mon pauvre camarade, que j'embrassai et fis transporter sur-le-champ dans sa tente, où il expira une demi-heure après, malgré les soins des chirurgiens. »

A la nouvelle de cet accident Montcalm accourut tout consterné. Des Combles était le seul de ses ingénieurs qui eût assisté à un siège en qualité d'officier du génie. Mais le temps n'était ni aux larmes ni aux regrets. Les hésitations mêmes devenaient un danger. Les Anglais avaient l'éveil, et d'un moment à l'autre on pouvait les avoir sur les bras. Après avoir rassuré les sauvages, que cet accident avait démoralisés, et les avoir persuadés que c'était une méprise involontaire qui ne retarderait pas les opérations du siège, Montcalm fit prendre rapidement position aux troupes à mesure qu'elles débarquaient. « M. de Rigaud fut posté à un quart de lieue en avant pour faire l'investissement du fort Ontario par de petits détachements de Canadiens et de sauvages. » L'armée fut campée sur une hauteur voisine de l'anse du débarquement, la droite appuyée sur le lac et couverte par une batterie établie sur la grève, la gauche défendue par un marais impraticable. Quatre cents travailleurs des troupes de terre ou de la colonie furent employés à ouvrir un chemin pour l'artillerie, pendant que tout le reste de l'armée s'occupait à faire des amas de fascines, de gabions et de saucissons.

Vers midi, trois grosses barques anglaises sortirent de Chouaguen et vinrent s'embosser en face de l'anse. « Mais elles furent fort surprises de se voir vivement saluées, à la suédoise, des quatre pièces de onze; et elles s'en retournèrent après avoir fait quelques décharges de leur artillerie sans aucun effet, et avoir reçu quelques-uns de nos boulets dans leur bord[1]. »

« Comme elles avaient de la peine à rentrer dans leur rade, raconte Montcalm, tous nos sauvages nous donnèrent un spectacle amusant: ils fusillaient les barques, qui leur répondaient à coups de canon, et avec une agilité singulière ils étaient rentrés au moment que chaque décharge allait partir. »

Le 12, Béarn, avec l'artillerie et les vivres, arriva à la pointe du jour. Deux barques ennemies sortirent presque en même temps, mais trop tard pour leur couper chemin, grâce à la batterie de la grève augmentée de quelques pièces.

Dans la nuit du 11 au 12 et le jour suivant, l'élite des Canadiens et sauvages se glissèrent d'arbre en arbre, de souche en souche, d'où ils ne cessèrent de fusiller le fort Ontario. Cette manœuvre contribua beaucoup à contenir dans leurs retranchements les assiégés, toujours craintifs pour leurs chevelures, et à inspirer de la confiance à l'armée.

[1] *Journal de Desandrouins.*

Mais le fait important de la journée fut la capture de deux courriers iroquois, porteurs de lettres du colonel Mercer, commandant de Chouaguen, dans lesquelles il demandait d'expédier d'Albany, en toute hâte, un secours de deux mille hommes. Il s'exagérait la force des Français et la faiblesse de sa garnison. On peut se figurer la joie de Montcalm.

« Ces lettres, dit-il, étaient de quatre heures du matin, et le marquis de Montcalm les avait à neuf heures, avec deux états très exacts de la force de la garnison et des malades. »

A minuit, le chemin de l'artillerie étant terminé, Desandrouins, aidé du capitaine Pouchot, commença l'ouverture de la tranchée sur la crête du coteau. Trois cents travailleurs, soutenus par deux compagnies de grenadiers et trois piquets, y travaillèrent sans relâche, sous les ordres de Bourlamaque, chargé de la direction du siège. « C'était, dit Desandrouins, un rude officier, continuellement blessé au feu, mais toujours debout. Il ne quitta plus la tranchée, quoiqu'il reçût une contusion dans la journée du 13. »

Cent Canadiens avec les sauvages, commandés par des Ligneris et de Villiers, avaient été embusqués en avant vers la gauche, sous le couvert d'un taillis, avec ordre de tirer à toute volée sur les assiégés, s'ils apercevaient les travaux et tentaient de les arrêter.

« Il faisait un magnifique clair de lune qui, en éclairant les travailleurs, facilitait leur besogne; mais d'un autre côté ce demi-jour les exposait à être découverts et à être inquiétés par le feu de l'ennemi. Par bonheur il ne s'en aperçut pas, et on fit trêve de part et d'autre. Ce qui, pour des sauvages, est peut-être le plus à admirer, ajoute Montcalm, c'est la tranquillité avec laquelle ils passèrent toute une nuit au même poste sans en tirer un coup de fusil. »

La surprise des sauvages fut aussi grande que celle des Anglais en apercevant, au point du jour, tout le travail qui avait été fait pendant la nuit. « Ils demandaient à venir, dit Montcalm, et on les plaçait derrière des espèces de créneaux faits avec des sacs de terre, d'où ils regardaient à loisir. »

Tout la journée du 13 fut employée à élargir la parallèle, à y faire un rempart de troncs d'arbres et de gabions, à ouvrir des chemins de communication, et à tracer l'emplacement d'une batterie de six pièces. « Mais cette journée fut chaude. Les ennemis firent sur nous un feu d'enfer. Aux canons, aux bombes, à la mousqueterie qu'ils tiraient des deux forts à la fois, nous n'avions à opposer que les coups de fusil de quelques grenadiers à travers les créneaux formés de sacs de terre, et de cinq ou six sauvages ivres qui, sautant par-dessus le parapet, allaient derrière une souche lâcher leur coup, puis revenaient encore plus vite, poussant des cris comme s'ils eussent remporté une victoire. Enfin, vers deux heures du soir, leur feu devint si violent, que ni sauvages ni Français n'osèrent plus se montrer; puis tout à coup, vers quatre heures, il cessa tout à fait.

« Ce silence absolu du fort Ontario étonne : on croit à une feinte pour nous engager à quelque étourderie. Cependant, après une couple d'heures, un sauvage s'offre pour aller à la découverte. Enjambant le parapet, il se glisse de souche en souche jusqu'au pied du rempart et écoute un instant; puis tout à coup on le vit presque aussitôt sauter dans le fort et reparaître aux yeux de toute l'armée accourue dans la tranchée, qui battait des mains. »

On fit marcher la compagnie de grenadiers de Guyenne pour s'emparer de la place.

La hardiesse des Canadiens et des sauvages qui n'avaient cessé de tirer autour du fort avait épouvanté la garnison. Elle avait craint d'être cernée pendant la nuit, séparée du vieux Chouaguen, prise et scalpée, ou bien assaillie par une brusque attaque et jetée à la rivière, sur laquelle il n'y avait point de pont. Alors ils avaient encloué leur canon, noyé leur poudre, et s'étaient retirés avec une telle précipitation, qu'ils avaient abandonné trois hommes malades ou blessés et tous leurs bagages.

« La joie et l'espérance, ajoute Desandrouins, éclatèrent alors comme on peut bien le penser sur tous les visages. On disait : « Eh bien! quand nous ne ferions que cela, n'est-ce pas assez pour notre gloire? Mais les Anglais sont des pleutres, ils se rendront bientôt. »

Le colonel Mercer ne pouvait commettre une plus grande faute que d'abandonner le fort Ontario : c'était livrer les clefs de Chouaguen. Il aurait dû, au contraire, y concentrer ses moyens de défense, et il aurait pu s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du général Webb, qui s'avançait rapidement avec deux mille hommes de renfort.

Le système de fortifications d'Ontario était loin d'être aussi défectueux que l'ont prétendu certains historiens. Les énormes pièces de bois, fortement liées ensemble et enfoncées de cinq pieds en terre, qui formaient son enceinte, étaient protégées jusqu'aux trois quarts de leur hauteur par le talus de la contrescarpe, exhaussé, comme on l'a vu, par les terres rejetées du fossé. Ces palissades, dont la tête seule était accessible, pouvaient résister longtemps aux boulets qui les ébranlaient ou les entamaient, mais ne les renversaient que difficilement[1].

Les troupes de terre, avec cent Canadiens, furent immédiatement employées à transporter à bras vingt pièces de canon et des munitions au delà du fort, sur le bord de la falaise qui domine la rivière. Toute la nuit on s'occupa à y monter une batterie à barbette, et à la relier par une tranchée avec les fossés du fort, où l'on pouvait arriver sans être vu.

« Si on n'employa pas un plus grand nombre de Canadiens à ces diverses opérations, observe Montcalm, c'est qu'ils étaient destinés à faire un mouvement dès la petite pointe du jour. »

Le beau clair de lune qu'il faisait permettait à l'ennemi de diriger ses projectiles comme en plein jour. Il se contenta cependant de lancer une douzaine de bombes et quelques boulets. Les soldats, stimulés par la présence du général venu lui-même à la tranchée, travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'à l'aurore neuf pièces de canon étaient en batterie et les chemins de communication établis. M. de Rigaud, avec ses Canadiens et la plupart des sauvages, traversèrent, les uns à gué, les autres à la nage, la rivière en amont du fort Chouaguen, et l'investirent de manière à lui couper toute communication. « Cette manœuvre, dit Montcalm, se fit d'une façon brillante et décisive, y ayant beaucoup d'eau qui n'arrêta personne. » Le résultat de ce mouvement fut l'abandon immédiat du fort George.

Montcalm avait gardé sous sa main cent Canadiens, dont il voulait se servir pour faire un autre débarquement durant la nuit en aval du fort, et y transporter

[1] Au siège de Dantzig (1807), les soldats de Napoléon furent arrêtés plusieurs jours par une rangée de palissades placées au fond d'un fossé. « La difficulté que nous rencontrions ici, dit M. Thiers, était une preuve des propriétés défensives du bois... Le boulet fracassait la tête de quelques-unes de ces palissades, souvent les écorchait à peine, et n'en renversait aucune. » (*Histoire du consulat et de l'empire*, t. VII, p. 525.)



le régiment de Béarn avec quelques pièces de canon. « Cette dernière manœuvre, ajoute Moncalm, aurait sans doute achevé de leur faire perdre contenance; mais la promptitude de nos travaux, dans un terrain qu'ils avaient jugé impraticable, la manœuvre du corps qui avait passé la rivière, leur fit juger que nous devions être six mille. »

Cependant le feu par lequel les ennemis répondaient à la batterie française était très vif. Leur tir était plongeant : « Ils semblaient, dit Desandrouins, mettre à la main leurs bombes et leurs boulets dans nos tranchées, ou au moins sur leurs revers et leurs parapets qu'ils dominaient. Ils nous tuaient pas mal de monde. »

En ce moment le ciel, qui s'était montré si favorable aux Français, semble se tourner contre eux. Le soleil, qui s'était levé resplendissant, se cache vers sept ou



Batterie française devant Chouaguen.

huit heures; un violent orage éclate, accompagné d'une pluie torrentielle; le sol se détrempe, et les canons qui n'avaient pas de plate-forme se dérangent; on a toutes les peines du monde à régler leur tir; puis les munitions commencent à faire défaut, malgré l'activité des soldats, dont la pluie retarde la marche. Le feu devient moins vif du côté des Français, celui des Anglais redouble au contraire, et une des neuf pièces est démontée.

Montcalm, qui souvent venait à la batterie, commençait à s'inquiéter; mais en ce moment-là même un grave événement se passait au fort Chouaguen : le brave Mercer qui le commandait était coupé en deux par un boulet, au moment où il se disposait à faire une vigoureuse sortie. Cette perte irréparable jeta le découragement dans la garnison, déjà glacée de terreur par le mouvement des Canadiens et des sauvages, dont les lignes les enlaçaient comme d'affreux serpents et leur fermaient toute issue. Elle se croyait déjà sous le couteau à scalper des Indiens, en entendant pousser des hurlements épouvantables pendant qu'ils brandissaient leurs armes. Une résistance opiniâtre ne pouvait qu'exciter davantage leur fureur, en ne retardant que de quelques jours la reddition de la place.

Montcalm, qui ne savait pas encore qu'un de ses boulets venait d'emporter le commandant de Chouaguen, fut ravi quoique peu surpris d'entendre, vers les onze heures, battre la chamade de l'autre côté de la rivière, et de voir arborer le drapeau parlementaire.

M. de Bougainville, sachant l'anglais, fut envoyé auprès du lieutenant-colonel Littlehales, qui venait de remplacer Mercer dans le commandement, pour lui proposer les articles de la capitulation et rester comme otage. Il fut suivi par M. de Lapause, qui en fit la rédaction.

D'après les termes de la capitulation, la garnison se constituait prisonnière de guerre, et tout le matériel des forts, munitions et vivres, appartenait aux Français. Le nombre des prisonniers de guerre s'élevait à seize cent cinquante-huit hommes, savoir : les régiments de Shirley et de Pepperel, venus de la vieille Angleterre, lesquels s'étaient battus à Fontenoy, et un détachement de Schuyler, formé des milices du pays. Ces troupes étaient commandées par soixante-douze officiers, dont deux ingénieurs, deux officiers d'artillerie et douze officiers de marine. On prit cinq drapeaux, la caisse militaire, contenant dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-quatorze livres, sept bâtiments de guerre, deux cents berges, cent vingt et un canons, quarante-huit mortiers. Les munitions de guerre consistaient en vingt-trois milliers de poudre, huit caisses de balles, deux mille neuf cent quatre-vingts boulets de divers calibres, quatre cent cinquante bombes, mille huit cents fusils et autre matériel en abondance.

Les magasins étaient remplis d'une grande quantité de biscuits, de lard et de bœuf salé, de farine, de riz, de pois et de sel, qui servirent à ravitailler le camp français.

Le siège avait coûté aux vainqueurs une trentaine d'hommes tués ou blessés, et cent cinquante aux vaincus. Le colonel Bourlamaque, à la tête des trois compagnies de grenadiers, des piquets de tranchée et de cent hommes de la colonie, alla prendre possession de Chouaguen, dont la démolition fut immédiatement commencée. Cette besogne fut poussée avec tant de vigueur, que des trois forts il ne restait pas pierre sur pierre le matin du 21 août, jour fixé pour le départ.

Le fort Ontario, où avaient été confinés les prisonniers anglais, fut le dernier qu'on fit sauter et consumer. En cas d'attaque de l'ennemi, l'armée était venue camper de ce côté le 16, appuyant sa droite au fort Ontario, sa gauche en écharpe sur la lisière de la forêt.

Les prisonniers furent dirigés sur Montréal, d'où ils devaient être transférés à Québec en attendant d'être échangés.

Montcalm, qui connaissait le cœur du soldat, voulut célébrer son triomphe par une manifestation religieuse et patriotique qui soulevât l'enthousiasme de l'armée. Dans la matinée du 20 août, il fit planter une grande croix portant ces mots : *In hoc signo vincunt*. Et près de cette croix, un mai sur lequel étaient attachées les armes de France, avec cette devise, où se révélaient les goûts classiques du général : *Manibus date lilia plenis*. « Apportez des lis à pleines mains. »

L'armée fut appelée sous les armes, et l'abbé Piquet, qui avait rejoint l'expédition, bénit le pieux trophée au milieu du roulement des tambours et des décharges réitérées du canon et de la mousqueterie.

Le lendemain, la flottille française prit le large, après avoir salué une dernière fois l'éphémère monument de sa victoire. Quand les derniers bateaux eurent disparu derrière l'angle de la falaise, le silence de la nature primitive, ce silence immense des solitudes infinies, à peine troublé par le passage de la brise ou par le murmure des flots, avait déjà envahi les ruines de Chouaguen.

L'embarquement des prisonniers avait été marqué par un incident regrettable,



qui aurait pu être évité si les commandants français, trop dédaigneux des Canadiens et de l'expérience de nos officiers, n'avaient pas méprisé leurs sages avis.

« Nous ne pouvions avoir, dit Desandrouins, l'idée de gouverner des troupes légères avec tant de cérémonie. »

Ce fut en vain qu'on les avertit que les sauvages ne se regarderaient pas comme liés par la capitulation tant qu'ils ne l'auraient pas ratifiée eux-mêmes, dans un conseil, par l'acceptation d'un collier. Cette précaution parut superflue.

Une trentaine de soldats anglais qui, selon la version de Bougainville, « avaient voulu se sauver à travers les bois, » furent pris et massacrés par les sauvages. Ce n'était que le prélude d'un plus grand malheur qui devait arriver l'année suivante, après la prise de William-Henry.

Le massacre de Chouaguen ne fit pas grand bruit, probablement parce que les malheureuses victimes s'étaient mises elles-mêmes dans le tort en cherchant à s'enfuir, ensuite parce qu'elles ne se composaient que d'obscurs soldats.

Le 28 août, toutes les troupes étaient rentrées à Montréal pour de là être dirigées sur Carillon, à l'exception des milices, qu'on dut renvoyer dans leurs familles pour faire la moisson; il n'avait été laissé que cent hommes de garnison à Frontenac et cent cinquante à Niagara.

« Voilà une jolie aventure, écrivit Montcalm à sa femme en lui racontant son exploit; je vous prie d'en remercier Dieu dans ma chapelle. »

Cette jolie aventure, menée avec autant d'audace que de promptitude et d'habileté, n'apportait pas seulement des lauriers à pleines mains, mais des fruits plus abondants encore. Par l'anéantissement de Chouaguen, la France, devenue maîtresse du lac Ontario, n'avait plus besoin que de faibles garnisons à Frontenac et à Niagara pour maintenir ses communications avec l'Ouest. L'ennemi était refoulé jusqu'à ses anciennes frontières, et il n'y avait plus rien à craindre de ce côté jusqu'à la fin de la campagne. Vaudreuil pouvait donc concentrer toutes ses forces sur Carillon, les masser à la tête du lac Saint-Sacrement, et refouler jusque sous les murs d'Albany les colonnes anglaises ébranlées par la défaite.

La chute de Chouaguen, aussi prompte qu'inattendue, avait été en effet un coup de foudre pour les colonies voisines. Le général Webb, qui marchait au secours de cette place, s'était même imaginé que Montcalm s'avançait de là contre lui; dans sa frayeur il avait fait brûler les dépôts de munitions établis sur la route, et avait obstrué, à mesure qu'il retraitait, la rivière qui servait de voie de communication, en y renversant une grande quantité d'arbres.

Lord Loudon ordonna à Winslow, qui commandait à la tête du lac Saint-Sacrement, d'abandonner tout projet d'offensive et de se retrancher fortement pour tenir les Français en échec. Le contre-coup de cet événement se fit sentir en Angleterre, où l'on comprit que la France avait au Canada un habile général.

III

LA SOCIÉTÉ CANADIENNE. — LES JEUX DE HASARD

Il n'y a guère de triomphe qui ne soit mêlé de quelque amertume, et il n'est besoin souvent de chercher hors de soi pour la trouver. Montcalm ne tarda pas à en faire l'expérience. En entrant à Montréal, il avait été étonné d'entendre associer le nom de Vaudreuil au sien dans le concert de louanges qu'on lui décernait; mais, quand il entendit le gouverneur lui-même s'attribuer une part de la victoire, il eut peine à se contenir. Il ne répondit d'abord que par de fines railleries; mais, emporté par son tempérament, il se répandit bientôt en sarcasmes amers et finit par se montrer injuste à force d'être acerbe. Sans doute que la vanité de Vaudreuil était puérile, mais il n'en était pas moins vrai que c'était lui qui avait conçu et préparé le plan de campagne si admirablement exécuté par Montcalm. Telle est l'origine de la fameuse querelle entre ces deux hommes, qui a été une des causes de la perte du Canada.

« Votre ami l'évêque, écrivait Montcalm à Lévis, vient de donner le plus ridicule mandement du monde; mais gardez-vous bien de le dire, car c'est l'admiration du Canada. »

Ce blâme, par lequel Montcalm déchargeait sa mauvaise humeur, n'avait d'autre motif que les louanges que Mgr de Pontbriand avait distribuées, avec une rare impartialité, entre les chefs et les soldats français et canadiens. Ce mandement d'action de grâces était, du reste, un modèle du genre; il n'avait d'autre ridicule que celui de ne pas réserver tout l'encens pour un seul.

C'est dans cette disposition d'esprit que le général victorieux quitta Montréal pour Carillon; il emportait avec lui une blessure dont il ne devait pas guérir, celle de l'orgueil froissé.

Le trajet jusqu'au fort Saint-Jean se fit partie à cheval, partie à pied, partie en calèche; car la route, percée à travers une plaine fertile mais peu déboisée, était presque impraticable. Une escorte de quinze miliciens et de trente sauvages outaouais accompagnait le général, parce que cette route paraissait en ce moment peu sûre. La veille, un parti ennemi s'était montré à Laprairie, où il avait enlevé une chevelure.

Bougainville, qui pour la première fois parcourait cette partie du pays, y portait comme toujours son esprit d'observation. « Le fort Saint-Jean, dit-il, placé sur la rivière de Sorel, est une enceinte carrée à quatre bastions. Bâti en pieux, il est fort mal fait, quoiqu'il ait coûté quatre-vingt-seize mille francs.

« Celui de Saint-Frédéric est en pierre, avec une grosse redoute, également en pierre, située dans l'intérieur du fort; il est très mal placé, ayant plusieurs hauteurs qui le commandent à portée du fusil. Sur ces hauteurs on a fait une redoute et un retranchement de pièces sur pièces, ouvrages mal faits et plutôt nuisibles qu'utiles à la place. »



Le fort Saint-Frédéric était alors commandé par M. de Lusignan, vieil officier d'expérience, et qui avait de beaux états de service. « J'ai beaucoup raisonné avec M. de Lusignan, écrit le marquis... Il me paraît qu'il connaît les choses possibles et dangereuses. »

« C'est un très bon officier à tous égards, » ajoutait de son côté le chevalier de Lévis. »

Une note jetée en passant par Montcalm révèle la simple et austère vie de soldat que le général s'imposait pour donner l'exemple à son armée. « Ne quittez pas votre maison, écrit-il à Lévis, car vous me nourrirez, et je mettrai mon matelas avec Fontbrune[1] dans la grande pièce. » Puis il ajoute : « Heureux si vous avez le temps de recevoir le renfort que je vous envoie; car les ennemis, suivant mon calcul militaire, doivent vous attaquer d'ici au 20 septembre ou jamais. »

Lorsque, dans la journée du 10 septembre, le chevalier accourut au pied de la falaise de Carillon à la rencontre de Montcalm, il l'embrassa en le félicitant de sa victoire. Il n'y avait pas deux mois qu'il lui avait dit adieu en ce même endroit, et dans ce court intervalle le général avait fait trois cents lieues de marche, assiégé, pris et rasé un fort. Plus d'un flatteur dut lui rappeler, non sans quelque vérité, le mot de César : *Veni, vidi, vici.*

Le chevalier de Lévis avait grandement coopéré au succès de cette campagne par ses habiles manœuvres et par ses démonstrations agressives. « Votre ordre de bataille est si bien, lui écrivait de Chouaguen le marquis de Montcalm, que si vous n'en avez point, je veux au moins que le ministre le lise. »

La hardiesse des mouvements de M. de Lévis, l'augmentation de ses postes avancés, qui poussaient des pointes de chaque côté du lac Saint-Sacrement, le nombre et la force des partis qu'il tenait constamment en campagne, et qui revenaient avec des prises et des chevelures après des coups audacieux, en imposèrent à ce point aux Anglais, qu'ils crurent toujours à une marche offensive jusqu'au moment de la prise de Chouaguen.

Il y avait d'amples loisirs au camp de Carillon, seul point animé de toute cette région, où l'œil n'apercevait que montagnes et forêts à perte de vue. La nourriture aux pois et au lard, que partageaient l'officier et le soldat, n'était pas de nature à charmer la monotonie des jours. Heureusement que la chasse et la pêche étaient d'une extrême abondance : les canards, les sarcelles, les *tourtes* surtout, s'abattaient aux alentours par bandes innombrables. L'ours, le chevreuil, le castor, n'étaient point rares. La chasse et la pêche avaient donc le double avantage de faire oublier les heures d'ennui et d'apporter quelques bons plats sur la table; mais personne ne pouvait se livrer sans danger à ces plaisirs, car il n'y avait pas une anse, pas un rocher, pas un taillis d'où ne pouvait partir une balle lancée par quelques sauvages ou coureurs de bois ennemis, venus là pour guetter une proie.

Dans l'intérieur du camp, la principale distraction était les sauvages, avec leurs coutumes bizarres, leurs jongleries, leurs tours d'adresse, leurs danses, leurs jeux; celui de la crosse surtout, qui offrait le spectacle le plus animé. Un des témoins de ces scènes, le chevalier Duchat, capitaine au régiment de Languedoc, en écrivait

[1] M. de Fontbrune, lieutenant de grenadiers du régiment de la marine, et protégé par M. de Lévis. (*Journal de Montcalm.*)



des relations étonnées à sa famille; mais il s'étonnait bien davantage des incroyables cruautés de ces barbares et du nombre de scalpes qu'ils rapportaient de leurs courses.

Notre civilisation réprouve ces atrocités, auxquelles les deux partis étaient fatalement entraînés en recherchant l'alliance des indigènes. Le chevalier de Lévis en avouait la triste nécessité dans sa correspondance au ministre de la guerre.

Dans les premiers jours de septembre, les Anglais avaient massé plus de dix mille hommes entre le fort Édouard et le fort William-Henry, leur point d'appui à la tête du lac Saint-Sacrement, c'est-à-dire des forces triples de celles dont disposait le chevalier de Lévis. Leurs avant-postes occupaient fortement les îles du lac, à trois ou quatre lieues du fort. M. de Florimond, qui avait osé s'en approcher de très près, avait aperçu d'une hauteur voisine le camp ennemi, disposé de chaque côté du fort. Il avait compté sept rangs de tentes de cent trente chacun, et un grand nombre de bateaux. Nos sauvages alliés, intimidés par les partis d'éclaireurs anglais qui venaient tirailler jusqu'aux avant-postes, n'osaient plus s'aventurer au loin.

M. de Lévis s'attendait d'être attaqué de jour en jour, quand éclata la nouvelle de la prise de Chouaguen. Elle lui garantissait l'issue de la campagne.

« C'est une victoire des plus complètes, écrit-il au marquis de Vaudreuil, et qui est due aux justes et sages précautions que vous avez prises. J'ai l'honneur de vous en faire mon très humble compliment.

« Je ferai chanter le *Te Deum* aujourd'hui, à six heures du soir, et je ferai faire une réjouissance générale. Je compte que milord Loudon entendra l'artillerie de ce fort. »

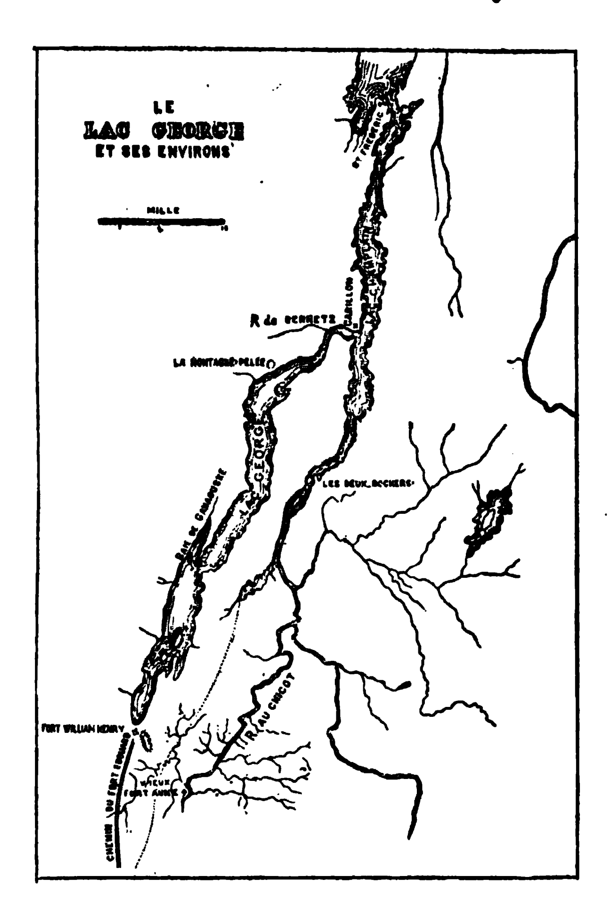
Le retour du marquis de Montcalm avec son corps d'armée avait porté le camp de Carillon à quatre mille neuf cents combattants, y compris les sauvages. Les régiments de Béarn et de Guyenne furent cantonnés à une demi-lieue sur la droite de la rivière à la Chute. Cent vingt hommes des troupes de la marine, sous M. de Saint-Martin, avaient été placés en avant, à mi-distance entre M. de La Corne et M. de Contrecœur, avec l'ordre d'appuyer l'un ou l'autre au premier signal.

Les sauvages, enhardis par la victoire, ne craignaient plus de faire des reconnaissances. On résolut d'en profiter pour les entraîner tous dans une grande expédition confiée à un officier de la colonie, M. de la Perrière, suivi de cent Canadiens et de vingt officiers ou cadets de la colonie, formant un effectif de sept cent vingt hommes. Les deux aides de camp de Montcalm, Bougainville et la Rochebeaucour, avec l'ingénieur Desandrouins et Le Mercier, y furent attachés avec ordre de reconnaître les positions des Anglais dans les îles, et d'aller observer le camp du fort George d'aussi près que possible. Mais ce n'était pas une mince besogne que de faire prendre une résolution unanime à six cents guerriers de différentes tribus, « opération longue et fastidieuse, observe Bougainville. Il en coûte force eau-de-vie, équipements, vivres, etc. C'est un détail qui ne finit pas. »

Dès l'aurore du 13 septembre, un grand conseil, annoncé la veille, était en séance sur le plateau qui s'étendait entre les tentes et les glacis du fort. Jamais le camp de Carillon n'avait présenté un coup d'œil aussi animé, aussi extraordinaire. Du haut des remparts, où flottaient les couleurs de France, le canon venait d'annoncer l'heure du réveil.

Les différents corps d'armée, drapeaux en tête, émergeaient du camp et du

fort au seul cri des officiers; car les trompettes et les tambours étaient interdits. Entre les rangées des tentes, dont les toitures blanches se dessinaient en vives arêtes sur la verdure du gazon et des bois, les feux allumés par les cantiniers laissaient échapper de légères colonnes de fumée qui flottaient en nuages à la cime des arbres. Tous les guerriers indiens, fraîchement tatoués, groupés par tribus et assis sur l'herbe, formaient un immense cercle, où les chefs se passaient de main en main le calumet après en avoir tiré quelques bouffées. En arrière d'eux étincelaient au soleil levant les sabres et les baïonnettes des régiments français, disposés



en vaste carré. Le marquis de Montcalm, debout au centre du conseil et tenant en main un collier de porcelaine, haranguait son étrange auditoire. A mesure que M. Marin, l'interprète du jour, traduisait les paroles de l'orateur, les chefs répondaient par des inspirations gutturales répétées en chœur par la foule des guerriers. Singulière rencontre des deux extrêmes de la civilisation et de la barbarie.

L'éloquence du général parut convaincre toute l'assemblée, et le départ de l'expédition fut fixé au lendemain soir. Mais d'ici là un incident quelconque pouvait changer toutes les résolutions. En effet, quelques Iroquois, revenant d'une découverte, rapportèrent sept chevreuils qu'ils avaient tués, et invitèrent leurs frères à leur festin. Force fut donc de remettre l'expédition jusqu'au matin du 15.

Enfin on se mit en marche. Il était décidé qu'une partie du détachement irait frapper à gauche vers le fort Édouard, en remontant le lac Champlain et la rivière au Chicot qui s'y décharge, tandis que l'autre suivrait la route du lac Saint-Sacrement.

« Nous nous sommes rendus à six heures du soir au camp avancé de M. de Contrecœur.

« Les sauvages, qui devaient partir ce soir, ne partent plus. La destination même du détachement est changée. Ils veulent aller tous ensemble par le lac Saint-Sacrement.

« On dit que le départ est fixé à cette nuit, mais c'est un on dit, et le caprice sauvage est bien de tous les caprices possibles le plus capricieux[1]. »

La décharge du lac « est un pays de montagnes, de précipices », fait exprès pour les embuscades « et pour les coups fourrés ».

« Les sauvages sont enfin déterminés à partir et quittent le camp de M. de Contrecœur vers six heures du soir.

« Les canots, au nombre de trente-quatre, ont attendu en ligne, derrière une pointe, que le jour fût tout à fait tombé. »

Ce sont « les sauvages qui décident la marche, les haltes, les découvertes, l'expédition à faire; et dans cette espèce de guerre, il faut s'en rapporter à eux ».

Ils étaient soi-disant aux ordres de l'intrépide Marin, dont Montcalm reconnaissait la bravoure, mais qu'il jugeait sot, parce qu'il était vantard, comme presque tous les coureurs de bois.

La lune se levait à l'horizon et achevait de disperser de légères vapeurs à la cime des montagnes pittoresques qui bordent les deux rives du lac, l'un des plus beaux de tout ce pays. La flottille s'avança dans un profond silence, en longeant la côte du nord, jusqu'au delà de l'île à la Barque. Le reste de la nuit fut passé au bivouac, à la tête des bateaux tirés sur le rivage. Un canot d'écorce avait été dépêché en avant à la découverte. « Ce canot rencontra dans le chenal des îles un petit bateau anglais qui était en croisière. Comme il faisait clair de lune, notre canot s'est plongé dans la partie où les arbres faisaient ombre, et a observé les mouvements du canot ennemi, qui presque aussitôt s'en est retourné sans nous avoir découverts. »

A la pointe du jour, tout le détachement se retira dans l'épaisseur du bois pour y attendre le retour de deux partis d'éclaireurs, dont l'un devait s'avancer le long du rivage, et l'autre côtoyer le versant de la montagne. Ils revinrent à la tombée du jour, après s'être approchés jusqu'en vue du fort George, mais sans avoir remarqué autre chose que de vieilles pistes et quelques feux dans les îles.

Sur ce rapport, « un héraut s'est avancé le long de la grève et a appelé au conseil les chefs des nations. Tous se sont rendus au camp des Iroquois, qui, comme supérieurs en nombre dans ce parti, donnaient le ton, sans même l'avis du commandant français. Les chefs, la couverte sur le corps, la lance à la main, se sont avancés gravement, ont pris leur place et fumé la pipe du conseil. Le harangueur a exposé l'objet du détachement, les rapports des découvreurs, et sur cet exposé on a longuement délibéré en présence toutefois d'un interprète français. Le résultat a été qu'on enverrait deux canots avec ordre de fouiller les îles; qu'à l'entrée de la nuit la flotte partirait et camperait à deux lieues au-dessus, vers la côte du sud, ce qui a été exécuté.

« Au reste, les sauvages nous traitent impérieusement, font des lois pour nous, auxquelles ils ne s'assujettissent pas; et l'on soupçonne les Iroquois de n'être pas de bonne foi...

[1] *Journal de Bougainville.*

« Après avoir marché une partie de la nuit suivante, on alla camper, vers deux heures du matin, à quatre lieues du fort George.

« Les défenses de faire du feu ni le moindre bruit ont été réitérées; les sauvages font l'un et l'autre. »

A onze heures du soir, sur le rapport d'un canot d'éclaireurs qui prétendaient avoir découvert quelques tentes sur une pointe de la côte nord du lac, « on le traversa dans le plus grand silence pour aller frapper... Nous marchions dans le bois sur plusieurs files, les sauvages presque nus, matachés de noir et de rouge. »

Arrivé sur la pointe, on la trouva déserte. Alors tous les sauvages de s'écrier que les Iroquois les trahissaient; ce qui força ceux-ci à remettre le commandement aux autres nations.

De retour au point du départ, « on choisit d'un commun accord cent dix sauvages, et les meilleures jambes de tout le détachement, qui partent avec une trentaine de Canadiens, les plus lestes, aux ordres de Marin, dans l'intention d'aller jusqu'au fort, et de ne revenir qu'après avoir fait coup. »

Sur les deux heures, ils arrivèrent à l'improviste sur un détachement de cinquante-trois Anglais, dont trois officiers, qui s'étaient avancés à une lieue et demie environ du fort, le cernèrent de tous côtés, en tuèrent une partie et firent le reste prisonnier à l'exception d'un seul, qui alla porter la terrible nouvelle dans le camp et le fort George. La panique y fut si grande, que lord Loudon crut à une attaque générale des Français, et mit en marche toute son armée.

« Les Iroquois ont eu deux morts et deux blessés. Les sauvages ont fait sur le champ de bataille des cruautés dont le récit même est horrible. »

Le même jour Bougainville, Le Mercier et Desandrouins gravirent avec une escorte la cime d'une montagne, d'où ils aperçurent le camp et le fort anglais, mais de trop loin pour en juger; et à la tombée de la nuit ils étaient de retour à Carillon.

Dans la soirée du lendemain, des décharges de mousqueterie annoncèrent l'arrivée des sauvages au poste de M. de Contrecœur.

« Parvenus à la hauteur du camp, raconte Bougainville, ils se sont mis en panne et ont fait des cris de perte; un canot venu au-devant leur a demandé le sujet de leur douleur. « Marin est mort, ont-ils dit (car, lorsqu'ils ont quelques morts, « le chef du parti est censé mort); nous sommes tués. » Quelques mots de consolation. Ensuite ils ont fait les cris de mort et ont débarqué en fusillant. »

Dans la matinée, le marquis de Montcalm, venu pour passer en revue les troupes de M. de Contrecœur, harangua les guerriers, et, selon la coutume, couvrit leurs morts par des présents.

Une escouade de trente soldats, aux ordres d'un lieutenant, fut détachée pour assister aux funérailles.

« Les sauvages, dit Bougainville en terminant ce récit, ont avec eux dix-sept prisonniers. Ils en ont déjà assommé quelques-uns... Les cruautés et l'insolence de ces barbares font horreur et répandent du noir dans l'âme. C'est une abominable façon de faire la guerre; la représaille est effrayante, et l'air qu'on respire ici est contagieux pour l'accoutumance à l'insensibilité. »

Montcalm n'avait pu tirer qu'un seul prisonnier des mains de ces monstres. Tous se débandèrent immédiatement et reprirent avec leurs malheureuses victimes le chemin de leurs villages. Trente-six seulement se laissèrent persuader de rester à force de présents et de promesses. Ces sauvages appartenaient à la nation des

Poutéotamis, encore païenne et livrée aux pratiques de la jonglerie, dont ils donnèrent souvent le spectacle sur le plateau de Carillon.

« Leurs vieillards, qui sont restés ici, raconte Bougainville, ont fait hier la médecine pour savoir des nouvelles du détachement de leurs frères. La cabane a tremblé, les jongleurs ont sué des gouttes de sang, et le diable est enfin venu qui leur a dit que leurs frères reviendraient incessamment avec des chevelures et des prisonniers. Un jongleur dans la cabane de médecine est exactement la pythonisse sur le trépied, ou Canidie évoquant les ombres. »

Deux jours après, Bougainville ajoutait dans son *Journal :* « Le jongleur poutéotamis a fait encore une fois la médecine. Il est venu ce matin trouver M. le marquis de Montcalm; il lui a apporté un bâton marqué de seize crans avec quatre crans aux derniers, ce qui voulait dire que ses frères, partis il y a seize jours, ont fait coup depuis quatre jours, et qu'ils reviendront aujourd'hui avec chevelures et prisonniers. Notre prophète était hâve et défait; il jeûnait depuis deux fois vingt-quatre heures, aussi a-t-il dévoré ce qu'on lui a donné à manger. »

Le jongleur se trouva pour cette fois avoir deviné assez juste. Les Poutéotamis revinrent le même jour avec un prisonnier fait aux environs d'Albany.

A la fin d'octobre, Montcalm, persuadé que l'ennemi n'entreprendrait rien d'important le reste de la campagne, repartit pour Montréal, abandonnant à Lévis le soin d'acheminer les régiments vers leurs cantonnements d'hiver.

C'était la première fois depuis son arrivée au Canada que le général pouvait se donner quelques moments de relâche. En redescendant le lac Champlain, il se plut à admirer les beautés pittoresques et primitives de ce lac, qui lui apparaissait sous un aspect qu'il n'avait pas encore vu.

Montcalm avait remarqué, comme tout le monde, la grandeur des paysages du Canada; il les avait vus dans tout l'éclat du printemps, dans toute la richesse de l'été, mais alors ils étalaient leur brillante parure d'automne, quand les premières gelées ont coloré le feuillage de nuances si vives et si variées, depuis le rouge vermillon jusqu'au jaune paille le plus délicat. L'œil reste ébloui en présence du panorama qui se déroule de tous côtés, et devant lequel Titien aurait brisé son pinceau.

Le 15 novembre, les dernières tentes du camp de Carillon étaient levées. Le régiment de la Reine prit ses quartiers d'hiver à la côte de Beaupré; Guyenne à Québec, sous les ordres de Bourlamaque; la Sarre dans l'île de Montréal; Languedoc à Montréal même, avec Montcalm et Lévis; Royal-Roussillon sur la rivière Chambly; Béarn à Laprairie et aux environs. Dix compagnies des troupes de la marine stationnèrent à Québec, quatre aux Trois-Rivières et seize à Montréal. M. de Lusignan commanda à Carillon une garnison de trois cent quinze hommes, et eut sous ses ordres, à Saint-Frédéric, le capitaine de Gaspé avec un détachement de la marine.

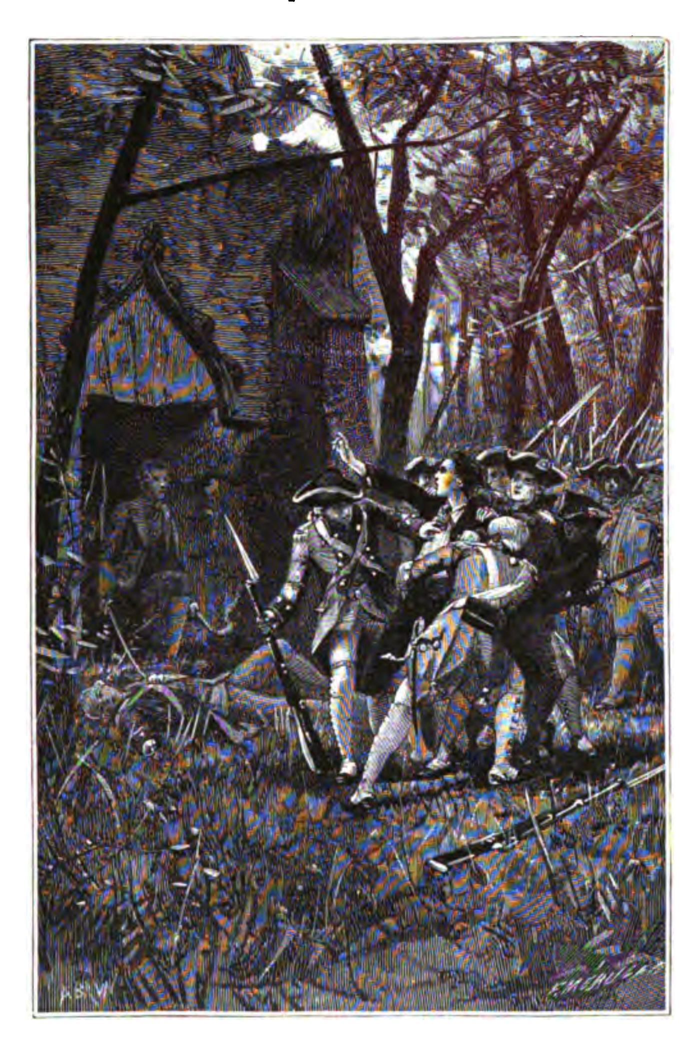
Sur la rivière Saint-Jean, M. de Boishébert avait sous son commandement quelques débris des malheureux Acadiens dispersés l'année précédente.

M. de la Valtrie commandait à Frontenac, M. Pouchot à Niagara et M. des Ligneris au fort Duquesne, où il venait de remplacer M. Dumas.

Cet officier, qui s'était immortalisé l'année précédente à la bataille de la Monongahéla, avait rassemblé au cours de l'été un grand nombre de sauvages pour faire une diversion pendant le siège de Chouaguen; mais la brusque attaque et la chute de cette place ayant rendu ce mouvement inutile, « il avait, selon l'expression de

Bougainville, lâché cette meute » sur les frontières de la Pensylvanie et de la Virginie. Leurs ravages et leurs cruautés furent d'autant plus épouvantables, qu'ils avaient à se venger d'une agression toute récente.

Un parti de trois cents Anglais, commandé par le colonel John Armstrong, s'était approché à la faveur de la nuit de la bourgade d'Attigué, habitée par les Loups ou Mohicans, et située entre le fort Duquesne et le fort Machault. Il l'avait assaillie à



M. de Villiers surprit les sentinelles, et pénétra à travers les portes, l'épée à la main.

l'improviste à l'aube du jour et mis en fuite ses habitants. Heureusement qu'un officier canadien, M. de Normandville, avec quelques autres Canadiens, venus là pour recruter des guerriers, s'y trouvaient encore en ce moment. Ils firent face à l'ennemi avec intrépidité, jusqu'à ce que les sauvages eussent le temps d'aller mettre à l'abri leurs femmes et leurs enfants. Une lutte acharnée s'engagea ensuite, durant laquelle les assaillants mirent le feu à quelques cabanes, où se trouvait le dépôt des munitions, consistant en deux barils de poudre qui sautèrent; ce qui empêcha les Mohicans de poursuivre leurs ennemis, dont ils tuèrent ou blessèrent plusieurs autour du village. Les cris de vengeance des habitants d'Attigué trouvèrent un terrible écho parmi les tribus de l'Ohio.

Plus de soixante lieues de frontières furent dévastées par ces hordes farouches : les maisons incendiées, les moissons et les bestiaux détruits, des familles entières massacrées ou enlevées. La population éperdue s'enfuit de toutes parts au delà des montagnes, ne se croyant en sûreté que dans les villes.

M. de Villiers, à la tête de cinquante-cinq hommes seulement, s'avança jusqu'à vingt lieues de Philadelphie et prit le fort Granville, bâti sur le bord de la rivière Juniata. Ce fort de cinq cents pieds carrés, flanqué de quatre bastions, muni d'artillerie, avait une garnison de soixante-quatre soldats. M. de Villiers surprit les sentinelles, pénétra à travers les portes l'épée à la main, tua une partie de la garnison avec son commandant, le lieutenant Bradford, fit le reste prisonnier et brûla le fort.

Le colonel Washington, forcé de reculer devant ce torrent dévastateur, s'écriait dans son désespoir : « Je déclare solennellement que je m'offrirais volontiers en sacrifice à nos barbares ennemis, si, en donnant ma vie, je pouvais contribuer au soulagement du peuple. »

Cependant, quelque sanglantes que fussent ces incursions, elles auraient été plus cruelles encore si les commandants français n'eussent sans cesse recommandé aux chefs d'expédition d'empêcher par tous les moyens possibles les sauvages de commettre des cruautés sur les prisonniers. Les commissions données par écrit à ces officiers sont remplies de ces recommandations.

Le prestige de la France dans les pays d'en haut était en ce moment à son apogée. Les deux victoires consécutives de Monongahéla et de Chouaguen avaient rallié toutes les tribus autour de son drapeau. On va les voir, dans la campagne suivante, accourir de toutes les profondeurs de l'Ouest et venir pousser leur terrible cri de guerre jusque sous les murs de William-Henry.

Montcalm avait consenti à se séparer pour l'hiver de son premier aide de camp, dont la santé avait été altérée par la dernière campagne. Il lui avait permis d'aller loger chez un de ses parents, M. de Vienne, pour qui Bougainville avait obtenu de l'intendant Bigot une place de garde-magasin à Québec.

On était au mois de novembre. La descente de Montréal, soit par terre, soit par eau, était à cette saison aussi pénible qu'ennuyeuse. Les chemins, défoncés par les pluies et ensuite durcis par la gelée, étaient presque impraticables. La route par eau, sous un ciel bas, humide et froid, n'était guère plus agréable.

Pendant que l'embarcation qui emportait Bougainville glissait lentement sur les eaux du fleuve, au-dessus de sa tête passaient de nombreuses bandes de barnaches et d'outardes qui se renvoyaient par intervalle leurs cris rauques et stridents. Tout dans la nature, à cette heure désolée de l'automne, portait à la tristesse et à l'ennui.

Bougainville, souffrant et brisé de lassitude, était obsédé par les noires pensées de l'exil, que rendait plus vif encore le désœuvrement du voyage. C'est dans cet état d'esprit qu'il descendit un soir dans l'île à la Bague, non loin des Trois-Rivières, où un brave habitant lui offrit l'hospitalité sous son humble toit. Il y passa une partie de la nuit à rédiger son *Journal* et à écrire à son frère une longue lettre (7 novembre), où il donnait libre cours à son humeur et lui révélait la guerre intestine qui existait ici entre Français et Canadiens.

« Je suis fatigué de la campagne, dit-il. Depuis mon arrivée en Canada, j'ai fait près de cinq cents lieues. Ces voyages continuels, la mauvaise nourriture, les

veilles fréquentes, les nuits passées dans les bois à la belle étoile, les courses avec les sauvages ont un peu altéré ma poitrine. J'ai même craché du sang à la fin du mois dernier, et cette nuit encore, que j'ai passée au fond de l'eau, dans le chemin de Montréal à Québec. J'ai eu une attaque d'asthme. Le régime et le repos me rétabliront et me mettront en état de recommencer au printemps. Au reste, je n'ai pas souffert seul de la rudesse de cette campagne. Nous avons eu beaucoup de malades, et M. de Montcalm a sa santé fort dérangée. Il faudrait, en effet, un corps de fer pour ne pas se ressentir de ces fatigues. Je continue à bien vivre avec mon général. Il me comble de bontés. Je fais aussi tout mon possible pour le satisfaire; il doit être content de sa campagne. Elle a été heureuse et même brillante, puisque partout, très inférieurs en nombre, nous avons enlevé aux Anglais une des places les plus importantes de ce pays, et qu'ils n'ont pu nous entamer en aucune partie. Puissent cette campagne et les succès que nous avons eus en Europe nous valoir la paix! Nous la désirons ici plus vivement que personne. Quel pays, mon cher frère, et qu'il faut de patience pour supporter les dégoûts qu'on s'attache à nous y donner! Il semble que nous soyons d'une nation différente, ennemie même. Mais il faut être prudent, et j'admire la manière dont se conduit notre général. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en quittant ce pays nous chanterons de bon cœur l'*In exitu Israel.* »

Deux jours après, Bougainville ajoutait (9 novembre) : « J'arrive enfin à Québec sur eau, à pied, en cahotant, et j'ai fait mon entrée dans la capitale en charrette. C'est ainsi qu'on voyage dans ce pays-ci...

« Qu'il va se passer de temps avant que j'entende parler de vous! C'est un désagrément de ce malheureux pays auquel je ne m'accoutumerai jamais. »

Sans doute c'était une rude épreuve pour les militaires français d'être relégués si loin de leur pays et séquestrés du reste du monde pendant la plus grande partie de l'année. Mais s'ils avaient comparé avec moins d'égoïsme leur sort avec celui des Canadiens, ils auraient compris que les sacrifices que la guerre imposait aux Français étaient loin d'être aussi pénibles que ceux qu'elle infligeait aux colons. Ils les avaient vus dès le printemps arrachés en masse de leurs foyers par une conscription qui n'épargnait pas même les enfants trop faibles pour supporter la guerre. Ils avaient vu leurs terres abandonnées, presque sans culture, faute de bras. S'il y avait un poste dangereux à garder, un parti d'éclaireurs à former, une expédition à envoyer au loin dans les bois pour aller frapper avec les sauvages contre l'ennemi, c'était presque uniquement les Canadiens qui en étaient chargés.

Dans l'intérieur du camp, les préférences pour la nourriture et pour le logement étaient aux soldats français. Tandis que ceux-ci étaient logés sous des tentes, les Canadiens s'abritaient comme ils le pouvaient. Quand la rareté des vivres se faisait sentir, c'était par les Canadiens qu'on commençait les retranchements.

Maintenant que la campagne était terminée, presque toute l'armée était distribuée dans les paroisses, où l'habitant, à peine arrivé de cette campagne, durant laquelle il n'avait pas reçu de solde, était forcé de recevoir dans sa maison, de chauffer et de nourrir le nombre de militaires qu'on lui imposait. Tout cela pour dix sous par jour par personne, payés presque toujours en papier-monnaie déprécié, qui devait à la fin être en grande partie renié par le roi. Ajoutons à cela la corruption administrative dont le peuple était la première victime, et dont les militaires étaient les premiers à se plaindre.



Si du moins, en compensation de tant de sacrifices, les Canadiens avaient senti leurs services reconnus et appréciés! mais, au contraire, ils se voyaient traités avec hauteur, quelquefois avec dureté, trop souvent avec mépris. De là les récriminations, les antipathies qui dégénéraient en haines mutuelles.

Chaque partie devenait injuste l'une envers l'autre. Les Canadiens, trop confiants en eux-mêmes, n'ayant jamais connu la grande guerre, n'estimaient pas à leur juste valeur ces régiments français, rompus à la discipline, éprouvés au feu, seuls capables de tenir tête aux masses européennes qui menaçaient le Canada. De leur côté, les soldats de France blessaient profondément l'orgueil des miliciens en se moquant de leur manière de combattre et en les taxant de lâcheté. La vérité est que ces deux corps de troupe avaient chacun des qualités particulières également précieuses, dont la réunion, sous une main habile, formait l'armée la mieux adaptée au genre de guerre qui se faisait en Amérique. La campagne qui venait de s'achever glorieusement en était une preuve éclatante.

Le véritable mot de la situation avait été prononcé par Lévis avec une sûreté de jugement qui ne se démentit pas un seul jour, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre. Il écrivait de Carillon au maréchal de Belle-Isle (9 octobre) :

« Malgré le succès de cette campagne, où, s'il y a eu du bien joué, il y a eu aussi du bonheur, la paix est à désirer partout et surtout dans un pays où il y a des obstacles inconnus en Europe. »

Lévis était incontestablement l'homme le plus complet, le caractère le plus remarquable qu'il y eût alors dans la colonie. On va le voir grandir avec les événements; et à la fin de cette guerre, quand après la défaite d'Abraham tout semblera perdu, on le verra rassembler les débris de l'armée et venir sur le même champ de bataille gagner une dernière victoire, qui aurait probablement sauvé la colonie si le roi Louis XV ne l'avait pas trahie par un lâche abandon.

Lévis se tint toujours au-dessus des mesquines querelles qui l'entouraient. Il chercha sans cesse à les apaiser; il n'en parle dans sa correspondance que pour tâcher d'y apporter remède.

Dans les scènes de cette guerre, qui souvent rappellent celles de l'*Iliade,* Lévis, à côté de Montcalm, représente le sage Ulysse auprès du bouillant Achille.

Le général écrivait à sa femme (3 novembre) :

« Je passerai mon hiver avec le chevalier de Lévis, qui est bien mon ami. Dites à M. de Mirepoix qu'il fait toute ma douceur, et il n'y a nul compliment à cela. Je ne suis pas sans sujets d'humeur, mais je n'en écris pas. Embrassez ma mère, mes filles; aimez-moi tendrement. Au lieu d'un baril d'anchois et un d'olives, doublez cette provision. Je vous adore, ma très chère, et je serai au comble de mes vœux de vous rejoindre en octobre 1757. Ainsi soit.

« Tous les enfants de Montpellier, au nombre de quatre-vingts, en bonne santé. »

Six jours après, il ajoutait à sa mère : « Je vais donc être, ma mère, six à sept mois sans vous écrire. Aussi, quoiqu'il n'y ait que quelques jours que j'aie écrit à Mme de Montcalm, je veux aussi vous renouveler les assurances de ma respectueuse tendresse. Ma santé est bonne, et j'espère que le repos de l'hiver dont j'avais grand besoin me fera grand bien. Tout ce qui est avec moi est en bonne santé. Je compte passer mon hiver ici, sauf un mois que j'irai passer à Québec lorsque nous pourrons voyager sur les glaces. J'embrasse tendrement la très chère, ma fille et notre chère Massillan.

« M. de La Corne envoie six belles queues de martre à Mme de Montcalm. Si elles arrivent à bon port à Paris, la très chère aura un manchon. Une autre année je songerai à en envoyer un à ma fille; mais j'aimerais mieux lui porter. »

Le 15 novembre, deux coups de canon tirés des remparts de Québec répondirent au signal d'adieu de la frégate *l'Abénaquise*, qui venait de mettre à la voile, emportant les dernières dépêches du Canada. Désormais toute communication avec la France était interrompue jusqu'au mois de mai suivant. Parmi les citoyens et les militaires qui la suivirent de l'œil jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la falaise de Lévis, se trouvait probablement Bougainville, le plus attristé de tous, quoiqu'il fût un des mieux partagés.



Une église de campagne au XVIIIe siècle : Sainte-Anne de Beaupré.

La société de Québec, accoutumée à cet isolement, n'en perdait pas une heure de sa gaieté habituelle.

Le célèbre botaniste suédois Pierre Kalm, qui a visité le Canada en 1749 et y a séjourné plusieurs mois, a tracé une peinture aussi curieuse qu'exacte de cette société.

« La différence, dit-il, entre les manières et les coutumes des Français au Canada, et celles des Anglais dans les colonies américaines, est la même qui existe entre ces deux nations en Europe. Ici, les femmes en général sont belles; elles sont bien élevées et vertueuses et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur; elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure, qu'elles soignent extrêmement, ayant toujours les cheveux frisés et poudrés, ornés d'aiguilles brillantes et d'aigrettes. Chaque jour de la semaine, le dimanche excepté, elles portent un mantelet petit et élégant sur un court jupon qui va à peine à la moitié de la jambe; et dans ce détail de leur ajustement elles paraissent imiter les femmes indiennes. Les talons de leurs souliers sont élevés et très étroits; je m'étonne qu'ainsi chaussées elles puissent marcher à l'aise. En fait d'économie domestique, elles surpassent grandement les Anglaises des plantations, qui ne se gênent pas de jeter tout le fardeau du ménage sur leurs maris, tandis qu'elles se prélassent toute la journée, assises, les bras croisés. Les femmes en Canada, au contraire, sont dures au travail et à la peine, surtout parmi le bas peuple; on les

voit toujours aux champs, dans les prairies, aux étables, ne répugnant à aucune espèce d'ouvrage. Cependant elles se relâchent un peu à l'égard de la propreté des ustensiles et des appartements... En général cependant, les dames ne refusent pas de prendre leur part des soins du ménage; et j'ai vu avec plaisir les filles du meilleur monde, voire même celles du gouverneur, habillées pour l'occasion, aller dans les cuisines et les celliers pour s'assurer que tout y était en ordre.

« Les hommes sont extrêmement polis, et saluent, en ôtant leurs chapeaux, chaque personne indistinctement qu'ils rencontrent dans les rues. Il est d'usage de remettre une visite le lendemain même, en eût-on des vingtaines à faire dans la journée.

« La politesse des habitants, ici, est bien plus raffinée que celle des Hollandais et des Anglais des colonies appartenant à la Grande-Bretagne; mais, en revanche, ces derniers ne donnent pas autant de temps à leur toilette que les Français. »

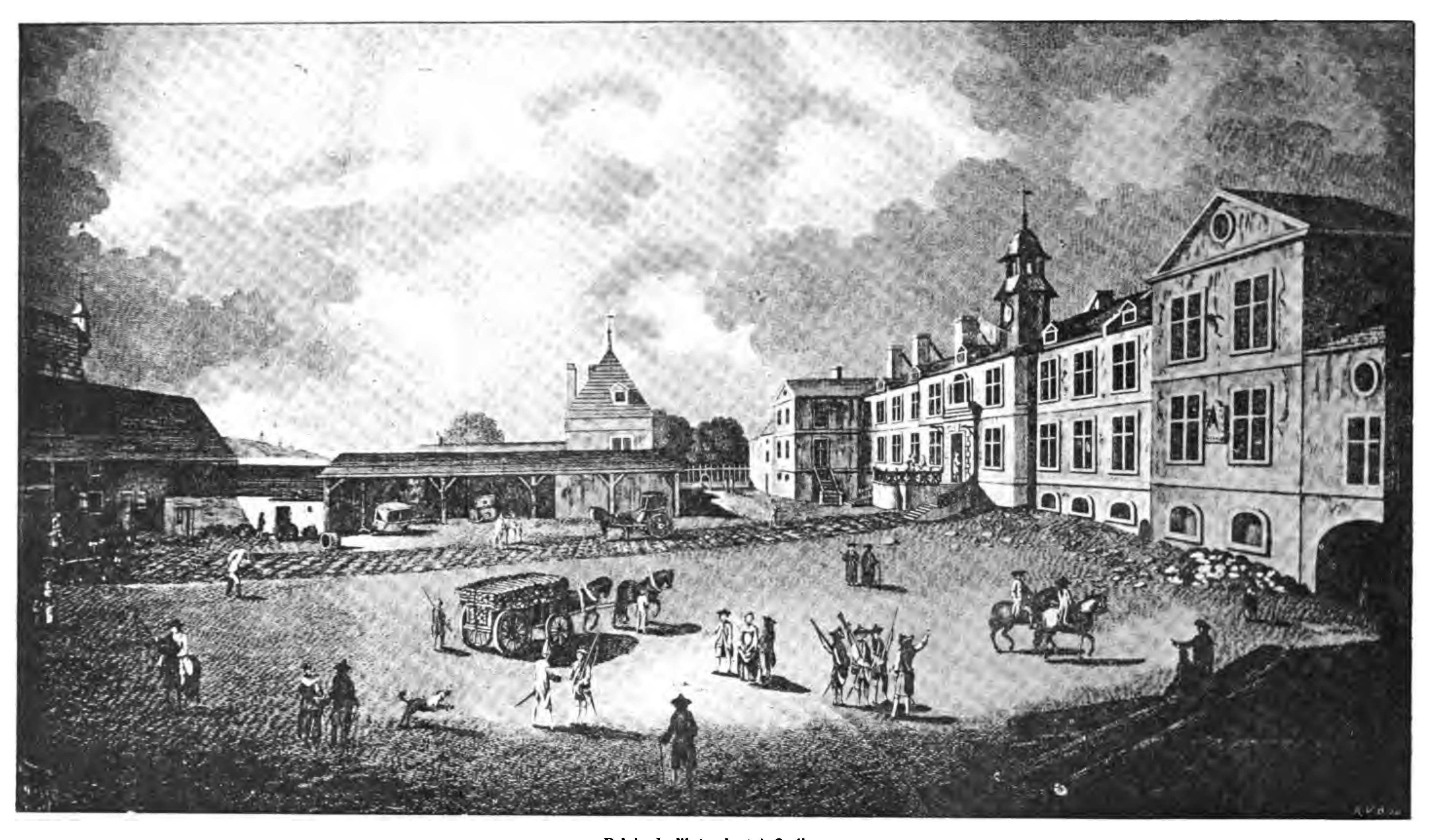
Telles étaient, au témoignage d'un savant étranger protestant dont on ne saurait suspecter l'impartialité, les mœurs du peuple canadien sous l'ancien régime. Kalm a complété ce tableau si vrai en décrivant avec non moins d'exactitude l'aspect des campagnes. Voici ce qu'il dit des environs de Montréal et de Québec :

« Une population dense habite les bords de l'île de Montréal, lesquels sont en pur terreau, très unis, et ne s'élèvent guère à plus de trois verges de hauteur. Les bois ont été abattus le long de la rivière sur une profondeur d'un mille anglais. Les maisons sont bâties en bois ou en pierre, et blanchies à l'extérieur. Les dépendances, telles que granges, étables, etc., sont toutes en bois. Le terrain dans le voisinage de la rivière est converti en champs de blé ou en prairies. Çà et là nous apercevons des églises qui se font face sur chaque côté du fleuve...

« Les fermes, en Canada, sont séparées les unes des autres, de manière que chaque propriétaire a son bien distinct de son voisin. Chaque église, il est vrai, est entourée d'un petit village; mais il est formé principalement du presbytère, d'une école pour les garçons et les filles, et des demeures des commerçants et artisans, rarement d'habitations de fermiers.

« La pente des bords du Saint-Laurent s'accroît davantage à mesure que l'on approche de Québec. Vers le nord, l'horizon est borné par une haute rangée de montagnes. A environ deux lieues et demie de la ville, la rivière est très étroite, ses rives n'étant qu'à une portée de mousquet l'une de l'autre. Le pays, de chaque côté, est montagneux, accidenté, couvert d'arbres et parsemé de petites roches...

« Autour de Québec, toutes les collines sont cultivées : sur le sommet de plusieurs, on distingue des villages pittoresquement groupés autour de belles églises... » Des hauteurs de Beauport, « on jouit de la plus belle perspective possible. Le regard embrasse, comme dans un vaste panorama, Québec, qu'on voit distinctement au sud; la rivière Saint-Laurent, à l'est, et la multitude de vaisseaux à voiles de toutes grandeurs qui en montent ou descendent le cours; et, à l'ouest, un long amphithéâtre de montagnes s'abaissant graduellement, depuis celle dont la masse imposante borne l'horizon jusqu'aux collines dont le pied forme la berge du fleuve. Toute la contrée est en état de culture et divisée en champs et en prairies ou pâturages. La plupart des terres sont couvertes de riches moissons de blé, d'avoine blanche et de pois. La campagne est parsemée de fermes et d'habitations, dont quelques-unes fort belles; il n'y en a pas deux qui se touchent. Les maisons sont généralement bâties en pierre à chaux noire, et blanchies à l'extérieur. Beaucoup



Palais de l'intendant à Québec.

de ruisseaux et de cours d'eau descendent des éminences des montagnes qui les dominent... »

A la date où nous sommes, il y avait à peine sept ans que le savant botaniste de Stockholm avait tracé ce tableau si riant et pourtant si vrai. Le Canada, alors sous l'administration d'un gouverneur éminent[1], était réellement prospère; et rien ne fait mieux voir combien la guerre, jointe à la malversation, pesait lourdement sur les Canadiens que le changement qui s'était opéré depuis. Une grande partie des terres, comme on l'a vu, n'avaient pu être ensemencées, et pour comble de malheur la récolte avait été mauvaise.

La neige avait à peine couvert le sol, que déjà la disette se faisait sentir. On était réduit à mêler de la farine d'avoine et de pois à celle de blé, et le peuple se disputait le pain à la porte des boulangeries.

Écoutons un témoin oculaire : « Par une ordonnance de police, il a été réglé qu'on ne distribuerait le pain au public que l'après-midi. J'ai été voir cette distribution : elle présente l'image d'une famine. On se bat à qui approchera du guichet par lequel on passe le pain. Ceux qui n'en peuvent approcher tendent leur ordonnance au bout d'un bâton. C'est un spectacle dont il faudrait éloigner surtout les prisonniers anglais, qui viennent tous les jours y assister, et qui ne manquent pas d'en tirer des conséquences[2]. »

Ces scènes avaient lieu à quelques pas de l'intendance. Et quand les malheureux affamés, qui revenaient avec un morceau de pain sous le bras, après avoir attendu au guichet jusqu'à la nuit fermée, passaient devant la façade du palais, ils entendaient le bruit des fêtes auxquelles présidait l'intendant Bigot. Car, si on souffrait à Québec, on s'amusait aussi; surtout au palais de l'intendant, dont les salons étaient devenus le rendez-vous du monde élégant et frivole de la capitale. A cette heure de la soirée, on voyait affluer dans la cour, que formaient les deux pavillons avec le corps principal, les plus beaux équipages de la ville et des environs. Ces équipages d'hiver étaient d'élégantes *carrioles,* dont les sièges capitonnés étaient revêtus de riches fourrures dont la plus belle flottait au vent à l'arrière de la voiture. Ces équipages s'annonçaient de loin par le tintement argentin des clochettes ou des petits grelots suspendus au cou des chevaux. Ils se succédaient au pied de l'escalier à double rampe qui conduisait à la grande porte d'entrée, où des laquais en livrée enlevaient les vêtements de fourrures des invités. Parmi ceux-ci figuraient un trop grand nombre de représentants de la noblesse canadienne, la riche bourgeoisie et beaucoup d'officiers de l'armée, entre autres M. de Roquemaure, commandant du régiment de la Reine; le chevalier de Montreuil, MM. de Pascalis, de Germain, d'Hébécourt, d'Hert, Marin, de Laas, du même régiment; M. de Launay, commandant du régiment de Guyenne, avec MM. de Manneville, Deblau, de Chassignolles, de Chabert, de Montanier, du même régiment.

A Montréal, la vie rangée, honorable, vertueuse, que menaient le gouverneur et la marquise de Vaudreuil était une éclatante protestation contre les scandales de l'intendance.

Les réceptions se faisaient au château avec une dignité et une simplicité qui seyaient aux malheurs des temps. Malgré les dissentiments qui régnaient entre

[1] M. de la Galissonnière.
[2] *Journal de Bougainville.*



Vaudreuil et Montcalm, et qui commençaient à percer dans le public, leurs rapports de société en souffraient peu, et l'on voyait assez souvent Montcalm et son état-major assis à la table du gouverneur, qui, à son tour, agréait les invitations du général.

« M. le chevalier de Lévis, écrivait Montcalm, a donné un très beau bal à toutes les dames de la ville de Montréal; il doit en donner encore un le lundi gras. Il y a eu beaucoup de profusion dans les rafraîchissements, et beaucoup d'attention dans les politesses. Les commandants des troupes de terre ont cherché à vivre honorablement dans leurs quartiers, et ont fait plus de dépenses que leurs appointements ne leur permettaient; ils auraient même encore plus fait, si le goût de M. et Mme la marquise de Vaudreuil n'était tourné vers la dévotion, et s'il n'avait fallu ménager le ton d'un pays où il y a un mélange de dévotion italienne qui n'exclut pas la galanterie. »

Montcalm ajoutait, dans une lettre à Bourlamaque :

« M. le chevalier de Lévis s'amuse fort ici. Il passe sa vie chez Mme Pénisseault. Il a été d'un grand souper chez M. Martel. Pour moi, je joue un trictrac et je fais un tri chez mon général, Mme Varin, rarement Mme Deschambault... Vous voyez que je n'ai pas étendu mes connaissances...

« Je vous prie, monsieur, de dire à M. de Solvignac que M. l'intendant paraît craindre que le séjour de l'hiver à Québec ne fût dispendieux. Ainsi, quand lui et M. de La Mothe auront passé le temps des plaisirs à Québec, il faudra bien songer à venir faire le carême dans ce triste gouvernement de Montréal, pour, suivant les règles, faire Pâques avec son curé. »

Les Iroquois avaient ressenti plus qu'aucune autre nation le coup frappé sur Chouaguen, et depuis lors ils avaient cherché toutes les occasions de se rapprocher des Français. Au mois de décembre, une ambassade de cent quatre-vingts de leurs guerriers était arrivée à Montréal. Le gouverneur les reçut au château au milieu d'une brillante cour d'officiers civils et militaires, et leur présenta le général qui les avait étonnés par la rapidité de ses conquêtes.

« Les députés des Iroquois du Saut et du Lac y étaient présents, raconte Montcalm dans son *Journal.* Les Outaouais et les Poutéotamis y ont aussi assisté, et tous ces sauvages étaient extrêmement parés et matachés. Ils s'étaient rendus à la salle d'audience avant l'arrivée des Cinq-Nations.

« Les Cinq-Nations se sont assemblés à la salle du séminaire, d'où ils sont partis pour venir chez M. le marquis de Vaudreuil. Le grand chef, à leur tête, est entré dans la salle en chantant, en dansant et en pleurant. Ils ont porté dix-huit paroles, et donné pour cet effet quatorze colliers et plusieurs branches de porcelaine.

« A chaque collier présenté par les Oneyouts pendait une chevelure anglaise. Ils ont foulé aux pieds les médailles qui leur avaient été données par le roi d'Angleterre. »

Personne, les astucieux Iroquois moins que les autres, ne se laissait prendre à ces protestations d'amitié; mais elles assuraient pour le moins une plus stricte neutralité de la part des Cinq-Nations durant la prochaine campagne.

On était à la fin de décembre. Vaudreuil se hâta de congédier l'ambassade pour se trouver à Québec à l'occasion de la nouvelle année. Il y fut suivi par Montcalm et Lévis.

« M. l'intendant, écrit Montcalm, y a tenu un très grand état et a donné deux

très beaux bals, où j'ai vu plus de quatre-vingts dames ou demoiselles très aimables et très bien mises. Québec m'a paru une ville d'un fort bon ton ; je ne crois pas que dans la France il y en ait plus d'une douzaine au-dessus de Québec pour la société ; car, d'ailleurs, il n'y a pas plus de douze mille âmes. »

Le marquis fut témoin, pour la première fois, du jeu effroyable dont Bigot donnait l'exemple, et eut des scrupules de s'y voir mêler. Il en rejette la faute sur « le goût décidé de M. l'intendant pour les jeux de hasard, et sur la complaisance outrée de M. le marquis de Vaudreuil ».

« On a joué indécemment, dit-il, les jeux de hasard, et même les plus désavantageux, comme le pharaon. Plusieurs officiers s'en repentiront pendant longtemps, comme M. Marin, lieutenant en second dans le bataillon de la Reine, qui, outre beaucoup d'argent comptant, a perdu cinq cents louis. La générosité française n'a pas permis que cet officier fût en peine vis-à-vis ceux de la colonie qui les lui avaient gagnés ; et M. de Roquemaure a eu le bon procédé de faire prêter l'argent et d'en répondre. »

On voit paraître ici une des malheureuses conséquences des divisions qui régnaient entre les deux commandants. Avec l'autorité absolue qu'ils avaient sur leurs troupes respectives, il eût suffi d'une ordonnance pour arrêter ces désordres ; mais, au lieu de se concerter pour agir avec vigueur, ils fléchissaient, de crainte de perdre une popularité qu'ils commençaient à se disputer.

Sur ces entrefaites, un incident qui fit éclater l'attachement des Canadiens pour le gouverneur rendit la position encore plus tendue. Vaudreuil venait de partir pour Montréal, lorsqu'on apprit tout à coup qu'une violente attaque de pleurésie l'avait arrêté aux Trois-Rivières et menaçait ses jours. L'alarme fut grande dans la colonie, et Mgr de Pontbriand ordonna des prières publiques avec procession et exposition du saint Sacrement. On se demanda avec ironie, dans les cercles militaires, si sa mort ferait un aussi grand vide qu'on paraissait le craindre. L'alarme fut passagère, car le gouverneur se rétablit promptement.

Le 31 janvier, Montcalm, accompagné de son premier aide de camp, était sur le chemin de Montréal, où l'appelaient les préparatifs d'une prochaine expédition. Les deux voyageurs, enveloppés d'épaisses fourrures, jouissaient de cette promenade à laquelle ils étaient peu habitués. La carriole attelée de deux chevaux glissait tantôt sur la neige durcie du chemin, tantôt sur la glace du fleuve, avec une rapidité qui les émerveillait. Autour d'eux s'étendait, éclairée par les rayons obliques d'un pâle soleil, l'immense nappe blanche sur laquelle courait une poudrerie fine, emportée par un vent sec et glacé.

Le silence morne de la nature n'était interrompu que dans le voisinage des maisons, par le jappement de quelque roquet qui courait après la voiture, ou par le bruit cadencé des fléaux dans les granges où l'on battait le grain.

La nuit vient vite à cette saison de l'année : la scène changeait alors d'aspect. Les étoiles s'allumaient au ciel, et, dans cette atmosphère pure et limpide comme le cristal, elles étincelaient par myriades dans l'azur immaculé. L'horizon s'approfondissait au loin dans un clair obscur indéfini aux lueurs vacillantes de l'aurore boréale. De distance en distance une petite lumière, scintillant à travers une fenêtre, indiquait la chaumière d'un habitant. Çà et là, au bord de la route, des bouquets d'épinettes et de mélèzes, avec leurs branches chargées de neige, ressemblaient à des fantômes qui s'avançaient en se balançant vers les voyageurs.



En contemplant cette nature hyperboréenne, si différente des climats tempérés, ils songeaient combien ils étaient loin de la France et se demandaient quand finirait cette dure expédition.

A l'un des relais, ils furent rejoints par un courrier de Carillon, qui leur apporta la nouvelle d'une alerte causée dans ce fort par un parti de francs-tireurs ou rangers américains. Ce parti de soixante-quatorze hommes avait pour chef un aventurier du New-Hampshire, le capitaine Robert Rogers, qui, avant la guerre, avait fait la contrebande sur les frontières du Canada et de la Nouvelle-Angleterre. Ce commerce interlope lui avait fourni l'occasion d'apprendre un peu de français et de s'endurcir aux courses dans les bois. Il s'était déjà rendu célèbre par des coups d'audace qui avaient fait de lui le rival de nos plus hardis chefs de bandes, mais aussi par des actes d'atrocité qui lui avaient acquis la réputation d'un brigand. Son portrait a été conservé : à ses lèvres minces sous un nez énorme, à ses yeux de lynx, on reconnaît un homme aux instincts sanguinaires. Il avait été accusé comme faussaire, il fut plus tard soupçonné de trahison; mais les services signalés qu'il rendit avec ses partis d'éclaireurs firent fermer les yeux sur ses crimes, augmentèrent d'année en année son crédit dans l'armée anglaise, et le firent placer à la tête de corps considérables.

Rogers, avec sa troupe, était sorti le 16 janvier du fort William-Henry, et, après avoir franchi le lac George sur la glace, il avait suivi en raquettes un sentier dans la montagne, nommé le chemin des Agniers, qui l'avait conduit sans être aperçu jusqu'au bord du lac Champlain, à mi-chemin entre Carillon et Saint-Frédéric.

Le 21 janvier, une escouade de quinze soldats et d'un sergent aux ordres d'un officier canadien, M. de Rouilly, était sortie du fort Carillon, avait descendu la falaise et pris le chemin tracé sur la glace du lac. Ils emmenaient avec eux plusieurs traînes, sur lesquelles ils devaient charger des provisions que M. de Lusignan envoyait chercher à Saint-Frédéric. Au moment où, sans soupçonner le danger, ils passaient en face de l'embuscade dressée par Rogers, ils virent déboucher du rivage sa troupe sur quatre colonnes, qui s'avança sur eux au pas de course. Sept soldats furent pris avec trois traînes; le reste s'enfuit et arriva hors d'haleine au fort Carillon, où il répandit l'alarme.

M. de Lusignan fit partir immédiatement cent hommes de troupes de terre et de la colonie avec quelques volontaires canadiens et sauvages, ceux-ci presque tous Outaouais, sous le commandement de M. de Basserode, pour aller couper la retraite aux maraudeurs. Parmi les Canadiens qui faisaient partie de cette expédition se trouvait un fameux « officier partisan » très populaire parmi les tribus des grands lacs, Charles de Langlade. C'était lui qui avait dirigé les principales attaques des sauvages à la bataille de la Monongahéla. La troupe alla s'embusquer, à environ une lieue du fort, de chaque côté d'un ravin où l'on arrivait par une montée que devaient gravir les rangers pour aller regagner la glace du lac George.

Le temps était au dégel, et il faisait une pluie battante. Les soldats, sans raquettes, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, se voyaient dans une position très désavantageuse pour combattre.

Il était trois heures de l'après-midi quand parut la colonne des rangers, qui s'avançait en raquettes sur une seule file, marchant à grands pas; car, dès que Rogers avait vu que l'alarme allait être donnée à Carillon, il s'était hâté de rebrousser chemin. A son tour il allait être surpris, car il vint donner en plein dans l'em-

buscade, sans rien apercevoir. Ce ne fut qu'à l'instant où le bruit sec de plusieurs fusils qu'on bande se fit entendre derrière le fourré, que son avant-garde fut mise en éveil ; mais, avant qu'ils eussent le temps de se mettre en défense, une décharge de balles s'abattit sur eux. Le lieutenant Kennedy et plusieurs rangers furent tués sur le coup. Une balle raya le crâne de Rogers Dans le moment de confusion qui



Le major Rogers,
d'après une gravure de la bibliothèque de l'université d'Harvard.

s'ensuivit, les sept prisonniers se précipitèrent vers les Français; quatre les rejoignirent, les trois autres furent tués par les Anglais. La décharge cependant n'avait pas été aussi meurtrière qu'on aurait pu le supposer, car un bon nombre de fusils, mouillés par la pluie, ne partirent pas. Les Français s'élancèrent, la baïonnette baissée, sur la tête de la colonne, qu'ils culbutèrent; mais celle-ci avait l'avantage que donne la raquette sur une neige molle. Une partie s'échappa et parvint à rejoindre l'arrière-garde, qui s'était ralliée autour de Rogers sur une éminence qui dominait les Français, Là, abrités derrière les troncs d'arbres et les rochers,

entourés d'une neige épaisse qu'on ne pouvait escalader sans raquettes, les rangers étaient presque inattaquables.

On se fusilla de part et d'autre jusqu'à la tombée de la nuit. Les deux partis, qui se trouvaient à la portée de la voix, échangeaient des paroles de menace ou de pacification.

« Rendez-vous! cria à plusieurs reprises M. de Basserode à Rogers, qui avait été reconnu, nous vous traiterons bien. Pourquoi verser plus de sang et sacrifier inutilement vos braves? Nous allons recevoir des renforts, et vous allez tous être pris ou scalpés par nos sauvages. »

Les Outaouais appuyaient ces paroles en faisant trembler la forêt par leur épouvantable cri de guerre : le *war-whoop,* si redouté des Anglais. Rogers entra en effet en pourparlers; mais c'était par feinte, en vue de gagner du temps, et il profita de l'obscurité de la nuit pour battre précipitamment en retraite, abandonnant sur le champ de bataille vivres, armes, raquettes et quarante hommes, dont trois officiers, sans compter huit prisonniers.

Son expédition avait été aussi désastreuse qu'inutile; il avait perdu plus de la moitié de ses rangers, et ne ramenait pas un seul des prisonniers qu'il avait faits.

Du côté des Français, la perte avait été de neuf hommes tués, dont un volontaire canadien, le brave Sanguinet, commis au magasin de Carillon, qui s'était distingué dans l'action, un sauvage et vingt et un blessés, parmi lesquels était le capitaine de Basserode.

Dans la soirée, arriva de Carillon un renfort de vingt-cinq hommes, avec un chirurgien, un aumônier et des munitions que, dans la précipitation du départ, on n'avait pas apportées en quantité suffisante; mais il était trop tard, les derniers coups de fusil avaient été tirés.

L'excitation causée à Carillon par cet événement rompit pour quelques jours l'ennuyeuse monotonie de l'hivernement. C'était là, en effet, un des côtés les plus pénibles de la vie de garnison, dans ces petits forts isolés le long des frontières, où il n'y avait d'autre société que celle des casernes. Quand la neige avait à moitié enseveli les baraques, et que le froid continait chacun à l'intérieur, le fort devenait un tombeau vivant. Les sentinelles qui veillaient aux remparts, toutes transies de froid, la barbe blanchie par le frimas, n'apercevaient autour d'elles que le même manteau uniforme couvrant le lac et les montagnes, encombrant la forêt avec ses cimes grises dépouillées de feuilles et les cônes verts de ses sapins. Elles n'entendaient d'autre bruit que le craquement des troncs d'arbres se fendant à la gelée, ou le hurlement lointain de quelque loup-cervier. De temps en temps quelques chasseurs indiens poussaient le cri de reconnaissance sur la lisière du bois et s'avançaient en raquettes, à travers les troncs d'arbres, avec leurs traînes d'éclisse chargées de venaison, qu'ils apportaient au fort. C'était une ressource ménagée par le gouverneur pour épargner les vivres, qui se faisaient de plus en plus rares, et pour procurer aux troupes une meilleure nourriture. Plût au ciel que Vaudreuil eût apporté le même soin et plus d'énergie dans toutes les parties de son gouvernement!

L'administration coloniale avait toujours été plus ou moins entachée de péculat, par suite de l'insuffisance des traitements accordés aux fonctionnaires publics; mais le gouverneur La Jonquière avait inauguré un système de concussion inconnu avant lui, et Bigot venait d'y mettre le comble.

La cour de Versailles, effrayée des dépenses qu'entraînait le Canada, crut faire de l'économie en abandonnant la régie des vivres et en confiant l'approvisionnement de la colonie à une compagnie, dont le chef, sous le nom de munitionnaire général, était un enrichi de la veille, le sieur Cadet, fils d'un boucher de Québec.

Le nouveau système fut mis en force le 1er janvier 1757. On verra par la suite que, loin de remédier au mal, il ouvrit la porte à des abus plus criants que jamais.

Depuis le commencement de l'hiver, le marquis de Vaudreuil songeait à frapper un coup imprévu sur le fort William-Henry, où les Anglais avaient toute une flotte de bateaux prête à être lancée dès l'ouverture de la navigation pour jeter une armée sous les murs de Carillon. La maladie grave qui avait retenu le gouverneur aux Trois-Rivières avait retardé ses préparatifs, qui n'avaient pu être terminés qu'à la fin de février. Il s'agissait de faire marcher quinze cents hommes en plein hiver, à soixante lieues de distance, pour aller tout incendier autour de William-Henry, peut-être même pour prendre le fort. Cette dernière partie du plan n'était guère réalisable, mais le succès de la première suffisait pour justifier amplement les risques et les frais de l'entreprise; car elle paralysait l'ennemi en lui enlevant le moyen de prendre l'offensive au printemps. Un pareil projet aurait été téméraire, si le gouverneur n'avait eu à sa disposition des troupes aussi capables d'endurer la misère que d'affronter le danger.

Le corps expéditionnaire, dont le rendez-vous était au fort Saint-Jean, était commandé par M. de Rigaud et se composait de cinquante grenadiers, tirés des compagnies de la Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc et Béarn; de deux cents volontaires des mêmes régiments, de deux cent soixante-dix-neuf soldats des troupes coloniales, de six cents Canadiens et de trois cent cinquante sauvages, formant un effectif de mille quatre cent soixante-dix-neuf hommes. Les principaux officiers commandant sous M. de Rigaud étaient : M. de Longueuil, lieutenant du roi à Québec, et à ce titre ayant le rang de lieutenant-colonel; le capitaine Dumas, faisant fonctions de major général[1]; M. de Poulariés, capitaine des grenadiers, commandant les troupes régulières; le chef d'artillerie Le Mercier, et un ingénieur, M. de Lotbinière.

La composition de ce détachement s'était ressentie de l'esprit de rivalité qui régnait entre les troupes : les milices et la marine, désireuses de se distinguer, avaient voulu être largement représentées, et tous les officiers supérieurs, à l'exception de M. de Poulariés, appartenaient à la colonie. Ces préférences avaient piqué au vif les officiers français, qui n'épargnèrent aux expéditionnaires ni les critiques ni les railleries. Ils se récriaient contre les dépenses de vivres et d'argent que cela entraînait, peut-être pour n'aboutir à rien. N'est-ce pas, disait l'un d'eux, la montagne qui va accoucher d'une souris? Pour tout dire, ils n'auraient pas été fâchés si l'expédition avait failli. Il en résultait un antagonisme plus violent que jamais, mais aussi une émulation entre les deux corps d'armée à qui se distinguerait davantage.

L'équipement des troupes, qui allaient être exposées à toutes les rigueurs et à toutes les variations du temps, avait attiré l'attention particulière de Vaudreuil. Chaque soldat reçut un accoutrement d'hiver complet.

[1] Manuscrits de Dumas : *États de service.* — *Journal de Lévis*, p. 232.

Une traîne d'éclisse était allouée à chaque officier, et de deux en deux aux soldats.

Dans ces expéditions d'hiver, les chiens étaient en grande réquisition pour traîner le bagage. On en élevait et dressait dans le pays une race de haute taille qui, attelés sur une traîne, pouvaient porter jusqu'à cent cinquante à deux cents livres. Le roi en accordait un à chaque officier, il lui allouait pour cela trente livres; « et, remarque Montcalm, lorsqu'il doit y avoir des partis d'hiver, ces chiens deviennent hors de prix. Il s'en est vendu jusqu'à soixante et quatre-vingts livres pièce. »

La petite armée se mit en marche sur quatre divisions : les trois premières partirent successivement le 20, 21, 22; la quatrième division fut retardée par un dégel suivi de violents orages, qui occasionnèrent la débâcle d'une partie du lac Champlain. On craignit un moment pour le succès de l'expédition.

Les trois divisions en marche eurent beaucoup à souffrir. Il fallut renvoyer chiens et chevaux, avec une partie des provisions, s'atteler sur les traînes et marcher péniblement, mouillés jusqu'aux os, dans une neige fondante, où l'on enfonçait à chaque pas. Quelques soldats et officiers tombèrent malades et furent renvoyés. Le 24, la première division n'était encore qu'à six lieues de Saint-Jean, la deuxième à trois, la troisième à une lieue et demie.

Heureusement que, durant la nuit, un fort vent de nord-ouest ramena la température d'hiver, rendit l'air sec et serein et couvrit la neige durcie d'une couche de verglas.

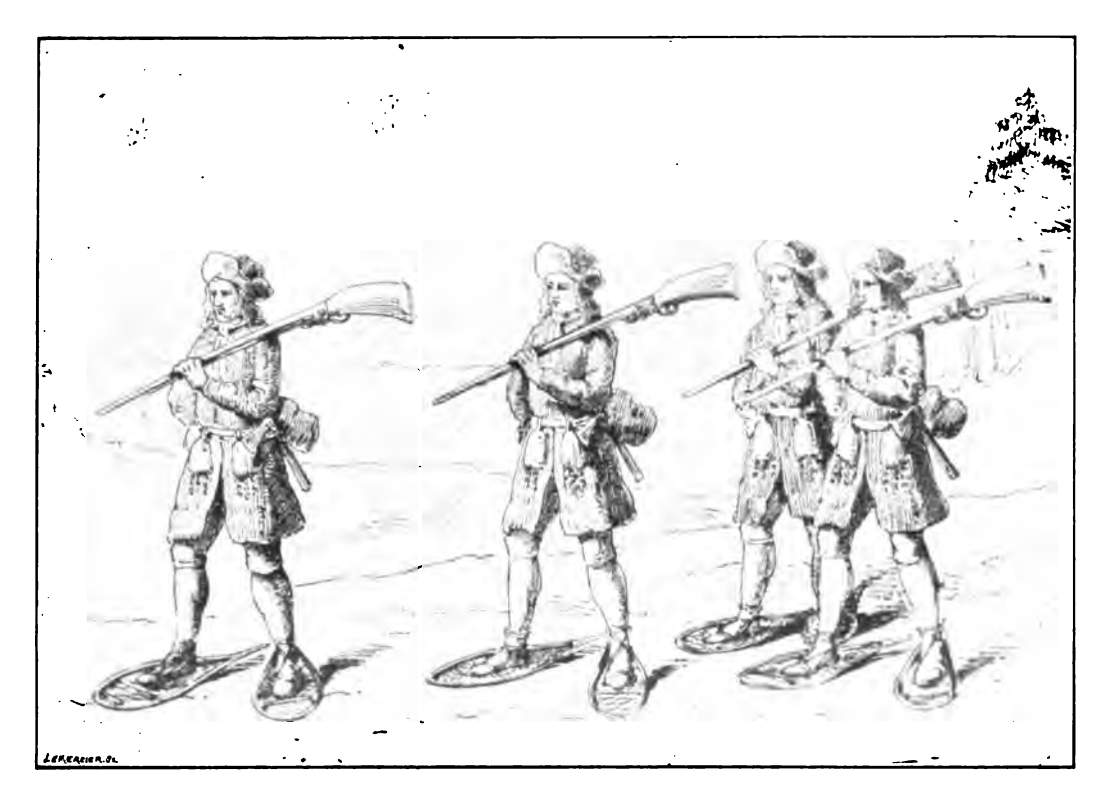
Tout le corps expéditionnaire se trouva réuni le 9 mars à Carillon, où il fut arrêté jusqu'au 15, pour y attendre des vivres, malgré les assurances de Le Mercier, qui avait annoncé que rien n'y manquait. On profita de ce retard pour réparer les armes, dont M. de Poulariés fut chargé de faire l'inspection.

M. de Longueuil avait été envoyé en éclaireur avec un parti de sauvages. Les quatre divisions, munies de douze jours de vivres, sortirent de Carillon sur une même file, traversèrent la rivière à la Chute, et atteignirent la rive droite du lac Saint-Sacrement. Les trois cents échelles préparées en cas d'assaut étaient distribuées de quatre en quatre soldats. On s'abrita pour la nuit au fond d'une anse. Un froid vif avait rendu la glace du lac très solide; on s'y mit en marche sur trois colonnes : M. de Poulariés au centre, avec la ligne; M. de Saint-Martin à droite, avec une division de la colonie; M. de Saint-Ours à gauche, avec une autre division, les sauvages sur les deux ailes. Cent sauvages étaient allés en observation sur le sommet d'un promontoire. Après quatre lieues de marche on campa sur la glace, au pied d'une haute montagne appelée le Pain-de-Sucre, qui baigne ses pieds dans le lac, en face d'un groupe d'îles : endroit charmant durant les mois d'été, mais d'un rude aspect en hiver.

La nuit était le temps le plus pénible dans de semblables expéditions. Les chasseurs canadiens, dont il y avait un grand nombre parmi les milices, avaient appris aux militaires français la manière de s'abriter pour dormir. Dès que les feux étaient allumés pour le repas du soir, on allait couper au bord du bois des branches de sapin, dont on faisait un lit épais sur la neige; on piquait ensuite ses raquettes du côté par où venait le vent; on y ajoutait quelques rangées de branches, ou bien on étendait à la place une toile ou un prélart. Le repas pris, le soldat s'enveloppait dans sa couverte, l'officier dans sa peau d'ours, et on se couchait sur le lit de

sapin, les uns près des autres, pour se réchauffer mutuellement. On passait ainsi la nuit tant bien que mal, les pieds au feu, qu'on avait le soin d'entretenir de temps en temps. Autour du camp, les sentinelles arpentaient la neige à grands pas pour se réchauffer, prêtant l'oreille à tous les bruits nocturnes jusqu'à ce que l'aurore eût annoncé l'heure du réveil.

Le détachement circula une partie du jour suivant à travers les îles, s'avançant sur une même colonne, et vint s'abriter au fond d'une anse pour y attendre la



Canadiens en costumes de voyageurs, expédition d'hiver.

tombée de la nuit, afin de n'être pas aperçu. A huit heures, il reprit sa route et fit halte à onze heures, sur une pointe qui n'était qu'à deux lieues de William-Henry. On y passa la nuit sans feu.

Dès l'aube du jour cette pointe était franchie, et lorsqu'on fut arrivé à une lieue et demie du fort, MM. de Poulariés, Dumas, Le Mercier et deux autres officiers, MM. de Raymond et de Savournin, avec une escorte de cinquante sauvages, vingt-cinq Canadiens et quatre grenadiers conduisant un prisonnier anglais, furent détachés pour aller reconnaître, du sommet d'une montagne, la position du fort et le mouvement de la garnison.

M. de Poulariés, homme de guerre consommé, fit avec sa suite un examen long et minutieux. Le fort, solidement construit, lui parut en très bon état, et le mouvement des troupes considérable. Ce fort couronnait une petite éminence au fond du lac et avait la forme d'un carré irrégulier, à quatre bastions, avec un fossé. Tout auprès, un fortin en palissades protégeait des hangars et autres constructions. On distinguait le long de la grève une énorme quantité de bateaux, à moitié ense-

velis dans la neige, et, sous les canons du fort, quatre navires ou barques sur le chantier.

Dumas et Le Mercier furent d'opinion que le côté du fort qui faisait face à un marais était attaquable, vu le peu de hauteur qu'il semblait avoir; mais M. de Poulariés, déployant devant eux un plan du fort, leur fit voir l'impossibilité d'un tel projet, sans toutefois les convaincre.

Il était trois heures du soir quand ils furent de retour au camp. A cinq heures, M. de Rigaud fit mander M. de Poulariés et lui fit part d'un plan d'escalade.

« Commandant, lui répondit M. de Poulariés avec fermeté, je suis prêt à marcher à votre premier ordre, partout où vous le jugerez à propos; mais mon expérience dans le métier m'engage à vous représenter l'impossibilité de cette opération; l'ennemi, qu'on ne peut espérer surprendre, n'aura à défendre qu'une face de son fort, qui est en bon état. »

L'escalade fut cependant ordonnée. Vers minuit, trois colonnes devaient s'avancer sur le même côté du fort, tandis que de petits pelotons feraient les démonstrations sur les autres : la colonne de droite, formée de la ligne, sous M. de Poulariés; les deux autres, aux ordres de MM. de Saint-Ours et Saint-Martin, toutes trois ayant en tête un piquet de grenadiers. A onze heures, elles étaient à deux portées de fusil des remparts, lorsque M. de Rigaud fit annoncer que l'assaut n'aurait pas lieu. MM. Dumas, Le Mercier et Savournin, escortés de deux sauvages et de huit grenadiers, avaient poussé une reconnaissance tout auprès du fort et avaient constaté qu'il n'y avait aucune probabilité de succès.

Jusqu'à ce moment la garnison de William-Henry n'avait eu aucun soupçon de l'approche des Français; mais le craquement des pas sur la neige, à une petite distance des glacis, donna l'éveil aux sentinelles, et plusieurs coups de canon tirés des remparts répondirent à leurs cris d'alarme. La garnison était composée de quatre cent cinquante à cinq cents hommes.

On ne songea plus dans le camp de M. de Rigaud qu'à incendier les environs du fort, et on en fit l'essai cette nuit-là même, mais sans succès, car les fagots dont on se servit étaient d'un bois trop humide.

Toute la journée du lendemain (19 mars), les francs-tireurs canadiens et les sauvages tiraillèrent autour des remparts, soutenus par les compagnies de la ligne. Durant la nuit, les volontaires canadiens, sous la conduite de MM. de Langy, de Saint-Simon et d'Albergatti, allèrent, sous le canon et la mousqueterie de la place, mettre le feu au fortin, à l'hôpital, aux bateaux et à de grands amas de bois. Le fort fut en quelques instants enveloppé d'immenses tourbillons de flammes, et n'aurait certainement pas échappé à la destruction si le vent se fût élevé. Pour donner moins de prise aux étincelles, le major Eyre, commandant du fort, avait fait enlever les toitures de tous les hangars.

M. de Rigaud jugea le moment propice pour faire une démonstration et sommer la garnison de se rendre. Dès le matin, tout le détachement, portant les échelles comme pour un assaut, sortit du camp sur une longue colonne, traversa le lac et alla prendre position dans une petite anse de la rive nord, dont la berge mettait à l'abri du canon. M. Le Mercier, suivi de M. de Florimond et d'un interprète, gravit alors la berge en arborant un pavillon rouge. A cent pas de lui marchaient douze grenadiers guidés par un sergent.

« Qui vive? cria-t-on dès qu'il fut à la portée de la voix. — J'ai à parler au



commandant, » répondit M. Le Mercier. Le major Eyre parut sur le bord du bastion. Après quelques pourparlers, il fit dire à M. Le Mercier d'avancer seul, et il détacha un de ses officiers pour aller servir d'otage. M. Le Mercier fut conduit, les yeux bandés, dans la chambre du commandant.

Il était venu, dit-il, au nom du marquis de Vaudreuil, le sommer de rendre la place, sinon que l'assaut allait être donné immédiatement par des forces auxquelles il ne pourrait résister; qu'alors il serait impossible de retenir le grand nombre de sauvages qui les accompagnaient, et que tout serait mis à feu et à sang Il venait l'avertir au nom de l'humanité, afin d'épargner un carnage inutile.

Le major Eyre lui demanda le temps de consulter ses officiers. On le laissa, dit le *Journal* déjà cité, en compagnie de quatre officiers, qui furent remplacés par quatre autres quand leur tour fut venu de donner leur avis. Ils lui firent beaucoup de politesses, lui parlèrent de M. Dieskau, encore prisonnier à New-York, lui dirent qu'il était rétabli et qu'il allait bientôt passer en Europe. Ils lui demandèrent en même temps des nouvelles du marquis de Montcalm.

Le major Eyre rentra après un assez long conseil, et répondit que lui et sa garnison étaient décidés à se défendre en braves, et qu'ils étaient prêts à courir les chances d'un assaut.

M. Le Mercier fut conduit hors de la place comme il y était entré, et alla communiquer sa réponse à M. de Rigaud. La nuit suivante fut employée à brûler les magasins, un moulin à scie et les derniers bateaux. Restait une barque en chantier, percée pour quatorze ou seize pièces de canon, placée à quinze pas du fort, et qu'on avait vainement essayé par trois fois de faire brûler. Un des officiers partisans, destiné à jouer un rôle brillant durant cette guerre, M. Wolff, réclama l'honneur de cette dangereuse mission. Il partit à la nuit, avec vingt volontaires, soutenus de deux cents Canadiens et de soixante soldats de la ligne et grenadiers. « A son approche, dit le *Journal* cité, M. Wolff reçut une bordée de coups de fusil; cela ne l'empêcha pas de se rendre à la barque avec un volontaire qui lui portait une échelle de douze pieds. Il s'en fallait même de six pieds qu'elle fût assez élevée. M. Wolff descendit dans la cale et fit mettre des fagots du côté du vent, avec une corde de bois qu'il arrangea lui-même. Lorsqu'il trouvait des bûches trop grosses, il les partageait avec une hache. Il fit ensuite replier son détachement, et, avec des allumettes de sa façon, il mit le feu. La barque fut entièrement consumée. Nous y perdîmes deux soldats de Languedoc, et il y en eut un blessé du même régiment. »

Une neige abondante avait commencé à tomber et dura toute la nuit, mais le lendemain un soleil éblouissant se leva sur cette neige toute fraîche. La garnison de William-Henry, qui jusqu'au dernier moment avait craint un assaut, respira à l'aise lorsqu'elle vit le détachement de M. de Rigaud descendre en raquettes sur le lac et tourner vers le nord sa longue colonne noire, qui disparut enfin à l'horizon. L'éclat du soleil de mars affecta la vue de plusieurs, qui furent pris du mal de neige et obligés de se laisser conduire par leurs compagnons.

Les piquets de la ligne restèrent en garnison à Carillon, les compagnies de la marine à Saint-Frédéric; et les Canadiens, « qui sont ici laboureurs et soldats [1], » furent renvoyés sur leurs terres pour les semences.

[1] *Lettre de Montcalm*, 1er avril 1757.



L'expédition de M. de Rigaud avait réussi autant qu'on pouvait l'espérer et faisait honneur à celui qui l'avait conçue comme à ceux qui l'avaient exécutée. Outre les grandes pertes qu'elle avait infligées à l'armée anglaise, elle l'avait arrêtée dans son mouvement offensif en détruisant ses moyens d'attaques, et elle avait préparé la brillante campagne qui allait s'ouvrir.

IV

SIÈGE ET PRISE DU FORT WILLIAM-HENRY. — LE MASSACRE

Avril était venu avec ce soleil intense et ses subites chaleurs qui ne sont connus que dans les hautes latitudes. La terre, réveillée alors comme en sursaut après six mois de léthargie, fait éclater l'écorce de glace et de neige qui l'enveloppe; toutes les plantes tressaillent sous l'action des puissances souterraines qui poussent la sève vers leurs cimes et gonflent les bourgeons qui, dans quelques jours, briseront leurs corsages pour s'épanouir en feuilles et en fleurs. La fonte rapide des neiges précipite des torrents d'eau des montagnes, noie les forêts et les champs. Les cascades et les rapides bondissent sous les murs de glaçons qui les emprisonnent, les soulèvent, les morcellent, les emportent dans leur course, avec un cri de délivrance, et recommencent au grand jour leurs murmurantes chansons. Les oiseaux reviennent de leurs lointaines migrations, s'abattent par bande sur la terre ou sur les eaux, et répandent la vie avec leurs notes joyeuses dans les airs. Quand les premiers de ces visiteurs ailés s'annoncent par leurs croassements, les habitants se répètent gaiement les uns aux autres : « Les corneilles sont arrivées, voilà le printemps. » C'est aussi l'époque où l'on entaille les érables. Les *sucriers* (on désigne ainsi ceux qui vont faire le sucre d'érable) parcourent en raquettes les érablières, recueillent l'eau qui tombe des *goudrilles* et la rapportent à la cabane à sucre, où de grands feux, entretenus nuit et jour, font bouillir et condensent la sève. En ce temps-là, comme aujourd'hui, ce travail était l'occasion de promenades et de festins champêtres dans les sucreries.

Montcalm et ses compagnons d'armes se donnèrent plus d'une fois cette distraction.

La débâcle du Saint-Laurent, l'ouverture de la navigation et l'arrivée des vaisseaux de France, étaient alors le thème général de la conversation.

« Depuis la nouvelle du 29 juin, écrivait le marquis à la marquise du Boulay, sous la date du 15 avril, nous ne savons rien de ce qui se passe en France; cette privation est cruelle. L'approche des lettres fait toujours autant trembler qu'espérer. Quinze cents lieues ne font qu'augmenter les sentiments de tendresse et de respect que je vous ai voués et que je vous dois par tant de raisons.

« Ma santé a repris cet hiver, quoique je n'aie pas été sans peines, sans occupations et sans courses, ayant fait cent vingt lieues sur les glaces pour aller et revenir de Québec, où j'ai resté un mois.

« M. le chevalier de Lévis se porte à merveille; je ne saurais trop me louer de l'avoir pour second, ainsi que M. de Bourlamaque. Ma commission exigerait plus de talents; je ne néglige rien pour la bien remplir à tous égards. Une grande dépense nécessaire, la cherté des vivres, me met dans le cas de devoir au lieu d'épargnes; mais pourvu que l'on soit content de moi en France, je n'ai regret ni à la dépense ni même à ma santé, et pour me servir d'une expression sauvage :



La débâcle du Saint-Laurent.

J'ai jeté mon corps, et je ne trouve rien de valeur quand il s'agit du service d'Ononthio-Goa : c'est ainsi qu'ils appellent le roi. Ce qui me peine le plus est la privation de nouvelles de personnes qui me sont aussi chères que vous, madame. »

Le lendemain, Montcalm écrivait à sa femme :

« Si je pouvais, ma très chère et bien-aimée, recevoir de vos nouvelles et de celles de ma mère, je trouverais moins affligeant mon éloignement; mais d'imaginer que depuis une lettre du 5 mai je n'en ai reçu, et que je n'en aurai que du 10 au 15 du prochain est dur. Cette lettre est destinée à passer à la première navigation par Louisbourg. Si elle vous arrive avant celles que je vous écrirai directement, je vous prie de la communiquer à mes trois sœurs.

« Je n'écris qu'à vous, à votre mère, à Molé, à Chevert et aux autres ministres à qui je dois écrire. Ma santé est assez bonne, malgré beaucoup de travail, surtout d'écriture.

« Tout est hors de prix. Il faut vivre honorablement, et je le fais tous les jours. Seize personnes, une fois tous les quinze jours, chez le gouverneur général et M. le

chevalier de Lévis, qui vit aussi très bien. Il a donné trois beaux bals. Pour moi, jusqu'au carême, outre les dîners, de grands soupers de dames trois fois la semaine. Le jour des dévotes prudes, des concerts. Les jours des jeunes, des violons d'hasard parce qu'on me le demandait; cela ne menait que jusqu'à deux heures après minuit, et il se joignait l'après souper compagnie dansante sans être priée, mais sûre d'être bien reçue à celle qui avait soupé. Fort cher, peu amusant, et souvent ennuyeux. A Québec, où nous avons passé un mois, ma maison m'y avait suivi sur les glaces, et j'y ai vécu cependant souvent chez l'intendant, en des fêtes.

« Si je n'étais pas une espèce de général, quoique très subordonné au gouverneur général, qui a, comme de raison, la voix décisive et prépondérante, je pourrais vous bavarder des projets de campagne qui commencera vraisemblablement à s'ouvrir du 10 au 15 mai dans la frontière du lac Saint-Sacrement; mais les généraux apprennent ce qu'ils ont fait et jamais ce qu'ils projettent, d'autant qu'ils sont incertains...

« Adieu, mon cœur, je vous adore et vous aime. J'embrasse mes filles, ma mère... »

Le secret des peines dont se plaignait Montcalm est indiqué à la fin de cette lettre : c'est le dualisme dans le commandement que la France avait eu le tort d'imposer. Montcalm ne se comparait pas à César; mais, ambitieux comme lui, il avait comme lui pour axiome: Le premier dans une bicoque plutôt que le second à Rome.

Sa mauvaise humeur contre Mgr de Pontbriand s'était accrue depuis que ce prélat, par un mandement adressé à ses diocésains (24 février 1757), avait demandé des prières pour le succès de l'expédition organisée par le marquis de Vaudreuil et commandée par son frère. « Ce prélat, disait-il, saint homme d'ailleurs et de bonnes mœurs, a tous les préjugés d'un Canadien, quoique né en France. »

Et quelques semaines plus tard, le général ne pardonnait pas à Mgr de Pontbriand d'avoir fait chanter un *Te Deum* en action de grâces du succès de M. de Rigaud, malgré les éloges que dans ce même mandement l'évêque de Québec adressait à Montcalm.

Cela ne nuisait pas cependant aux bons rapports que le marquis entretenait avec le clergé. Il écrivait à Bourlamaque :

« Bougainville a passé la journée de lundi délicieusement à l'île Sainte-Hélène; celle du mardi, dévotement à la Montagne[1]. J'y fus à quatre heures, et j'eus la complaisance d'y souper, en réfectoire, à cinq heures trois quarts. »

De son côté, Bougainville parlait en ces termes de ses relations avec le clergé du Canada :

« Je deviens dévot; je suis très bien avec tous les prêtres et jésuites de ce continent. Je suis de leurs parties de campagne, et je parle théologie tout comme un autre. Il est vrai que de temps en temps il me faut au moins entendre quelques invectives contre Jansénius; mais alors je tousse, je crache et je proteste en secret contre ces propos. »

L'ouverture de la campagne occupa bientôt l'attention du marquis de Montcalm.

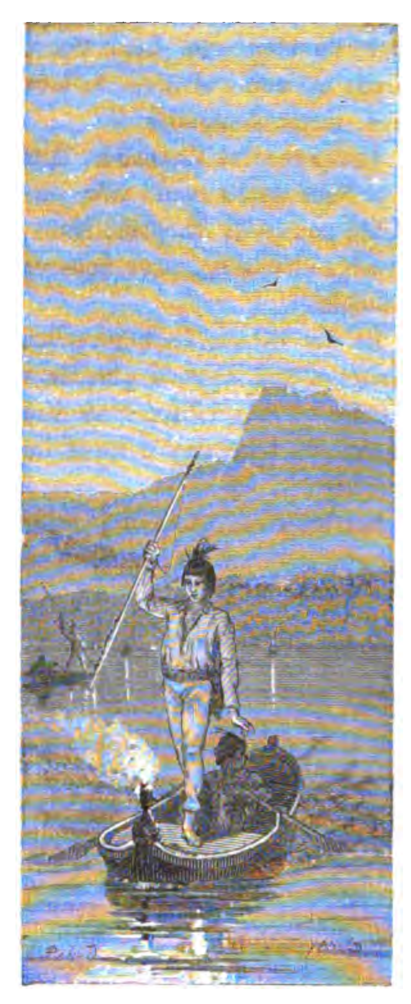
Les Canadiens, mis les premiers en réquisition, furent expédiés de Lachine, au

[1] Résidence des prêtres de Saint-Sulpice.



nombre de deux cent quarante (30 avril), sur soixante bateaux chargés de vivres et de marchandises de traite pour les pays d'en haut. Quatre cents autres miliciens les suivirent de près pour aller fortifier les postes de la Belle-Rivière. L'affluence des sauvages, surtout à Niagara et à Frontenac, avait été extraordinaire durant tout l'hiver.

Jamais l'étoile de la France n'avait brillé d'un aussi vif éclat dans les solitudes américaines; jamais on ne vit une telle variété de tribus accourir sous ses drapeaux : depuis les Sakis, assis sur leurs nattes, au bord du Wisconsin, et les Illinois, chasseurs de buffles, jusqu'aux Abénakis et aux Micmacs, habitués à poursuivre le saumon au flambeau et à le darder avec le *nigog;* depuis les Kikapous du lac Michigan, encore païens et anthropophages, jusqu'aux Mohicans et aux Chaouenons des montagnes Bleues.



Jusqu'aux Abénakis et aux Micmacs, habitués à poursuivre le saumon au flambeau et à le darder avec le *nigog*.

Les émissaires d'Onontbio, envoyés dans toutes les directions, depuis l'automne, pour chanter la guerre, avaient été partout bien reçus, même chez les Cinq-Nations. Les guerriers, tatoués de noir et de vermillon, avaient allumé le feu du conseil, fumé avec eux le calumet et accepté les branches de porcelaine. Le chichikoué, accompagnant les rondes guerrières, avait été entendu d'un village à l'autre, et les jongleurs accroupis dans leurs cabanes avaient vu dans leurs rêves quantité de chevelures et de prisonniers.

Des escadrilles de canots, venant de tous les points de l'horizon, convergeaient vers Montréal, qui, à la fin du printemps, présentait un des coups d'œil les plus étranges et les plus pittoresques qui se puissent imaginer. On voyait des dames, vêtues à la mode de Paris, se coudoyer dans la rue ou se croiser dans les antichambres du gouverneur avec des matrones outagamises ou huronnes, enveloppées des pieds à la tête de leur couverte blanche, chaussées de mocassins, ayant sur le dos un petit bambin emmailloté dans sa *ndgane*. Des fonctionnaires en habits de cour, portant la perruque et l'épée, étaient accostés sur la place publique par de fiers Iroquois ou de féroces Poutéotamis, la lance au poing, des chevelures anglaises à la ceinture.

Autour des tentes dressées sur la place ou dans les terrains vagues joignant les murs de la ville grouillait tout un peuple de Peaux-Rouges, d'interprètes, de coureurs de bois, de trafiquants de fourrures, où chaque groupe parlait un dialecte différent. On voyait les guerriers de certaines nations, comme celles des Iowas des Prairies, dont on n'entendait pas la langue et qu'on n'avait jamais vus à Mon-

tréal. Le palais du gouverneur, assiégé du matin au soir par les députations, était le théâtre de cérémonies et de pantomimes aussi originales qu'interminables.

Au sortir d'une de ces audiences, trois cents Outaouais de Michilimakinac demandèrent à voir le grand général, dont la renommée les avait amenés de si loin jusqu'ici.

« Tous ces sauvages, dit Bougainville, sont faits à peindre, presque tous de la plus grande taille. Ils sont nus, à l'exception du brayet, se matachent de noir, de rouge, de bleu, etc. Leur tête est rasée : des plumes en font l'ornement; leur marche est noble et fière. Je leur trouve cependant l'air moins féroce qu'aux Iroquois, même domiciliés. »

En apercevant Montcalm, leur chef parut étonné.

« Nous avons voulu voir, dit-il, ce fameux chef qui, en mettant pied à terre, a foulé aux pieds l'Anglais. Nous pensions que sa tête se perdait dans les nues. Tu es petit, mon père; mais nous voyons dans tes yeux la grandeur des pins et le vol de l'aigle. »

Le flot de ces barbares allait toujours grossissant, et au mois de juin leur nombre s'était élevé à plus de mille, « qui passait la journée à chanter, danser et boire [1]. » Les citoyens de Montréal, en proie à ces hordes sans frein, étaient témoins de bacchanales aussi impossibles à décrire qu'elles étaient impossibles à réprimer.

Les Mohicans, dont il y avait plusieurs venus de la Belle-Rivière, avaient passé l'hiver à dévaster les frontières de la Virginie.

« Un de leurs partis, rapporte Montcalm, a fait prisonnier un officier anglais qu'ils ont mangé, leur ayant paru bien gras. Quoiqu'ils n'exercent plus guère ces sortes de cruautés, il n'y a point d'années que dans de certains moments ils ne brûlent quelques prisonniers. En général, tous les sauvages domiciliés, depuis qu'ils sont de la prière, ont renoncé à ces sortes de cruautés. Dans les premiers moments, après le combat, ils tuent assez volontiers leurs prisonniers; mais, s'ils les conservent, ils se contentent de leur donner la bastonnade. »

La difficulté pour le moment était de nourrir tous ces guerriers, qui faisaient une consommation énorme de vivres. La disette, particulièrement à Québec, était extrême :

« Le pain y manque, écrivait Bougainville, et le peu que l'on en a est de la plus mauvaise qualité. L'intendant a été obligé de faire distribuer aux habitants deux mille minots de grains pour faire les semences. Cette quantité n'est pas à beaucoup près suffisante, et une partie des terres demeurera non ensemencée. On sera même obligé de faire descendre des vivres des entrepôts destinés à la subsistance des troupes pour nourrir la capitale. »

La pénurie n'était pas aussi grande dans les paroisses de Montréal; mais les dépôts de l'armée étaient presque vides. Montcalm proposa au gouverneur de faire une levée de vivres dans les campagnes pour nourrir trente hommes par compagnie pendant un mois. « On ne sait, ajoute ironiquement le marquis, s'il acceptera cette sage proposition, qui n'est pas partie de sa minerve. »

Montcalm se trompait : Vaudreuil consentit. Si ce gouverneur avait un tort, c'est qu'il aimait trop les Canadiens; et s'il hésitait à les pressurer, c'est qu'il con-

[1] *Journal de Montcalm.*

naissait leur dévouement. Il savait que ceux-ci ne lui refuseraient rien. « Prenez tout ce que nous avons, disaient-ils, pourvu que le Canada soit sauvé. »

« A peine, remarque Lévis, avions-nous des vivres pour tenir un mois; mais, comptant sur les secours de France, on forma les préparatifs pour faire le siège du fort George. »

Dès le 8 mai, M. de Bourlamaque était en marche pour Carillon avec les bataillons de Royal-Roussillon et de Béarn. Son corps d'armée allait être porté à treize cents hommes et avait ordre de camper entre le fort et la redoute construite sur le bord de la falaise et de s'y retrancher par des abatis.

Avant de l'aller rejoindre, la Sarre et Guyenne avaient été arrêtés sur le Richelieu pour réparer le fort Saint-Jean et le chemin de Chambly. La Reine, ramené de la côte de Beaupré, stationnait à Québec, où ce régiment pouvait être secouru en peu de jours si une flotte anglaise paraissait dans les eaux du fleuve.

Ce danger toutefois n'était guère à craindre pour le moment, car la France tenait encore à Louisbourg les clefs du Saint-Laurent.

Aucune escadre anglaise n'oserait s'aventurer dans les détroits du golfe tant qu'on verrait le drapeau blanc flotter au-dessus de la forteresse qui dressait là-bas ses fiers bastions dans les brumes du Nord. C'était à l'abri de ses canons que venaient se réfugier les corsaires français qui croisaient dans ces mers et qui déjà avaient fait sur les Anglais des prises estimées à cent mille écus.

D'après les rapports des prisonniers faits récemment, on s'était convaincu au Canada que c'était de ce côté que l'Angleterre concentrait ses forces, lorsque arrivèrent enfin de France les nouvelles si impatiemment attendues. Elles ranimèrent tous les courages. La France avait, en effet, noblement répondu (hélas! c'était pour la dernière fois) aux appels que lui avait faits le marquis de Vaudreuil. Elle envoyait à peu près tous les secours en hommes, vivres et munitions, qui lui avaient été demandés. Les premiers navires arrivés en rade avaient amené des vivres et cent soixante-dix hommes d'un corps de volontaires étrangers nouvellement formé en France aux ordres du maréchal de Belle-Isle.

Quelques jours après, deux vaisseaux apportant quatre cents hommes de recrues, six officiers d'artillerie et vingt canonniers, annoncèrent l'arrivée à Louisbourg de l'escadre de M. Dubois de La Mothe, avec le régiment de Berry, en destination de Québec.

Désormais sans crainte de ce côté, Montcalm ne songea plus qu'à pousser ses troupes en avant. Le régiment de la Reine avait eu ordre de partir de Saint-Jean le 1er juillet; celui de la Sarre, le 2; celui de Languedoc, le 4; celui de Guyenne, le 6; les troupes de la marine, les milices et les sauvages, du 8 au 14. Outre les régiments de la ligne, l'armée se composait de mille hommes de la marine, deux mille cinq cents Canadiens, dix-huit cents sauvages, deux compagnies de canonniers avec un parc et une compagnie d'ouvriers.

« Je vais, le 9, chanter la guerre au lac des Deux-Montagnes, écrivait le marquis à sa femme; le 10, au Saut-Saint-Louis. Grande et ennuyeuse cérémonie. Je pars le 12, et je compte que nous aurons événement tout à la fin du mois ou les premiers jours du prochain. »

Le chevalier de Lévis, arrivé le 7 à Carillon, où il venait de remplacer le froid et méthodique Bourlamaque, hâtait le mouvement de l'armée. Il avait laissé ce colonel au fort avec deux bataillons pour y faire continuer les travaux et faire

avancer l'artillerie et les munitions. Lui-même s'était établi à la Chute avec quatre bataillons, et en trois jours il avait ouvert un chemin entre Carillon et le lac Saint-Sacrement. Pour ne pas retarder la marche de l'artillerie, il faisait passer de nuit les divisions et les bateaux tirés à bras à mesure qu'ils arrivaient.

Il était important de dérober ces opérations aux Anglais, d'autant plus qu'ils étaient plus alertes que l'année précédente et que leurs éclaireurs avaient eu des escarmouches avec nos patrouilles. Néanmoins la supériorité de nos troupes dans ce genre de guerre, qui leur donnait la plupart du temps l'avantage, augmentait leur confiance et leur audace.

M. de Langy fut chargé d'aller avec cent Canadiens et sauvages explorer la côte occidentale du lac Saint-Sacrement jusqu'au fort George, afin de s'assurer s'il y avait possibilité d'y faire passer un corps d'armée. A peine avait-il fait cinq lieues de marche, qu'il tomba sur un parti de trente éclaireurs anglais. Quatre seulement de ces malheureux échappèrent; dix-huit furent tués, les huit autres faits prisonniers.

Sur ces entrefaites arriva à Carillon l'intrépide Marin, avec quatre cents Outaouais, Folles-Avoines, Sauteux et autres sauvages des pays d'en haut. M. de Lévis ne lui laissa que deux jours pour se préparer, adjoignit cent cinquante Canadiens à trois cents de ses sauvages, et le dépêcha du côté oriental du lac Saint-Sacrement, pour masquer nos mouvements sur la gauche et pousser une reconnaissance jusqu'au fort Édouard. Il suivit la grande voie qui menait de ce côté, c'est-à-dire la tête du lac Champlain, appelée alors la Baie, et la rivière au Chicot qui s'y décharge. A cinq lieues du fort Édouard, la navigation de cette rivière est interrompue par une cascade auprès de laquelle avait été bâti l'ancien fort Anne, alors abandonné. Marin y laissa ses canots. Lorsqu'il arriva en vue du fort Édouard, plus de la moitié de ses sauvages, cédant à leurs caprices ou à leurs superstitions, l'avaient quitté.

Il s'approcha cependant et tomba à l'improviste sur une patrouille de cent hommes, qu'il dispersa et poursuivit jusqu'auprès des remparts. Au bruit de la fusillade, une partie de la garnison sortit de ses retranchements. Elle s'avança « en bataille jusqu'à l'entrée du bois en faisant, sans aucun effet, des décharges régulières. Les sauvages, à l'abri de gros arbres, tiraient à coup sûr, et ils disent en avoir beaucoup tué. La fusillade a duré quelque temps, après quoi ils ont fait leur retraite, poursuivis pendant plus d'une lieue; mais qui pourrait atteindre un sauvage qui fuit [1] »?

Marin n'avait eu qu'un de ses hommes tué et cinq sauvages blessés légèrement. Les sauvages avaient fait quatre prisonniers et levé trente-deux chevelures; mais, observe Bougainville, ils savent avec une en faire deux et même trois.

Montcalm reconnut la main puissante de Lévis, en examinant les travaux faits aux camps de Carillon. Le parc d'artillerie et les bateaux étaient transportés; il ne restait plus en arrière que quelques munitions de guerre et les munitions de bouche.

Le général, arrivé avec les dernières troupes de la marine et le reste des sauvages (18 juillet), se fixa à Carillon et envoya M. de Rigaud, venu avec lui commander au Portage et aux postes avancés, tandis que « les sauvages se plaçaient où il leur plaisait ». M. Dumas fut chargé d'organiser les milices par brigades et de former un bataillon des troupes de la marine, en choisissant pour officiers ceux qui

[1] *Journal de Montcalm.*

étaient moins propres à marcher avec les sauvages et à faire la guerre de partisans.

L'inspection des postes avancés que fit Montcalm, dans la journée du 21, fut accompagnée d'une scène caractéristique que le marquis s'est plu à retracer. Il s'était embarqué, pour se rendre à la Chute, dans un canot pagayé par plusieurs sauvages des pays d'en haut. Durant tout le trajet, un jeune guerrier se tenait



Partis d'éclaireurs sur le lac Saint-Sacrement.

debout dans le canot et chantait en s accompagnant du tambourinet indien. Derrière lui était assis le plus vieux sauvage de l'expédition, Pennahouel, le Nestor de la forêt. Dans son récitatif, modulé sur un ton qui ne manquait pas de grâce, le jeune guerrier disait ses derniers rêves : « Le manitou m'est apparu; il m'a dit : De tous ces jeunes gens qui te suivent à la guerre, tu n'en perdras aucun; ils réussiront, se couvriront de gloire, et tu les ramèneras tous sur leur natte. » Des cris d'applaudissements l'interrompaient de temps en temps. Le vieux chef prit à la fin la parole, et lui dit d'un ton solennel : « Mon fils, avais-je tort de t'exhorter à jeûner? Si, semblable aux autres, tu eusses passé le temps à manger, à sacrifier à ton appétit, tu ne te serais pas rendu le manitou favorable; et voilà qu'il t'a envoyé des rêves heureux et qui font la joie de tes guerriers. »

Le camp de ces sauvages retentissait jour et nuit de semblables jongleries. Ils piquaient en terre une perche au bout de laquelle était suspendu leur manitou : c'était un équipement, une peau de bête ou un chien mort, auquel ils offraient en sacrifice des bouts de tabac, quelques bouffées de leur pipe ou des morceaux de viande qu'ils jetaient au feu. Le reste du temps se passait à danser, à se divertir ou à se baigner. Leur habileté à nager et à plonger faisait l'étonnement des blancs.

Les mœurs des sauvages chrétiens formaient un contraste avec celles de ces païens. Vêtus en général avec plus de décence, ils se montraient plus traitables, étaient munis de mousquets dont ils se servaient avec une rare habileté, tandis que la plupart des autres n'étaient armés que de flèches, de lances ou d'espontons. Leurs missionnaires, qui les avaient suivis, exerçaient sur eux une grande influence : c'était l'abbé Piquet, de la Présentation; l'abbé Matavet, du lac des Deux-Montagnes, tous deux sulpiciens; et le P. Roubaud, jésuite de la mission des Abénakis de Saint-François. Ces missionnaires les réunissaient matin et soir pour la prière, les prêchaient, les confessaient et leur disaient chaque jour la messe, qu'ils entendaient avec un recueillement qui était une leçon pour l'armée. Ils étaient cependant bien encore les enfants de la nature, avec des instincts grossiers et de violentes passions. Ils avaient leurs jeux, leurs danses et leurs festins de guerre.

De Carillon au pied de la Chute, où était débarqué Montcalm, il n'y avait guère plus d'une demi-lieue navigable. La cascade que forme la rivière à cet endroit, bondissant sur un lit de rochers, faisait mouvoir un moulin à scie, d'où on tirait le bois nécessaire aux constructions. Au delà, la rivière se fraye un lit sinueux et bruyant en se précipitant de rapide en rapide jusqu'à la Chute. C'est là, au milieu d'une vaste clairière fortifiée par des abatis et une redoute, que se dressaient les tentes du chevalier de Lévis, avec ses quatre régiments de la Reine, Languedoc, Guyenne et la Sarre. Après avoir accompagné Montcalm autour de son camp, le chevalier lui fit visiter la demi-lieue de chemin qu'il venait d'ouvrir et qui aboutissait au Portage, où étaient lancés les bateaux en eau calme, pour entrer de là dans le lac George, à un quart de lieue plus haut. Le charroyage des munitions se faisait toujours avec une extrême activité, malgré les pluies fréquentes qui, en détrempant le chemin, avaient rendu les transports difficiles. La tête de ce chemin était gardée par le camp de M. de Rigaud, fortifié comme celui de la Chute. Après avoir passé en revue le bataillon de la marine et les brigades canadiennes, les deux commandants se rendirent aux postes avancés, et ils éprouvèrent une vive satisfaction en y voyant massée la plus grande partie des sauvages, qu'ils s'étaient donné des peines infinies à faire avancer jusque-là, afin d'éclairer la marche de l'armée dès qu'elle s'ébranlerait. « C'est que, dit Montcalm, au milieu des bois de l'Amérique, on ne peut pas plus se passer d'eux que de la cavalerie en plaine[1]. »

Le cordon de sentinelles établi autour du camp rendait presque impossible l'approche des espions. Tandis que les patrouilles faisaient la ronde aux environs, fouillaient les taillis et les ravins, les vigies montées sur des canots avaient l'œil sur le lac George. Malgré toutes ces précautions, quelques sauvages agniers parvinrent à se glisser à cent cinquante pas du camp, s'y tinrent cachés toute la nuit dans un fourré, d'où ils tirèrent sur un piquet de grenadiers qui se rendaient à la Chute, et levèrent deux chevelures. M. de Villiers se lança à leur poursuite avec

[1] *Journal de Montcalm*, 23 juillet.

ses limiers; mais inutilement, car « ceux qui avaient fait le coup étaient sûrs de leurs jambes. »

Chaque jour, une berge montée par neuf Canadiens et un officier, sous le commandement de M. de Saint-Ours, allait à la découverte jusqu'aux environs des îles qui parsèment le milieu du lac. Le 20 juillet, elle revint après avoir eu une rencontre durant laquelle l'officier, M. de Gros-Bois, fut tué et M. de Saint-Ours blessé légèrement, avec deux miliciens. Encouragés par ce petit succès, les éclaireurs anglais s'aventurèrent plus avant dans le lac : six berges ayant paru entre les chenaux des îles dans la soirée du 23 juillet, quatre cents sauvages, cinquante Canadiens et soldats, sous la conduite de MM. de Langlade et de Corbière, allèrent se mettre en embuscade dans les îlots qui se trouvent au pied du Pain-de-Sucre, précisément à l'endroit où avait campé l'hiver précédent le détachement de M. de Rigaud. Les canots tirés à terre et abrités sous le feuillage, ils attendirent jusqu'au lendemain le passage des berges qu'on apercevait dans le lointain. Ces berges, au nombre de vingt-deux, montées par trois cent cinquante miliciens du New-Jersey, commandés par le colonel Parker, étaient parties la veille du fort George et s'étaient mises en panne pour la nuit. A l'aube du jour, elles s'étaient remises en mouvement sur trois divisions, à une assez bonne distance les unes des autres. Elles s'avancèrent silencieusement à travers le groupe d'îles qui allait être témoin d'une des plus horribles tragédies dont il soit fait mention dans les annales de l'Amérique.

Dès que les trois berges qui faisaient l'avant-garde furent parvenues en face de l'embuscade, elles furent cernées et prises sans avoir tiré un coup de fusil. Les trois autres qui suivaient eurent le même sort. Les seize dernières s'avancèrent en bon ordre jusqu'à la portée du fusil. Selon leur habitude invétérée, les sauvages tirèrent trop tôt. Les berges répondirent par quelques décharges, puis commencèrent à tourner pour battre en retraite; mais les sauvages ne leur en donnèrent pas le temps. Avec une agilité incroyable ils se précipitèrent dans leurs canots et les assaillirent de toutes parts. Alors commença une scène de carnage indescriptible et qu'on se refuserait à croire, si elle n'était racontée par les témoins oculaires. La vue, les cris, l'agilité de ces géants cuivrés, brandissant leurs lances ou leurs casse-tête rougis de sang, frappèrent les équipages d'une telle épouvante, qu'ils ne firent presque aucune résistance. « Les sauvages, dit Montcalm, plongeaient dans l'eau pour les darder, comme ils font pour le poisson et aussi pour couler bas les berges, en les prenant par dessous et les faisant chavirer. » Deux berges seulement réussirent à s'échapper. Près de deux cents prisonniers tombèrent entre les mains des sauvages et, malheureusement aussi, plusieurs barils de rhum avec lequel ils s'enivrèrent. Ce fut ensuite une orgie et des cruautés sans nom exercées sur les prisonniers, dont trois furent mis à la chaudière et mangés. Le commandant Parker, fait prisonnier avec les autres, eut le bonheur de s'échapper.

Le P. Roubaud, témoin de la rentrée de l'expédition au camp, en a fait un récit tout plein de l'épouvante qu'il en ressentit : « On vit paraître au loin, dans la rivière, une barque française qui nous amenait cinq Anglais liés et conduits par des Outaouais dont ils étaient les prisonniers. La vue de ces malheureux captifs répandit la joie et l'allégresse dans le cœur des assistants; mais c'était, dans la plupart, une joie féroce et barbare, qui se produisit par des cris effroyables et par des démarches bien tristes pour l'humanité. Un millier de sauvages, tirés des trente-



six nations réunies sous l'étendard français, étaient présents et bordaient le rivage. Dans l'instant, sans qu'il parût qu'ils se fussent concertés, on les vit courir avec la dernière précipitation vers les bois voisins. Je ne savais à quoi devait aboutir une retraite si brusque et si inopinée. Je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après ces furieux, armés de bâtons, qui se préparaient à faire à ces infortunés Anglais la plus cruelle des réceptions. Je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs. Les larmes coulaient de mes yeux; ma douleur cependant ne fut point oisive. J'allai, sans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches, dans l'espérance de les adoucir; mais, hélas! que pouvait ma faible voix, que pousser quelques sons que le tumulte, la diversité des langues, plus encore la férocité des cœurs, rendaient inintelligibles? Du moins, les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abénakis qui se trouvèrent sur mon chemin; l'air vif qui animait mes paroles les amena à des sentiments d'humanité. Confus et honteux, ils se séparèrent de la troupe meurtrière en jetant les cruels instruments dont ils se disposaient à faire usage. Mais qu'était-ce que quelques bras de moins sur deux mille déterminés à frapper sans pitié? Voyant l'inutilité des mouvements que je me donnais, je me déterminai à me retirer, pour n'être pas témoin de la sanglante tragédie qui allait se passer. Je n'eus pas fait quelques pas, qu'un sentiment de compassion me rappela sur le rivage, d'où je jetai les yeux sur ces malheureuses victimes dont on préparait le sacrifice. Leur état renouvela ma sensibilité. La frayeur qui les avait saisies leur laissait à peine assez de force pour se soutenir; leurs visages consternés et abattus étaient une vraie image de la mort. C'était fait de leur vie. En effet, ils allaient expirer sous une grêle de coups, si leur conservation ne fût venue du sein même de la barbarie, et si la sentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce semble, devaient être les premiers à la prononcer.

« L'officier français qui commandait dans la barque s'était aperçu des mouvements qui s'étaient faits sur le rivage. Touché de cette commisération si naturelle à un honnête homme à la vue des malheureux, il tâcha de la faire passer dans le cœur des Outaouais, maîtres des prisonniers; il mania si adroitement leurs esprits, qu'il vint à bout de les rendre sensibles et de les intéresser en faveur de la cause des misérables. Ils s'y portèrent avec un zèle qui ne pouvait qu'infailliblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage pour que la voix pût y porter, qu'un Outaouais, prenant fièrement la parole, s'écria d'un ton menaçant : « Ces prisonniers sont à moi; je prétends qu'on me respecte en respectant ce qui « m'appartient; trêve d'un mauvais traitement, dont tout l'odieux rejaillirait sur ma « tête. » Cent officiers français auraient parlé sur le même ton, que leurs discours n'auraient abouti qu'à leur attirer, à eux, des mépris, et à leurs captifs des redoublements de coups; mais un sauvage craint son semblable et ne craint que lui. Leurs moindres disputes vont à la mort; aussi n'en viennent-ils guère là. Les volontés de l'Outaouais furent donc aussitôt respectées que notifiées; les prisonniers furent débarqués sans tumulte et conduits au fort... »

A leur passage au camp de Lévis, le chevalier tenta de racheter un colonel de la milice anglo-américaine qui se trouvait au nombre des captifs; mais, dit-il, il ne fut pas possible de le retirer de leurs mains, quelque offre qu'il fît faire pour cela, et il fut emmené dans le pays des sauvages.

Le P. Roubaud ajoute dans son récit qu'il vit passer par bandes les infortunés captifs, traînés, la corde au cou, le visage terrifié, le corps ruisselant de sueur.

Ayant remarqué l'un d'eux, qu'il reconnut pour un officier à quelques lambeaux d'uniforme qui lui restaient, il s'approcha d'un des Outaouais qui l'emmenait, et, lui adressant la parole de l'air le plus caressant qu'il pût, il lui fit comprendre qu'il désirait racheter ce prisonnier. L'Outaouais le repoussa avec un geste si menaçant, que le Père se retira tout effrayé.



Pennahouel assistant au conseil du Portage.

Quelque temps après, comme il parcourait à l'entrée de la nuit le camp indien, il remarqua un groupe de sauvages faisant festin autour d'un bûcher. Au bout de quelques perches plantées en terre pendaient des morceaux de viandes qui grillaient à la flamme. Le Père s'approche et recule d'horreur en apercevant un des Indiens tenant une tête humaine qu'il dévorait : c'était celle d'un prisonnier qui venait d'être jeté à la chaudière. Aux remontrances que lui fit le Père, le sauvage répondit froidement, en continuant son festin : « Toi avoir le goût français; moi, sauvage, cette viande bonne pour moi. »

Montcalm prend occasion de ces horreurs pour rendre justice aux sauvages chrétiens. « Ce ne sont, dit-il, que ceux d'en haut qui commettent ces cruautés; nos domiciliés n'y prennent aucune part. Ils se confessent toute la journée. »

Montcalm tint conseil sur conseil avec les sauvages durant toute la journée du 25, sans réussir à racheter les malheureux captifs, qui, exposés à chaque instant à être assommés, étaient en proie à des terreurs pires que la mort. La victoire avait rendu les sauvages plus insolents et plus intraitables que jamais.

Ce ne fut qu'après minuit qu'ils consentirent, non à rendre la liberté à leurs captifs, mais à permettre de les envoyer au marquis de Vaudreuil, en se réservant le droit de les reprendre au retour. Ils exigèrent même que le marquis de Montcalm donnât à chaque bande un reçu signé de sa main. L'escorte et les canots étaient prêts à recevoir ces malheureux, qui furent dirigés sur Montréal.

Depuis leur victoire, les sauvages ne parlaient plus que de partir; ils voulaient à tout prix s'en retourner dans leur pays. Ils avaient fait coup, disaient-ils, et c'était tenter le Maître de la vie que de s'exposer à de nouveaux combats. Montcalm se hâta de convoquer deux grands conseils de toutes les nations sauvages : l'un au camp de la Chute, l'autre à celui du Portage, pour les rattacher à l'expédition et leur faire connaître la marche de l'armée. Trois orateurs célèbres y portèrent la parole : Kisensik, de la tribu des Népissings; Lamotte, de celle des Folles-Avoines; et le vieux Pennahouel, orateur des Outaouais, le plus remarquable de tous. C'était un homme d'un esprit et d'une sagacité extraordinaires, autrefois l'ennemi acharné des Français, mais devenu leur ami dévoué, surtout depuis qu'il s'était lié d'amitié avec le marquis de la Galissonnière, qui avait admiré son intelligence et s'était amusé de ses spirituelles saillies.

Pendant que Montcalm prononçait son discours, un gros arbre tomba fortuitement à quelques pas de l'assemblée. Le général, sans perdre sa présence d'esprit, interpréta pour lui ce présage : « Voilà, s'écria-t-il, comment l'Anglais sera renversé, comment tomberont les murs du fort George. C'est le Maître de la vie qui nous l'annonce. »

Lamotte accepta l'augure au nom des tribus d'en haut; et Pennahouel, se levant avec solennité, l'appuya par ces paroles :

« Mon père, moi, qui de tous les sauvages compte le plus de lunes, je te remercie, au nom de toutes les nations et au mien, des bonnes paroles que tu viens de nous donner, je les approuve; personne ne nous a jamais mieux parlé que toi. C'est le manitou de la guerre qui t'inspire. »

Un grand nombre d'officiers français, attirés par la curiosité, étaient accourus au Portage, et formaient un second cercle autour du grand conseil qui siégeait au centre du camp. Aucun de ces officiers, quelque accoutumé qu'il fût aux scènes d'opéra et aux féeries des boulevards parisiens, n'avait vu de spectacle plus théâtral et mieux fait pour frapper l'imagination. Tout y prêtait à la fois : le lieu, les hommes et les choses. Ce camp militaire, avec ses tentes dressées dans une clairière, au milieu d'une vallée déserte, entre deux chaînes de montagnes couvertes de la base au sommet de forêts vierges, dans toute la splendeur de leur feuillage d'été, exhalant sous un ciel napolitain de chauds effluves chargés de senteurs sauvages; ces officiers pimpants, aux blancs uniformes galonnés d'or, aux cheveux poudrés sous leur chapeau à panache, qu'on eût dit de petits maîtres déplacés en un tel lieu, s'ils n'avaient été aussi braves qu'élégants; et autour d'eux, les coudoyant, les frôlant de leur corps nu, des Sakis, des Iowas de l'extrême ouest, des Mascoutins, mangeurs d'hommes; enfin toute cette agglomération plus semblable à une mascarade qu'à une armée, et, en perspective, une victoire assombrie par une sanglante tragédie.

Kisensik, l'orateur des Népissings, debout au milieu du conseil, porta la parole au nom des sauvages chrétiens :

« Mes frères, dit-il en s'adressant aux nations des pays d'en haut, nous sauvages domiciliés, vous remercions d'être venus nous aider à défendre nos terres contre l'Anglais qui les veut usurper. Notre cause est bonne, et le Maître de la vie la favorise. En pouvez-vous douter, mes frères, après le beau coup que vous venez de faire? Nous l'avons admiré, nous vous en faisons notre compliment; il nous couvre de gloire, et le lac Saint-Sacrement, teint du sang de Corlar[1], attestera éternellement cet exploit. Que dis-je? il couvrira aussi de gloire nous, vos frères, et nous en tirons vanité. Notre joie doit encore être plus grande que la tienne, mon père, continua-t-il en s'adressant au marquis de Montcalm, toi qui as passé le grand lac non pour ta propre cause, car ce n'est pas sa cause qu'il est venu défendre, c'est le grand roi qui lui a dit : Pars, passe le grand lac, et va défendre mes enfants. Il va nous réunir, mes frères, et nous lier par le plus solennel des nœuds. Acceptez-le avec joie, ce nœud sacré, et que rien ne puisse plus le rompre. »

Cette harangue fut rendue aux nations par les différents interprètes et reçue avec applaudissements.

Le marquis de Montcalm leur fit dire ensuite :

« Mes enfants, je suis ravi de vous voir tous réunis pour les bonnes affaires. Tant que durera votre union, l'Anglais ne pourra vous résister. Je ne puis mieux vous parler que votre frère Kisensik vient de le faire. Le grand roi m'a sans doute envoyé pour vous protéger et vous défendre, mais il m'a recommandé surtout de chercher à vous rendre heureux et invincibles, en établissant entre vous cette amitié, cette union, ce concours pour opérer les bonnes affaires, qui doivent se trouver entre des frères, enfants du même père, du grand Ononthio. »

Alors Montcalm, levant le collier à six mille grains, qu'il tenait entre ses mains, ajouta : « Par ce collier, gage sacré de sa parole, symbole de bonne intelligence et de force par la liaison des différents grains qui le composent, je vous lie tous les uns avec les autres, de manière qu'aucun de vous ne puisse se séparer avant la défaite de l'Anglais et la destruction du fort George. »

Cette parole fut alors rapportée par les divers interprètes, et le collier jeté au milieu de l'assemblée.

Il fut relevé par les orateurs des différentes nations, qui les exhortèrent à l'accepter, et Pennahouel, en le présentant à celles des pays d'en haut, leur dit :

« Voilà maintenant un cercle tracé autour de nous par le grand Ononthio, qu'aucun de nous n'en sorte; tant que nous resterons dans son enceinte, le Maître de la vie sera notre guide, nous inspirera ce que nous devons faire et favorisera toutes nos entreprises. Si quelqu'un en sort avant le temps, le Maître de la vie ne répond plus des malheurs qui pourront le frapper; que son infortune ne retombe que sur lui, et non sur les nations qui se promettent ici une union indissoluble et la plus grande obéissance à la volonté de leur père. »

Les officiers français s'étaient peu à peu glissés à travers les rangs et obstruaient la vue des orateurs. Les Sakis, les Folles-Avoines et les Renards quittèrent alors l'assemblée, parce que, disaient-ils, on les empêchait de voir leur père et d'entendre sa parole.

[1] Nom sous lequel les sauvages désignaient les Anglais.

Le marquis de Montcalm, averti à temps, les envoya chercher et fit retirer les curieux.

L'assemblée paraissait avoir réussi, quand on apprit que les Miamis s'étaient dérobés secrètement avec leurs canots, qu'ils avaient *portagés* à travers les bois, de crainte d'être retenus. Cette désertion amena un ébranlement général : deux cents sauvages s'en allèrent, le reste ne fut retenu qu'à force de cajoleries, de présents et de promesses. La plupart d'entre eux, bivouaqués à la sortie du lac, s'y livraient jour et nuit à des orgies indescriptibles. Les bûchers qu'ils allumaient de tous côtés, sans la moindre précaution, mirent le feu au camp de M. de Contrecœur, qui à partir de ce jour porta le nom de Camp-Brûlé. Faute de viande fraîche ou de prisonniers anglais à manger, ils envahirent un parc où l'on tenait en réserve un troupeau de bétail, tuèrent dix-huit de ces animaux et les dévorèrent. Cette hécatombe, ou, comme l'appelle Bougainville, cette Saint-Barthélemy de bestiaux les calma.

Enfin, le 29 juillet, l'armée commença à se mettre en mouvement. Elle comptait huit mille dix-neuf hommes de toutes armes, répartis comme suit :

2570 hommes de troupes de terre;
3470 hommes de troupes de la marine et de la milice;
180 canonniers;
1799 sauvages.

Chaque tribu, imitant, sans le savoir, une coutume de la plus haute antiquité, fit le dénombrement de sa troupe en présentant autant de bûchettes qu'elle comptait de guerriers.

Il avait été convenu que l'armée marcherait en deux divisions : la première, sous M. de Lévis, suivrait par terre la rive occidentale du lac, tandis que la seconde irait par eau. Le rendez-vous était à la baie de Ganaouské (North West Bay), où M. de Lévis devait signaler son arrivée par trois feux placés en triangle sur le flanc de la montagne. Comme la route de terre à travers un pays montueux, obstrué d'épaisses forêts, était beaucoup plus pénible et plus longue, le détachement du chevalier partit deux jours avant celui de Montcalm. Ce premier détachement, de deux mille cent soixante-dix hommes, l'élite des troupes françaises et canadiennes, était accompagné de huit cents sauvages; chaque homme portait pour tout bagage une couverte, son havresac et ses armes.

Le soir du 29 juillet, il alla bivouaquer à une demi-lieue du Portage, au Camp-Brûlé. On se mit en marche à quatre heures du matin. Les sauvages et les volontaires de Villiers, coureurs des bois à toute épreuve, formaient l'avant-garde, frayant la route à travers les broussailles, les branches d'arbres et les troncs renversés couverts de mousse, où l'on enfonçait jusqu'à la cheville du pied. Il faut avoir marché dans nos forêts primitives pour avoir une juste idée de l'enchevêtrement de végétations inextricables qui s'élèvent partout, sur un terrain semé de toute espèce d'inégalités et d'obstacles. On fit ainsi la montée et la descente de la montagne Pelée par une chaleur d'Italie. Le détachement marchait sur trois colonnes : les grenadiers au centre, deux brigades canadiennes avec les piquets de la ligne et de la marine à droite, deux brigades canadiennes sur la gauche. On campa à quatre heures du soir dans une forte position, après avoir fait quatre lieues. Les troupes, non accoutumées à ce genre de marche, étaient éreintées. Un bon nombre de traînards, deux officiers, un de la ligne, l'autre de la marine, étaient restés en arrière à bout de forces.

L'expédition continua sa marche dans le même ordre les deux jours suivants, et arriva, le soir du 1er août, à la baie de Ganaouské par une pluie d'averse. Le chevalier de Lévis, aussi ferme de corps que de volonté, avait supporté galamment les fatigues du soldat. Après avoir solidement établi son camp au bord d'un ravin, qui le protégeait de front, tandis que sa gauche s'appuyait sur le lac et sa droite sur le flanc de la montagne, il fit allumer les signaux convenus.

En partant du Portage, les Indiens avaient suspendu à des arbres un capot, une paire de mittasses et un brayet, auxquels ils avaient sacrifié. Les missionnaires, qui avaient élevé leur autel dans le voisinage, en conçurent des scrupules et eurent l'idée assez singulière de consulter Montcalm pour savoir si on pouvait célébrer la messe en un lieu où l'on sacrifiait au diable. Le casuiste militaire, dit ironiquement Bougainville, répondit qu'il valait mieux la célébrer là que de ne pas la célébrer du tout.

Les sauvages restés au camp, ennuyés d'une longue inaction, mécontents d'ailleurs de la défense qui venait d'être faite de leur livrer de la boisson, n'eurent pas la patience d'attendre la levée du camp. Ils partirent en canots le dimanche soir, 31 juillet, avec trois cents Canadiens qu'on leur avait adjoints, et allèrent camper à quatre lieues sur une pointe du lac, où ils devaient attendre le marquis de Montcalm. Ce lieu était infesté de serpents à sonnettes, que les sauvages s'amusèrent à poursuivre et à tuer. Çà et là, le long de la grève, gisaient des berges abandonnées et des cadavres en putréfaction, tristes vestiges de la défaite des Anglais.

Le matin du 1er août, les deux cent quarante-sept bateaux de transport étaient échelonnés à la sortie du lac, prêts à recevoir l'armée.

Cent hommes de garnison et cent travailleurs armés avaient été laissés à Carillon; cinquante au camp du Portage, où se trouvait le dépôt des vivres. De fortes averses avaient retardé l'embarquement des troupes, qui ne fut terminé que dans l'après-midi. A cinq heures du soir, la flottille avait rejoint les sauvages, dont les cent cinquante canots d'écorce, lancés à son approche et se plaçant à l'avant-garde, attirèrent tous les regards par l'aspect original qu'ils offraient. « Ce coup d'œil, dit Montcalm, était curieux, même pour un militaire accoutumé à voir les armées européennes, mais qui ne peut se représenter le spectacle de quinze cents sauvages nus dans leurs canots. »

Le lac, avec ses promontoires abrupts et son archipel d'îles, à travers leque circulait la flottille, disparut peu à peu dans les ténèbres d'une nuit pluvieuse. Vers les onze heures, on vit briller, à l'horizon des montagnes, quelques lumières qui paraissaient comme trois étoiles, et qui grandirent à mesure qu'on s'approchait. Elles annonçaient la présence du chevalier de Lévis. Avant le jour, les deux corps d'armée s'étaient rejoints et prirent quelque repos.

« Comme nous étions, dit Montcalm, à portée des découvreurs ennemis, on avait défendu de tirer et de faire du feu, ni de battre la caisse, dans la crainte d'être découverts. Le Français, qui ne doute de rien, a tiré, fait du feu et même sonné du cor, comme pour une partie de chasse. »

La matinée fut employée à distribuer des vivres pour quatre jours au détachement de M. de Lévis, qui reprit son mouvement vers onze heures, à travers un pays plat, couvert de belles forêts, mais entrecoupé de marécages qui rendaient la marche extrêmement fatigante. Les bateaux avaient ordre de s'avancer en se tenant toujours à la hauteur du détachement. A cinq heures du soir, au pied d'une pointe



du sommet de laquelle on découvrait le fort William-Henry à une lieue de distance, le chevalier de Lévis assit son camp dans une position avantageuse, défendue en avant par un ruisseau, à gauche par le lac, à droite par la montagne, et envoya MM. de Bougainville et Wolff avertir le marquis de Montcalm que les bateaux pouvaient aborder en arrière de ses lignes.

Le beau temps était revenu, tout était tranquille dans le camp avant minuit, lorsqu'on aperçut, à la clarté des étoiles, deux berges qui s'approchaient sur le lac. Personne ne pouvait s'expliquer pourquoi ces berges couraient ainsi à une perte certaine, car il était impossible de supposer que les Anglais n'eussent eu aucune connaissance de l'approche de l'armée. Cependant les deux berges avançaient toujours, n'entendant aucun bruit et attirées par un objet éclatant qu'elles ne pouvaient discerner : c'était une tente dressée sur un des bateaux qui, éclairée par les étoiles, ressortait sur l'ombre du rivage. Tout à coup un des moutons vivants amenés dans les bateaux se mit à bêler. A ce bruit, qui décelait une embuscade, les berges firent volte-face et se mirent à fuir précipitamment le rivage opposé. Aussitôt des hurlements épouvantables sortirent du gosier de mille sauvages, qui se précipitèrent dans leurs canots pour les poursuivre. Berges et canots disparurent dans l'ombre, et l'on n'entendit plus que les cris, qui continuaient toujours en s'éloignant. Les équipages des berges, en arrivant au rivage, tirèrent quelques coups de fusil et se jetèrent dans les bois. Un sauvage népissing avait été tué et deux autres blessés. Trois prisonniers anglais furent amenés au camp et interrogés. Ils apprirent que le commandant du fort George avait su la veille l'approche de l'armée; « qu'à six heures du soir il lui était arrivé un renfort de mille hommes avec quatre pièces de canon et un convoi de vivres de cinquante chariots; que l'ordre avait été donné de venir au-devant de nous pour nous attaquer; qu'à minuit on devait tirer un coup de canon qui était le signal pour prendre les armes, et que l'on marcherait à la pointe du jour[1]. »

A la suite de cette déposition, les malheureux prisonniers, dont les sauvages ne voulurent pas se dessaisir, furent ramenés dans leur camp et massacrés la nuit même par les parents du Népissing tué dans le combat. Ce chef fut inhumé avec toute la pompe des cérémonies indiennes. « Le cadavre, dit le P. Roubaud, avait été paré de tous les ornements que la plus originale vanité puisse mettre en œuvre : colliers de porcelaine, bracelets d'argent, pendants d'oreille et de nez, habits magnifiques, tout lui avait été prodigué; on avait emprunté le secours du fard et du vermillon pour faire disparaître sous ces couleurs éclatantes la pâleur de la mort. On n'avait oublié aucune des décorations d'un militaire sauvage : un hausse-col, lié avec un ruban de feu, pendait négligemment sur sa poitrine, le fusil appuyé sur son bras, le casse-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudière remplie à ses côtés. Dans cette attitude guerrière, on l'avait assis sur une éminence revêtue de gazon qui lui servait de lit de parade. Les sauvages, rangés en cercle autour de ce cadavre, gardèrent pendant quelques moments un silence sombre. L'orateur le rompit en prononçant l'oraison funèbre du mort; ensuite succédèrent les chants et les danses, accompagnés du son des tambours de basque entourés de grelots. »

A l'aube du jour, la dépouille du guerrier fut déposée dans la tombe, avec des provisions pour son voyage au pays des âmes.

[1] *Journal de Lévis*, p. 96.



Quand le voyageur s'arrête aujourd'hui à la tête du lac George, il a peine à reconnaître l'emplacement qu'occupait le fort William-Henry. De ses murailles et de ses fossés, il ne reste que de vagues ondulations de terrain. Des champs cultivés ont été taillés çà et là dans la forêt, et de gracieux villages s'élèvent au bord du lac; mais les grandes lignes de l'horizon ont gardé leur aspect sauvage. Les belles montagnes du lac Saint-Sacrement mirent toujours leur panache de verdure dans ses eaux limpides. Quand revient cette quinzaine d'août témoin des tragiques événements que nous allons dire, les promontoires et les îles revêtent toujours les mêmes teintes d'une fin d'été; et, quand le sifflet de l'engin à vapeur qui a remplacé le canon de Montcalm a cessé de retentir, les feuilles mortes que la brise emporte sur le lac y retombent dans le même silence qu'autrefois.

Le 3 d'août, l'armée fut sur pied dès que l'aurore eut paru à la cime des montagnes. Le canon entendu à minuit, comme l'avaient annoncé les prisonniers, faisait croire à une attaque des ennemis. L'armée se mit en marche à travers les bois, le détachement de Lévis faisant l'avant-garde éclairé par les sauvages. Montcalm commandait à sa suite le gros de l'armée. Cinq cents hommes, aux ordres du lieutenant de Privat, avaient été laissés à la garde des bateaux.

Les Anglais ne sortirent pas de leurs retranchements. Une escouade conduisit le colonel Bourlamaque, chargé de la direction du siège, et l'ingénieur en chef Desandrouins sur les hauteurs voisines pour examiner le fort; ils reconnurent que le côté le plus vulnérable était précisément celui par où s'avançait l'armée. A droite, c'est-à-dire au sud-est, le fort George était défendu par un marais impraticable; à gauche, par le lac; et des deux autres côtés par un bon fossé palissadé.

Ces remparts étaient formés par un assemblage de grosses pièces de bois croisées les unes sur les autres et solidement liées ensemble; les insterstices en étaient remplis de terre et de gravier.

On avait pratiqué à une portée de canon de la place un *désert* dont les arbres, à demi brûlés et couchés l'un sur l'autre, offraient, ainsi que leurs souches, un obstacle presque inconnu dans les approches des places d'Europe. A l'est du fort, un camp retranché avait été construit sur une hauteur très avantageuse, dominant le fort lui-même et protégée en grande partie par des marécages. Les retranchements en étaient faits de troncs d'arbres posés les uns sur les autres; ils avaient peu d'étendue, beaucoup de flancs munis d'artillerie, et pouvaient être bordés par les ennemis.

Le fort et le camp retranché, qui communiquaient par une chaussée construite le long du rivage, étaient défendus par vingt-neuf canons, trois mortiers, un obusier, dix-sept pierriers, en tout cinquante pièces d'artillerie, et par une garnison de deux mille quatre cents hommes, commandée par le lieutenant-colonel Monro, du 35e régiment de l'armée anglaise, vétéran écossais d'une bravoure personnelle incontestable, mais d'un caractère faible, comme le démontrèrent les événements.

Bourlamaque et Desandrouins revenus de leur expédition et le plan d'attaque décidé, l'armée, qui avait fait halte de onze heures à midi, accéléra le pas pour s'emparer avant la fin du jour des hauteurs qui dominaient la place. Tandis qu'une partie des Indiens opéraient sur la droite en escarmouchant avec les avant-postes ennemis, qu'ils refoulaient sous les murs du fort, le reste des sauvages menaçaient la gauche en faisant une démonstration sur le lac. Leurs canots rangés de front sur

une même ligne s'étendant d'une rive à l'autre, ils pagayaient à coups réguliers, en faisant tressaillir les échos par des milliers de cris, auxquels répondaient les guerriers échelonnés sur le cercle des hauteurs voisines. Les bateaux de l'artillerie, qui s'avançaient en arrière d'une pointe, débouchèrent alors sur la droite et répondirent aux cris des Indiens par une décharge générale à laquelle ripostèrent les canons des deux retranchements. En ce moment le soleil, qui baissait à l'horizon des montagnes auxquelles s'adossait l'armée, mettait en pleine lumière le vallon où s'élevait le fort George, avec ses solides bastions au-dessus desquels flottait le drapeau britannique, avec sa vaste clairière embarrassée de souches et de squelettes d'arbres renversés et noircis par la flamme, avec les lignes irrégulières de son camp retranché. Tout autour s'arrondissait la ceinture des grands bois s'étageant en amphithéâtre jusqu'au bord du ciel. Plusieurs rangées de tentes, placées non loin des glacis à l'ouest du fort, étaient repliées en toute hâte et transportées au camp, tandis qu'une centaine de soldats anglais essayaient de rassembler et de sauver un troupeau de cent cinquante bestiaux qui paissaient dans les bas-fonds du voisinage. Les sauvages, dont les cris démoniaques retentissaient sur toute la lisière du bois, effrayèrent les soldats, les repoussèrent sous les murs de la place, amenèrent le troupeau et vinrent offrir vingt-cinq bœufs au général, lui disant que c'était pour remplacer ceux qu'il avait mangés au Portage, et qu'il pouvait s'en servir pour traîner ses gros fusils.

Le chevalier de Lévis, par un mouvement hardi, s'était avancé au delà du camp retranché, où il avait divisé ses troupes en deux corps : le premier occupant le chemin du fort Édouard, pour intercepter les secours qui pouvaient venir de cette place; le second stationnant un peu en arrière, pour masquer et observer les mouvements qui se faisaient au fort et au camp retranché. Le marquis de Montcalm, que le chevalier prévint de ses dispositions, fit faire halte à son armée et alla le rejoindre. Tous deux examinèrent de nouveau les fortifications ennemies, et se convainquirent par leurs propres yeux qu'elles exigeaient, pour être emportées, un siège régulier.

Ordre fut donné à Bourlamaque, qui se trouvait alors à la hauteur du fort George avec les régiments de la Sarre et de Royal-Roussillon, de rétrograder et d'aller prendre une position que le général venait de reconnaître. C'est l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Caldwell : la gauche y était appuyée au lac, la droite à des cavités inaccessibles, le front à un ravin au fond duquel coulait un petit ruisseau, et dont la berge masquait le fort. Une petite anse, formée par cette berge qui s'avance dans le lac, favorisait l'accès des bateaux.

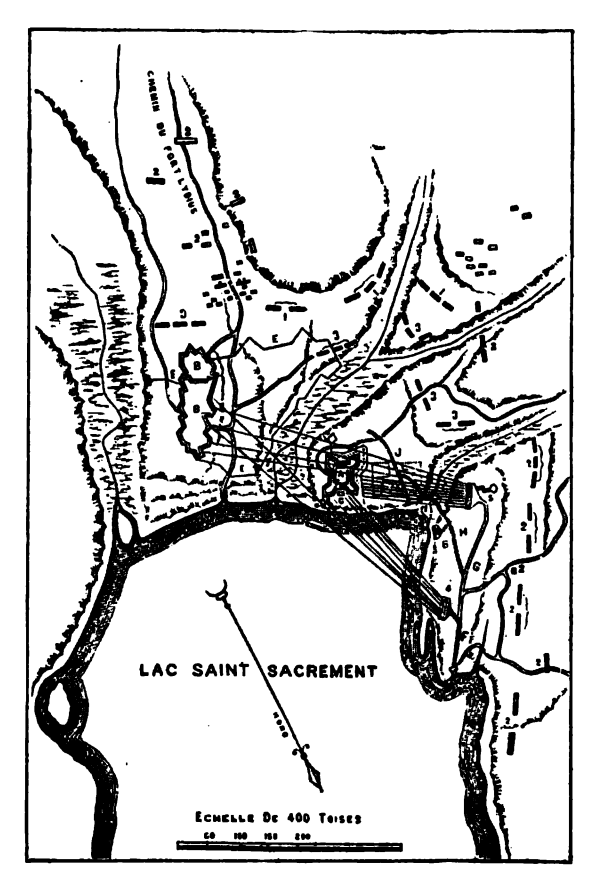
Aussitôt leur camp dressé, les deux régiments se mirent à couper des fascines, à faire des saucissons et à déblayer le ravin destiné au dépôt de l'artillerie.

Le régiment de la Reine alla bivouaquer à un quart de lieue en arrière du chevalier de Lévis, pour le soutenir au besoin.

Le soir même, le marquis de Montcalm fit porter par M. de Fontbrune, aide de camp de Lévis, une lettre au colonel Monro pour le sommer de se rendre, l'avertissant au nom de l'humanité que, s'il attendait l'assaut, il serait impossible d'arrêter les sauvages, qui massacreraient toute la garnison. Le colonel répondit, en homme de cœur, qu'il était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Durant l'armistice, les sauvages se montrèrent en si grand nombre dans la clairière, que les assiégés furent frappés de stupeur en voyant l'effroyable contin-

gent qu'ils apportaient à l'armée française. De tous les guerriers de ces différentes nations, nuls ne haïssaient les Anglais autant que les Abénakis, leurs voisins, avec qui ils avaient presque toujours été en guerre. Les New-Englanders, loin de chercher à les humaniser, rivalisaient souvent de cruauté avec ces barbares. Pour n'en citer qu'un exemple, un parti de rangers, ayant un jour surpris et capturé quatorze



Plan du fort William-Henry ou fort George.

A. Fort William-Henry.
B. Camp retranché.
C. Hangar entouré de palissades.
D. Anse où débarqua l'artillerie.
E. Ancien retranchement.
F. Travaux de la nuit du 4 au 5 août.
G. Travaux du 5 au 6.
H. Travaux du 6 au 7.
I. Passage d'un marais fait en plein jour.
J. Travaux du 7 au 8.

1. Position pour l'investissement, aux ordres de M. le marquis de Lévis.
2. Position pendant le siège.
3. Position pendant la démolition du fort.
4. Batterie de huit pièces et un mortier.
5. Batterie de dix pièces et un mortier.
6. Batterie de six pièces qui n'ont pas tiré.
▬ Troupes de terre.
═ Troupes de la marine et Canadiens.
⊂⊃ Sauvages.

de ces sauvages, s'étaient amusés à les couper par morceaux et à éparpiller sur le sol ces horribles restes.

Avant que l'officier envoyé en otage par Monro fût sorti du camp français, un Abénakis l'aborda et lui dit en mauvais français : « Ah ! toi ne pas te rendre? Eh bien, tire le premier; mon père tirera ensuite ses gros fusils ; alors, toi, te bien défendre, car si je te prends, point de quartier à toi. »

Dès l'aurore l'avant-garde, dont la position était critique à la distance où elle était, dans un pays montagneux et boisé, reçut ordre de se rapprocher du lac. En même temps Montcalm attira à lui toutes les troupes de ligne, le bataillon de la

marine et les deux brigades de Saint-Ours et de Gaspé. Le chevalier de Lévis resta à l'avant-garde avec les brigades de Repentigny, de Vassan, de Courtemanche, de La Corne, les volontaires de Villiers et tous les sauvages. Il devait multiplier ses mouvements sur la gauche et pousser des reconnaissances vers le chemin de Lydius, pour laisser croire à l'ennemi que cette communication était encore interceptée.

Au coucher du soleil, les bateaux se mirent en mouvement pour venir accoster dans l'anse où devait se faire le débarquement de l'artillerie, et le lieutenant-colonel de Roquemaure fut commandé avec six piquets pour la garde de tranchée. Les troupes restées au camp devaient passer la nuit au bivouac, afin d'être à portée de secourir la garde de tranchée en cas de besoin. On continua le reste du siège à prendre les mêmes précautions.

Cinq cents travailleurs ouvrirent la tranchée à douze cents pieds de la place, en face de la capitale du bastion nord-est, et préparèrent le terrain pour une batterie de sept pièces de canon, un obusier et un mortier devant battre les flancs qui défendaient cette capitale, et écharper les deux fronts du nord-ouest et du nord-est.

On creusa aussi cette nuit un boyau qui communiquait du dépôt à cette batterie, et l'on commença une parallèle.

Tous ces travaux s'opéraient au grondement du canon ennemi, qui jetait des éclairs dans l'obscurité, et dont les boulets, en labourant le sol, faisaient voler en éclats les arbres renversés. Sous les tentes les plus rapprochées, quelques officiers et soldats qui dormaient, enveloppés dans leurs couvertes ou leurs peaux d'ours pour se protéger contre le froid de la nuit, furent atteints par les boulets, et Montcalm dut changer la disposition de son camp. Il fit reculer les tentes de la Sarre et porter le régiment de Royal-Roussillon en potence derrière celui de la Reine, placé hors d'atteinte.

Durant toute la journée, autant de travailleurs, remplaçant ceux de la nuit, perfectionnèrent la batterie.

Les sauvages et les francs-tireurs canadiens, cachés dans les plis du terrain ou derrière les souches, fusillaient continuellement autour de la place. Dans le camp retranché aussi bien que dans le fort régnait la plus grande activité : on commença un second retranchement à l'intérieur du premier; on enleva les toitures des casernes et des hangars pour donner moins de prise à l'incendie, et on jeta dans le lac une grande quantité de planches et de bois de chauffage. Comme, à distance, on ne pouvait discerner la nature de ces objets, les sauvages vinrent se plaindre au général de ce qu'ils allaient perdre une partie du butin qu'ils espéraient piller, et demandèrent des troupes pour arrêter ces mouvements.

Cependant la fusillade qui se faisait autour du fort détournait les sauvages des avant-postes, où ils étaient le plus utiles. Montcalm les assembla en conseil le soir du 5.

« Mes enfants, leur dit-il, vous n'écoutez plus la voix de votre père; il semble que vous avez perdu l'esprit. Au lieu de rester au camp de M. le chevalier de Lévis, vous vous exposez sans nécessité dans le désert du fort, où plusieurs de vos guerriers ont été tués. J'en ai été profondément affligé, car le moindre des vôtres est d'un grand prix à mes yeux. Sans doute il est avantageux d'incommoder l'Anglais par le feu de la mousqueterie, mais ce n'est pas là l'objet principal. Votre grande

occupation doit être de m'instruire de toutes les démarches de l'ennemi, et d'entretenir pour cela des partis continuels. »

Le marquis termina son discours en les exhortant à aller tous se réunir au camp du chevalier de Lévis; qu'ils y trouveraient toutes les munitions de guerre et de bouche dont ils avaient besoin; que les missionnaires allaient même s'y établir, et que c'était là où les enfants de la prière les rencontreraient; que le chevalier de Lévis leur expliquerait la volonté de leur père; que lui-même serait toujours prêt à écouter les avis et les représentations de leurs chefs. Enfin, pour leur remettre l'esprit, les faire rentrer dans la bonne voie, effacer le passé et répandre sur l'avenir la lumière des bons conseils, il leur offrit deux colliers et dix branches de porcelaine.

Les sauvages les acceptèrent et promirent de mieux observer la volonté de leur père; mais ils ajoutèrent qu'eux aussi ils avaient quelque chose sur le cœur. Invités avec douceur à parler librement, ils se plaignirent qu'on ne leur disait plus rien; qu'on ne rendait à leurs chefs aucun compte des opérations, et qu'on les traitait comme des esclaves, prétendant les faire marcher à la découverte sans avoir délibéré avec leurs chefs.

« Mon père, ajoutèrent-ils, tu as apporté ici l'art de la guerre des pays qui sont au delà du grand lac. Nous savons que dans cet art tu es un grand maître; mais pour la science et la ruse des découvertes, pour la connaissance de ces bois et la façon d'y faire la guerre, nous l'emportons sur toi. Consulte-nous, et tu t'en trouveras bien[1]. »

Montcalm les apaisa par une de ces réponses habiles qu'il savait ménager avec art. Il les assura d'abord que, s'ils avaient été négligés, ce ne pouvait être que par une de ces méprises inévitables dans le tumulte d'affaires dont il était accablé; qu'il appréciait hautement leurs talents pour la guerre de découvertes, et qu'ample satisfaction leur serait accordée. Il conclut par un mot dont l'effet ne pouvait manquer. Il leur annonça que le lendemain les gros fusils commenceraient à tirer. A cette nouvelle éclatèrent d'immenses cris d'acclamation qui, joints à la canonnade du fort, ébranlèrent tous les échos des montagnes.

A l'entrée de la nuit la garde de tranchée fut relevée, et le lieutenant-colonel de Fontbonne la remplaça avec trois compagnies de grenadiers et trois piquets[2]. Sept cents hommes continuèrent la première parallèle et commencèrent à son extrémité une nouvelle batterie de neuf pièces de canon, un mortier et un obusier, qui devaient battre directement le front d'attaque.

Au point du jour, la première batterie fut en état de saluer vivement l'ennemi.

C'était le moment que les sauvages attendaient avec impatience; il fut impossible de les retenir à leurs postes. Accourus tous pour voir tirer les gros fusils de leur père, ils accueillaient chaque décharge par des clameurs immenses, répétées par tous les échos du lac. « Ils étaient sans cesse autour de nos canonniers, dont ils admiraient la dextérité. Mais leur admiration ne fut ni oisive ni stérile. Ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles. Ils s'avisèrent de devenir canonniers; un entre autres se distingua : après avoir pointé lui-même son

[1] *Journal de Bougainville.*

[2] Ne pas confondre M. de Fontbonne, lieutenant-colonel du régiment de Guyenne, avec M. de Fontbrune, lieutenant de grenadiers du régiment de la marine et aide de camp du chevalier de Lévis.



canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avait assigné pour but. Mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des Français, alléguant pour raison de son refus qu'ayant atteint dès son essai le degré de perfection auquel il pouvait aspirer, il ne devait plus hasarder sa gloire dans une seconde tentative. »

Un grand nombre de ces sauvages se glissèrent comme des couleuvres à travers les broussailles jusqu'à un bas-fond, qui s'étendait entre la place et le camp français; là, couchés à plat ventre, ils firent un feu si bien dirigé dans les embrasures, que les ennemis eurent peine à servir leur artillerie. Quelques-uns, imitant ce qu'ils avaient vu à la tranchée et ce que faisaient les francs-tireurs canadiens, remuaient la terre et élevaient de petits épaulements pour s'abriter contre les projectiles.

Pendant la journée du 6 on resta sous les armes, et trois cents travailleurs perfectionnèrent la parallèle et continuèrent la batterie de droite.

Le même jour, les éclaireurs du chevalier de Lévis surprirent trois courriers expédiés du fort Édouard : ils tuèrent le premier, prirent le second et poursuivirent le troisième, qui parvint à s'échapper, grâce à son agilité. On trouva dans les habits du soldat tué une balle renfermant une lettre du général Webb, commandant le camp de Lydius, par laquelle il promettait de secourir le fort William-Henry, au cas où il pourrait rassembler à temps les milices du pays. En attendant, il exhortait le gouverneur à se bien défendre; il insinuait néanmoins qu'il ne devait pas attendre la dernière extrémité, afin qu'il pût obtenir des conditions plus honorables.

La nuit du 6 au 7, M. de Privat, avec trois compagnies de grenadiers et sept piquets, vint relever la garde de tranchée, et cinq cents hommes furent envoyés au travail. Ils furent occupés à continuer les approches, à faire les réparations convenables à la batterie de gauche, à perfectionner celle de droite et à y traîner l'artillerie, afin qu'elle se trouvât en état de tirer au jour. Cette dernière avait un avantage énorme : elle portait sur les retranchements du camp tous les boulets qui passaient par-dessus les défenses du fort.

Le jour, deux cents hommes remplaçaient aux travaux les cinq cents de la nuit.

Vers neuf heures du matin, le marquis de Montcalm envoya au commandant anglais la dépêche interceptée du général Webb. Il y joignit une lettre par laquelle il l'engageait à ne point se défendre à outrance, pour ne pas exciter la fureur des sauvages.

Bougainville, porteur de ce message, raconte ainsi sa mission :

« J'ai débouché de la tranchée, faisant porter devant moi un pavillon rouge, accompagné d'un tambour qui battait le rappel et d'une escorte de dix-huit grenadiers. Les Anglais m'ont crié de faire halte au pied des glacis; un officier et quinze grenadiers sont venus à moi et m'ont demandé ce que je voulais. Sur ce que j'ai dit, que j'avais une lettre de mon général à remettre au commandant anglais, deux autres officiers sont sortis de la place, dont l'un est resté à la garde de mes grenadiers, et l'autre, m'ayant bandé les yeux, m'a conduit d'abord au fort, ensuite au camp retranché, où j'ai remis au commandant la lettre du marquis de Montcalm et celle du général Webb.

« Grands remerciements de la politesse française, protestations de joie d'avoir affaire à un ennemi aussi généreux : tel est le contenu de la réponse du lieutenant-colonel Monro au marquis de Montcalm.

« L'on m'a ramené, les yeux toujours bandés, où l'on m'avait pris, et nos



batteries ont commencé à tirer quand on a jugé que les grenadiers avaient eu le temps de rentrer dans le fort. »

Les volontaires canadiens de Villiers, impatients de se distinguer, attaquèrent le camp retranché, soutenus par une partie des sauvages. L'action fut longue et meurtrière; les Anglais essayèrent une sortie, mais furent repoussés avec perte. Ils auraient pu même être forcés dans leurs retranchements, si la prise du camp eût décidé la reddition du fort.

La nuit du 7 au 8, la garde de tranchée fut relevée par le lieutenant-colonel de Senezergues avec un pareil nombre de compagnies et de piquets d'infanterie. Puis trois cents nouveaux travailleurs poussèrent jusqu'à un petit marais de cinquante ou soixante pieds de largeur, où il fallait cheminer entièrement à découvert. Quoique en plein jour, on se détermina, afin d'accélérer l'ouvrage, à faire ce passage comme celui d'un fossé de place rempli d'eau. Les travailleurs s'y portèrent avec tant d'ardeur, qu'il fut exécuté dans la matinée même, malgré le feu très vif du canon et de la mousqueterie des ennemis. On put ensuite pratiquer dans le marais, à force de fascines et de rondins, une chaussée capable de supporter l'artillerie.

Sur les quatre heures, des découvreurs indiens jetèrent l'alarme dans le camp, en annonçant l'apparition d'une armée sur le chemin de Lydius. Le chevalier de Lévis s'y porta sur-le-champ avec la plus grande partie des Canadiens et des sauvages; le marquis de Montcalm le suivit avec la brigade de la Reine et trois compagnies de grenadiers; les trois autres et les brigades de la Sarre et de Royal-Roussillon restèrent aux ordres de M. de Bourlamaque, pour couvrir nos tranchées et le camp.

On reconnut bientôt que c'était une fausse alerte. Avant la fin du jour toutes les troupes étaient rentrées au camp, sans que le travail du siège eût été interrompu.

Le terrain situé au delà du marais s'élevait en pente et formait un plateau occupé par un jardin potager, à l'usage de la garnison. Le fond de ce plateau ayant été jugé favorable pour l'emplacement d'une batterie, on y commença les travaux d'une troisième de six pièces de canon, et on les poursuivit toute la nuit du 7.

Au jour, pareil nombre de travailleurs perfectionnèrent l'ouvrage ainsi que le passage du marais.

La nuit du 8 au 9, le chevalier de Bernetz, lieutenant-colonel de Royal-Roussillon, prit la garde de tranchée avec les grenadiers de Languedoc, Guyenne et Béarn et six piquets. Il soutenait cinq cents travailleurs qui creusèrent une parallèle embrassant tout le front d'attaque au delà du marais, à trois cent soixante pieds du fort. En avant de cette parallèle on devait construire deux batteries : l'une de brèche aurait battu « la berme sur laquelle le revêtement était assis; l'autre aurait aidé la première en enfilant la même brèche, et aurait pu battre les retranchements et leurs communications avec la place[1] ».

Le travail fut fort inquiété dès le commencement par la mousqueterie des Anglais et par leurs canons chargés à balles. Mais la terre étant très aisée à remuer, nos travailleurs furent bientôt à couvert. A l'aube du jour, la tranchée se trouvait en fort bon état et les batteries prêtes à tirer.

[1] *Journal de Desandrouins.*

Après le lever du soleil, trois cents soldats remplacèrent ceux de la nuit.

Les troupes françaises et canadiennes étonnaient leurs chefs aussi bien que les assiégés par leur ardeur infatigable. C'était, en effet, chose merveilleuse que de voir avec quelle facilité ces vaillants hommes quittaient et reprenaient tour à tour le mousquet du fantassin et l'outil de l'ouvrier, sachant au besoin non seulement se battre, mais être bûcherons ou terrassiers, conduire la brouette et manier la pelle, la pioche ou la hache! Et cela sans trêve et sans relâche. « Vous les auriez pris, dit un témoin oculaire, pour des gens invulnérables au feu. » Ainsi nous les avons vus depuis l'ouverture de la campagne, ainsi nous les verrons jusqu'à la fin.

Le capitaine Desandrouins, qui dirigeait tous les travaux, avait à peine quatre heures de sommeil par jour. Le reste du temps, il était à la tranchée.

Cependant les approches de la place se trouvaient terminées. Trente ou quarante pièces de canon allaient le jour même vomir la mort sur ses remparts. Le fort pris, et il le serait, on aurait vite raison du camp, car il était trop étroit pour contenir la garnison tout entière. En attendant, le jardin potager qui s'étendait au pied des glacis était tout grouillant de francs-tireurs canadiens et sauvages, qui logeaient une balle partout où ils voyaient paraître un être vivant du côté du fort. Quelques-uns des plus hardis s'y tenaient blottis depuis le commencement du siège. Une femme ayant eu l'imprudence d'y venir cueillir quelques légumes, un sauvage, qui se tenait caché dans un carré de choux, la renversa d'une balle et fit si bien la sentinelle, que personne n'osa se risquer hors de la place. La nuit venue, il alla lui lever la chevelure.

Pendant que les assiégeants dressaient leur troisième batterie, que se passait-il dans l'intérieur du fort George? Le brave colonel Monro, sans espoir d'être secouru, était témoin d'un triste spectacle : plusieurs de ses canons avaient été démontés par notre artillerie; la brèche allait être bientôt prête pour l'assaut, et sa garnison était tellement démoralisée, que les déserteurs s'exposaient à une mort certaine pour se jeter dans le camp français. Ce n'était qu'à force d'eau-de-vie que les soldats pouvaient être décidés à continuer le service. Le commandant tenait conseil avec ses officiers pour discuter quels termes de capitulation il pouvait honorablement accepter.

Le 9 août, vers sept heures du matin, il fit arborer le drapeau blanc. Immédiatement le feu cessa de notre côté, comme il avait cessé du côté des assiégés.

M. Fesch, capitaine au régiment Royal-Américain, se présenta aux avant-postes français, demandant au nom du colonel Monro à traiter des conditions de la capitulation.

« Ce capitaine nous aborda à la tranchée d'un air délibéré, raconte Desandrouins, comme si nous eussions été d'une garnison voisine. Quelques-uns d'entre nous lui parlant de l'extrême fatigue que nous avions essuyée les uns et les autres, et qui devait nous faire trouver fort bon de voir finir tout ceci :

« — Pour moi, répondit-il, depuis le moment où vous avez paru, je n'ai pas même pris le temps de me donner un coup de peigne. Je suis honteux de paraître devant vous, messieurs les Français. Il est vrai que j'ai voulu savoir auparavant à qui appartiendrait ma chevelure. »

Il fut présenté à Montcalm, qui fut charmé de sa belle tournure et de sa joyeuse humeur.

Le nom de ce galant officier n'est mentionné ni par Montcalm ni par Lévis,

soit qu'il ne vînt apporter qu'un premier message, soit que, parlant français, il ne fît qu'accompagner comme interprète le lieutenant-colonel Young, de l'armée anglaise, avec qui furent traités les termes de la capitulation.

Le colonel Young, ne pouvant marcher, à cause d'une blessure qu'il avait reçue au pied, s'était avancé à cheval, suivi de quelques soldats, jusqu'à la tente de



Le capitaine Fesch fut présenté à Montcalm, qui fut charmé de sa belle tournure et de sa joyeuse humeur.

Montcalm. Après une discussion assez longue, mais pleine de courtoisie, Bougainville fut envoyé auprès du colonel Monro pour rédiger la capitulation et ordonner les premières mesures à prendre pour l'évacuation de la place.

La garnison abandonnerait le fort, le camp, les vivres, les munitions de guerre et tout le matériel renfermé dans le camp et le fort; elle sortirait avec les honneurs de la guerre, le bagage des officiers et celui des soldats, emporterait ses armes avec un certain nombre de cartouches à balles, et emmènerait une pièce de canon en fonte : cette dernière clause fut introduite par Montcalm, en considération du commandant anglais, qui ne l'avait point demandée. La garnison serait conduite au fort Lydius, escortée par un détachement de troupes françaises et par

les principaux officiers et interprètes attachés aux sauvages. Jusqu'au retour de cette escorte, un officier resterait en otage au camp français. Ces troupes ne pourraient servir de dix-huit mois ni contre la France ni contre ses alliés. Dans l'espace de trois mois, tous les prisonniers français, canadiens et sauvages, faits par terre dans l'Amérique septentrionale depuis le commencement de la guerre, seraient ramenés aux forts français.

Le général aurait peut-être pu obtenir que la garnison se rendît prisonnière de guerre; mais, outre que la colonie manquait de vivres pour nourrir deux mille prisonniers, Montcalm craignait que de plus dures conditions ne retardassent de quelques jours la capitulation. Or les sauvages étaient impatients de s'en retourner; les Canadiens n'avaient pas un instant à perdre pour aller recueillir leurs moissons, et, chose plus redoutable encore, le général Webb pouvait d'un moment à l'autre venir au secours des assiégés.

Avant de signer la capitulation, le marquis de Montcalm convoqua en conseil les chefs de toutes les nations, leur fit part des articles de la capitulation, leur demanda s'ils l'approuvaient, leur dit que leur refus pousserait les Anglais au désespoir et que le sang coulerait. Or, comme ils sont très avares de leur sang, remarque Desandrouins, ils approuvèrent la conduite de leur père, promirent de ne pas inquiéter la garnison dans sa retraite, et acceptèrent les colliers offerts par Montcalm.

« On voit par ces précautions, dit Bougainville, jusqu'à quel point on est dans ce pays esclave des sauvages; ils sont un mal nécessaire. »

La garnison évacua le fort George vers deux heures de l'après-midi et se réunit aux troupes restées à la garde du camp retranché. Elles devaient en sortir la nuit suivante pour se rendre au fort Édouard. Bougainville prit immédiatement possession du fort George avec le chevalier de Bernetz et sa garde de tranchée [1].

Malheureusement les Anglais avaient laissé quelques-uns de leurs malades dans les casemates. Plusieurs sauvages, qui avaient pénétré dans les embrasures, les y égorgèrent impitoyablement.

« Je vis, dit le père Roubaud, un de ces barbares sortir des casemates, où il ne fallait rien moins qu'une insatiable avidité de sang pour entrer, tant l'infection qui s'en exhalait était insupportable. Il portait à la main une tête humaine, d'où découlaient des ruisseaux de sang, et dont il faisait parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir. »

Ce n'était là cependant qu'un bien léger prélude de la cruelle tragédie du lendemain.

Le siège avait coûté aux Français une vingtaine d'hommes tués et une quarantaine de blessés, et aux Anglais environ quatre-vingts tués et cent vingt blessés, dont un officier. Outre l'artillerie, on trouva dans le fort et dans le camp retranché trente-six mille livres de poudre, deux mille cinq cent vingt-deux boulets, cinq cent quarante-cinq bombes, mille quatre cents livres de balles, une caisse de grenades, six caisses d'artifices et une quantité énorme de lard et de farine.

[1] *Journal de Lévis*, p. 101. Ce fut Bourlamaque, d'après Montcalm. Cette contradiction est peut-être plus apparente que réelle. Il est probable que Montcalm et Lévis décidèrent d'abord ensemble de nommer Bougainville, mais qu'ensuite Montcalm changea d'avis et nomma Bourlamaque premier commandant sans avoir eu l'occasion d'en parler à Lévis. La présence de Bougainville n'en était pas moins requise à cause de sa connaissance de l'anglais. De fait, sinon de droit, il remplissait le rôle que lui assigne Lévis.



Malgré les troupes françaises placées à la garde du camp retranché, il fut impossible d'empêcher les sauvages d'y entrer et de s'y livrer au pillage. Le marquis de Montcalm avait instamment prié les Anglais de jeter tout ce qu'ils avaient d'eau-de-vie et de vin, pour éviter de plus grands malheurs.

Avant de commencer le récit de l'épouvantable catastrophe dont il fut le témoin, le capitaine Desandrouins fait une profession de foi d'honnête homme qui mérite d'être citée :

« Je vais, dit-il, rendre compte de ce massacre, fidèlement et selon ma conscience, avec la plus grande impartialité, après m'être informé avec soin aux témoins oculaires de ce qui s'était passé hors de ma vue. Ce serait participer au crime que d'altérer la vérité pour sauver l'honneur d'aucun coupable, quel qu'il fût. Je serais bien plus porté de le livrer à l'indignation de tous les honnêtes gens.

« Dans l'après-midi du jour de la capitulation, plusieurs d'entre nous allèrent faire visite dans le camp aux officiers anglais, qui, selon l'usage, pendant les suspensions d'armes, se piquèrent de nous faire l'accueil le plus honnête et nous offrirent du vin et de leur bière, qu'ils avaient beaucoup plus abondamment que nous.

« Je me contentai de demander le plan du fort et des retranchements à l'ingénieur en chef, appelé Williamson, et, par une sorte de réserve, je ne voulus rien accepter autre chose qu'il m'offrit fort honnêtement.

« On avait d'abord résolu de faire partir les Anglais dans le milieu de la nuit, en silence, pour mieux échapper aux sauvages. On espérait, leur coutume n'étant pas de rôder la nuit, qu'ils n'auraient aucune connaissance du départ, et que les Anglais seraient rendus à l'armée de Webb, qui était au fort Lydius, à cinq ou six lieues de là, avant d'avoir été rejoints par ces barbares. Aussi, hors d'inquiétudes à leur sujet, on n'assigna pour les escorter que deux cents hommes, qui furent tirés de la Reine et Languedoc et commandés par M. de Laas, capitaine au premier de ces deux régiments, et maintenant major de la citadelle de Bayonne. Le colonel Young fut remis en otage, pour la sûreté de notre escorte.

« On paraissait en pleine sécurité, et on attendait minuit pour partir, lorsqu'un bruit se répandit et obtint croyance trop légèrement, que les sauvages, instruits qu'on se préparait à s'évader furtivement, s'étaient embusqués dans les bois le long du chemin.

« Cette fausse alarme suspendit le départ. On délibéra avec les officiers et les interprètes; ils s'accordèrent à conseiller d'attendre le jour, promettant d'aller engager les barbares à se retirer et s'obligeant de les contenir.

« En conséquence, ils quittèrent le camp anglais pour les aller joindre; mais ils les trouvèrent tranquilles, ne songeant qu'à dormir. Dès lors ils crurent pouvoir eux-mêmes se livrer au repos. »

Parmi les prisonniers se trouvaient un bon nombre de femmes et d'enfants, qu'on avait eu l'imprudence de ne pas envoyer au fort Édouard à l'approche du siège. Tous ces malheureux, abattus par la défaite, passèrent une nuit d'agitation et d'effroi, l'imagination hantée par des spectres d'Indiens, horribles comme des démons, aux corps nus bariolés de jaune, de rouge, de noir, aux regards flamboyants, aux gestes sinistres, avec des vociférations à la bouche et des tomahawks levés. C'est dans ces dispositions d'esprit, énervés par ces cauchemars, qu'ils virent lever le fatal matin du 11 d'août.

« Quand il fit jour, continue Desandrouins, on entreprit enfin de se mettre en route. M. de Laas fit précéder la colonne par un détachement de son escorte, et recommanda aux Anglais de se tenir toujours serrés et de suivre sans intervalles. Lui-même se tint à la porte du camp pour faire filer.

« Toutes ces précautions, ces variations dans les arrangements du départ, ces faux avis et les cérémonies que nous observions pour traiter avec des sauvages, et surtout cette manière timide et circonspecte d'agir avec eux, avaient tout naturellement inspiré aux Anglais une grande appréhension de ces barbares, pour le moment où ils se trouveraient en rase campagne, exposés à leurs insultes. Aussi se troublèrent-ils dès qu'ils aperçurent quelques-uns de ces sauvages, au nombre peut-être d'une cinquantaine, que la curiosité, encore plus que l'envie de butiner, avait attirés dans ce moment-là aux retranchements. Ils étaient même sans armes.

« Voyant la colonne qui commençait à défiler, ils coururent pour la voir. La tête se serra rapidement sur le petit détachement qui la précédait. Ceux des Anglais qui n'étaient pas sortis se retinrent et parurent balancer. Il se fit une éclaircie dans l'intervalle. On envoya ordre à la tête de ralentir sa marche.

« Les sauvages s'approchèrent, le trouble augmenta, et le flottement qui s'en suivit les enhardit jusqu'à faire quelques gestes menaçants. Les Anglais, un peu écartés, se crurent trop heureux de livrer leurs sacs ou leurs armes pour rejoindre le gros de la troupe. D'autres sauvages pillèrent dans le camp quelques effets abandonnés. Les nègres qu'ils purent saisir furent enlevés sans scrupule, et peut-être aussi quelques blancs de la suite de l'armée, dans ce premier moment de confusion.

« Il était encore possible de rétablir l'ordre, et les officiers de l'escorte s'y employèrent de leur mieux. Mais ceux des sauvages qui ramassaient quelque chose couraient à mesure au camp, chacun vers ceux de sa nation, pour en faire trophée à sa manière. Les autres, jaloux de ne pas paraître en leur pays avec moins de gloire que leurs frères, partirent dans l'instant et accoururent tumultueusement pour tâcher d'avoir leur part du butin; quelques-uns même firent le cri de guerre.

« Ce fut alors que les têtes se troublèrent. Le commandant anglais, sur l'avis, à ce qu'il a prétendu, d'un Français qui n'a pas été connu, ordonna à sa troupe de mettre les fusils la crosse en l'air, sous prétexte que la manière ordinaire de les porter avait un air menaçant qui irritait les sauvages.

« Cette manœuvre pusillanime acheva d'abattre le courage du soldat et enhardit les sauvages, dont quelques-uns se hasardèrent à empoigner des fusils, faisant signe aux soldats de les leur livrer, ce qui fut fait avec tous les signes de la terreur. Le sauvage, peu satisfait d'un fusil de munition trop pesant pour lui, tenta bientôt de l'échanger contre celui de l'officier, ce qui montre par quelle progression s'accrut l'insolence d'un côté et la peur de l'autre.

« Le colonel Monro crut que pour faire cesser le désordre il ne s'agissait que d'assouvir la cupidité de ces barbares, et commanda de jeter les sacs et autres effets à leurs pieds, disant que le roi d'Angleterre était assez puissant pour en dédommager. Ceux des Anglais qui se trouvèrent à portée de l'escorte jetèrent les leurs aux soldats français; ceux-ci eurent la faiblesse d'en ramasser. Ils eurent bien l'occasion de les leur rendre.

« Les sauvages trouvèrent dans la plupart de ces paquets du rhum et autres liqueurs fortes, dont ils s'enivrèrent. Alors ce furent de véritables tigres en fureur.



Le casse-tête à la main, ils tombèrent impitoyablement sur les Anglais, qui, remplis d'effroi, achevèrent de se disperser, se croyant à la fin véritablement sacrifiés par les Français.

« Aucun d'entre eux ne songea à chercher son salut ailleurs que dans la fuite. Notre escorte, trop peu nombreuse, protégea autant qu'elle put, principalement les officiers. Mais, forcée de garder les rangs pour se faire respecter, il ne lui fut possible que de mettre à l'abri ceux qui se trouvaient à sa portée.

« Les sauvages s'attachèrent aux fuyards. Ceux qui, les premiers, étaient revenus dans leur campement, fort contents des dépouilles prises d'abord, retournèrent à toute course faire des prisonniers ou des chevelures : chacun voulait en avoir.

« Tout autre trophée n'est rien à leurs yeux en comparaison d'une chevelure. Les femmes, les enfants, rien ne fut épargné. Ceux auxquels ils conservaient la vie furent mis nus comme la main et outragés à leur manière. Étant entrés à l'hôpital, où étaient nombre de malades et de blessés trop impotents pour avoir pu suivre la colonne, ils les massacrèrent tous inhumainement pour profiter de leurs chevelures.

« Il ne se trouva pas malheureusement, pendant tout ce désordre, aucun officier canadien ni interprète, qui ont généralement du pouvoir sur l'esprit des sauvages. On avait essuyé beaucoup de fatigues durant le siège; tout le monde reposait tranquillement.

« A la fin, M. de Montcalm, M. de Lévis, M. de Bourlamaque, sont avertis. Ils accourent et donnent ordre d'employer la vive force, s'il le faut. Interprètes, officiers, missionnaires, Canadiens, tous sont mis en œuvre, et chacun s'efforce de son mieux à sauver les malheureux Anglais, en les arrachant à leurs bourreaux.

« Ceux-ci, enivrés de sang et de carnage, n'étaient plus capables d'écouter personne. Plusieurs assomment leurs prisonniers plutôt que de les abandonner, un grand nombre les entraînent dans leurs canots et s'échappent.

« M. de Montcalm, au désespoir de ne pouvoir plus faire aucune impression sur les sauvages, s'écria en se découvrant la poitrine : « Puisque vous êtes des enfants rebelles, qui manquez à la promesse que vous avez faite à votre père, et qui ne voulez plus écouter sa voix, tuez-le le premier ».

« Cette véhémence extraordinaire du général parut en imposer un peu; ils se dirent : « Notre père est fâché. » Mais le mal était fait. »

Sur les instantes prières du colonel Young, Montcalm fit arracher violemment son neveu des mains des sauvages; mais cet acte de vigueur eut pour conséquence la mort de plusieurs Anglais, que leurs bourreaux assommèrent sur le coup, de crainte qu'ils leur fussent enlevés comme ce jeune homme.

Une grande partie des fuyards s'étaient réfugiés, avec le colonel Monro, dans l'intérieur du fort. Le P. Roubaud raconte qu'en y entrant, il vit accourir vers lui une foule de femmes affolées qui vinrent l'environner : « Elles se jetaient à mes genoux, dit-il; elles baisaient le bas de ma robe, en poussant de temps en temps des cris lamentables qui me perçaient le cœur. »

« Ce ne fut pas sans peine, ajoute Desandrouins, et sans se donner beaucoup de mouvement, que les officiers habitués avec les sauvages et les interprètes, et surtout les missionnaires, parvinrent à retirer environ trois cents malheureux qu'ils emmenaient. Plus de quatre cents furent emportés par les sauvages du Haut-Canada avec tant de précipitation, qu'ils échappèrent à toutes les poursuites. Ils descendirent rapidement les lacs George et Champlain et passèrent à Montréal,

où le marquis de Vaudreuil, ne pouvant pas employer la force qu'il n'avait pas, eut bien de la peine à obtenir d'eux la délivrance de quelques-uns de leurs prisonniers, plutôt encore par l'appât des liqueurs fortes que par égard ou persuasion.

« Ces sauvages poussèrent même l'atrocité jusqu'à brûler une de leurs victimes... Je n'ai pas su que, de ceux qu'ils emmenèrent au delà de Montréal, aucun n'ait jamais trouvé le moyen de regagner sa patrie.

« Ceux des Anglais qui avaient pu regagner les retranchements s'y trouvèrent protégés par l'escorte et par les gardes qu'on y ajouta le plus tôt que l'on put. On y mit en sûreté les prisonniers qu'on délivra : les principaux furent emmenés par nos officiers et revêtus de nos propres vêtements, et vécurent dans nos tentes avec nous.

« Nous n'épargnâmes rien pour adoucir leur triste sort et les convaincre que nous n'avions eu aucune part à ces horreurs. D'après les démonstrations de leur reconnaissance, nous avons lieu de croire qu'ils sont restés convaincus de notre innocence. D'ailleurs, combien de fois depuis lors n'ont-ils pas eu l'occasion d'user de représailles à notre égard, s'il leur fût resté quelques ressentiments contre nous?

« Rien n'est comparable au désespoir dont nous fûmes pénétrés au spectacle de cette boucherie... J'ai vu des soldats jeter de hauts cris d'indignation. »

Desandrouins s'étonne ensuite avec raison que les Anglais, qui avaient conservé leurs armes, dont les fusils étaient chargés et qui étaient plus nombreux que les sauvages, se soient laissé intimider et désarmer par eux! Ils avaient outre cela leurs cartouchières garnies, ils avaient des baïonnettes au bout de leurs fusils, et ils ne s'en sont pas servis. « Une épée nue, dit-il, fait peur aux sauvages. Présenter ses armes avec vigueur et fermeté à ces barbares, et on obtient du respect; par une contenance timide, au contraire, on en devient toujours le jouet et souvent la victime. »

Montcalm et Lévis ne s'étonnent pas moins que Desandrouins de la pusillanimité des Anglais. « On comprendra avec peine, dit le chevalier, comment deux mille trois cents hommes armés se soient laissé déshabiller par des sauvages, qui n'étaient armés que de lances et de casse-tête, sans qu'ils aient fait seulement mine de se mettre en défense.

« Les Anglais, ajoute-t-il, ne doivent s'en prendre qu'à eux de l'infraction qui a été faite de la capitulation par les sauvages, puisqu'ils leur ont donné de l'eau-de-vie, malgré la recommandation qu'on leur avait faite de ne leur donner aucune boisson.

« Les Anglais doivent même être satisfaits de ce qu'ils ont vu que toutes les troupes françaises et canadiennes, de même que les officiers supérieurs, ont exposé leur vie pour les tirer des mains et de la fureur des sauvages. »

Le chevalier de Lévis et le P. Roubaud s'accordent sur le nombre de victimes égorgées au moment du massacre : « Une cinquantaine de cadavres, disent-ils, gisaient mutilés sur le sol. »

Il n'arriva d'abord au fort Édouard que trois ou quatre cents hommes de la garnison. On fit tirer du canon par intervalles durant plusieurs jours, afin d'indiquer la route aux fugitifs égarés dans les bois.

Presque tous les sauvages avaient déserté le camp aussitôt après avoir commis leurs brigandages.



« Quelques jours après la catastrophe, continue Desandrouins, le colonel Monro et tous les officiers et soldats que nous avions pu rassembler partirent en ordre et défilèrent en notre présence, traînant à leur suite la pièce de canon qui leur était due.

« Tel est ce malheureux événement dont je n'ai rien déguisé, et que je raconte comme je l'ai vu et entendu. »



Les femmes, les enfants, rien ne fut épargné.

Bougainville était absent le jour du massacre. Il avait été expédié à Montréal la veille, à dix heures du soir, pour annoncer la chute de William-Henry. Son antipathie pour tout ce qui était canadien n'est nulle part aussi visible que dans la relation qu'il a faite à distance de cet événement. Il accuse les interprètes d'avoir soudoyé les sauvages, contredisant ainsi les témoins oculaires les plus dignes de foi, acteurs eux-mêmes, qui n'ont eu que des éloges à leur faire. Il s'en prend à Vaudreuil de ce qu'à Montréal les sauvages ont tué et mangé un de leurs prisonniers. Or, comme l'observe très bien Desandrouins, le gouverneur n'avait en ce moment à sa portée aucune troupe pour contenir ces barbares. La ville de Montréal était absolument à leur merci, et il n'y avait qu'une seule chose capable de les

tenter et de leur arracher les prisonniers, c'était l'eau-de-vie. Était-il possible de leur en fournir sans qu'ils commissent des horreurs? Il est même étonnant que dans de telles conditions ils n'aient fait qu'une victime. « Tous ceux qui furent emmenés à Montréal, dit le chevalier de Lévis avec son impartialité ordinaire, M. le marquis de Vaudreuil les racheta fort cher des sauvages et les renvoya à Boston. »

Bougainville lui-même, qui assista à la prise de possession du fort George lors de son évacuation par les Anglais, n'avait pu prévenir le massacre des blessés et des malades abandonnés dans les casemates. Il avait pourtant sous la main l'élite des troupes françaises. De lui ou de Vaudreuil, si l'un doit être blâmé, c'est certainement Bougainville le premier.

Il semble, à ce propos, que ni les Anglais ni les Français n'ont eu assez de prévoyance pour les blessés, les plus à plaindre de tous les prisonniers et les plus exposés. Les Anglais n'auraient-ils pas dû exiger, avant de quitter le fort, que des gardes françaises fussent placées autour de leur hôpital? De leur côté, les Français n'auraient-ils pas dû avertir les Anglais de ne pas abandonner les blessés sans protection? De part et d'autre on était coupable de faire la guerre avec des monstres pour alliés, et on en subissait de part et d'autre le châtiment.

Les sauvages emportèrent avec eux la punition de leurs cruautés. Quelques-uns avaient fouillé des fosses fraîchement remplies et en avaient retiré des chevelures de soldats morts de la petite vérole. La maladie qu'ils communiquèrent à leurs nations y fit d'épouvantables ravages; celle des Poutéotamis périt presque tout entière.

Le lendemain de la capitulation, l'armée était allée prendre position en avant du camp retranché, sur la route du fort Lydius.

Tout le matériel de guerre, avec les vivres, fut transporté immédiatement à bord des embarcations françaises.

Les troupes ne prirent aucun repos. Outre celles qui furent employées au déblaiement du fort et à l'embarquement de toutes les prises, quinze cents travailleurs commencèrent la démolition du fort lui-même et du camp. Cette démolition se fit avec une prodigieuse activité. En quelques jours toutes les casemates furent comblées ou éventrées, tous les hangars et les magasins démolis, tous les remparts et toutes les fortifications rasés. Les bois de construction et les énormes poutres des courtines et des bastions, entassés pêle-mêle avec les cadavres, formèrent un immense bûcher, dont les flammes éclairèrent pendant plusieurs nuits toute la vallée. Le 15 août, il ne restait de ce qui six jours auparavant était le fort William-Henry qu'un monceau de ruines fumantes.

Le soir du 16, les derniers bateaux français avaient quitté ce rivage et disparaissaient l'un après l'autre dans les brumes légères que la fraîcheur du crépuscule condensait sur le lac. De vagues lueurs d'incendie, achevant de s'éteindre, marquaient de taches rouges les endroits qu'avaient occupés le fort et le camp anglais. Tout bruit de guerre avait cessé sur ce coin de terre où venaient de se battre des milliers d'hommes. Les hurlements sauvages, les plaintes du désespoir et de l'agonie avaient fait place au silence morne des grands bois, à peine interrompu par le cri sinistre de quelque oiseau nocturne ou de fauve rôdant aux alentours, alléché par l'odeur des cadavres.

V

L'HIVER DE 1757. — DISETTE DANS LA COLONIE

La petite armée de Montcalm avait triomphé par la rapidité de ses mouvements; la lenteur de lord Loudon fit échouer les formidables armements que l'Angleterre avait mis à sa disposition pour prendre Louisbourg. Le magnifique port d'Halifax regorgeait de vaisseaux et de troupes, qui s'indignaient de leur inaction. Au lieu d'aller ouvrir la tranchée devant la forteresse du Cap-Breton, le général faisait creuser des sillons et planter des légumes sous les bastions d'Halifax. « Le jardinier qui nous commande, s'écriaient ironiquement les officiers, veut bombarder Louisbourg avec des navets. » Le major général, sir Charles Hay, fut mis aux arrêts pour avoir proféré trop haut ces spirituels sarcasmes.

Avant que le général eût songé à appareiller, la flotte française, aux ordres de M. Dubois de La Mothe, avait ravitaillé Louisbourg et fermé l'entrée de sa rade.

Enfin Loudon se décida à embarquer ses douze mille hommes de troupes sur la flotte de l'amiral Holbourne; mais le 4 août, au moment où il mettait à la voile, le capitaine d'un navire venant de Terre-Neuve lui remit des lettres prises sur un paquebot français qui venait d'être capturé. Ces lettres confirmaient l'arrivée de la flotte française à Louisbourg, et portaient la garnison de cette place au chiffre exagéré de sept mille hommes. Tout espoir de succès semblait évanoui, et l'expédition fut remise à l'année suivante.

Pendant que le général Loudon cinglait vers New-York, deux dépêches successives apportées à son bord lui apprirent la capitulation de William-Henry et le massacre d'une partie des prisonniers. Ce fut une belle occasion pour lui de dissimuler sa confusion sous le masque de la colère et de l'indignation. Il écrivit en toute hâte au général Webb de tenir l'ennemi en échec derrière ses lignes de défense, ajoutant qu'il s'avançait en personne avec des forces suffisantes pour changer la défaite en victoire; qu'il espérait montrer aux Français à respecter les lois de la nature et de l'humanité, et que, malgré l'horreur qu'il avait pour la barbarie, il était décidé à laver dans le sang, s'il le pouvait, les meurtres commis à Oswégo et à William-Henry.

En débarquant à New-York le dernier jour d'août, il apprit la retraite de l'armée française; ce qui ne l'empêcha pas de mettre ses troupes en marche vers le fort Édouard, se vantant follement d'aller assiéger Montcalm jusque dans Carillon. Cette démonstration eut du moins pour effet de calmer la panique qui s'était emparée des Anglo-Américains et les avait fait trembler jusque dans New-York.

Plus hardi que Loudon, l'amiral Holbourne sortit d'Halifax avec ses vingt-deux vaisseaux et alla offrir le combat à M. de La Mothe; mais l'amiral français avait ordre de ne pas risquer sa flotte, et resta ancré sous les canons de Louisbourg. Holbourne ne devait avoir qu'à braver les éléments. Une tempête d'une violence

exceptionnelle, même dans ces régions orageuses, assaillit son escadre et l'aurait infailliblement jetée à la côte, si le vent n'avait tourné d'une pointe de compas. Un de ses vaisseaux alla se perdre sur les rochers, à deux lieues de Louisbourg; plusieurs furent démâtés, d'autres forcés de jeter leurs canons à la mer; le reste tellement avarié, que l'amiral ne songea plus qu'à fuir le combat qu'il était venu provoquer et à regagner les ports d'Angleterre.

Durant la nuit du 16 au 17 août, l'arrière-garde de l'armée française, formée de la brigade de Royal-Roussillon, était venue bivouaquer dans une île du lac George. Le lendemain, toutes les troupes étaient échelonnées sur la rivière à la Chute. Montcalm, avec le corps principal, occupait le Portage; Lévis, avec la Sarre, le camp de la Chute; Bourlamaque était en marche avec Béarn et Royal-Roussillon, pour reprendre son ancienne position à Carillon, afin d'y continuer les travaux de fortification interrompus.

Dans la matinée du 18, toute l'armée fut appelée sous les armes, et un *Te Deum* d'action de grâces fut chanté au bruit de l'artillerie et de la mousqueterie, qui se répondaient d'un camp à l'autre, sur le parcours de la rivière à la Chute. Il n'y avait que vingt jours que les troupes avaient quitté les mêmes positions pour accomplir le brillant fait d'armes qu'elles célébraient.

Les milices furent immédiatement envoyées dans leurs paroisses, pour faire les récoltes qui se perdaient dans les champs. Ce départ fit éclater la mauvaise humeur de certains officiers français, qui auraient voulu les retenir plus longtemps encore, afin de les employer au transport du matériel, sans songer que c'eût été achever de ruiner la colonie. Malgré la diligence des habitants, les moissons déjà avariées par le mauvais temps furent en partie perdues, et, dès le mois d'octobre, le peuple allait être réduit par ordonnance à un quarteron de pain.

Montcalm se reposa sur Lévis pour les dernières opérations de la campagne, et partit le 29 pour Montréal, où l'attendait le gouverneur.

Durant la nuit du 1er septembre, pendant que la garnison du fort Carillon était ensevelie dans le sommeil, l'infatigable Lévis veillait dans son appartement avec son ami Fontbrune, à qui il dictait son *Journal* et sa correspondance. Parmi ces notes, écrites avec la simplicité d'un historien antique, se trouvent des réflexions comme celles-ci :

« Chouaguen a été pris par l'opération du Saint-Esprit, comme nous venons de prendre le fort George; et Dieu veuille que notre bonheur ne nous abandonne pas, si la guerre continue !

« Vous ne croiriez peut-être pas que je suis celui dont la tête fermente le moins; nous avons des gens qui de leur cabinet font continuellement des projets hardis, pour ne pas dire téméraires, dont l'exécution est toujours difficile; et si nous n'avions pas affaire à des troupes faibles et timides, nous ne pourrions pas nous flatter des succès que nous avons. Mais je crains que les Anglais de l'Amérique ne fassent à la fin ce que les Moscovites ont fait aux Suédois, parce qu'il nous arrive aussi de brider le cheval par la queue, et même à notre dernière expédition; mais il y a des gens à qui tout réussit. »

Lévis dit ailleurs : « J'ai la confiance de toutes les troupes, même des Canadiens et des sauvages, qui disent que je suis un homme comme eux; c'est la dernière marche que j'ai faite pour notre expédition qui me procure cet éloge, qui est grand parmi les sauvages.

« Je tiens un état honnête et décent; je suis très bien servi; j'ai de bons domestiques. Depuis que je suis en campagne, j'ai donné à dîner tous les jours à quinze personnes au moins. Tout est hors de prix dans la colonie; il ne me sera pas facile de joindre les deux bouts; mais je compte que l'on voudra bien y avoir égard. Nous sommes tous dans le même cas. »

Le maréchal de Belle-Isle jugeait bien le chevalier de Lévis, lorsqu'il disait de lui qu'il était « un homme d'action et de précaution ».

Lorsque, dans la journée du 1er septembre, Montcalm était débarqué à Montréal, le gouverneur achevait de congédier les dernières bandes de sauvages revenus de l'expédition. On a vu qu'après le massacre du 20 août, ils s'étaient tous échappés furtivement, emmenant avec eux les prisonniers qui n'avaient pu être arrachés de leurs mains. Chacune de leurs étapes sur le parcours du lac Saint-Sacrement et du lac Champlain avait été marquée par des scènes d'horreur qui défient toute description. Ils étaient ainsi arrivés à Montréal, chargés de butin, gorgés de sang et de chair humaine, exaltés par une suite de succès qui dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé.

Leur insolence ne connut plus de bornes.

La ville de Montréal, complètement dégarnie de soldats, fut à leur merci. C'est dans ces conditions que Vaudreuil eut à traiter avec eux; il fallait tout le prestige dont il jouissait parmi ces nations pour faire quelque impression sur leurs esprits.

Dès que leurs chefs parurent en sa présence, il les réprimanda sévèrement de l'infraction qu'ils avaient faite à la capitulation. Ils s'en excusèrent et rejetèrent la faute sur les Abénakis de Panaouské.

Chargés de dépouilles comme ils étaient en ce moment, aucun présent ne pouvait les tenter et les faire consentir à remettre les prisonniers. Il fallait de plus racheter ceux qui avaient été pris à l'affaire du colonel Parker, et qui leur appartenaient d'après les lois de la guerre. Les billets que Montcalm avait été obligé de leur donner, simplement pour obtenir d'eux qu'ils fussent envoyés à Montréal, étaient entre leurs mains, et ils ne manquaient pas de les faire valoir. Il fallait cependant à tout prix délivrer ces malheureuses victimes. Un seul moyen restait : c'était la boisson, le dieu des sauvages. Mais il était impossible d'en livrer sans s'exposer à des désordres épouvantables. Triste nécessité devant laquelle Vaudreuil ne pouvait reculer, sans voir la plus grande partie des captifs traînés en esclavage dans le fond des forêts, ou condamnés aux plus affreux supplices.

Pas moins de deux barils d'eau-de-vie durent être livrés pour chaque prisonnier. Montréal devint alors le théâtre de bacchanales indescriptibles. « Le 15, raconte Bougainville, à deux heures après midi, en présence de toute la ville, ils en tuent un, le mettent à la chaudière, et forcent ses malheureux compatriotes à en manger. »

Bougainville, qui avait épousé toutes les antipathies de Montcalm contre Vaudreuil, blâme fortement ce gouverneur de ne pas avoir interdit aux commerçants de la ville, sous les peines les plus sévères, de vendre de la boisson aux sauvages; mais il se contredit lui-même en admettant que Vaudreuil avait dû racheter à ce prix les Anglais. A quoi eût servi cette défense, puisqu'il avait à l'enfreindre lui-même? On ne peut avoir assez d'horreur pour les scènes d'anthropophagie qui se passèrent durant cette campagne; mais Vaudreuil doit-il en être plus responsable que Montcalm, qui n'avait pu empêcher les mêmes actes dans son propre camp, où il com-



mandait les troupes les mieux disciplinées de l'Europe? En était-il plus responsable que Bougainville lui-même, qui avait servi d'interprète aux deux prisonniers anglais saisis dans la nuit du 2 août, et massacrés cette nuit-là même par les Népissings? Bougainville ne se reprochait certainement pas ces actes de cruauté, pas plus que l'égorgement des malades et des blessés dans le fort George, où il partageait le commandement avec Bourlamaque.

Les relations officielles que Montcalm et Vaudreuil eurent alors ensemble, quoique toujours irréprochables sous le rapport de la courtoisie, contribuèrent plutôt à les éloigner qu'à les rapprocher l'un de l'autre. Montcalm se hâta de quitter Montréal pour descendre à Québec, où l'appelait l'arrivée du régiment de Berry, qu'il avait à passer en revue. Ce régiment avait été envoyé pour remplacer les huit compagnies de la Reine et de Languedoc, prises à bord du *Lys* et de l'*Alcide*. Il se composait nominalement de quinze cents hommes, mais n'en comptait en réalité que onze cents, fort peu en état de servir pour le moment; car ils étaient épuisés par les misères de la traversée et de l'escale de Louisbourg. Les malades y étaient en si grand nombre, que les salles de l'Hôpital Général ne suffisaient pas pour les contenir.

Les dépêches que Montcalm eut à expédier à Versailles, pour exposer l'état de la colonie et demander des secours, reportèrent plus que jamais ses pensées vers les hôtes de Candiac. Il écrivait, le 13 septembre, à la marquise de Saint-Véran :

« Je suis ici, ma mère, depuis deux jours, accablé d'affaires de tout genre et d'écritures dont la tête me bout, parce que deux vaisseaux de guerre, qui ne devaient partir que dans cinq ou six jours, partent demain.

« Ma santé est très bonne, quoique épuisée de travail; je voulais vous écrire fort longuement sur bien des choses, ce sera à la fin de la campagne, je m'y prendrai plus tôt. J'embrasse ma fille, la très chère, que j'aime tendrement, dont je suis fort occupé, et vous pouvez l'assurer que je n'ai pas en vérité le temps de m'occuper des dames, quand même j'en aurais envie. »

Peu de jours après, le marquis ajoutait : « J'ai un grand désir, si Dieu me prête vie, de changer mon cordon de couleur. L'ambition naît avec les événements heureux. »

Montcalm fait ici allusion au cordon rouge, c'est-à-dire à la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, que le roi venait de lui accorder, et qu'il désirait déjà changer pour le cordon bleu, c'est-à-dire la croix de l'ordre du Saint-Esprit.

C'était dans une tout autre disposition d'esprit qu'il écrivait peu après à sa mère :

« Mon rôle est unique. Je suis un général en chef subordonné, donnant le mot, ne me mêlant de rien dans certaines occasions, de tout dans d'autres : estimé, respecté, aimé, jalousé, haï, haut, simple, liant, difficile, poli, dévot, galant, etc., et bien désireux de la paix. »

Lévis, qui gémissait de l'irritation toujours croissante de Montcalm, cherchait à y apporter remède; il écrivait à la cour :

« J'observerai, comme j'ai toujours fait, la plus grande union et harmonie avec MM. les marquis de Vaudreuil et de Montcalm, et j'espère que mon exemple contribuera à la faire observer dans les deux corps de troupes. »

Le chevalier avait été rappelé à Montréal peu de jours avant le départ de Mont-

calm. La bonne entente qui existait entre le gouverneur et Lévis le désignait naturellement pour stationner dans cette ville, où d'ailleurs sa présence allait être nécessaire pour maintenir une stricte discipline parmi la garnison, qu'on allait être forcé de réduire à la ration.

L'armée venait de recevoir l'ordre d'aller prendre ses cantonnements d'hiver : Béarn à Montréal, Royal-Roussillon à Boucherville et aux environs, la Sarre à l'île Jésus, Guyenne sur la rivière Richelieu, Languedoc partie à Saint-Augustin et partie à Saint-Jean-Deschaillons, la Reine à Québec, Berry à la côte de Beaupré et à l'île d'Orléans.

Quant aux troupes de la marine, elles avaient leurs quartiers d'hiver à Québec et à Montréal. La garnison de Carillon allait être sous les ordres de M. d'Hébécourt, capitaine au régiment de la Reine.

Dès son retour à Québec, Montcalm s'était trouvé en face d'un ennemi plus redoutable que celui qu'il venait de vaincre; cet ennemi, c'était la disette. Elle était générale dans toute la colonie et devait s'aggraver durant les années suivantes, car la guerre enlevait presque tous les bras à l'agriculture. Le cri d'alarme que fait entendre Montcalm dans la lettre qu'on va lire se continue à travers toute sa correspondance jusqu'au dernier petit billet, en quatre lignes, qu'il adresse à Lévis l'avant-veille d'Abraham.

« 14 septembre. — Nous allons nous trouver, monsieur, dans les circonstances les plus critiques par le défaut de vivres. Nous manquons de pain cette année; les moyens que l'on va prendre pour y suppléer nous feront manquer de viande la prochaine. Quelques difficultés que les troupes qui sont dans les côtes éprouvent pour vivre chez l'habitant, leurs soldats seront encore moins à plaindre que ceux qui seront en garnison dans les villes. Les temps vont être plus durs, à certains égards, qu'à Prague. Je suis en même temps persuadé que ce va être le beau moment de gloire pour les troupes de terre, sûr d'avance qu'elles se prêteront à tout avec le meilleur ton, et que nous n'entendrons aucunes plaintes ni jérémiades sur la rareté des vivres, puisqu'il n'y a aucun remède. Aussi nous allons donner l'exemple de la frugalité nécessaire par le retranchement des tables et de la dépense, et qu'au lieu de se piquer de bonne chère, de dépense, et de se régaler comme fait l'officier français, accoutumé à penser avec autant de noblesse que de générosité, celui qui vivra, si j'ose le dire, le plus mesquinement et qui par là consommera le moins, donnera les marques les plus sûres de son amour pour la patrie, pour le service du roi, et sera digne des plus grands éloges.

« Le régiment de la Reine, que j'avais cru bien traiter en lui donnant la ville de Québec, éprouvera, ainsi que celui de Béarn, que le séjour des villes n'est pas à désirer. Accoutumé à se prêter à tout et en ayant déjà donné des preuves à Prague, je n'attends pas moins d'eux dans les circonstances dont je vais vous informer.

« On espère que les habitants nourriront les bataillons qui seront dans les côtes; ainsi il n'y a rien à prescrire à cet égard, que d'exhorter les soldats à se contenter du genre de nourriture de son habitant. Pour dans les villes, à commencer du 1er novembre, suivant ce qui vient d'être arrêté après un examen du peu de ressources que nous avons dans le pays, la ration du soldat sera de :

« Une demi-livre de pain et un quarteron de pois par jour;

« Six livres de bœuf frais et deux livres de morue pour huit jours.



« Et il est à craindre que nous ne puissions soutenir ce taux et qu'on ne soit obligé, avec le temps, de donner un peu de cheval. On ne donnera pas de lard actuellement, parce que cette ressource ne peut manquer, que les bœufs sont actuellement dans le temps de l'année où ils sont les meilleurs et rendent le plus.

« M. le marquis de Vaudreuil et M. l'intendant, avec qui nous sommes convenus de ce que j'ai l'honneur de vous écrire, envoient leurs ordres à cet effet; le munitionnaire général en écrit à M. Pénisseault, et je vous prie de vouloir bien y faire conformer les troupes.

« Les habitants de Québec et les Acadiens, plus à plaindre, seront réduits au quarteron. »

Le désastre de la flotte de l'amiral Holbourne n'était pas encore parvenu à Québec.

Au retour d'une excursion, Montcalm trouva la ville tout alarmée des mauvaises nouvelles reçues de Louisbourg. Il se moque en style de Rabelais de ces frayeurs, qui ne devaient être que trop vite réalisées.

A Versailles, les ministres étaient si mal informés de ce qui concernait le Canada, qu'ils avaient donné croyance à une attaque fantastique contre Québec. Huit cents hommes, dont quatre cents sauvages et quatre cents soldats habillés et tatoués à l'indienne, devaient, sous prétexte de la traite, s'approcher de la capitale, la surprendre, tout y mettre à feu et à sang, et de là porter le carnage et l'incendie dans tout le reste du pays.

On s'amusait à Québec de ces craintes chimériques, sans toutefois négliger les moyens de prévenir une attaque du côté du fleuve. C'était le sujet qui absorbait alors l'attention de M. de Montcalm. Chaque fois qu'il entrait ou sortait de son hôtel, le même que l'on voit encore aujourd'hui sur la rue des Remparts, il avait sous les yeux toute la chaîne des Laurentides, depuis la vallée de Saint-Charles jusqu'au cap Tourmente. Son coup d'œil militaire lui faisait deviner le parti qu'on pouvait tirer d'un système de défense établi de ce côté.

Le 10 octobre, il prit avec lui MM. de Montbeillard et Bougainville, et, conduit en chaloupe par le capitaine Pèlegrin, il fit, comme un simple « maréchal des logis, une visite d'inspection le long de cette côte ».

Après avoir constaté que l'approche de Québec était impossible par le rivage sud, le général terminait ses observations en proposant le plan de défense qu'il fit prévaloir deux ans plus tard, c'est-à-dire une ligne de fortification reliée par des redoutes depuis le saut de Montmorency jusqu'à la ville. Il n'y a d'autres moyens de la défendre, ajoute-t-il, que d'empêcher les ennemis d'en approcher; les fortifications en sont si ridicules et si mauvaises, qu'elle serait prise aussitôt qu'assiégée.

Le 14 octobre, Montcalm écrivait à Lévis : « J'ai ouvert hier l'avis du retranchement des tables. M. de Vaudreuil l'a adopté et a promis de donner l'exemple; toute la colonie a applaudi; l'intendant, pas trop. Il aime le faste, et ce n'est pas le cas. J'ai été d'avis d'un seul service, conformément à l'article 16 de l'ordonnance. J'ai été d'avis qu'il ne fallait de tout l'hiver ni bals, ni violons, ni fêtes, ni assemblées. Je vous exhorte, comme votre ami, à n'avoir qu'un gros dîner bourgeois à un seul service pour les officiers arrivant des quartiers, ni violons, ni bals, ni fêtes.

« ... On crie beaucoup contre l'intendant et la Grande Société, et je crois entre

nous qu'on n'a pas tort. Moi, je me tais; mais j'ai un petit ami qui est homme à écrire la vérité et à la faire parvenir.

« M. de Vaudreuil n'est que d'avant-hier ici. Je lui ai déjà lâché quatre mémoires. Heureusement je les ai donnés à Saint-Sauveur [1]; l'écriture m'absorbe, et Marcel aussi. »

Quelques jours après, le général ajoutait : « ... M. de Vaudreuil m'a fait l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui, et part demain ou après.

« ... J'ai été d'autant plus content du ton des soldats d'ici, entre nous, qu'ils ont été sollicités par le peuple à se mutiner; et cela vient de ce que ce même peuple n'a point de confiance dans le gouvernement. Il croit, quoique cela ne soit pas vrai, que c'est une famine artificielle pour contenter l'avidité d'aucuns. Il a tort; mais l'exemple du passé et du présent l'autorise à cette opinion.

« ... Je ne parle ni ne parlerai du petit écu du lieutenant de la Sarre, détaché du camp de Saint-Jean à Laprairie. L'intendant ne l'accorde que pour les officiers détachés pendant la campagne ès villes de Montréal et Québec. Comme il accordait tout au commencement, il serait tenté de refuser tout. Les extrêmes se rencontrent toujours; la règle est une suite du désordre; l'avarice, de la prodigalité; le retranchement des dépenses justes, la suite des dépenses inutiles; la sévérité, de l'indulgence; la diète, de trop manger; la médecine, des mauvaises digestions : c'est ce qui est cause que je me suis purgé aujourd'hui. »

La verve satirique de Montcalm avait de quoi s'exercer; il ne s'en faisait pas faute dans l'intimité, et se vengeait ainsi de la réserve extérieure qu'il était forcé de s'imposer.

On a vu comment l'insuffisance des traitements accordés aux fonctionnaires publics avait introduit le péculat dans les diverses branches de l'administration coloniale. Cet abus, dénoncé depuis longtemps à Versailles, était toléré comme une espèce de compensation à la faiblesse des appointements; mais il devint une menace pour l'avenir, sous le gouvernement du marquis de la Jonquière, s'il faut en croire les mémoires du temps [2]. Il était réservé à l'intendant Bigot de creuser l'abîme et d'y entraîner le pays.

L'esprit qui animait ce Verrès au petit pied est tout entier dans ce billet si souvent cité qu'il adressait à Vergor, pendant que celui-ci commandait à Beauséjour :

« Profitez, mon cher Vergor, de votre place; taillez, rognez, vous avez tout pouvoir, afin que vous puissiez bientôt me venir joindre en France et acheter un bien à portée de moi. »

L'armée de satellites qui gravitait autour de l'intendant, ramassis de ce qu'il y avait de plus vil et de plus taré, ressemblait moins à une cour qu'à une troupe de chacals lâchée sur le pays. Les deux principaux chefs de cette bande, Deschenaux, secrétaire de Bigot, et Péan, aide-major des troupes, formaient avec l'intendant une espèce de triumvirat qui présidait à toutes les spéculations véreuses, contre lesquelles protestaient vainement le peuple et tous les honnêtes gens. En vain les hommes d'affaires avaient-ils député à Versailles un des leurs, le sieur Taché, citoyen intelligent et intègre, pour faire des représentations et demander justice,

[1] Secrétaire de Vaudreuil.

[2] L'auteur de la *Vie de la Jonquière*, publiée à Paris en 1895, s'est inscrit en faux contre ces accusations, en s'appuyant sur des preuves difficiles à réfuter.



les hautes influences dont jouissaient en France les triumvirs, leurs intrigues et leur argent, avaient tout fait échouer. Grands et petits tremblaient devant ces maîtres arrogants et impérieux; Vaudreuil lui-même, le faible et débonnaire gouverneur, n'avait ni assez de lumières pour comprendre toute l'étendue du mal, ni assez de volonté pour y résister. Sans participer directement aux fraudes, il semblait être de connivence avec les concussionnaires, en les abritant de son silence et de son nom. Son impuissance, exploitée par ses ennemis, ne pouvait manquer d'être prise pour de la culpabilité. Ce fut la grande faute de son administration, et pour lui la cause de chagrins qui amenèrent sa mort.

Joseph-Brassard Deschenaux était fils d'un pauvre cordonnier de Québec. Un notaire qui logeait chez son père lui donna des leçons de lecture et d'écriture. L'enfant, d'un esprit vif et pénétrant, fit de rapides progrès et entra fort jeune au secrétariat de M. Hocquart, alors intendant. Bigot l'y trouva, le retint à son service et le fit nommer, non sans peine, écrivain de la marine. Comme il était laborieux et souple jusqu'à la bassesse, il lui donna bientôt toute sa confiance et n'agit que par lui. Ambitieux et vain comme tous les parvenus, Deschenaux était aussi insolent à l'égard de ses inférieurs que vil et rampant vis-à-vis de ses maîtres. Sa soif de faire fortune, son amour de l'argent, étaient tels, que son proverbe était de dire à qui voulait l'entendre « qu'il en prendrait jusque sur les autels ».

Michel-Jean-Hugues Péan était fils d'un officier qui avait servi jusqu'à sa mort en qualité d'aide-major des troupes à Québec. Malgré certaines plaintes déjà portées contre lui, la cour l'avait désigné pour succéder à son père, quoiqu'il n'eût aucun talent militaire, et avait confié sa commission à M. de la Jonquière, à son départ de France, mais avec l'injonction de ne la lui remettre qu'après s'être assuré de son innocence. L'intendant l'avait lavé de toute accusation, d'après les conseils de Mme Péan, qui avait su lui plaire.

Péan avait d'ailleurs des qualités réelles, ne se laissant pas trop éblouir par son grand crédit, avait un esprit juste et pouvait au besoin donner et faire prévaloir un bon conseil.

L'influence de Mme Péan auprès de Bigot ne fit qu'augmenter d'année en année jusqu'à la chute du puissant fonctionnaire. Un mot tombé de ses lèvres faisait souvent la fortune d'un individu. Qu'il fût noble ou roturier, seigneur ou laquais, ignorant ou expert, il pouvait obtenir un poste lucratif, être nommé garde-magasin ou avoir un emploi qui lui permît de mettre la main dans le trésor de la Grande Société.

Le munitionnaire général, Joseph Cadet, était d'aussi basse extraction que Deschenaux. Fils d'un boucher, il fut embarqué à treize ans comme mousse à bord d'un navire, et ensuite mis au service d'un habitant de Charlesbourg pour garder les bestiaux. Peu après il embrassa le métier de son père, et ne tarda pas à se reconnaître des aptitudes pour les affaires. Son ambition accrut avec le succès, et il se lança dans des entreprises commerciales qui lui réussirent et le firent remarquer de M. Hocquart. Cet intendant l'ayant chargé de faire quelques levées de comestibles dans les campagnes, et ensuite de la fourniture des viandes pour les troupes, Deschenaux comprit que cet homme habile et intrigant pouvait lui être utile. Il le ménagea, se lia d'amitié avec lui et ne perdit aucune occasion de le préconiser auprès de l'intendant Hocquart et ensuite de son successeur Bigot. Il méritait, au reste, une partie de ces éloges; car rarement vit-on un homme plus

industrieux, plus actif et mieux entendu dans les affaires. Le triumvirat sentit la nécessité de s'attacher un tel homme et le fit nommer munitionnaire général (1756). Ce ne fut pas sans étonnement, dit un contemporain, qu'on vit passer cet homme tout d'un coup du couteau à l'épée. Cadet devint le plus riche habitant du Canada. Il vivait avec la prodigalité et le faste d'un pacha, dont il avait les mœurs. Malgré son défaut d'éducation et la rudesse de ses manières, qui rappelaient son origine, il se fit



Le marquis de la Jonquière, gouverneur du Canada (1749-1752), d'après une gravure appartenant à M. le marquis de la Jonquière.

pardonner une partie de ses malversations par les bons côtés de son caractère : il était bienfaisant et généreux.

Cadet avait pour homme de confiance Jean Corpron, natif de Saintonge, « homme de néant, » ancien commis chassé pour escroquerie de plusieurs maisons de commerce. Ne manquant ni d'esprit ni de ressources, brisé à toute espèce de transactions, il s'était insinué dans ses bonnes grâces et ensuite dans ses affaires. Cadet l'avait fait son comptable et rendu fort riche.

Malgré la disette qui régnait au Canada et l'ordonnance qui défendait d'exporter des denrées, Cadet et Péan expédiaient des chargements de farine aux Antilles. Pour échapper à la surveillance, Cadet avait loué un moulin près de Québec, et Péan avait fait bâtir, dans sa seigneurie de Saint-Michel, de vastes hangars d'où partaient

les chargements. Ils avaient, paraît-il, pour complice dans ce commerce clandestin le contrôleur de marine Bréard.

Il n'est que juste de dire que la construction d'un grand nombre de forts, élevés sous l'administration de Bigot, à d'énormes distances sur les frontières, tels que Beauséjour, Duquesne, Machault, la Presqu'île et bien d'autres, dont l'approvisionnement était aussi difficile que coûteux, avait légitimement augmenté les dépenses de la colonie; celles de la guerre étaient ensuite venues s'y ajouter. C'était à l'intendance, dont relevaient toutes les questions de finances, à voir à ce que les magasins du roi, établis dans chaque poste, fussent pourvus de tous les approvisionnements nécessaires aux garnisons des forts et aux tribus sauvages. De concert avec le contrôleur de la marine Bréard, l'intendant était entré en société avec la maison Gradish, de Bordeaux, qui remplissait leurs commandes et les expédiait au Canada. Bigot avait fait élever à quelques pas du palais un vaste entrepôt destiné à recevoir les marchandises, et il y avait nommé comme garde-magasin un commis du nom de Clavery, que lui avait complaisamment fourni le sieur Estèbe, lequel était lui-même garde-magasin du roi. Le but secret de cette spéculation était d'accaparer le commerce et surtout de vendre aux magasins du roi; mais, pour couvrir les apparences, on faisait le commerce de détail.

Chaque année l'intendant envoyait à la cour l'état de tout ce qui était nécessaire à la colonie pour l'année suivante; il avait le soin de faire des demandes insuffisantes, et fournissait ainsi le prétexte de prendre à l'entrepôt ce qui manquait aux magasins du roi. On trouva aussi le moyen de vendre plusieurs fois la marchandise au roi, et toujours à des prix plus élevés.

Le public ne tarda pas à s'apercevoir de ces fraudes, et, ne pouvant y remédier, s'en vengea par un lazzi caractéristique : la maison interlope s'appela « la Friponne ».

L'exemple parti de si haut devint contagieux, d'autant plus que les dépositaires de l'autorité ouvraient eux-mêmes toutes grandes les portes de l'intrigue et du péculat. La Grande Société eut bientôt des ramifications jusque dans les postes les plus éloignés. Des favoris, mis à la place des fonctionnaires intègres, firent en peu de temps des fortunes aux dépens du roi.

La misère à Montréal était moins grande qu'à Québec; mais, en revanche, le commerce y était encore plus paralysé. Varin, commissaire de la marine, et Martel, garde-magasin du roi, s'étaient emparés de tout le trafic.

On vit s'élever à Montréal une succursale de la Friponne, dont la direction fut confiée à Pénisseault et à Maurin, deux autres personnages restés en vue dans la galerie des pillards sans vergogne.

Louis Pénisseault, fils d'un avocat de Poitiers, tenait une maison de commerce à Montréal, lorsqu'il épousa (1753) Marie-Marguerite Le Moine de Martigny, issue d'une des meilleures familles du Canada. D'un caractère vif et pénétrant, alerte dans ses allures, il était excellent organisateur, habile en toute espèce de transactions, mais d'un esprit faux et d'une insigne mauvaise foi, sans mœurs d'ailleurs, comme la plupart de ses pareils. N'ayant pas eu d'enfants, il ne fut pas heureux en ménage et vécut presque séparé de sa femme. Ce fut le malheur de Mme Pénisseault. Elle était d'une rare beauté, « et avait des qualités d'esprit qui la faisaient regarder avec admiration. Sa conversation était libre et enjouée; » il y avait dans toutes ses manières quelque chose de grand qui dénotait de la naissance.



Elle menait grand train, avait un salon recherché, à cause des grâces de sa personne et de son esprit; mais elle avait le tort de manquer de discernement et d'inviter à sa table plusieurs des parvenus qui remplissaient alors les bureaux de l'administration. Mme Pénisseault attira trop l'attention du chevalier de Lévis, qui se laissa captiver par ses charmes. Son assiduité au salon de cette femme, déjà regardée comme légère, acheva de la compromettre et attira sur M. de Lévis les sévérités de l'opinion.

Le petit bossu, difforme, à la physionomie et au maintien sinistres, réputé l'être le plus laid de la colonie, qui répondait au nom de François Maurin, était natif de la Saintonge. Plein d'esprit, de talent, de ressources, expert dans le négoce, rapace, quelquefois généreux par vanité, ce petit Thersite était le digne acolyte de Pénisseault. L'un et l'autre semblaient s'être donné la main pour écraser le peuple par leur arrogance et insulter à la misère publique par leur opulence et leur faste.

Pénisseault, chargé de la visite des postes, de la construction ou de la réparation des entrepôts, de la nomination des employés, en profita pour y organiser le pillage en règle au profit de la Grande Société. Les fonctionnaires probes furent écartés, pour faire place à des individus plus dociles, ou, comme on disait communément, « à des gens qui ne se mêlaient point d'examiner ce qu'on leur faisait faire. »

L'entretien des postes devint dès lors une ruine pour l'État. Tout fut un prétexte au pillage : la qualité des effets, leur quantité, leur transport, leur emmagasinement, leur vente, leur distribution.

Ainsi Cadet, qui s'était offert à fournir des rations aux malheureux Acadiens réfugiés au Canada, leur fit distribuer de la morue gâtée, qu'il chargea au compte du roi à un prix exorbitant.

Le contracteur chargé du transport des marchandises ou du matériel de guerre obtenait l'ordre de faire des réquisitions le long de la route. L'habitant, aimant mieux se prêter à une corvée gratis que d'être toute une campagne éloigné de chez lui, se soumettait à la réquisition; et le contracteur en augmentait d'autant son profit.

Le commandant d'un fort, sous prétexte de gagner l'esprit des sauvages ou de les envoyer en parti de guerre, grossissait leur nombre outre mesure pour obtenir une plus grande quantité de présents. Au lieu de les distribuer, il les vendait pour des fourrures, qu'il commerçait ensuite à son profit.

L'auteur des *Mémoires sur le Canada* prétend (ce qui n'est guère vraisemblable) que Le Verrier, beau-fils du gouverneur, officier ni brave ni spirituel, commandant à Michilimakinac, fit un jour un certificat de dix mille livres au lieu de dix; et, apprenant que ce compte avait été acquitté, il continua sur le même pied. Aussi revint-il avec une fortune.

Durant les années 1757 et 1758, Cadet, Péan, Pénisseault, Maurin et Corpron firent sur l'État un profit net de douze millions, en vendant pour vingt-trois millions des effets qui ne leur en avaient coûté que onze.

Quelques années auparavant, Péan avait gagné, sans s'en apercevoir, cinquante mille écus, et voici par quelle manœuvre : L'intendant l'avait chargé d'une levée considérable de blé et lui avait fourni de l'argent du trésor pour le payer comptant. L'intendant rendit ensuite une ordonnance fixant le prix du blé beaucoup plus haut que Péan ne l'avait payé. Celui-ci le livra au roi sur le prix de l'ordonnance, et réalisa ainsi son énorme profit.

Que pouvaient contre de tels abus les colons d'un pays situé à plus de mille lieues du trône, dont les délégués étaient investis d'une autorité presque souveraine? Quand un malheureux habitant allait porter des plaintes à l'intendance, il était arrêté sur le seuil par le cerbère du lieu. Deschenaux, de son ton insolent, lui demandait l'objet de sa visite. L'habitant intimidé avait à peine le temps de balbutier quelques mots, que le secrétaire l'interrompait et le congédiait avec une verte semonce.

Mais le temps approchait où les ministres de France allaient ouvrir les yeux, où les infâmes spoliateurs allaient recevoir un châtiment trop bien mérité, mais trop tardif.

Après avoir contemplé ce sombre tableau, doit-on en conclure que le pays tout entier fut gangrené? Rien ne prouve mieux le contraire que l'étonnante vitalité et l'indomptable énergie que déployèrent les Canadiens dès l'ouverture du règne suivant. L'ouragan avait passé, renversant, enlevant tout ce qui n'était pas fortement enraciné au sol. Il ne resta que les jeunes et vaillantes tiges, qui reprirent une nouvelle vigueur sous un soleil nouveau.

A Québec, Montcalm rompait l'ennui des journées d'automne en continuant à s'entretenir par lettres avec son ami de Montréal :

« ... Bourlamaque deviendrait quasi amoureux, mais je crois qu'on aime ailleurs sans beaucoup de retour. Pour moi, comme il me convient, aimant toujours à commercer les mêmes personnes, les voyant toutes, plus souvent celles chez qui je me trouve plus à l'aise et avec permission de tout dire, mais non de tout faire, dernier article qui m'intéresse peu, aussi je tiens à rester ici. »

Le 2 décembre, Montcalm ajoutait :

« On va donner du cheval à nos troupes. M. l'intendant voulait une distribution toute en cheval et une toute en bœuf. Nous avons obtenu qu'on donnerait à chaque distribution moitié l'un, moitié l'autre; et M. Cadet m'a dit écrire les mêmes choses pour Montréal. Nos Acadiens meurent de misère, petite vérole.

« ... Je vois des friponneries criantes de toutes parts. Ingénieurs! artilleurs! Pauvre roi!... »

Quand on se rappelle que ce pauvre roi c'était Louis XV, on est moins porté que Montcalm à s'attendrir sur son sort. Il aurait été plus juste de dire : Pauvre peuple! car, en définitive, la vraie victime c'était le peuple; c'était sur lui surtout que retombait le fardeau de la guerre avec toutes ses calamités. Sous prétexte que les troupes du roi venaient défendre le pays, les habitants étaient forcés, comme on l'a déjà vu, de servir sans aucune solde; et tandis que leurs terres restaient sans culture, le prince fainéant qui siégeait à Versailles leur envoyait à peine de quoi ne pas mourir de faim. Le peu de grains ensemencés par les vieillards, les femmes et les enfants, restés presque seuls dans les champs, étaient enlevés à l'automne au nom du roi, qui les payait en assignats dépréciés, que ce même roi devait renier plus tard, et qu'on retrouve aujourd'hui par liasses dans nos campagnes.

L'intendant poussait la tyrannie jusqu'à faire poser les scellés sur les moulins, afin d'empêcher les habitants de mettre leurs grains en farine.

D'autre part, les officiers de l'armée régulière semblaient tenir peu de compte des sacrifices de tout genre imposés au peuple. Ils exigeaient des milices les plus durs travaux et les faisaient servir aux postes les plus dangereux, soit comme

éclaireurs, soit comme partisans dans les expéditions avec les sauvages. Ajoutez à cela que, suivant l'habitude des militaires dans tous les pays, ils les méprisaient et traitaient tout haut de lâcheté leur mode de faire la guerre, mode qui leur avait pourtant valu tant de succès. Ce ne fut qu'aux dernières campagnes que l'on comprit bien l'utilité de combiner ensemble les deux tactiques.

Presque tous ces officiers étaient sans fortune [1] et menaient la vie dissipée de leur siècle. Un trop grand nombre aimaient le jeu et profitaient de l'imprévoyance et de la libéralité des Canadiens pour leur emprunter de l'argent, qu'ils prodiguaient ensuite à tout hasard. C'était une nouvelle cause de mésintelligence entre les militaires et les colons.

Au reste, tout en combattant ensemble pour la France, ils avaient des vues particulières bien différentes. Les soldats français, étrangers au pays, n'y avaient pas d'attaches; ils ne songeaient à se battre que dans l'espérance d'avoir de l'avancement et d'aller en jouir en France. Les Canadiens, au contraire, défendaient leurs propres foyers, combattaient *pro aris et focis*. Ils craignaient avec trop de raison que le roi de France, qui leur donnait si peu de secours, ne finît par les abandonner complètement, après avoir tant contribué à les ruiner. Ils s'inquiétaient de savoir si, à la fin de la lutte, on laisserait une bouchée de pain à leurs familles.

Ces divergences deviennent de plus en plus sensibles à mesure que les événements s'avancent; on les verra éclater surtout pendant les derniers mois de la guerre. Après la mort de Montcalm, les commandants français eurent le dessein de faire sauter la ville de Québec s'ils ne pouvaient la garder, et de faire un désert de ses environs. Les habitants furent consternés et protestèrent énergiquement.

Bourlamaque, dans sa correspondance avec Lévis, l'année suivante, au moment où tout était désespéré, où trois armées avaient envahi le pays, où toute résistance devenait insensée, s'indigne contre les Canadiens parce qu'ils l'abandonnent et rentrent dans leurs foyers; il rage contre la faiblesse de Vaudreuil, qui ne les fait pas fusiller. Or le général Murray avait lancé une proclamation déclarant qu'il incendierait les maisons de tous les habitants qui ne seraient pas trouvés chez eux, et il tenait parole. Les Canadiens avaient fait pour l'honneur de la France plus qu'ils ne devaient; mais cela ne faisait pas l'affaire de Bourlamaque et de ses compagnons d'armes, qui auraient voulu terminer la guerre avec plus de distinction, afin de pouvoir demander des grâces à la cour de Versailles. Les Canadiens n'espéraient plus rien de ce côté, et il était tout naturel qu'ils cherchassent à sauver le peu d'épaves qui restaient de leur naufrage.

Il y eut quelques troubles à Montréal parmi les troupes et le peuple, lorsqu'on voulut imposer pour nourriture la chair de cheval. Déjà, au mois précédent, la réduction des vivres avait donné lieu à quelques désordres; les soldats qui, faute de casernes, étaient logés dans les maisons de la ville, y avaient été excités par leurs hôtes; les troupes de la marine, moins brisées à la discipline que l'armée régulière, refusèrent de se rendre à la distribution des vivres. En l'absence de Vaudreuil, alors à Québec, Lévis commandait seul à Montréal; il réprima ce premier mouvement avec autant de tact que de fermeté. Il sut si bien mêler à son commandement des paroles de persuasion, qu'il s'attira les applaudissements des soldats.

Montcalm lui écrivit peu de temps après : « ... Rien n'est mieux que votre

[1] *Journal de Montcalm.*

conduite au sujet des jeux de hasard. Voici le détail de ce qui se passe à cette occasion à Québec, que vous pouvez ne pas laisser ignorer à nos officiers. Chez M. l'intendant, il a ouvert lui-même par un beau tope-et-tingue, où il a gagné cent louis; beaucoup de quinze aux douze francs la fiche; de gros passe-dix, de gros tris aux vingt francs la fiche, six francs pour spadille et deux louis de queue. Dimanche, il y aura grand souper à quatre-vingts couverts, beaucoup de dames, concert, lansquenet.

« Le jeu chez La Vérendrye a dû être occasionné par un M. Desaulniers, grand joueur, qui y est logé. Bougainville, que je vois on ne saurait moins, perd; ce sont ses affaires, ainsi que La Rochebeaucour; ce dernier a moins de ressources que le premier[1].

« Rien de mieux, ce me semble, que ce que fait actuellement M. de Vaudreuil, et la seule chose à faire cet hiver.

« L'intendant aura le malheur de finir par être détesté, et cela doit être pour qui ne met aucun ordre dans les commencements.

« Bourlamaque a commencé à donner à manger trois fois la semaine. Il est triste, ce me semble, s'ennuyant. Il a fait l'*inamorato* de ma commère; il n'a pas réussi, pour moi. Mme Péan, ma commère, de loin en loin l'évoque; voilà mes veillées. Je suis bien avec nos dames, comme je veux être.

« Je suis bien aise que vous ayez Péan; dites-le-lui. De tout ce qui approche le général, c'est le plus sage, le moins sujet à prétentions et préventions, et le plus capable de lui faire prendre un bon parti sage et ferme dans l'occasion. »

La petite rue du Parloir était un des principaux centres où se réunissait le beau monde de Québec; deux salons surtout y étaient recherchés : celui de Mme de la Naudière et celui de Mme de Beaubassin, toutes deux renommées pour leur élégance et leur esprit. Montcalm s'y plaisait si bien, qu'il prend la peine d'indiquer l'endroit précis qu'occupait chacune de ces deux maisons : l'une, dit-il, au tournant de la rue; l'autre à son encoignure. Mme de la Naudière, née Geneviève de Boishébert, était fille du seigneur de la Rivière-Ouelle, et Mme Hertel de Beaubassin, née Catherine Jarret de Verchères, était fille du seigneur de Verchères. Leurs maris servaient tous deux en qualité d'officiers de la milice canadienne. C'est aussi dans la rue du Parloir, comme je l'ai dit, que demeurait Mme Péan, dont il est souvent question dans les lettres de Montcalm.

Les charmes de la conversation de Mme de Beaubassin semblent avoir eu particulièrement de l'attrait pour Montcalm, car son salon était celui qu'il fréquentait le plus souvent. Ailleurs, comme chez l'intendant, ou chez Mme Péan, il se désennuyait, quelquefois il s'étourdissait; chez Mme de la Naudière, il s'intéressait; mais, chez Mme de Beaubassin, il s'attachait. La condescendance ou la politesse l'entraînaient ailleurs; ici, c'était l'amitié.

A l'aide de la correspondance de Montcalm, on ressuscite à peu près toute la société qui animait cet élégant salon. Le plus assidu était ce grand officier ingambe, que Montcalm croyait courageux, mais qu'il n'aimait pas : c'était M. de Boishébert, frère de Mme de la Naudière, qui revenait chaque hiver de l'Acadie, où il exerçait le commandement et encore plus le pillage. Un autre personnage bien plus impor-

[1] Bougainville écrit dans son *Journal*, en parlant des jeux de hasard : « On les a joués avec fureur et indécence. L'intendant fait les honneurs de la partie : il a perdu deux cent quatre mille livres. » Bougainville n'ajoute pas qu'il était lui-même un des plus furieux joueurs et l'un des hôtes les plus assidus de l'intendant.



tant y apparaissait aussi, mais rarement. Quand son équipage s'arrêtait dans la rue du Parloir et que ses gens lui ouvraient la portière, les domestiques de la maison se précipitaient à sa rencontre et le conduisaient au salon, où son arrivée suspendait pour un moment la conversation. A l'élégance de son habit, aux fines dentelles de son jabot, à ses manchettes richement brodées, à ses cheveux roux,



On se plongeait dans le plaisir; on s'y livrait avec fureur. Toute cette société aveuglée dansait sur un volcan.

poudrés, musqués, on reconnaissait l'intendant Bigot. Péan et sa femme l'accompagnaient souvent. Puis venaient les Longueuil, les Saint-Ours, les la Naudière, les Villiers, le docteur Arnoux avec sa femme, plusieurs des officiers de l'armée de terre. Bourlamaque y portait sa figure triste et mélancolique; Bougainville s'y faisait remarquer par son esprit janséniste, ses critiques mordantes, quelquefois par son humeur maussade; Roquemaure par ses excentricités.

Envisagée dans son ensemble, la haute société canadienne offrait alors un spectacle navrant. L'exemple de celle qui arrivait de France lui avait été funeste, et les désordres de la guerre, la présence des troupes, achevaient de la perdre, du moins en grande partie.

On était témoin d'un état de choses qui ne pouvait durer : l'anarchie du haut

en bas de l'échelle sociale. On pressentait la fin d'un règne; on voyait venir un orage terrible. Cet orage allait-il tout engloutir? On ne le savait pas; on en détournait la tête; on ne voulait pas y penser, et l'on tâchait de s'étourdir sur le danger. Pour mieux y réussir, on se plongeait dans le plaisir; on s'y livrait avec fureur. Toute cette société aveuglée dansait sur un volcan.

« Le 26 décembre. — ... On ne parle ici, écrit Montcalm, que de cent louis gagnés, perdu cent cinquante louis, des momons de mille écus. Les têtes sont totalement tournées. La nuit dernière, Le Mercier a perdu trois mille trois cents livres. M. de Cadillac, à quatre heures après-midi hier, avait perdu cent soixante louis; avant minuit il en gagnait cent. On dit que ce sera le jour des Rois que cela sera beau. Pour moi, je joue aux cinq sols le tri, aux trente sols le piquet, aux petits écus à tourner.

« Le 30 décembre. — ... Toujours gros jeu. L'intendant, hier et avant-hier, avait perdu quatre cent cinquante louis de la perte au gain. Johanne a perdu ce soir trois cents louis. Enfin l'intendant, ayant le carnet ou les cartes à la main, est quelquefois effrayé et refuse. M. de Selles gagne de cinq à six cents louis, mais il combat encore.

« Le 4 janvier 1758. — ... Je n'ai rien à vous écrire, mon cher chevalier, et Roquemaure est en état de vous rendre compte de ma vie unie, des plaisirs de Québec et de ceux qui se préparent pour dimanche. Jamais la rue Quincampoix n'a produit autant de changements dans les fortunes. Bougainville se rattrape, de Selles décline, l'intendant perd, Cadillac reprend le ton, de Breau est noyé (ce nom est heureux pour aimer le jeu), Marin continue à jouer et perd, les petits pontes se remplumaient hier; Saint-Vincent et Belot perdent, Bonneau réalise. Votre petit ami, Johanne, avait gagné cinq cents louis, mais il voulait en avoir mille; le pot au lait a versé. Le ton de décence, de politesse de société, est banni de la maison où il devrait être. Je crains d'être obligé, avant la fin du carnaval, de punir quelque joueur qui aura oublié que son camarade au jeu est l'homme du roi. Aussi je ne vais plus chez l'intendant que le matin ou un jour de la semaine avec les dames, ou dans de grandes occasions. C'est vous écrire pour avoir occasion de vous renouveler les assurances de la tendre amitié que je vous ai vouée pour toujours, mon cher chevalier. »

Toute la correspondance de Montcalm avec Lévis témoigne d'une amitié vraiment extraordinaire entre ces deux hommes; celle de Montcalm allait jusqu'à la tendresse. Il avait besoin de l'exprimer, et il trouvait des tournures ingénieuses et charmantes pour la dire, comme dans ces fins de lettres, par exemple :

« On ne peut vous aimer plus tendrement, mon cher chevalier. »

« Je suis éloquent quand je parle de quelqu'un que j'estime autant que vous. »

« On ne peut vous être plus dévoué et plus tendrement que le meilleur de vos amis. »

« Aimez-moi autant que je vous aime, mon cher chevalier, et je n'aurai rien à désirer. »

Les réponses du chevalier de Lévis, que celui-ci a conservées, ne renferment pas d'expressions aussi chaleureuses. Son amitié était peut-être aussi solide, mais moins expansive. C'était un esprit plus froid, plus réfléchi, qui s'observait davantage et qui ne se livrait pas avec autant d'abandon.

Placé entre Vaudreuil et Montcalm, il savait ménager sa position avec une singulière habileté. Dès les premiers temps, il avait deviné que Montcalm jalousait le

gouverneur, et il mettait un tact rare à ne pas blesser sa susceptibilité, sans toutefois se compromettre vis-à-vis de Vaudreuil, avec qui il fut toujours en bons termes.

« ... Je dois ne pas vous laisser ignorer, écrit-il au maréchal de Mirepoix, la conduite que j'observe. Je suis fort bien avec M. le marquis de Vaudreuil; j'y serais encore mieux si je voulais, mais je ne me soucie pas d'avoir plus de part que je n'en ai à sa confiance, parce que M. de Montcalm en serait jaloux, et que cela ferait des tracasseries, chose que j'éviterai toute ma vie avec grand soin. »

Ce fut un grand malheur que Montcalm ne comprît pas cette leçon indirecte, si délicatement donnée par celui qu'il regardait comme son meilleur ami. Lui qui répétait sans cesse à cet ami qu'ils ne devaient toujours avoir à eux deux qu'un seul et même avis, pourquoi ne suivait-il point celui-là, le plus important de tous? Qui peut dire les conséquences qui en seraient résultées?

Le sage Lévis avait tant à cœur la fin de ces querelles, qu'il aurait voulu y voir intervenir le roi. Il l'insinue avec son tact ordinaire dans une lettre au marquis de Paulmy, secrétaire d'État au ministère de la guerre : « Quand on est aussi éloigné, dit-il, il faut toujours être d'accord avec tout le monde, lever les difficultés et n'avoir à cœur que le bien du maître.

« Je me conduis sur ces principes, dont je ne m'écarterai jamais. Je vous supplie d'en être bien persuadé et *d'en assurer Sa Majesté.* »

En admirant cette grande sagesse, il ne faut pas croire cependant que Lévis ait échappé entièrement à l'esprit frivole de son siècle. Il écrit à sa protectrice, la maréchale de Mirepoix :

« A l'égard du mariage que le chevalier de Mesnon vous a proposé, vous savez que je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour me marier, dans la crainte de prendre une femme qui ne vous fût pas agréable, ce qui ferait le malheur de ma vie.

« S'il s'en trouvait une dont vous fissiez choix, je la prendrais volontiers dès que je serais assuré qu'elle vous conviendrait. Ainsi vous pouvez faire la réponse que vous désirez à M. le chevalier de Mesnon, à qui je suis toujours bien obligé de son souvenir et de l'amitié qu'il me témoigne. Si cette affaire n'a pas lieu et que vous trouviez quelque autre parti qui vous convienne, vous pourrez en disposer de même; je tiendrai tous les engagements que vous aurez pris.

« C'est tout ce que je peux avoir l'honneur de vous mander à ce sujet, en vous priant de faire attention que je voudrais trouver une femme qui vous fût aussi attachée que je vous le suis.

« ... Il paraît que nous allons être vivement attaqués. Mon avis sera de nous battre jusqu'à extinction. »

Singulier mélange de folie et d'héroïsme! Il croit marcher à la mort; mais, en attendant, « mariez-moi à qui vous voudrez! »

« Le 6 janvier, reprend Montcalm, Bougainville s'est raccroché, gagne et croit avoir plus de conduite que Saint-Vincent, Belot, Johanne, Marin, etc. Je ne le pense pas; avec de l'esprit et du talent, c'est, comme vous le dites, quelquefois une tête. »

Montcalm écrit encore, le 9 janvier 1758 : « Grand souper au palais; j'y eus comme de raison la fève, et Mme Péan fut ma reine. Au reste, je me suis retiré à une heure, fou de voir autant jouer et berlander. J'ignore les destins des joueurs. Je compte (*inter nos*) y être pour une quinzaine de louis; il y a des sociétés qu'on ne peut refuser. Le souper (pour vous seul) de quatre-vingts personnes, froid à la

glace, servi à meilleure heure; la gaieté de la fin du repas du ton de la taverne, et le gros jeu l'occupation, le métier. »

Et quelques jours après : « Toujours du jeu : Johanne perd gros du sien et s'arrête; Belot et Saint-Vincent s'écrasent; Marin ne trouve plus de prêteurs; Bougainville pourrait bien se rembourser de ce soir.

« ... Si on a été mécontent d'un bal que l'intendant a donné, on le sera bien plus d'un second donné hier, et d'un troisième qu'il doit donner mardi [1]. Toujours le plus effroyable jeu. L'intendant a perdu cette nuit quinze cents louis en trois quarts d'heure. Il est à cinquante mille écus de perte, au moyen de quoi toute la ville, le militaire, gagnent peu ou prou, et ses valets qui jouent gros contre lui. Peu de militaires perdent heureusement, Johanne et Lestang du leur; mais les petits pontes hardis sont gras à pleine peau. »

Montcalm écrit encore à la date du 12 février : « Le jeu est fini. L'intendant paraît honteux, fait amende honorable, perd deux cent mille francs; ce qui n'empêche pas que quelques particuliers ne perdent trop : entre nous, de Selles, capitaine au régiment de la Sarre. L'intendant et ses adhérents veulent diminuer sa perte. Aimez-moi, mon cher chevalier, autant que je vous aime. »

A cette même date, Montcalm était engagé dans une correspondance bien plus sérieuse avec le commandant des troupes anglaises au sujet de la rupture de la capitulation du fort George. Les massacres et les captures faits par les sauvages, en violation du traité, avaient, non sans raison, soulevé l'indignation dans le camp ennemi. Quoique Montcalm et ses officiers eussent exposé leur vie pour arrêter le désordre, il lui était impossible de faire arriver la vérité à l'oreille de ses adversaires. Le tragique événement était trop récent pour qu'il pût être jugé avec sang-froid.

Montcalm y fait allusion dans la lettre suivante, adressée à sa femme le 19 février : « Je ne puis vous rien pronostiquer sur la campagne, les vivres, le bien ou le mal joué des ennemis, qui peuvent et doivent nous primer. Je suis ici depuis le 15 septembre; je pars demain pour Montréal, jusqu'à ce que je me porte sur quelque frontière. J'augure de ma bonne fortune que la campagne tournera bien. Quand nous ne ferions qu'une défensive, pourvu qu'elle arrête l'ennemi, elle ne sera pas sans mérite; nous nous sommes écrit avec milord Loudon sur la capitulation du fort George. C'est un procès qui se traite à coups de plume, en attendant de traiter quelque incident à coups d'épée, de fusil. »

Ce coup d'épée, ce fut celui de Carillon.

L'intendant, dont ni les plaisirs extravagants ni les débauches ne ralentissaient l'activité, avait appris qu'un bon nombre d'habitants tenaient secrètement en réserve une partie de leurs denrées, de crainte que le gouvernement ne vînt à les leur enlever. Il donna ordre à ses agents de parcourir les campagnes et d'exiger de chaque habitant qu'il déclarât sous serment tout ce qu'il possédait en fait de comestibles. Ce dernier acte de tyrannie acheva d'indigner le clergé, qui prit ouvertement la cause du peuple. D'après l'avis de l'évêque, il releva les habitants de cet injuste serment, disant avec raison que si le roi voulait conserver sa colonie, il devait en

[1] Allusion au mandement publié quelques jours auparavant par l'évêque de Québec. Bougainville, qui était de toutes ces parties de plaisir, de ces jeux et de ces folles dépenses, lesquels étaient autant d'insultes à la misère publique et contre lesquels protestait Mgr de Pontbriand, écrivait peu de temps auparavant : « Il y a des cas où la magnificence est un crime contre l'État. » (*Journal*, 14 octobre 1757.)



fournir les moyens; que nulle puissance n'avait le droit d'arracher au peuple les dernières bouchées de pain qui lui restaient, surtout quand on ne lui laissait ni le temps de semer ni celui de récolter, et que de plus on exigeait qu'il fût le premier à verser son sang sur les champs de bataille.

On est étonné de voir jusqu'à quel point l'asservissement au roi et à la Pompadour aveuglait alors les meilleurs esprits. Montcalm lui-même, qui, comme tous les officiers français, n'attendait d'avancement que de la cour de Versailles, n'osait pas



Mgr de Pontbriand, évêque de Québec.

remonter à la vraie cause du mal et s'en prendre à l'incurie royale. Certains officiers autour de lui se moquaient de la pitié que témoignait Vaudreuil pour « ses chers Canadiens ». Comme aux plus mauvais temps de la monarchie, le peuple était la chose taillable et corvéable à merci.

Bien loin du Saint-Laurent, sur la frontière toute blanche de neige du lac Champlain, le capitaine d'Hébécourt, avec sa petite garnison, faisait bonne garde autour du drapeau qui flottait au-dessus des remparts de Carillon. Des jours bien autrement ternes que ceux dont on se plaignait à Québec et à Montréal s'enchaînaient les uns aux autres sur ce coteau sauvage et isolé.

Point de distractions, point de société de dames; aucun de ces plaisirs délicats, de ces amusements de salon qui faisaient le charme des villes; mais l'âpre vie de caserne avec sa désolante monotonie : chaque matin, aux mêmes heures, la diane

annonçant le réveil, les mêmes heures d'inspections, le pas régulier des soldats relevant la garde par le froid, la neige, la poudrerie, quelquefois par un soleil éblouissant. Alors apparaissaient dans leur uniforme nudité le lac enseveli sous son épais manteau de glace, la ceinture des arbres secouant à la bise, comme des squelettes, leurs branches dépouillées, avec de longs gémissements. Pas une habitation, pas un signe de vie en dehors du petit quadrilatère dont se composaient le fort et ses dépendances immédiates.

De temps en temps seulement, quelques espions aperçus à la lisière du bois donnaient un moment d'alerte et faisaient sortir une escouade à leur poursuite. Lord Loudon, paraît-il, faisait faire ces reconnaissances en vue d'une marche sur Carillon en plein hiver, comme avait fait M. de Rigaud à William-Henry; mais il ne disposait pas, comme lui, d'une armée de coureurs des bois aussi infatigables qu'aguerris. Un parti de maraudeurs anglais vint un jour enlever deux soldats et tuer une quinzaine de bestiaux aux portes du fort. On trouva attaché aux cornes d'un des animaux tués un billet signé par Rogers, où il faisait ses compliments au marquis de Montcalm, et remerciait le commandant de Carillon de la viande fraîche qu'il lui avait procurée.

Cette bravade allait bientôt coûter cher à Rogers et aux siens. M. de Langy venait précisément d'arriver d'une expédition au ford Édouard, où il avait surpris une garde et un parti de bûcherons qu'il avait mis en fuite, après avoir fait deux prisonniers et pris vingt-trois chevelures. A sa suite était entré dans Carillon un renfort de cent sauvages du saut Saint-Louis et de quelques Canadiens envoyés par le marquis de Vaudreuil, sous le commandement de M. de La Durantaye.

Dans la journée du 13 mars, deux Abénakis, revenant de la chasse, arrivèrent au pas de course et donnèrent avis au capitaine d'Hébécourt qu'ils avaient vu les pistes de raquettes toutes fraîches d'un détachement qui marchait dans la direction de Saint-Frédéric. On conjectura que c'était Rogers qui venait, comme l'année précédente, tendre une embuscade entre ce fort et Carillon.

Le colonel Haviland, qui commandait au fort Édouard, lui avait en effet confié un parti d'éclaireurs de cent quatre-vingts hommes, auxquels s'étaient joints, par amour pour les aventures, deux officiers du 27e régiment anglais, le capitaine Pringle et le lieutenant Roche. Ces deux jeunes étourdis auraient été moins pressés de partir s'ils avaient soupçonné la série d'émotions par lesquelles ils allaient passer.

Le détachement s'était engagé à la faveur de la nuit sur la glace du lac Saint-Sacrement, et l'avait descendu jusqu'à la hauteur de la montagne Pelée, appelée par les Anglais Rogers' Rock. Comme il eût été dangereux de s'aventurer plus loin sur le lac, où il aurait pu être aperçu par les maraudeurs français, Rogers inclina à gauche, laissant à sa droite la montagne Pelée; il s'enfonça dans l'impraticable dédale des ravins boisés et des hauteurs couvertes de plusieurs pieds de neige, pour gagner le chemin des Agniers, qui circulait à l'ouest de la montagne Pelée. Il venait de prendre cette direction lorsque d'Hébécourt fut prévenu de sa marche. Il lança immédiatement à sa poursuite M. de Langy avec deux cent cinquante sauvages et Canadiens, quatre cadets de la marine et quelques officiers et soldats des troupes de terre. Ils suivirent la rivière à la Chute jusqu'à la rivière de Bernetz, qui, après avoir contourné vers l'ouest la base de la montagne Pelée, se jette dans les rapides du Portage. Le lit glacé de cette rivière était un chemin tout tracé, qu'ils remon-

tèrent dans l'espérance de couper la retraite à l'ennemi. De chaque côté d'eux l'épaisse forêt dressait ses milliers de colonnes dénudées, sur un sol montueux parsemé de broussailles à moitié ensevelies sous la neige. La lumière tamisée à travers la cime des arbres commençait à pâlir, car le soleil penché à l'horizon indiquait à peu près trois heures.

L'avant-garde, composée de sauvages, s'avançait sans rien apercevoir, lorsqu'une décharge de mousqueterie jaillit derrière un fourré et renversa morts trois hommes. Le reste courut se replier en désordre sur le gros du détachement. Les éclaireurs de Rogers avaient aperçu l'avant-garde indienne et avaient donné l'alarme. Rogers avait fait aligner ses rangers le long de la rive droite de la rivière, qui en cet endroit est très escarpée, et ordonné d'avancer lentement et sans bruit. C'est en ce moment qu'ils avaient fait leur première décharge. Croyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une petite escouade, une partie des rangers s'étaient élancés à la poursuite et étaient venus tomber sur le détachement, qui les accueillit par une grêle de balles et un tonnerre de hurlements qui firent trembler tous les échos du ravin. La glace de la rivière et les deux berges furent jonchées de cadavres avant que les survivants eussent rejoint leurs compagnons. L'escarpement fortement boisé où se tenait Rogers formait une citadelle avantageuse pour la défense. Il rangea ses hommes en demi-cercle derrière les troncs d'arbres, d'où ils firent un feu plongeant sur les assaillants. L'avantage de la position compensa pendant quelque temps l'infériorité du nombre. Ils se défendirent avec le courage du désespoir jusqu'à la tombée de la nuit. Ces combats d'escarmouche, où chaque homme des deux partis tirait à la manière des sauvages, c'est-à-dire en s'abritant d'arbre en arbre, pouvaient se prolonger assez longtemps. La tactique des assaillants était de tourner les assiégés en gravissant la montagne, afin de leur couper la retraite et les exterminer jusqu'au dernier. Plusieurs fois ils l'essayèrent, mais furent repoussés. A certains moments, on se tirait à bout portant au milieu de hurlements continuels, mêlés aux cris des blessés se débattant sous le couteau qui leur enlevait la chevelure. Enfin M. de Langy porta un gros détachement d'Indiens sur son aile gauche. Rogers, se voyant perdu si sa droite était enfoncée, détacha le lieutenant Philipps avec une partie des rangers pour la soutenir; mais ils furent tous cernés et forcés de se rendre, avec promesse d'être bien traités. Mais on sait ce que vaut une promesse de sauvage. Les dernières clartés du jour qui disparaissait ne répandaient plus que des lueurs confuses sous la voûte des bois. C'était le moment favorable pour la fuite. Rogers conseilla aux deux volontaires Pringle et Roche de s'esquiver avec un guide, qu'il leur offrit; mais ces deux officiers, aussi braves que téméraires, refusèrent généreusement de l'abandonner. Plus de cent cadavres de rangers, horriblement mutilés, gisaient alors sur la neige dans des mares de sang. Pour mieux fuir, avec la poignée d'hommes qui lui restait, Rogers jeta son gilet, lequel fut ramassé par les sauvages avec les papiers qu'il contenait, ce qui fit croire à sa mort. Chaudement poursuivi, il parvint à traverser le lac Saint-Sacrement et arriva au fort Édouard après deux jours de marche forcée, avec une vingtaine d'hommes à moitié morts de fatigue et de misère.

Les sauvages, furieux d'avoir perdu dix-sept de leurs guerriers, garrottèrent, paraît-il, Philipps et quelques prisonniers à des arbres, et les hachèrent par morceaux à coups de tomahawk. Le détachement coucha sur le champ de carnage et reprit le lendemain le chemin de Carillon, emportant ses blessés, au nombre de

dix-huit, parmi lesquels se trouvaient MM. de Lachevrotière et de Richerville. Il revenait avec sept prisonniers et cent quarante-quatre chevelures.

Les volontaires Pringle et Roche n'avaient pu suivre longtemps dans leur fuite les compagnons de Rogers, rompus aux marches à travers les bois. Ils perdirent leurs traces et s'égarèrent bientôt. Durant cinq jours ils s'épuisèrent en courses inutiles, ne vivant que de grains de genièvre et d'écorces arrachées aux arbres, dont ils mangeaient l'intérieur. Quand ils se reconnurent, ils n'étaient qu'à une lieue de Carillon. Plutôt que de mourir, ils résolurent d'aller se constituer prisonniers. Arrivés dans la clairière, au milieu de laquelle s'élevait le fort, ils s'en approchèrent en agitant un mouchoir. Quelques officiers coururent à eux et les entourèrent avant que les sauvages, dont le camp était tout proche, eussent eu le temps de les apercevoir. Ils les traitèrent avec tous les égards et tous les soins qu'exigeaient leur qualité et les terribles épreuves par où ils venaient de passer. Tous deux se rétablirent et furent ensuite échangés.

VI

VICTOIRE DE CARILLON

« La paix! la paix! » écrivaient à Versailles Montcalm et Lévis en ramenant de William-Henry leurs bataillons victorieux. C'était le cri du patriotisme éclairé. La politique de la France aurait dû être de fortifier sa marine pour raffermir sa puissance coloniale en appuyant Montcalm en Amérique et Dupleix en Orient, les deux seuls généraux qui soutenaient l'honneur de ses armes; mais la France, tombée en quenouille, s'était faite l'ouvrière de ses propres humiliations et de sa décadence. Déjà Dupleix avait été abandonné, Montcalm était à la veille de l'être.

La main de la Pompadour, poussée par une autre femme, avait mis le feu aux quatre coins de l'Europe. La fière Marie-Thérèse d'Autriche avait consenti à souiller sa plume impériale en écrivant elle-même à la favorite du roi et en l'appelant : « Ma cousine. » L'impératrice avait réussi : le succès fit oublier à la femme l'ignominie de sa démarche.

L'Europe se trouva ainsi à n'avoir à opposer que deux femmes aux deux plus grands génies militaire et politique du temps : Frédéric et Pitt. La guerre de Sept ans prépara la grandeur de la Prusse et donna à la Grande-Bretagne l'empire des mers.

Rarement situation avait paru plus désespérée que celle du roi de Prusse en 1757. Sans autre allié que l'Angleterre, il s'était vu en face de presque toute l'Europe coalisée contre lui. Frédéric II était un Méphistophélès sur le trône, cynique et sublime, philosophe et historien; César se disant Brutus. Malgré des prodiges d'audace et d'habileté, malgré d'éclatantes victoires qui l'avaient placé au rang des grands capitaines, il avait été écrasé par le nombre. Un moment, se croyant perdu, il avait songé au suicide.

« Ma chère sœur, écrivait-il à la margravine de Bayreuth, il n'y a plus de port et d'asile pour moi que dans les bras de la mort. »

Et à Voltaire :

« Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi. »

Le 3 novembre, le roi de Prusse avait brusquement porté son armée sur la rive gauche de la Saale. Les alliés, confiants dans leur supériorité numérique, s'avançaient vers les hauteurs pour l'envelopper et lui couper la retraite, lorsque tout à coup Frédéric, par une de ces manœuvres rapides auxquelles il avait habitué ses troupes, opéra un changement de front. Favorisé par des coteaux et des ravins qui dérobaient son mouvement, il fondit inopinément sur le flanc des Français; plusieurs batteries, démasquées sur les hauteurs, foudroyèrent en même temps l'infanterie alliée qui se pressait dans la plaine. En vain le prince de Soubise chercha-t-il, avant la fin du jour, à rétablir le combat par des charges de cavalerie : tout fut culbuté et mis en déroute. Huit mille prisonniers et trois mille morts furent laissés sur le champ de bataille : c'était la journée de Rosbach.

Le nom du vainqueur fut porté aux nues. La France elle-même, la France honteusement vaincue, égarée par les idées nouvelles, faisant taire son patriotisme, fut la première à exalter le héros prussien. Voltaire le chanta en vers et en prose, et d'Alembert écrivit au même Voltaire :

« A Paris, tout le monde a la tête tournée du roi de Prusse; il y a cinq mois qu'on le traînait dans la boue. »

L'explication du désastre se trouvait à Versailles Les désordres de la cour avaient pénétré dans les camps : le soldat se modelait sur le noble corrompu qui le commandait. Le jour de la bataille de Rosbach, il y avait six mille maraudeurs hors du camp! Après la déroute, l'armée inonda la Thuringe comme une horde de cosaques et s'y livra aux plus odieux excès. Le duc de Richelieu, qui avait précédé Soubise dans le commandement, pillait et autorisait le pillage avec un tel cynisme, que les soldats l'avaient surnommé *le père la Maraude*.

« Ces armées, dit un historien, pleines de luxe et de misère, encombrées de courtisanes, de marchands et de valetailles, traînant après elles trois fois plus de bêtes de somme que de chevaux de selle, étalant des bazars ambulants d'objets de mode au milieu de leurs tentes, ressemblaient plus aux cohues de Darius et de Xerxès qu'aux armées de Turenne et de Gustave-Adolphe[1]. »

On voit par ce tableau que les déprédateurs du Canada n'étaient que les plagiaires du monde de Versailles. C'est là que plusieurs d'entre eux avaient fait leurs premières armes.

En Angleterre, le génie de Pitt organisait la victoire avec moins d'éclat et de rapidité que Frédéric, mais avec la même sûreté de coup d'œil. Quoique les événements ne lui eussent pas d'abord été favorables, la confiance du peuple anglais n'avait pas été ébranlée, depuis surtout que Georges II, qui le détestait, l'avait éloigné du ministère (avril 1757) et avait été forcé, trois mois après, de le

[1] Henri Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 520.

reprendre sous le coup de l'indignation publique. Pitt était devenu le véritable souverain de l'Angleterre. L'admiration pour lui allait jusqu'au fanatisme : on le proclamait le seul politique honnête, le seul incorruptible, le seul capable de relever la fortune du royaume. Le grand *commoner* était le premier à le penser et à le dire.

« Il avait une telle confiance en sa force, dit lord Brougham, qu'il renversait la maxime des gouvernants : Ne forcez pas un obstacle quand vous pouvez le tourner. Il dédaignait de s'insinuer là où il pouvait pénétrer d'assaut, et de persuader quand il pouvait commander. »

William Pitt est un des exemples les plus frappants de la puissance de la parole. Il n'eut peut-être jamais d'égal au parlement comme orateur et comme *debater*. Son éloquence franchissait l'enceinte des communes et faisait tressaillir la nation tout entière. Pénétrant avec la même intensité dans la chambre du paysan et dans le palais du noble lord, elle y réveillait le patriotisme assoupi, faisait vibrer toutes les âmes à l'unisson de la sienne, leur communiquait cette passion pour la grandeur et la gloire de l'Angleterre qui fut le but unique de sa vie.

Ce grand homme avait les défauts de ses qualités. Sa hauteur le rendait insupportable à ses collègues, qu'il traitait comme des subordonnés, et qu'il ne cessait d'humilier en leur faisant constamment sentir sa supériorité. Il avait le ridicule des petits esprits, la vanité; il était comédien, en prenait les airs, affectait des poses théâtrales. On sait aujourd'hui qu'il n'était pas inaccessible à la corruption.

Mais le peuple anglais ne voulait pas voir ses défauts; il se reconnaissait en lui, sentait qu'il était son âme, son expression, sa force. Appelé à gouverner un peuple libre, Pitt aimait sincèrement la liberté. Ses concitoyens le savaient et se livraient à lui comme lui se livrait à eux, confiants dans un égal patriotisme. En un mot, il avait élevé la nation anglaise à sa hauteur.

Tel était, dit Hume, le crédit dont jouissait le gouvernement, que le peuple souscrivit à tous les emprunts avec l'empressement le plus extraordinaire. Un esprit inaccoutumé d'audace et de résolution parut animer les armées de terre et de mer. L'amour de la gloire militaire se répandit jusque dans les dernières classes du peuple. Ce passage subit de l'indolence à l'activité, de l'indifférence au zèle, de la crainte à l'audace, fut produit par l'influence et l'exemple d'un ministre. »

Chasser la France de l'Amérique et de l'Inde, lui fermer toutes les mers et la confiner sur le continent, telle était la politique entreprise par Pitt avec sa volonté de fer. Il ne soupçonnait pas que de son vivant même la France s'en vengerait en faisant l'indépendance américaine.

Il avait maintenant sous la main les hommes qu'il lui fallait pour ses grands desseins. Durant la prochaine campagne, Ferdinand de Brunswick, disciple du grand Frédéric, allait venger la défaite de Cumberland au Hanovre; Clive, dans l'Inde, poursuivre sa victoire de Plassey; Wolfe, se révéler en Amérique.

Ce fut vers l'Amérique qu'il tourna d'abord son attention et ses plus formidables armements. Le plan des opérations fut réglé d'après les conseils de l'homme le mieux entendu dans les affaires d'Amérique : l'illustre Franklin, alors délégué de la Pensylvanie à Londres. Trois attaques simultanées devaient être dirigées sur le Canada : l'une au nord, sur Louisbourg; l'autre au centre, sur Carillon; la troisième au sud, contre le fort Duquesne. La célérité avait fait place à la lenteur des préparatifs qui avait tout compromis l'année précédente. Dès le mois de février

deux flottes étaient en mer : l'une aux ordres de l'amiral Boscawen, pour attaquer Louisbourg, avec douze mille hommes, commandés par le général Amherst; l'autre sous l'amiral Osborn, pour croiser dans le détroit de Gibraltar et intercepter la flotte de l'amiral La Clue, prête à faire voile de Toulon; une troisième, commandée par sir Edward Hawke, appareilla peu après pour aller bloquer devant Rochefort un convoi de munitions et de troupes destinées au Canada.

La Clue ne put franchir le détroit de la Méditerranée. Le convoi, composé de quarante bâtiments de transports, protégé par cinq vaisseaux de ligne et cinq frégates, fut attaqué à l'embouchure de la Charente. Une partie seulement parvint à gagner le large; le reste, afin d'échapper à la poursuite, se fit échouer sur les bancs de sable de la côte, d'où il ne put être retiré qu'après avoir jeté à la mer les canons et les approvisionnements. L'expédition fut manquée, et le Canada ne vit arriver presque aucun secours. Jamais, au contraire, les colonies anglaises n'en avaient reçu d'aussi puissants. Pitt avait fait voter par le parlement des fonds pour une evée de vingt mille hommes en Amérique, avec promesse de nouveaux subsides pour leur entretien. Il avait fait rappeler Loudon, pour lequel il ne cachait pas son mépris, et avait proposé à sa place lord Howe, jeune officier aussi brave qu'expérimenté. D'invincibles influences l'avaient forcé de laisser le commandement au vieil Abercromby, le premier en grade après Loudon. Mais lord Howe allait être de fait la tête de l'armée. L'expédition contre Duquesne, forte d'environ sept mille hommes, était confiée au brigadier John Forbes, jeune officier comme Howe et destiné comme lui à une trop courte carrière.

Le nombre des combattants qui allaient attaquer le Canada, y compris les milices de réserve, dépassait le chiffre total de sa population entière : hommes, femmes et enfants.

« C'était, remarque justement l'historien Garneau, rendre un hommage éclatant à la bravoure française et reconnaître la détermination invincible des défenseurs du Canada. »

Dès le 22 février Montcalm était rendu à Montréal, afin d'être plus à la portée des partis d'éclaireurs qui se succédaient continuellement aux frontières et en revenaient avec des nouvelles de l'ennemi. Il parut bientôt évident que le point le plus menacé pour le moment était Louisbourg. M. de Boishébert reçut ordre de se tenir prêt à partir dès l'ouverture de la navigation avec cent cinquante Canadiens, Acadiens et soldats de la colonie. Il devait s'adjoindre à Miramichi quatre cent cinquante Acadiens, formant un total de six cents hommes, qui iraient prêter main forte à la garnison de Louisbourg. Son principal objet était de s'opposer au débarquement des Anglais, et, s'il n'y pouvait réussir, de harceler continuellement l'ennemi à la faveur des bois. Les militaires français auraient voulu que ce détachement partît sans délai sur les glaces et fût commandé par un officier plus actif et plus intelligent. Les événements démontrèrent qu'ils avaient raison.

Le 1er avril, la population de Québec avait été réduite à deux onces de pain; peu de jours après, cette faible ration avait été même retranchée, ce qui occasionna une émeute de femmes dans la ville. Elles s'assemblèrent devant la maison du lieutenant de police, M. Daine, qui eut peine à les disperser. On voyait des malheureux, aux traits hâves et amaigris, chanceler dans les rues; d'autres, ne pouvant travailler qu'en se tenant appuyés. Dans les campagnes, une partie des habitants vivaient d'avoine bouillie; plusieurs, n'ayant pas même cette ressource, se



nourrissaient de racines ou broutaient l'herbe dans les champs. Le long des rivières, les femmes et les enfants étaient continuellement occupés à pêcher et n'attendaient leur repas que d'un coup de ligne. Souvent le premier poisson qu'ils prenaient était cuit et dévoré sur le rivage même. A Chambly, la garnison affamée n'avait guère d'autre moyen de vivre; les officiers se plaignirent même amèrement de ce que le gouvernement ne fournissait pas assez d'engins de pêche.

Le 9 mai, le régiment de la Reine, ayant épuisé tout moyen de subsistance à Québec, fut acheminé sur Carillon, où il y avait un depôt de vivres provenant de William-Henry, « qu'il faut, dit Montcalm, extrêmement ménager, et auquel la dure nécessité force de toucher. » Ordre fut donné en même temps à Bourlamaque de former en pelotons les soldats de Languedoc et de Berry, qui ne trouvaient plus moyen de subsister chez les habitants, et de les diriger sur Saint-Jean, où ils stationneraient si on pouvait y ramasser quelques vivres, sinon de les faire passer tous à Carillon.

L'ingénieur Desandrouins raconte qu'en montant de Québec à Montréal, au milieu de mai, il trouva partout la même détresse. Nulle part il n'y avait de pain. Sans la chasse du printemps, surtout celle des tourtes, qui donnait alors en abondance, beaucoup de personnes seraient mortes de faim.

Deux navires furent dépêchés coup sur coup en France pour faire connaître l'état désespéré du pays.

« La colonie est à deux doigts de sa perte, » écrit Montcalm à la date du 15 mai. Malgré cette affreuse situation, « les habitants, remarque Lévis, conservent toujours leur bonne volonté, et les troupes se soumettent de bonne grâce à toutes les réductions de vivres qui sont jugées nécessaires. »

Les sauvages, vivant de chasses dans leurs courses, n'étaient pas arrêtés par le défaut de vivres. Leurs services devenaient inappréciables. Il ne se passait pas de semaine sans que le gouverneur en reçût quelques-uns en audience et les encourageât en leur distribuant des présents, des munitions, des marques de distinction. On se rappelle le fameux chef Kisensik, orateur des Népissings, aussi renommé par ses exploits que par son éloquence, et qui avait joué un rôle important durant l'expédition de William-Henry. Son père, guerrier aussi célèbre que lui, qui avait été présenté à la cour de Versailles et avait reçu un hausse-col des propres mains de Louis XIV, venait de mourir. Kisensik, suivi de vingt-cinq guerriers de sa nation, se présenta en habits de deuil au palais du gouverneur, et lui demanda l'autorisation d'aller frapper sur l'ennemi. Mais Kisensik ne pouvait partir ainsi ; car, d'après les idées superstitieuses des sauvages, le temps du grand deuil était un temps de malheurs, fatal aux entreprises. Le marquis de Vaudreuil lui répondit selon le cérémonial indien, lui fit ses condoléances sur la mort de son père, en fit un éloge pompeux, et releva Kisensik de son deuil en lui présentant un équipement de guerre. Le gouverneur s'offrit de le revêtir du précieux hausse-col, dont l'inscription rappelait le don du grand roi; mais Kisensik refusa modestement, disant qu'il voulait d'abord arroser de sang anglais les cendres de son père et s'illustrer par quelque action d'éclat, afin d'être plus digne de porter cette décoration. Le chef népissing tint parole.

Sur le chemin de Carillon, son parti se croisa avec une troupe d'Abénakis, qui revenait avec des chevelures prises sur la frontière du Massachusetts, dans un moulin où, dit Montcalm, « nous avions neuf de nos malheureux Acadiens travail-

lant pour les Anglais. Les Abénakis, au moment de les tuer, les tenant en joue, entendent avec surprise crier : « Vive le roi ! Français ! » Ils les accueillent avec toute l'affection possible et nous les ont ramenés de Dingerfil (*sic*). L'Anglais a cru bien disperser ce peuple fidèle, il n'en a pas changé le cœur. »

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Kisensik, qu'il rentrait à Carillon après s'être distingué par un éclatant coup de main. Ayant rencontré entre la Chute et la rivière au Chicot un parti de dix-huit sauvages et de cinq Anglais, il fit neuf prisonniers et quatre chevelures; un seul Anglais s'échappa de ses mains avec neuf sauvages.

L'impatience où l'on était de voir arriver des vaisseaux de France avait fait croire qu'il en apparaîtrait dès que le fleuve serait libre de glaces; mais les jours s'écoulaient, le mois de mai s'avançait sans qu'une seule voile se montrât à l'horizon. Enfin, le 19 mai au soir, huit navires et une prise anglaise, escortés par la frégate *la Sirène,* entrèrent dans la rade de Québec. Toute la ville était accourue sur les quais pour leur souhaiter la bienvenue. Ils apportaient sept mille cinq cents quarts de farine et du lard en proportion. Peu de jours après, ils furent suivis par quatre autres navires. Tous ces approvisionnements réunis ne procuraient de vivres à douze mille hommes que pour cent cinq jours. Mais c'était assez pour gagner une victoire et retarder d'une année la chute de la colonie. La joie de vivre et cette espérance étaient affaiblis dans le cœur de nos soldats « par les tristes et fâcheuses nouvelles d'Europe, où, dit Desandrouins avec amertume, tout va mal pour la France en Allemagne ». Rosbach arrache ce cri à Montcalm : « Bataille perdue contre le roi de Prusse, l'Alexandre du Nord... Ce même roi bat les Autrichiens vers Breslau, marche dans l'électorat du Hanovre; ce qui met tous nos quartiers en mouvement et sur les dents ! » Bougainville s'attriste à son tour : « Les nouvelles d'Europe, dit-il, prouvent bien la vérité de ce proverbe grec qui dit : qu'il vaut mieux une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf. »

A ces tristesses s'ajoutait la certitude des formidables armements de l'Angleterre contre le Canada, de l'attaque simultanée de Louisbourg, de Carillon et de Duquesne. Malgré l'avis de Montcalm, Vaudreuil avait projeté de faire une diversion contre ces deux derniers forts en poussant une pointe du côté d'Albany, espérant par ce mouvement forcer du même coup les Cinq-Nations à se déclarer pour les Français. Deux mille cinq cents hommes, composés de quatre cents soldats de l'armée régulière, quatre cents de la marine, le reste de Canadiens et de sauvages, commandés par le chevalier de Lévis, ayant sous ses ordres MM. de Rigaud, de Longueuil et de Senezergues, devaient entrer, par le lac Ontario, dans la rivière Chouaguen, descendre la rivière Mohawk, ravager tout le pays jusqu'aux portes d'Albany.

Lévis écrivait à la veille de son départ : « Ma mission est délicate, importante, politique et militaire; l'on me menace d'une infinité d'obstacles que j'aurai à surmonter, soit pour la nourriture, n'ayant que pour deux mois de farine et de graisse, ne pouvant porter ni biscuit ni pain, pas même de tentes pour nous mettre à l'abri; je puis aussi trouver des oppositions de la part des Iroquois, partisans des Anglais. »

Ce plan aurait reçu l'approbation de Montcalm si l'arrivée des vivres avait permis de l'exécuter à temps; mais, à l'heure où l'on était, il affaiblissait inutilement le corps d'armée déjà si faible, destiné à protéger Carillon. Les divers batail-

10

lons qui allaient s'immortaliser devant ses murs étaien en marche dès les premiers jours de juin et se concentraient à Saint-Jean, leur lieu de relâche et de ravitaillement. On y avait préparé pour chaque soldat montant à Carillon six jours de vivres qu'il emporterait avec lui, à raison d'une livre de pain par jour, d'un quarteron de lard et d'autant de pois par ration.

Berry et Languedoc arrivèrent du 15 au 20 juin au fort Saint-Jean et firent voile immédiatement pour Carillon, où la Reine, venant comme eux de Québec, mais stationné depuis un mois à Saint-Jean, allait les précéder d'un jour.

Le reste de l'armée sortait du fort Saint-Jean quand Montcalm y entra, accompagné de son état-major, de M. de Pontleroy, le nouvel ingénieur en chef arrivé le mois précédent, et de plusieurs officiers de Béarn qui, « étant mariés depuis peu, étaient restés jusqu'aux derniers jours près de leurs épouses. »

Le lendemain 26, un courrier extraordinaire apporta au général la nouvelle du débarquement des Anglais dans l'île Royale et de l'investissement de Louisbourg. De ce moment tous les regards furent tournés vers cette forteresse, toutes les pensées s'y portèrent; car, selon l'expression de Desandrouins, Louisbourg était la porte cochère du Canada.

La nouvelle de ce siège précipita le départ de Montcalm. Le jour même, l'artillerie du fort saluait le bateau qui l'emmenait vers Carillon, et qui lui répondait par des salves de mousqueterie.

A Saint-Frédéric, où le général n'arriva que le 30 juin au matin, par suite des vents contraires, il s'arrêta quelques heures, afin de donner à M. de Pontleroy le temps d'en examiner les fortifications et les positions voisines. A trois heures de l'après-midi, le colonel Bourlamaque, le brave d'Hébécourt et les principaux officiers accueillaient le commandant sur le rivage de Carillon, pendant que le canon du fort annonçait au loin son arrivée.

Les premières paroles de Bourlamaque en lui pressant la main furent : « Mon général, dans quelques jours nous aurons les Anglais sur les bras. D'Hébécourt, que j'ai envoyé à la découverte, et tous nos éclaireurs s'accordent à dire qu'il y a vingt-cinq mille hommes à la tête du lac Saint-Sacrement. Ils ont mille chevaux et une quantité de bœufs employés à faire les transports, et ils sont à la veille de lever leur camp. »

Montcalm ne fut pas surpris, encore moins découragé. A ces forces écrasantes il n'avait cependant à opposer que ses huit petits bataillons, parmi lesquels il y avait des recrues qu'il croyait mauvaises, et le corps des Canadiens composé des milices de Québec, les moins aguerries de la colonie : « Un contre cinq, peut-être plus : voilà, résumait-il, notre position. » La seule chance de succès était dans l'activité et l'audace. Il dépêcha le soir même un courrier au marquis de Vaudreuil, pour lui exposer l'extrême danger de sa position et le conjurer d'envoyer en toute hâte tous les secours possibles.

Le lendemain, dès l'aube du jour, il fit battre la générale : ses dispositions étaient prises. La Reine, Guyenne et Béarn furent mis en marche pour aller occuper le Portage. La Sarre et Languedoc les suivirent pour se placer à droite de la Chute. Royal-Roussillon et le premier bataillon de Berry occupèrent la gauche. Le second bataillon de Berry, commandé par M. de Trécesson, joint à ce qu'il y avait de la marine et de Canadiens, stationna entre Carillon et la redoute qui protégeait la berge du côté du lac et de la rivière à la Chute.



« Ce mouvement hardi, observe Montcalm, était nécessaire pour en imposer à l'ennemi et leur faire perdre l'idée qu'ils ont de notre très grande faiblesse, et en même temps pour empêcher qu'ils ne s'emparent à l'improviste du Portage, ce qu'ils pouvaient faire par une marche de dix ou douze heures seulement sur le lac. »

Montcalm prit ensuite avec lui les ingénieurs Pontleroy et Desandrouins, et se porta sur les hauteurs qui dominent Carillon, pour déterminer un champ de bataille et la position d'un camp retranché.

La presqu'île de Carillon, formée par le confluent de la rivière à la Chute et du lac Champlain, est un plateau rocailleux, dont la pointe est tournée au sud-est. A partir du fort, qui s'élevait presque à l'extrémité de cette pointe, le terrain s'abaisse graduellement en gagnant vers l'ouest, puis s'élève en pente douce jusqu'à un coteau qui le coupe transversalement. A gauche, le plateau s'affaisse près de la décharge en pente raide, tandis qu'à droite il descend sur un plan incliné vers un bas-fond assez large que baigne le lac Champlain. C'est sur le sommet de ce coteau, à environ un kilomètre du fort, que Montcalm fit faire le tracé d'un retranchement, dont il ordonna de commencer les travaux dès le lendemain.

Ce retranchement devait être composé d'abatis avec des redans, appuyé à gauche par la falaise escarpée de la Chute, à droite par l'éminence dont la pente était moins raide que celle de la gauche. Cette ligne de retranchement se prolongerait en arrière de chaque côté; à gauche, jusqu'au fort Carillon, et à droite, jusqu'à une redoute flanquée d'un abatis se terminant au lac. Le centre, dont toutes les parties se flanquaient réciproquement, suivrait les sinuosités du terrain en gardant toujours les hauteurs. Ce retranchement devait être fait de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres. En avant, des arbres renversés, dont on appointerait les branches coupées, serviraient de chevaux de frises.

« Mais pour exécuter ces travaux, écrit Montcalm, il faut des bras, et que l'ennemi nous en donne le temps. Tout ce qu'on peut faire dans le moment présent et que l'on fait, c'est de tracer ces travaux, et de faire faire aux troupes de la Chute et du Portage autant de fascines et de palissades que le service de ces camps le leur permettra. Le bataillon de Berry, qui est à Carillon, ne peut fournir que quatre-vingts à quatre-vingt-dix travailleurs. Qu'exécuter avec aussi peu de monde? »

On commença aussi à construire, sur deux bateaux solidement liés ensemble, de hautes plates-formes capables de porter des canons, des pierriers et des tirailleurs : « c'étaient des espèces de tours flottantes, » dont l'invention était due au capitaine de Fiedmond. Sur d'autres grands bateaux on plaça une pièce de canon à la proue. Des bastingages y mettaient à l'abri les artilleurs, les fusilliers et les rameurs. Ces vaisseaux de guerre improvisés étaient destinés à disputer le lac aux berges anglaises.

Les sauvages, en petit nombre, sentaient le besoin qu'on avait d'eux et se montraient d'une insolence insupportable. Ils volaient les provisions, l'eau-de-vie, le vin, tuaient les volailles, les bestiaux; en un mot, commettaient toute espèce de déprédations qu'on n'osait trop empêcher, car ils voulaient à tout prix s'en retourner. Montcalm fut obligé de tenir deux conseils avec eux pour les empêcher de partir, et n'y réussit qu'à force de distributions de couvertes, de brayets, de mittasses, etc.

Pour les remplacer au besoin, on forma deux compagnies de volontaires tirés

de la ligne, et dont le commandement fut confié à M. de Bernard, capitaine au régiment de Béarn, et à M. Duprat, capitaine au régiment de la Sarre.

Montcalm, qui avait confié la garde du Portage à M. de Bourlamaque, se rendit de sa personne à la Chute pour être plus à la portée des mouvements des Anglais. Pendant qu'il était occupé à faire construire deux ponts de communication, l'un au Portage, l'autre au moulin de la Chute, il reçut l'agréable nouvelle du départ de Montréal du chevalier de Lévis avec quatre cents hommes de l'armée régulière qu'il lui amenait à marche forcée. En apprenant le danger qui menaçait Carillon, le marquis de Vaudreuil avait renoncé à son expédition contre Albany et résolu « d'envoyer toutes les forces de la colonie au secours de Montcalm[1] ».

M. de Raymond, qui apportait cette nouvelle, avait amené avec lui quatre cents Canadiens et une centaine de sauvages, qui furent dirigés immédiatement vers le camp du Portage, où ils pouvaient rendre de grands services pour les reconnaissances et les coups de main.

Dans la soirée du 3 juillet, arriva à la tente de Montcalm l'infatigable de Langy, que ce général avait en singulière estime : de tous les officiers partisans, c'est celui dont il a fait le plus bel éloge. « L'excellent Langy, » comme il l'appelait, était fils du sieur Levraux de Langy, natif de Notray en Poitou, établi au Canada depuis le commencement du XVIIIe siècle. Langy avait passé une partie de sa vie dans les bois et avait pris toutes les habitudes des coureurs forestiers. Il en portait le costume demi-sauvage demi-européen, le couteau à la ceinture, avec le sac à balles, la corne à poudre passée en bandoulière, la carabine toujours à l'épaule. Comme ses pareils, il avait avec des traits accentués, hâlés par le soleil et le grand air, cette démarche vive et élastique qui dénote des jarrets d'acier. Aussi intelligent que brave, il était employé dans les missions les plus difficiles. Depuis le milieu de l'hiver jusqu'à l'heure présente, il n'avait pas eu un instant de repos, courant sans cesse de Montréal à la frontière et de la frontière à Montréal, faisant le coup de feu avec son parti jusque sous les remparts de l'ennemi, rapportant des chevelures, des prisonniers et des renseignements clairs et précis.

Il rendit compte à Montcalm de sa dernière course. Du haut d'une montagne voisine de William-Henry, il avait examiné à loisir les mouvements des Anglais. Lorsqu'il était passé sur les ruines de ce fort, quelques semaines auparavant, la même désolation, le même silence y régnaient qu'au lendemain du départ de l'armée française l'année précédente. Maintenant le vaste tapis vert que la nature avait jeté sur ces décombres et sur les environs était tout piqué de points blancs, comme si une pluie d'étoiles y fût tombée, tellement étaient nombreuses les tentes du camp d'Abercromby.

Ce général se voyait à la tête de la plus grande armée d'origine européenne qui eût jamais mis le pied en Amérique. Elle se composait de quinze mille quatre cents hommes, dont six mille trois cent soixante-sept de l'armée régulière, le reste de miliciens de la Nouvelle-Angleterre, de New-York et du New-Jersey[2]. Un parc d'ar-

[1] *Journal de Lévis*, p. 135.

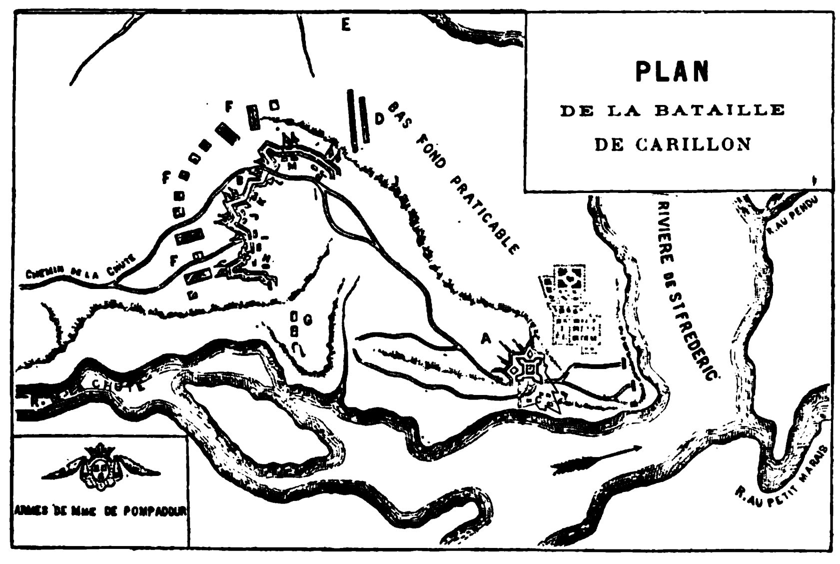
[2]

Armée régulière	6,367
Provinciaux	9,034
Total	15,401

(*Public Record Office, Am. and W. Indies, Abercromby à Pitt*, 12 juillet 1758.)

tillerie considérable, des vivres et des munitions en abondance, rien n'avait été pargéné de ce qui avait été jugé nécessaire pour l'envahissement du Canada.

Le commandant de cette belle armée, qui devait son avancement plus à des influences politiques qu'à ses talents, était une de ces lourdes et épaisses natures, qui semblent incompatibles avec l'activité d'esprit et de corps qu'exige le génie militaire. Aussi, quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-deux ans, était-il regardé par ses soldats comme un vieillard invalide et incapable. Tous leurs regards, toute leur confiance, se tournaient vers le jeune et enthousiaste lord Howe, la fleur de la noblesse et « le meilleur soldat de l'armée anglaise », au dire d'un de ses frères d'armes, qui s'illustrait en ce moment-là même sous les murs de Louisbourg, et qui comme lui allait trouver une mort prématurée au Canada, le général Wolfe. Arrivé



A Fort Carillon.
B Abatis.
C Basse-Ville.
D Marine et milice.
É Trouée.
F Colonnes anglaises.
G Volontaires.
H La Sarre.
I Languedoc.
J Berry.
K Royal-Roussillon.
L Guyenne.
M Béarn.
N La Reine.

à Halifax avec son régiment, au mois de juillet de l'année précédente, Howe s'était appliqué avec ardeur à l'étude du nouveau genre de guerre qu'il allait rencontrer, et avait même suivi dans leurs courses les rôdeurs de bois du major Rogers, qu'il avait émerveillés par sa résistance aux fatigues, et dont il s'était fait autant d'amis.

L'expérience qu'il y avait acquise lui avait suggéré de faire parmi les troupes des réformes dont il était le premier à donner l'exemple. Chaque homme, de quelque rang qu'il fût, ne devait avoir avec lui que le strict nécessaire; le soldat, être accoutumé à porter dans son havresac trente livres de vivres; l'officier, n'avoir qu'une seule couverte et une peau d'ours. On voyait Howe aller lui-même laver son linge au ruisseau et le faire sécher au soleil; tirer de sa poche, à l'heure du repas, son couteau et sa fourchette renfermés dans une gaine, et manger, assis dans sa tente sur une peau d'ours, un morceau de lard et de pain, en devisant avec le même entrain et la même gaieté que s'il avait été à la table de son noble père. Adoré du soldat, il était l'âme de l'armée, qui acceptait de bon cœur sa rude discipline et se retrempait au contact de son stoïcisme et de sa vaillance.

Au nombre des miliciens de la Nouvelle-Angleterre se trouvaient deux jeunes

officiers destinés à une carrière célèbre dans leur pays : le brave Israël Putnam, du Connecticut, et John Stark, non moins intrépide que lui, servant comme lieutenant dans un régiment du New-Hampshire. Les hommes éclairés comme eux, surtout les officiers de la vieille Angleterre, qui la plupart se ressentaient du scepticisme de leur temps, devaient s'amuser du zèle emporté que déployaient les ministres puritains attachés à l'armée. Ces prédicants, la bible à la main, représentaient l'expédition comme une croisade contre l'impie Babylone, et rappelaient Moïse envoyant Josué combattre Amalec.

Neuf cents bateaux et cent trente-cinq berges, sans compter un grand nombre de bateaux plats chargés de l'artillerie, amarrés au rivage du lac, n'attendaient que le signal du départ. Le soir du 4 juillet, toutes les munitions, les vivres, le bagage, étaient embarqués.

Le lendemain dès l'aurore, les tentes de chaque régiment étaient repliées, le camp levé, et le soleil n'était pas haut sur l'horizon quand toutes les embarcations, chargées de l'armée entière, eurent pris le large. Elles s'avançaient sur trois divisions : les troupes régulières au centre, les milices sur les deux ailes. Chaque régiment avait ses drapeaux et sa fanfare qui remplissait l'air d'une musique martiale. Le soldat partait le cœur léger et exultant, convaincu qu'il marchait à un triomphe. A mesure qu'elle avançait, la flotte couvrait le lac, dont la surface disparut bientôt sous la multitude des embarcations. La matinée était splendide : le grand soleil de juillet plongeait ses rayons au fond de cette gorge de montagnes, et mettait des éclairs sur l'acier des armes et sur l'or des uniformes. Les plus pittoresques de tous ces costumes, à côté des couleurs écarlate et bleue des régiments anglais et américains, étaient ceux des Highlanders ou montagnards d'Écosse, avec leurs coiffures à plumets, leurs kilts ou braies aux nuances variées, leurs redoutables claymores suspendues au côté. Ils étaient aux ordres du major Duncan Campbell d'Inverawe, dont la légende a immortalisé le nom.

Vers midi la flotte était engagée dans le chenal étroit des îles, et s'allongeait en une énorme file qui n'avait pas moins de deux lieues de longueur. A l'avant-garde venaient le major Rogers avec ses rôdeurs de bois, et le colonel Gage avec l'infanterie légère, suivis d'un corps de marins armés et disciplinés sous les ordres du colonel Bradstreet. Lord Howe commandait en personne la colonne du centre, formée du 55e, son propre régiment, qui marchait en tête, suivi du Royal-Américain, de quatre autres régiments d'infanterie et des montagnards écossais; les milices provinciales occupaient toujours les deux ailes. Les pesants bateaux de l'artillerie, que poussaient à leur suite de vigoureux rameurs, étaient précédés de deux espèces de tours flottantes destinées à protéger le débarquement. Enfin, derrière le bagage et les munitions de toutes sortes, l'arrière-garde, composée de troupes de ligne et de milices, formait la queue de ce gigantesque et formidable serpent, qui s'avançait lentement sur le Canada.

Du sommet d'une montagne située un peu en avant, les sentinelles françaises placées en vigie ne pouvaient s'empêcher d'admirer la beauté du spectacle qu'elles avaient à leurs pieds. Entre les deux chaînes de montagnes au panache de verdure, le lac, inondé de lumière par le soleil de midi, étendait sa surface limpide, reflétant l'ombre de ses caps et de ses anfractuosités. Là-bas se dressait le front chauve de la montagne Pelée, ici le cône moussu du Pain-de-Sucre. A travers l'archipel d'îles qui, vues à distance, avec leur riche végétation de mélèzes, de pins, de bou-



leaux, de grandes aulnes, ressemblaient à des corbeilles chargées de feuillages, serpentait l'immense procession de bateaux, dont les rames s'abaissaient et se relevaient en cadence avec des jaillissements d'eau reluisant au soleil; et au-dessus les drapeaux flottant à la brise, et les rangées d'uniformes variés selon les régiments, d'où montaient des roulements de tambours et les notes claires des fifres et des cuivres.

Dès que l'avant-garde avait paru à l'entrée des îles, les sentinelles françaises avaient signalé son approche en baissant et levant un drapeau blanc, signal convenu qui avait été répété de cap en cap jusqu'au camp du Portage.

Aussitôt Montcalm donna ordre aux troupes de la Chute et du Portage de renvoyer à Carillon toutes espèces d'équipages et de passer la nuit au bivouac et en éveil. Pontleroy fut averti de hâter autant que possible les travaux du camp retranché. Les bataillons du Portage devaient signaler la présence de l'ennemi à ceux de la Chute par trois décharges de coups de fusil. A ce signal, le deuxième bataillon de Berry, stationné à Carillon, devait marcher en avant et couronner les hauteurs qui dominent le fort. La compagnie de grenadiers, un piquet et cent cinquante Canadiens qui venaient d'arriver se déploieraient en tirailleurs, de manière à veiller d'abord à la sûreté du fort lui-même, et ensuite à protéger la retraite de l'armée si elle était poussée de trop près.

De chaque côté du lac Georges, plusieurs gardes furent échelonnées sur les hauteurs afin d'éviter toute surprise. M. de Bernard, avec sa compagnie de volontaires, remonta la rivière de Bernetz, afin de s'assurer si les ennemis faisaient la tentative de tourner la position de Carillon, en suivant le revers de la montagne.

A cinq heures du soir, M. de Bourlamaque ordonna au capitaine de Trépezec d'aller se mettre en observation sur la montagne Pelée avec trois cent cinquante hommes, dont cent cinquante de la ligne, le reste de la marine et de la colonie, conduit par M. de Langy, et d'empêcher l'ennemi de débarquer dans les environs s'il était possible.

L'armée anglaise était venue camper à trois lieues plus haut sur la même rive du lac, à Sabbath Day Point. C'est durant cette veillée que John Stark eut, sous la tente de lord Howe, cette conversation qui fit une si profonde impression sur son esprit, et qu'il rappelait ensuite comme le testament militaire du jeune héros. Howe le questionna minutieusement sur Carillon, sur sa position, ses défenses et les meilleurs moyens de l'attaquer.

L'armée se mit en mouvement de si bonne heure, qu'à cinq heures du matin son avant-garde était en vue du Portage. Les tirailleurs français ne firent qu'échanger quelques coups de feu; car elle s'avançait en colonnes si profondes, qu'il eût été insensé de lui disputer le débarquement. Bourlamaque retira ses avant-postes, rompit le pont du Portage, brûla son camp et se replia en bon ordre à la Chute. Montcalm le fit immédiatement traverser sur la rive gauche de la décharge, l'y suivit avec ses troupes, détruisit le pont de communication, et rangea les sept bataillons qu'il avait alors sous la main en ordre de bataille sur les hauteurs voisines, afin de donner aux volontaires et aux piquets dispersés en avant le temps de se rallier.

Bourlamaque disait hautement que c'était la meilleure position stratégique qu'on pût choisir, qu'on devait s'y retrancher et s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Par déférence pour une si grave opinion, Montcalm, quoique décidé, convoqua un conseil de guerre. Il n'eut pas de peine à démontrer, d'accord avec deux vieux

officiers d'expérience, MM. de Bernetz et de Montgay, le danger de cette position, où les ennemis pouvaient dominer les hauteurs voisines et les tourner.

L'avant-garde des Anglais, guidée par lord Howe, avait mis pied à terre à l'ouest de la décharge du lac, après une légère escarmouche, et avait été suivie par le reste de l'armée. Entre la décharge et la chaîne des montagnes derrière laquelle la rivière de Bernetz se fraye un lit s'étend, jusqu'à une distance d'environ un quart de lieue, une plaine alors couverte d'épaisses forêts. La rupture des ponts obligeait de s'y engager et de suivre la courbe que fait la rivière à la Chute pour arriver sous les murs de Carillon. Rogers, avec une bande de ses rangers, et les deux régiments des colonels Fitch et Lyman avaient été envoyés en avant pour éclairer la route. L'armée se mit en marche sur quatre colonnes, à quelque distance en arrière. La forêt était si épaisse, embarrassée de troncs d'arbres renversés, de détritus couverts d'une mousse fangeuse, de broussailles si inextricables, que les rangs furent bientôt rompus et que chacun marcha au hasard. Le corps principal atteignit ainsi, non sans fatigue, mais sans incident, la tête des rapides.

Le matin de ce jour, le détachement de M. de Trépezec, arrivé la veille à la montagne Pelée, avait vu défiler sans être aperçu l'avant-garde anglaise, qui, n'ayant pas touché terre, n'avait pu être molestée. M. de Trépezec, dont la position devenait fort critique, avait dépêché un courrier pour demander des ordres à M. de Bourlamaque; mais ce courrier, fait prisonnier en route, avait été vainement attendu une partie de la matinée. Dans l'intervalle, les guides sauvages qui avaient vu le lac couvert d'innombrables embarcations, et qui savaient le petit nombre des Français, les avaient crus perdus sans ressources, s'étaient retirés furtivement à l'écart et avaient abandonné le détachement. Le seul parti était de battre en retraite vers les montagnes et de gagner la Chute, soit en suivant leur versant oriental, soit en le gravissant et descendant ensuite par la vallée où coule la rivière de Bernetz. La première route était plus courte, mais plus dangereuse : il est probable que, confiants dans l'expérience de M. de Langy et d'autres Canadiens accoutumés comme lui aux courses dans les bois, ils voulurent la suivre; mais à mesure qu'ils s'avançaient à travers ce terrain coupé de ravins profonds et de hauteurs escarpées, la forêt s'épaississait; le sol plus riche poussait une exubérance de végétation. Tandis qu'au-dessus de leurs têtes, la cime des arbres qui se touchaient formait une voûte presque impénétrable aux rayons du soleil, devant eux se dressait une seconde forêt de jeunes pousses, dont le feuillage dense empêchait de voir à quinze pas en avant. Ils reconnurent bientôt qu'ils s'étaient égarés; car, malgré la longue habitude forestière de M. de Langy et des siens, ni lui ni les autres n'avaient cet instinct inné des sauvages qui leur fait deviner leur route au milieu de ces dédales inextricables. Ils marchèrent toute la journée, par une chaleur étouffante, écartant à chaque pas les branches qui les arrêtaient, montant et descendant des côtes, contournant des rochers, traversant des bas-fonds tapissés d'une mousse humide où leurs pieds se perdaient, et croyant à chaque instant entendre le bruit des rapides de la Chute, où ils espéraient arriver; mais la forêt gardait toujours son silence, impénétrable comme ses profondeurs. Seul quelque écureuil sautant d'un arbre à l'autre à leur approche leur jetait son cri moqueur, ou une corneille croassait en s'ébaudissant au-dessus de leurs têtes dans des vagues de verdure et de lumières. Tout le détachement était exténué de fatigue et de chaleur. Enfin, vers quatre heures du soir, il arriva à la rivière à la Chute, qu'il tenta de



passer; mais, n'y pouvant réussir, il rétrogradait pour trouver un gué, lorsque tout à coup des bruits de pas et de branches cassées se firent entendre en avant. « Qui vive? cria M. de Langy. — Français! » répondirent quelques voix. A l'accent anglais de cette réponse, M. de Langy ne fut pas trompé, pas plus que les siens. « Feu! cria-t-il à ses gens, c'est l'ennemi! » Le détachement venait de se heurter contre la colonne que précédait lord Howe.



Les avant-postes sur le lac Georges.

Quelques coups de fusil furent échangés à travers les éclaircies de feuillage. Lord Howe, qui s'avançait au premier rang, tomba mort, frappé par une balle en pleine poitrine. Les Français, croyant n'avoir affaire qu'à un parti d'éclaireurs, se déployèrent à la manière sauvage et commencèrent une fusillade générale, qui fut accueillie par un feu tellement supérieur, qu'ils comprirent qu'ils étaient en présence de l'armée anglaise. De leur côté les Anglais, pris à l'improviste, s'imaginèrent que toute l'armée de Montcalm était à leur poursuite. Il s'ensuivit un moment de panique. Putnam et Spark, qui trois ans auparavant se trouvaient avec Braddock, durent se rappeler alors les scènes de la Monongahéla et éprouver un instant d'épouvantables angoisses. Mais les rangers qui accompagnaient Howe,

habitués à ce genre de surprise, firent bonne contenance; les officiers les imitèrent et arrêtèrent le désordre.

Cependant les deux régiments de Fitch et de Lyman, qui marchaient en avant à une petite distance, précédés de Rogers et de sa bande, entendant la mousqueterie, firent volte-face et vinrent cerner les Français, qui, se voyant écrasés, ne songèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie. Ils se battirent avec le courage du désespoir; mais, accablés par le nombre, cent soixante-cinq, y compris cinq officiers, furent tués ou se noyèrent dans la rivière en cherchant à s'échapper, ou furent faits prisonniers. Le marquis de Montcalm, entendant une forte fusillade, lança en avant quelques compagnies de grenadiers qui bordèrent la rivière et recueillirent plusieurs des fugitifs. M. de Trépezec et de Langy arrivèrent à la Chute baignés dans leur sang; M. de Trépezec, blessé à mort, expira le lendemain.

Les Anglais n'avouèrent pas leurs pertes en tués et en blessés, qui furent considérables. Cet engagement était un échec sérieux pour les Français, mais la mort de Howe en fit pour les Anglais un désastre irréparable. « Ils avaient une telle idée de milord Howe, dit Desandrouins, qu'à ce qu'on leur disait que la journée du 6 nous avait été fatale, ils répondirent : « Elle ne vous a pas été moins favo-« rable que celle du 8! » C'était, ajoute-t-il, principalement sur lui que reposait la réussite de cette entreprise. »

L'effet de sa mort se fit sentir du moment qu'il eut expiré. A l'impulsion décidée, hardie, qu'il avait déterminée, succédèrent l'hésitation, la lenteur. Abercromby suspendit la marche et fatigua inutilement ses soldats en leur faisant passer la nuit sous les armes.

Le lendemain, au lieu d'avancer pour ne pas donner aux Français le temps de se retrancher, il rétrograda jusqu'au Portage et s'amusa à s'y fortifier lui-même, tandis que Bradstreet, avec quelques troupes de ligne et de milice, rétablissait les ponts détruits. La journée était avancée avant qu'il remît son armée en marche, et il était nuit fermée quand ses derniers détachements arrivèrent à la Chute, où il occupa le camp abandonné la veille par les Français.

Le soir précédent, pendant que le marquis de Montcalm s'occupait à recueillir les débris du détachement en déroute, il reçut avis du capitaine Duprat, envoyé en éclaireur avec ses volontaires, que l'avant-garde anglaise avait paru sur la rive droite de la rivière de Bernetz et se préparait à y jeter un pont. Ce voisinage rendit imminent le danger d'être tourné, ce qui le décida à rétrograder le soir même. Une partie de ses troupes descendit en bateau la rivière à la Chute jusqu'à Carillon, le reste le rejoignit par terre sans être molesté. Entre huit et neuf heures, la petite armée, toute réunie sous les murs du fort, y avait dressé ses tentes.

La retraite sur Saint-Jean aurait été facile; mais abandonnner Carillon, « la clef des eaux et par conséquent du pays, » l'abandonner sans combattre, il n'y fallait pas songer!

Il y a des circonstances où un général ne doit compter le nombre de ses ennemis qu'après la bataille. Montcalm le savait. Il se prépara à se défendre à outrance. Le jour même il avait écrit à son ami Doreil : « J'ai affaire à une armée formidable. Malgré cela, je ne désespère de rien. J'ai de bonnes troupes. A la contenance de l'ennemi, je vois qu'il tâtonne; si, par sa lenteur, il me donne le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon et de m'y retrancher, je le battrai. »



Montcalm ne se dissimulait pas cependant l'extrême danger de sa position : « Si j'avais eu à faire le siège de Carillon, disait-il peu après, je n'aurais demandé que six mortiers et deux canons. »

Abercromby n'aurait eu qu'à amener une partie de son artillerie, et en quelques heures il aurait fait voler en éclats les retranchements. Il aurait pu également les battre en écharpe en plaçant du canon sur le flanc de la montagne du Serpent à sonnettes, qui n'est séparée de Carillon que par la rivière à la Chute. Le feu plongeant, dirigé de ce côté, aurait rendu la position des Français intenable. Enfin, ce qui était plus à redouter encore, l'armée de Montcalm pouvait être attaquée à la fois en tête et en queue : tandis qu'une partie des troupes anglaises menacerait le front des retranchements, le reste, par une marche assez courte à travers les bois, pouvait contourner la base occidentale de la montagne et arriver en face de Carillon. Quelques pièces de campagne placées en cet endroit auraient coupé toute retraite à l'armée française, qui, privée de secours et n'ayant que pour huit jours de vivres, aurait été forcée de se rendre.

Montcalm avait calculé tous ces dangers, mais il n'avait que le choix des difficultés. Il avait deviné, aux tâtonnements d'Abercromby, qu'il avait affaire à un général inhabile, et il comptait sur quelques fautes de tactique : il ne fut pas trompé dans son attente.

Jusqu'au 5 juillet, les travaux des retranchements avaient progressé lentement; mais le soir de ce jour le général avait enjoint aux deux ingénieurs de les pousser avec vigueur. Ils y étaient dès sept heures, le matin du 6, escortés du 2e bataillon de Berry, qui fut employé à faire des abatis. Desandrouins acheva d'étudier le terrain pour y tracer les retranchements du lendemain. Il y travaillait encore à l'heure où les troupes de la Chute, bataillon par bataillon, opéraient leur retraite et se concentraient autour de Carillon.

Le 7, dès trois heures du matin, Pontleroy et lui étaient rendus sur les hauteurs, avec les officiers majors de chaque bataillon, et leur marquèrent l'emplacement assigné à leurs troupes respectives. A sept heures, l'armée tout entière était à l'ouvrage. Le drapeau de chaque régiment, arboré au-dessus des retranchements, indiquait aux soldats la part qui leur était dévolue. Les officiers, uniformes à terre, en bras de chemise, une hache à la main, abattaient, ébranchaient et traînaient les arbres comme de simples manœuvres. Chaque soldat, saisi de cette fièvre belliqueuse qu'inspire un extrême danger qu'il est résolu d'affronter, travaillait avec une ardeur incroyable. Les troncs d'arbres entassés et enchevêtrés les uns avec les autres, en zigzags, suivant les élévations du coteau, s'élevèrent bientôt à hauteur d'homme. Au sommet, des encochures faites sur les arbres formaient deux et, en quelques endroits, trois rangées de meurtrières. Sur certains points, des sacs de terre, avec des interstices pour servir d'embrasures, couronnaient le retranchement. Les angles saillants et rentrants, entremêlés de lignes droites, permettaient au feu de la mousqueterie d'embrasser tout le front d'attaque. De chaque côté, suivant le plan adopté et tracé les 1er et 2 juillet, le retranchement se prolongeait en arrière en longeant la crête du plateau, formant ainsi un demi-cercle. L'inclinaison du sol en avant formait un glacis naturel, tandis qu'à droite et surtout à gauche le terrain était accidenté. Au delà des retranchements, les arbres furent abattus jusqu'à portée du fusil et tournés la tête en avant, à côté des souches, pour embarrasser la marche de l'ennemi, mettre le désordre dans ses rangs et l'arrêter sous les coups

de fusil. Enfin, au pied même des remparts, de gros arbres renversés et entrelacés, les branches affilées en pointes, présentaient leur mille dards aux assaillants.

Les quatre cents Canadiens qui prirent part à l'action avaient eu leur place marquée « dans la plaine de droite et s'y retranchèrent de la même manière, sous la protection du retour le long de l'escarpement ». Dans la plaine de gauche étaient les deux compagnies de volontaires de Bernard et de Duprat. Enfin les canons de Carillon étaient dirigés à la fois sur le débarquement et sur la plaine de droite, en cas que l'ennemi vînt prendre l'armée en flanc. Telle fut l'ardeur mise à ces travaux, que la ligne se trouva le soir même en état de défense.

Toute la journée les volontaires avaient fait le coup de feu avec les troupes légères des Anglais, qui protégeaient leur avant-garde occupée à élever l'un devant l'autre des retranchements, dont les plus proches étaient à la portée du canon. Abercromby avait fait transporter en même temps au-dessous de la Chute plusieurs berges et des pontons montés de deux canons, qui devaient battre le camp retranché des Français par eau, pendant qu'il serait attaqué par terre.

Au crépuscule, pendant que les troupes françaises se reposaient de leur rude journée, elles firent éclater leur joie par des hourras, en apprenant que trois cents hommes du renfort amené par M. de Lévis venaient de débarquer, et que le chevalier lui-même serait à Carillon dans quelques heures avec le reste de son détachement. Lévis, à lui seul, valait une armée. En descendant à terre avec les premières berges, le capitaine Pouchot, voyant des tentes dressées autour du fort, crut que l'armée y était campée; mais il apprit bientôt qu'elle couronnait la hauteur. En gravissant la déclivité, il avisa dans un groupe le marquis de Montcalm. Le général, en lui pressant la main, lui fit parcourir les retranchements. Pouchot ne put retenir son étonnement à la vue des travaux prodigieux faits en si peu de temps, et il confirma le général dans l'idée qu'il pouvait tenir, malgré l'énorme disproportion des forces.

Vers trois heures du matin, Montcalm, averti de l'arrivée du chevalier de Lévis, courut à sa rencontre avec tout l'empressement qu'inspiraient sa vive amitié et la situation. Les deux héros s'embrassèrent avec effusion et se félicitèrent d'avoir à combattre l'un à côté de l'autre. Lévis approuva toutes les dispositions prises par Montcalm. Les renforts que le chevalier amenait avec lui achevaient de débarquer, et défilaient en criant : « Vive notre général! »

« Ils avaient fait, dit Montcalm, la plus grande diligence, marchant jour et nuit, malgré les vents contraires, pour joindre leurs camarades qu'ils avaient su à la veille d'être attaqués; aussi furent-ils reçus de notre petite armée avec la même joie que les légions de Labiénus le furent par ces cohortes romaines bloquées, avec Quintus Cicéron, par un essaim de Gaulois. »

Le matin du 8 juillet, de cette journée qui allait être désormais la plus glorieuse date de nos annales, le tambour battit aux champs aux premières lueurs de l'aurore. Officiers et soldats, endormis tout habillés, sortirent en même temps de leurs tentes et rentrèrent dans les rangs. Chaque bataillon fut dirigé vers la partie des retranchements qui lui était assignée pour la défense : La Sarre et Languedoc, avec deux piquets arrivés de la veille, à la gauche; au centre, le 1er de Berry et Royal-Roussillon avec le reste des piquets du chevalier de Lévis; à la droite, Guyenne, Béarn et la Reine. La plaine, dont l'étendue, depuis l'escarpement de la droite jusqu'au lac, était aussi large que tout le front du camp retranché, fut

confiée aux Canadiens. Les deux compagnies de volontaires eurent à défendre vers l'extrême gauche une trouée percée entre l'aile du retranchement et la rivière à la Chute. Chaque bataillon avait derrière lui une compagnie de grenadiers et un piquet de réserve, pour l'appuyer au besoin et se porter aux endroits menacés. Le chevalier de Lévis avait le commandement de la droite; le colonel de Bourlamaque, celui de la gauche; le marquis de Montcalm se réserva le centre, pour surveiller l'action générale. Le 2e bataillon de Berry, à l'exception de ses grenadiers, restait à Carillon, aux ordres de M. de Trécesson. Le chiffre total des combattants ne s'élevait qu'à trois mille cinq cent six. Ces dispositions réglées et la ration prise avec bonne humeur et cette gaieté qui sont les qualités distinctives du soldat français au feu, toute l'armée se remit au travail des retranchements, perfectionnant les abatis, construisant deux batteries à gauche et une redoute à droite, qui ne purent être terminées qu'après l'action. Un coup de canon était le signal convenu pour que chaque soldat courût à son poste.

Vers dix heures du matin, le flanc de la montagne du Serpent à sonnettes, qui domine Carillon, au delà de la rivière à la Chute, se couvrit de tirailleurs ennemis : c'était un parti de quatre cent cinquante sauvages aux ordres de sir William Johnson, arrivé le jour même, et quelques troupes légères détachées par Abercromby pour inquiéter notre gauche. Ils firent un feu de mousqueterie soutenu, mais inoffensif; car les balles n'arrivaient qu'au bord de la falaise, la plupart même tombaient dans la rivière. On ne prit point la peine d'y répondre, et le travail n'en fut pas dérangé. Après s'être amusés quelque temps à cette fusillade, les sauvages passèrent le reste du jour à regarder en spectateurs oisifs les péripéties de la bataille.

Au moulin de la Chute, les Anglais étaient loin de montrer l'activité de la petite armée française. Il était tard dans la matinée quand l'ingénieur en chef Clerk, envoyé sur la montagne du Serpent à sonnettes pour examiner les ouvrages de Carillon, revint faire son rapport. Autant qu'il avait pu en juger à distance, ces travaux pouvaient être emportés d'assaut. Abercromby se décida alors d'attaquer sans délai et mit son armée en mouvement. En tête marchaient les rangers, suivis de l'infanterie légère et des marins de Bradstreet; puis venaient les régiments de la ligne, précédés de quelques troupes de milice.

A midi, l'avant-garde déboucha à l'orée du bois et commença un feu d'escarmouche. A ce bruit, les soldats français, sans attendre le signal, jetèrent leurs outils et se précipitèrent vers les retranchements. En un clin d'œil, les lignes blanches de leurs compagnies se dessinèrent à triple rang tout le long de la ceinture grise des abatis, au-dessus desquels flottaient les drapeaux de chaque bataillon. C'était pour la première fois que celui de Berry voyait le feu en Amérique. Parmi ceux qui couronnaient les retranchements de la droite défendue par les Canadiens, il en était un auquel nos milices attachaient un grand prix. C'était un don offert par les dames canadiennes : fait d'une riche étoffe, il portait au centre, sur un fond d'azur semé de lis, une image de la sainte Vierge, que ces dames avaient brodée de leurs propres mains.

Pendant que les miliciens allongeaient les canons de leurs fusils dans les embrasures, Lévis parcourut leurs lignes, s'arrêtant devant chacun des officiers commandants, MM. de Raymond, de Saint-Ours, de Gaspé, de la Naudière, leur ordonnant de veiller à ce que chaque soldat ne tirât jamais sans viser un ennemi. Au centre et à la gauche, Montcalm et Bourlamaque réitérèrent les mêmes ordres.



En ce moment, nos grand'gardes et nos compagnies de grenadiers, qui tiraillaient en avant du camp, furent ramenés vivement à coups de fusil par les rangers et les troupes légères. Elles rentrèrent néanmoins en bon ordre par les barrières, qui furent aussitôt refermées. Une seule, la grand'garde de droite, qui s'était attardée à faire le coup de feu, trouva les portes fermées et fut obligée de sauter par-dessus le parapet.

C'était le prologue de la bataille. Toute la lisière de la forêt, depuis l'extrême gauche jusqu'à la droite, se couvrait d'uniformes bleus, tandis qu'en arrière, vis-à-vis des trouées ouvertes dans leurs rangs, émergeaient du bois en plein soleil trois colonnes d'habits rouges et une quatrième dont les couleurs bariolées indiquaient un régiment écossais. On entendait distinctement le commandement des officiers criant sur toute la ligne : ***Fire***. De formidables décharges de mousqueterie se succédaient sans interruption, mais les Français n'y répondirent pas; car le feu, dirigé de loin, les balles arrivaient à peine; pas une ne portait dans leurs rangs. A ce silence, on aurait pu croire les retranchements abandonnés.

Cependant les colonnes rouges et celle des Écossais approchaient fièrement au pas, se tenant presque toujours à la même hauteur, malgré les obstacles de toutes sortes qui gênaient leur marche. Les deux premières appuyèrent à la gauche des retranchements, et s'avancèrent l'une contre La Sarre et Languedoc, l'autre contre Berry; les deux autres menacèrent la droite; celle qui était près du centre marchait sur Royal-Roussillon et Guyenne; la dernière, sur Béarn et la Reine.

Quand elles furent à bonne portée de fusil, toute la ligne des retranchements se couvrit d'un nuage de fumée, et plus de trois mille balles grêlèrent sur la tête des colonnes, dont les premiers rangs furent couchés à terre. Elles continuèrent le feu cependant sans s'ébranler; mais tandis que la plupart de leurs balles venaient s'enfoncer dans les troncs d'arbres des abatis, celles des Français, dirigées avec précision, renversaient des lignes entières. « C'était un feu d'enfer, » disait un officier anglais échappé à cette mêlée, et qui entendait les projectiles siffler autour de ses oreilles.

Sous cet ouragan de plomb, les colonnes commencèrent à vaciller; puis, reprenant courage à la voix de leurs officiers, elles se reformèrent et revinrent à la charge en faisant feu à mesure qu'elles avançaient. Le général Abercromby, qui se tenait au moulin de la Chute, une demi-lieue plus loin, avait donné ordre d'emporter la position à la baïonnette. L'armée, infatuée comme son chef et comme frappée de vertige depuis la mort de Howe, ne songeait qu'à pousser de l'avant, se croyant sûre de vaincre. Mais la forêt d'arbres renversés, dont les branches flétries étaient entrelacées, retardait la marche et mettait le désordre dans les rangs et dans la fusillade. Les morts et les blessés, qui tombaient de toute part, achevaient la confusion. L'élévation qui conduisait aux remparts de troncs d'arbres, où le soldat n'apercevait que des jets de feu avec des taches de fumée vomissant la mort, semblait de plus en plus inaccessible.

Cependant les abatis, qui donnaient un si grand avantage aux assaillants, avaient leur inconvénient : ils servaient d'abri à une nuée de tirailleurs ennemis répandus sur les ailes et dans les intervalles de chaque colonne. Plus adroits que les troupes de la ligne, ces francs-tireurs, cachés derrière les souches et les arbres, faisaient un feu meurtrier qui éclaircissait les rangs des Français; mais ceux-ci ripostaient avec une justesse de tir plus admirable encore.

« Impossible, raconte le capitaine Desandrouins, de trouver plus de sang-froid et de bravoure qu'on en vit ce jour-là dans le soldat. J'ai été témoin qu'aucun ne tirait son coup sans viser son homme, et que la plupart attendaient souvent un assez long temps de voir paraître un tirailleur, posté derrière une souche, pour ne pas le manquer, quoique les balles plussent dru comme grêle. »

La tête d'une des colonnes parvint jusqu'aux chevaux de frise improvisés qui défendaient le pied des retranchements; mais là elle se trouva arrêtée par leurs milliers de branches aiguisées, qu'elle chercha en vain d'arracher ou de franchir, pendant que de front, de droite et de gauche, elle était criblée de balles. Après une heure de cette lutte acharnée, au milieu d'un incroyable crépitement de mousqueterie, les quatre colonnes furent rejetées jusqu'à la lisière du bois.

Abercromby, toujours au moulin de la Chute, envoya l'ordre de renouveler l'attaque. Le feu de tirailleurs recommença avec une nouvelle furie, et les baïonnettes des régiments s'abaissèrent en miroitant au soleil, au cri de : *Forward* des officiers, entendu distinctement dans le camp. Cette fois, la tactique de leurs commandants avait changé : les deux colonnes de leur droite s'élancèrent vers la trouée gardée par les deux compagnies de volontaires. Les deux autres assaillirent l'angle droit des retranchements. Le choc fut terrible : la tête des colonnes tourbillonnait sous la tempête, sans arrêter les survivants, qui, enjambant par-dessus les morts, continuaient à combattre avec la ténacité britannique. Les montagnards écossais, toujours braves entre les braves, se faisaient tuer à quelques pas du camp. C'était pitié de voir tomber ces beaux géants qui, après s'être battus à Culloden, n'auraient pas voulu, en Europe, croiser la baïonnette avec les Français. Leur taciturne commandant, Duncan Campbell, sûr de marcher à la mort depuis que, la nuit précédente, il avait cru voir le fantôme d'Inverawe, ne s'avança pas moins avec le courage du désespoir.

De leur côté, les Canadiens tiraient à toute volée, avec la précision d'hommes accoutumés à la chasse. Seuls de tous les assiégés, ils firent plusieurs sorties. Les plus intrépides d'entre eux, MM. de Langy, de Nigon, de La Ronde en tête, sautèrent par-dessus les retranchements et, s'éparpillant à la manière indienne le long du bois, ouvrirent un feu terrible sur le flanc des ennemis. Ramenés dans les retranchements par une fusillade d'enfer lancée contre eux, ils réitérèrent à plusieurs reprises leurs sorties, signalées chaque fois par d'horribles trouées dans les colonnes anglaises. Ce fut grâce à ces sorties, d'après Pouchot, que les ennemis, qui auraient pu aisément tourner le camp par son extrême droite, « s'ils avaient connu le terrain et la facilité d'y pénétrer, » n'osèrent jamais s'y aventurer.

Le chevalier de Lévis dirigeait ces attaques avec le même calme que s'il eût été à la parade. Au centre, le marquis de Montcalm donnait ses ordres sous les balles, avec le sang-froid et la sûreté de commandement d'un vieux général.

Il faisait une chaleur étouffante, et dès le commencement de l'action le marquis avait enlevé son uniforme en disant avec un sourire à ses soldats : « Mes amis, il va faire chaud aujourd'hui. »

Derrière lui, à sa portée, étaient massées les huit compagnies de grenadiers qu'il dirigeait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, suivant les besoins. Sur la gauche, le colonel Bourlamaque se multipliait avec sa bravoure ordinaire et reçut à la tête une blessure dangereuse. Il fut remplacé dans le commandement par M. de Senezergues, qui ne lui cédait ni en vaillance ni en habileté.



« J'avais demandé, dit Desandrouins à M. le marquis de Montcalm, dès le commencement de l'affaire, la permission de lui servir d'aide de camp, et, comme j'allais de la droite à la gauche continuellement, les soldats me demandaient des nouvelles de ce qui se passait, et, comme j'étais dans une aile, je leur criais : « Dans l'autre aile, il y a plus de quinze cents Anglais le ventre en l'air ; les autres « sont en déroute, et leur colonne n'ose plus s'y montrer. Il n'y reste que de « méchants tirailleurs derrière les souches qu'on s'amuse à démonter. » J'avais le plaisir aussitôt de voir paraître les plus vifs transports de joie et de les entendre s'animer au combat par des cris de : Vive le roi! »

Le centre, resté plus tranquille durant ces attaques de flanc, craignait à chaque instant d'être tourné :

« Prenez garde à la gauche ! criait-on à droite.

— Prenez garde à la droite ! » répondait-on à gauche.

Vers trois heures une vingtaine de bateaux et deux pontons, avec du canon et des tirailleurs, parurent à l'embouchure de la Chute dans le but de prendre notre gauche à revers. Ils furent salués par les salves des volontaires et des grenadiers de Poulariés, qui bordaient le pied de l'escarpement, et par le canon du fort, qui coula deux des bateaux et mit le reste en fuite.

En ce moment la scène de carnage était indescriptible. A l'intérieur du camp toute la ligne des retranchements était jonchée de morts et de blessés. Au dehors, sur toute la circonférence du camp, les cadavres gisaient par centaines en masses plus ou moins compactes, selon l'acharnement du combat : les uns couchés en travers sur les arbres renversés, les autres accrochés à leurs rameaux, plusieurs se tordant encore dans les derniers spasmes de l'agonie. Des colonnes en désordre se portaient tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant un point vulnérable au milieu du tonnerre des décharges, du sifflement des balles et des cris secs du commandement, des vociférations de soldats avançant ou reculant dans un fouillis inextricable de feuillages et de branches.

Un curieux incident eut lieu durant l'une de ces attaques. Comme les enseignes de Guyenne agitaient leurs drapeaux chaque fois qu'on criait : Vive le roi! la colonne qui marchait vers ce régiment crut que c'était un signal de capitulation. Une vingtaine de soldats s'approchèrent en faisant signe de leurs chapeaux et en criant : *Quarter!* Les Français hésitèrent un instant, puis répondirent : « Armes bas! armes bas! » en se montrant à mi-corps au-dessus du retranchement. Ces Anglais, ne sachant probablement pas le français, ne comprirent pas et continuèrent d'avancer sans obéir à l'injonction.

« Alors, dit Desandrouins, qui rapporte cet incident, Guyenne, dont les flammes vertes et isabelle avaient fait cette illusion, tira une bordée de front, tandis que Royal-Roussillon fusilla de flanc ces pauvres gens, qui s'imaginaient que les drapeaux flottants étaient de notre part un signe qu'on se rendait. »

Pouchot, qui rapporte le même fait, lui donne une cause différente, laquelle cependant peut se concilier avec la première.

« Le capitaine de Bassignac, de Royal-Roussillon, attacha, dit-il, un mouchoir rouge au bout d'un fusil et l'agita en signe de défi au-dessus du rempart. »

Les Anglais, selon lui, approchèrent en tenant leurs fusils en travers à deux mains et en criant : *Quarter!* Les Français, de leur côté, croyant à une reddition, cessèrent le feu et montèrent sur les retranchements à leur rencontre. Pouchot, qui

en ce moment était venu demander de la poudre et des balles à M. de Fontbonne, l'entendit dire à ses soldats :

« Dites-leur de quitter leurs armes, et on les recevra. »

Pouchot, apercevant alors des soldats perchés sur le retranchement, jeta un coup d'œil en dehors pour en savoir la cause, et vit que les Anglais n'avaient nulle envie de se rendre. Il se mit à crier de toutes ses forces :

« Tirez! tirez! ne voyez-vous pas que ces gens-là vont vous enlever? »

Sans descendre des remparts, les Français firent feu, et l'action recommença. Les Anglais ne manquèrent pas de crier à la trahison.

« Une autre trahison des Français, écrivit un Anglo-Américain, c'était d'élever leurs chapeaux au bout de leurs fusils pour s'amuser à voir les francs-tireurs les percer de leurs balles. »

Pendant que ceci se passait à la droite, au centre, le bataillon de Berry, en grande partie composé de jeunes recrues, faiblit un moment devant une légion d'assaillants et abandonna le parapet. Les compagnies de grenadiers accoururent en toute hâte et les ramenèrent si promptement, que l'ennemi ne s'aperçut pas de ce recul.

Des cris de : « Vive le roi! Vive notre général! » éclataient en ce moment sur le chemin de Carillon; c'était une troupe de trois cents Canadiens et soldats de la marine qui venaient de débarquer et qui accouraient au secours de leurs camarades. Ils furent échelonnés immédiatement le long des retranchements de l'extrême droite.

Cependant le jour commençait à baisser. Le soleil allait bientôt disparaître derrière les montagnes dans un ciel aussi pur et aussi calme qu'à son lever. Les paisibles clartés que ses rayons obliques jetaient sur le plateau de Carillon semblaient une muette protestation de la nature contre les scènes d'horreur qui s'y passaient. Le général Abercromby arriva enfin sur le champ de bataille, furieux des échecs réitérés de son armée. Avant de s'avouer vaincu, il voulut tenter un suprême effort. Il réunit ensemble les deux colonnes de sa gauche et les lança sur l'angle droit des retranchements. Les deux colonnes de sa droite, également réunies dans un même corps, se précipitèrent au fond du ravin qui borde la rivière à la Chute, et vinrent donner contre la trouée déjà si bien défendue par les volontaires de Bernard et Duprat. Aucune des attaques précédentes n'avait été faite avec autant d'impétuosité et d'acharnement. Les volontaires, soutenus des grenadiers et du feu plongeant que faisaient du haut de l'escarpement La Sarre et Languedoc, finirent par repousser l'ennemi. Mais au rempart de la droite le danger devint imminent : la colonne anglaise et celle des montagnards d'Écosse, combattant côte à côte, rivalisaient d'audace et d'impassible opiniâtreté. Il y avait en présence l'orgueil national de deux races naguère ennemies et se redoutant encore. La fierté britannique aurait été humiliée de se voir vaincue en bravoure par les Highlanders, fût-ce par les plus valeureux de leur clan. Les Écossais, de leur côté, sentaient qu'ils étaient les mêmes qu'au temps de Robert Bruce et voulaient le prouver. Cette colonne à double tête semblait avoir une poussée irrésistible. A mesure que les premiers rangs tombaient, les survivants montaient sur les cadavres. Foudroyés à leur tour, ceux-ci étaient remplacés par d'autres. Ils n'étaient plus qu'à quinze pas du retranchement : s'ils parvenaient à l'escalader, une avalanche les suivait, et la journée était perdue.

« A droite! à droite! Tirez à droite! » crient nos soldats. Guyenne, Béarn et la Reine, qui défendent le redan, vont être écrasés. Montcalm a vu le danger, il accourt avec ses grenadiers. Un instant leur triple rangée de baïonnettes brille au-dessus du parapet, puis s'abaisse. Un rempart de flammes, de fer, de plomb, de fumée, enveloppe les retranchements : Anglais et montagnards tombent pêle-mêle.

Les montagnards surtout sont décimés. La moitié de leur régiment, vingt-cinq de leurs officiers, sont tués ou blessés; mais les mourants crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher le drapeau. Le major Campbell d'Inverawe voit se réaliser son pressentiment. Frappé d'une blessure mortelle, il est transporté hors du champ de bataille par ses frères d'armes.

Malgré leurs pertes énormes, les ennemis semblaient se multiplier et s'acharnaient à franchir la barrière de plomb qui les arrêtait. Montcalm, tête nue, les traits enflammés, des éclairs dans les yeux, dirigeait la défense en personne sur la ligne menacée et s'exposait comme le dernier de ses soldats. Lévis, toujours impassible, quoique deux balles eussent déjà traversé son chapeau, le secondait avec cette justesse de coup d'œil qui faisait pressentir le futur héros de Saint-Foye.

Le moment était critique : le feu prenait aux retranchements, et il fallait que des braves s'exposassent au danger, presque certains d'être tués, en sautant sur le revers pour aller l'éteindre. En prévision de cet accident, des barriques d'eau étaient toujours en réserve. Les troupes, qui combattaient sans répit depuis plus de quatre heures, étaient accablées de chaleur et de fatigue. A force de tirer, les fusils se rougissaient; il fallait les changer pour d'autres. Et les Anglais ne reculaient pas.

Tout à coup à l'extrême droite un cri se fit entendre : « En avant, Canadiens! » Le chevalier de Lévis venait de leur ordonner une sortie. Leur nombre était maintenant de sept cents, grâce aux renforts arrivés. Une nuée de coureurs de bois s'élancent par-dessus les retranchements, se répandent au milieu des abatis et sur la lisière du bois. Leurs vaillants officiers sont à leur tête. De la plaine qu'ils occupent ils dirigent leur feu sur le flanc de la colonne qui s'allonge au bord du coteau, d'où elle menace le redan. Ces Canadiens, accoutumés à faire la chasse à l'homme, ne perdent pas une de leurs balles et font dans les rangs ennemis des trouées qui se referment aussitôt. Mais ce feu devient si meurtrier, que la colonne est obligée d'incliner à droite pour y échapper, et elle va donner plus au centre, contre Royal-Roussillon. Efforts inutiles! la tempête de plomb l'enveloppe de front, de droite et de gauche, et elle est enfin rejetée au bord de la forêt. La dernière sortie des Canadiens avait été décisive. C'est sans doute l'habileté de leur tir dans la position avantageuse qu'ils se donnaient par leurs fréquentes sorties, et aussi la crainte qu'ils inspiraient, comme les sauvages, dans ce genre de combat où ils n'avaient pas d'égaux, qui empêchèrent les ennemis de pousser une attaque directe dans la plaine ouverte qu'ils occupaient [1].

Vers six heures, une dernière attaque fut aussi infructueuse que les précédentes; et, à partir de ce moment jusqu'à sept heures et demie, il n'y eut plus qu'un feu de

[1] En parlant des sorties des Canadiens, M. de Lévis dit qu'il les « fit répéter plusieurs fois pendant tout le temps que l'ennemi attaqua la droite des hauteurs ». (*Journal*, p. 137.) « Ils s'y comportèrent avec beaucoup de zèle et de courage, » ajoute-t-il ailleurs, p. 141. — Cf. *Journal de Malartic*, p. 186.



tirailleurs intermittent pour masquer la retraite définitive de l'armée anglaise. Sous le couvert de cette fusillade, faite par les rangers et les francs-tireurs coloniaux abrités dans les plis du terrain, derrière les abatis ou sur la lisière du bois, une partie des blessés furent enlevés et transportés à la Chute, où l'armée se retirait en désordre.



Les montagnards surtout sont décimés.

Quelques soldats de Béarn, à l'insu de leurs officiers, sautèrent par-dessus les retranchements en criant : « Tue ! tue ! » et attaquèrent des tirailleurs cachés derrière des arbres, les mirent en fuite, firent quelques prisonniers, dépouillèrent quelques morts et rentrèrent triomphants.

Le crépuscule d'une magnifique nuit de juillet étendit son voile mystérieux sur l'hécatombe humaine couchée autour du camp de Carillon. Parmi les officiers français qui avaient trouvé une mort héroïque dans cette immortelle journée, et qui gisaient dans leur sang, sur le gazon, se voyaient le brillant chevalier du Coin, capitaine dans Royal-Roussillon, de Fréville et le chevalier de Parfouru, le premier capitaine, le second lieutenant dans Languedoc ; le brave Dodin, lieutenant des grenadiers, et huit autres officiers de divers grades. Deux autres étaient blessés mortellement. Le chiffre total des morts était de cent quatre, et deux cent quarante-

huit blessés. Le colonel Bourlamaque, comme on l'a vu, avait été atteint dangereusement; Bougainville, Malartic, de Montgay et l'intrépide d'Hébécourt, légèrement.

Les Anglais avouèrent une perte de dix-neuf cent quarante-quatre hommes, officiers et soldats[1]. Mais les Français ont toujours persisté à dire que cette perte avait été beaucoup plus considérable.

« On sait, dit Pouchot, qu'on doit peu compter sur leurs relations. Le gouvernement, ayant plus à ménager qu'en France les esprits, ne cherche qu'à les tromper, soit en augmentant ses victoires, soit en diminuant ses défaites. »

Montcalm, couvert de poussière, mais la figure illuminée de joie, parcourut avec son ami Lévis toute la ligne des retranchements, félicita les soldats de leur noble conduite et leur fit distribuer de l'eau-de-vie, du vin et des rafraîchissements.

Toute l'armée, après avoir nettoyé ses armes, coucha le fusil au côté, le long des retranchements, de crainte d'une surprise nocturne; car l'ennemi avait encore une telle supériorité numérique, que l'on n'osait croire à une retraite définitive. Mais les sentinelles placées aux avant-postes n'entendirent durant le cours de cette belle nuit étoilée que les gémissements de quelques blessés agonisant sur le champ de bataille et les cris sinistres des oiseaux de proie planant au-dessus des cadavres.

A l'aube du jour, Montcalm, déjà sur pied, fit battre la générale et border les retranchements. Les Anglais, à la Chute, sachant qu'il attendait des renforts considérables, crurent qu'il marchait contre eux et précipitèrent leur fuite. Pendant qu'on ramassait les blessés abandonnés sur le champ de bataille et qu'on perfectionnait le camp retranché, les volontaires détachés en avant revinrent avec la nouvelle que les retranchements élevés par les ennemis à mi-chemin de la Chute étaient abandonnés. Ce jour-là, faute de sauvages, on ne put envoyer plus loin à la découverte. Mais, dès l'aurore du 10, le chevalier de Lévis sortit du camp avec les grenadiers, les volontaires et cent Canadiens. Il trouva à la Chute les ruines fumantes du moulin incendié, et partout, jusqu'au Portage, les débris d'une retraite précipitée, des blessés gisant au bord du chemin, de grandes quantités de haches, de pioches, de souliers abandonnés dans un bourbier, beaucoup de quarts de farine éventrés et cent cinquante jetés à la rivière, qu'il fit retirer et porter à Carillon. On découvrit même plusieurs jours après, dans la forêt, aux environs du Camp-Brûlé, un grand nombre de cadavres sur des civières. Telle avait été la panique des vaincus, qu'ils y avaient abandonné ces malheureux blessés, morts depuis sans aucun secours. Des éclaireurs envoyés jusque vers le milieu du lac s'assurèrent qu'il était libre. L'armée d'Abercromby, qui avait descendu ce même lac en chantant des airs de triomphe anticipé, l'avait remonté précipitamment quatre jours après, vaincue, découragée, couverte de confusion. Elle ne s'était crue en sûreté qu'après être rentrée dans ses retranchements à la tête du lac, où elle continuait à se fortifier.

Le 9 au matin, Montcalm avait chargé son aide de camp, M. de La Rochebeaucour, d'aller porter au gouverneur un récit abrégé de la victoire; il lui annonçait, en même temps, « qu'il se mettait en mesure de recommencer ce matin-là, si les Anglais en avaient envie. » Puis il ajoutait :

« Les Canadiens nous ont fait regretter de n'en avoir pas en plus grand nombre.

[1] C'est le chiffre indiqué par Abercromby dans son rapport officiel. (*Public Record Office, Am. and W. Indies, Abercromby à Pitt*, 12 juillet 1758.)



M. le chevalier de Lévis s'en loue beaucoup; M. de Raymond et les autres officiers, de Saint-Ours, de la Naudière, de Gaspé, se sont signalés. Je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses. »

En passant à Chambly, à trois heures du matin, M. de La Rochebeaucour alla frapper chez M. Péan pour lui annoncer la victoire.

« Il m'a pensé faire mourir subitement, écrivit celui-ci au chevalier de Lévis. Il m'a trouvé encore endormi... Je me réveille en sursaut, et la première chose que je lui demande fut : « Quelles nouvelles? » Il me dit : « Elles sont bonnes, et M. le « chevalier de Lévis a reçu deux balles. » Je fis sur-le-champ un cri que je ne pus retenir; mais il acheva : « Dans son chapeau. » Je vous assure que j'ai senti dans ce moment comment je vous suis attaché. »

Le 12 au matin l'armée française, rangée en bataille sur le plateau de Carillon, chanta l'hymne de la victoire au bruit des fanfares, des tambours et du canon. Une grande croix, dressée par ordre de Montcalm, portait cette inscription que lui-même avait composée, et dont il avait écrit au-dessous la traduction en vers français.

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
En signum! en victor! Deus hic, Deus ipse triumphat!

Chrétien, ce ne fut point Montcalm et sa prudence,
Ces arbres renversés, ces héros, leurs exploits,
Qui des Anglais confus ont brisé l'espérance;
C'est le bras de ton Dieu vainqueur sur cette croix.

Le temps n'a pas respecté ce monument éphémère. Le fort lui-même a été démantelé; mais le nom de Carillon est resté à jamais inscrit dans nos fastes militaires. Le drapeau arboré par les milices canadiennes au jour de la bataille fut rapporté troué de balles et suspendu aux voûtes de l'église des récollets de Québec. Échappé presque miraculeusement à l'incendie de cette église, en 1796, il a été conservé depuis comme une précieuse relique d'un autre âge. Aux jours des solennités publiques, quand les Canadiens veulent rappeler les exploits de leurs pères, ils promènent en triomphe le drapeau de Carillon.

Montcalm s'était d'abord livré à tout l'enivrement de la victoire. Sur le champ de bataille même, au moment où, à huit heures du soir, les derniers tirailleurs anglais, chassés des abatis, se repliaient sur leur arrière-garde, il écrivit, probablement sans autre appui qu'un tambour, les lignes enthousiastes qui suivent, adressées à M. Doreil, commissaire des guerres, alors à Montréal. Ce petit billet, qui semble avoir gardé l'odeur de la poudre, fut confié encore humide au chevalier Le Mercier, choisi à l'instant même pour accompagner M. de La Rochebeaucour.

« L'armée et trop petite armée du roi vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres! Je n'en ai jamais vu de pareilles. »

Le marquis ajoutait dans son rapport au ministre : « Le succès de la journée est dû à la valeur incroyable de l'officier et du soldat... Les officiers qui composaient cette armée ont donné de si grandes preuves de courage, que chacun d'eux mériterait un éloge particulier. »

L'ivresse du général et de son armée avait été d'autant plus vive, que le succès était plus inespéré. Mais quand la fumée du combat fut dissipée, quand les dernières notes de l'hymne triomphale se furent évanouies, l'enthousiasme s'affaiblit peu à peu au contact des difficultés du présent et des menaces de l'avenir. On en trouve l'expression dans ce passage de Montcalm au maréchal de Belle-Isle (12 juillet) : « Si jamais il y eut un corps de troupes digne de grâces, c'est celui que j'ai l'honneur de commander. Aussi je vous supplie, Monseigneur, de l'en combler. Pour moi, je ne vous en demande pas d'autre que de me faire accorder par le roi mon retour. Ma santé s'use, ma bourse s'épuise. Je devrai à la fin de l'année dix mille écus au trésorier de la colonie. Et, plus que tout encore, les désagréments, les contradictions que j'éprouve, l'impossibilité où je suis de faire le bien et d'empêcher le mal, me déterminent à supplier Sa Majesté de m'accorder cette grâce, la seule que j'ambitionne...

« En attendant d'obtenir cette grâce, je servirai comme j'ai fait jusqu'à présent. Si cette journée peut me procurer quelque gloire, je la partage avec MM. de Lévis et de Bourlamaque. »

La cour de Versailles connaissait déjà l'antagonisme qui existait entre le gouverneur et Montcalm. Celui-ci, vainqueur dans chacune des trois campagnes qu'il avait conduites au Canada, montrait, en demandant son rappel, qu'il était aussi fin politique qu'excellent général. Sachant bien que jamais la cour ne consentirait à l'enlever à son armée dans de telles circonstances, il espérait qu'elle le débarrasserait d'une façon ou d'une autre de l'importun gouverneur, soit en neutralisant son autorité et confiant le contrôle de la guerre à celui qui la dirigeait si bien, soit même en rappelant le marquis de Vaudreuil.

En attendant, la querelle qui les divisait allait s'aggraver encore, éclater au grand jour, partager en deux camps les officiers civils et militaires, et pénétrer jusque dans les rangs inférieurs de l'armée.

Les troupes de ligne étaient justement fières de la victoire de Carillon : c'est à elles qu'en revenait l'honneur, du moins en très grande partie ; mais elles en prirent occasion d'affecter un mépris plus insultant que jamais pour les Canadiens, qui avaient contribué pour leur part au succès de la journée, et qui en réclamaient la gloire avec d'autant plus d'âpreté qu'elle leur était contestée. L'animosité, déjà si prononcée entre ces deux corps, devint telle, qu'ils semblaient prêts à en venir aux mains. Vaudreuil, qui en était la première victime, s'en plaignit amèrement. « Il n'a tenu qu'à lui, dit Desandrouins en se déclarant l'un des coupables, d'avoir l'original des lettres qui eussent pu perdre celui qui les avait écrites. Imprudence de nous autres jeunes gens, ajoute-t-il, excités par la jalousie que nous témoignent ceux que nous sommes venus défendre. Il est vrai que nous portons si loin cette fougueuse licence, naturelle aux Français, que dans cette matinée même où M. de Montcalm a assemblé les chefs de corps à ce sujet, on a trouvé sur la table de la salle une chanson des plus mordicantes contre le gouverneur général et tout ce qui est colon. »

Desandrouins termine par cette réflexion attristée, qui aurait dû lui ouvrir les yeux à lui-même et le ranger du côté du chevalier de Lévis, le seul des commandants français qui se montrât au-dessus de ces mesquines passions[1] : « Gémissons sur la désunion qui ruine les forts, et à plus forte raison les faibles ! »

[1] Lévis écrivait au marquis de Paulmy peu de temps auparavant : « Je ne puis toujours que me louer



Le commissaire des guerres Doreil, ami intime de Montcalm, se signalait par son hostilité contre tout ce qui était canadien, et par son acharnement contre Vaudreuil. « La négligence, disait-il au ministre, l'ignorance, la lenteur et l'opiniâtreté du gouverneur, ont pensé perdre la colonie;... l'ineptie, l'intrigue, le mensonge, l'avidité, la feront sans doute périr. » Après plusieurs dépêches écrites avec la même violence, il crut que ses dénonciations avaient fait une assez forte impression sur les ministres pour oser demander le rappel de Vaudreuil et son remplacement par Montcalm.

« Si la guerre doit durer encore, oui ou non; si l'on veut sauver et établir le Canada solidement, que Sa Majesté lui en confie le gouvernement. Il possède la science politique comme les talents militaires. Homme de cabinet comme de détail, il est grand travailleur, juste, désintéressé jusqu'au scrupule, clairvoyant, actif, et n'a en vue que le bien; en un mot, il est homme vertueux et universel... Quand M. de Vaudreuil aurait de pareils talents en partage, il aurait toujours un défaut originel : il est Canadien. »

Le gouverneur, entouré d'amis trop officieux, était instruit de toutes les intrigues qui se tramaient autour de lui, et dont l'écho arrivait jusqu'à Versailles. Il finit par en être exaspéré et se laissa entraîner aux mêmes récriminations que ses adversaires.

Dans une lettre au ministre de la marine[1], où éclatait sa jalousie contre Montcalm, il dénonça la conduite du général à son égard et à l'égard des Canadiens. « Ils ne peuvent qu'être rebutés, dit-il, par la façon dont il les fait servir... Ils ont rendu les plus grands services, maintenant on les avilit par la dureté avec laquelle on les commande... Ils acceptent sans murmurer les corvées dont on les charge continuellement; ils ne demandent pas mieux que d'être placés dans les lieux les plus exposés, soit dans les campements, les découvertes et même à la vue de l'ennemi. Ils se sont distingués la journée du 8... M. le marquis de Montcalm, oubliant sans doute l'éloge qu'il m'avait fait d'eux, ne leur rendit pas la même justice dans la relation qu'il m'envoya; il prit, au contraire, un soin particulier de taire leurs actions. Je crois inutile de vous rapporter les propos de M. le marquis de Montcalm à mon égard. Depuis la campagne dernière, j'ai affecté de les ignorer; je l'ai prévenu de politesses; j'ai eu des conférences avec lui pour satisfaire à l'envie qu'il a d'être consulté, quoique j'aie éprouvé plusieurs fois qu'aussitôt que je lui avais fait part de quelque projet, il devenait public... Je passe sous silence toutes les infamies ou propos indécents qu'il a tenus ou autorisés. D'après toutes ces raisons, Monseigneur, je croirais manquer à ce que je dois au service du roi et à la confiance dont vous m'honorez, si je ne vous suppliais de vouloir bien demander à Sa Majesté le rappel de M. le marquis de Montcalm. Il le désire lui-même et m'a prié de vous le demander. Bien loin de penser à lui nuire, j'estime, Monseigneur, qu'il mérite de passer au grade de lieutenant général... Personne ne rend plus de justice que moi à ses excellentes qualités, mais il n'a pas celles qu'il faut pour la guerre de ce pays. Il est nécessaire d'avoir beaucoup de douceur et de patience pour commander les Canadiens et les sauvages... »

Vaudreuil concluait en désignant le chevalier de Lévis comme le meilleur suc-

de la confiance et de l'amitié que MM. les marquis de Vaudreuil et de Montcalm me témoignent. » (*A M. le marquis de Paulmy*, 22 avril 1758.)

Qui sait si la colonie n'aurait pas été sauvée, si ces deux hommes avaient profité de ce bel exemple!

[1] M. de Massiac.



cesseur de Montcalm : « Il réunit en lui toutes les bonnes qualités de l'officier général; il est généralement aimé, et il mérite de l'être. »

Il y eut entre Vaudreuil et Montcalm un échange de lettres et quelques tentatives de rapprochement. « Nous comptions n'avoir tort ni l'un ni l'autre, disait Montcalm, il faut donc croire que nous l'avons tous deux et qu'il faut apporter quelque changement à notre façon de procéder. »

Les tracasseries excitées entre les chefs par des subalternes intéressés à brouiller[1] empêchèrent le rapprochement.

Dans les colonies voisines, la même antipathie régnait entre les troupes d'Angleterre et celles des provinces, de même qu'entre leurs chefs. La plupart des officiers d'outre-mer étaient des fils de famille, chez qui la morgue britannique était traditionnelle. Ces officiers devaient en général leur grade moins à leurs états de service qu'à leurs privilèges héréditaires. Imbus de préjugés et d'idées exclusives puisés dans les cercles aristocratiques, d'où ils n'étaient guère sortis, ils regardaient avec un superbe dédain tout ce qui n'appartenait pas à leur caste, et plus encore ce qui était étranger à leur île. Les colons d'Amérique, d'un autre côté, non moins attachés à leurs préjugés et à leur esprit local, mais sentant déjà naître parmi eux un patriotisme nouveau, étaient profondément blessés dans leur orgueil démocratique de trouver des maîtres là où ils n'espéraient voir que des égaux.

Les chefs des troupes régulières aggravaient le mal par leur conduite au lieu d'y remédier; ils ne se donnaient pas même la peine d'inviter aux conseils de guerre les commandants de milices, qui n'étaient pas plus instruits des opérations que les derniers subalternes. On vit des compagnies entières, exaspérées du ton des officiers anglais qu'on leur avait imposés, se débander en un jour et regagner leurs foyers. Le ressentiment de ces affronts se répandit dans les provinces, où il resta gravé dans les esprits, et ne fut pas étranger à l'éclatante rupture qui amena l'indépendance des États-Unis.

Le 12 juillet et les trois jours suivants, les divers détachements de troupes coloniales expédiés par le marquis de Vaudreuil sous le commandement de son frère Rigaud vinrent grossir l'armée de Carillon, qui se trouva portée à six mille six cent soixante-neuf combattants, y compris quatre cent soixante-dix sauvages. Ce mouvement, nécessité par les circonstances, rendait inexpugnable pour cette campagne la frontière du lac Champlain, mais avait complètement dégarni celle du lac Ontario, sur laquelle marchait le général Forbes, qui allait bientôt être suivi d'une autre armée dirigée contre Frontenac. Telle était l'infériorité numérique de nos armes et la multitude toujours croissante des ennemis, qu'il n'y avait pas de talent militaire capable d'en arrêter le torrent. La tactique de Montcalm dut se réduire à inquiéter Abercromby pour le retenir dans ses retranchements et à compléter les fortifications de Carillon. L'armée y travailla sans relâche, excepté les jours de pluie et les dimanches, encore pas tous. Les anciennes fortifications furent perfectionnées, de nouvelles furent construites de chaque côté de la plaine qui borde la pointe de Carillon. On fit creuser des fossés, élever des terrassements, dresser des palissades, poser des redoutes, construire des casemates, blinder des ouvrages; on établit plusieurs batteries; on fit de Carillon une position telle, qu'on pût parfaitement s'y défendre en cas d'un retour offensif des Anglais.

[1] *Bougainville au ministre*, 10 août 1758.

Les troupes de la marine et de la milice avaient été formées en deux bataillons de mille hommes chacun, dont le premier, sous les ordres de M. de Rigaud, campait à la Chute. Le second, commandé par M. de La Corne, à la sortie du lac Saint-Sacrement, avait ordre de pousser des découvertes sur le lac pour obtenir des nouvelles de l'ennemi, et d'entretenir des patrouilles dans les bois afin d'éviter d'être



Sauvages et coureurs des bois.

surpris. En même temps de forts détachements furent confiés aux meilleurs coureurs des bois pour faire des incursions sur le territoire ennemi.

Le 17 juillet, M. de Courtemanche partit avec deux cents sauvages et autant de Canadiens et de soldats de la marine, remonta le lac Champlain et la rivière au Chicot jusqu'à mi-chemin entre le fort Édouard et le lac Saint-Sacrement. Les Anglais venaient d'y construire, sous le nom de Halfway's Brook, un nouveau fort pour servir d'entrepôt et protéger leurs convois. Courtemanche y surprit une escorte d'une cinquantaine d'hommes qui passait dans le voisinage, et la mit en fuite. Au bruit de la fusillade, trois cents hommes sortis du fort accoururent à la rescousse. C'était le moment qu'attendait le commandant pour les laisser s'engager dans les bois, les cerner ensuite et les écraser; mais les sauvages, à leur ordinaire, n'écou-

tèrent ni ordres ni conseils, se mirent immédiatement à la poursuite, levèrent une vingtaine de chevelures, firent huit prisonniers, et reprirent le chemin de Carillon, où le détachement arriva le 21 suivant. Il n'y avait eu que deux Canadiens et deux sauvages de blessés.

Les dépositions des prisonniers, parmi lesquels il y avait un Iroquois des Cinq-Nations, révélèrent la marche du général Bradstreet, détaché de l'armée d'Abercromby avec un corps de milice considérable, douze pièces de canon et quatre cents sauvages, lesquels remontaient la rivière Mohawk pour se porter sur le lac Ontario. Montcalm et Lévis s'empressèrent de communiquer cette nouvelle alarmante à Vaudreuil, sans pouvoir détacher aucune de leurs troupes au secours de cette frontière menacée.

Le succès de M. de Courtemanche et l'arrivée d'une flottille portant quelques centaines de Népissings et d'Iroquois du lac des Deux-Montagnes, sous la conduite de M. de Saint-Luc, capitaine dans la marine, déterminèrent le marquis de Montcalm à organiser une expédition importante, destinée à aller frapper au même endroit, après avoir suivi la même route. Cette expédition, composée de quatre cents sauvages et de deux cents Canadiens, soldats de la marine ou miliciens, fut confiée au même M. de Saint-Luc, parent de M. de La Corne Saint-Luc, qui commandait en ce moment le corps de milice stationné au Portage.

Le départ de ce détachement, fixé au 22 juillet, fut retardé de deux jours par un incident qui peint bien les mœurs des sauvages et les traits de ressemblance qu'ils avaient avec les héros de l'antiquité. Bougainville, qui paraît avoir été un des officiers de l'armée les mieux nourris des classiques, était extrêmement frappé de ces points de similitude, et en fait la remarque en plusieurs endroits de son *Journal.*

Une joute rappelant les jeux olympiques allait s'engager entre deux tribus rivales : celle des Abénakis et celle des Iroquois. Il s'agissait de l'amusement favori des sauvages, le jeu de la crosse, auquel les guerriers se livraient et se livrent encore dans l'ouest avec toute l'ardeur de leur violente nature, c'est-à-dire avec une fureur voisine de la rage. On jugera de l'importance de cette partie de plaisir par l'enjeu qu'on y avait mis, et dont la valeur s'élevait à mille écus en colliers et en grains de porcelaine.

Aux extrémités du terrain choisi par les chefs, sont plantés deux grands poteaux qui servent de ralliement à l'un ou à l'autre des groupes rivaux. Chaque joueur est armé d'un bâton recourbé en forme de crosse; au centre est placée une balle que les deux partis se disputent et qu'ils cherchent à lancer sur le poteau de leurs adversaires, en les empêchant de l'approcher du leur.

Il est facile de se représenter la scène curieuse et pittoresque qui animait le plateau de Carillon durant la journée du 23 juillet. Montcalm et Lévis, entourés d'un grand nombre d'officiers, rehaussaient par leur présence ce tournoi d'un nouveau genre et paraissaient y prendre d'autant plus d'intérêt, que les sauvages étaient plus que jamais difficiles à retenir depuis la victoire de Carillon, qu'ils étaient extrêmement jaloux d'avoir vu gagner sans eux. Une foule de soldats désœuvrés de divers régiments, quelques-uns en déshabillé, revenant du travail, faisaient cercle autour des joueurs. Un bon nombre d'Indiens avec leurs femmes et leurs enfants, appartenant à des tribus étrangères à la lutte, la regardaient en simples spectateurs. Des groupes de Canadiens, des coureurs des bois, accoutumés à de pareilles scènes, y prenaient une moindre part et restaient étendus nonchalamment sur le gazon.

Les tentes dressées autour des glacis et des bastions du fort, les huttes des miliciens, les wigwams des sauvages, les palissades, les retranchements, les redoutes qui couronnaient le promontoire, formaient un encadrement en harmonie avec le théâtre naturel où jouaient les farouches acteurs des bois.

Au signal donné, les deux partis s'étaient précipités sur la balle, l'avaient fait rouler quelque temps à leurs pieds, puis l'avaient lancée en l'air et s'étaient mis à sa poursuite avec l'agilité et la vitesse de chevreuils traqués par une meute. Tantôt ils se groupaient pour se disputer la balle, tantôt ils s'éparpillaient pendant qu'elle volait au-dessus de leurs têtes, se bousculant, se culbutant, se prenant corps à corps, luttant les uns contre les autres comme pour un combat à mort, au milieu de cris, de vociférations, d'éclats de voix inouïs. Presque tous le corps nu, n'ayant que le brayet autour de la ceinture, leurs longs cheveux noirs et leurs panaches de plumes flottant au vent, ils ressemblaient, avec leurs visages tatoués, leurs yeux flamboyants, leurs gestes forcenés, à des bandes de sorciers courant au sabbat, ou mieux encore à des démons sortis de l'enfer. Les spectateurs les poursuivaient de leurs applaudissements et de leurs éclats de rire, acclamaient les plus agiles et les plus adroits, et les encourageaient à de nouvelles prouesses. Enfin, après bien des péripéties, des chances variées, la balle, lancée d'un bond irrésistible, alla frapper le poteau et mit fin à la partie. Les vainqueurs, couverts de sueur et de poussière, accablés de fatigue, vinrent recevoir les félicitations des commandants et le prix de leur victoire. Un festin, selon la coutume, termina la fête, et les guerriers, fiers et heureux comme de grands enfants, reprirent les préparatifs de l'expédition.

Le 28 juillet, le parti de M. de Saint-Luc était embusqué entre le fort Édouard et Halfway's Brook. Vers midi, il vit venir un convoi d'une quarantaine de chariots chargés de vivres, de boissons et de marchandises, escortés par cinquante soldats sous les ordres d'un enseigne du régiment de Blackney. Plusieurs femmes, enfants et marchands, faisaient route avec eux.

Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, ils furent cernés, tués ou pris. La charge des chariots fut dispersée et pillée par le détachement. Trois soldats avaient été tués et un Canadien blessé. « Nous avons eu, dit Montcalm, un Iroquois tué et deux blessés. Toujours les Iroquois perdent quelqu'un ; c'est que de tous les sauvages ils sont les plus braves. Sarégoa, leur chef de guerre, est celui qui a conduit l'entreprise. Lorsque dans un détachement les sauvages sont les plus nombreux, ils font la loi et décident sans appel. C'est un bonheur quand celui d'entre eux qui est le plus accrédité a une bonne tête, et celle de Sarégoa est très bien organisée. »

En apprenant la mésaventure arrivée à son convoi, Abercromby jeta dans des bateaux un fort détachement de rangers, de miliciens et d'infanterie légère avec Rogers, et leur fit descendre le lac George pour aller couper la retraite à M. de Saint-Luc en traversant l'étroite chaîne de montagnes qui sépare ce lac de la tête du lac Champlain. Mais M. de Saint-Luc, prévoyant qu'il serait poursuivi, avait précipité sa marche et dépassé ce lieu avant l'arrivée de Rogers, qui l'y attendit vainement. Comme celui-ci revenait sur ses pas, il reçut un message d'Abercromby lui enjoignant d'intercepter d'autres troupes de maraudeurs signalés aux environs du ford Édouard. Montcalm avait en effet lancé dans cette direction une nouvelle bande de Canadiens et de sauvages, ayant cette fois pour chef l'audacieux Marin, beau-frère de M. de Rigaud.



Joseph Marin, sieur de Saint-Martin, que ses relations de parenté avec la famille de Vaudreuil avaient rendu très influent dans la colonie, était peut-être le coureur de bois le plus brave de cette époque. Il était né à Montréal (1719), mais avait passé presque toute sa vie en des courses aventureuses. Accusé, comme son beau-frère, de spéculations véreuses dans les postes où il avait commandé, il rachetait ses pilleries par les services éminents qu'il rendait à la guerre. On ne comptait plus les actions où il s'était distingué.

Il était en froid en ce moment avec M. de Rigaud, qui, paraît-il, par un sentiment de jalousie indigne de son rang, avait choisi parmi les Canadiens les moins aguerris les soldats destinés à son expédition. Marin était parti de Carillon le 4 août, vers cinq heures du soir, avec M. de La Rochebeaucour, Langy l'aîné, quelques autres officiers et cadets, cent Canadiens, une quarantaine de soldats de la colonie et environ cent trente sauvages, en tout près de trois cents hommes. Il remonta le lac Champlain jusqu'aux Deux-Rochers, c'est-à-dire à trois lieues plus haut, débarqua sur la rive droite, où il cacha ses canots dans un épais fourré, et continua sa marche à travers les bois, laissant à sa droite la rivière au Chicot, qu'il côtoya à quelque distance, jusqu'à trois lieues de l'ancien fort abandonné connu sous le nom de fort de la reine Anne. On était au 8 août, à une heure du matin. La troupe, fatiguée d'une longue marche nocturne, fit une courte halte et reprit sa route tortueuse à travers le terrain inégal et les hautes futaies dont la cime était à peine éclairée par les vagues lueurs d'une nuit d'été. Il était grand jour quand la tête de la colonne déboucha sur l'ancien chemin conduisant du fort Anne au fort Édouard. Aucun indice ne laissait soupçonner le voisinage d'un ennemi. L'oreille même des sauvages, si fine, si exercée, si attentive, n'entendait sortir des profondeurs d'alentour d'autres bruits que le chant matinal des oiseaux et la brise qui, se levant avec le soleil, secouait la rosée sur les branches. Officiers, soldats et Peaux-Rouges s'étendirent tranquillement sur la mousse et se préparaient à prendre leur frugal déjeuner, lorsque tout à coup des détonations d'armes à feu se firent entendre à quelque distance. Nul doute que ce ne fût un parti d'ennemis; c'était en effet celui de Rogers, qui, revenu sur ses pas, avait campé dans la clairière ouverte autour du fort Anne. Son expédition comptait en tout sept cents hommes, dont quatre-vingts rangers, un corps de milice du Connecticut sous le major Putnam, et le reste formé de troupes légères appartenant à l'armée régulière aux ordres du capitaine Dalzell, excellent officier qui, cinq ans plus tard, devait trouver une mort héroïque devant le fort du Détroit, assiégé par Pontiac.

Rogers, qui d'ordinaire était si prudent, qui pour cacher sa marche ordonnait le silence dans les rangs et faisait éteindre les feux dans son camp à la tombée de la nuit, s'était oublié ce jour-là. Croyant que les incursionnistes qu'il avait eu ordre de poursuivre étaient déjà loin sur le chemin de Carillon, il s'était amusé, avec le lieutenant Irwin de l'infanterie légère, à tirer à la cible sur un objet placé dans la clairière. C'étaient ces coups de fusil qui avaient donné l'éveil à la troupe de Marin, dont le plan d'embuscade avait été aussi vite exécuté que décidé. Prévoyant bien que la colonne anglaise allait s'engager dans le chemin pour retourner au fort Édouard, il avait disposé ses soldats, entremêlés de sauvages, à la droite de cette route abandonnée, qui n'était plus qu'un étroit sentier depuis que les jeunes pousses l'avaient envahie. Si dense et si sombre était la feuillée, fléchissant sous l'abondante rosée, que le regard du lynx s'y serait perdu.



Quand le pari engagé entre Rogers et Irwin eut été décidé, l'ordre de marche fut donné. Chaque soldat endossa le havresac, et, le fusil à l'épaule, reprit son rang. La colonne traversa la clairière, et, longeant les palissades croulantes du fort Anne s'enfonça, un seul homme de front, dans la trouée étroite qui marquait encore le vieux chemin. Il était sept heures du matin quand les derniers soldats disparurent sous la sombre voûte. Putnam, avec ses gens du Connecticut, ouvrait la marche, suivi de l'infanterie légère de Dalzell; Rogers, avec ses rangers, formait l'arrière-garde. Tous marchaient sans précaution et sans défiance, les officiers jetant au besoin un cri en avant ou en arrière, décelant ainsi d'assez loin leur présence. Cependant à deux pas d'eux, sur leur droite, le rideau de feuillage cachait des rangées d'ennemis qui, retenant leur haleine, les laissaient passer. Soudain l'air retentit d'épouvantables hurlements et de coups de fusil qui semblaient sortir de terre. Les balles déchirent le feuillage, et pendant qu'elles grêlent à bout portant sur la longue file en mouvement, une légion de Peaux-Rouges sautent comme des tigres sur le sentier, le tomahawk à la main. A ce premier assaut, un chef de Caughnawaga s'élança sur le major Putnam, qui tenait la tête de la colonne. Celui-ci n'eut que le temps de bander son fusil et de le diriger sur la poitrine de l'Indien; mais le coup ne partit pas, et Putnam, saisi et entraîné dans le fourré, y fut garrotté avec un lieutenant du nom de Tracy et trois soldats faits prisonniers en même temps que lui. Les Canadiens, dont la plupart n'avaient jamais vu le feu, lâchèrent pied en grand nombre et ralentirent par leur fuite la première ardeur des assaillants. Cependant une partie des sauvages, des soldats et des Canadiens, suivant l'exemple de Marin, de Langy et du brave Sarégoa, continuèrent le feu en poursuivant le détachement du Connecticut, qui se repliait en désordre dans l'épaisseur du bois.

Dalzell, accouru au bruit de la mousqueterie, rallia les fuyards et dirigea seul le combat jusqu'à l'arrivée de Rogers. Peabody et Humphreys, tous deux biographes de Putnam, blâment sévèrement le commandant des rangers de s'être fait longtemps attendre; il avait craint une attaque sur ses derrières et avait d'abord adossé ses hommes à la rivière au Chicot, à quelque distance des combattants.

« Nos gens trouvent, à une portée de fusil, raconte Desandrouins d'après le récit de témoins oculaires, les Anglais marchant à eux, qui dans le moment se saisissent de gros arbres. Nos gens en font autant, et l'on se fusille pendant deux heures, sans se faire vraisemblablement beaucoup de mal de part ni d'autre. Nous savons, de gens qui y étaient, que Marin et les officiers ne quittèrent plus cette position.

« Ils se trouvèrent plusieurs fois réduits à moins de trente faisant tête à l'ennemi, et jamais plus de quatre-vingts ou cent, malgré les exhortations des sauvages eux-mêmes, et entre autres de quatre Micmacs, qui, parlant très bon français, excitaient les autres à les suivre et faisaient tout ce qu'on peut attendre des plus braves officiers.

« Sarégoa, fameux chef iroquois, dit alors à Marin : « Gonoron! (qui veut dire : « Ceci est de valeur!) — Et pourquoi? dit Marin. — Ah! mon père, dit le sauvage, « si seulement j'avais mes jeunes gens! » Et il alla enlever dans le plus fort du combat un Anglais derrière un arbre.

« Marin s'y comporta, on peut dire, avec témérité. Il fit la bravade de crier pendant la chaleur du combat : « Rogers, viens ici! c'est moi qui t'appelle et qui



« te défie ! » Quelques-uns disent que Rogers lui répondit sur le même ton. Mais des gens qui ont entendu le propos de Marin m'ont dit n'avoir point ouï celui de Rogers.

« Enfin, l'ennemi n'avançant ni ne reculant, et se tenant avec précaution derrière les arbres, et n'y ayant plus moyen de rallier les pleutres qui nous abandonnaient, Langy proposa à Marin de faire la retraite, ce qu'il n'approuva qu'après quelques difficultés.

« Alors il fit enlever ses blessés et fit route par la droite pour regagner ses paquets. Il ne fut point du tout poursuivi par l'ennemi, qui, de son côté, fila aussi par sa droite dès qu'il fut assuré de notre retraite. Il ne jugea pas sans doute pouvoir atteindre les sauvages dans les bois, ou se crut trop heureux d'en être débarrassé.

« Je tiens tous ces faits de La Rochebeaucour et de tous ceux qui étaient avec Marin.

« Les sauvages ont eu cinq hommes de tués et trois de perdus; deux soldats de la colonie et un sergent tués; deux Canadiens, dont un de Montréal nommé Trudeau, tués; avec une dizaine de sauvages blessés, dont deux de ces braves Micmacs; deux cadets blessés, MM. de Cussy et Monatte. »

Les Anglais, selon leur coutume et pour pallier leur timide attitude devant un ennemi si inférieur en nombre, exagérèrent le chiffre de ses pertes. Un parti des leurs, envoyé sur les lieux après l'action, prétendit avoir enterré cent Français et sauvages, tandis que Montcalm, s'accordant avec Desandrouins, affirme que treize morts en tout, dont cinq sauvages, avaient été abandonnés sur le champ de bataille.

Les Anglais avouèrent qu'ils avaient eu quarante-neuf hommes de tués, sans compter un grand nombre de blessés. Ils rendirent témoignage aussi bien que les Français de la bravoure exceptionnelle des sauvages en cette occasion. Un de leurs officiers rapporte qu'un Indien s'élança en plein milieu de la troupe anglaise et tua deux hommes à coups de hache. Il monta ensuite sur un tronc d'arbre et se mit à les défier tous. Un soldat essaya de le tuer à coups de crosse de fusil; mais, quoique le sang jaillît de sa blessure, il ne tomba pas et aurait immolé son adversaire, si en ce moment Rogers ne l'avait tué raide d'une balle.

Aucun exploit de Marin ne lui fit plus d'honneur que ce combat. Il avait tenu tête pendant deux heures à des troupes d'élite plus du double des siennes; et telle était la terreur qu'il leur avait inspirée, qu'elles le laissèrent enlever ses dix blessés et ses cinq prisonniers sans oser le poursuivre.

Le récit de la captivité du major Putnam, raconté par son biographe[1], fait voir le terrible sort qui attendait la plupart du temps les prisonniers tombés aux mains des sauvages, même de ceux dont le christianisme avait adouci la primitive barbarie. Aussitôt qu'il eut été entraîné à l'arrière-garde, il fut attaché pieds et poings liés à un gros arbre par son vainqueur, qui retourna ensuite au combat. Dans son absence un jeune Indien, au lieu d'aller se battre avec ses camarades, s'amusa à planter sa hache aussi près que possible de la tête et des membres du malheureux captif, sans toutefois le toucher.

Après qu'il se fut fatigué à ce jeu, un Français, assure-t-on, eut la cruauté de

[1] *Life of Israel Putnam*, by Oliver W. B. Peabody.

viser sur lui comme pour le tuer, et de le frapper ensuite, en passant, sur la joue, avec la crosse de son fusil. Un moment les Français et les sauvages, poursuivis de trop près, ayant été obligés de reculer, Putnam se trouva exposé aux balles des deux partis, jusqu'à ce que les Anglais, attaqués vivement à leur tour, eussent perdu le terrain conquis. Putnam fut alors délié et conduit en lieu sûr jusqu'au moment de la retraite, où il fut repris par les sauvages, dépouillé de ses vêtements et forcé de porter le bagage de plusieurs blessés, après qu'on lui eut attaché les mains avec des cordes qui lui enfonçaient dans la chair. Un officier français, touché de pitié en l'entendant prier ses bourreaux de le tuer plutôt que de le tourmenter ainsi, parvint à lui faire détacher les mains, à le décharger d'une partie de ses paquets, et à lui faire donner par le chef auquel il appartenait une paire de mocassins. Mais, au repas du soir, la férocité indienne se réveilla de nouveau, et ils se mirent en frais de le brûler vif, après l'avoir entraîné dans un taillis à quelque distance du camp et attaché nu à un arbre, autour duquel ils amassèrent une quantité de branches sèches auxquelles ils mirent le feu. Un orage survenu en ce moment éteignit la flamme et donna quelque temps de répit à l'infortuné Putnam. Mais, dès que la pluie eut cessé, le bûcher fut rallumé. Marin, qui était à quelque distance, entendant les cris de la danse et les éclats de rire qui accueillaient les gémissements et les soubresauts de la victime pour échapper aux flammes, ou, selon une autre version, averti par un sauvage saisi d'un moment d'humanité, accourut, et écartant les bourreaux avec indignation, en leur faisant de sanglants reproches, rejeta à coups de pieds les fagots enflammés, délia le prisonnier et le remit entre les mains du chef qui en était le maître, en lui disant de mieux faire respecter ses droits. Un autre que Marin, qui n'eût pas joui de la même autorité et du même prestige auprès des indigènes, se serait exposé par cette action téméraire à être tué sur-le-champ.

Le chef iroquois eut quelques égards pour son prisonnier : voyant qu'il ne pouvait, à cause de la contusion qu'il avait reçue à la joue, mordre sur un morceau de pain dur mis à sa disposition, il alla le tremper dans l'eau voisine et le lui rapporta ; ce qui ne l'empêcha pas de prendre les précautions ordinaires pour qu'il ne pût s'évader à la faveur des ténèbres. Il commença par lui enlever des pieds ses mocassins et les attacher à ses poignets. Il le coucha ensuite sur le dos, lui étendit en forme de croix de Saint-André les bras et les jambes, qu'il lia à quatre petits arbres. Puis, coupant de jeunes pousses flexibles, il les posa en travers sur le corps du prisonnier, et se coucha lui-même sur leurs extrémités avec plusieurs Iroquois, de façon que le moindre mouvement du captif les aurait réveillés. C'est dans cette cruelle position qu'il dut passer la nuit. Comme il était d'un caractère gai, il racontait plus tard qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire de la figure piteuse qu'il devait faire et du singulier tableau que présentait le groupe dont il était le centre et le personnage le plus intéressant.

A l'aurore il fut détaché et pourvu d'une couverte et d'un morceau de viande d'ours pour apaiser sa faim. Le reste de la marche il fut bien traité, n'eut aucun fardeau à porter, et arriva le soir à Carillon, où il fut remis aux autorités françaises.

Après avoir été interrogé par Montcalm, il fut dirigé sur Montréal, sous la garde d'un officier qui eut pour lui toute la courtoisie et les attentions dues à son rang. Peu après il eut la bonne fortune d'être échangé avec d'autres prisonniers.

On touchait à la mi-août : le peu de céréales que les habitants avaient pu ensemencer étaient déjà trop mûres et s'égrenaient dans les champs. Cependant les militaires français, de plus en plus injustes et exigeants envers les Canadiens, à mesure que les dissentiments entre les chefs éclataient davantage dans le public, se révoltaient à la pensée de voir partir les miliciens et maugréaient contre Vaudreuil, qui les rappelait pour les moissons. On est toutefois plus porté à plaindre qu'à blâmer ces braves officiers en songeant au sort si dur que leur faisait la France, après les avoir jetés sur ces lointains rivages pour défendre son drapeau. Elle ne répondait à leurs héroïques faits d'armes que par de stériles applaudissements, et les abandonnait à eux-mêmes, tandis qu'elle livrait en Europe ses trésors et ses armées aux caprices d'une courtisane. Manquant de tout, mal payés, vivant chaque jour à la ration, travaillant comme des mercenaires quand ils ne se battaient pas, témoins du chaos de l'administration coloniale dont ils étaient victimes comme le peuple, à la veille d'être écrasés sous le nombre en défendant une cause de plus en plus désespérée, comment auraient-ils pu ne pas être aigris et ne pas rejeter un peu partout autour d'eux leur mauvaise humeur? Leurs relations et leurs lettres sont pleines de récriminations qui atteignent tous, excepté les plus grands des coupables : le roi et sa cour. C'est que là était leur avenir; c'est qu'un seul mot aurait suffi pour compromettre leur avancement.

Le chevalier de Lévis grandit au milieu de ce débordement d'invectives; il reste toujours le même, toujours calme, froid, impassible. Les jugements qu'il porte dans son *Journal* et sa correspondance sont partout empreints du même esprit de justice et d'impartialité.

Montcalm fit un choix parmi les Canadiens, renvoya les plus vieux et les chefs de famille dans leurs paroisses, et garda les plus aguerris et les volontaires au nombre de six cents, ce qui réduisit l'armée de Carillon à trois mille cent quatre-vingt-neuf combattants. Ce départ, qui eut lieu du 10 au 17, ne pouvait manquer de réveiller l'inconstance des sauvages; tous demandèrent à grands cris de partir. La cause de cette débandade était évidente; pourtant certains officiers s'en prirent aux interprètes, les accusèrent même de s'être vendus aux Anglais et d'exciter sous main les sauvages à la désertion. On tint conseil sur conseil pour les engager à rester; on ne ménagea ni les flatteries ni les présents. On les assura qu'ils n'auraient plus de longues courses à faire, mais seulement des découvertes autour de l'armée; qu'on aurait surtout bien soin d'eux, et qu'on leur donnerait à l'ordinaire un coup d'eau-de-vie. La plupart finirent par rester.

Il n'y a nullement à s'étonner de cette défection des sauvages. Elle surgissait de la situation même. L'étoile de la France pâlissait, et ces peuples d'enfants qu'elle ne guidait plus s'en allaient vers l'astre brillant qui montait à l'horizon, mais dont l'éclat leur devait être mortel.

Ils avaient trop de perspicacité pour ne pas voir l'abandon où la France laissait sa colonie, et l'énorme disproportion des forces entre les deux armées. Ils étaient surpris de la bravoure de nos troupes, encore plus de nos victoires, mais ne s'aveuglaient pas sur l'issue finale. Ainsi, le prestige et l'influence de la France diminuaient parmi eux à mesure que grandissaient l'influence et le prestige de l'Angleterre.

Un déserteur, entré à Carillon sur ces entrefaites, apporta des nouvelles fort inquiétantes. Il confirma d'abord la marche du général Bradstreet vers le lac Ontario, et ajouta qu'Abercromby avait encore quatorze ou quinze cents berges sur

le lac George, avec une barque portant dix-huit canons; qu'outre les milices, les compagnies franches de Rogers et deux cents sauvages mohicans, il avait huit mille hommes de troupes régulières; qu'enfin il venait d'établir un poste avancé sur le lac.

Ces informations furent confirmées par Marin, qui, avec son audace ordinaire, avait pénétré avec dix Mississagués et trois Français jusqu'aux abords du camp anglais, où il avait entendu calfater des bateaux.

Ainsi, aux inquiétudes qu'inspiraient d'un côté Louisbourg et de l'autre la frontière des lacs, vint se joindre celle d'une attaque de Carillon. On se prépara plus que jamais à se défendre. Et il ne fallait pas perdre de temps ; car, assurait-on, « l'ennemi devait revenir avant huit jours. L'armée tout entière fut employée aux retranchements, » excepté un homme par chambrée pour faire la soupe; elle s'y porta avec un zèle infatigable.

Cependant les nouvelles de Louisbourg devenaient plus rassurantes, et les vainqueurs de Carillon applaudissaient à l'énergique défense de leurs frères d'armes. D'après les dernières nouvelles de M. de Drucour, datées du 7 juillet, « l'ennemi n'a pu encore ouvrir la tranchée... Nous nous défendons avec science et valeur, et l'ennemi attaque très mal, ce qui nous donne lieu de bien augurer. »

On était sous cette heureuse impression lorsque, le 3 septembre, Bougainville, qui avait parié avec les officiers anglais qu'ils n'auraient pas de sitôt la place, reçut d'un neveu du général Abercromby « une gazette rapportant la capitulation de Louisbourg le 26 juillet [1] ».

Ce fut un coup de foudre; on se refusa d'abord d'y croire : la nouvelle demandait confirmation. Qu'était-il advenu à Louisbourg?

VII

SIÈGE DE LOUISBOURG

Le Cap-Breton, qui n'est séparé de la Nouvelle-Écosse que par l'étroit *gut* de Canceau, semble être un prolongement de cette presqu'île. Il a la forme singulière d'un fer à cheval, avec le lac Bras-d'Or pour mer intérieure, et est extrêmement redouté des marins, à cause de sa situation au milieu d'une région de brumes et de tempêtes. Sur la côte de cette île, qui regarde l'Europe à plus de mille lieues de distance, s'ouvre un havre spacieux et profond, fermé à tous les vents par deux longs promontoires, contre lesquels viennent se briser les vagues de la mer. Ce port, toujours libre de glaces en hiver, offrait un refuge aux navires pêcheurs bien longtemps avant que Champlain l'eût entendu désigner sous le nom de Port-aux-Anglais. Il paraît aujourd'hui presque aussi inhabité qu'à cette époque reculée; mais, quand on y descend, on ne tarde pas à s'apercevoir que le sol a été remué en plusieurs endroits par la main des hommes. Sur la pointe méridionale gisent les

[1] *Le Maréchal de camp Desandrouins.*

ruines d'une ville fortifiée, à moitié ensevelie sous le gazon, avec ses portes et ses murs renversés dans les fossés par les boulets et la mine. Quelques pans d'édifices aux vastes proportions, des casemates qui ont résisté à la poudre, étalent leurs ouvertures béantes au soleil et servent d'abri contre le vent et la pluie à quelques moutons et vaches qui paissent parmi ces décombres et dans le cimetière voisin, où dorment des légions de vaillants soldats. Quand on parcourt cette cité morte et déserte, dont le silence n'est troublé que par le tintement des clochettes des bestiaux et par le roulement mélancolique des vagues, on se croirait au milieu des ruines de Pompéi.

Du haut d'un monticule qui fut autrefois la citadelle, l'œil embrasse toute la rade, où dorment quelques barques de pêcheurs sur une eau tranquille, tandis que au dehors la grande houle de l'Océan vient déferler et rejaillir en écume blanche sur la pointe de Rochefort, sur l'île de l'Entrée et sur le promontoire opposé. Les hauteurs rocailleuses qui s'étagent aux alentours sont couvertes d'une végétation de sapins et d'épinettes rabougris d'un vert dur, dont les branches barbelées rendent un sifflement triste et monotone en se balançant aux vents du large. On croirait entendre les lamentations lointaines de quelque invisible Jérémie. Çà et là, quelques huttes de pêcheurs, dont les filets sèchent sur les galets et sur les courtines écroulées. Voilà tout ce qui reste de Louisbourg, surnommé le Dunkerque de l'Amérique.

La fondation de Louisbourg date du traité d'Utrecht (1713). Ses premiers habitants furent les pêcheurs de Plaisance, que la France fit transporter en cet endroit lorsqu'elle évacua l'île de Terre-Neuve, cédée à l'Angleterre en même temps que l'Acadie, par une clause du même traité. Jusqu'à ce moment, la France avait regardé d'un œil fort indifférent l'île du Cap-Breton; mais, après qu'elle eut signé la paix d'Utrecht, elle comprit la faute impardonnable qu'elle avait commise en laissant l'Angleterre maîtresse de tout le littoral de l'Atlantique, depuis la Floride jusqu'à la baie d'Hudson, à la seule exception du Cap-Breton. Cette île attira alors toute son attention, et, pour montrer l'importance qu'elle y attachait, son nom fut changé en celui d'île royale, et le petit établissement du Port-aux-Anglais s'appela Louisbourg, en l'honneur du roi de France. Des colons y furent attirés et favorisés. Les groupes acadiens de la Nouvelle-Écosse furent même sur le point de venir s'y fixer, à l'exemple des habitants de Plaisance. Ils y étaient poussés par le double motif de rester sujets de la France et de profiter des avantages qu'elle leur promettait. Ils avaient même construit des embarcations pour se transporter avec leurs familles et leurs effets; mais les gouverneurs de la Nouvelle-Écosse les avaient retenus malgré eux, contrairement aux clauses du traité d'Utrecht et aux ordres formels de la cour d'Angleterre. Un petit nombre seulement parvinrent à s'établir au Cap-Breton. Mais ce fut surtout sur Louisbourg que se concentra la sollicitude du gouvernement français. Il voulut en faire une station navale du premier ordre et son principal entrepôt entre le Canada et la France. A partir de l'année 1720, d'immenses sommes d'argent furent dépensées pour y construire des fortifications, et si les trente millions qui, dit-on, y furent jetés, avaient été judicieusement employés, Louisbourg serait devenu une forteresse imprenable. Malheureusement la mauvaise administration du règne de Louis XV se fit sentir là comme ailleurs. Il suffit de dire que M. Bigot y était commissaire-ordonnateur, et qu'il y faisait l'apprentissage des dilapidations qu'il devait continuer sur une si vaste échelle au Canada. Les

matériaux employés pour la maçonnerie des remparts étaient si mauvais, qu'une partie des murailles croulaient d'elles-mêmes peu de temps après leur construction, et qu'il fallut combler les vides avec des fascines.

C'est dans cet état que se trouvaient les fortifications quand Louisbourg fut attaqué à l'improviste, en 1745, par une armée de plus de quatre mille miliciens de la Nouvelle-Angleterre, aux ordres du colonel Pepperell, soutenue par une flotte anglaise de dix vaisseaux. Cette expédition, conçue avec autant d'audace qu'exécutée avec bonheur, réalisa pleinement les espérances qui l'avaient fait naître; tout sembla concourir à son succès : les éléments, l'imprévoyance du gouvernement français, l'incapacité du commandant[1], enfin les dissensions intestines.

Au mois d'octobre précédent, la garnison s'était mise en révolte parce que le commissaire s'obstinait à refuser la solde due aux soldats pour les travaux qu'ils avaient faits aux fortifications. La sédition fut apaisée par une demi-mesure de justice; mais le sourd mécontentement qui subsista parmi les troupes paralysa la défense et fut une des causes de la perte de Louisbourg, qui entraîna celle du Cap-Breton. La ville capitula après quarante-neuf jours de siège et resta au pouvoir des Anglais jusqu'en 1748, où elle fut restituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Au printemps de 1758, Louisbourg avait pour commandant un brave officier, dont le nom mérite d'être associé à ceux de Montcalm et de Lévis. A la suite de l'événement qui mit fin à l'histoire de cette forteresse, M. de Drucour faisait un triste tableau des quatre années qu'il y avait passées. Il aurait voulu, écrivait-il à un de ses amis de Paris, les effacer de sa mémoire. Le mauvais état de la place, l'impossibilité de l'améliorer, la question de la subsistance de la garnison et des habitants, menacés de famine une fois par mois, étaient des sujets de continuels embarras et d'anxiétés pour tous ceux qui étaient obligés d'y pourvoir. La cour de Versailles, effrayée des millions qu'avait coûtés Louisbourg et du nombre de soldats qu'exigeait sa défense, avait renoncé à l'idée d'en compléter les fortifications, qui plus que jamais tombaient en ruines.

La maçonnerie, dont le mortier avait été fait avec du sable de mer, n'avait aucune cohésion et se disloquait continuellement sous l'action de la pluie et de la gelée. Le mal était d'autant plus difficile à réparer, que les fortifications étaient d'une grande étendue, n'ayant pas moins d'une demi-lieue de circonférence. Elles avaient la forme d'un quadrilatère irrégulier et servaient d'enceinte à la ville, qui occupait sur la pointe de Rochefort une élévation de vingt à trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Les approches du côté de la rade et de l'Océan étant fort difficiles, la ligne la plus fortifiée était celle qui, au sud-ouest, regardait la terre ferme. Elle présentait, depuis la porte de l'ouest jusqu'au bord de la mer, un peu en deçà du cap Noir, un développement de douze cents verges flanqué d'un demi-bastion à chaque extrémité, et au centre deux bastions dont le principal, celui du roi, faisait partie de la citadelle; en avant, s'ouvrait un fossé large et profond, terminé par la pente d'un glacis qui allait rejoindre un terrain bas et marécageux, d'un accès difficile. Un étang qui se déchargeait par le fossé dans la rade, en passant sous le pont-levis qui reliait la porte de l'ouest à la campagne, rendait cette partie inattaquable.

[1] Duchambon, père du trop fameux Vergor.



Ces ouvrages, où avait été savamment appliqué le système de Vauban, avaient le grave désavantage d'être à proximité de hauteurs d'où ils pouvaient être battus en brèche, à l'est, du côté de la falaise qui domine l'Océan, et encore plus à l'ouest, du haut des monticules qui s'échelonnent vers l'horizon. L'accès de la rade était défendu par deux batteries dont les feux se croisaient : la grande batterie ou batterie royale, placée en face de l'ouverture unique du port, et la batterie de l'île de l'Entrée.

Quatre mille habitants, la plupart pêcheurs, peuplaient la ville, dont les rues assez larges, bordées de maisons en bois, avaient une apparence simple, mais régulière. Il n'y avait guère de constructions en pierre que les édifices publics, l'arsenal, les casernes, l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, le couvent de la congrégation de Notre-Dame et le château du gouverneur, le plus remarquable de tous, dominant le bastion du Roi, avec sa chapelle attenante, servant d'église paroissiale.

Depuis la fin de l'hiver, la population de Louisbourg avait vécu dans l'attente d'une crise inévitable.

Durant les intervalles où le soleil d'avril dissipait les brumes et les brouillards de neige, plusieurs vaisseaux étaient aperçus au loin sur la ligne de l'horizon, s'approchant ou s'éloignant au gré des vents, et parfois venant cingler presque à portée du canon de la place. L'escadrille anglaise, aux ordres de sir Charles Hardy, était déjà prête à intercepter les secours de France destinés à Québec et à faire le blocus de Louisbourg. Elle ne put cependant empêcher quelques vaisseaux français d'y arriver.

Dans la persuasion où était le chevalier de Drucour que la place était incapable de soutenir un siège, il adopta un système de défense qui devait servir de modèle à Montcalm devant Québec durant sa dernière campagne : celui d'empêcher une descente.

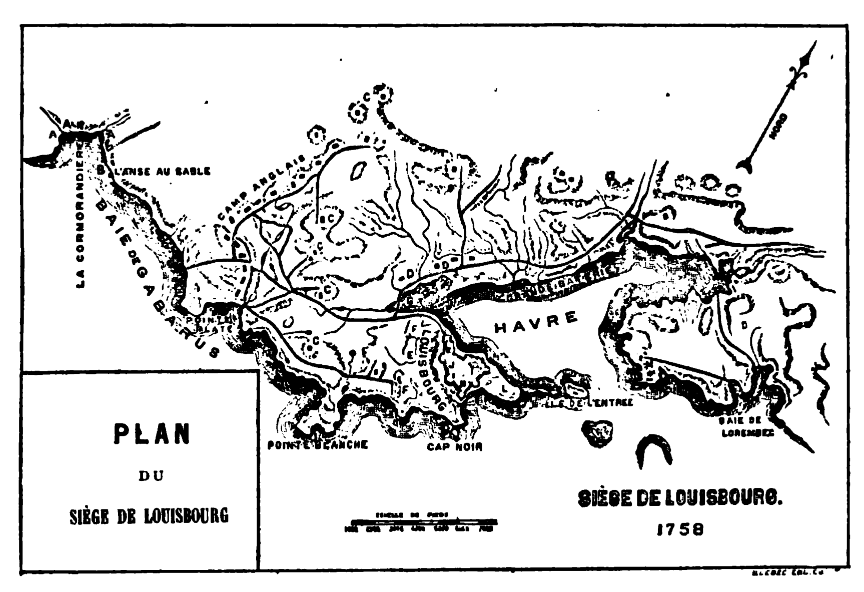
De chaque côté de la baie, le rivage de la mer est bordé de précipices et de rochers escarpés, contre lesquels grondent sans cesse les vagues, et qu'elles couvrent d'un vaste rideau d'écume aux heures de tempêtes. La côte est cependant accessible en plusieurs endroits à l'ouest de la ville, sur un parcours d'une lieue et demie, entre le cap Noir, voisin du bastion de la Princesse, et l'anse de la Cormorandière. M. de Drucour y fit élever des travaux de défense et placer du canon sur les trois points les plus faibles : à la Pointe-Blanche, à la Cormorandière et à la Pointe-Plate, à mi-distance entre ces deux endroits. A la Cormorandière, la côte s'affaisse et se termine par une plage de gravier : c'est le lieu le plus favorable à un débarquement. L'armée de Pepperell y avait abordé en 1745. Drucour y fit faire un large abatis qui dissimulait huit pièces de canon. Les arbres, renversés la tête du côté de l'Océan et serrés les uns contre les autres, produisaient l'effet d'un champ de verdure percé çà et là de quelques touffes d'épinettes et de sapins. Les troupes pouvaient y attendre la descente de l'ennemi sans être vues.

La garnison de Louisbourg se composait de deux mille neuf cents hommes de troupes régulières, répartis entre les régiments de Bourgogne, d'Artois, de Cambis, et des volontaires étrangers, outre les citoyens de la place et quelques Indiens. Les murs de la ville et les batteries extérieures étaient armés de deux cent dix-neuf canons et de dix-sept mortiers. Cinq vaisseaux de ligne et six frégates, qui avaient réussi à échapper aux poursuites des flottes anglaises, étaient ancrés dans la rade et s'apprêtaient à prendre part au siège.



A l'aurore du 1er juin, toute la ville fut mise en émoi par la nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise. Une foule anxieuse, accourue aux remparts, avait les yeux fixés dans la même direction. La ligne de l'Océan était, en effet, toute blanche de voiles qui grandissaient d'heure en heure et augmentaient en nombre à mesure qu'elles approchaient.

La flotte, commandée par l'amiral Boscawen, était partie de Spithead le 19 février, sans attendre le général Amherst, retenu en Allemagne. Amherst était entré à Halifax au moment où l'amiral, lassé de l'attendre, appareillait pour l'expédition. Il avait été rejoint dans l'intervalle par les contingents de milices fournis par les colonies anglaises. Le 28 mai au matin, cent cinquante-neuf voiles, c'est-à-dire



A Retranchements.
B Débarquement.
C Redoutes anglaises.
D Batteries anglaises.
E Étang.
F Travaux de siège.
G Barachois.
H Bastion de la Princesse.
I Bastion de la Reine.
J Bastion du Roi.
K Bastion du Dauphin.
L Pointe de Rochefort.
M Tour de la Lanterne ou Pointe du Phare.

vingt-deux vaisseaux de ligne, dix-sept frégates, deux brûlots et cent dix-huit transports, portant douze mille hommes de débarquement, sortirent du havre d'Halifax et mirent le cap sur Louisbourg. Ils avaient été séparés durant le trajet par les vents contraires; mais, le 3 juin, les derniers transports avaient rejoint le reste de la flotte dans la baie de Gabarus.

Avant de quitter Halifax, Amherst avait pris ses dispositions pour la descente ; il avait divisé ses troupes en trois brigades, dont le commandement, désigné d'avance par Pitt lui-même, était confié aux brigadiers généraux Whitmore, Lawrence et Wolfe. Le plus jeune de ces officiers, Wolfe, qui n'avait que trente et un ans, avait attiré tout particulièrement l'attention du grand ministre. Il avait connu sa belle conduite lors de l'infructueuse expédition contre Rochefort, et avait deviné en lui un capitaine capable de relever la gloire des armes anglaises.

James Wolfe était né à Westerham, dans le comté de Kent, d'une famille originaire de Limerick. Il avait montré dès l'enfance un goût si prononcé pour la vie militaire, qu'à l'âge de treize ans et demi il s'était embarqué avec son père, le lieutenant-colonel Edward Wolfe, pour l'expédition qui alla si inutilement se faire décimer

devant Carthagène. Une maladie, due à son faible tempérament, le rendit à sa mère avant le départ de la flotte. Il semble qu'une santé aussi délicate aurait dû le porter vers une carrière paisible; mais sa jeune ambition avait été allumée par les récits de son père, qui avait conquis ses grades dans les armées de Marlborough et du prince Eugène; il ne rêvait que la gloire militaire. Il avait seize ans lors de sa première campagne dans les Flandres. C'était alors un grand jeune homme mince, d'une constitution en apparence trop faible pour le métier de la guerre. Il était d'ailleurs franchement laid, avec des cheveux roux, un front et un menton fuyants, qui lui donnaient un profil semblable à un angle obtus, dont la pointe serait au bout du nez. Son teint, ordinairement pâle, mais diaphane, s'animait facilement et prenait une teinte rose au feu de la conversation ou de l'action. Rien ne révélait en lui le militaire, qu'une bouche ferme et des yeux d'où jaillissaient des éclairs à travers des prunelles d'un bleu d'azur. Avec tout cela, il y avait dans sa personne et ses manières quelque chose de sympathique qui attirait vers lui.

Il est représenté dans ses derniers portraits en uniforme écarlate, serré à la taille, à la façon anglaise. Le col à revers laisse voir la dentelle de la chemise. Ses cheveux noués retombent entre ses épaules, et sa tête est coiffée d'un chapeau tricorne galonné d'or. Des guêtres aux pieds, l'épée à la ceinture, il porte un crêpe au bras, car il était à cette date en deuil de son père. C'est ainsi que le représente également la statue, exécutée peu de temps après sa mort, qui se voit à l'encoignure de la rue du Palais, à la haute ville de Québec.

Avec les talents et la passion qu'il avait pour son art, le jeune Wolfe ne pouvait manquer de monter rapidement en grade; il prit part à la victoire de Dettingen, et s'y distingua par sa bravoure et son sang-froid. Au lendemain, il fut créé adjudant, puis lieutenant, et capitaine la campagne suivante.

Du continent, Wolfe passa en Écosse et assista à la bataille de Culloden. Certains historiens lui font jouer après la victoire un rôle magnanime au détriment de son général. Le duc de Cumberland, traversant avec lui le champ de bataille, aperçut un Highlander qui, malgré de graves blessures, se tenait appuyé sur un bras et les regardait passer avec un sourire de défi.

« Tuez-moi cet insolent vaurien, qui ose nous regarder avec tant de mépris, dit le duc à Wolfe.

— Ma commission est entre les mains de Votre Altesse, répondit le brave officier; mais je ne consentirai jamais à devenir un bourreau. »

A vingt-trois ans, il était déjà lieutenant-colonel. L'étude du latin, du français et des mathématiques, absorbait toutes ses heures de loisir. Il eut vers ce temps un chagrin d'amour qu'il chercha à oublier en se plongeant dans une suite de dissipations qui ne pouvaient durer, car elles n'étaient pas dans son caractère.

Stationné à Inverness, qui était alors un trou infect, au milieu d'une population vaincue d'hier et encore frémissante du joug, toujours en lutte avec une santé déplorable, il sut se mettre au-dessus du découragement et gagner les bonnes grâce de tous, même des Highlanders. Il avait un fonds inépuisable de bonne humeur, ce que les Anglais appellent *good spirits*. Avec cela, avait-il coutume de dire, un homme peut passer à travers tous les obstacles. Il trouva cependant longs les cinq ans qu'il passa dans les montagnes d'Écosse, car il appréhendait de se rouiller au milieu du vide intellectuel qui l'entourait.

L'hiver de 1753 le trouve à Paris, au centre de ce beau monde dont les raffi-

nements l'attirent. Il y est recherché, il s'en enivre, il fréquente la cour de Versailles, se fait présenter au roi. Il rend hommage à cette couronne dont il va bientôt, de son épée, faire tomber le plus beau joyau. Mme de Pompadour, dans tout l'éclat de sa honte dorée, daigne lui sourire.

« J'ai eu la bonne fortune, écrit-il, d'être placé près d'elle pendant un temps considérable. Elle est extrêmement jolie, et par sa conversation je juge qu'elle a beaucoup d'esprit et d'intelligence. »

Wolfe était devenu courtisan pour le quart d'heure. Entre les exercices d'équitation et de français il prenait des leçons de danse; il s'applaudissait de pouvoir danser passablement le menuet, au dire de son professeur, lorsqu'un ordre brusque, qu'il n'eut que le temps de maudire avant son départ, le ramena en Angleterre. Cela lui fit perdre l'occasion d'aller observer les armées de l'Europe, comme il le projetait, avant son retour; il y suppléa à force d'études.

A l'ouverture de la guerre de Sept ans sa bonne étoile le conduisit devant Rochefort, où il fit éclater sa supériorité sur les commandants de l'expédition. Ce fut, comme on l'a vu, le commencement de sa fortune militaire.

Le commandement que lui confia le ministre Pitt, en l'associant à l'expédition de Louisbourg, lui fut cependant peu sensible. Il le redoutait même, croyant y voir plus de mécomptes que de gloire, et au bout le terme de sa vie. Il était très mauvais marin, et sa santé toujours chancelante achèverait de se perdre sur mer. Des infirmités précoces lui présageaient d'ailleurs une vie bien courte, et il aurait voulu jouir, au moins quelques années, des joies du *home* qu'il n'avait pas connues, de la vie de famille pour laquelle il avait de fortes inclinations. Il aimait les enfants, et il avait un amour en tête : miss Lowther, fille d'un ex-gouverneur des Barbades. Vivre entre elle et un berceau, dans un petit cottage, au fond d'une campagne paisible, retirée et pittoresque comme son lieu natal de Westerham, c'était là à peu près toute son ambition. Et il croyait y dire adieu en quittant la terre d'Europe.

« Puisque j'ai embrassé la profession des armes, mandait-il de Blackheath en faisant ses préparatifs de voyage, je dois chercher toutes les occasions de servir; et c'est pour cela que je me suis jeté sur le chemin de la guerre d'Amérique, quoique je sache que la traversée seule menace mon existence et que ma constitution en sera entièrement ruinée et abîmée. Je pars cependant, sans aucun motif d'avarice ou d'ambition.

« Tout ce que je souhaite, c'est que je sois prêt en tout temps à rencontrer le sort qu'on ne peut éviter, et à mourir avec grâce et honneur quand l'heure en viendra, soit maintenant, soit plus tard. »

Le capitaine Knox, qui vit Wolfe pour la première fois à Halifax, disait qu'il y avait de l'Achille dans ce jeune brigadier.

Impétueux, irascible, se laissant parfois aller à des emportements occasionnés par sa nature souffreteuse, d'un esprit plutôt celtique que saxon, désintéressé, plus dévoué à sa patrie qu'à son ambition, modèle de piété filiale, prompt aux épanchements et à l'amitié qu'il savait garder; avec cela exact au devoir, ferme sur la discipline, soldat avant tout, et sachant par suite se faire aimer de l'officier et du soldat, tel était en résumé le caractère de Wolfe.

La traversée de l'Océan avait été pour lui, comme il l'avait prévu, un supplice. Après la prise de Louisbourg, il écrivait à sa mère qu'il aimerait beaucoup mieux faire un siège que de passer quatre semaines en mer.

Une partie de la flotte avait devancé le vaisseau qui le portait; enfin le 2 juin, vers midi, le voile de brume épaisse qui l'enveloppait se déchira et découvrit les falaises de l'île, hérissées d'arbres coniques et sombres, avec la forteresse de Louisbourg à leurs pieds, ceinte de murailles grises au-dessus desquelles flottaient les couleurs de France. Le soir même, Amherst et Wolfe longèrent la côte pour en reconnaître les points accessibles, et fixèrent la descente au lendemain, à l'aube du jour; mais une succession de brume et de gros vents la retarda jusqu'au 8.

La veille de ce jour, à la nuit fermée, l'amiral Durell alla examiner la mer au bord du rivage et s'assura que l'approche en était possible. A minuit, chacune des trois brigades prit place dans les chaloupes et attendit l'ordre d'avancer. Celles de Whitmore et Lawrence devaient faire de fausses attaques : la première à la Pointe-Blanche, la seconde à la Pointe-Plate. Un quatrième corps, composé du 28e de ligne, devait achever de tromper l'ennemi en passant devant la rade de Louisbourg et simulant une descente à une lieue plus haut, dans la baie de Laurembec, tandis que la brigade de Wolfe tenterait le débarquement à la Cormorandière. Chacune de ces brigades était plus nombreuse que toute la garnison de Louisbourg. Celle de Wolfe, choisie parmi l'élite de l'armée, était composée du 78e régiment des Highlanders, qui ne comptait pas moins de mille quatre-vingt-quatre hommes, d'un corps d'infanterie légère de cinq cent cinquante hommes, outre douze compagnies de grenadiers et cinq de rangers.

Plusieurs vaisseaux étaient déjà embossés, à portée de canon, vis-à-vis des trois endroits menacés. Dès que les premières lueurs du jour eurent dessiné nettement les lignes de la côte, ils donnèrent le signal de l'attaque par une furieuse canonnade dirigée contre les postes français. Au même instant tous les équipages des chaloupes firent force de rames vers la terre. Du haut des falaises, les détachements français échelonnés de distance en distance embrassaient du même coup d'œil tout ce mouvement. La poste de la Cormorandière n'était défendu que par un millier de troupes régulières aux ordres du lieutenant-colonel de Saint-Julhien, commandant du régiment d'Artois, et quelques Micmacs; les autres postes, d'un abord moins facile, étaient pour cela moins gardés. Quand ils virent s'avancer contre eux cette triple nuée d'embarcations chargées d'innombrables soldats, ils furent déconcertés. Malgré les difficultés que présentait la côte, elle était accessible sur une trop grande étendue pour qu'elle pût être bien gardée par des forces si inférieures en nombre. Les troupes le comprirent et perdirent toute confiance.

L'avant-garde de Wolfe devança les deux autres brigades, et s'approcha pour mettre pied à terre sur la grève de l'anse de la Cormorandière; mais, dès qu'elle fut à la portée du fusil, elle fut assaillie par des décharges de mousqueterie et de canons si bien nourries, que Wolfe, reconnaissant l'impossibilité d'une descente en cet endroit, agita en l'air son chapeau pour signifier aux premières embarcations de reculer. Mais les lieutenants Hopkins et Brown, qui les commandaient, crurent que c'était au contraire un ordre d'avancer et poussèrent à toutes forces jusqu'à une pointe de rocher, à droite de l'anse, derrière laquelle ils trouvèrent un abri contre les projectiles. Cet escarpement, qui paraissait inaccessible, n'était pas gardé. Les braves officiers, suivis de quelques soldats, s'y élancèrent, et, s'accrochant aux broussailles, commencèrent à le gravir. Le vent avait fraîchi, et la mer s'y brisait avec violence. Quelques embarcations y furent crevées ou renversées, et quelques soldats noyés. Malgré cela, une partie de l'infanterie légère eut bientôt

gravi la hauteur, où elle s'établit solidement derrière les taillis et les angles des rochers. Wolfe, apercevant le succès de cette audacieuse tentative, lança toute sa brigade dans cette direction et fit prendre les devants à son canot, qui toucha un des premiers le rivage. Aidé d'une canne, qu'il tenait à la main, il sauta de récif



Le général Wolfe.

en récit aux applaudissements de sa troupe, qui le distinguait à sa taille haute et mince. Il escalada la falaise et rangea ses troupes, à mesure qu'elles arrivaient, en ordre de bataille, autant que le terrain le permettait. Elles ne rencontrèrent qu'un petit nombre de soldats et d'Indiens, qui firent le coup de feu à travers les taillis et leur tuèrent ou blessèrent quelques hommes.

Le vent, qui poussait la fumée du combat vers le rivage, avait dérobé ce mouvement aux Français. Lorsqu'ils s'en aperçurent, Wolfe avait déjà ordonné aux premières compagnies de pousser de l'avant et de charger à la baïonnette.

M. de Saint-Julhien accourut avec une partie de ses troupes, mais déjà les Anglais étaient en nombre maîtres de la position. Les Français, qui n'étaient pas préparés à un combat à l'arme blanche, ne firent qu'une faible résistance et reculèrent jusqu'à leurs batteries. La nouvelle se répandit en ce moment parmi eux que la brigade de Whitmore avait opéré sa descente à la Pointe-Blanche et menaçait de leur couper la retraite. Cette brigade, au contraire, avait rétrogradé avec celle de Lawrence et pris terre sans beaucoup de résistance sur le côté opposé de l'anse aux Cormorans, où Amherst les suivit avec le reste de ses troupes. Le détachement de M. de Saint-Julhien, assailli de droite et de gauche, fut obligé d'abandonner ses canons et de battre en retraite. Une partie regagna Louisbourg en suivant les bords de la mer, le reste en faisant un circuit à travers les bois. Les Anglais s'emparèrent successivement des batteries de la Pointe-Plate, de la Pointe-Blanche, et poursuivirent les fuyards jusqu'à l'entrée de la clairière ouverte autour de la place, où ils furent arrêtés par le feu des canons que le chevalier de Drucour fit tirer des remparts pour protéger la rentrée de ses troupes.

Cent neuf hommes tués, noyés ou blessés, du côté des Anglais; cinquante tués et soixante-dix prisonniers du côté des Français, voilà tout ce qu'avait coûté cette journée, qui décida du sort de Louisbourg.

« Triste et fatale journée pour l'État, » écrivait à Montréal un témoin de cet échec, l'ingénieur Franquet, qui, mieux que personne, connaisait les défauts de la forteresse et prévoyait sa chute inévitable.

Amherst choisit pour l'emplacement de son camp une rangée de hauteurs inégales entre lesquelles coule un ruisseau qui se décharge dans la mer, au fond d'une petite anse, à l'est de la Pointe-Plate. Cette anse, d'un abord facile, moins éloignée de Louisbourg que la Cormorandière, était tout indiquée comme le point de communication entre la flotte et l'armée. Le débarquement des tentes, des munitions et du matériel de siège, y fut commencé le jour même.

Durant la nuit, la rade de Louisbourg fut illuminée par des jets de flammes, qui s'étendaient tout le long du rivage, depuis la ville jusqu'au delà de la Grande-Batterie. M. de Drucour avait résolu d'abandonner cette position et faisait incendier tous les édifices qui l'entouraient : maisons de pêcheurs et autres constructions qui auraient pu servir d'abri aux ennemis. Les jours qui suivirent, le débarquement fut retardé par la fréquence des bourrasques et des brumes, qui rendaient l'atterrissement presque impossible. Un grand nombre d'embarcations furent crevées ou démolies dans le cours des opérations.

Ce ne fut que le 18 que les grosses pièces d'artillerie purent être amenées. Dans l'intervalle, l'installation du camp sur une ligne irrégulière de deux milles de longueur se fit avec activité. Le terrain débarrassé des arbres fut nettoyé, et un réseau de chemins tracé du rivage aux tentes. A un demi-mille en avant du camp, trois redoutes le protégeaient contre les sorties des assiégés; à quelque distance de l'aile gauche, formée de l'infanterie légère, deux blockhaus, solidement assis sur des éminences, d'où l'œil domine au loin les ondulations du terrain, étaient gardés par des piquets de soldats qui pouvaient signaler d'avance l'approche des partis de Canadiens et de sauvages qu'on savait venir de l'intérieur de l'île; enfin une dernière redoute construite à la Cormorandière garantissait les derrières du camp contre une surprise du côté du rivage.

La destruction de la Grande-Batterie, rendue nécessaire depuis la descente des

Anglais, avait amené l'abandon des autres postes extérieurs, à l'exception de l'île de l'Entrée. Drucour s'était vu forcé, par la faiblesse de sa garnison, de concentrer sa défense dans l'intérieur des murs. Les Anglais se trouvaient ainsi maîtres de la campagne. Wolfe, que sa bouillante ardeur recommandait pour les coups hardis, s'avança à l'ouest de la ville avec douze cents hommes, rangea les coteaux qui s'arrondissent autour de la rade et vint s'emparer du promontoire qui, au nord-est, resserre l'entrée de cette rade[1]. Les Français avaient construit, sur un escarpement qui domine les environs, une batterie qu'ils venaient d'abandonner après l'avoir enclouée. Wolfe la rétablit et en monta d'autres le long du rivage, pour canonner l'île de l'Entrée et les vaisseaux français. La flotte anglaise, qui l'appuyait du côté de la mer, lui fournissait par la baie de Laurembec tous les approvisionnements de bouche et de guerre dont il avait besoin; du côté de terre, une chaîne de postes fortifiés par des redoutes maintenait ses communications avec l'armée.

Dans la nuit du 18, il démasqua ses batteries et ouvrit un feu formidable contre la flotte française, qui y répondit avec une égale vigueur. Cette canonnade, dont le bruit fit trembler les échos de la rade toute la nuit et tout le jour suivant, produisit cependant peu d'effet, soit d'un côté, soit de l'autre. A l'ouest de la ville, le canon des remparts n'avait cessé d'inquiéter les mouvements des ennemis, qui à cette date n'avaient pas encore ouvert la tranchée. Ils s'étaient occupés à perfectionner leurs travaux de défense et à ouvrir des chemins pour les pièces de siége, ce qui n'était pas très facile dans ce terrain rocailleux, coupé de marécages et exposé en partie au feu de la place. Une sortie, forte de trois cents hommes, avait été dirigée en plein jour sur une des redoutes en construction et avait soutenu un vif engagement contre des forces supérieures devant lesquelles elle avait dû se retirer.

Le gouverneur de Louisbourg fondait des espérances sur la lenteur qu'il croyait remarquer dans les opérations du siége; il se flattait que les secours qu'il avait demandés au marquis de Vaudreuil arriveraient à temps. M. de Boishébert était, en effet, débarqué au Port-Toulouse, à l'extrémité méridionale de l'île, et s'avançait avec un corps considérable de Canadiens, d'Acadiens et de sauvages. Mais cet officier montrait en ce moment une incapacité, agissait avec une lenteur qui ressemblaient à de la trahison et ne justifiaient que trop l'opinion de Montcalm, qui, comme on l'a vu, aurait préféré pour cette expédition un commandant d'une autre trempe.

Si Boishébert avait eu l'activité qu'on attendait de lui, il aurait eu le temps d'arriver à Louisbourg avant la descente des Anglais, après avoir grossi sa troupe sur son chemin d'une foule d'Acadiens qui ne demandaient qu'à combattre, et qui, au dire de l'abbé Maillard, auraient porté son détachement à quinze cents hommes, Français et sauvages. Ce missionnaire, qui était alors sur l'île du Cap-Breton, fait retomber en grande partie sur M. de Boishébert la responsabilité de la chute de Louisbourg; car, si le chevalier de Drucour avait eu à sa disposition quinze cents hommes de plus, il aurait pu peut-être empêcher le débarquement du 8 juin.

Dans une lettre écrite à Québec, trois semaines après la capitulation, l'abbé

[1] Ce promontoire, sur lequel s'élevait un phare, était appelé la Tour de la Lanterne.



Maillard a raconté les mouvements de l'expédition dont il avait été témoin et tracé un portrait peu flatteur de son chef.

« Voici ce que c'est que M. de Boishébert, écrit-il : jeune homme de vingt-neuf à trente ans; fils unique d'une dame qui faisait dans tout le Canada la pluie et le beau temps sous le généralat de M. de Beauharnois; protégé et favorisé plus que personne, dès ses plus tendres années, pour aller commander dans des postes où il avait plus à s'enrichir par le commerce qu'à s'illustrer par des faits militaires; toujours et constamment favori de la fortune, jusqu'aux temps présents; par conséquent richissime, et qui, par rapport à cet état heureux où il se trouve, passe pour Achille sans du tout l'être; d'un génie si mince, qu'à peine lui en connaît-on; uniquement appliqué à ce qui se nomme affaire de commerce et de trafic en tout genre; dépensant considérablement au roi, sans avoir encore réellement rien fait pour son service. »

Cinq jours après l'ouverture du siège, le chevalier de Drucour avait envoyé un exprès à l'abbé Maillard, avec une lettre dans laquelle il le conjurait de presser la marche de M. de Boishébert, ajoutant qu'à son entrée à Louisbourg il recevrait la croix de Saint-Louis, que le roi avait envoyée par les derniers vaisseaux pour l'en décorer.

« Quand je lui eus fait lecture de cette lettre, continue l'abbé Maillard, j'ajoutai en présence de tous ses officiers : « Monsieur, vous voyez quelle confiance a en « vous monsieur notre gouverneur; votre faible détachement se trouve ici tout « à coup accru du triple; tous les sauvages qui vous attendent depuis longtemps « vous suivent, et tous les jeunes gens, jusques aux pères de famille du Port-« Toulouse, etc., vous suivent aussi. Nous avons eu idée que vous ne voudrez « pas autrement avoir la croix qui vous attend à Louisbourg, que comme David « eut Michol. »

« La réponse qu'il me fit n'est pas digne de vous être écrite. »

Boishébert ne chercha que des prétextes pour temporiser et licencier son camp. Il en trouva un dans le manque de provisions, quoiqu'il en eût suffisamment et que Drucour lui eût dépêché deux goélettes chargées de vivres et de munitions dans la baie de Miré, d'où le commandant lui avait écrit. Le gouverneur lui envoyait en même temps la croix de Saint-Louis, avec une lettre pressante dans laquelle il lui annonçait une sortie du moment qu'il apercevrait certains signaux convenus en arrière du camp anglais. Boishébert n'en fit rien, malgré les murmures de ses soldats, des Acadiens surtout, dont le sort dépendait de Louisbourg, et des sauvages mêmes.

« Nous vivrons des bestiaux que nous saurons bien trouver et qui t'ont échappé, lui dirent les Micmacs. Munis-nous de fusils, de plomb et de poudre, et laisse-nous faire la petite guerre. »

« Boishébert leur tint alors de si tristes propos, qu'ils concertèrent entre eux de revenir à la mission, qui n'est qu'à huit lieues de là, mais auparavant d'envoyer ceux d'entre eux qui étaient armés à la découverte du côté de Gabarus, de Laurembec, et dans le grand chemin de Miré. »

Les deux premières bandes trouvèrent les Anglais si bien gardés, qu'elles ne purent faire coup; mais celle qui avait pris le chemin de Miré à Louisbourg, au

[1] Lettre de l'abbé Maillard.

nombre de trente-deux hommes, auxquels s'étaient adjoints vingt-cinq Acadiens, surprit un détachement de six cents Anglais marchant à la découverte. Elle s'était rangée de chaque côté d'un impénétrable taillis, les avait attendus au passage et mis en fuite en faisant sur eux une décharge qui leur avait tué cinq hommes et blessé plusieurs autres. Les Anglais, qui appréhendaient les sauvages plus que la foudre, raconte l'abbé Maillard, s'étaient crus traqués par une armée de ces barbares et avaient été saisis d'une panique irrépressible. Les Micmacs et les Acadiens s'étaient alors mis à leur poursuite et avaient fait trois prisonniers, dont ùn sergent, de qui ils tirèrent tous les renseignements qu'ils voulurent. Ce coup de main, rendu inutile par la lâcheté de Boishébert, servit du moins à démontrer ce qu'il aurait pu faire s'il avait voulu profiter du courage et de la bonne volonté de ses troupes.

Le jour même que Drucour avait expédié un message à l'abbé Maillard, il avait dépêché au marquis de Vaudreuil la frégate *l'Écho,* qui avait réussi à sortir du port à la faveur d'une brume épaisse, sans toutefois échapper à la vigilance des vigies anglaises. Deux des meilleurs voiliers de l'amiral Boscawen, le *Scarborough* et la *Junon,* lui donnèrent la chasse, l'atteignirent et vinrent triomphalement passer devant Louisbourg avec leur prise, pavoisée des couleurs britanniques.

Amherst s'était enfin décidé à ouvrir la tranchée : il lui avait fallu plus de temps pour s'y mettre que n'en avait pris Montcalm pour débarquer devant le fort George, l'assiéger et le prendre. Dans la journée du 17, on l'avait vu parcourir à cheval, en compagnie de l'ingénieur en chef, le colonel Bastide, et de deux autres officiers, les environs de la ville pour déterminer l'emplacement d'une première parallèle. Le havre de Louisbourg s'étend à une assez grande distance à l'ouest du site où était la ville; il forme à son extrémité, par le prolongement d'une langue de sable, une espèce de lac appelé Barachois. Tout auprès s'élève un monticule connu sous le nom de la Hauteur-Verte, que les Anglais traduisirent par celui de *Green Hill.* Cette colline, distante d'environ un kilomètre des remparts, fut choisie comme point d'appui pour tracer une parallèle dans la plaine marécageuse, couverte de mousse, de nénuphars et de joncs, qui se prolonge à l'est et au sud. Un épaulement construit de fascines, de gabions et de terre, haut de neuf pieds, large de soixante, sur une longueur de quinze cents pieds, fut élevé afin de protéger les travailleurs.

Durant le cours de ces ouvrages, faits en grande partie pendant la nuit et les heures de brume, Wolfe, toujours de l'autre côté de la rade, avait augmenté ses batteries de grosses pièces et recommencé contre l'île de l'Entrée et la flotte un feu destructeur qui dura nuit et jour, jusqu'à ce que la batterie de l'île fût réduite au silence. Toutes les pièces avaient été démontées, les parapets démolis; les murailles ne présentaient plus qu'un amas de ruines. La flotte, gravement endommagée, avait été forcée de lever l'ancre et de se rapprocher de la ville, malgré les protestations et le murmure général de la garnison, qui déjà avait accusé de pusillanimité le commandant Desgouttes et ses principaux officiers, parce qu'après la descente des Anglais ils avaient manifesté l'intention de reprendre la mer pour éviter la destruction de leurs vaisseaux. La rade de Louisbourg se trouvait désormais ouverte à la flotte anglaise. Il ne restait plus qu'une dernière ressource pour l'arrêter : c'était de couler des vaisseaux dans l'étroite passe qui relie le bassin à l'Océan. Drucour profita de quelques heures de brume pour y faire amener quatre frégates : l'*Apollon,* la *Fidèle,* la *Chèvre* et la *Biche,* qu'il fit couler bas au milieu du chenal, après avoir lié ensemble leurs mâts coupés à fleur d'eau. Le lendemain, il y fit également



couler la *Diane* et le navire *la Ville de Saint-Malo,* ce qui réduisit la flotte française enfermée dans la rade à cinq vaisseaux de ligne et une frégate.

L'intrépide commandant de l'*Aréthuse,* Vauquelin, était venu s'embosser depuis plusieurs jours près du Barachois, d'où il entretenait un feu meurtrier sur les assiégeants. Il leur tuait beaucoup de monde en croisant ses feux avec ceux de la place, et détruisait chaque jour une grande partie des travaux qu'ils avaient faits pendant la nuit.

Drucour essaya de tirer parti de la forte position occupée par l'*Aréthuse* en faisant une sortie dans la matinée du 1er juillet. Il s'avança le long du Barachois et soutint un combat acharné avec l'infanterie légère, accourue en nombre supérieur sous les ordres de Wolfe, qui finit par le ramener sous les murs de la ville. Wolfe, dont le coup d'œil militaire était rarement en défaut, comprit tout l'avantage qu'il pouvait tirer du moment de confusion qui s'ensuivit et de l'ardeur qu'il venait de communiquer à ses troupes. Il revint en hâte sur ses pas, tourna la pointe du Barachois et s'empara, à son extrémité nord, d'une éminence qui commande la rade et la ville. En quelques jours il y construisit une redoute et une batterie qui forcèrent l'*Aréthuse* à abandonner sa position et lancèrent sur la ville et les vaisseaux un feu plongeant qui donna une supériorité définitive aux assiégeants. Ils allaient en prendre une bien plus grande les jours suivants, en démasquant au sud-est de la ville de nouvelles batteries de canons et de mortiers, dont Wolfe avait surveillé l'érection, qui battirent en brèche les deux bastions du sud, ceux de la Reine et de la Princesse, et jetèrent une pluie de bombes dans l'intérieur des murs. Le courage des assiégés n'était cependant pas encore ébranlé; il était soutenu par l'héroïsme du gouverneur et de sa femme, non moins brave que son mari. Mme de Drucour, digne émule de Mlle de Verchères, donnait l'exemple de l'intrépidité à la garnison en paraissant chaque jour sur les remparts et tirant de sa propre main plusieurs coups de canon.

Durant la nuit du 9 juillet, un détachement d'un millier de soldats sortit de Louisbourg par les portes de l'est et du sud, et, favorisé par l'obscurité augmentée de brouillards, longea la falaise entre le cap Noir et la Pointe-Blanche, s'approcha, sans être aperçu, de la redoute érigée près des batteries ennemies, et surprit les sentinelles. La redoute fut sur le point d'être emportée. Lord Dundonald, qui y commandait, fut tué avec plusieurs des siens; un plus grand nombre furent blessés et quelques-uns faits prisonniers, entre autres le capitaine Bontein, du corps des ingénieurs, et le lieutenant Tew. Les Anglais, avertis par le bruit du combat, amenèrent des forces écrasantes qui obligèrent les Français à la retraite. Ils la firent en bon ordre, emmenant leurs blessés et leurs prisonniers. Ils avaient perdu une vingtaine d'hommes, parmi lesquels un brave officier, le capitaine Chauvelin, sans compter plusieurs blessés et cinq prisonniers.

Dans la nuit du 11 juillet, une grande lumière, reconnue pour un signal, illumina la forêt qui bordait l'horizon du côté de la route de Miré. C'était, en effet, Boishébert qui annonçait son approche. Honteux du succès obtenu par une cinquantaine d'Acadiens et de sauvages, il avait rougi de son inaction et s'était porté en avant avec deux ou trois cents hommes. Cette tentative, qui au mois précédent aurait peut-être pu sauver Louisbourg, était dérisoire en ce moment; car les assiégés étaient enfermés dans les murs de la ville, dont les brèches béantes allaient bientôt être prêtes pour l'assaut. Les Anglais, qui avaient aperçu le signal de Boishébert,

se portèrent à sa rencontre avec des forces supérieures, et dispersèrent sa troupe après une légère escarmouche.

L'abandon du Barachois avait réduit à l'inaction, ou du moins à peu d'utilité pour la place, l'*Aréthuse,* comme le reste de la flotte, dont la perte était certaine depuis que le sort de Louisbourg était fixé. La plupart des officiers et des matelots débarqués à terre se battaient vaillamment à côté de la garnison, dans la seule espérance de retarder de quelques jours la capitulation. Vauquelin, incapable de rester inactif, proposa au commandant Desgouttes un coup d'audace dont le succès pouvait sauver l'*Aréthuse*. Durant la nuit du 15, il déploya ses voiles par une brume intense, se lança à travers la barre de chaînes et de mâtures qui fermait l'entrée du port, la franchit heureusement et prit la route de France. Il n'avait cependant pu échapper à l'œil perçant des vigies anglaises. Sir Charles Hardy mit à sa poursuite plusieurs de ses vaisseaux; mais l'audacieux Vauquelin, aussi habile pilote que vaillant soldat, couvrit de toile sa fine voilière et devança ses ennemis. On apprit plus tard qu'il était entré sain et sauf dans le port de Brest.

Plusieurs fois, durant le siège, il y eut des échanges de courtoisie entre les deux chefs ennemis. Le chevalier de Drucour fit un jour cesser le feu et déployer le drapeau parlementaire sur les remparts. Le général Amherst, de son côté, fit suspendre la canonnade et vit venir un officier français qui lui remit une lettre dans laquelle le gouverneur, après les compliments d'usage, lui disait qu'il y avait dans Louisbourg un chirurgien d'une rare habileté, dont les services étaient à la disposition de tout officier anglais qui le demanderait. En retour, Amherst lui envoya des lettres et des messages pour les parents et les amis de quelques officiers prisonniers dans son camp; il y joignit ses compliments pour Mme de Drucour, en lui exprimant son regret de la voir exposée aux horreurs d'un siège, et en accompagnant sa lettre d'un superbe cadeau d'ananas, récemment apportés des Antilles. Mme de Drucour s'empressa de reconnaître cette politesse par l'envoi d'un panier de champagne. Une heure après ces échanges d'amitiés, le canon grondait tout le long des deux lignes ennemies, qui échangeaient des boulets et des bombes.

Les Anglais, désormais sûrs de la chute prochaine de Louisbourg, poussaient leurs travaux avec une ardeur extrême. Chaque jour était marqué par un nouveau progrès, malgré la pluie de projectiles que jetaient les Français dans leurs tranchées. Quelques-unes de leurs batteries n'étaient plus qu'à cinq cents verges de la porte de l'ouest. A cette courte distance, le service des pièces devenait très difficile, à cause de la multitude de francs-tireurs que Drucour entretenait en avant des glacis, et qui, cachés dans les plis du terrain ou dans des trous pratiqués en terre, visaient sans cesse et souvent abattaient les canonniers sur leurs pièces. Wolfe résolut de les déloger, et le 16, à la tombée de la nuit, il s'élança dans la plaine ouverte avec un fort détachement et les rejeta dans les fossés. Il courut de là s'emparer du coteau nommé la Hauteur-de-la-Potence, qui n'était qu'à trois cents verges du bastion du Dauphin. Favorisé par la nuit qui s'avançait et par l'abri naturel qu'offrait le coteau, il commença à s'y retrancher et s'y maintint, malgré la grêle de fer et de plomb lancée des remparts. Toute une nuée de sapeurs l'avaient suivi et eurent bientôt ouvert une deuxième parallèle aux clartés intermittentes du canon et de la mousqueterie. Au jour ils étaient à couvert et assistés de nouvelles escouades de travailleurs, qui terminèrent en quelques jours une tranchée de six cents verges de longueur avec ses boyaux de communication. Les pièces de gros calibre dont elle



fut armée commencèrent à tonner contre les fortifications avec un effet effroyable, abattant des pans entiers de murailles et ruinant les batteries. Au reste, ces fortifications étaient tellement mauvaises, que la seule commotion produite par le canon de leurs batteries les faisait crouler. Les Anglais eux-mêmes s'en étaient aperçus dès les premiers jours du siège. Leur feu devenait de jour en jour plus chaud sur toute la ligne de leurs batteries, tandis que celui des Français, dont la plupart des canons étaient démontés, se faisait plus rare.

Le 21, une troisième parallèle fut commencée à l'extrémité est de la seconde et poussée obliquement vers la rade jusqu'à deux cents verges des remparts. Un des boyaux de l'extrême gauche arrivait même à cent verges de la porte de l'ouest, d'où les Français entendaient distinctement le bruit des piques et des pioches durant les intervalles des détonations.

On était à la fin de cette journée, une des plus rudes du siège. Le soleil venait de se coucher derrière les cimes vertes de l'île. Assiégés comme assiégeants, accablés de fatigue, laissaient tomber leurs instruments de travail et dérougir leurs pièces pour respirer la brise fraîche qui montait de la mer, lorsque tout à coup une détonation épouvantable fit trembler la forteresse et tout le rivage; un immense jet de flammes monta du milieu des vaisseaux français ancrés dans le port : c'était le ***Célèbre,*** sur lequel venait de tomber une des dernières bombes qui avait mis le feu à la soute aux poudres. L'explosion avait fait voler en éclats ses œuvres mortes et jeté une si grande quantité de débris enflammés sur l'***Entreprenant*** et le ***Capricieux,*** mouillés auprès, qu'en un instant leurs cordages et leurs voiles furent en feu du haut en bas de leurs mâtures, et que, malgré les efforts inouïs du petit nombre d'hommes restés à bord, il fut impossible de l'éteindre, d'autant plus que les Anglais ouvrirent un feu à boulets rouges sur les trois vaisseaux pour entretenir l'incendie. Pendant la nuit entière, le triple brasier répandit ses sinistres lueurs sur toute la rade, et ce fut à grand'peine que les marins purent sauver les deux seuls vaisseaux restés intacts dans le port, le ***Prudent*** et le ***Bienfaisant;*** car les canons chargés des navires en feu lançaient des boulets de tous côtés, à mesure que l'incendie les atteignait. Le vent, qui soufflait de l'est, activé par ce vaste foyer de flammes, les fit dériver jusqu'au Barachois, où leurs carcasses brûlaient encore au lever du soleil. Du haut des remparts, les citoyens de Louisbourg avaient suivi d'un œil consterné les progrès de ce désastre, qui leur présageait la ruine finale.

La garnison continua cependant de faire vaillamment son devoir, encouragée par Drucour et ses officiers, qui avaient à cœur de prolonger le siège jusqu'à la dernière extrémité, afin de sauver, sinon Louisbourg, du moins le Canada pour cette année; car, le mois de juillet passé, la saison serait trop avancée pour que la flotte anglaise risquât une attaque contre Québec.

Du côté du cap Noir, les tirailleurs français tenaient encore la campagne; mais, à l'ouest, les Anglais avaient fini par se frayer une voie jusqu'au pied des glacis, d'où ils faisaient le coup de feu sur tout ce qui paraissait dans le chemin couvert.

Une autre catastrophe suivit de près celle de la flotte. Le matin du 22, pendant que les coques des trois vaisseaux achevaient de se consumer, une bombe tomba sur le toit du château du gouverneur, qui avec le bastion formait la citadelle. La bombe pénétra jusque dans l'étage inférieur, où elle éclata dans la chambrée des soldats, et mit le feu dans tous les appartements voisins. En quelques minutes, le

centre de l'édifice et la chapelle qui le terminait au nord-ouest furent en flammes. Les Anglais, en apercevant le feu et la fumée au-dessus du toit, firent pleuvoir dans cette direction une quantité prodigieuse de projectiles. Malgré cela, les citoyens, aussi bien que les soldats et les marins, se jetèrent au milieu du danger et parvinrent, à force de travail, à sauver l'aile du château occupée par le gouverneur et sa famille.

De chaque côté du bastion du Roi régnait une rangée de casemates attenant à la muraille qui reliait le bastion à la courtine : celles de droite servaient aux officiers blessés, celles de gauche aux femmes et aux enfants, qui y étaient entassés



Vue de Louisbourg, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale

les uns sur les autres, faute de plus amples refuges. Devant les ouvertures étaient empilées une quantité de grosses pièces de bois destinées à les protéger contre les éclats d'obus. Au plus fort de l'incendie, le feu, poussé par un vent violent, faillit prendre à ces monceaux de combustible, et la fumée s'engouffra dans les casemates, menaçant de suffoquer la multitude qui s'y trouvait enfermée. Les femmes et les enfants, affolés et poussant des cris, se précipitèrent au dehors en courant de côté et d'autre pour chercher un abri contre l'ouragan de fer qui tombait du ciel.

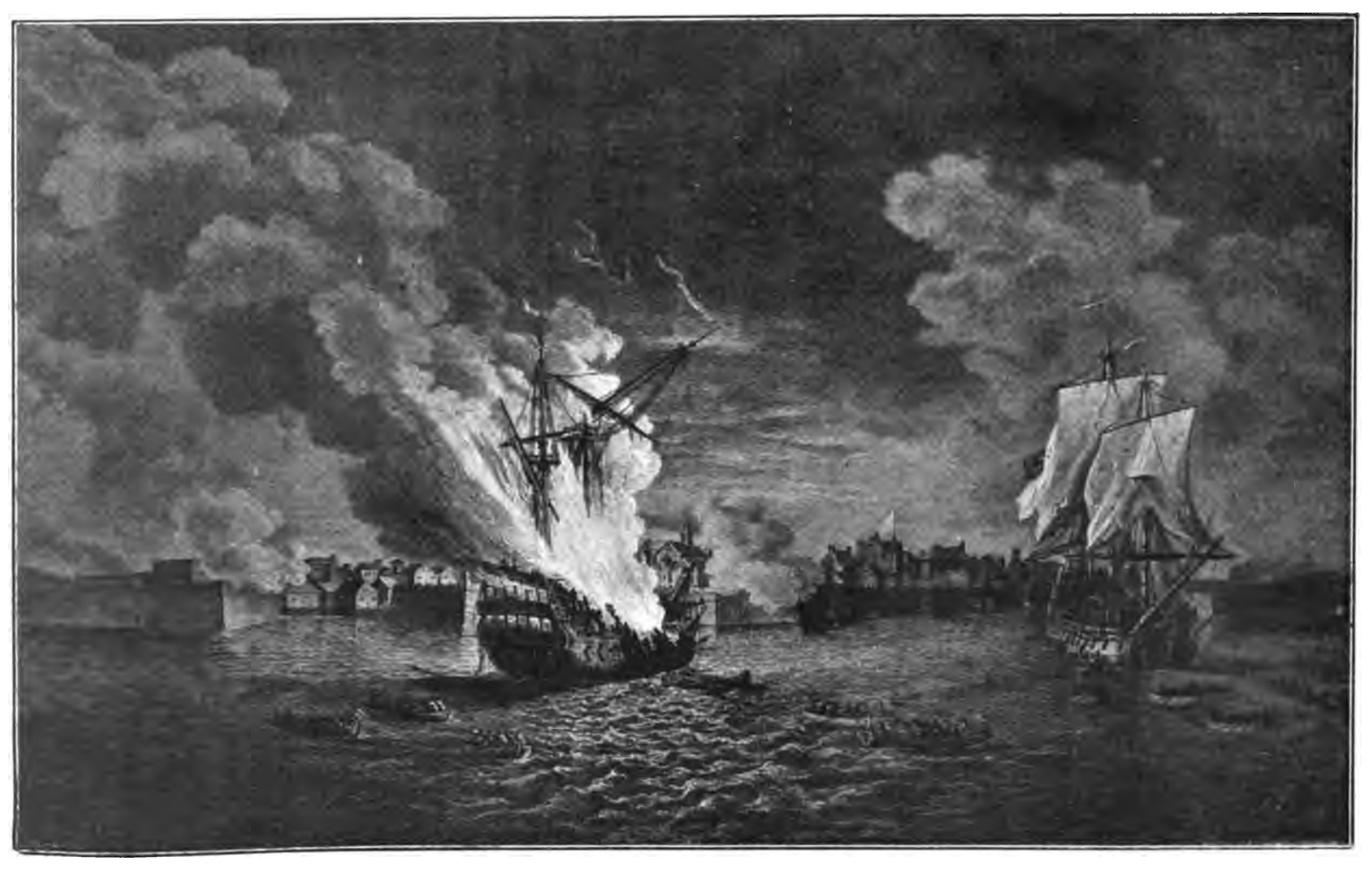
Les désastres se succédèrent désormais sans interruption. Il n'en pouvait être autrement : un millier de boulets, de bombes, de grenades, de projectiles de toutes sortes, pleuvaient chaque jour sur la ville, sans compter les fusées qui mettaient le feu, qu'on n'arrivait pas à éteindre : c'était l'image de l'enfer. Les citoyens, sans autre abri que leurs caves, vivaient dans des transes continuelles. Les marins, presque tous à terre depuis la destruction de la flotte, avaient d'abord logé sous des tentes ou des appentis improvisés; mais les alertes y étaient devenues trop fréquentes pour qu'il fût possible d'y fermer l'œil. On se gabionnait comme on pouvait le long des murailles ou des parapets, contre lesquels on appuyait, en guise de toiture, des pièces de charpente reliées ensemble. En face du bastion de la Princesse avaient été construites, au temps de l'occupation anglaise, de vastes casernes en bois occu-

pées pendant le siège par la garnison. C'était, au dire d'un des assiégés, un véritable château de cartes, aussi inflammable qu'un paquet d'allumettes. Le séjour en était devenu tellement dangereux, que le gouverneur l'avait fait évacuer. Les soldats en étaient réduits, comme les marins, à se créer des abris dans tous les recoins. Dans la nuit qui suivit l'incendie du château, un obus chargé de matière combustible éclata en plein milieu des casernes et en fit en moins d'une heure un immense bûcher, sur lequel les Anglais concentrèrent leur canonnade. Les débris enflammés volaient de toutes parts et exposaient la ville à une conflagration générale. Citoyens et soldats étaient sur pied et couraient partout où se montrait le péril. Pour achever cette scène d'horreur et de confusion, au plus fort du danger, pendant que l'orage de projectiles grêlait autour de l'édifice croulant, les régiments anglais, qu'on apercevait aux lueurs sinistres qui se projetaient sur la campagne, se rangèrent en bataille en face des glacis comme pour monter à l'assaut.

De tous les assiégés, les plus à plaindre étaient les malades et les blessés, dont le nombre s'élevait au tiers de la garnison. Vers le commencement du siège, le chevalier de Drucour avait demandé au général anglais d'épargner l'hôpital et les maisons adjacentes, où il y avait déjà des malades. Amherst répondit en offrant pour ambulance l'île de l'Entrée ou la côte voisine, mais que pour l'hôpital il ne garantissait rien. Soit que ses ordres ne fussent pas exécutés, soit qu'il n'en donnât point, l'hôpital ne fut pas plus à l'abri que le reste de la ville. A toute heure du jour et de la nuit, les pauvres malades, étendus partout sur des matelas et incapables de bouger, entendaient des cris d'alarme et demandaient en vain du secours. Les chirurgiens, au milieu de leurs opérations, tressaillaient aux cris de : « Gare à la bombe! » et s'éloignaient de leurs patients, dont souvent un éclat de fer venait terminer les souffrances. Le chirurgien des volontaires étrangers fut tué au milieu d'une opération, et deux religieux de la Charité qui l'assistaient blessés dangereusement.

Le 26, entre minuit et une heure, pendant qu'une brume impénétrable couvrait le port, une flottille de berges montées par six cents soldats et marins anglais glissa dans un profond silence le long de l'île de l'Entrée, et passa à portée de voix de la ville sans être aperçue. Afin de détourner l'attention de ce côté, Amherst faisait tirer ses batteries à toutes volées et marcher ses troupes armées d'échelles comme pour l'assaut. Le gouverneur était accouru au bastion du Roi, et le commandant des troupes, M. de la Houlière, au bastion du Dauphin. La garnison tout entière bordait les remparts. « Nous tirions à mitraille du peu de pièces que nous avions, » dit M. de Drucour. Pendant ce temps-là, la flottille, divisée en deux escouades, s'approchait des deux vaisseaux *le Prudent* et *le Bienfaisant,* dont les fanaux trahissaient la présence, tandis qu'autour d'eux tout était brouillard et ténèbres. Les berges arrivèrent jusque sous les flancs des vaisseaux sans être aperçues; ce ne fut qu'à l'instant où elles accostèrent que les sentinelles jetèrent le cri d'alarme, auquel les Anglais répondirent par de formidables hourras en montant à l'abordage. Les équipages, dont la plus grande partie était à terre, n'eurent pas le temps de se reconnaître et ne firent qu'une faible résistance. Au bruit du combat, les batteries du rivage et celle de la pointe de Rochefort firent feu, au risque de tuer quelques-uns des leurs. Puis tout rentra dans le silence au milieu du port. Une heure après, une grande lueur perça le voile de brume qui l'enveloppait : le *Prudent* se trouvant échoué à marée basse, les Anglais y avaient mis le feu, et ils touaient le *Bienfaisant*





Capture du *Prudent* et du *Bienfaisant*, d'après une gravure de la Bibliothèque nationale.

hors de la portée du canon et l'ancraient sous la protection de leurs batteries au nord-est de la rade.

Ce dernier désastre hâta le dénouement. La situation de la ville était lamentable; il n'y avait pas une maison qui n'eût reçu quelques projectiles. Le tiers de la garnison, comme on vient de le voir, était aux ambulances; on ne rencontrait pas un habitant qui ne fût en deuil de quelques parents ou amis. Les officiers, les soldats, accablés sous un travail de jour et de nuit, n'avaient pas un réduit sûr pour prendre une heure de repos; et pourtant ils montraient encore de l'ardeur. Toute la ligne des remparts du côté de terre n'était plus qu'un monceau de ruines, si bien qu'après la capitulation la foule circulait par les brèches tout autant que par les portes. Les pièces d'artillerie démontées gisaient parmi les décombres à côté de leurs affûts; il ne restait plus que quatre canons en état de servir, et leurs coups intermittents ressemblaient moins à une défense qu'au glas funèbre de la cité expirante. Les ennemis, de leur côté, étaient parvenus jusqu'au pied des glacis; sur les hauteurs de la gauche, leur feu enfilait le chemin couvert, tandis que de celles de la droite leurs batteries balayaient toute la ligne des fortifications de l'ouest à l'est. Le matin du 26, la dernière pièce avait été réduite au silence.

La veille, le chevalier de Drucour, accompagné de l'ingénieur Franquet et des officiers supérieurs, passa une partie de la journée à faire le tour du chemin couvert pour se rendre un compte exact de l'état des fortifications. De bonne heure, le lendemain, un conseil fut convoqué, auquel assistèrent les commandants de terre et de mer, La Houlière et Desgouttes. Franquet, dont le point d'honneur était engagé parce qu'il avait surveillé les derniers travaux faits à la forteresse, fut le seul à soutenir que le siège pouvait être prolongé. Il s'ensuivit une longue et vive altercation; mais on finit par s'accorder à demander unanimement la capitulation.

A dix heures du matin, le drapeau blanc fut arboré devant le bastion du Dauphin, et un officier de l'armée régulière, M. Loppinot, fut envoyé au camp anglais, avec une lettre dans laquelle M. de Drucour offrait de se rendre aux mêmes conditions que celles accordées aux Anglais à la prise de Mahon. Amherst et Boscawen tenaient conseil en ce moment même, et venaient de décider de forcer l'entrée du port et de bombarder la ville par mer et par terre. Le général répondit avec une dureté indigne de la belle défense des Français. Il exigea que la garnison se rendît prisonnière de guerre, ajoutant que si dans une heure il n'avait pas de réponse, il ferait donner l'assaut.

La lecture de cette lettre souleva un mouvement d'indignation dans le conseil. Le gouverneur chargea le lieutenant-colonel des volontaires étrangers, M. d'Anthonay, d'aller demander de meilleurs termes; mais Amherst ne voulut pas le recevoir.

« Eh bien! répondit fièrement Drucour, nous subirons l'assaut. » Et il envoya M. Loppinot porter au camp anglais la note qui contenait ce défi. Cet officier venait de sortir, lorsque arriva au château le commissaire-ordonnateur, M. Prévost, avec une requête des citoyens suppliant en grâce le gouverneur d'accepter la capitulation. Cette requête représentait en substance que le conseil ne se composait que d'hommes de guerre obligés par état d'affronter tous les périls les plus extrêmes et n'envisageant que la gloire de la France et l'honneur de ses armes, mais qu'il y avait dans Louisbourg quatre mille citoyens non moins utiles au pays que ses soldats,



et qui avaient droit d'être écoutés. La garnison s'était vaillamment défendue et avait fait tout ce qu'exigeait l'honneur militaire, mais il était évident qu'elle ne pourrait repousser un assaut. Que deviendraient alors les quatre mille citoyens et les douze cents malades enfermés dans les hôpitaux? Ils seraient livrés à la rage d'un vainqueur irrité et avide de pillage, qui les massacrerait peut-être jusqu'au dernier, pour venger le malheur arrivé à la prise de William-Henry. L'humanité, autant que l'intérêt bien entendu de la France, exigeait qu'on acceptât la capitulation.

En présence de cette requête si bien motivée, le gouverneur ne put se refuser à revenir sur sa décision, et, de l'avis du conseil, il ordonna au chevalier de Courserac de courir après M. Loppinot et de lui redemander sa lettre. Ce messager, conseillé probablement par M. Prévost, ne s'était pas pressé de partir, car il avait à peine franchi le pont-levis quand il fut rejoint par M. de Courserac. D'Anthonay et Duvivier, major du régiment d'Artois, et le même M. Loppinot, furent dépêchés aux quartiers généraux anglais avec pleins pouvoirs de conclure la capitulation.

Ils revinrent au château à onze heures de nuit avec les articles convenus, auxquels le chevalier de Drucour apposa sa signature.

Ces articles portaient que la garnison de Louisbourg serait prisonnière de guerre et transportée en Angleterre sur les vaisseaux de Sa Majesté britannique; que les îles du Cap-Breton et Saint-Jean (Prince-Édouard) passeraient sous le domaine de la couronne; que les blessés et malades des hôpitaux auraient les mêmes soins que ceux des Anglais; que la population de la ville qui n'avait pas porté les armes serait transportée en France; qu'enfin, le lendemain matin, à huit heures, la porte Dauphine serait livrée aux troupes anglaises, et qu'à midi la garnison livrerait ses armes et ses couleurs sur la place de l'Esplanade.

A huit heures précises du matin, les lignes rouges des soldats anglais défilèrent, musique en tête, sur le pont-levis de la porte Dauphine, et se rangèrent autour du bastion. Les salves d'artillerie de la flotte et du camp saluèrent le drapeau britannique qui montait au-dessus des remparts. Dans l'intérieur de la ville, les régiments français débouchèrent à travers les décombres sur l'Esplanade, où ils s'alignèrent sous leurs uniformes usés, gris de poussière et maculés de sang, seule marque de leur héroïque défense qu'on n'avait pu leur arracher. Mornes et silencieux, les traits accablés, la rage et le mépris au cœur, les soldats jetèrent leurs armes au milieu de la place.

Le même jour, Wolfe écrivait à sa mère : « Je suis entré à Louisbourg ce matin pour rendre mes devoirs aux dames; mais je les ai trouvées si pâles et si amaigries par leur long emprisonnement dans les casemates, que ma visite a été très courte. Les pauvres femmes ont été terriblement effrayées, et elles avaient raison de l'être; mais aucun malheur réel ne leur est arrivé soit pendant, soit après le siège. Dans un jour ou deux elles auraient été entièrement à notre merci. J'étais résolu de sauver autant de vies et d'empêcher autant de violences que possible, parce que j'étais sûr qu'une telle conduite, digne d'un militaire, aurait votre approbation. Louisbourg n'est qu'une petite place où il n'y a qu'une seule casemate à peine assez grande pour abriter les femmes. »

Mme de Drucour, dont le courage avait excité l'admiration des Anglais autant que des Français, fut entourée d'hommages et de respects. Les principaux officiers voulurent lui faire leur cour; en un mot, raconte un témoin oculaire, « elle obtint tout ce qu'elle voulut. »

L'embarquement des prisonniers de guerre pour l'Angleterre fut suivi de près

du départ des habitants dirigés sur la France. La ville déserte, où l'on ne voyait plus que des toitures défoncées et des murs éboulés, fut confiée à la garde de quatre régiments anglais, dont les soldats oisifs, mourant d'ennui dans cet isolement complet, ne soupirèrent plus qu'après la ruine totale et l'abandon de cette forteresse perdue dans les brumes du pôle. Deux ans après, il ne restait plus pierre sur pierre de ce qui avait été Louisbourg. Le temps s'est chargé depuis de couvrir ce que la pioche et la mine n'avaient pu niveler.

La tactique de Drucour en prolongeant le siège avait réussi : l'amiral Boscawen et Amherst comprirent que la saison était trop avancée pour tenter une expédition contre Québec. Wolfe, qui avait attiré tous les regards de l'armée par sa brillante conduite, et dont l'impétueuse nature était impatiente du repos, aurait souhaité



Partie des ruines de Louisbourg : les casemates.

plus d'audace. Déjà il avait écrit à son père : « Nous avons été bien lents dans nos opérations; j'espère toutefois que nous aurons encore assez de beau temps pour frapper un autre coup..., le plus tôt sera le mieux. »

Et dans une lettre à son oncle, le major Walter Wolfe : « Si nos forces avaient été bien conduites, c'eût été la fin de la colonie française dans l'Amérique du Nord; car nous avons, outre nos matelots et nos troupes de mer, près de quarante mille hommes sous les armes. »

Enfin, le 7 août, il disait ironiquement dans une lettre à son père : « Nous cueillons des fraises et autres fruits sauvages de ce pays, sans avoir l'air de nous occuper de ce qui se passe dans les autres parties du monde. »

Wolfe ne fut tiré de cette inaction que pour être chargé d'une besogne qui révoltait sa noble nature : celle d'incendier et de détruire les établissements français du golfe Saint-Laurent, depuis Miramichi jusqu'à Gaspé; d'en enlever les habitants et de les embarquer sur des navires qui les transporteraient en Europe. Lord Rollo était parti avant lui, avec plusieurs vaisseaux, pour exécuter les mêmes ordres sur l'île Saint-Jean. Ces mesures, plus nuisibles qu'utiles à l'Angleterre, étaient d'autant plus barbares qu'elles étaient prises contre les restes de l'infortunée population acadienne qui, trois ans auparavant, avait été expulsée de ses foyers par les Anglais eux-mêmes.

« Sir Charles Hardy et moi, écrivait Wolfe à son père, le 21 août, nous nous préparons à voler aux pêcheurs leurs filets et à brûler leurs chaumières. Quand ce grand ouvrage sera fini, je retournerai à Louisbourg et de là en Angleterre, à moins que d'ici là il ne m'arrive des ordres qui me retiennent. »

D'après le rapport même de Rollo, il n'y avait pas moins de quatre mille cent habitants dans l'île Saint-Jean, avec dix mille têtes de bétail et beaucoup de terres en culture. Il y avait également une population considérable et de beaux établissements au sud du Cap-Breton, à l'Ardoise, au Port-Toulouse, dans l'île Madame, etc.

Le fer et le feu furent promenés sans merci d'une extrémité à l'autre de cette région. Tous les villages et jusqu'aux moindres constructions aperçus de l'ennemi furent rasés, les familles qu'on put atteindre enlevées, les autres chassées dans les bois, où une partie périt de misère. Le reste ne survécut que pour être soumis à de nouvelles déportations.

A son retour à Louisbourg, Wolfe ne put s'empêcher d'exprimer à Amherst la répugnance qu'il avait éprouvée à exécuter l'odieuse besogne dont il l'avait chargé. Ce général venait d'arriver à New-York, où il s'était hâté de se rendre avec une partie de ses troupes, en apprenant la défaite d'Abercromby. « Vos ordres ont été exécutés, lui écrit Wolfe. Nous avons fait beaucoup de mal et répandu la terreur des armes de Sa Majesté dans toute l'étendue du golfe; mais nous n'avons rien ajouté à sa réputation. »

En Angleterre, où la prise de la forteresse française avait soulevé l'enthousiasme public, le surnom de héros de Louisbourg était sur toutes les lèvres, quand Wolfe arriva à Londres, où il reçut les compliments de Pitt et les embrassements de sa mère. Sa santé était plus que jamais altérée par les fatigues de la guerre et de la traversée; il ne lui restait cependant que trois mois avant de s'embarquer pour sa dernière et immortelle campagne.

VIII

ÉTAT DÉSESPÉRÉ DE LA COLONIE

Le fort de Frontenac était sous le commandement de M. de Noyan, gentilhomme de Normandie, âgé et infirme, mais conservant dans sa vieillesse toute son énergie et sa liberté d'esprit, capable de faire honneur à un poste qu'on lui donnerait à défendre avec des forces suffisantes.

Averti par le chef iroquois de la Présentation que le puissant corps d'armée du lieutenant-colonel Bradstreet n'était plus qu'à quelques jours de Frontenac, il dépêcha courrier sur courrier à M. de Vaudreuil pour lui demander du secours. L'alarme à Montréal fut alors aussi grande qu'elle avait été tardive. On battit la générale et on ordonna une levée de quinze cents hommes de milice, dont le commandement fut confié à M. Duplessis-Fabert, major de la ville.

Bradstreet, qui était en marche sur Frontenac, avait médité cette revanche pendant la déroute de l'armée anglaise après la journée de Carillon. Cet officier, qui

tenait du major Rogers pour la hardiesse, avait déjà soumis ce projet à lord Loudon, qui l'avait accepté, puis à Abercromby, qui, malgré les instances de lord Howe, l'avait ajourné. Bradstreet profita du moment où ce général dévorait en silence la honte de sa défaite à la tête du lac George pour relever par cette entreprise le moral de l'armée. Il en montra l'opportunité plus grande que jamais, par le fait, reconnu de tous les éclaireurs, que les milices canadiennes accouraient en masse au secours de Montcalm. Frontenac, dont les fortifications ne valaient rien, ne devait renfermer en ce moment qu'un petit nombre de défenseurs. Le conseil de guerre réussit à vaincre l'opposition d'Abercromby, et Bradstreet partit avec trois mille hommes, la plupart miliciens, et quarante-deux sauvages conduits par Tête-Rouge, chef onontagué. Il remonta la rivière Mohawk, et le 21 août ses tentes étaient dressées dans le même désert morne et désolé de Chouaguen, où peu de jours auparavant M. de Longueuil avait replié les siennes en prenant congé d'une ambassade iroquoise.

La flottille de bateaux et de berges longea, sans rencontrer un seul ennemi, la rive sud du lac Ontario, et vint aborder le 25 dans la baie de Cataracoui, à moins d'un mille du fort Frontenac. Ce fort, bâti autrefois par le comte de Frontenac, qui lui avait donné son nom, n'était qu'une misérable bicoque formée de quatre bastions carrés, armés de quelques canons et reliés par des courtines de cent vingt pieds chacune, percées de meurtrières. Les murs, qui en étaient vieux et ruinés, n'étaient protégés ni par des fossés ni par des palissades.

Lors de l'expédition contre Chouaguen, le fort Frontenac avait servi de base d'opérations à Montcalm, qui avait fait élever sous la protection du canon des remparts un camp retranché donnant sur le lac. Ce camp retranché existait encore; mais il était plus nuisible qu'utile, faute de troupes pour le défendre. La garnison se réduisait à une trentaine de soldats de la marine et quelques Canadiens, en tout quatre-vingts hommes. La négligence de M. de Vaudreuil à fortifier et à protéger ce poste était d'autant plus impardonnable, qu'il était l'entrepôt de toutes les fournitures destinées aux postes de l'ouest. Ses magasins étaient en ce moment remplis de marchandises, de vivres et de munitions de guerre.

Toute la flotte du lac Ontario se trouvait réunie dans le port; mais des neuf vaisseaux qui la composaient, il n'y avait d'armées que deux barques : la ***Marquise de Vaudreuil***, de seize canons, et la ***Hurault***, de huit, avec dix ou douze hommes d'équipage chacune. Les autres étaient sans agrès.

Dès que M. de Noyan avait appris l'approche des Anglais, il s'était employé jour et nuit avec sa garnison à faire les réparations les plus urgentes et à mettre en état de service le peu de pièces d'artillerie qui se trouvaient sur les remparts.

Le 25 au soir, le colonel Bradstreet avait terminé le débarquement de ses troupes et de ses munitions. Dans la journée du 26, plusieurs canons, débarqués dès l'aurore, commencèrent à battre le fort en brèche. M. de Noyan répondit aussi bien qu'il le put avec la poignée d'hommes dont il disposait. Les pièces étaient tellement détériorées, que quelques-unes crevèrent et tuèrent des canonniers.

Durant la nuit, une trentaine de berges anglaises avaient tenté de s'emparer des deux barques armées; mais elles avaient été vaillamment repoussées par les équipages. Les Anglais avaient profité de la même nuit pour élever, à deux cents verges de la place, deux retranchements ouverts d'embrasures armées de canons,

qui commencèrent au jour à faire feu sur les remparts. Ils vinrent alors en colonne, soutenus de quatre pièces de douze et de deux mortiers, s'établir dans le camp retranché, dont ils firent aisément une parallèle, et d'où ils tirèrent à une courte portée.

Le matin du 27, une batterie érigée durant la nuit précédente fit un feu écrasant sur la place. Les barques s'approchèrent pour la démonter; mais elles furent si cruellement maltraitées, qu'elles durent se retirer.

Avant midi, la brèche était devenue praticable au bastion de la droite; une partie des canons avaient été démontés, et la poudrière découverte.

Une plus grande résistance en de telles conditions eût été insensée, et M. de Noyan arbora le drapeau parlementaire. Toute la garnison, dont le chiffre total, en y comprenant les voyageurs, les artisans et les journaliers, ne s'élevait qu'à cent cinquante hommes, fut faite prisonnière de guerre et renvoyée immédiatement à Montréal, à la condition que le même nombre de prisonniers anglais, y compris le colonel Schuyler, captif depuis la prise de Chouaguen, seraient mis en liberté et conduits sous bonne escorte aux avant-postes du général Abercromby. Toute la flotte du lac Ontario tomba au pouvoir des Anglais. Les équipages avaient eu le temps de s'échapper avant la signature de la capitulation. Pas un Anglais n'avait été tué durant le siège. Le colonel Bradstreet se fit honneur par ses bons procédés à l'égard des prisonniers français. Il n'y eut qu'un blessé, dont la jambe avait été emportée par un boulet, qui fut scalpé par Tête-Rouge. M. de Noyan fut blâmé de ne pas avoir brûlé et rasé le fort à la première nouvelle de l'approche de trois mille Anglais, et de n'avoir pas pris le large et regagné Niagara avec les barques qu'il aurait pu armer après avoir mis le feu aux autres.

Bradstreet, conformément aux ordres qu'il avait reçus d'Abercromby, fit sauter le fort et incendier les magasins avec les approvisionnements, toutes les constructions qui se trouvaient à l'intérieur et l'extérieur du fort, ainsi que les vaisseaux, à l'exception de la ***Marquise*** et d'un brigantin, dont il se servit pour le transport du butin. Quand, après sa facile victoire, son escadrille, chargée de dépouilles, sortit de la baie de Cataracoui, il ne restait plus du fort Frontenac et de sa petite bourgade que des monceaux de ruines fumantes.

L'expédition ne séjourna à Oswégo que le temps de décharger les deux vaisseaux et d'y mettre le feu; puis elle reprit la route d'Albany.

La perte de Frontenac était presque aussi désastreuse dans ses conséquences que celle de Louisbourg. Outre que les frontières du Canada se trouvaient désormais ouvertes à l'ouest aussi bien qu'à l'est, le lac Ontario ne lui appartenant plus, les communications avec les pays d'en haut étaient interrompues, et du même coup était anéantie notre puissance sur les tribus sauvages. Celles qui inclinaient de notre côté allaient devenir neutres, et celles qui chancelaient lever la hache contre nous. Le fort Duquesne, plus faible encore que Frontenac et privé de tout secours, devait forcément être abandonné à l'approche de l'armée formidable qui le menaçait. Il ne resterait plus à la France dans toutes ces immenses solitudes qu'un seul appui important : le fort Niagara, qui allait être défendu, il est vrai, par un officier d'intelligence et de cœur, le capitaine Pouchot, mais à qui il aurait fallu de puissants secours que Vaudreuil, complètement abandonné par Versailles, était absolument incapable de lui fournir. Un officier français, écrivant à sa famille à la fin de la campagne, résumait en un mot ce qui se disait tout bas d'une extrémité à

l'autre de la colonie, et ce que l'on criait bien haut au delà de la frontière: *Finis novæ Franciæ.*

M. Duplessis-Fabert n'était encore qu'au village de la Présentation lorsqu'il apprit la reddition du fort Frontenac. Le messager qu'il dépêcha à Montréal pour demander de nouveaux ordres trouva M. de Vaudreuil tout déconcerté, appréhendant avec raison que Bradstreet, fier de sa victoire, n'eût remonté le lac Ontario et mis le siège devant le fort Niagara. Il fit dire à M. Duplessis d'y envoyer à marche forcée cinq cents hommes d'élite, sous le commandement de M. de Montigny, le même officier que Montcalm qualifiait d'admirable, mais pillard.

Quoique les habitants de Québec et des Trois-Rivières fussent en pleine récolte, le gouverneur en fit monter quinze cents, qu'il dirigea sur la Présentation. Un autre corps de milice de deux mille hommes allait bientôt grossir la petite armée de Montcalm, menacée d'une nouvelle attaque.

La nouvelle de la perte de Frontenac arriva à Carillon le même jour qu'un courrier de Québec confirma la prise de Louisbourg (6 septembre). Ces deux coups de foudre éclatant à la fois trouvèrent Montcalm aussi impassible que Lévis. On verra par quelques-unes de leurs lettres combien peu le courage de ces deux hommes en fut ébranlé.

Vaudreuil manda Montcalm en toute diligence pour conférer avec lui sur les mesures à prendre.

« Le médecin après la mort! » s'écriait le général en partant. Le soir même, à neuf heures et demie, le canot qu'il montait suivi de quelques-uns de ses officiers, parmi lesquels Pontleroy et Bougainville, glissait silencieusement dans l'ombre projetée par le promontoire de Carillon, et disparaissait vers le nord dans les vapeurs que les fraîcheurs de septembre faisaient monter du lac Champlain. Les voyageurs pouvaient encore voir en se retournant les lumières qui brillaient aux casernes du fort Carillon, où les officiers ignoraient le départ de leur général. Montcalm avait ordonné le secret sur son voyage, de crainte que les ennemis, toujours en nombre supérieur à la tête du lac George, apprenant son absence, n'en profitassent pour descendre à l'improviste et essayer de prendre une revanche du 8 juillet.

Montcalm présenta au gouverneur trois mémoires sur la défense des trois points principaux par où le Canada pouvait être attaqué : le lac Ontario, le lac Champlain et Québec. Ses vues s'accordèrent en somme avec celles de Vaudreuil et avec les mesures que celui-ci venait de prendre. Leurs relations parurent moins tendues, et les amis de l'union et de la concorde eurent quelque espoir d'un rapprochement. Le premier à s'en réjouir, le chevalier de Lévis mandait au prince de Beauvau : « M. de Montcalm a demandé son rappel au mois de juillet par un mécontentement avec M. de Vaudreuil; depuis ce temps ils sont de meilleure intelligence, et il a demandé à rester... Quant à moi, j'ai trouvé le moyen de bien vivre avec tout le monde. »

Sur l'avis de Montcalm, l'ingénieur Pontleroy alla immédiatement examiner ce qui restait du fort Frontenac, afin de juger s'il était susceptible d'être réparé.

Quelques travaux y furent faits, et deux barques destinées à porter du canon mises sur les chantiers.

Montcalm, se croyant toujours sur le point d'être attaqué, avait précipité son retour à Carillon, où il était arrivé dans la nuit du 16, après dix jours d'absence



seulement. Le chevalier de Lévis avait fait ériger une seconde ligne de retranchements en arrière de la première, afin de protéger l'embarquement de l'armée en cas d'une retraite. L'arrivée à New-York de plusieurs régiments amenés de Louisbourg par le général Amherst, dont un déserteur révéla la marche vers le camp d'Abercromby, acheva de convaincre Montcalm d'un prochain retour de l'ennemi; mais il était si bien préparé à le recevoir derrière les nouvelles fortifications, auxquelles il n'avait cessé de faire travailler avec une activité incroyable, qu'il fit arrêter à Saint-Frédéric les deux mille miliciens que lui avait envoyés le gouverneur. « Je ne doute pas, écrivait de son côté Lévis le 8 septembre, que si les ennemis viennent nous attaquer de vive force, en quelque nombre qu'ils puissent être, nous ne les battions comme nous avons déjà fait. »

Les berges anglaises, qui sillonnaient le lac George et venaient quelquefois faire le coup de fusil jusqu'aux avant-postes français, tenaient l'armée dans de continuelles alertes.

« Notre situation est critique, écrivait Montcalm à sa mère, le 16 octobre, et plus nous irons, plus elle doit le devenir; mais nulle inquiétude. Dieu surtout et l'honneur seront toujours conservés de ma part en tout événement. Comme je resterai en campagne jusqu'au 15 novembre, et que les vaisseaux partiront de Québec, qui est à cent vingt lieues d'ici, du 4 au 6, voici ma dernière lettre de cette année. J'ai toujours cru que l'ennemi viendrait m'attaquer une seconde fois; mais je commence à croire, vu la saison avancée, qu'il n'en sera rien.

« Je viens de recevoir, il n'y a que quelques jours, vos deux lettres du 18 mai et 26; j'en ai reçu une de seize pages de mon fils, bien écrite, un peu style du siècle; les détails militaires bien.

« M. de la Bourdonnaye m'écrit que le chevalier est grand comme un chêne, un peu effilé. Croyez-vous que je ne suis pas un peu inquiet de n'avoir aucune nouvelle? Ma santé assez bonne, malgré des fatigues grandes.

« Bougainville passe en France; Dieu veuille qu'il y arrive! en ce cas, il nous écrira; M. Doreil, commissaire-ordonnateur, y passe aussi. Dans les circonstances il fallait des lettres vivantes. Parviendront-elles?

« J'ai grand besoin de repos, je dois dix mille écus, et je vieillis bien. Je compte n'être à Montréal qu'avec les glaces du 20 au 25 novembre. Je vais me reposer jusqu'à Noël; de là à Québec, janvier et février; mars avril, à Montréal; sans doute revenir ici où une affaire qui sera décisive. Les Anglais sont au moins six contre un. Quelle différence de moyens!...

« J'embrasse tendrement la très chère, que j'aime au delà de toute expression. Je ne vous envoie rien cette année; je n'ai pas eu le temps d'y songer. J'embrasse ma fille et suis entièrement à vous, ma mère, avec autant d'attachement que de respect. »

Le 27, il ajoutait à sa femme : « Enfin, ma très chère et bien-aimée, les ennemis commencent à abandonner leur camp de la tête du lac Saint-Sacrement et défilent pour leurs quartiers, suivant quelques déserteurs. Je me dispose à commencer de faire défiler nos bataillons, troupes de la colonie, etc., du 1er au 8 que je ferai l'arrière-garde, et je laisserai mes deux forts de Carillon et Saint-Frédéric, que j'ai couverts toute la campagne avec des forces bien inégales, avec leurs garnisons bien approvisionnées et de bons blindages. En voilà, Dieu merci, jusqu'aux premiers jours de mai; car, si Dieu n'y met la main, il faudra se battre courageusement la campagne prochaine.

« Nous avons, le 13 septembre, battu une avant-garde de neuf cents hommes à la Belle-Rivière; c'est à trois cents lieues d'ici; mais nous sommes inquiets que les six mille n'aient pris leur revanche.

« Adieu, mon cœur, aimez-moi; je songe fort à vous, je vous aime beaucoup et ma mère. J'embrasse ma fille. Quand reverrai-je mon Candiac? Il faut que ma santé soit bonne; mais elle s'use par le travail, car il faut être ici tout et de tout métier. Je t'aime plus que jamais. »

Au moment où Montcalm, rassuré sur « la partie de Carillon », reportait sa pensée inquiète du côté de la Belle-Rivière, le commandant du fort Duquesne, M. des Ligneris, un des héros de la Monongahéla, venait de faire revivre le souvenir de cette glorieuse journée par un coup d'éclat accompli sur les bords de cette même rivière, où blanchissaient sans sépulture les ossements des soldats de Braddock. Le marquis de Montcalm, à qui la première annonce de ce succès était parvenue, s'en réjouissait sans toutefois se faire illusion sur la position de M. des Ligneris.

Quand on a visité le site où la rivière Monongahéla se jette dans l'Ohio, on n'est pas surpris que les Français aient donné à ce dernier cours d'eau le nom de Belle-Rivière. Dans cette partie de son cours, elle longe à droite une chaîne de montagnes fort élevées, abruptes, dont l'aspect est presque aussi sauvage aujourd'hui qu'au siècle dernier. C'est à l'endroit même où s'élève la grande et industrieuse ville de Pittsburg que le marquis Duquesne avait fait élever, en 1754, un petit fort auquel il légua son nom. Ce gouverneur avait eu un double but en choisissant ce point stratégique et en y entretenant une garnison avec des comptoirs: c'était d'abord de tenir en échec les Anglais, qui commençaient à descendre le versant des Alleghanys pour y faire des établissements; ensuite d'accaparer le commerce des nombreuses tribus sauvages de cette région contre les trafiquants anglais qui essayaient de s'en emparer, avec moins d'influence sur les Indiens, il est vrai, mais avec beaucoup plus de ressources matérielles.

Le fort Duquesne, dont la construction fut commencée le 8 avril, était « en bois équarri d'une épaisseur de douze pieds du côté de terre; l'épaisseur remplie de terre, avec un fort parapet et trois bastions garnis chacun de quatre canons, avec un profond fossé en dehors[1] ».

Les successeurs de M. de Contrecœur, MM. Dumas et des Ligneris, complétèrent les premières fortifications et commencèrent des ouvrages extérieurs qui n'étaient pas encore finis lors de l'abandon de la place.

L'assassinat de Jumonville, survenu peu de temps après la fondation du fort Duquesne, et la revanche qu'en prit son frère Coulon de Villiers, sur Washington, furent le signal des incursions de sauvages, qui ensanglantèrent les frontières jusqu'à la fin de la guerre, et dont le récit seul fait frémir.

La défaite du général Braddock à Monongahéla par une troupe de milice et d'Indiens, commandés par un brave Canadien, le capitaine de Beaujeu, en fut le principal épisode.

Il y avait trois ans que duraient ces déprédations, quand Vaudreuil écrivait à M. de Massiac, alors ministre de la marine : « M. des Ligneris, conformément à mes ordres, a toujours la plus grande attention à faire harceler les Anglais. »

[1] *Voyage au Canada fait de l'an 1751 à 1761*; par J.-C. B.

Il énumérait ensuite le nombre de prisonniers emmenés et de chevelures levées par divers partis de guerre, puis il ajoutait : « Les Loups des montagnes vinrent avertir, le 10 juin, l'officier que M. des Ligneris avait au village de la Fourche, que les Anglais devaient se mettre en marche vers le temps de la récolte pour venir assiéger le fort Duquesne... Il résulte du rapport des prisonniers, continue-t-il, qu'ils ont une quantité prodigieuse de sauvages qui se rassemblent au fort Cumberland, et qu'ils ont ouï dire que les Anglais se mettraient bientôt en marche.

« J'ai prévu, malgré notre triste situation, à la sécurité de la Belle-Rivière. Le convoi des Illinois y est heureusement arrivé. Du reste, j'ai envoyé à M. des Ligneris environ trois cent cinquante Canadiens; il recevra tous les secours des postes qui sont à proximité, tant en Français que sauvages. Je m'attache actuellement à faire passer abondamment des vivres dans cette partie. »

L'armée qui marchait sur le fort Duquesne était composée de troupes levées dans les États de Pensylvanie, de Virginie, du Maryland et de la Caroline du Nord, d'une partie du régiment de Royal-Américain et de douze cents montagnards d'Écosse, formant un effectif de six à sept mille hommes. Le général Forbes, qui commandait cette armée, avait des traits de ressemblance avec le général Wolfe. Ruiné de santé comme lui, il était comme lui impétueux, irascible et d'une fermeté de caractère qui lui avait valu le surnom de Tête-de-Fer (*Head of Iron*). Il fit cette campagne au milieu de souffrances qui le réduisaient parfois à l'« agonie », et d'une faiblesse qui l'obligeait à se faire transporter dans une litière.

La lenteur des mouvements de son armée, due au défaut d'organisation et à la mauvaise qualité des milices provinciales; cette lenteur, qui avait été auparavant une cause de défaite, fit précisément le succès de cette expédition, qui, au reste, se réduisit à une simple marche à travers la forêt.

Pendant que Forbes, à Philadelphie, s'occupait d'organiser l'expédition, et que Washington, au fort Cumberland, rassemblait ses Virginiens, le lieutenant-colonel Henry Bouquet, officier suisse d'un courage et d'un mérite éprouvés, qui commandait l'un des quatre bataillons du Royal-Américain, s'était avancé jusqu'au petit village de Raystown, aujourd'hui Bedford, où il formait l'avant-garde de l'armée. Ce ne fut qu'en juillet que Forbes, toujours en proie à d'atroces souffrances, atteignit Carlisle, lieu de ralliement assigné à ses divers corps. Il trouva là tous les éléments d'un désastre : des miliciens de la plus grossière espèce, au dire de Forbes lui-même, dont plusieurs n'avaient jamais tiré un coup de fusil, n'ayant pas la moindre idée de la discipline militaire, encore moins de la guerre d'embuscade et de surprise qu'ils allaient entreprendre; des officiers dont la plupart ne valaient pas mieux, choisis parmi les hôteliers, les maquignons, les trafiquants; point ou presque point de sauvages pour éclairer la marche de ces masses toutes prêtes pour une panique, et dont la discipline allait se réduire à peu près à se frayer une route à travers un pays de montagnes[1]. Il est certain que si elles se fussent présentées à cette date sous les murs du fort Duquesne, M. des Ligneris aurait eu quelque chance de renouveler la journée de Monongahéla. Mais Forbes, instruit par le désastre de Braddock, se garda bien de s'aventurer avec la même témérité. Étranger comme lui aux guerres d'Amérique, il sut mieux profiter des conseils du jeune mais sage Washington, dont le nom et l'expérience commençaient à faire autorité.

[1] Cf. *Bouquet to Forbes*, 25 mars 1758, Carlisle; *British Museum, Bouquet Papers.*

Il ne crut cependant pas devoir suivre l'avis qu'il lui donna de prendre la route tracée par Braddock, et préféra en frayer une plus courte par la Pensylvanie. Au lieu de se faire suivre d'une longue traînée de bagages, aussi encombrants que dangereux pour le moment du combat, il établit de distance en distance des postes fortifiés, munis de tous les besoins de l'armée, afin qu'arrivé à proximité du fort Duquesne, il pût y pousser une pointe vigoureuse et décisive. Ces opérations lentes, mais sûres, lui donnaient de plus le temps de s'aboucher avec les tribus sauvages,



Le capitaine de Beaujeu, surnommé le héros de Monongahéla

qui jusque-là avaient répandu tant de carnage et de dévastations sur les établissements anglais, mais que les derniers événements commençaient à faire vaciller.

Par une claire journée du mois d'août, un groupe d'Indiens et de blancs gravissaient une hauteur connue depuis sous le nom de Grant's Hill, voisine du fort Duquesne. C'était un détachement d'éclaireurs du général Forbes, aux ordres d'un officier virginien. Cachés derrière d'épais buissons, ils purent observer à loisir la place et le camp qui l'environnait. Le drapeau de France flottait au-dessus d'une enceinte de remparts de très petites dimensions, mais paraissant bien fortifiés et armés. En face du fort et à sa gauche, les rivières Ohio et Monongahéla traçaient deux traits de lumière sur le fond obscur du paysage. En deçà des fossés, sur les glacis et dans l'éclaircie du terrain, plusieurs tentes entourées d'un village de wigwams étoilaient le gazon. Au delà du fort Duquesne, en remontant l'Ohio, s'échelonnaient le long de la berge une soixantaine de maisonnettes, tandis que sur l'autre rive une espèce de parallélogramme indiquait quelques travaux de fortifications. Dans l'intérieur du camp indien, d'où s'élevaient de légères colonnes de fumée, grouil-

laient des attroupements d'enfants et de squaws, et tout un peuple de guerriers et de blancs, voyageurs, soldats ou officiers, circulant dans le voisinage et dans l'enceinte du fort. Tout auprès, en arrière, et comme servant de cadre à ce coin de terre animé, se dressaient à pic et immobiles, dans leur majesté primitive, les escarpements de la rivière, drapés dans leur vert manteau de feuillage chatoyant au grand soleil d'été.

Il parut évident aux éclaireurs que les troupes dont disposait M. Des Ligneris étaient beaucoup moins considérables que ne l'avait imaginé le général Forbes, d'après les rapports presque toujours mensongers des sauvages. Un agent du général, envoyé auprès des tribus de l'Ohio, avait appris à son passage qu'elles ne comptaient que quatorze cents hommes, ce qui était encore au-dessus de la vérité. Il est vrai que Bigot avait écrit à la cour qu'il se livrait trois mille cinq cents rations par jour au fort Duquesne; mais là, comme ailleurs, l'intendant laissait souvent les garde-magasins gonfler le chiffre des dépenses pour en partager avec eux les profits.

Forbes avait rencontré dans sa marche des difficultés qui lui avaient fait presque regretter de n'avoir pas suivi l'avis de Washington. Au commencement de septembre, son avant-garde était encore à seize lieues du fort Duquesne, à un endroit nommé Loyalhannon, où Bouquet faisait construire un camp retranché pour y mettre le dernier dépôt des provisions.

Le major Grant, du régiment des montagnards d'Écosse, qui faisait partie de l'avant-garde, officier aussi brave que Braddock et non moins téméraire, impatient de se distinguer, arracha plutôt qu'il n'obtint du colonel Bouquet l'autorisation d'aller faire une reconnaissance et tenter un coup de main contre le fort Duquesne[1]. Il partit le 10 septembre de Loyalhannon avec huit cent cinq hommes et trente-sept officiers tirés des régiments des montagnards, du Royal-Américain et des troupes de milices, et suivit en bateaux le cours du Kiskiminitas, un des affluents de l'Ohio. Après trois jours de marche il arriva à onze milles du fort Duquesne, où il fit halte jusqu'à trois heures de l'après-midi. Parvenu à deux milles du fort, il laissa ses bagages à la garde de cinquante-deux hommes aux ordres du capitaine Bullet, et s'avança jusqu'à un demi-mille à peu près du fort. A onze heures du soir il était établi sur l'éminence qui, à partir de ce jour, allait s'appeler Grant's Hill. L'obscurité de la nuit et les vapeurs légères qui, s'élevant des deux rivières, enveloppaient le promontoire avaient complètement dérobé sa marche aux Français. Le silence le plus profond régnait dans le fort aussi bien que dans le camp indien. Grant rassembla ses officiers et leur communiqua son plan d'attaque. Le major Lewis, du corps des Virginiens, devait descendre dans la plaine avec quatre cents hommes et faire une brusque incursion sur le camp sauvage, y répandre la terreur et le désordre. Pendant ce temps, Grant, avec son corps de troupes, se mettrait en embuscade sur la hauteur. Lewis soutiendrait le premier choc des Indiens revenus de leur panique et se replierait ensuite lentement vers la hauteur, où, réuni à Grant, ils accableraient ensemble les assaillants par une attaque simultanée. Le corps de Lewis descendit la côte et se perdit bientôt dans la brumeuse obscurité. Peu après les derniers bruits de pas et de froissements des broussailles s'éteignirent, et Grant avec ses compagnons attendit, au milieu d'un silence mêlé de confiance et d'anxiété.

[1] *British Museum, Bouquet Papers*, lettre de Bouquet à Forbes, 17 septembre 1758.

Les heures s'écoulèrent, et aucune rumeur ne rompit le calme de la nuit. Les premières blancheurs de l'aube commençaient à dessiner la cime des arbres, et pas un coup de fusil, pas un cri n'avaient retenti. Enfin de nombreux bruits de pas parurent monter de la plaine en se rapprochant, sans qu'on pût rien voir, car les vapeurs de la nuit s'étaient condensées en une épaisse brume. Au grand désespoir de Grant, c'était le corps de Lewis qui revenait après s'être égaré au milieu des taillis ensevelis dans les ténèbres et après avoir erré de droite et de gauche dans un état de confusion tel, qu'il avait fallu à la fin renoncer à l'attaque. L'éveil n'avait pas même été donné aux sauvages ni aux sentinelles. Le coup était manqué; du moins Grant le crut. Il eût bien mieux valu renouveler la même tactique que d'exécuter le plan insensé qu'il adopta. Il commença par envoyer cinquante montagnards, sous la conduite de deux officiers, mettre le feu à un grand magasin bâti dans la clairière, à quatre arpents du fort. Il détacha ensuite deux cents hommes, moitié du Royal-Américain, moitié des Virginiens, avec le major Lewis, pour aller se mettre en embuscade à l'endroit où il avait laissé ses bagages, s'imaginant que les Français seraient tentés d'aller en faire le pillage. Pendant cet intervalle, l'aurore avait paru et le brouillard s'était en partie dissipé. Grant commit alors l'imprudence de subdiviser sa petite armée déjà affaiblie, comme s'il eût cru que les Français n'étaient qu'une poignée dans le fort. Peu de jours auparavant, il y était arrivé un renfort de deux cent quarante hommes conduits par un officier d'une grande intelligence et d'une plus grande valeur, le capitaine Aubry, des troupes de la Louisiane. Le chiffre total de la garnison était en ce moment de mille Français.

Le capitaine Mackenzie fut envoyé avec quatre cents hommes, la plupart montagnards, pour côtoyer à gauche la rivière Monongahéla, en s'avançant vers le fort, tandis que le capitaine Macdonald, avec un faible détachement, marcherait à droite, au bord de l'Ohio, en faisant battre la générale, afin d'attirer l'attention des Français et leur faire croire que la principale attaque venait de ce côté. Grant espérait par cette ruse faire évacuer le fort et donner le temps à son principal corps de s'y avancer, et, sinon de le surprendre, du moins de faire beaucoup de prisonniers. A peine les premiers coups de tambour eurent-ils éclaté, que d'immenses cris de guerre retentirent dans tout le camp indien et dans l'intérieur du fort, dont la garnison, dit M. du Vernys, fut sur pied et prête à marcher « en moins de six minutes ». Mais les sauvages, saisis de panique, ne songèrent d'abord qu'à se sauver de l'autre côté de la rivière avec leurs effets. Il fallut tous les efforts de M. du Vernys et de quelques autres officiers pour les amener au combat. Les Canadiens qui logeaient dans le village échelonné près de l'Ohio, réveillés par la lueur de l'incendie, étaient accourus pour l'éteindre et avaient découvert l'ennemi. Une troupe de deux cents d'entre eux essayèrent de couper la retraite au détachement de Macdonald, qui eut beaucoup de peine à se replier vers Grant, resté sur l'éminence avec une centaine d'hommes. Macdonald tomba raide mort, pendant cette fuite, avec plusieurs de ses soldats.

Le capitaine Aubry était sorti du fort avec un détachement de cinq cents hommes, et, sans se laisser tromper par le bruit du tambour et des fifres, marcha droit contre le corps de Mackenzie, en suivant le bord de la Monongahéla. Plusieurs des Français s'étaient armés si précipitamment, qu'ils étaient sortis en chemise.

L'engagement de ce côté fut des plus vifs. Les Écossais, n'ayant jamais combattu en guérillas, soutinrent le choc dans la plaine ouverte avec leur intrépidité ordinaire. Les Canadiens, se dispersant sur la lisière de la forêt, les décimèrent avec une effroyable rapidité.

L'étrangeté de cette situation toute nouvelle pour les montagnards, les hurlements des Indiens, qui faisaient tressaillir les échos, la vue de ces monstres nus, à panaches de plumes, assommant les blessés et leur levant la chevelure, lès glacèrent d'épouvante. Ils lâchèrent pied et s'enfuirent vers l'éminence dans un désordre indescriptible. Grant accourut pour les rallier et donna l'exemple du courage, mais ni les ordres ni les exhortations ne furent écoutés. L'imprudent major vit alors qu'il était perdu. Il reprit le chemin coupé dans la forêt qu'il avait suivi la nuit précédente, espérant rejoindre ses bagages avec son arrière-garde, fortifiée du détachement du major Lewis. Mais quelle fut sa consternation de n'y trouver en arrivant que les cinquante hommes de Bullet! Lewis, entendant une fusillade prolongée qui se rapprochait, avait compris que le corps de Grant était en danger et battait en retraite. Il fit alors volte-face pour courir à son secours, et, afin d'y arriver plus vite, il marcha en ligne droite à travers la forêt au lieu de suivre le détour que faisait le chemin, ne soupçonnant pas que les deux détachements allaient ainsi se croiser sans se voir. Il fut bientôt arrêté et assailli de front et de côté par des escouades de Canadiens et de sauvages.

Son détachement, culbuté en désordre, fut acculé à l'Ohio, où une partie de ses gens se précipitèrent affolés et se noyèrent; quelques-uns réussirent à atteindre la rive opposée et s'échappèrent; le reste prit la fuite vers les bagages. Ils y trouvèrent les débris du corps de Grant et le piquet de Virginiens de Bullet, qui se défendait vaillamment et protégeait la retraite. La plus grande partie de ce piquet se laissa abattre sans vouloir se rendre, et donna ainsi le temps aux fuyards de regagner les bateaux. Grant et Lewis furent faits prisonniers. Leurs ingénieurs étaient au nombre des morts. Des Ligneris avait dirigé l'action générale avec le même sang-froid qu'il avait montré devant l'armée de Braddock.

L'auteur du *Voyage au Canada,* qui prit part à l'action, dit « qu'on fit trente-cinq prisonniers, dont sept par les sauvages, qui les donnèrent au commandant du fort. Les Français n'eurent qu'un homme de tué et cinq blessés. Le motif de ce peu de perte de la part des Français, ajoute-t-il, c'est qu'ils combattaient derrière les arbres, tandis que l'ennemi, particulièrement les Écossais, était à découvert ». Les Anglais, qui mettaient toujours au plus bas le chiffre de leurs pertes, avouèrent qu'ils avaient eu deux cent soixante-treize hommes tués, blessés ou perdus.

Dans cette affaire, il n'y eut d'égale à la témérité de Grant que l'intrépidité des Canadiens. Pris par surprise, ils ne perdirent pas un instant leur présence d'esprit, ne se contentèrent pas de garder la défensive, mais « foncèrent » sur leurs assaillants, qu'ils mirent en déroute. Les Anglais purent se convaincre une fois de plus que les Canadiens n'avaient pas de rivaux dans ce genre de guerre.

Les sauvages, selon leur coutume, regagnèrent leurs villages « après avoir fait leur coup sans que l'on pût les arrêter[1] ».

Forbes, qui n'avait pas été prévenu de l'expédition, en fit des reproches à Bouquet, se bornant à ajouter que son ami Grant avait dû certainement perdre la tête.

[1] *Lettre de M. du Vernys.*

M. Des Ligneris profita de l'entrain imprimé à ses troupes par ce succès pour lancer de nouveaux partis de guerre afin de s'assurer de la marche de l'armée anglaise. Celui dont les exploits eurent le plus d'éclat fut un corps de six cents hommes, Canadiens et Loups, qui, sous la conduite du capitaine Aubry, se porta sur le camp retranché de Loyalhannon. Il commença par enlever une énorme quantité de chevaux et tuer deux cents bestiaux; il défit ensuite un détachement envoyé à sa rencontre, le poursuivit jusqu'à une première ligne de défense dont il s'empara après en avoir chassé deux mille hommes, et tint bloqué pendant deux jours le camp retranché lui-même. Il ne se retira que devant les régiments soutenus de l'artillerie, après avoir enterré ses morts, qui, au reste, étaient peu nombreux, et emporté ses blessés. Ils avaient fait douze prisonniers. Les Anglais s'étaient imaginé avoir affaire à douze cents Français et deux cents sauvages. Les troupes de l'expédition s'en retournèrent presque toutes à cheval.

Un peu plus tard, une autre bande de quarante-cinq Canadiens et sauvages, sous M. de Corbière, fit aux environs de Raystown une centaine de chevelures et sept prisonniers.

« Ces événements, remarque le capitaine Pouchot, doivent paraître extraordinaires; mais on en concevra la possibilité si on considère que les Anglais ne se portaient en avant qu'en tremblant; que, lorsqu'ils étaient attaqués, ils ne pouvaient presque pas juger du nombre de leurs ennemis, parce que nos gens étaient toujours dispersés et cachés derrière des arbres. Les Anglais, au contraire, n'osant s'éparpiller dans un pays inconnu, demeurant toujours en corps, étaient écrasés par le peu d'hommes qui tiraient très juste. »

Les deux expéditions de Grant et d'Aubry donnent la mesure des qualités respectives des deux armées. Grant, avec huit cents hommes des meilleures troupes anglaises, est abîmé et mis en complète déroute devant le fort Duquesne; Aubry, avec six cents Canadiens et deux cents sauvages, va bloquer Loyalhannon, défendu par des forces écrasantes, tue ou enlève une grande quantité d'animaux et se retire triomphant sans être entamé ni poursuivi.

Forbes venait alors de convoquer à Easton, de concert avec le gouverneur de la Pensylvanie, William Denny, un grand conseil des sauvages, auquel assistaient les délégués des Cinq-Nations, d'une partie des Loups ou Mohicans et de plusieurs autres tribus. Le déploiement des forces que le général poussait devant lui avait produit son effet sur l'imagination des Indiens qui, rôdant sans cesse du fort Duquesne au camp anglais, se rendaient plus que jamais compte de la faiblesse des Français et sacrifiaient leurs sympathies à leurs intérêts. Durant les séances interminables du conseil, il y eut force discours, force protestations d'amitié, acceptation de branches de porcelaine.

Les craintes qu'avait exprimées Vaudreuil au ministre[1] peu de temps auparavant s'étaient réalisées. Le général Forbes avait attendu pour paraître devant le fort Duquesne que les sauvages, ennuyés d'un trop long séjour, s'en fussent retirés. Les vivres et les munitions, seuls moyens de les retenir, avaient commencé à manquer depuis la prise de Frontenac. Le brave capitaine Aubry venait lui aussi de repartir avec son convoi pour les Illinois.

M. Des Ligneris, qui n'avait d'autre défaut que celui de s'enivrer quelquefois,

[1] *Vaudreuil à M. de Massiac, ministre de la marine*, 15 octobre 1758.

s'était montré aussi actif qu'intrépide. Mais que pouvait-il maintenant avec les trois ou quatre cents soldats qui lui restaient contre une armée de six à sept mille hommes, munie d'une puissante artillerie?

Le soir du 14 novembre, la petite garnison du fort Duquesne, entassée sur des bateaux et des canots d'écorce, remontait la Belle-Rivière, gonflée par des pluies torrentielles. Au-dessus de la flottille passaient des bandes de gibier d'automne, jetant par intervalles leurs cris stridents aux cimes des deux rives tachetées de blanc par les premières neiges. Tout à coup d'épouvantables détonations firent trembler les échos. Des Ligneris avait chargé, en partant, M. de Corbière de mettre le feu à toutes les constructions et de faire sauter le fort, puis de venir le rejoindre par terre. Il fit rebrousser chemin à l'un de ses canots pour s'assurer que l'œuvre de destruction avait été bien accomplie. Son dessein était d'hiverner au fort Machault, en échelonnant ses troupes sur la ligne des forts qui reliaient ce poste avec Niagara.

L'avant-garde de Forbes, qui n'était guère qu'à trois lieues de Duquesne, entendit distinctement les coups de tonnerre des mines. Les éclaireurs indiens vinrent avertir ce général que le fort était abandonné et incendié, et que des nuages de fumée flottaient au-dessus du promontoire. Telle était la terreur qu'inspirait encore le souvenir de la défaite de Braddock et celle de Grant, que le général n'en voulut rien dire à l'armée et continua sa marche avec un redoublement de circonspection. Le soir, la tête de la colonne, composée des miliciens, s'engagea dans la trouée ouverte dans la forêt par où Grant avait opéré sa retraite quelques semaines auparavant. Les soldats furent saisis d'horreur à la vue du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Des cadavres restés sans sépulture, à demi dévorés par les bêtes sauvages, jonchaient le sol. De chaque côté du chemin, des bâtons dépouillés de leur écorce étaient fixés en terre, et sur chacun d'eux les sauvages, en dérision des Écossais, qu'ils avaient surnommés les guerriers en jupes, avaient planté des têtes scalpées de montagnards avec leurs kilts autour du cou. Les provinciaux, par égard pour les Highlanders, ne voulurent pas murmurer trop haut; mais quand ceux-ci aperçurent les horribles trophées, restes de leurs compatriotes, une explosion de rage partit de leurs rangs. Jetant leurs fusils et brandissant leurs claymores, ils bondirent en avant, ressemblant moins à des hommes, dit le capitaine Craighead, qu'à « des sangliers enragés » traqués par des chasseurs, et jurant d'égorger tous les Français et tous les sauvages qu'ils rencontreraient. L'armée doubla le pas pour échapper à cette affreuse vue, et déboucha dans l'éclaircie au delà de laquelle fumaient encore les ruines de ce qui avait été le fort Duquesne. Quelques Indiens fouillant parmi les décombres étaient les seuls êtres animés sur ce coin de terre que les Anglais avaient eu tant de peine à conquérir.

M. Des Ligneris s'était bien donné garde de renouveler la faute commise par M. de Noyan à Frontenac, en laissant quoi que ce fût derrière lui qui pût servir à l'ennemi : il avait distribué aux sauvages tous les vivres et toutes les munitions qu'il n'avait pu emporter.

Le général Forbes avait épuisé le reste de ses forces dans cette expédition. Il ne s'arrêta que deux jours au fort Duquesne pour donner ses derniers ordres et confier les deux cents hommes de garnison qu'il y laissait au commandement du lieutenant-colonel Mercer. Toujours étendu dans sa litière portée entre deux chevaux, il reprit péniblement la route de Philadelphie, où il languit tout l'hiver et mourut dans les premiers jours du printemps. Sa conquête n'avait pas été plus brillante que celle



de Bradstreet; mais elle avait porté un coup plus décisif, en ralliant à la cause britannique les tribus sauvages. Depuis l'origine de la guerre, le fort Duquesne avait été l'épine la plus cruelle dans le flanc des colonies.

Quand Forbes l'eut arrachée, un immense soupir de soulagement partit des bords de l'Hudson et se répéta jusqu'aux sources du Roanoke. Le nom de Forbes, rendu plus cher par une fin prématurée, fut béni dans toutes les familles et n'a pas été oublié.

La campagne de 1758 se termina avec la journée du 25 novembre. La petite armée française s'était noblement défendue sur toute la ligne des frontières, depuis Louisbourg jusqu'à Duquesne; mais, écrasée par le nombre, elle avait été enfoncée sur les deux ailes; le centre seul avait résisté par un prodige de bravoure et un bonheur inespéré. Les trois portes par où l'Angleterre pouvait pénétrer au Canada n'en étaient pas moins ouvertes. Les petits forts de Carillon et de Niagara, abandonnés à eux-mêmes, ne pouvaient qu'arrêter quelques jours les masses qui allaient s'y porter. La défense n'était possible qu'au centre même de la colonie, en réunissant autour de Québec toutes les forces du pays. Montcalm et Vaudreuil, séparés désormais par des haines invétérées, s'accordaient sur un point et poussaient le même cri : la paix! seul moyen de sauver la colonie. Sa situation leur paraissait tellement grave, qu'ils avaient décidé d'un commun accord d'envoyer un exprès à Versailles, pour réveiller, si c'était possible, le roi et ses ministres de leur torpeur, et leur faire comprendre que, s'ils n'envoyaient pas les secours que demandait le marquis de Vaudreuil, la colonie était perdue. Leur choix tomba sur Bougainville. Le commissaire des guerres Doreil, rappelé en France pour des affaires de famille, fut chargé d'appuyer ses demandes à la cour. Bougainville et lui devaient partir sur des vaisseaux différents, afin que, si l'un était pris, l'autre au moins eût la chance d'arriver. Montcalm et Vaudreuil avaient, outre les motifs d'intérêt général, des raisons particulières d'envoyer un émissaire en France : le premier, pour se justifier des plaintes portées contre lui par Vaudreuil; le second, pour dégager sa responsabilité des concussions commises par Bigot et ses complices, et détourner de sa tête l'orage qui s'amoncelait sur eux à Versailles.

Bougainville acceptait en apparence ce double rôle; mais en réalité il allait se faire l'avocat de son ami Montcalm. Vaudreuil, en annonçant sa mission à M. de Massiac, disait à ce ministre : « Dans la vue de condescendre aux désirs de M. le marquis de Montcalm et de me servir de toutes les voies pour maintenir l'union avec lui, j'ai accordé à MM. Doreil et Bougainville une lettre de créance; mais je dois avoir l'honneur de vous observer, monseigneur, que ces messieurs ne connaissent point assez parfaitement la colonie et ses vrais intérêts pour pouvoir avoir l'honneur de vous en parler pertinemment. Vous pourrez cependant, monseigneur, être persuadé que, sous quelque couleur qu'ils vous dépeignent notre situation, ils ne pourront assez vous exprimer combien elle est triste et à tous égards critique, par le manque d'hommes, de vivres et de munitions de toute espèce.

« Je dois d'ailleurs, monseigneur, vous prévenir que ces messieurs, étant créatures de M. de Montcalm, abondent entièrement dans ses sentiments. Je m'attends qu'ils tâcheront d'éteindre, ou du moins de diminuer les actions de la colonie, dans l'unique vue d'attribuer aux troupes de terre tous les avantages que nous avons eus sur l'ennemi. »

Dans la lettre de créance remise à Bougainville lui-même, Vaudreuil taisait toute

réserve : « La situation actuelle de la colonie m'ayant paru exiger que j'envoyasse un officier capable d'en bien représenter toutes les circonstances, j'ai choisi, de concert avec M. le marquis de Montcalm, M. Bougainville, aide-maréchal des logis de cette armée... Il est à tous égards plus en état que personne de remplir cet objet. »

« Quant à M. Doreil, tout le monde l'aime ici, » disait le gouverneur en lui prodiguant les mêmes éloges.

« Je suis parti, écrivait Bougainville, le 3 novembre de Montréal, dans un bateau conduisant cinq officiers anglais à Québec, où je suis arrivé le 6 au soir, après avoir fait naufrage au-dessous des Écureuils. J'y ai passé la nuit échoué au large sur une roche élevée de plus de six pieds au-dessus de l'eau à marée basse. J'ai été contraint d'abandonner le bateau que la haute mer a brisé, et de gagner la côte au point du jour, faisant plus de trois quarts de lieue dans l'eau, attendu que la mer commençait à monter. Il y avait déjà des bordages de glace... Quel pays! Quel voyage! Il faut être citoyen! »

Bougainville, retardé par les dernières dépêches du gouverneur, n'avait pu faire voile que le 12 novembre. Malgré son extrême impatience de revoir la France, les jours d'attente qu'il avait dû passer à Québec ne lui avaient pas paru trop longs, grâce aux prévenances dont il était entouré chez son cousin de Vienne. « Lui, sa femme et sa belle-fille m'ont gâté en me donnant trop mes aises, écrivait-il auparavant. Il est fort bien ici : sa maison est une des plus jolies et des mieux meublées de Québec[1]. » En même temps que Bougainville, était parti, sur la flûte *l'Outarde,* Doreil, accompagné de MM. de la Bretèche et de Carlan, officiers blessés à la bataille de Carillon.

Dans les dernières notes tracées par Bougainville sur son carnet avant son départ, il semble avoir emprunté le fouet de Juvénal pour flageller les ennemis intérieurs du Canada, plus fatals à ce pays que ceux du dehors.

« ...Malgré l'exigence d'un péril extrême, dit-il, au lieu de composer les convois des articles relatifs à la défense de la frontière, la Grande Société, plus puissante que le gouverneur général, fait passer de préférence à Niagara et Toronto les objets nécessaires à son commerce. Tout le monde le voit, le sait; le cri est général. Qu'importe à ces concussionnaires qui se jouent de l'autorité? Séparés du trône par un intervalle de quinze cents lieues, sûrs jusqu'à présent de l'impunité, parce qu'ils avaient osé se faire des complices jusque dans le sanctuaire de la suprême puissance[2], ils ont accoutumé le commerce, les particuliers, le peuple, à tout voir, à tout souffrir, à être l'instrument de leur fortune. Depuis dix ans le pays a changé de face. Avant ce temps on y était heureux, parce qu'avec peu on avait en abondance toutes les choses nécessaires à la vie; on ne désirait pas d'être riche, on n'avait pas même l'idée des richesses; personne n'était pauvre.

« Verrès arrive; en construisant l'édifice d'une fortune immense, il associe à ses rapines quelques gens nécessaires à ses vues ou à ses plaisirs. La masse d'argent augmente, et conséquemment le prix des denrées dans la colonie. La simplicité première rougit d'abord, parce qu'elle trouve à se comparer avec un superflu plus recherché; le luxe s'introduit, et avec lui la corruption des mœurs et des senti-

[1] *Lettre de Bougainville à son frère,* 4 juin 1756.
[2] M. de la Porte, secrétaire au ministère de la marine.

ments, l'avarice, l'avidité, l'esprit de rapine. Le moyen de faire sa cour est de paraître désirer de faire fortune. La délicatesse sur les moyens est publiquement bafouée, traitée de sottise. L'exemple du chef produit son effet ordinaire, c'est-à-dire beaucoup d'imitateurs. Tout le monde veut commercer; les états sont confondus; le commerce, écrasé par les privilèges exclusifs et par les privilégiés tout-puissants, gémit, se plaint; mais sa voix impuissante, étouffée, ne peut se faire entendre. Il faut qu'il subisse une loi qui va l'anéantir... La concussion a levé le



Le colonel de Bougainville.

masque; elle ne connaît plus de bornes. Les entreprises augmentent, se multiplient; une société seule absorbe tout le commerce intérieur, extérieur, toute la substance du pays qu'elle dévore. Elle se joue de la vie des hommes. Les habitants, écrasés par des travaux excessifs, consomment en pure perte pour eux leurs forces, leur temps, leur jeunesse. L'agriculture languit, la population diminue, la guerre survient, et c'est la Grande Société qui, par des attentats utiles à ses intérêts seuls, fournit aux vues ambitieuses des Anglais le prétexte d'en allumer le flambeau. Une colonie épuisée n'en peut soutenir la fatigue et les frais.

« Les concussionnaires seuls ne se lassent point. Le péril du Canada, qui devient celui de l'État, ne change rien à leur système. Cette terre desséchée ne peut plus rien fournir à leur avidité. Eh bien! c'est aux richesses de l'État même qu'ils en veulent. Tout est mis en œuvre pour voler le roi; des moyens auxquels on ne peut donner de noms, parce que jusqu'à ce jour on n'en a pas eu l'idée. Enfin, chose inouïe, cette Société, juge et partie, se rend munitionnaire général;

c'est elle-même qui fait son prix. On trafique notre subsistance, notre vie. N'y a-t-il donc aucun remède à ce mal qui est extrême? Et faudra-t-il qu'un seul homme épuise les finances de la France, insulte à nos dangers et à notre misère, et compromette la gloire de la nation[1]? »

A la veille de quitter Carillon, Montcalm épanchait dans son *Journal* les mêmes imprécations. Le peuple, l'armée, officiers et soldats, n'étaient pas moins exaspérés que Montcalm, sans pouvoir plus que lui trouver de remède au mal[2].

Pour arrêter le torrent des abus, il aurait fallu ici une main de fer fortement appuyée par le roi et ses ministres. Mais que pouvait le faible Vaudreuil contre le tout-puissant Bigot, soutenu par ses parents, à la cour, par Mme de Pompadour elle-même?

Vaudreuil était obsédé et compromis par certains membres de sa propré famille. Son frère Rigaud, propriétaire du poste de la Baie-Verte, avait présenté à lui seul à l'intendance (1758) pour cinq cent mille livres de certificats de dépenses. Vaudreuil n'avait voulu signer cette année que pour cent mille écus de certificats. Montcalm, en rendant ce témoignage au gouverneur, lui lâche à la fin la flèche du Parthe : « Il se laissera gagner[3]. »

Quand Vaudreuil apprenait les accusations que portait contre lui Montcalm, parce qu'il n'extirpait pas ces abus, il répondait : « Que n'arrête-t-il lui-même le jeu effroyable auquel se livrent les officiers de son armée? » Si Vaudreuil ne fut pas enveloppé dans la condamnation qui frappa les plus grands coupables à leur retour en France, c'est que, comme Montcalm, il était resté pauvre au milieu de cette course effrénée à la fortune.

L'extrémité du danger, qui aurait dû rapprocher ces deux hommes, acheva de

[1] On reste consterné pour l'honneur de Bougainville en apprenant qu'au moment même où il écrivait ces invectives saisissantes de vérité, et qu'il s'en allait dénoncer Bigot en France, il feignait d'être vis-à-vis de lui dans les termes de la meilleure amitié et lui demandait des faveurs pour son cousin de Vienne. A plusieurs reprises, il l'avait sollicité de lui procurer de l'avancement. Il lui avait même fait écrire par sa parente, Mme Hérault de Séchelles, alors toute-puissante auprès de M. de Moras, ministre de la marine. Dans sa réponse, Bigot écrivait à Mme de Séchelles : « Il suffit que vous vous intéressiez à ce qui le regarde (M. de Vienne) pour que j'aie l'honneur de rendre compte à M. de Moras de son mérite... Je loge à Québec, pour ainsi dire sous le même toit, avec M. de Bougainville; cela nous donne occasion de nous voir très souvent. C'est un aimable cavalier, rempli d'esprit, et dont je cultiverai, autant qu'il me sera possible, l'amitié. » *Lettre de Bigot à Mme Hérault de Séchelles*, 12 août 1758.

[2] Il faut cependant convenir, remarque Montcalm à ce sujet, « que la conduite de l'officier a été jusqu'ici contradictoire; la bonne chère de sa table, soit en campagne, soit en garnison; le ton d'ostentation et de magnificence qu'il a pris vis-à-vis les colons, quoique la plupart aient une fortune des plus médiocres en France, et que beaucoup abusent de la facilité à leur prêter. »

Bougainville renchérit encore sur Montcalm : « J'avoue, dit-il, que jusqu'à présent une partie des officiers a vécu comme dans le sein de la paix et de la plus grande abondance; que leur jeu était énorme, leur table recherchée, et qu'enfin, aux dépens, à la vérité, ou de leur patrimoine ou de leurs créanciers, le luxe, la bonne chère, les aisances de la vie paraissent occuper uniquement des gens qui ne devraient l'être que de la gloire. » Bougainville, qui joue ici à la vertu, ne dit pas que lui-même était un des plus forcenés joueurs. Il n'avait pas besoin de chercher longtemps pour trouver l'explication de l'énigme qu'il se posait à lui-même. « Les Canadiens et les Français, quoique ayant la même origine, les mêmes intérêts, les mêmes principes de religion et de gouvernement, un danger pressant devant les yeux, ne peuvent s'accorder : il semble que ce sont deux corps qui ne peuvent s'amalgamer ensemble. » Bougainville a raconté quelle était son attitude vis-à-vis du clergé : elle était assez comique, si elle paraît peu sincère. A lire ses préférences pour les doctrines rigoristes des jansénistes, on serait loin de croire que dans la pratique il empruntât les mœurs de son ami Bigot. Voir à ce sujet le *Journal des Inspecteurs de M. de Sartines*. Paris, édition de 1863, particulièrement p. 309.

[3] Malgré son antipathie pour Vaudreuil, Doreil convenait de l'impossibilité où il était d'arrêter le torrent. « M. de Vaudreuil est bien éloigné d'approuver ce qui se passe; il n'en ignore pas la moindre chose; il s'est ouvert à moi jusqu'à m'en parler en détail. Il en gémit, mais je conçois qu'à moins d'un éclat ce sera toujours de même. » (*Doreil au ministre*, 28 octobre 1755.



les exaspérer l'un contre l'autre. De secrète qu'elle avait été d'abord, leur querelle était devenue publique et faisait le sujet de toutes les conversations. Jamais peut-être deux natures plus antipathiques ne s'étaient vues en présence. C'était, au moral, le combat du tigre et du lion. Vaudreuil, esprit borné, tempérament lymphatique, jaloux de l'éclat que jetait Montcalm sur son épée, concentrait sa colère en lui-même et gardait toujours des formes au milieu des entrevues les plus orageuses. Montcalm, au contraire, plein d'esprit, d'une pétulance toute méridionale, jaloux du premier rôle que jouait Vaudreuil, le méprisant profondément, se laissait au premier moment emporter à un déluge de paroles et oubliait toutes les bornes de la prudence. Montcalm a raconté lui-même, dans sa correspondance intime avec Bourlamaque, une des scènes qu'il fit au château du gouverneur. Vaudreuil revenait toujours sur la prétendue faute qu'avait commise le général en ne marchant pas sur le fort Édouard aussitôt après la prise de William-Henry. Celui-ci énuméra de nouveau les excellentes raisons qu'il avait eues de ne pas courir ce risque.

« A la fin, avec beaucoup de modération, je lui dis qu'il ne fallait pas se repaître de chimères. Je conclus par lui dire modestement que je faisais de mon mieux à la guerre, suivant mes faibles lumières; que, quand on n'était pas content de ses seconds, il fallait faire la campagne en personne pour exécuter ses propres idées. Les larmes lui vinrent aux yeux, et il mâcha entre ses dents que cela pourrait être. La conversation finit de ma part : « J'en serai comblé, et j'y servirai volon-« tiers. »

« Mme de Vaudreuil voulut s'y mêler : « Madame, permettez que, sans sortir du « respect qui vous est dû, j'aie l'honneur de vous dire que les dames ne doivent « parler guerre. » Elle voulut continuer. « Madame, sans sortir du respect qui « vous est dû, permettez que j'aie l'honneur de vous dire que si Mme de Montcalm « était ici, et qu'elle nous entendît parler guerre avec M. le marquis de Vaudreuil, « elle garderait silence. » Cette scène, devant huit officiers dont trois de la colonie, sera brodée et rebrodée : la voilà telle... Le chevalier de Lévis, qui entra, ne se serait pas douté de la conversation vu mon air tranquille. Et j'y fus le soir à mon ordinaire, et ce matin je porte un bel œillet, qu'on m'envoie dans le moment, à Mme la marquise de Vaudreuil; mais c'est odieux... Ah! quand quitterons-nous ce pays-ci!... Je donnerais, je crois, la moitié de mon bien pour m'en aller dans ma patrie jouir de mes travaux et aspirer à ce à quoi le Canada ne peut jamais mener... Passez cette digression à un mélancolique; ce n'est pas que je n'aie encore des restes de gaieté, mais ce qui paraîtrait en être pour un autre est mélancolie pour un Languedocien... Je dirai toujours : Heureux qui,

> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont placé.

« Quand est-ce que je serai au château de Candiac, avec mes plantations, mon bois de chêne, mon moulin à l'huile, mes mûriers? Oh! bon Dieu, bonsoir, ne doutez pas de mon attachement. Brûlez ma lettre[1]. »

A Carillon, l'activité de l'armée ne s'était pas ralentie jusqu'à la levée du camp. Les courses à l'ennemi n'avaient pas fait trêve. Aux yeux des Anglais, le camp de

[1] *Montcalm à Bourlamaque*, 9 décembre 1758. Résumé de quelques autres lettres.

Carillon devait ressembler à un de ces nids de guêpes assailli, dont les essaims exaspérés partent comme la foudre et vont piquer leurs dards de tous côtés. La seule énumération des partis lancés à la fin de la campagne est fabuleuse. Durant les trois dernières semaines d'octobre seulement, on compte l'expédition de M. de Langy au fond du lac Champlain; celle des sauvages domiciliés sur le corps de Bradstreet; celle de M. de Saint-Rome par le nord du lac George; celle d'Hotchig, le fameux chef népissing, qui va faire un prisonnier sous les murs même d'Albany; celle de M. de Florimond, qui surprend les traînards de l'armée d'Abercromby en retraite; celle de M. Marin vers le Massachusetts; celle de M. de Charly sur le camp déserté de William-Henry; celle de M. de Lapause pour en trouver les caches et en ramener les provisions et les munitions qu'on y avait découvertes.

« Il ne fera pas bon sous la toile dans un mois, » écrivait le 29 septembre M. Le Mercier au chevalier de Lévis. L'armée de Carillon y était encore la veille de la Toussaint. Il était tombé de la neige dès le 4 octobre, et l'hiver s'annonçait précoce. Sous les nuages ternes qui planaient au-dessus du lac et s'enroulaient autour de la montagne du serpent à Sonnettes, passaient de longues bandes de barnaches et d'outardes qui rasaient le promontoire, en jetant par intervalles leurs cris rauques auxquels répondaient les coups de fusil des chasseurs. Les sentinelles grelottaient sous les froides rafales qui balayaient les feuilles mortes; et quand, le matin, le soldat sortait de sa tente ou de la caserne, il trouvait le sol couvert de givre et le bord du lac blanchi par une frange de glaçons. Un murmure de joie passa dans tous les rangs de l'armée quand, le jour de la Toussaint, le général annonça la levée du camp. La garnison de Carillon devait se composer de trois cents hommes de la ligne et de cent de la colonie, aux ordres du vigilant et brave d'Hébécourt, à qui échéait encore cette année ce poste avancé. M. de Lusignan commanderait cent quatre-vingts hommes à Saint-Frédéric.

Dans la rade déserte de Québec, un dernier navire, *la Sérieuse,* attendait à l'ancre pour aller à tout risque porter en France les adieux des exilés, avant que les glaces de l'hiver les eussent séparés pour sept à huit mois du reste du monde. Le 14 novembre, Montcalm écrivait à sa femme : « Quoique nos troupes soient parties de meilleure heure, ma très chère et bien-aimée, qu'en 1755 et 1756, nous avons éprouvé, sur le lac Champlain, un coup de vent qui a dispersé notre flotte de bateaux comme ceux de Saint-Cloud. Cela a été suivi d'un froid qui nous a fait craindre de rester dans les glaces; mais, Dieu merci, avec beaucoup de misères, d'embarras, tout est rentré dans ses quartiers, et la misère oubliée. J'ai tâché de remédier, autant qu'il m'a été possible, au mal-être de l'officier et du soldat; il ne m'en coûte que quatre soldats et quelques frais d'équipage, mais l'objet n'en vaut pas la peine. Le chevalier de Lévis a couru personnellement quelque risque; pour moi, j'avais au milieu de la tempête le bateau qui portait César et sa fortune... En vérité, il semblait que mon bateau eût quelque avantage sur les autres. J'ai toujours été, malgré la violence du vent, et ai devancé de quarante-huit heures mon chevalier avec qui je suis parti; mais nous voici enfin tranquilles jusqu'en mai.

« Nous avons fait de notre mieux en 1756-1757-1758. Ainsi soit en 1759! Dieu aidant, si vous ne faites la paix en Europe... Je souhaite que mon fils se soit bien tiré, que le chevalier étudie bien, que mes filles se portent à merveille, ma mère et vous tous, ma très chère, que j'aime tendrement pour toujours... Quand

irai-je en carrosse, au lieu de bateau et de traîneau, et quand vous verrai-je[1]? »

Avec la rentrée des troupes dans leurs quartiers d'hiver, la besogne du soldat était finie; mais celle du peuple recommençait. C'était sur lui que retombait le fardeau de loger et de nourrir l'armée, sans autre compensation, on le sait, que dix sous par jour par soldat. Depuis le printemps, les trois quarts de la population valide avaient été enlevés à leurs champs, soit pour le service militaire, soit pour le transport des troupes et des munitions. C'était la quatrième année que le gouverneur avait fait appel à leur patriotisme, et ils étaient accourus sous les drapeaux avec le même élan incomparable. Ils avaient enduré avec la même patience tous les dangers, toutes les privations, toutes les fatigues de la guerre. A leur retour au foyer, ils avaient rencontré la misère à leurs portes. Le peu de semences jetées en terre, récoltées trop tard faute de bras, avaient peu produit... Les étables étaient presque vides de bestiaux, et une grande partie des chevaux avaient été tués pour servir de nourriture. Les habitants, exposés à se voir enlever au nom du roi, comme cela se fit, le peu de grains qu'ils avaient, en étaient réduits à le cacher dans la crainte de mourir de faim. Jamais hiver ne s'était présenté sous un aspect plus menaçant. Cependant la constance du peuple ne se démentait pas; son dévouement et son courage croissaient avec le danger. Il sentait que la crise suprême était venue, et il s'apprêtait à l'affronter avec l'entêtement du désespoir. Le héros qui domine tous les autres dans ce drame, c'est l'obscur milicien qui n'a ni trêve ni relâche, et qui va courir au-devant des balles dans la forêt ou sous les murs de Québec.

Durant les quelques semaines que Montcalm passa à Montréal après son retour de Carillon, il éprouva le même ennui qui lui faisait répéter à Bourlamaque sous une nouvelle forme : « La vie d'ici est aussi plate qu'ennuyeuse, et c'est bien du temps perdu... Je sors peu; jamais reclus n'a mieux gardé la retraite. »

Quelques jours après, le marquis ajoutait : « J'ai regretté et je regrette, dans mes accès d'imagination folle et romanesque,... de ne m'être pas fait chevalier de Malte pour mourir grand maître. C'est le sang des Gozon qui coule dans mes veines. »

Montcalm avait hâte de quitter Montréal pour être débarrassé de la présence de Vaudreuil, et aussi pour retrouver le petit cercle de familles canadiennes qui l'avaient captivé; car, disait-il à Bourlamaque : « Je suis attaché sans réserve à toute la rue du Parloir. »

Il était de retour à Québec dans les derniers jours de décembre et recommençait ses promenades habituelles de la rue des Remparts à cette petite rue, où il oubliait une partie de ses déboires dans des amusements qu'il se reprochait parfois à lui-même, car ils ne seyaient ni à son âge ni à sa position, encore moins à l'heure présente. Il reprit en même temps avec son ami Lévis cette correspondance où, sans y songer, il a tracé un tableau si vivant de la société qui gravitait autour de lui. Dès son arrivée, il note dans son *Journal :* « Misère affreuse au gouvernement de Québec. »

Les premiers jours de l'année 1759 furent signalés par un soulèvement populaire qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. La patience du peuple était à bout. Déjà on a entendu, l'année précédente, Montcalm justifier la défiance publique dans une autre occasion : celle où les soldats avaient été excités à l'insu-

[1] *Lettres à Mme la marquise de Montcalm et à M. de la Bourdonnaye.*

bordination. L'irritation du peuple avait toujours été depuis en s'accroissant, et l'on eût dit que l'aristocratie civile et militaire avait pris à tâche de la fomenter en lui donnant journellement le spectacle des réjouissances scandaleuses, du jeu effroyable et des excès de tout genre auxquels elle se livrait. A mesure que la misère publique augmentait, ces plaisirs et ces désordres devenaient plus effrénés. En vain la voix de l'Église s'était fait entendre. En vain l'évêque de Québec avait tonné du haut de la chaire et publié des mandements pour exhorter tout le monde à détourner la colère du ciel par un retour à de meilleurs sentiments. Sa voix s'était perdue dans le tourbillon des fêtes. Du moins ses exhortations avaient-elles eu pour effet d'enhardir le peuple.

Une ordonnance de l'intendant, annonçant une nouvelle réduction dans la distribution des vivres, acheva d'exaspérer la population. Les hommes, n'osant se mettre en émeute dans les rues, où ils auraient été immédiatement balayés par les troupes qui gardaient la ville, engagèrent leurs femmes à faire une démonstration publique. Quatre cents de ces femmes vinrent en tumulte assiéger le palais de l'intendant, et lui firent entendre des menaces si formidables, qu'il en fut intimidé et retira son ordonnance.

Montcalm en dit un mot à son ami dans le passage suivant :

« Le 4 janvier 1759. — ... Dieu fait bien tout ce qu'il fait; le contraire de Montréal. Nullité dans ma personne, tant mieux.

« ... La misère excessive ici; l'intendant voulait nous mettre au quarteron; quatre cents femmes l'ont fait trembler hier; il a cédé à la demi-livre. »

En entrant dans cette année de 1759, qui s'annonçait si menaçante, Montcalm fut pris d'une immense tristesse, comme s'il avait eu le pressentiment de sa mort prochaine.

« Ah! s'écrie-t-il dans l'extrait qu'on va lire, que je vois noir! »

La suite de sa correspondance contient d'autres expressions qui indiquent les sombres pensées dont son esprit était obsédé.

« Souvenez-vous que, faute de vivres, trois à quatre mille hommes à Carillon au plus à la fin de mai... La paix, ou tout ira mal. 1759 sera pis que 1758. Je ne sais comment nous ferons. Ah! que je vois noir! M. de Vaudreuil et un peu l'intendant attendent des miracles. Je vous écrirai exactement. Mes vœux, mes sentiments sont et seront toujours sans bornes, mon cher chevalier, dans cette nouvelle année et suivantes. »

Pendant que la grande société se livrait à tous les divertissements, le peuple mourait de froid autant que de faim. Le thermomètre était descendu à vingt-six degrés et demi, et le pont de glaces était pris devant Québec.

Le 17 janvier, Montcalm écrivait à Lévis :

« Bourlamaque est triste. Demain, grande partie de campagne, cinquante-deux personnes; pique-nique; Roquemaure, Mme Gauthier, Mme de la Naudière, ont tout arrangé. J'en suis. On m'en a mis, on a compté sur moi; je ne puis jamais être un homme ordinaire. Aussi je fournis l'illumination, violons, orgeat, bière, partie du vin et de quoi faire vingt-six plats sur soixante-six qu'il y aura à deux tables servies également en ambigu. Ce détail pour vous seul; mais, comme Montréal est l'écho de Québec, on dira : « M. de Montcalm donne la fête. » Le chevalier répondra : « Non, c'est un pique-nique; c'est la répétition de celui de la Sainte-Cathe-« rine; on y a mis M. de Montcalm. Je crois bien que, noble et galant comme

« il est, il aura suppléé à tout ce qui aurait pu embarrasser la société qui l'en « a mis, et fourni par là plus que les autres. »

« L'intendant en avait fait un, moins arrangé que celui de demain, jeudi dernier. Les dames de la société Péan, avec qui je suis très intimement, en méditent un pour jeudi d'ensuite. »

La conduite chrétienne et rangée du marquis et de la marquise de Vaudreuil



Le château des Indes, résidence de Montcalm à Montréal; photographié en hiver.

à Montréal était une censure de ce qui se passait à Québec. Montcalm avait quelques remords de s'y voir compromis. Il n'aurait pas voulu donner cette arme à Vaudreuil. Celui-ci était alors occupé d'un plus grave sujet; il faisait faire le recensement de tous les hommes, depuis seize ans jusqu'à soixante, en état de porter les armes. Le gouvernement de Québec en compta sept mille cinq cent onze; celui de Montréal, six mille quatre cent cinq; et celui des Trois-Rivières, mille trois cent treize, formant un total de quinze mille deux cent vingt-neuf. Une levée de grains fut faite en même temps dans le gouvernement de Montréal. On espérait qu'elle rapporterait trente mille minots.

« On aura de la peine, remarque Lévis en constatant ce résultat, de pouvoir primer l'ennemi en campagne, faute de vivres. »



Montcalm avait repris ses assiduités au salon de Mme de Beaubassin, qui lui paraissait l'esprit le plus délicat, la femme la plus charmante de toute la société de Québec. Le grand, jeune et galant Boishébert, qui papillonnait autour d'elle depuis son retour de l'Acadie, étourdissait le général par son babil et lui donnait sur les nerfs.

« Envoyez-le-moi à ses Acadiens, à Miramichi, sur les glaces, » écrivait-il à Lévis pendant un séjour de Boishébert à Montréal.

Le 24 février, il ajoutait :

« D'après les conseils sauvages, je les vois accommodés et les pays d'en haut perdus; mais des millions dépensés, soit là, au détroit ou en Acadie, sans nécessité.

« Nuls vivres pour entrer en campagne. L'année dernière un tiers des terres ne fut pas ensemencé; cette année-ci, il y en aura moitié. Les bœufs à la charrue enlevés; quatre à cinq cents quarts de bœuf qu'on sale pour attendre le lard de France.

« La colonie est perdue si la paix n'arrive pas. Je ne vois rien qui puisse la sauver. Ceux qui la gouvernent ont de furieux reproches à se faire; pour moi, je n'en ai point à me faire; j'attends avec bien de l'impatience les nouvelles de notre patrie; Dieu veuille qu'elles soient satisfaisantes!

« Nous avons eu hier un bal, mardi le dernier; et ne croyez pas que je m'amuse beaucoup. »

Les derniers bruits de fêtes échappés du palais de l'intendant ne s'éteignirent qu'au bruit du canon. Cette société insensée, qui jusqu'aux derniers moments avait jeté un insolent défi à la misère publique, allait avoir un terrible réveil. Elle était restée aussi sourde aux leçons des événements qu'aux avertissements de l'Église.

L'évêque de Québec l'avait dénoncée par des mandements si énergiques, qu'ils avaient soulevé des protestations. Dans celui de cette année il empruntait des accents prophétiques :

« Ce qui doit nous faire craindre, disait-il, ce sont les divertissements profanes auxquels on s'est livré avec plus de fureur que jamais; ce sont les excès intolérables dans les jeux de hasard, ces déguisements impies en dérision ou, pour mieux dire, en haine de la religion; ce sont les crimes plus que jamais multipliés dans le cours de cet hiver. Voilà ce qui nous oblige à tout craindre et à vous annoncer que Dieu lui-même est irrité; que sa main est levée pour nous frapper, et qu'en effet nous le méritons. Oui, nous le disons à la face des autels et dans l'amertume de notre cœur, ce n'est pas le nombre de nos ennemis, ce ne sont pas leurs efforts qui nous effrayent et qui nous font envisager les plus grands malheurs, tant pour l'État que pour la religion. Voilà la dix-huitième année révolue que le Seigneur nous a appelé, quoique indigne, à la conduite de ce vaste diocèse. Nous vous avons vus avec douleur souffrir souvent de la famine et de la maladie et presque toujours en guerre; mais cette année nous paraît à tous égards la plus triste et la plus déplorable, parce que, en effet, vous êtes plus criminels. Avait-on jamais entendu parler de tant de rapines honteuses? Avait-on vu dans cette colonie des maisons consacrées, pour ainsi dire, publiquement au crime? Avait-on vu tant d'abominations? Dans tous les États la contagion est presque générale[1]. »

[1] *Mandement du 18 avril 1759.* Montcalm se sentit piqué à la lecture de ce mandement. « Le saint



Mgr de Pontbriand ne tarda pas à voir fondre sur son diocèse les fléaux qu'il avait prévus, et il en mourut de chagrin.

Après le départ de Bougainville, toute la population, dont le sort dépendait de son voyage, l'avait suivi en imagination, se demandant avec anxiété s'il éviterait les croisières anglaises et parviendrait en France. Son vaisseau faillit périr avant



Montcalm avait repris ses assiduités au salon de Mme de Beaubassin.

de prendre la haute mer et essuya une succession de tempêtes qui le mirent plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Bougainville ne s'imaginait pas devenir le grand navigateur connu du monde entier quand il écrivait :

« Oh! qu'Horace avait raison de dire : *Illi robur et æs triplex, circa pectus erat...* Je serais bien tenté de pardonner à Énée les larmes qu'il verse dans les tempêtes. Un héros peut bien l'être et avoir peur de se noyer... O trois et quatre fois heureux le jardinier qui plante ses choux! car il a toujours un pied à terre, et l'autre n'en est éloigné que du fer d'une bêche.

évêque de Québec vient de donner un mandement pour ordonner des prières publiques et demander à Dieu notre conversion. Le saint évêque aurait dû se dispenser d'y parler des mascarades indécentes qu'il prétend y avoir eu cet hiver à Québec. Il aurait dû aussi entrer en moins de détails sur le danger où est la colonie.» (*Journal de Montcalm.*)

« Le vendredi (1er décembre), l'équipage fit un vœu et se cotisa pour une messe solennelle à l'arrivée de la première terre, afin d'obtenir changement de temps. Qu'on juge par cette démarche de cette gent indévote combien notre situation était mauvaise. »

Une dernière tempête fut sur le point de briser le vaisseau sur les côtes de France.

« L'équipage, dit-il, voua d'aller processionnellement nu-pieds et en chemise entendre la messe déjà promise... à la première terre où le vaisseau aborderait[1]. »

On aperçut les côtes de France en face du port d'Ouessant. Le 22 décembre, deux jours après son arrivée à Paris, Bougainville écrivit à la marquise de Saint-Véran :

« Madame, M. le marquis de Montcalm, duquel je me suis séparé le 20 octobre, jouissait d'une très bonne santé... Dans ce moment où je ne me reconnais pas encore, je n'ai que le temps de vous faire part de l'extrême joie que j'ai de voir que tout le monde (et j'en ai déjà vu beaucoup, et à la cour et à la ville) rend justice à monsieur votre fils. Il est ici aimé, respecté; il étonne même. Que je le voudrais à portée de jouir lui-même ici de sa réputation et de ses succès!... Je vais aujourd'hui m'établir à Versailles. J'y suivrai tout ce dont M. le marquis de Montcalm m'a chargé, et j'aurai l'honneur de vous instruire de tout aussitôt que je l'aurai. »

Le 16 janvier, il ajoutait :

« Depuis le moment de mon arrivée je n'ai pas quitté Versailles, et j'y ai suivi avec toute la chaleur et la patience dont j'ai été capable les affaires tant publiques que particulières dont mes généraux m'ont chargé. »

Bougainville déploya tout le zèle dont il se targuait; mais il fut complètement berné à la cour, et il devait l'être avec les dispositions d'esprit qu'il y apportait. Au lieu d'un émissaire passionné et partisan comme lui, il aurait fallu un homme froid et impartial comme Lévis; ou du moins, puisque Lévis était indispensable au Canada, un homme de sa trempe qui se fût mis au-dessus des querelles de partis pour n'envisager que le bien général. Bougainville songea avant tout à se faire l'avocat de l'armée au détriment de la colonie. Il commença par épouvanter la cour par l'exposé des dépenses et des concussions trop réelles qui s'y faisaient. La cour, qui ne cherchait qu'un prétexte pour abandonner le Canada, saisit avidement celui-ci. Qu'étaient-ce cependant que les dépenses? Qu'était-ce même que le péculat, quand il s'agissait de garder à la France un continent? Le budget de Mme de Pompadour était à lui seul plus considérable que celui du Canada[2].

Bougainville avait soumis aux ministres un exposé clair et concis, résumant les différents mémoires que Montcalm l'avait chargé de présenter. Il faisait d'abord un parallèle entre les forces des deux parties belligérantes : d'un côté les Anglais, avec plus de trois cent cinquante lieues de côtes ouvertes aux secours d'Europe, allaient avoir sous les armes, au printemps, soixante à quatre-vingt mille hommes, dont vingt ou trente mille de la vieille Angleterre, tous abondamment pourvus de muni-

[1] Bougainville, *Journal de navigation de Québec en France.*

[2] Si on y comprend surtout ce qu'a coûté sa politique. L'Angleterre n'hésita pas à dépenser deux milliards de francs (quatre-vingts millions sterling) pour l'acquisition du Canada. (*Lettre de lord Chesterfield*, 13 novembre 1762.) Il faut ajouter à ce chiffre les dépenses faites pour le même objet par chacune des colonies anglaises.



tions de bouche et de guerre; de l'autre les Français, à peine accessibles par le Saint-Laurent, « avec trois mille quatre cents soldats de la ligne, douze cents de la marine, et au plus cinq ou six mille miliciens » manquant de tout, même de poudre, « au point que si les Anglais viennent à Québec, on n'a pas de quoi tirer du canon six jours. »

Dans la seconde partie du mémoire, il exposait les besoins les plus impérieux pour continuer la guerre, recommandait l'incorporation de la milice dans l'armée régulière, et demandait au moins quinze cents hommes de recrues, en y comprenant des ingénieurs, des canonniers et des armuriers, avec autant de vivres et de munitions que possible. Enfin il suggérait, en prévision de l'abandon du Canada, un plan de retraite sur la Louisiane, pour conserver au moins un pied à terre en Amérique[1].

On répondit à ces demandes par des éloges et des compliments *aux braves soldats du Canada*. On prodigua les grades et de stériles honneurs. Bougainville eut des audiences du roi. Il se mit aux pieds de Mme de Pompadour; mais il n'obtint aucun secours efficace.

Le ministre Berryer, ennuyé de ses sollicitations, lui adressa un jour cette incroyable boutade :

« Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries.

— On ne dira pas, du moins, que vous parlez comme un cheval, » répondit cavalièrement Bougainville.

Montcalm fut élevé au grade de lieutenant général avec de beaux appointements, et décoré du cordon rouge; Vaudreuil fut nommé grand-croix de Saint-Louis; Lévis, maréchal de camp; Bourlamaque et Senezergues, brigadiers; Bougainville, colonel et chevalier de Saint-Louis. « On ne sait, disent les ***Mémoires sur le Canada,*** ce qui mérita au sieur de Bougainville le grade de colonel; car il ne fit aucune action de remarque. On attribua son avancement à la faveur de Mme de Pompadour, ce qui tint lieu de mérite. »

La cour distribua beaucoup d'autres « grâces », fit un grand nombre de promotions; mais elle oublia d'envoyer du pain aux colons affamés. On annonça un envoi de vingt-cinq mille quarts de farine et d'autant de lard; mais tout se réduisit à six mille quarts; le reste était pour le compte de la Société. « Pour toutes troupes, on expédia trois cents hommes de recrues, quatre ingénieurs, vingt-quatre canonniers, ouvriers et armuriers, avec des armes et des munitions pour la campagne[2]. »

Bougainville, grisé par les honneurs qu'il avait reçus, quitta Paris avec l'illusion d'un beau succès. De Blaye où il s'était arrêté en se rendant à Bordeaux, il écrivit à Montcalm une lettre confidentielle chiffrée, où il lui annonçait le résultat de sa mission : « L'incorporation de la milice approuvée et recommandée, retraite à la Louisiane admirée, non acceptée... La magie des sauvages, leur caractère, celui des Canadiens, les âneries, jalousies, intérêts, friponneries bien développées. La cour furieuse de la dépense. Lettre forte à M. Bigot. M. Péan déconcerté[3]. M. Vaudreuil, connu sans talents, sera soutenu par la marine.

« Battez-vous jusqu'à extinction; mais, si vous ne perdez pas tout, prétendez

[1] *Collect. Lévis.* — Bougainville, *Mémoires à la cour*, 12 janvier 1759.
[2] *Lettres de la cour de Versailles. Bougainville à Montcalm*, p. 112.
[3] Le chevalier Péan avait passé en France l'automne précédent.

à tout; vous êtes l'homme du jour... Doreil arrivé un mois après moi, tout étant fini, est toujours le même, a eu la croix de Saint-Louis.

« Le roi nul, Mme la marquise toute-puissante, premier ministre. On lui avait dit que vous étiez trop vif; j'ai détruit l'impression; a toutes bontés pour moi.

« Toujours à la cour, j'ai peu vu les gens de Paris... Enfin ne perdez pas tout, et vous serez tout. Vous n'avez ni ennemi, ni même aucun jaloux... Je vous nommerais toute la France, si je voulais nommer toutes les personnes qui vous aiment et vous veulent maréchal de France. Les petits enfants savent votre nom, et le *Te Deum* chanté pour l'affaire de Carillon doit vous faire plaisir et aux troupes, car le roi dit dans sa lettre : *Mes braves soldats du Canada...*

« Le roi, en me faisant le même jour colonel et chevalier de Saint-Louis a dit qu'il faisait là une chose extraordinaire, mais qu'il le faisait exprès. Vous portez bonheur à ce dont vous vous mêlez. »

Bougainville rédigea en même temps une autre lettre qui pouvait être communiquée au marquis de Vaudreuil.

Quant à son ami et son compagnon de jeux M. Bigot, il aurait été rappelé immédiatement et mis en jugement, sans l'influence de M. de Puysieux et du maréchal d'Estrées, ses parents. M. Berryer envoya un commissaire, M. Querdisien-Trémais, examiner ses comptes, et lui écrivit : « On vous attribue directement d'avoir gêné le commerce dans le libre approvisionnement de la colonie. Le munitionnaire général s'est rendu maître de tout, et donne à tout le prix qu'il veut. Vous avez vous-même fait acheter pour le compte du roi, de la deuxième et troisième main, ce que vous auriez pu vous procurer de la première, à moitié meilleur marché. Vous avez fait la fortune des personnes qui ont des relations avec vous, par les intérêts que vous avez fait prendre dans ces achats et dans ces entreprises. Vous avez l'état le plus splendide et le plus grand jeu au milieu de la misère publique... Je vous prie de faire de très sérieuses réflexions sur la façon dont l'administration qui vous a été confiée a été conduite jusqu'à présent. Cela est plus important que peut-être vous ne le pensez... »

Le vaisseau du capitaine Canon, qui portait Bougainville et convoyait la flotte du munitionnaire, fit une assez courte traversée, échappa aux poursuites des croiseurs anglais, mais fut retenu pendant dix-huit jours dans les brumes et les glaces du golfe. Avril avec ses avalanches de pluie et de soleil, avec ses alternatives de giboulées et de chauds effluves, avait gonflé toutes les rivières et amené la débâcle du Saint-Laurent, pendant que les vaisseaux, impatiemment attendus, remontaient lentement le cours du fleuve. Enfin, le 10 mai, ils jetèrent l'ancre dans la rade de Québec. La nouvelle s'en répandit en quelques jours jusqu'à Montréal et Carillon. C'était le premier événement de cette fameuse campagne de 1759, dont le dernier devait changer la face du continent américain.

« Jamais joie ne fut plus générale, dit le capitaine de Foligné; elle ranima le cœur de tout un peuple qui, pendant le cours d'un hiver des plus durs, avait été réduit à un quarteron de pain et une demi-livre de cheval. »

Dans quelles dispositions d'esprit Montcalm reçut-il les messages de France? Il l'écrivait à sa femme peu de jours auparavant. « L'ennui ne tue pas, et je le vois bien; ma santé a été médiocre cet hiver; quelquefois mon estomac, fluxion sur un œil, mais ce n'a été que des misères. Je me flatte cependant de soutenir les fatigues d'une campagne où il y aura travail d'esprit et travail de corps. Je voudrais



avoir un grain de foi suffisant pour multiplier les hommes et les vivres. Cependant j'espère en Dieu; il a combattu pour moi le 8 juillet. Au reste, que sa volonté soit faite! Je mène ici une vie désagréable, je me ruine. Et incertain toujours si les nouvelles de France me consoleront, je les attends avec autant d'effroi que d'impatience. Être huit mois sans en recevoir! Et qui sait si nous en recevrons beaucoup cette année? Ah! s'il m'arrive quelque récompense, et le triste avantage de figurer une ou deux fois par an dans les gazettes, que je l'achète cher!... On ne peut t'aimer plus tendrement, mon cœur; et quand mon retour?... Le moment où je vous reverrai sera le plus beau de ma vie. »

L'impassible Lévis ne laissait paraître aucune de ces tristesses. L'extrémité du péril semblait, au contraire, le mettre en verve. C'est précisément à cette date qu'il priait sa grande amie et parente, la maréchale de Mirepoix, de lui choisir une femme si cela lui plaisait, quoiqu'il eût, dit-il, peu de goût pour le mariage.

« J'ai appris avec un très grand plaisir que vous m'aviez fait accorder le grade de maréchal de camp, ce qui me met à portée de prétendre à tout; et je suis actuellement susceptible de plusieurs grâces, comme d'être lieutenant général, inspecteur, d'avoir un gouvernement et même d'être fait cordon bleu; il y en a toujours eu dans ma famille, et malheureusement il n'y en avait plus. On pourrait bien s'aviser de me faire cordon rouge à la première occasion, sans que je le demande. Je vous supplie d'avance de prévenir les ministres que je n'en veux pas, parce que c'est comme une exclusion du cordon bleu. »

Au maréchal de Belle-Isle, Lévis annonçait avec une parfaite sûreté de coup d'œil :

« Quoiqu'il paraisse que nous allons être vivement attaqués, je ne crains pas que les ennemis puissent nous réduire dans une seule campagne. Nous devons tout attendre de la valeur des troupes, de la bonne volonté des Canadiens et de la bonne disposition où les sauvages sont à notre égard. Je vis dans la meilleure intelligence avec MM. le marquis de Vaudreuil et de Montcalm; ils font l'un et l'autre cas de mes avis. Je pense qu'il faudra nous défendre pied à pied et nous battre jusqu'à extinction. »

Bougainville, en embrassant son général, espérait n'avoir à lui annoncer que des joies de famille; mais, au moment de son départ, il avait appris la mort d'une de ses filles. Laquelle? On n'avait pu le lui dire. « Je crois, écrivait le père désolé, que c'est la pauvre Mirette qui me ressemblait et que j'aimais fort. »

Montcalm ne devait jamais éclaircir ce doute.

Le maréchal de Belle-Isle, dans la dépêche qu'il lui adressait, dissimulait mal son embarras en lui annonçant l'abandon de la France, que le petit nombre de troupes expédiées ne rendait que plus apparent.

« Outre, disait-il, qu'elles augmenteraient la disette des vivres que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage; et comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables, pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans ce continent. »

« Le rouge ne vous monte-t-il pas au front en lisant cette lettre, dit un écrivain français de nos jours, et croyez-vous qu'il ait pu se trouver, dans notre fier pays



de France, un conseil de ministres pour la rédiger, un secrétaire d'État pour la signer[1]? »

« Quoique cette conduite déliât les Canadiens de la fidélité qu'ils devaient à la France, puisqu'elle reconnaissait elle-même la supériorité absolue des Anglais en Amérique, pas un cependant ne parla de rendre les armes; ils avaient encore du sang à verser et des sacrifices à faire pour cette ancienne patrie d'où sortaient leurs pères. S'il y eut des paroles de découragement, elles partirent plutôt du rang de l'armée que des rangs des colons[2]. »

« Comme il faut s'attendre, continuait Belle-Isle dans sa dépêche, que tout l'effort des Anglais va se porter sur le Canada, et qu'ils vous attaqueront par les différents côtés à la fois, il est nécessaire que vous borniez votre plan de défensive aux points les plus essentiels et les plus rapprochés, afin qu'étant rassemblés dans un plus petit espace de pays, vous soyez toujours à portée de vous entre-secourir, vous communiquer et vous soutenir.

« Il est de la dernière importance de conserver un pied dans le Canada, quelque médiocre qu'en soit l'espace que vous pourriez conserver; car, si nous l'avions une fois perdu en entier, il serait impossible de le ravoir.

« C'est pour remplir cet objet que le roi compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté, et que vous mettrez en œuvre toute votre industrie, et que vous communiquerez les mêmes sentiments aux officiers principaux, et tous ensemble aux troupes qui sont sous vos ordres... J'ai répondu de vous au roi, et je suis bien assuré que vous ne me démentirez pas, et que pour le bien de l'État, la gloire de la nation et votre propre conservation vous vous porterez aux plus grandes extrémités plutôt que de jamais subir des conditions aussi honteuses qu'on a faites à Louisbourg, dont vous effacerez le souvenir. La confiance du roi est entière dans votre personne et toutes les qualités qu'il vous connaît. J'y ai bien confirmé Sa Majesté par les témoignages que je lui ai rendus. »

Dans la détresse où l'on était au Canada, qu'étaient-ce que les maigres approvisionnements qui accompagnaient les recrues amenées par Bougainville? Les vingt-trois navires arrivés à Québec n'avaient procuré que le tiers de ce qui avait été demandé. « Mais le peu est précieux à qui n'a rien, » répondait Montcalm au ministre. Et il concluait avec un courage qui ne devait pas se démentir : « J'ose répondre d'un entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à périr. » Le gouverneur protestait des mêmes sentiments et mandait à la cour que la colonie entière était prête à mourir les armes à la main. Il disait vrai; car, malgré les vices de son administration, sa popularité était immense parmi les Canadiens, et il pouvait en obtenir tout ce qu'il voulait. Il était regardé avec raison comme le père du peuple. On savait qu'il était le seul de tous les gouvernants qui eût pris dans toutes les occasions la cause des colons, et que c'était en grande partie pour cela qu'il s'était attiré l'animadversion de l'armée. L'évêque et son clergé, dont l'influence était prépondérante, partageaient les mêmes sentiments. Mgr de Pontbriand et lui unirent leurs voix pour appeler le peuple aux armes. Tous les habitants devaient se tenir prêts à marcher au premier ordre avec leurs armes, leurs ustensiles et six jours de vivres. Un seul officier par compagnie devait rester à domicile avec les vieillards, les infirmes et les malades.

[1] X. Marmier, *Lettres sur l'Amérique*.
[2] Garneau, *Histoire du Canada*, t. II, p. 308.

« Cette campagne, disait le gouverneur, donnera aux Canadiens grandement matière de se distinguer; la confiance que j'ai en eux n'est point ignorée de Sa Majesté, que j'ai constamment informée de leurs services; ainsi elle s'attend à ce qu'ils feront tous les efforts qu'elle peut espérer de ses plus fidèles sujets; d'autant mieux qu'ils défendront leur religion, conserveront leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, et éviteront le cruel traitement que les Anglais leur préparent.

« De mon côté, ajoutait-il, je suis déterminé à ne consentir à aucune capitulation, convaincu des suites dangereuses qu'elle aurait pour tous les Canadiens. La chose est si certaine, qu'il serait incomparablement plus doux pour eux, leurs femmes et leurs enfants, d'être ensevelis sous les ruines de la colonie. »

Afin de connaître d'avance l'arrivée de la flotte anglaise, des sentinelles furent placées de pointe en pointe, depuis le bas du fleuve jusqu'à la Pointe-Lévis, avec ordre d'allumer des feux de signaux dès qu'elle apparaîtrait. Les habitants des paroisses des deux rives situées au-dessous de Québec devaient préparer des caches dans les bois, y bâtir des cabanes à la manière des sauvages pour abriter leurs femmes, leurs enfants, leurs malades, leurs bestiaux et même leur mobilier. Les curés avaient ordre, à l'approche de l'ennemi, d'enlever le saint Sacrement des églises, avec tous les vases sacrés et les objets précieux, de les transporter dans les lieux de refuge, et d'y continuer de remplir les offices de leur ministère auprès de leurs paroissiens.

La déportation des Acadiens, en 1755; l'enlèvement des habitants de l'île Royale et de l'île Saint-Jean qui venait d'avoir lieu; l'incendie de toutes les habitations de ces îles; celui de la côte de Gaspé jusqu'au Mont-Louis, d'où la flotte d'Amherst avait enlevé tous les habitants qui avaient pu être saisis: toutes ces déprédations faisaient craindre le même sort pour le reste du Canada. Les Canadiens se croyaient pris entre l'alternative ou de mourir en combattant, ou d'être proscrits comme leurs frères de l'Acadie.

L'évêque de Québec, qui avait la réputation d'un saint et qu'on savait attaqué d'une maladie mortelle, avait publié un mandement qui avait été écouté comme le testament du vénérable prélat. Il ordonnait des prières publiques, et recommandait à ses diocésains de se battre avec la même vaillance que leurs pères. Ils accouraient en foule dans les églises en attendant de courir sous les drapeaux.

Dès qu'on avait appris que les Anglais devaient envahir le Canada par trois côtés à la fois, en attaquant Québec à l'est, Carillon au sud et Niagara à l'ouest, on avait envoyé des ingénieurs mettre chacune de ces trois places dans le meilleur état de défense possible : Pontleroy à Québec, Desandrouins à Carillon, Pouchot à Niagara. Ce dernier avait ordre d'y relever de son commandement le capitaine de Vassan.

Les séductions qu'exerçaient les Anglais dans l'Ouest pour engager les tribus sauvages à se déclarer pour eux, ou du moins à rester neutres, avaient fait hâter le départ du capitaine Pouchot. Cet officier, qui prévoyait l'impossibilité de défendre le faible fort de Niagara contre les forces écrasantes qu'il allait avoir à combattre, ne consentit à partir que sur les sollicitations réunies de Montcalm et de Vaudreuil. En prenant congé de Montcalm, Pouchot lui dit : « Mon général, il y a apparence que nous ne nous reverrons plus qu'en Angleterre. » Les deux soldats ne devaient jamais se revoir. Dans six mois Montcalm ne serait plus, et Pouchot, appelé après la guerre d'Amérique à se battre en Corse, irait tomber sous la balle d'un guérilla.

Il était parti de Montréal (27 mars) à l'époque la plus dangereuse de l'année, la fonte des glaces. Cent cinquante-sept Canadiens, aux ordres de M. de Repentigny, l'accompagnaient. « Les glaces, dit Pouchot, manquaient sous les pieds, plus de trente Canadiens s'enfoncèrent. Heureusement, en se retenant aux glaces, ils remontaient dessus. Il ne périt personne par une espèce de miracle. »

Cent cinquante Canadiens, commandés par M. Marin, et cent cinquante soldats de la ligne, aux ordres de M. de Villiers, les rejoignirent à la Pointe-au-Baril, trois lieues au-dessus de la Présentation, où le capitaine Pouchot hâtait l'achèvement de deux barques armées de dix canons, qu'on y avait commencées l'automne précédent, dans le but de reprendre la supériorité sur le lac Ontario. A Niagara, le commandant se trouva à la tête de sept cents hommes, avec lesquels il avait ordre de réparer le fort et d'observer les mouvements des ennemis. S'ils osaient se hasarder dans le Saint-Laurent sans l'attaquer, il devait tomber sur leurs derrières avec toutes les forces réunies des différents postes échelonnés jusqu'aux Illinois, renforcés de tous les sauvages qui voudraient les suivre. On ne désespérait pas de rassembler à la tête du lac Ontario un effectif de trois mille hommes.

Le chevalier de La Corne commandait au pied du lac un corps d'observation de douze cents hommes, avec lequel il devait disputer le passage des Mille-Iles et tenir ensuite l'ennemi en échec aussi longtemps que possible, à la tête des rapides du Saint-Laurent.

Desandrouins était parti de Montréal un mois après Pouchot. Au fort Saint-Jean, il pressa la construction des quatre bateaux armés de canons, destinés à disputer aux Anglais la navigation du lac Champlain.

Lévis avait plus d'une fois attiré l'attention de Montcalm sur l'importance stratégique de l'île aux Noix, dans le cas d'une retraite de l'armée devant des forces supérieures. A quatre lieues au delà de Saint-Jean, « je reconnus, dit Desandrouins, suivant les ordres que j'en avais reçus de M. de Montcalm, la grande île aux Noix, qui est belle et bien boisée, et qui peut avoir de sept à huit cents toises de long sur cent cinquante de large. Elle est éloignée de cent toises de la côte est du lac, et de cent cinquante toises de celle de l'ouest. Les bords de cette île sont noyés actuellement; mais jamais l'eau n'arrive au milieu, qui est beaucoup plus élevé. »

Les observations de l'ingénieur Desandrouins confirmèrent Montcalm dans l'idée que lui avait inspirée Lévis de fortifier l'île aux Noix.

L'ouverture de la campagne amenait chaque jour des renforts à Carillon. M. de Langy venait d'arriver avec un parti de Canadiens et une centaine de sauvages. Les Anglais, toujours tardifs dans leurs mouvements, n'avaient pas encore pris pied à la tête du lac George. Desandrouins fut adjoint au parti de M. de Langy, fortifié d'une escouade de soldats aux ordres de M. de Louvicourt, commandant de l'artillerie, pour aller détruire ou emmener un grand nombre de berges et de bateaux qu'on y avait découverts.

Arrivé à la Chute, il fut impossible de faire avancer plus loin les sauvages, qui tinrent conseil sur conseil et s'amusèrent toute la journée « à tuer des loutres » le long de la rivière. Enfin le détachement franchit le lac, où il coula à fond une barque, brûla une grande quantité de rames et d'affûts, prit cinquante berges, vingt pierriers, beaucoup de fer et d'acier, enfin causa un dommage de plus de quarante mille livres, tout cela sous les yeux des éclaireurs ennemis. La hardiesse des Français ne se démentait pas sur ce champ de bataille illustré par tant d'actes

de bravoure. Les sauvages avaient découvert la piste d'un détachement de soldats anglais qu'ils n'avaient osé attaquer. Les Canadiens de Langy et les soldats de Louvicourt se mirent à leur poursuite, les cernèrent et les firent tous prisonniers, au nombre d'une quarantaine. Trois furent tués à la fin de l'action par les sauvages, malgré tous les efforts des Français.

L'arrivée de Bourlamaque, investi du commandement de l'armée de Carillon, forte de deux mille hommes, et dont l'arrière-garde faisait étape le long du lac Champlain, accéléra les travaux de défense. Les ateliers furent organisés, et tous les bataillons de la ligne et de la milice fournirent des travailleurs. On y mettait la dernière main quand arrivèrent les nouvelles de France apportées par Bougainville.

Québec paraissait le point le plus menacé. Bourlamaque reçut ordre de faire sauter les forts de Carillon et de Saint-Frédéric si l'ennemi se présentait avec des forces trop considérables, et de se replier sur l'île aux Noix, où il devait sans délai faire commencer des retranchements.

A Québec, où les travaux de fortifications dirigés par Pontleroy avaient d'abord été poussés avec lenteur, la certitude d'une prochaine attaque avait mis toute la population sur pied. Soldats et citoyens, rivalisant de zèle, se mirent à l'ouvrage avec une furieuse activité. Du centre de la colonie où il se trouvait à Montréal, Montcalm suivait toutes les opérations, prêtant l'oreille à tous les bruits, prêt à se lancer, au premier signal, vers l'endroit où apparaîtrait la première des trois armées envahissantes.

IX

SIÈGE DE QUÉBEC. — VICTOIRE DE MONTMORENCY

Le 16 février 1759, durant une de ces soirées froides et brumeuses qui pèsent habituellement sur la ville de Londres à cette époque de l'hiver, le général Wolfe était descendu à la résidence de William Pitt, qui venait de lui confier l'expédition prête à faire voile pour mettre le siège devant Québec. La veille de son départ, Pitt, qui désirait lui réitérer ses dernières instructions, l'avait prié à dîner en compagnie d'un seul autre convive, lord Temple. A la fin de la soirée, Wolfe, surexcité sans doute par ses propres pensées, par les grands intérêts en jeu et par la présence des deux hommes d'État avec qui il était en tête-à-tête, se laissa emporter à son impétuosité naturelle, et, quoiqu'il eût été très sobre de vin durant le repas, il finit par se livrer à d'étranges bravades. Il se leva, sortit son épée, en frappa du pommeau la table, la brandit en faisant le tour de la salle et en disant les grandes choses que cette épée allait accomplir. Les deux ministres restèrent confondus de cette sortie si inusitée chez un homme de sens et de raison. Quand Wolfe fut parti, et que le bruit de sa voiture se perdit dans la rue, Pitt parut un instant ébranlé dans la haute opinion qu'il s'était faite du jeune général. Levant les yeux et les mains au ciel, et s'adressant ensuite à lord Temple :

« Grand Dieu! s'écria-t-il, dire que j'ai confié le sort du pays et de mon administration à de telles mains! »

Lord Mahon, qui rapporte cet incident dans son *Histoire d'Angleterre,* assure l'avoir appris de lord Grenville, son parent, homme doux et bienveillant, à qui lord Temple lui-même l'avait raconté... Ce trait, ajoute l'historien, confirme le propre témoignage de Wolfe, lequel avoue qu'il ne paraissait pas avec avantage dans les circonstances ordinaires de la vie. Parfois l'excès de la timidité fait tomber dans l'excès contraire; aussi, conclut Mahon, faut-il être indulgent pour un écart momentané qui peut très bien s'allier avec une vraie habileté et un mérite réel.

Serait-ce la rumeur de cet incident qui aurait fait dire au duc de Newcastle, en présence de George II, que le nouveau général de Pitt était un fou enragé?

« S'il est enragé, repartit le vieux roi, j'espère qu'il mordra quelques-uns de mes généraux. »

Quelques jours après son retour d'Amérique, Wolfe était allé prendre les eaux de Bath pour refaire sa santé plus que jamais compromise.

« Je me suis établi en face du square, écrivait-il à son père, pour avoir plus de tranquillité, plus d'air, et être plus près de la campagne. Les femmes n'ont rien de remarquable ici, les hommes non plus. Il faut toutefois qu'un homme soit bien difficile à plaire pour ne pas trouver quelqu'un qui lui convienne. »

Wolfe ne tarda pas à aimer le séjour de Bath : c'est là, paraît-il, qu'il renouvela ses intimités avec Mlle Catherine Lowther. Il lui offrit sa main ; elle l'accepta. Elle lui donna son portrait, qu'il emporta en Amérique et qu'il porta sur lui jusqu'à la veille de sa mort.

Les heures dévouées au sentiment ne détournaient nullement le jeune officier de son devoir militaire. Peu de jours auparavant, écrivant à son ami le lieutenant-colonel Rickson, il découvrait le fond de sa pensée sur la dernière expédition.

« Je ne trouve pas que nous avons été heureux cette année en Amérique. Nos forces étaient tellement supérieures à celles de l'ennemi, que nous pouvions espérer de plus grands succès... Il me semble que ce n'aurait pas été une tâche très difficile d'obliger le marquis de Montcalm de mettre bas les armes, et conséquemment de livrer tout le Canada... Entre nous soit dit, notre tentative de débarquer là où nous l'avons fait était téméraire et sans jugement; notre succès, à mes yeux, a été inattendu et immérité. Il n'y a pas eu de prodigieux efforts de courage dans cette affaire; un officier et trente hommes auraient rendu impossible notre débarquement là où nous l'avons exécuté. Nos autres opérations ont été lentes et traînantes autant que cette tentative avait été malavisée et désespérée; mais ceci est pour votre information particulière seulement.

« Nous avons perdu du temps au siège, encore plus après le siège, et fait des bévues depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne.

« J'ai écrit aujourd'hui à M. Pitt qu'il peut disposer de mon fragile squelette comme il lui plaira, et que je suis prêt à toute entreprise à la portée et dans les limites de mon habileté et de mon adresse. Je suis dans un très mauvais état de santé, pris à la fois par la gravelle et par le rhumatisme ; mais j'aime mieux mourir que de refuser aucune espèce de service qui se présente. »

Quand Wolfe blâmait si sévèrement l'heureuse faute commise à Louisbourg, qu'aurait-il pensé si on lui eût dit que lui-même ne prendrait Québec qu'à la condition de commettre une faute semblable? Le peu de jours qu'il eut encore à

séjourner en Angleterre se passèrent entre les préparatifs de l'embarquement et les attentions filiales. Son père, vieillard septuagénaire, usé par la guerre; sa mère, dont la santé avait toujours été chancelante, lui causaient de vives inquiétudes. Lui-même n'en inspirait pas moins à ses parents. Les uns et les autres, réfléchissant à leurs fragiles existences, songeaient au peu de chance qu'ils avaient de se revoir, et cette pensée répandait sur leurs épanchements la mélancolie des éternels adieux.

« Tout ce que je souhaite pour moi, disait-il, est d'être prêt en tout temps à rencontrer d'un œil ferme le sort qu'on ne peut éviter, et à mourir avec honneur et grâce quand l'heure viendra. » Il fut exaucé au delà de ses rêves.

Wolfe devait avoir sous ses ordres trois brigadiers : Monckton, Townshend et Murray. Chacun d'eux était plus âgé que lui, quoique dans la vigueur de la jeunesse. Pitt lui avait laissé le choix de ses principaux officiers; mais Townshend, qui avait intrigué pour faire partie de l'expédition, lui avait été imposé. C'était un grand seigneur hautain, prétentieux, moqueur, passant une partie de son temps à faire la caricature de ses chefs. Il avait de la bravoure, du talent, ne manquait pas de bonnes qualités, mais se rangeait toujours du côté des mécontents. Walpole, dans ses mémoires sur le règne de George III, prétend qu'il mit tout en œuvre pour traverser les plans de Wolfe. Monckton et Murray étaient d'un tout autre caractère. Monckton, esprit large, droit et modeste, passait pour un parfait gentilhomme. Il avait malheureusement joué un triste rôle lors de l'expulsion des Acadiens, en 1755. James Murray s'était attiré l'admiration et l'amitié de Wolfe par sa valeur et son activité au siège de Louisbourg. Il devint le second gouverneur anglais du Canada. Son plus bel éloge est dans la bouche des Canadiens français, à qui son nom est resté cher, malgré les temps difficiles qu'il eut à traverser. Un autre ami de Wolfe, son premier officier d'état-major, le lieutenant-colonel Carleton, était destiné, après la conquête, à graver son souvenir en lettres d'or dans nos annales. Guy Carleton, plus tard lord Dorchester, sut si bien se faire aimer des Canadiens, les commanda avec tant de sagesse et de prudence, que l'Angleterre le nomma à quatre reprises différentes gouverneur du Canada.

Dans la soirée du 17 février, le vaisseau amiral *le Neptune,* de quatre-vingt-dix canons, sorti le même jour de Spithead, à la suite de la flotte anglaise, cinglait le long des côtes de l'Angleterre. Wolfe, debout sur le pont, cherchait à oublier la pensée du mal de mer qui commençait à le tourmenter, en regardant s'allumer l'un après l'autre les falots des navires qui bientôt étoilèrent tout l'horizon. Ce vaste armement, vingt-deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, dix-neuf autres bâtiments de guerre et un nombre immense de transports, étaient aux ordres de l'invalide officier de trente-deux ans dont Pitt avait deviné le génie.

La destination de la flotte était Louisbourg; mais, à son arrivée en face du Cap-Breton, elle trouva la rade fermée par des champs de glace, qui obligèrent l'amiral Saunders d'aller, en attendant qu'elle fût libre, chercher un refuge à Halifax. Deux autres escadres étaient parties d'Angleterre peu de jours auparavant : celle de l'amiral Holmes, en route pour New-York, d'où elle devait amener des renforts à Louisbourg; celle de l'amiral Durell, qui venait croiser à l'entrée du Saint-Laurent, pour intercepter tout secours de France. Ce ne fut qu'au milieu de mai que la flotte put entrer dans le havre de Louisbourg.

A peine Wolfe y avait-il mis pied à terre, qu'il apprit la mort de son père.

« Je suis profondément affligé, écrivait-il à son oncle, qu'il n'ait pas été en

mon pouvoir de l'assister dans sa maladie, et de consoler ma mère dans sa douleur. »

Dans la suite de la lettre où Wolfe annonça quel était son plan d'attaque sur Québec, on voit qu'il ne prévoyait pas la résistance qu'il allait y rencontrer, quoique peu de jours auparavant il eût écrit à Pitt que « au Canada chaque homme était soldat ».

« Nous avons ordre d'attaquer Québec : une très jolie opération. L'armée est de neuf mille hommes : dix bataillons, trois compagnies de grenadiers, quelques-unes de la marine,... et six des rangers de l'Amérique du Nord nouvellement levées, incomplètes et les plus mauvais soldats de l'univers. Les troupes régulières du Canada consistent en huit bataillons de vieille infanterie, environ quatre cents hommes par bataillon, et quatre compagnies de la marine ou troupes de la colonie, quarante hommes par compagnie. Ils peuvent réunir huit à dix mille Canadiens et peut-être mille Indiens. Comme ils sont attaqués du côté de Montréal par douze mille combattants effectifs, il faut absolument qu'ils divisent leurs forces; mais, comme la perte de la capitale implique celle de la colonie, leur principale attention sera là. Par conséquent, je compte que nous trouverons à Québec six bataillons, quelques compagnies de la marine, quatre ou cinq mille Canadiens et quelques Indiens, en tout un nombre peu inférieur à celui de leur ennemi... La ville de Québec est pauvrement fortifiée, mais le terrain autour est montagneux. Pour investir la place et couper toute communication avec la colonie, il sera nécessaire de faire camper notre droite sur la rivière Saint-Laurent, et notre gauche sur la rivière Saint-Charles. De la rivière Saint-Charles à Beauport, la communication devra être tenue ouverte par des postes et des redoutes fortement retranchés.

« L'ennemi peut passer cette rivière à marée basse, et il sera à propos de nous établir avec de petits postes retranchés depuis la Pointe-Lévis jusqu'à la Chaudière. Ce sera l'affaire de nos forces navales de nous rendre maîtres de la rivière tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Si je trouve que l'ennemi est fort audacieux et bien commandé, je procéderai avec la dernière précaution et circonspection pour donner le temps à M. Amherst de faire usage de sa supériorité. S'ils sont timides, faibles et ignorants, nous les pousserons avec plus de vivacité, afin de pouvoir, avant que l'été soit fini, assister le commandant en chef. Je compte que nous aurons un vif engagement au passage de la rivière Saint-Charles, à moins que nous puissions faire monter à la dérobée un détachement en haut de la rivière et le débarquer trois, quatre, cinq milles ou plus au-dessus de la ville, et avoir le temps de nous y retrancher si fortement, qu'ils n'oseront nous attaquer[1]. »

Des brumes presque continuelles retardèrent la flotte à Louisbourg. Enfin, le 6 juin, les derniers transports levèrent l'ancre. Pendant qu'ils cinglaient hors de la rade, les soldats attroupés sur le pont faisaient retentir les rochers voisins de leurs cris de joie; les officiers, non moins enthousiastes, échangeaient des santés entre eux en saluant d'avance « les couleurs britanniques sur tous les forts, ports et garnisons de l'Amérique[2] ».

Le 11, du haut des falaises de Gaspé, les sentinelles françaises reconnurent l'escadre aux blancheurs lointaines qui éclairaient l'horizon. Avant la fin du jour,

[1] Wright, *Life of Wolfe*, p. 497 et suiv.
[2] *Knox's Journal*, p. 279.



les innombrables navires aux ailes éployées comme des vautours doublèrent le cap des Rosiers.

L'avant-garde, composée des dix vaisseaux de l'amiral Durell, venait alors de jeter l'ancre au mouillage de la Prairie, entre l'île aux Coudres et les Éboulements. Durell n'avait réussi à capturer que trois navires et quelques chargements de provisions.

Il avait à son bord un pilote français appartenant à une ancienne et honorable famille du Canada, dont le nom est resté flétri comme celui d'un traître. Jean-Denis de Vitré avait été pris en mer, et, s'il faut en croire son propre témoignage, forcé sous peine de mort de diriger l'escadre. Au reste, il n'était pas le seul à subir cette dure nécessité; car en entrant dans le fleuve l'amiral avait arboré le pavillon français et fait les signaux d'usage pour appeler les pilotes. Ceux-ci avaient aussitôt lancé leurs chaloupes à la mer et ne s'étaient aperçus de leur méprise que lorsque, montés sur les navires, ils avaient été faits prisonniers.

A sept heures du soir, le 22 mai, Montcalm était descendu à son hôtel de la rue des Remparts, harassé d'une marche de soixante lieues qu'il venait de faire tout d'une haleine, et irrité plus que jamais contre Vaudreuil, qui l'avait retenu malgré lui à Montréal, jusqu'à l'arrivée des dernières dépêches de la cour. « Il eut sur-le-champ une conférence avec l'intendant, dont il résulta qu'il n'y avait rien de prêt[1]. »

Dès l'automne de 1757, Montcalm avait fait, comme on l'a vu, en prévision d'un siège, l'inspection des environs de Québec, des deux côtés du fleuve jusqu'au cap Tourmente, car les fortifications de la ville n'étaient pas même « à l'abri d'un coup de main ». Sa situation, dit-il, « aurait dû inspirer à tout autre ingénieur que M. de Léry des ressources admirables pour en faire une bonne place; mais il semble qu'il s'est attaché, en dépensant des sommes immenses, à détruire les avantages que la nature avait prodigués à sa situation. »

Les remparts du côté de la campagne n'étaient formés « que d'un très faible mur » sans parapets, sans un seul canon qui pût battre la plaine. On n'avait pas même songé à les protéger à l'extérieur par des ouvrages avancés. Le plan de Montcalm avait été dès lors d'empêcher une descente de l'ennemi au seul endroit qui lui paraissait accessible, la côte de Beauport, où la rive nord s'allonge en pente douce, coupée à droite par la rivière Saint-Charles, à gauche par la rivière et la chute de Montmorency, d'y masser ses troupes et d'y établir un camp retranché.

Vaudreuil avait écrit à peu près dans le même sens au ministre, le 1er avril précédent :

« Suivant ce que j'aurai, tant en troupes, milices, sauvages et gens de mer, je ferai mes dispositions, soit pour m'opposer à la descente de l'ennemi à l'île d'Orléans, ou pour me réduire à l'attendre au passage de la rivière de Montmorency jusqu'à Québec, et depuis Québec jusqu'à la rivière du Carrouge...

« Quelques efforts que fassent les Anglais, je me flatte... que la valeur des troupes, les intérêts personnels des colons, leur attachement au roi, le nombre de

[1] *Journal de Montcalm*. Montcalm en rejette à tort la faute sur Vaudreuil et en appelle aux témoignages de l'ingénieur Pontleroy, « qui, dit-il, n'a rencontré que des obstacles. » Or Pontleroy dit lui-même : « Le marquis de Vaudreuil m'a laissé le maître de faire ce que je jugerais nécessaire. Je vais, ajoute-t-il à M. de Moras, faire travailler à l'indispensable en attendant vos ordres. » (*Lettre au ministre*, 15 mai 1758.)



sauvages que nous aurons, toutes ces forces réunies et animées du même désir, rendront la conquête de cette colonie bien difficile, pour ne pas dire impossible. »

Le 8 mai suivant, Vaudreuil ajoutait :

« Quelque triste et critique que soit notre situation, je n'ai pas moins de confiance en mes dispositions pour faire face à l'ennemi de tout côté, autant que nos moyens peuvent le permettre. Le zèle dont je suis animé pour le service du roi me fera toujours surmonter les plus grands obstacles. Je prends les plus justes mesures pour bien recevoir l'ennemi, quelque part qu'il veuille nous attaquer.

« Permettez, monseigneur, que je vous supplie de vouloir bien assurer Sa Majesté qu'à quelque dure extrémité que je puisse être réduit, mon zèle sera aussi ardent qu'infatigable; que je ferai jusqu'à l'impossible pour que nos ennemis ne fassent aucun progrès nulle part, ou pour du moins le leur faire acheter extrêmement cher. »

Si Vaudreuil ne gardait pas devant l'ennemi la résolution qu'il avait dans son cabinet, il est certain du moins qu'il exprimait celle de la colonie tout entière.

Le lendemain de son arrivée, Montcalm convoqua au palais de l'intendant tous les capitaines de frégates et de navires, avec les officiers de port. A leur tête, on remarquait le capitaine Vauquelin, le héros de Louisbourg, aussi habile dans les conseils qu'intrépide au combat.

Là aussi se trouvait le vieux capitaine connu de tout le monde sous le nom du *bonhomme* Pellegrin, un peu sourd, mais encore actif et d'une expérience consommée. C'était lui qui avait servi de pilote à l'escadre sur laquelle étaient venus Montcalm et son corps de troupes. Toujours en mer depuis lors, il était devenu l'homme de confiance de tous les officiers, qui le chargeaient de leurs messages pour leurs familles, et qui en recevaient les réponses à son retour.

A la première demande qui fut faite par le général dans le conseil, tous décidèrent d'un commun accord de mettre trois cents matelots à la disposition du génie pour travailler aux lignes de défense tracées le long de la rivière Saint-Charles. Le capitaine Duclos se chargea de construire une batterie flottante, des carcassières et des bateaux armés chacun d'une pièce de canon. Quatorze cents marins feraient le service de cette petite flotte.

Il fut proposé de fermer le chenal le plus étroit du fleuve, celui de la Traverse, entre l'île d'Orléans et l'île Madame, en y coulant bas dix des plus gros navires, et d'ériger aux environs deux batteries, l'une au cap Tourmente, l'autre au cap Brûlé; mais ni l'un ni l'autre de ces projets ne fut exécuté, parce que le capitaine Pellegrin, ayant été envoyé peu de jours après sonder le chenal de la Traverse, l'avait trouvé bien plus large qu'on ne le disait.

Le même jour, Montcalm écrivit au chevalier de Lévis :

« Nous venons d'apprendre par deux capitaines marchands qu'ils ont vu à Saint-Barnabé sept ou dix vaisseaux. Ce pourrait être l'avant-garde des Anglais. Cependant on n'a point fait de signaux, et nous n'avons point d'avis; ce qui m'empêche, vu la nécesité de ménager nos vivres, de faire avancer nos bataillons. Mais faites-les tenir prêts, car avant vingt-quatre heures vous recevrez peut-être un second courrier pour les mettre en mouvement. M. Rigaud aura la bonté de faire tenir prêts les Canadiens que M. de Vaudreuil destine à la défense de cette partie. J'envoie des ordres pour que le bataillon de Languedoc marche...

« Je compte M. le marquis de Vaudreuil parti; s'il ne l'est pas, vous lui communiquerez ma lettre. »



Vaudreuil était en marche, et Lévis devait le suivre de près.

Le soir du même jour, à minuit, toute la rive droite du Saint-Laurent fut illuminée de cap en cap jusqu'à Québec, d'où l'on répondit par les signaux convenus. Un courrier dépêché de la baie Saint-Paul apprit en même temps l'arrivée de l'avant-garde anglaise au mouillage de l'île aux Coudres.



Hôtel de Montcalm, rue des Remparts, à Québec.

Les derniers doutes étaient dissipés. Les optimistes, comme il s'en trouve toujours, s'étaient flattés que la flotte anglaise ne pourrait franchir les difficultés de navigation qu'elle rencontrerait dans le fleuve. L'escadre de l'amiral Walker s'était perdue, de leur vivant même, sur les rochers des Sept-Iles. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

Une agitation et une activité fiévreuses régnaient dans la ville et dans les campagnes, d'où affluait vers la capitale la population en armes.

Un dernier billet de Montcalm trouva Lévis en route pour Québec.

« J'ai encore moins de temps, mon cher chevalier, pour écrire depuis l'arrivée de M. le marquis de Vaudreuil; car il faut lui faire jouer le rôle de général. Je lui sers

de secrétaire et de major. Il me tarde que nous vous ayons et de vous embrasser. »

C'était la première fois que Vaudreuil se trouvait à l'armée à côté de Montcalm, dont la position était devenue plus que jamais difficile par son élévation au grade de lieutenant général. Le gouverneur n'avait pas un grade élevé, et cependant le commandant en chef de l'armée était obligé de lui rendre les honneurs du généralat. Cette dualité dans le commandement était, comme on l'a vu, un vice inhérent au système colonial, et reparaissait dans l'ordre civil entre le gouverneur et l'intendant. Elle avait amené de tout temps et devait fatalement amener des conflits. La cour n'avait su comment y échapper dans la dernière crise : Montcalm s'imposait par ses victoires, Vaudreuil par son influence auprès des colons. Remplacer le premier, c'était peut-être perdre la colonie; rappeler le second, c'était peut-être amener la défection des Canadiens, que le roi était honteux d'abandonner après avoir tant exigé d'eux. Il crut tout concilier en donnant à Montcalm la direction des opérations militaires, et à Vaudreuil le droit d'être consulté : c'était consommer la discorde.

Les troupes furent campées, à mesure qu'elles arrivaient, en arrière de l'Hôpital-Général, sur la rive droite de la rivière Saint-Charles, où elles furent employées d'abord à terminer cette ligne de défense, qui devait servir de retraite à l'armée au cas où elle serait forcée dans ses retranchements de Beauport. Le colonel de Bougainville se porta en avant avec les compagnies de grenadiers placées sous ses ordres, et les échelonna depuis la rive gauche de la rivière Saint-Charles jusqu'au ruisseau de Beauport, pour y travailler au camp retranché. Le nombre des travailleurs augmentait chaque jour par la rentrée des miliciens, qui accouraient en plus grand nombre qu'on n'avait osé l'espérer.

« On vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge[1]. »

Montcalm s'était senti soulagé en serrant la main à son cher chevalier, tant il avait de confiance dans son expérience militaire. Sa présence lui rendait moins importune celle du marquis de Vaudreuil.

Lévis, au reste, toujours en bons termes avec le gouverneur, adoucissait avec autant de tact que de prudence les rapports des deux ennemis. Montcalm et lui étaient montés à cheval dès le moment de leur réunion, et suivis de Pontleroy, avec quelques autres officiers du génie, ils avaient parcouru toute la rive du fleuve jusqu'au saut de Montmorency, et avaient fixé l'emplacement des batteries et des redoutes à construire de distance en distance.

M. Jacquot de Fiedmond se chargea de fortifier les têtes de ponts de la rivière Saint-Charles, pendant qu'un autre ingénieur, M. de Caire, arrivé de France depuis peu de jours, surveillait les travaux qui se pousuivaient le long de cette rivière. Deux autres ponts furent construits à son entrée et défendus par des ouvrages couronnés. On y éleva aussi, sur deux navires coulés à fond, deux batteries de dix pièces de canon. Enfin l'embouchure fut fermée par une forte estacade. Le palais de l'intendance allait être entouré d'une double enceinte de palissades, et le quai construit en face armé de plusieurs pièces de campagne. Autour de la base du cap régnaient quatre grandes batteries, que le chevalier de Bernetz, nommé second

[1] *Extrait d'un journal tenu à l'armée que commandait feu M. de Montcalm, lieutenant général.*

commandant de la ville, faisait perfectionner. Une partie de ces batteries donnait sur la rade, le reste sur le cours du fleuve. Tous les édifices qui pouvaient en gêner le feu étaient démolis, tandis qu'on bouchait toutes les ouvertures des maisons adossées au cap, et qu'on barrait toutes les rues montant à la haute ville, hormis celle du Palais. A partir de ce dernier endroit, le sommet du promontoire, dont les fortifications n'étaient pas terminées, fut couronné de palissades crénelées de trois en trois pieds, se prolongeant jusqu'au delà de la porte de la basse-ville, et les différentes batteries réparées ou munies de nouvelles pièces d'artillerie. Deux batteries à barbettes, placées dans la côte de la basse-ville, en défendaient l'accès. Le palais épiscopal avait été abandonné par l'évêque pour servir de redoute.

Durant cet intervalle, on voyait s'élever comme par enchantement sur la côte de Beauport les lignes du camp retranché. « Jamais, dit le capitaine de Foligné, ouvrages ne s'élevèrent plus vivement; de sorte que nos généraux avaient la satisfaction de se voir bientôt en état de recevoir les ennemis. »

Le capitaine Duclos reçut le commandement de la batterie flottante nommée *le Diable*, dont il avait donné le plan et surveillé la construction. Elle était de forme hexagonale, et ne tirait que trois ou quatre pieds d'eau, quoiqu'elle portât douze pièces de canon de gros calibre. Huit brûlots et cent vingt cajeux, chargés de matière combustible, devaient être lancés sur la flotte ennemie dès qu'elle paraîtrait devant la rade. Les navires chargés de vivres reçurent ordre de monter aux Trois-Rivières, d'où l'armée tirerait ses approvisionnements. Les deux frégates du roi, mouillées à l'anse des Mères, à une demi-lieue de Québec, y empêcheraient une descente. M. de la Rochebeaucour formait un petit corps de cavalerie de deux cents hommes pour se porter aux endroits les plus menacés.

Montcalm, qui, malgré ses occupations sans nombre, dictait ou écrivait lui-même son *Journal,* y mêlait des réflexions mordantes comme celle-ci :

« Les voitures manquent pour les fortifications, mais non pour voiturer les matériaux necessaires pour faire une casemate chez Mme Péan. Quelque tragique que puisse et doive être le dénouement de tout ceci, on ne peut s'empêcher de rire. »

A la première visite de Vaudreuil aux travaux du camp retranché, il remarque ironiquement :

« M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur général, et en cette qualité général de l'armée, a fait sa première tournée; il faut bien que la jeunesse s'instruise. Comme il n'avait jamais vu ni camp ni ouvrage, tout lui a paru aussi nouveau qu'amusant. Il a fait des questions singulières. Qu'on s'imagine un aveugle à qui l'on donne la vue. »

Une nouvelle source de discorde avait surgi depuis la verte réprimande que le ministre Berryer avait adressée à l'intendant. Bigot s'était senti desservi par Bougainville et faisait retomber sa colère sur ses amis aussi bien que sur lui. Le conseil était le principal théâtre où éclataient ces animosités. On s'y livrait à des altercations et à des violences qui obligeaient parfois de lever les séances.

L'intendant et le munitionnaire Cadet étaient allés s'établir à Beauport, d'où ils présidaient à l'approvisionnement de l'armée. Le peuple était dès lors réduit à deux onces de pain par jour; une partie n'en avait même pas, et des familles mouraient d'inanition[1].

[1] L'armée, qui avait la ration régulière, était moins à plaindre que le peuple. De là le dicton : « Les habitants mangent maigre, les soldats mangent gras. »



La Grande Société n'en vivait pas moins dans le luxe et l'abondance. Cadet faisait jeter le grain à des milliers de volailles destinées à sa table et à celle de ses amis.

L'amiral Durell avait trouvé l'île aux Coudres déserte : les habitants l'avaient abandonnée à l'apparition des voiles anglaises, par l'ordre de M. de Vaudreuil, et s'étaient retirés dans les bois de la baie Saint-Paul. L'amiral établit un camp sur les plateaux cultivés de l'île et y fit descendre une partie des troupes, pour les reposer des fatigues de la mer. Elles s'y crurent bientôt en pleine sécurité, et les officiers s'amusèrent à se promener sur les chevaux abandonnés dans l'île et à y faire la chasse. Trois officiers canadiens, MM. de la Naudière, des Rivières et de Niverville étaient descendus de Québec à la baie Saint-Paul avec cent cinquante miliciens, une centaine d'Abénakis et quelques pièces d'artillerie, pour y empêcher une descente. Aidés des habitants du lieu, ils construisaient des retranchements et montaient des batteries à l'entrée de la rivière du Gouffre. Des partis de miliciens et de sauvages, guidés par des habitants de l'île, y faisaient souvent la traversée à la faveur de la nuit pour guetter les maraudeurs et en faire quelques-uns prisonniers. Du côté nord de l'île s'avance un promontoire escarpé nommé le cap à la Branche, au pied duquel passait un étroit chemin baigné par les eaux du fleuve. Quelques insulaires, conduits par un des leurs, François Savard, homme aussi vigoureux que brave et intelligent, vinrent s'y embusquer, s'abritant derrière un rideau de grands cèdres, dont les troncs recourbés s'allongeaient au-dessus du chemin. Ils virent venir deux officiers à cheval, dont l'un portait un jeune homme en croupe. Au moment où ils passèrent sous le cap à la Branche, une décharge de fusils abattit leurs deux chevaux, et ils furent tous trois faits prisonniers avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Grande fut la surprise de François Savard et de ses compagnons quand ils apprirent qu'un de ces officiers était le petit-fils de l'amiral Durell. Le capitaine des Rivières, qui faisait partie de l'expédition, le conduisit à Québec, où M. de Vaudreuil eut pour lui les plus grands égards, jusqu'à ce qu'il fût échangé avec d'autres prisonniers.

Une inspection de l'île d'Orléans, faite par Bougainville et Pontleroy, avait démontré l'impossibilité de protéger cette île contre une descente de l'ennemi, et ordre avait été donné aux habitants de l'évacuer. M. de Courtemanche s'y rendit avec cinq cents Canadiens et un parti de sauvages pour dresser une embuscade et tenter de faire quelques prisonniers.

Des vents de nord-est très fréquents avaient favorisé la marche de la flotte anglaise : le 23 juin elle était ancrée au pied des hautes montagnes de la baie Saint-Paul.

L'amiral Saunders était occupé en ce moment à faire sonder le dangereux passage de la Traverse, réputé infranchissable pour les grands vaisseaux de guerre, et d'où les Français avaient fait enlever les bouées et renverser les amers placés sur les rivages.

« A trois heures après-midi, le 25, raconte le capitaine Knox, un pilote français fut embarqué à bord de chacun des transports. Celui qui échut au *Good-Will* s'exclamait de la façon la plus extravagante, nous faisant entendre que c'était bien contre sa volonté qu'il était devenu pilote anglais. Le pauvre homme, s'exprimant avec une grande liberté, disait que « sans doute quelques-uns des vaisseaux retourneraient en Angleterre, mais qu'ils auraient une triste histoire à raconter,

parce que le Canada allait être la tombe de toute l'armée. Il espérait que dans peu il verrait les murs de Québec ornés de chevelures anglaises ». N'eût été l'ordre de l'amiral de ne lui faire aucun mal, il aurait certainement été jeté par-dessus bord.

La traverse fut franchie sans accident.

« A l'île d'Orléans, continue Knox, nous avons devant nous une contrée claire et ouverte, parsemée de villages et d'églises innombrables. Vues de nos navires, les maisons blanchies à la chaux ont un air propret et élégant. »

A mesure que le capitaine Knox avançait, son admiration devenait plus vive. Quand, le matin du 26, le *Good-Will* jeta l'ancre devant la paroisse de Saint-Laurent, il écrivit sur son carnet :

« Ici, nous jouissons de l'aspect le plus agréable d'une contrée de tous côtés charmante : moulins à vent, moulins à eau, églises, chapelles, rangées de fermes toutes bâties en pierre et couvertes les unes en bois, les autres en chaume; les terres paraissent partout bien cultivées, et à l'aide de ma lunette je puis distinguer qu'elles sont semées en chanvre, blé, orge, pois, etc., et que les propriétés sont fermées de clôtures en bois. Aujourd'hui la température est agréablement chaude; de légères vapeurs flottent çà et là sur les hauteurs, mais sur la rivière l'atmosphère est claire et pure.

« Pendant que nous montions à la voile, nous avons eu, au tournant du fleuve, une vue passagère de l'étonnante curiosité appelée la chute de Montmorency, dont j'espère, avant la fin de la campagne, donner à loisir la description. »

L'embuscade tendue par M. de Courtemanche à l'extrémité inférieure de l'île d'Orléans n'avait pas eu le succès qu'on en attendait, parce que, malgré ses recommandations, les sauvages s'étaient montrés trop tôt au moment où plusieurs berges anglaises s'approchaient du rivage. Une seule put être prise avec quelques prisonniers.

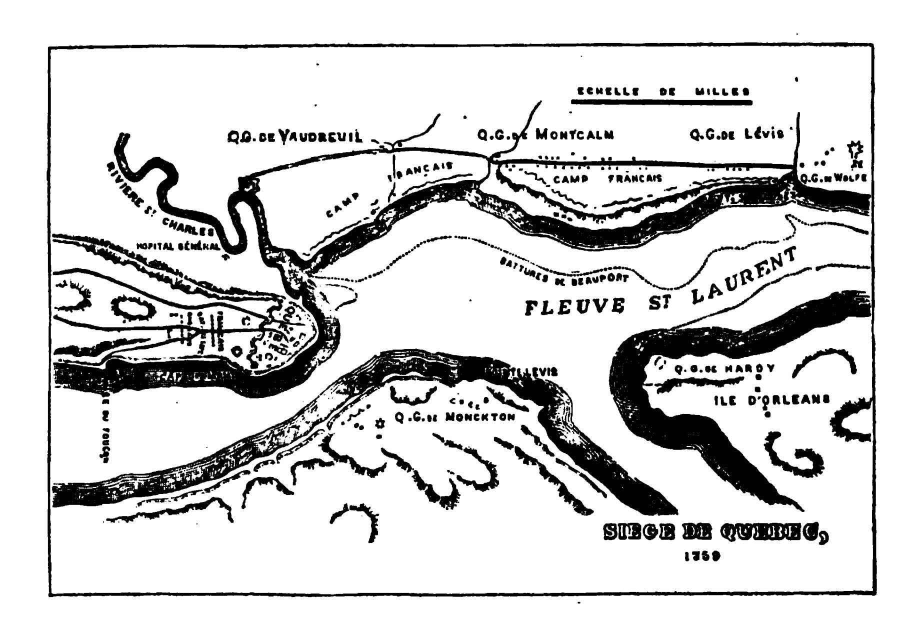
Le 26, au coucher du soleil, le lieutenant Meech, avec quarante rangers, fit une première reconnaissance dans l'île. La croyant déserte, il s'engagea imprudemment dans un bois, où il tomba sur un parti de Canadiens qu'il crut occupés à faire une cache. C'était l'arrière-garde de M. de Courtemanche restée en observation, qui se mit à leur poursuite et fut sur le point de les envelopper. Meech n'eut que le temps de se jeter avec ses rangers dans une maison, sans même oser dans sa fuite ramasser un de ses hommes frappé d'une balle. Il s'y tint barricadé jusqu'au jour. L'armée débarqua sans obstacles. Un premier camp fut dressé sur un plateau ouvert un peu au-dessous de l'église de Saint-Laurent. Knox, avec quelques officiers, profitèrent du premier moment de loisir pour aller visiter l'église : « Édifice propre, dit-il, avec un clocher surmonté d'une flèche. » Les ornements en avaient été enlevés, hormis quelques peintures sans valeur. Le curé de la paroisse, l'abbé Martel, y avait affiché en partant une lettre qui portait pour adresse : *Aux dignes officiers de l'armée anglaise*. Il les priait, au nom de l'humanité et de leur générosité bien connue, d'avoir soin de son église, ainsi que de son presbytère et de ses dépendances, sinon par égard pour lui, du moins par amour de Dieu, et par compassion pour ses malheureux paroissiens privés de leurs demeures. « J'aurais souhaité, ajoutait-il, que vous fussiez arrivés plus tôt, afin de pouvoir goûter les légumes, tels que asperges, raves, etc., que produit mon jardin, et qui maintenant sont montés à graine. » Le curé terminait son épître par ce que Knox appelle les fades compliments habituels aux Français.

Le lendemain, au soleil levant, par une journée claire comme celle de la veille, Wolfe prit avec lui l'ingénieur en chef Mackeller, se fit escorter par quelques troupes légères, et remonta le fleuve jusqu'à l'extrémité de l'île d'Orléans, où il mit pied à terre. Il n'a pas écrit, mais il est facile de deviner quelle fut sa première impression. Il avait devant lui un des plus beaux points de vue et une des positions stratégiques les mieux choisies de l'Amérique du Nord : à sa droite, la rivière et la cascade de Montmorency, formant une ligne de défense naturelle; à sa gauche, les falaises escarpées de Lévis; en face, à une lieue de distance, s'avançant comme la proue d'un immense navire, le promontoire de Québec dominant les deux rives. Il distinguait parfaitement les lignes du camp retranché, se prolongeant en zigzags avec leurs batteries et leurs redans, depuis les cimes du Montmorency jusqu'à la rivière Saint-Charles; et en arrière de cette première ligne, tout le long du coteau, la double rangée de jolies maisons blanches bordant le chemin. Il ne savait pas encore que le groupe de tentes qu'il apercevait sur son extrême droite était le camp de son plus habile ennemi, le chevalier de Lévis, avec les meilleures troupes régulières et ces fameux coureurs de bois de Montréal, redoutés de ses soldats presque autant que les sauvages; qu'au centre de cette côte, le manoir seigneurial de Salaberry, entouré d'une multitude de tentes, était le quartier général de Montcalm; et que plus loin, vers la Canardière, se trouvait celui de Bougainville, qu'allait bientôt occuper le marquis de Vaudreuil. Sur toute l'étendue de cette côte, il voyait les lignes blanches des régiments français et celles des troupes coloniales, qui allaient prendre leurs positions respectives. A l'entrée de la rivière Saint-Charles lui apparaissaient les lignes confuses des ponts fortifiés, et au loin, dans la vallée, le clocher à peine visible de l'Hôpital général. A l'aide du plan de Québec déroulé devant lui, il pouvait déterminer la position des principaux édifices de la ville, dont les flèches et les toitures dominaient les remparts : le séminaire et l'Hôtel-Dieu au bord du cap, la cathédrale, le collège des jésuites, les monastères des ursulines et des récollets disposés au centre en quadrilatère irrégulier; sur la gauche, et couronnant le précipice, le château Saint-Louis vu de profil. Les deux grands bouquets d'arbres surgissant du milieu des toits indiquaient les jardins du séminaire et du collège.

Autour des crêtes palissadées de la montagne s'alignaient les batteries du château Saint-Louis, du séminaire, de l'hôpital; et au-dessous, allongeant leurs gueules à fleur d'eau, les batteries Saint-Charles, Dauphine, Royale et de Construction. Mais ce qu'il ne pouvait voir du point où il était, ce que lui cachait le cap Diamant qui fermait l'horizon à l'ouest, c'étaient les deux chaînes de rochers à pic entre lesquelles, à partir d'une distance de plusieurs lieues, le fleuve se fraye un passage. Sans les avoir vues, il savait, par les rapports les plus positifs, que du côté nord jusqu'au cap Rouge, trois lieues plus haut, la falaise est à peu près inabordable; que, dans les rares endroits où elle est accessible, elle peut être facilement défendue par de petits corps d'armée, et qu'au delà la rivière du cap Rouge forme, par ses rives encaissées, un obstacle non moins difficile que celui de la rivière Montmorency. Aussi cette position n'entrait-elle dans ses plans d'attaque que comme un dernier moyen auquel il ne devait songer qu'après avoir épuisé tous les autres.

Dans la lettre qu'il avait écrite de Louisbourg à son oncle, il posait deux hypothèses : l'une où son adversaire serait audacieux, l'autre où il paraîtrait timide. Il ne rencontrait ni l'une ni l'autre : le général français était évidemment déter-

miné, mais il se montrait aussi prudent que ferme, et ne livrerait rien au hasard. Il l'attendrait derrière ses retranchements, lui disputerait pied à pied le terrain; en un mot, ferait tout pour traîner le siège en longueur, attendre que son ennemi eût épuisé ses forces, ou que la saison l'eût obligé de se retirer. Wolfe s'était imaginé pouvoir mettre pied à terre sans beaucoup de résistance sur la côte de Beauport, où il espérait se maintenir par un système de fortifications analogue à celui qui avait été employé à Louisbourg. Il avait supposé qu'il n'aurait d'engagement sérieux à soutenir qu'au passage de la rivière Saint-Charles. Mais voilà que du premier coup il se voyait rejeté à deux lieues de la ville au delà de la rivière Montmorency, dont il embrassait d'un coup d'œil les difficultés.



Quand il eut examiné attentivement les positions formidables occupées par son ennemi, qu'il eut reconnu tous les obstacles que la nature y avait accumulés, tous ceux que des généraux habiles y avaient ajoutés et y ajouteraient encore, un sentiment de défiance s'empara de lui. Il comprit que de loin il ne s'était pas rendu compte des difficultés qui l'attendaient.

Si du moins les douze mille hommes qui s'avançaient contre Carillon avaient été commandés par un général aussi entreprenant qu'il l'était lui-même, il aurait pu espérer faire à temps sa jonction avec lui. C'eût été la meilleure chance de succès; mais il connaissait trop bien le caractère d'Amherst, il avait trop souffert de ses lenteurs avant et après le siège de Louisbourg pour ne pas prévoir que ce général n'avancerait qu'à pas de tortue, et que la campagne serait finie avant qu'il eût descendu le Richelieu, d'autant plus que la tactique toute de prudence et de temporisation suivie par Montcalm lui disait d'avance quelle serait celle de Bourlamaque. Cette première inspection avait suffi pour le désillusionner et renverser ses projets; et, comme si la nature avait voulu refléter les nuages qui montaient dans sa pensée, le ciel si pur à l'aurore s'assombrit, un orage se forma au-dessus du cap Diamant, s'étendit sur les deux rives, éclata dans l'après-midi en pluie torrentielle accompagnée d'éclairs, de tonnerre et d'un vent qui fit chasser la flotte sur ses ancres; plusieurs des transports, des bateaux et des berges furent jetés

au rivage et mis en pièces. Heureusement pour les ennemis que cette tempête s'évanouit aussi vite qu'elle était venue, et qu'elle fit place à une nuit calme et sereine.

La même sérénité régnait la nuit suivante quand les vigies anglaises signalèrent à leurs commandants plusieurs points noirs glissant sur l'eau et grossissant à mesure qu'ils descendaient avec le courant. Sept brûlots avaient en effet été lancés sous la direction d'un capitaine de navire, nommé de Louche, jeune homme vantard et inexpérimenté, qui avait fait accepter ses services malgré l'avis des officiers du génie. Montcalm s'était mis en observation, avec ses principaux officiers, devant l'église de Beauport, pour en suivre l'effet. Il n'y avait guère confiance, et disait dans son *Journal :* « Nos chers brûlots! Cette épithète convient fort, car ils coûtent quinze à dix-huit mille francs... Il faut espérer qu'ils auront un meilleur effet que n'en a eu la tempête sur la flotte anglaise. »

Le sieur de Louche fut saisi d'une terreur panique avant qu'il eût atteint le milieu de la rade, et fit mettre, presque aussitôt après, le feu aux brûlots. Un seul fut conduit avec sang-froid et incendié à propos. Le brave officier qui le dirigeait, M. Dubois de la Milletière, ne put s'échapper du milieu des bateaux en flammes qui l'entouraient, et périt avec deux de ses hommes. Une partie des brûlots alla s'échouer sur l'île d'Orléans; les autres furent arrêtés par les marins anglais, qui y jetèrent leurs grappins et les touèrent au rivage, où ils achevèrent de brûler en projetant leurs sinistres lueurs sur la rade, le camp retranché et jusque sur le cap de Québec.

Le capitaine Knox, qui de son navire vit s'approcher ces machines infernales, dit que rien n'était plus extraordinaire que leur aspect à la fois terrible et magnifique. Les canons chargés à mitraille, placés à bord avec une grande quantité de grenades et d'autres projectiles, éclataient de toutes parts avec une telle rage, que les sentinelles placées à l'extrémité de l'île furent saisies de terreur et se replièrent en désordre sur le camp, où elles jetèrent l'alarme. Les troupes légères marchèrent en avant, les régiments de ligne prirent les armes et eurent ordre de charger les fuyards.

L'indignation fut aussi grande que le désappointement parmi les Français.

« Le sieur de Louche, observe Montcalm, se plaint que M. l'intendant et M. Le Mercier les ont forcés de partir avant d'être entièrement préparés... Un des capitaines a dit : « Messieurs, nous nous sommes lâchement comportés. Il reste encore « un brûlot, lavons notre honte dans le succès ou la mort. » Un seul a accepté; le reste n'a dit mot. »

Wolfe, s'étant vu obligé de renoncer à une descente à Beauport, avait tourné son attention du côté de la rive sud, par où il pouvait s'approcher de Québec. Quelle résistance Montcalm lui opposerait-il sur les hauteurs de Lévis? Il l'ignorait encore; mais elle ne lui paraissait pas devoir être bien forte, car il n'avait remarqué de ce côté ni travaux de fortifications ni mouvements de troupes.

On voit encore aujourd'hui, en face du village de Saint-Laurent, la petite église de Beaumont, conservée telle qu'elle était à la date du siège de Québec. Le 29, à cinq heures du soir, l'infanterie légère, les rangers, un régiment et un corps d'Écossais avaient été transportés de l'île d'Orléans à la rive sud, et s'étaient emparés sans résistance du village et de l'église de Beaumont. La marée se trouvant trop basse, le reste de la brigade destiné à faire cette opération, sous les ordres de

Monckton, ne put être traversé et fut obligé de passer la nuit au bivouac sur le bord de la grève, grelottant de froid; car à la chaleur du jour avait succédé un vent du nord si vif, qu'il gela en quelques endroits.

A sept heures du matin, pendant que les troupes légères escarmouchaient avec un parti de Canadiens qu'elles refoulèrent jusqu'au bord du bois, Monckton mit pied à terre avec ses troupes et gravit les étroits sentiers bordés de broussailles qui conduisaient à l'église. Son premier soin fut de faire afficher sur le portail une proclamation rédigée par le général Wolfe.

Cette proclamation était un appel très habile adressé aux Canadiens. Après leur avoir parlé des forces irrésistibles qu'il avait conduites jusqu'au cœur de leur pays, auxquelles allait se joindre celles qui s'avançaient par le lac Champlain, il leur disait que l'Angleterre n'en voulait qu'à la France, qu'elle ne faisait pas la guerre au peuple industrieux du Canada, ni à sa religion, ni aux femmes ni aux enfants sans défense; que les habitants pouvaient rester sans crainte sur leurs terres et rentrer dans leurs maisons; qu'en retour de cet inestimable bienfait il espérait que les Canadiens ne se mêleraient pas au conflit engagé entre les deux couronnes; mais que, s'ils osaient prendre les armes, ils verraient leurs moissons dévastées, leurs habitations réduites en cendres, leurs églises profanées par ses soldats exaspérés; que la seule issue par laquelle ils pouvaient recevoir des secours était fermée par une flotte formidable, et que durant l'hiver ils seraient en proie à toutes les horreurs de la famine. Il terminait en disant que la France, impuissante à secourir le Canada, avait déserté sa propre cause, que les troupes qu'elle avait envoyées n'avaient été entretenues qu'en faisant peser sur les colons tout le poids d'une oppression sans frein ni loi.

Wolfe ne disait que trop vrai; cependant pas un Canadien ne parla de se rendre. Ils ne comptaient plus leurs sacrifices, s'obstinant à rester attachés à cette mère-patrie qui n'avait plus d'entrailles pour eux.

Au reste, au moment même où le général anglais protestait qu'il venait faire contraster sa manière de conduire la guerre avec celle des Français, ses propres soldats le démentaient par leur conduite. Quelques Canadiens, tombés le matin même sous les coups des rangers, furent scalpés par eux à la façon des sauvages. Des femmes et des enfants furent brûlés vifs dans une maison à laquelle ils mirent le feu, quoiqu'ils sussent très bien que ces malheureux y étaient réfugiés.

Le parti de Canadiens resté en observation sur la lisière du bois descendit à l'église après le départ des Anglais, arracha la proclamation et envoya un des leurs la porter au marquis de Vaudreuil.

Vers midi, l'attention des officiers français stationnés au camp de Beauport fut attirée par le mouvement qui s'opérait sur les hauteurs de Lévis. Une longue colonne, au milieu de laquelle il était facile de distinguer les troupes régulières à leurs couleurs écarlates, débouchait par le chemin de Beaumont et montait vers l'église de Lévis. Aux petits nuages blancs qui se détachaient sur la verdure des coteaux il était facile de juger qu'elle était harcelée par des tirailleurs canadiens. C'étaient, en effet, soixante coureurs de bois, qui, après s'être attachés à ses pas pendant deux heures, étaient venus prendre position au pied du rocher boisé que domine au sud l'église de Saint-Joseph de Lévis. M. de Vaudreuil, prévenu du débarquement des Anglais, au nombre de sept à huit cents hommes, avait pris conseil du marquis de Montcalm et envoyé à leur secours trois cents Canadiens et

marins, aux ordres de M. Dufils Charest, seigneur du lieu, ainsi qu'une quarantaine d'Outaouais et d'Abénakis. Cette petite troupe se battit depuis trois jusqu'à six heures du soir avec une vaillance et une obstination qui firent l'admiration des Anglais aussi bien que des habitants de la ville accourus sur les remparts. L'église et le presbytère, qui servaient de redoutes, furent pris et repris plusieurs fois. A la fin de l'action, Monckton ordonna à ses montagnards écossais de pénétrer dans le bois qui couvrait le coteau, pendant que l'infanterie légère en ferait le tour et que lui en personne attaquerait l'église et le presbytère.

« Nos gens, dit le capitaine de Foligné, qui avait suivi l'action, eurent le dessus et obligèrent les ennemis de leur laisser le champ de bataille, où les sauvages firent à loisir environ une douzaine de chevelures, ayant déjà un prisonnier. »

M. Dufils Charest, ne voulant pas perdre le fruit de cet avantage, assembla les sauvages, toujours empressés de partir après un premier succès, et leur proposa de rester avec sa troupe. Il enverrait cinq ou six d'entre eux conduire le prisonnier au gouverneur, et lui demanderait un renfort d'un millier d'hommes, avec lesquels il forcerait les Anglais de se rembarquer. Les sauvages, qui n'avaient eu ni tués ni blessés dans le combat, donnèrent leur consentement. Malheureusement le prisonnier amené à Québec déclara que le camp de Beauport devait être attaqué du côté de la Canardière durant la nuit, et il ne fut pas jugé prudent de le dégarnir. Ce mouvement de retraite donna aux Anglais le temps de profiter de la connaissance du terrain et de s'y fortifier de telle sorte qu'il ne fut plus possible de les en déloger.

Le marquis de Montcalm, qui était allé le matin même à la ville pour conseiller au gouverneur le mouvement qui venait d'avoir lieu à la pointe Lévis, annonça à son retour que le camp allait être attaqué sur la droite entre dix heures et minuit. La batterie flottante de M. Duclos, *le Diable,* vint s'embosser à l'entrée de la rivière de Beauport. Ordre fut envoyé immédiatement au chevalier de Lévis de se replier un peu vers le centre. « Les Canadiens bordèrent les retranchements vis-à-vis de leur camp en s'étendant sur leur droite; nos troupes au centre, et le reste des Canadiens appuyant leur gauche au ravin de Beauport; la troupe à cheval dans la cour de la Canardière, pour être prête au besoin. M. le marquis de Montcalm parcourut toute la ligne avec M. de Bougainville et ses aides de camp, dont M. de Caire, ingénieur, faisait les fonctions suivant l'usage.. Je passai la nuit à la batterie de la Canardière avec Le Mercier. Les troupes attendirent inutilement la descente des Anglais; on les fit rentrer au point du jour. » Une alerte eut lieu en ce moment au camp des Canadiens, d'où partit un feu de mousqueterie qui jeta l'alarme dans la ville. « On y battit la générale, croyant le camp attaqué. » Cette fusillade achevée, les troupes rentrées dans les tentes, tout fut tranquille, « et je vins me coucher à sept heures du matin avec la fièvre, qui m'empêcha d'aller tracer la batterie Saint-Louis, comme je l'avais promis à M. le chevalier de Lévis. »

Montcalm prit à peine quelques heures de repos, car il croyait à une attaque imminente et il n'était pas rassuré sur ses préparatifs. Il trouvait que sa petite armée était bien trop dispersée sur les deux grandes lieues qu'embrassait sa ligne de défense; car il n'avait cédé qu'en hésitant aux raisons du chevalier de Lévis, qui avait insisté pour que les retranchements fussent prolongés au delà de la rivière

de Beauport, jusqu'au saut Montmorency[1]. L'aile droite, formée des milices de Québec et des Trois-Rivières, commandées par MM. de Saint-Ours et de Bonne, s'étendait depuis la rivière Saint-Charles jusqu'à la Canardière; le centre, composé des bataillons de la Sarre, Languedoc, Béarn, Guyenne et Royal-Roussillon, aux ordres du brigadier Senezergues, s'échelonnait depuis la Canardière jusqu'à l'église de Beauport; enfin la gauche, formée des milices de Montréal, sous MM. Prudhomme et Herbin, se prolongeait jusqu'à la rivière Montmorency.

Après une nouvelle inspection des postes, le général craignit que dans le cas d'une attaque dirigée sur son centre il pût être enfoncé et coupé de sa ligne de retraite. Du camp de Royal-Roussillon il écrivit le soir à Lévis :

« Depuis vous avoir quitté, mon cher chevalier, je suis à cheval et je cours, et je suis effrayé de notre position, sur laquelle je vous conjure de réfléchir, sans opiniâtreté pour une première opinion. »

Il dissertait ensuite avec lui sur les chances d'une descente des Anglais au centre ou bien sur une des ailes du camp :

« Comment voulez-vous que l'on garde cet espace immense depuis le poste de Royal-Roussillon jusqu'à la Sarre? Languedoc et Béarn, trop loin; si on peut, campons les plus près, fût-ce dans les blés, et par séparation, même par demi-bataillon... Je resserrerais ma ligne de la Canardière à Beauport, et j'espérerais avec deux mille Montréalistes et sauvages garder la gauche, et je n'y mettrais rien de plus... Je vous écris de chez Poulariès, sans cependant m'en communiquer avec personne, afin que vous dormiez dessus, comme vous dites très bien. »

Montcalm donnait ensuite le chiffre exact des forces dont il disposait :

Cinq bataillons	2,900
Trois-Rivières	1,100
Montréal	3,800
Québec, au plus	3,000
Total.	10,800

« Et avec les sinuosités de quatre à cinq lieues à garder : voilà le tableau, méditez-le ce soir...

« Je suis sûr que demain vous serez, la plume à la main, effrayé du détail des gardes. Il faut faire un habit suivant l'étoffe, qui est courte. Je vous écris avec ouverture; je défère volontiers à votre avis. Mais tâchons de n'en avoir qu'un, mon cher chevalier; l'amitié et l'intérêt nous y doivent porter. »

Montcalm ne s'imaginait pas en ce moment que son ami redoutait autant de l'attaquer dans ses positions que lui-même craignait d'y être forcé. Wolfe avait cependant plus d'hommes de terre et de mer à opposer au général français, que celui-ci n'avait de soldats et de miliciens à sa disposition. Le premier pouvait mettre en ligne neuf mille hommes de troupes régulières, tandis que le second n'en avait que deux mille neuf cents sous la main. C'était trois contre un. Aux sept mille neuf cents miliciens le général anglais pouvait opposer un plus grand nombre de marins armés de toutes pièces, tandis qu'une grande partie des Cana-

[1] Montcalm en était encore piqué lorsqu'il écrivait à Bourlamaque : « L'opiniâtreté, entre nous, du chevalier de Lévis, dont l'opinion prévaut à celle de l'armée et à la mienne, ne me déplaît que pour le bien. » (Au camp de Beauport, le 7 juillet 1759.)



diens n'avaient que des fusils de chasse sans baïonnettes. Il n'était paru à Québec que cinq ou six cents sauvages.

Pendant que Monckton se fortifiait à Lévis, quatre chaloupes canonnières se détachèrent de Beauport et vinrent s'aligner à une demi-portée de fusil de la pointe, comme pour y faire une descente. Les capitaines Cannon et Le Sage, qui les montaient, avaient le soin de dissimuler la présence de leurs pièces d'artillerie, en groupant autour une partie de leurs soldats. Ils attendirent que les troupes anglaises qui venaient s'opposer à son débarquement se fussent rangées au bord de la grève, et ils ouvrirent à l'improviste sur elles un feu de mitraille qui, en moins d'une demi-heure, abattit une centaine d'hommes. Ils en auraient tué davantage, si une frégate anglaise, avertie par des signaux, ne se fût approchée. Les chaloupes se retirèrent alors à l'abri des canons de la place sans qu'elles eussent perdu un seul homme.

Un petit nombre de sauvages micmacs envoyés par M. de Boishébert, qui rôdaient sur les coteaux et fusillaient avec les troupes légères, tombèrent dans une embuscade et perdirent neuf des leurs, auxquels les rangers, qui avaient pris leurs coutumes barbares, enlevèrent la chevelure. Nos coureurs de bois, que les écrivains anglais ont tant de fois accusés d'être pires que des Indiens, ne se livraient pas à de pareils actes de férocité[1].

Wolfe, accoutumé aux guerres d'Europe, fut bientôt révolté de voir les rangers arriver de leurs courses avec d'horribles chevelures suspendues à leurs ceintures. Il défendit strictement la pratique inhumaine de scalper, excepté quand les ennemis seraient des Indiens ou des Canadiens habillés en Indiens; ce qui n'empêcha pas les rangers de continuer à scalper indistinctement[2].

Wolfe avait ordonné dès le matin à Carleton d'aller établir un camp fortifié à l'extrémité occidentale de l'île d'Orléans, et il partit lui-même pour la pointe Lévis, précédé d'un nouveau corps de troupes, avec lequel il s'avança jusqu'en face de la ville. Le capitaine Knox, qui s'y trouvait le même jour, ne fut pas moins frappé que son général de l'aspect que présente de ce côté le cap Diamant. « Nous avons eu, dit-il, la plus agréable vue de la cité de Québec. Le fleuve n'a ici qu'un mille de largeur et vient battre la base du promontoire, qui, d'aucun côté, ne paraît aussi formidable. »

Wolfe avait en face de lui le château séculaire des gouverneurs de la Nouvelle-France, auquel se rattachaient tant de faits importants de l'histoire d'Amérique. C'est de là qu'était partie l'impulsion qui avait poussé La Salle aux bouches du Mississipi, d'Iberville à la baie d'Hudson, La Vérendrye aux Montagnes-Rocheuses. C'est de là que Frontenac avait dit à l'envoyé de l'amiral Phipps cette fameuse parole : « Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons. »

[1] C'était une conséquence de l'esprit de douceur et d'humanité enseigné de tout temps par les Français. Il n'y avait guère que les métis élevés dans les bois et devenus sauvages qui eussent pris l'habitude de scalper. En réponse aux plaintes et aux menaces de représailles faites par le général Wolfe, Montcalm, de concert avec Vaudreuil, répondit qu'il était assuré que les Canadiens n'avaient point été dans le cas de lever des chevelures. « Les menaces, concluait-il, ne nous rendront ni craintifs ni féroces. » (*Lettre de Montcalm à Lévis*, 26 juillet. — *Journal de M. de Foligné*.)

[2] Les rangers ne se contentaient pas de scalper, ils déchiquetaient et mutilaient les morts. « On a trouvé au delà du saut des corps des nôtres mutilés d'une façon barbare. » (*Lettre de Montcalm à Lévis*, 2 août 1759.)



A sa droite, le général anglais avait une vue plongeante sur le camp de Beauport, où il voyait les troupes françaises occupées sur toute la ligne à compléter des retranchements bien plus formidables que les abatis derrière lesquels Montcalm avait repoussé à Carillon, l'année précédente, avec une poignée d'hommes, l'armée d'Abercromby. A la couleur des uniformes, il croyait remarquer qu'il n'y avait qu'un cinquième des soldats appartenant aux troupes régulières. Toutes les ouvertures des maisons de Beauport, formant une ligne ininterrompue le long du chemin, étaient barricadées pour servir à la mousqueterie. Le rideau d'arbres qui bordait le Montmorency, et qu'il avait en ce moment en pleine vue, paraissait rendre impraticable le passage de cette rivière. Après ce dernier examen Wolfe hésita plus que jamais à risquer une descente sur Beauport. Mais par quelle manœuvre dissimuler son inaction? Il n'en voyait d'autre que de bombarder la ville. C'était un moyen aussi inutile que barbare, qui, sans le rapprocher de son but, ne ferait qu'exaspérer la population; mais il satisferait ses soldats en les tenant occupés et en leur donnant l'illusion de quelques progrès. Il fixa donc l'emplacement des batteries et fit immédiatement couper des fascines, faire des gabions, élever des parapets et traîner du canon. Les Français, qui de leurs remparts suivaient ces mouvements, essayèrent de les inquiéter; mais leurs canons, d'un trop faible calibre, atteignaient à peine les ouvrages et ne faisaient aucun mal à l'ennemi.

Montcalm, toujours préoccupé de sa position, dont il croyait le centre trop faible, avait incorporé trois cents Canadiens dans les bataillons de la ligne, qui en avaient déjà reçu un bon nombre. Il fit un corps de réserve du bataillon de Guyenne, qui dut se tenir prêt à se porter à droite ou à gauche, depuis le ruisseau de Beauport jusqu'à la rivière Saint-Charles. L'armée passait la nuit aux retranchements, et le marquis s'étonnait de l'activité du chevalier de Lévis, qui, robuste et plus jeune que lui, supportait sans paraître s'en apercevoir les fatigues et les veilles : « Vous êtes heureux d'être infatigable. C'est toujours au mieux... Avant de vous coucher, je serai bien aise d'avoir de vos nouvelles... Tout ce que vous faites, mon cher chevalier, est toujours très bien. S'il ne fallait que votre vigilance pour sauver le pays, la besogne serait sûre; mais il faut autre chose. »

La flotte anglaise, qui à son arrivée s'étendait sur deux lignes immenses entre l'île d'Orléans et la côte du sud, s'était rapprochée chaque jour et ancrait maintenant à l'entrée de la rade de Québec. Le capitaine Knox, qui était très sensible au côté pittoresque des choses, en était dans l'admiration : elle avait, dit-il, une apparence superbe sur la rivière. L'impression que sa présence produisait sur les Canadiens était bien différente : pour eux, c'était comme un nuage sombre recélant la tempête. De ces cavernes flottantes sortaient les hordes étrangères et les engins de guerre qui allaient porter parmi eux la destruction et la mort.

Le 5 juillet, à l'heure où le soleil de midi éclatait sur la rade, on vit s'avancer une berge portant le pavillon parlementaire. Un bateau canonnier, expédié à sa rencontre, rapporta un message de l'amiral Saunders, demandant un échange de prisonniers, parmi lesquels plusieurs dames et des religieuses prises dans le bas du fleuve sur un navire qui les ramenait en France. Le lendemain, le chevalier Le Mercier fut chargé d'aller porter la réponse du gouverneur. Parmi les prisonniers échangés se trouvait le petit-fils de l'amiral Durell, pris à l'île aux Coudres. A la vue du pavillon blanc, la frégate *le Trent* arbora les mêmes couleurs au mât de misaine, et fit monter à son bord le chevalier, qui fut reçu avec beaucoup de dis-



tinction et de politesse. Wolfe, qui s'était rendu sur la frégate pour lui faire accueil et sans doute aussi pour essayer d'en tirer quelques renseignements, se montra très aimable et l'invita à déjeuner. Une berge anglaise, conduite, dit-on, par le capitaine Cook[1], ayant profité de ce moment pour sonder le chenal au nord de l'île d'Orléans, fut aperçue par un des canots d'écorce qui faisaient la garde nuit et jour autour de la baie. L'équipage d'Indiens outaouais qui le montait s'élança à sa poursuite avec cette supériorité de vitesse que donnent ces légères embarcations, rejoignit la berge avant qu'elle eût touché le rivage, et fit une chevelure. Les sauvages, glorieux de ce premier succès accompli en présence des deux armées, descendirent sur la grève, où ils furent bientôt suivis de plusieurs canots chargés de guerriers.

Pendant près d'une heure, ils fusillèrent avec un détachement anglais venu à leur rencontre, tuèrent ou blessèrent une vingtaine d'hommes, et se rembarquèrent sans avoir perdu un seul des leurs. Cet incident, rapporté à bord du *Trent* pendant que le général Wolfe était à table, entouré de ses principaux officiers, obligea le chevalier Le Mercier de se lever et de dire adieu à ses hôtes. Il rapporta qu'il y avait environ cinq mille hommes au camp de l'île d'Orléans, et trois mille à celui de la pointe Lévis.

L'indécision de Wolfe tenait les généraux français dans une incertitude qui, pour le moment, était leur principal embarras.

Plusieurs vaisseaux entourés de berges vinrent s'embosser en plein jour près du saut et canonnèrent le camp de M. de Lévis. La batterie flottante, échouée alors au rivage, rejointe bientôt par les chaloupes canonnières, leur répondit avec une vigueur qui les força de s'éloigner. Au soleil couchant, les berges chargées de troupes descendirent le long de l'île d'Orléans. On crut à une fausse attaque de ce côté pour surprendre l'aile droite du camp; mais durant la nuit trois ou quatre mille hommes, sous les ordres de Townshend et de Murray, traversèrent l'île d'Orléans, et vinrent occuper la rive gauche de la rivière Montmorency, où ils commencèrent à se fortifier. De cette position qui domine la rive droite, ils pouvaient inquiéter le camp du chevalier de Lévis. Montcalm cependant, contre l'avis de Vaudreuil, ne crut pas prudent de faire traverser un gros détachement pour les déloger. Dès le 7 juillet, il avait envoyé M. de Lapause explorer les gués de la rivière pour y élever des épaulements. Le brave capitaine de Repentigny, avec ses onze cents Canadiens d'élite, en eut la garde.

Le chevalier Johnstone, officier jacobite que Lévis venait de prendre pour aide de camp, a prétendu sans aucune vraisemblance que son commandant n'avait reconnu qu'au dernier moment que la rivière Montmorency était guéable[2], et que

[1] James Cook, commandant du *Mercury*, qui devait s'immortaliser par ses voyages autour du monde. Tous les historiens ont remarqué que dans le camp français se trouvait en même temps Bougainville, son rival en circumnavigation.

[2] Le chevalier Johnstone était un esprit mal équilibré, inquiet et peu réfléchi. Dans une lettre à Bougainville (30 avril 1760), Vaudreuil disait de lui :

« Je suis très surpris de la légèreté et de l'inconstance de M. de Johnstone à me demander aujourd'hui à joindre M. le chevalier de Lévis, à Québec, ne lui ayant accordé d'aller à l'Isle-aux-Noix qu'après les sollicitations qu'il a fait faire par M. le chevalier de Lévis et vous. Je n'ai aucun égard à ses représentations. »

Le chevalier Johnstone a écrit trois mémoires sur le Canada. Malgré la forme et le titre fantaisistes de celui qu'il a intitulé : *A Dialogue in Hades* (*Dialogue des Morts*), il a une valeur historique. L'auteur met en présence, dans les Champs-Élysées, les ombres de Montcalm et de Wolfe, et les fait causer ensemble.



ce fut lui-même qui lui en donna le premier avis. Cette histoire, répétée par les historiens, est une pure invention contredite par Montcalm et par Lévis même. Tous deux savaient, depuis leur arrivée, qu'il y avait non seulement un gué, mais plusieurs, dont le principal, distant de près d'une lieue, était connu des habitants sous le nom de gué ou passage d'Hiver.

Quatre cents sauvages, la plupart Outaouais, commandés par M. de Langlade, avec quelques Canadiens, les franchirent, descendirent le long de la rive alors couverte de forêts, et se jetèrent, le casse-tête à la main, sur un détachement de quatre cents hommes qui protégeaient les travailleurs du camp anglais. Les hurlements de cette bande répandirent la terreur parmi les soldats, qui se replièrent en désordre sur le gros de l'armée, après avoir perdu quatre-vingts ou cent hommes tués ou blessés. Repoussés à leur tour par des forces supérieures, les sauvages perdirent une quinzaine de guerriers qui s'obstinèrent à lever des chevelures. Cette perte causa la mort de cinq prisonniers, qui furent immolés sur-le-champ. Les sauvages revinrent épuisés, avec trente-six chevelures. Les rangers rivalisèrent de cruauté avec eux. Ils avaient fait prisonniers deux enfants de la paroisse de l'Ange-Gardien. Ces petits malheureux pleuraient et se lamentaient, pendant que les soldats poursuivis par quelques Indiens les entraînaient avec eux : ils les tuèrent pour s'en débarrasser.

Les batteries de Québec produisaient si peu d'effet sur les ouvrages de la pointe Lévis, que Montcalm, qui craignait de manquer de poudre, ordonna d'en cesser le feu. L'alarme était déjà grande parmi les citoyens, à la veille de voir leur ville bombardée et réduite en cendres. Ils murmuraient hautement contre les généraux, qui ne faisaient rien pour déloger les ennemis. Les principaux se réunirent en assemblée et décidèrent d'envoyer une députation au camp de Beauport. Le lieutenant de police de Québec, M. Daine, au nom du peuple, et M. Taché, au nom du commerce, demandèrent qu'il fût permis aux citoyens de traverser le fleuve et d'aller détruire les batteries de la pointe Lévis. Montcalm venait de conseiller cette opération.

Le détachement se composait d'un ramassis de bourgeois de tout âge et de toutes conditions, n'ayant ni expérience de la guerre ni discipline. Ils avaient même admis dans leurs rangs les élèves du séminaire, formant un piquet de trente hommes, que les badins avaient baptisé du nom de Royal-Syntaxe. En un mot, c'était un assemblage réunissant tous les éléments propres à amener un désastre. Une centaine de volontaires, tirés des bataillons de la Sarre et de Languedoc, leur furent adjoints, ainsi que quelques sauvages. Ils partirent, le soir du 12 juillet, au nombre de quinze cents sous les ordres de M. Dumas, l'un des meilleurs officiers de la colonie, à qui était échu le dangereux honneur de commander cette expédition. Ils remontèrent jusqu'à Sillery, où des bateaux rassemblés d'avance les traversèrent à l'est de la rivière Etchemin. Dumas y laissa cinquante hommes à la garde des bateaux et mit sa troupe en marche sur deux colonnes par une nuit très obscure. A une petite distance du camp anglais, il fit halte près de la maison d'un nommé Bourassa, d'où il envoya quelques Canadiens et sauvages à la découverte,

Il n'y a de fictif dans ce dialogue que la mise en scène : les événements dont les deux héros s'entretiennent sont les campagnes auxquelles ils ont pris part. Les deux autres mémoires ont pour titre : *The Campaign of Louisbourg, 1750-1758*, — *The Campaign of 1760 in Canada.*

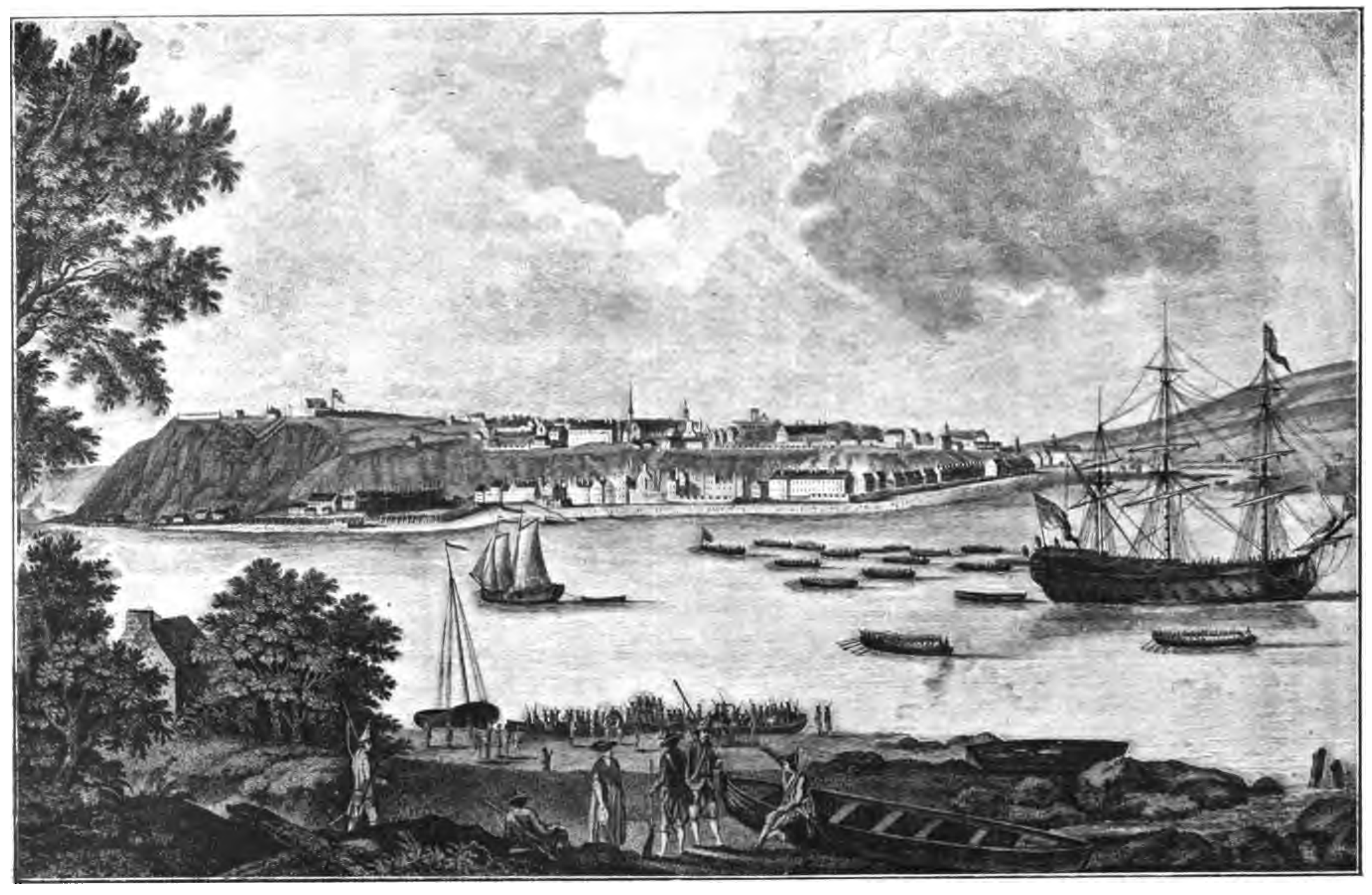


qui trouvèrent la campagne déserte devant eux. Le détachement s'ébranla de nouveau; mais, les guides s'étant égarés, on s'arrêta pour se reconnaître. Heureusement que quatre-vingts habitants de la pointe Lévis arrivèrent en ce moment, qui rassurèrent M. Dumas sur sa marche. Comme l'avant-garde du détachement se relevait pour partir, elle fut entrevue dans l'ombre par l'autre colonne, qui s'était avancée le long d'une clôture et qui la prit pour un parti d'ennemis. Une terreur panique courut dans leurs rangs; ils se débandèrent et prirent la fuite. Une fusillade, partie en cet instant du corps des étudiants, mit les deux colonnes en déroute. Tous les efforts de M. Dumas et de ses officiers pour rétablir l'ordre furent inutiles. Le vertige s'était emparé de cette foule qui fuyait vers les bateaux. Deux autres décharges de mousqueterie, tirées pendant qu'on faisait la descente de la falaise, tuèrent deux hommes et en blessèrent trois. Quand M. Dumas arriva au lieu de l'embarquement, les deux tiers de la troupe étaient déjà dans les bateaux prêts à s'éloigner du rivage. Il eut des peines infinies à les faire débarquer et à rétablir un peu d'ordre. Il les gourmanda sévèrement, mais ne jugea pas prudent de retourner sur ses pas, de crainte que la fusillade n'eût donné l'éveil aux Anglais. D'ailleurs le jour approchait. Il était à peine huit heures du matin quand le détachement rentra en ville, couvert de honte et de confusion. Cette équipée fut appelée le « coup des écoliers ».

Ce fut le signal d'un déménagement général dans toute la ville. La plupart des familles s'enfuyaient vers la campagne; le reste s'entassait le long des remparts de l'ouest, hors de portée des bombes et des boulets, ou dans les faubourgs. Les rues étaient encombrées de voitures chargées de meubles et d'objets de ménage, dont on vidait les maisons. Bientôt la porte du Palais ne suffit plus à la circulation; on dut ouvrir celles de Saint-Jean et de Saint-Louis. Il ne resta à la basse ville, et dans la partie exposée de la ville haute, que la garnison et les hommes organisés en compagnies de sapeurs-pompiers, occupés à faire des approvisionnements d'eau dans les différents quartiers. Les ursulines et les hospitalières laissèrent leurs monastères à la garde de quelques-unes de leurs sœurs et allèrent se réfugier à l'hôpital général. On retira la poudre des magasins, et on en fit un dépôt à Sainte-Foye.

Déjà quelques bombes et boulets avaient été lancés sur la ville. A neuf heures du soir, sur un signal donné par une fusée partie du vaisseau amiral, les mortiers et les canons des batteries de la pointe Lévis commencèrent à tirer à la fois. Toutes les bombes étaient dirigées sur la haute ville, aux endroits où s'élevaient les plus grands édifices et les pâtés de maisons les plus compacts. Le dommage fut très considérable dès cette première nuit. Plus de trois cents bombes et pots-à-feu furent lancés en moins de vingt-quatre heures. Cette pluie de fer et de feu ne cessa que lorsque la malheureuse cité ne fut plus qu'un monceau de ruines et de cendres. La cathédrale, une grande partie de la haute ville et toute la ville basse devinrent la proie des flammes. On pouvait compter les maisons qui n'avaient pas été trouées ou endommagées par les projectiles. Plusieurs personnes furent tuées. Les citoyens, dont un grand nombre étaient ruinés par cette mesure aussi cruelle que vaine, regardaient avec désespoir les nuages de feu et de fumée montant nuit et jour au-dessus de leurs remparts.

Le lendemain du bombardement, Montcalm écrivit dans son *Journal :* « M. de Pontleroy, sensible au sort des malheureux, a ouvert toutes les poternes aux



Vue de Québec, prise de la pointe de Lévis, en 1759, par un officier de l'armée anglaise.

femmes et aux enfants; et notre regret, à lui et à moi, était de n'avoir pas de pain à donner à tant de misérables.

> ... Quæquæ ipse miserrima vidi,
> Et quorum pars magna fui ! »

L'aile gauche de l'armée française se trouva dans une position inquiétante du moment que les Anglais se virent solidement retranchés sur la rive opposée du Montmorency. Les deux camps n'étaient séparés que par l'étroit chenal de la rivière, qui, après avoir formé les rapides des Marches naturelles, va se jeter dans un abîme de plus de deux cent cinquante pieds de hauteur, d'où elle traîne ensuite languissamment jusqu'au fleuve ses eaux, qu'on dirait étourdies de l'énorme bond qu'elles viennent de faire. Les deux rochers qu'elle divise par sa nappe mince et blanche, d'où monte sans cesse un nuage de vapeur irisé par l'arc-en-ciel, s'ouvrent en un entonnoir qui se prolonge jusqu'à la rencontre du rivage. A marée basse, un gué y est praticable pendant quelques heures. Les deux armées s'étaient abritées à portée de la voix par un fort épaulement, d'où les francs-tireurs échangeaient des balles d'une rive à l'autre. Chaque jour quelques-uns étaient tués ou blessés. Montcalm fut obligé de calmer l'ardeur de ses gens : « Il faut tâcher, écrivait-il à Lévis, que nos sauvages, nos soldats et nos Canadiens se ménagent un peu en fusillant; car, quoique nous leur tuions du monde, je regrette bien les nôtres. » Plusieurs batteries, érigées de distance en distance sur chacune des deux rives, lançaient d'un camp à l'autre des bombes, des boulets et des grenades. Le capitaine Knox, qui, après un premier aperçu de la cataracte, s'était promis d'aller l'observer de près et d'en donner une description, s'y trouvait par une journée claire et ensoleillée qui la faisait voir dans toute sa beauté. Si le brave Écossais, avec sa vive imagination, avait eu la tournure d'esprit classique de Bougainville ou de Montcalm, il n'aurait pas manqué de la comparer à la robe blanche d'une naïade. Il ne put résister au plaisir d'y jeter un coup d'œil. Pendant qu'il se livrait à cet imprudent examen, la sentinelle voisine qui l'aperçut lui cria de s'éloigner s'il ne voulait pas être tué, car elle venait de voir un franc-tireur se glisser de l'autre côté, entre les jeunes pousses de sapins, et lever vers lui son fusil. Déjà une fois l'arme avait raté. Knox achevait à peine de descendre le talus, qu'une balle sifflant au-dessus de sa tête faillit interrompre brusquement son intéressant *Journal*.

L'infatigable et vigilant Lévis parcourait nuit et jour, d'un jarret aussi solide que celui d'un coureur de bois, la ligne qui s'étendait depuis son camp jusqu'à celui de M. de Repentigny, qu'il avait relié par un chemin de communication ouvert dans l'épaisseur du bois. Cette ligne étant devenue trop dangereuse pour être laissée à la garde des mêmes troupes, l'armée avait été divisée par détachements de quatorze cents hommes qui se relevaient toutes les vingt-quatre heures.

Les bataillons de la Sarre, Béarn et Guyenne, avaient été rapprochés de la gauche, afin de border plus vite les retranchements dans le cas où les Anglais tenteraient le passage de la rivière. Le bataillon du Languedoc et les milices de Québec et des Trois-Rivières, aux ordres de Bougainville, étaient restés à la garde de l'aile droite. De temps en temps un drapeau blanc, agité au-dessus de l'épaulement, faisait taire la mousqueterie et les canons, et, pendant quelques heures d'armistice, les parlementaires échangeaient des poignées de mains, des politesses ou des prisonniers.



Un des parlementaires français dit au général Wolfe :

« Nous ne doutons pas que vous ne détruisiez la ville; mais nous avons résolu que votre armée ne mette jamais le pied dans ses murs. »

A quoi le général répliqua :

« Je serai maître de Québec si je reste ici jusqu'à la fin de novembre. »

Un autre officier français disait à Knox que Lévis avait sollicité Montcalm de déloger Wolfe du saut Montmorency. Montcalm lui aurait répondu :

« Si nous les chassons de là, ils nous donneront plus de trouble ailleurs; tant qu'ils seront là, ils ne peuvent pas nous faire de mal; laissons-les s'y amuser. »

L'inaction dans laquelle l'armée française avait été tenue depuis l'ouverture de la campagne, le manque de vivres, la nécessité de couper les foins, qui en plusieurs endroits étaient déjà trop mûrs, et plus que tout cela l'habitude des miliciens de faire ce qu'ils appelaient « un coup » puis de rentrer dans leurs foyers, commençaient à occasionner des désertions que les commandants essayaient d'arrêter par de sévères exemples. Il ne se passait guère de jours non plus sans qu'on vît arriver quelques déserteurs anglais, de qui on tirait parfois d'utiles révélations. Un de ces déserteurs avait fait partie d'une garde placée en face de Québec. Il avait prétexté d'aller voir une pêche tendue au bas de la côte, et s'y était jeté à la nage. Quelques canonniers français l'aperçurent à mi-chenal, se lancèrent dans un canot et le hissèrent à bord. Après l'avoir interrogé, Montcalm écrivit à Lévis : « Je suis d'avis de garder strict un homme qui nage si bien et que je soupçonne déserteur-espion pour s'en retourner. »

A mesure que les jours s'écoulaient, les hésitations de Wolfe devenaient plus apparentes. Les Français s'étonnaient de voir qu'un général aussi actif passât son temps à tâtonner. L'armée régulière ne s'en impatientait pas moins que les milices. Plus que tout autre, Montcalm avait peine à contenir son ardeur, et il avait besoin de toute sa raison et de l'avis des autres commandants pour continuer à se tenir sur la défensive. « En général, disait-il, tout le monde désire la fin de tout ceci... L'ennemi hérisse de canons et de mortiers tous les points du saut qui en sont susceptibles... Ces travaux, de la part d'un ennemi qu'on disait extrêmement expéditif, nous font soupçonner qu'ils veulent nous épuiser à tous égards. Je le soupçonne actuellement de n'avoir d'autre but que de nous lasser et nous faire quitter notre position. On doit envoyer ce soir un gros détachement de sauvages. Je crois qu'on ne peut trop en envoyer à la guerre : sauvages, Canadiens, soldats, Français, seul moyen de les tenir en haleine et d'empêcher les désordres qui naissent de l'oisiveté. On en tirerait encore un bon parti en harcelant l'ennemi et en augmentant la crainte qu'il a des sauvages. Car, ajoutait-il à Lévis, ils ont diablement peur des sauvages... M. de Lusignan me relève ce soir au camp, et je vais passer mes huit jours en ville. »

Chemin faisant, il remarquait le soin que prenait le général Wolfe d'organiser ses marins en armée régulière. « Quinze cents matelots, dit-il, descendent tous les jours à la pointe Lévis et y sont exercés au maniement des armes et à tirer; le soir ils retournent à bord. »

Les chaleurs étouffantes du mois de juillet amenaient de brusques changements de température : des orages chargés de tonnerre et d'éclairs montaient à l'horizon, jetaient un voile noir sur le disque du soleil et enveloppaient bientôt dans la même obscurité le cap de Québec, l'île d'Orléans et les deux rives du fleuve. Alors

un singulier concert commençait entre le ciel et la terre : les coups de canons tirés entre la pointe Lévis et la ville, et à deux lieues plus loin, d'une rive à l'autre du Montmorency, répondaient aux éclats de la foudre roulant au-dessus du bassin avec des éblouissements d'éclairs et des sillons de feu, coupant le ciel en deux, quand le tonnerre tombait quelque part. Les déluges d'eau qui éclataient ensuite faisaient taire les canons et rentrer les soldats sous leurs tentes menacées d'inondation. Le tonnerre s'éteignait peu à peu dans le lointain, et durant quelques heures le calme et la paix de la nature remplaçaient le tumulte de la guerre. Après ces orages, quand le soleil perçait les nuées et que l'atmosphère redevenait sereine, les montagnes semblaient s'être rapprochées, tant les objets y apparaissaient nets et distincts sous le ciel éclatant de l'été. Le bassin de Québec était devenu comme un amphithéâtre aux proportions gigantesques avec ses coteaux pour gradins, où stationnaient des multitudes attentives aux divers combats qui se livraient, tantôt sur l'eau entre les canonnières et les vaisseaux anglais, tantôt sur terre, d'un côté ou de l'autre du littoral.

Les nuits ne faisaient que changer le genre du spectacle : la flotte, qui s'était encore rapprochée avec ses transports, illuminait la rade d'une multitude de falots; les bombes traçaient dans l'obscurité des courbes de feu, et les incendies qui continuaient à consumer Québec donnaient au cap Diamant l'apparence d'un volcan en éruption.

La ville presque déserte était devenue le repaire des voleurs, qui y commettaient toute espèce de désordres. A peine une bombe avait-elle brisé une porte ou les fenêtres d'une maison pendant la nuit, qu'elle était pillée ou dévastée. Pour arrêter ce désordre, on publia une ordonnance de peine de mort contre les voleurs, et, pour effrayer plus par la menace que par la réalité du châtiment, on dressa deux potences près des remparts. Des patrouilles furent organisées pour faire la garde dans les différents quartiers.

Les nouvelles qui arrivaient fréquemment de Carillon inspiraient peu d'inquiétude, car le général Amherst opérait avec la même lenteur qui avait désespéré Wolfe à Louisbourg. Mais celles venues de Niagara au milieu de juillet furent des plus alarmantes. M. Pouchot s'y était cru trop peu menacé, et avait eu l'imprudence de diviser ses forces en envoyant un fort détachement à la Belle-Rivière. « Ainsi que je l'avais prévu, mon cher chevalier, malgré les raisonnements canadiens de Pouchot, les ennemis ont débarqué, le 6, trois mille hommes sans qu'il s'en soit douté. Il a envoyé des courriers pour rappeler son armée du fort Duquesne. Va-t'en voir, Jean, s'ils viennent. Il était plus simple de ne pas les y faire aller. Je vois le Canada attaqué par six endroits : le saut Montmorency, la pointe Lévis, Carillon, la tête des rapides, Niagara et le fort Machault. Le bel *ex-voto* si nous en sauvons une partie cette campagne! »

Quelques familles affamées descendaient de temps en temps aux camps anglais pour s'y faire nourrir; d'autres, surprises dans les bois et amenées prisonnières, étaient remises en liberté avec des présents et des copies de la proclamation de Wolfe. Mais ces invitations ne produisaient pas plus d'effet que la première; car, si la population gémissait du joug présent, elle redoutait encore plus celui de l'Anglais.

Dans la nuit du 18 juillet, les sentinelles en faction sur les remparts de Québec crurent reconnaître, à de vagues blancheurs glissant sur l'eau, l'approche de quelques vaisseaux anglais : c'étaient, en effet, le *Sutherland,* vaisseau de cinquante

canons, une frégate et cinq autres voiliers, qui cherchaient à remonter le fleuve. A peine pouvait-on les distinguer, car la nuit était très obscure. Une fraîche brise de nord-est avait couvert le ciel de nuages. Toutes les batteries de la basse-ville et des remparts firent feu; mais, avant qu'elles eussent causé aucun dommage, les vaisseaux, favorisés par la marée montante et le vent, eurent dépassé la ville.

Le lendemain matin, les Anglais, stationnés à la pointe Lévis, purent remarquer deux cadavres suspendus à un double gibet, vis-à-vis la terrasse du château : c'étaient ceux de deux marins faisant partie de la « patrouille flottante », condamnés pour mutinerie et pour défaut de vigilance. Le châtiment avait été sommaire, mais le mal était fait. Jusque-là on avait espéré pouvoir arrêter tout vaisseau qui tenterait le passage.

Maintenant le siège entrait dans une nouvelle phase : pour la première fois, Montcalm se voyait contraint de diviser ses forces. La communication avec ses dépôts de vivres et de munitions de guerre était menacée, et son armée pouvait être prise à revers : « Nous serions serrés de trop près, disait-il, et hors d'état de tenir, si jamais l'ennemi s'établissait sur les hauteurs qui dominent du côté de la terre. »

Cette dernière manœuvre de Wolfe était un nouveau tâtonnement qui faisait dire à Montcalm : « Tout ceci devient tous les jours plus obscur. » L'armée anglaise, déjà dispersée sur trois points difficiles à secourir : le saut Montmorency, l'île d'Orléans et la pointe Lévis, se trouva occuper une quatrième position. Il fallait, pour se justifier, que Wolfe comptât sur la détermination bien arrêtée des Français de rester sur la défensive. L'extrémité où était la colonie leur imposait cette tactique.

Les vaisseaux anglais, ancrés à l'anse des Mères, mirent le feu à un brûlot et tentèrent de détruire les cajeux qu'on achevait d'y construire; mais ils furent repoussés. M. Dumas s'y était porté avec six cents hommes, de la cavalerie, du canon et des sauvages. Un autre corps de troupes le rejoignit le lendemain, sur l'avis qu'un grand nombre de berges avaient été transportées par le chemin de Lévis et lancées à la Chaudière. Le colonel Carleton s'y était embarqué avec six cents hommes, et avait remonté le fleuve jusqu'à sept lieues au delà de Québec. Il avait pour guide un ancien otage nommé Robert Stobo, qui cinq ans auparavant avait été livré par Washington à de Villiers, lors de la prise du fort Nécessité. Conduit d'abord au fort Duquesne, puis à Québec, où il avait séjourné longtemps, il avait abusé de la trop grande liberté qu'on lui avait laissée pour étudier la ville et ses environs. Il s'était échappé au mois de mai précédent par un coup d'audace combiné avec un autre prisonnier nommé Stevens, officier dans les rangers, et était descendu à Halifax, d'où il était revenu pendant le siège. Il s'était rendu important par les renseignements qu'il était en état de fournir. Carleton aborda sur la rive gauche du fleuve, non loin du village de la Pointe-aux-Trembles, où, d'après les rapports de certains prisonniers, on croyait trouver quelques-uns des principaux magasins de l'armée et des papiers importants. A l'aube du jour, il entoura le village, après avoir repoussé une quarantaine de sauvages qui lui tuèrent ou blessèrent quelques hommes. Il y passa le reste de la journée sans être molesté, mais ne trouva à peu près rien de ce qu'il cherchait, et se rembarqua, emmenant avec lui une centaine de personnes, vieillards, enfants et femmes, parmi lesquelles plusieurs dames de Québec qui s'y étaient réfugiées.

Une partie des troupes de Dumas, envoyées à la nouvelle de cette descente,



n'arrivèrent que pour fusiller avec l'arrière-garde, dont ils blessèrent quelques soldats. Les Indiens, plus redoutables que les ennemis, retournèrent au village et pillèrent les maisons abandonnées. Wolfe, qui s'était rendu à bord des vaisseaux mouillés à l'anse des Mères, accueillit les prisonnières avec une parfaite courtoisie, invita même les dames à souper, et les plaisanta beaucoup sur la circonspection des généraux français, à qui, dit-il, il avait donné des occasions bien favorables de l'attaquer : il était surpris qu'ils n'en eussent point profité. Le lendemain, il fit hisser un pavillon parlementaire et offrit quelques heures d'armistice, à la condition qu'on laissât passer devant Québec les berges chargées de ses blessés qu'il voulait faire conduire aux ambulances de l'île d'Orléans. Les officiers anglais, dit un chro-



Le brigadier Carleton, plus tard lord Dorchester et gouverneur du Canada, d'après un portrait appartenant au Dr Emmett, de New-York.

niqueur du temps, poussèrent la galanterie jusqu'à inscrire leurs noms sur les carnets de leurs prisonnières, qui mirent pied à terre à l'anse des Mères, aussi surprises que satisfaites de la promenade forcée dont elles revenaient. Elles étaient loin de soupçonner en ce moment que peu d'années après elles feraient leur cour, dans le château Saint-Louis, au chef de cette expédition devenu lord Dorchester et gouverneur du Canada.

Montcalm passait des nuits entières sur les remparts de Québec, pour veiller de plus près à ce qu'aucun vaisseau ne franchît le passage. Il choisit, parmi les meilleurs officiers, des gardes sur lesquels il pouvait compter comme sur lui-même. Plusieurs frégates mirent à la voile par un bon vent nord-est, et s'avancèrent jusqu'à la portée du canon; mais elles furent accueillies par une telle grêle de boulets, qu'elles virèrent de bord. Le marquis était sans inquiétude pour son aile gauche, car son *alter ego,* Lévis, était là toujours sur pied et prenant si peu de sommeil, que son ami s'en inquiétait. Il faisait dire à M. de Senezergues « d'être très attentif et de n'avertir le chevalier que pour des choses importantes ».

Vaudreuil, malgré ses soixante ans, ne se montrait guère moins actif que Lévis.

« Nous avons été sur pied jusqu'au jour, lui écrivait-il, ainsi que le bataillon de Languedoc et le détachement que nous avons formé pour se porter au secours de la partie qui aurait été attaquée. Nous comptions fort que ce serait vers Sillery; il y avait effectivement toute apparence que l'ennemi y tenterait son débarquement; mais M. Dumas m'écrit qu'il a passé une nuit très tranquille.

« Je n'ai pas reposé de la nuit, et vraisemblablement je n'en aurai pas le temps de la journée. »

Wolfe commençait à préparer une attaque vers la rivière Montmorency et y multipliait ses mouvements. Il tenta plusieurs fois de jeter un pont sur la rivière en se couvrant par une forte artillerie. Après une escarmouche, le marquis écrivait à son ami : « Les Anglais ont montré peu de vigueur, car tout avait pris la fuite, hors vingt Canadiens qui ont bien fait... » Quelques heures après il ajoutait : « Je suis bien convaincu qu'ils n'attaqueront pas la gauche. Je commence à croire qu'ils n'attaqueront nulle part, chercheront à intercepter nos vivres et à désoler le pays en courses. » Le soir même Montcalm apprit qu'un détachement remontait vers les gués. « Ayez des postes de ce côté-là, pour donner un coup de peigne à ce petit corps, qui nous embarrasserait terriblement s'il avait l'audace de se fourrer sur nos derrières, malgré les risques qu'il courrait. »

Ce petit corps, entrevu à l'entrée de la nuit, était une colonne de deux mille hommes, conduite par le général Wolfe en personne, qui venait examiner le gué, gardé seulement par onze cents Canadiens, et tenter de forcer le passage. Huit ou neuf cents sauvages, accourus à son approche avec l'intrépide Langlade, se jetèrent sans être aperçus sur la rive gauche du Montmorency, et s'y tinrent tapis ventre à terre à une portée de pistolet de la colonne anglaise, qui s'était arrêtée et qui se préparait à passer le reste de la nuit au bivouac. Le silence de la forêt, qui n'était troublé que par le glouglou des rapides voisins et par le passage des brises nocturnes dans la cime des arbres, fit croire aux Anglais qu'il n'y avait pas d'ennemis de ce côté de la rivière. Le chevalier Johnstone, qui rapporte cet incident, s'étonne qu'un si grand nombre de sauvages aient pu se tenir cachés durant plusieurs heures si près d'un corps ennemi, sans que le moindre bruit ait trahi leur présence. C'était une des merveilles de la stratégie indienne. M. de Langlade, voyant son embuscade si bien préparée, fit signe aux chefs qui l'entouraient de l'attendre, puis se glissa furtivement en arrière, traversa la rivière, courut au camp du chevalier de Lévis, et lui demanda de l'appuyer par un gros détachement. Il l'assura que, s'il était soutenu, il envelopperait avec son détachement la troupe anglaise, et qu'un bien petit nombre retournerait à leur camp. L'occasion était belle et tentante; mais M. de Lévis ne pouvait ordonner une expédition qui exposait à entraîner une action générale sans y être autorisé par le commandant en chef, et le quartier général était trop loin pour qu'il pût en avoir une réponse à temps. Tout ce que le chevalier put faire fut d'expédier un fort détachement, en écrivant à M. de Repentigny qu'il lui en confiait le commandement, laissant le reste à son habileté et à son expérience. Repentigny, aussi brave et non moins prudent que Lévis, se trouva dans le même embarras que lui. Les sauvages attendirent le retour de M. de Langlade. Ils avaient été cinq heures étendus à terre, immobiles, le casse-tête à la main, ne remuant que leurs yeux de lynx dans l'ombre. Aux premières lueurs de l'aube, ne voyant venir aucun secours, ils ne purent retenir plus longtemps leur ardeur. Un cri, poussé par huit cents poitrines sauvages, fit trembler



les bois et tressaillir les soldats anglais, qui sautèrent sur leurs armes; mais les sauvages qu'ils craignaient tant étaient sur leurs talons, brandissant leurs tomahawks. Ils reculèrent en désordre. Wolfe et ses officiers empêchèrent une panique; mais la colonne dut retraiter précipitamment. M. de Repentigny n'osa jeter tout son monde de l'autre côté du gué; mais il détacha une forte escouade qui alla prêter main forte aux Indiens. Wolfe, refoulé jusque dans son camp, dont tous les régiments avaient pris les armes, fit avancer du canon et marcher le gros de son armée contre les sauvages, qui revinrent triomphants au Passage-d'Hiver, après avoir tué ou blessé environ cent cinquante Anglais, sans presque aucune perte de leur part. Au bruit de la fusillade, le camp français fut sur pied, et M. de Lévis porta le bataillon de Royal-Roussillon sur le chemin du gué, pour appuyer au besoin M. de Repentigny. On se crut pendant quelque temps à la veille d'une action générale.

Le moment parut propice pour lancer les cajeux, dont la direction avait été confiée cette fois à un homme d'expérience et de sang-froid, M. de Courval, officier des milices canadiennes. Ils étaient formés d'environ soixante-dix embarcations : bateaux, chaloupes et berges, remplis de matières inflammables, de bombes, pots-à-feu, grenades, vieux canons chargés à mitraille, le tout attaché ensemble par des chaînes. Cet appareil, étendu en travers du fleuve, n'avait pas moins d'une centaine de brasses de longueur. Il fut conduit avec toute l'intelligence possible et amené jusqu'à une demi-portée de fusil de la frégate qui faisait l'avant-garde. Le feu se communiqua d'un cajeu à l'autre avec rapidité; mais comme leur marche était très lente, et que la nuit n'était pas extrêmement obscure, les vaisseaux eurent le temps ou de couper leurs chaînes ou de lever leurs ancres. Au premier signal des vigies, les matelots de la flotte se précipitèrent dans leurs berges, s'accrochèrent aux cajeux avec des grappins et les remorquèrent au rivage, où ils achevèrent de se consumer. Les Anglais en furent quittes pour une alarme; mais elle fut si grande, que Wolfe fit savoir que si on renouvelait une autre fois une pareille tentative, les prisonniers français en seraient les premières victimes; qu'il allait les placer sur deux de ses transports, où ils seraient abandonnés quand leurs propres compatriotes y auraient mis le feu.

Il y avait un mois que le général anglais était débarqué devant Québec, et il n'était guère plus avancé que le premier jour. La ville ne présentait plus, il est vrai, qu'un monceau de cendres; mais elle n'en était pas moins hors de sa portée. Il espérait moins que jamais opérer sa jonction avec le tardif Amherst, tenu en échec par le prudent et méthodique Bourlamaque. Son espoir de lasser la patience des Canadiens ou d'obtenir leur défection avait été déçu. Il ne vit plus d'autres moyens de les réduire que d'exercer contre eux les dernières rigueurs, comme il avait fait pour Québec. Le 25 juillet, les habitants de Saint-Henri de Lauzon avaient lu en pâlissant la proclamation suivante, affichée au portail de leur église :

« Son Excellence, blessée du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 27e du mois dernier, a résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portaient à soulager des gens aveuglés dans leur propre misère. Les Canadiens se montrent, par leur conduite, indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné ordre au commandant de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir et amener les habitants et leurs troupeaux, et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les



Canadiens et les Indiens lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 1er août prochain à décider du sort des prisonniers qui peuvent être faits, avec lesquels il usera de représailles; à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent à se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard, et par leur soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur. »

Les malheureux Canadiens des environs de Québec se trouvaient placés dans la plus affreuse alternative : s'ils continuaient à rester fidèles à la France, leurs maisons allaient être incendiées, leurs champs dévastés, le peu qui leur restait détruit et eux-mêmes traqués comme des fauves; s'ils faisaient la paix avec les Anglais, les sauvages seraient immédiatement déchaînés contre eux. Les habitants de la côte de Beaupré étaient déjà sous le coup de ce châtiment. Montcalm écrivait le même jour à Lévis : « Je crains que les gens de l'Ange-Gardien et de la côte de Beaupré ne fassent leur paix particulière... Il faudrait quelque gros détachement de sauvages et de Canadiens pour les corriger... Et, pour soutenir les Canadiens et les sauvages, nous enverrons, s'il le faut, des grenadiers et soldats volontaires avec des officiers, une centaine. »

Les habitants de Saint-Henri avaient eu à peine le temps de lire la proclamation de Wolfe et d'en porter la nouvelle à leurs familles, que leur principal groupe, caché dans les bois avec leur curé, fut cerné et fait prisonnier.

Wolfe était aussi sensible qu'aucun de ses officiers aux maux dont il était le témoin et le principal auteur; mais il pensait y trouver le moyen de désarmer la population, d'affaiblir les forces de son ennemi, et peut-être même de le décider à sortir de ses retranchements. C'était là le but de ses efforts; car, s'il pouvait l'amener à un engagement général, il se croyait sûr de le battre, ayant trois fois plus de troupes régulières et mettant à peine en ligne de compte les milices canadiennes, qu'il méprisait. Depuis qu'il avait réussi à franchir le passage de Québec, il avait examiné avec soin toute la falaise jusqu'au cap Rouge. Elle lui parut presque partout inaccessible, coupée à pic et baignée par les eaux du fleuve. Alors comme aujourd'hui, un rideau d'épinettes, de pins, de hêtres, de chênes et de sapins, en couronnait le sommet. Les rares endroits où la côte s'affaisse ou se creuse pour livrer passage à quelque torrent avaient été rompus et occupés par des corps de troupes. Il tint sa lunette braquée sur une coulée qui s'ouvre à un quart de lieue en deçà de la pointe de Sillery, au fond de l'anse à laquelle il a légué son nom; mais ce point, comme les autres, parut trop bien gardé pour qu'il fût possible d'y faire une descente. On peut difficilement s'expliquer pourquoi il n'eut pas l'idée de s'établir fortement sur quelques points accessibles de la rive nord sous la protection de ses vaisseaux : c'était, on l'a vu, ce que Montcalm redoutait le plus. Il lui aurait coupé toute communication avec ses dépôts d'approvisionnements, l'aurait forcé de venir à lui et de lui offrir le combat. Une bataille gagnée lui aurait livré Québec en peu de jours, sans coup férir, car la famine l'aurait réduit à capituler. La perte de Québec entraînait celle de la colonie. Quoi qu'il en soit, il revint au saut, convaincu plus que jamais de la difficulté de son entreprise. C'était encore le rivage de Beauport qui lui semblait le plus vulnérable. Après un long et dernier examen, il crut qu'il lui serait peut-être possible d'attirer Montcalm hors de ses retranchements, en attaquant les redoutes qu'il avait fait construire sur le bord même de la grève.

A partir du saut Montmorency la falaise s'incline graduellement et se divise en



plusieurs coteaux d'un accès plus facile. Elle forme un ravin vers la rivière de Beauport et continue à s'abaisser jusqu'à Maizerets, où elle devient un plan doucement incliné qui va mourir à la ligne de la marée. Tout le long de la grève règne un vaste estuaire qui a environ un tiers de lieue de largeur.

Snr cette grève, à moins d'un quart de mille du saut, se trouvaient la redoute de Johnstone, remarquée par Wolfe, et une autre plus importante située un peu plus à l'est, en face du gué de la rivière. Les retranchements qui longeaient la crête de la falaise étaient munis de redans dont les feux se croisaient. En arrière couraient plusieurs lignes de défense ou traverses, érigées pour mettre les troupes à l'abri des batteries anglaises de la rive gauche du saut qui, dominant la droite, enfilaient la tranchée. Toute l'artillerie de cette aile consistait en vingt pièces, qui battaient d'un côté la rivière, de l'autre le fleuve.

Le plan de Wolfe était de diviser les forces des Français en menaçant leur camp sur trois points à la fois. Une fausse attaque serait dirigée sur la droite, et une autre sur l'extrême gauche : la première vis-à-vis la Canardière, la seconde vers le Gué-d'Hiver, tandis que l'attaque réelle se ferait en face du camp de Lévis. La masse de l'armée régulière marcherait sur deux divisions : celle de droite, sous Townshend, descendrait la falaise de l'Ange-Gardien et déboucherait par le gué du saut; celle de gauche, sous Monckton, montée sur les berges, prendrait terre en deçà de la chute. Elles y opéreraient leur jonction, attaqueraient les deux redoutes et monteraient à l'assaut des retranchements. Toutes les embarcations de la flotte seraient réunies pour transporter les soldats et les marins. Chaque marin était armé d'un mousquet, d'une cartouchière, d'un pistolet et d'un coutelas ou épée courte.

Le général anglais avait commencé à préparer son attaque dès le 28 juillet, et il avait cherché à détourner l'attention du saut Montmorency en faisant bombarder et canonner nuit et jour la ville avec plus de violence que jamais. Chaque jour il poussait vers les gués de forts détachements qui en venaient aux mains avec les Canadiens de M. de Repentigny et avec les sauvages. Un de ces détachements parut si considérable, qu'il causa une alarme dans le camp, dont les bataillons prirent les armes. Wolfe se rendit plusieurs fois de sa personne aux différents gués : partout il trouvait les Français en alerte. Il connaissait maintenant et appréciait le redoutable antagoniste qui gardait leur gauche. Sa personne même ne lui était pas inconnue. Le 19 juillet, pendant que l'un et l'autre faisaient à la même heure la visite des postes, le chevalier de Lévis se trouva face à face avec lui, et les deux commandants purent se toiser de près, n'étant séparés l'un de l'autre que par l'étroite rivière Montmorency.

Le matin fixé pour l'attaque, le régiment d'Anstruther, l'infanterie légère et les rangers avaient ordre d'avancer vers les gués en laissant à peine voir leur marche à travers les arbres et en allongeant autant que possible leur ligne pour paraître plus nombreux. Parvenus aux gués, ils devaient se dérober à la vue de l'ennemi en s'enfonçant davantage dans la forêt et revenir à marche forcée pour se mettre à l'arrière-garde de Townshend.

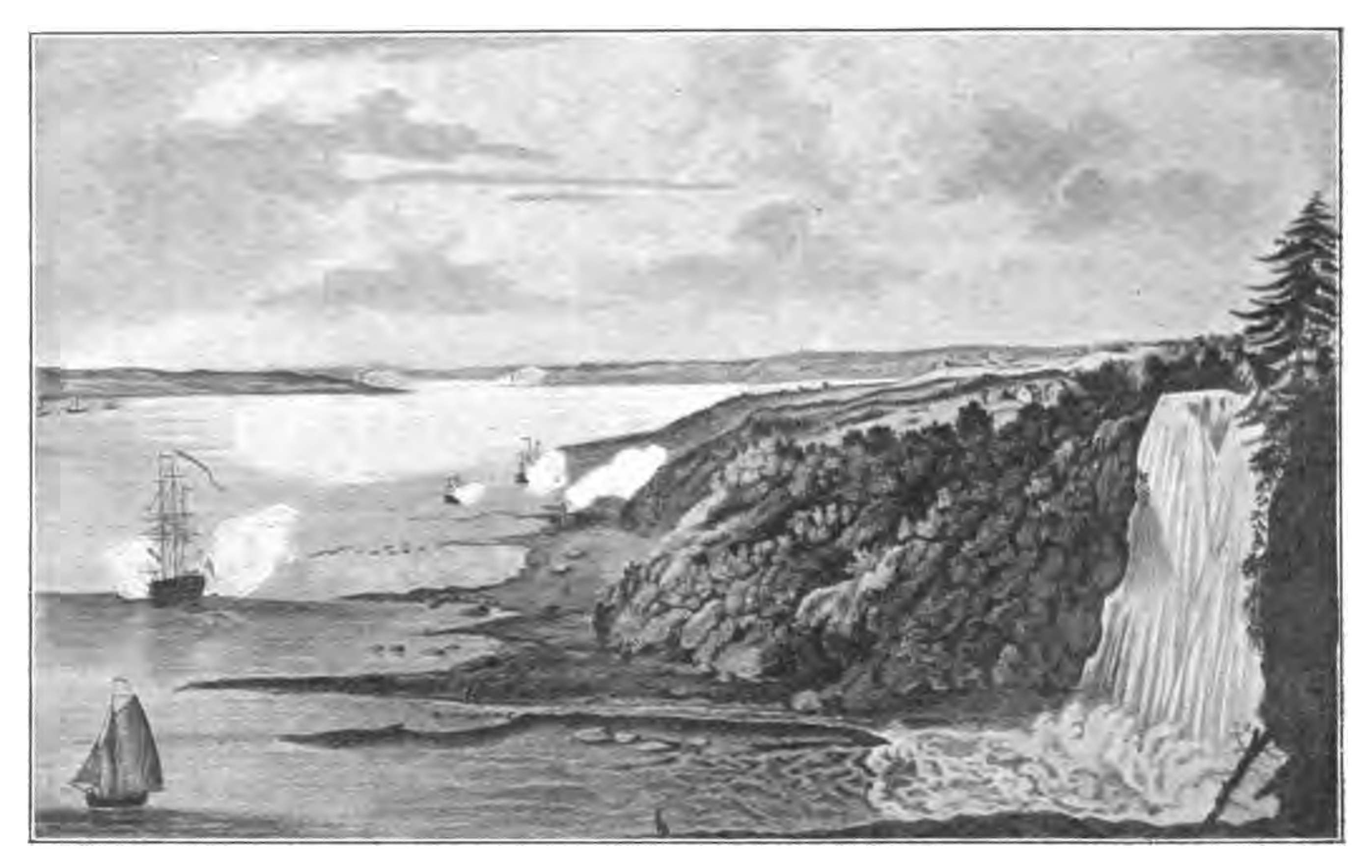
Quand l'aurore du 31 juillet éclaira les hauteurs des Alléghanys, une forte brise du sud-ouest soufflait sur le Saint-Laurent et favorisait le mouvement des vaisseaux anglais, dont quelques-uns commençaient à déployer leurs voiles. C'était une pareille journée que souhaitait Wolfe pour l'exécution de son projet. Dans le

camp de M. de Lévis, les soldats sortaient déjà de leurs tentes. Plusieurs officiers stationnaient devant la maison qu'il avait choisie pour son quartier général. Le chevalier était sur pied, donnant des ordres pour expédier un renfort à M. de Repentigny, qui venait de lui faire dire qu'un corps de troupes très considérable apparaissait dans la direction du Passage-d'Hiver. Le bataillon de Béarn et une des brigades canadiennes montaient en ce moment la garde aux retranchements de la gauche. Les batteries anglaises du saut s'étaient tues depuis la veille, et trois cents travailleurs en profitaient pour continuer les ouvrages de défense. Pendant que M. de Malartic faisait la visite de ses ouvrages, il aperçut une douzaine d'officiers anglais qui examinaient attentivement les positions. Vers onze heures, deux transports armés chacun de vingt canons mirent à la voile, et, louvoyant à la faveur de l'étale de la marée, vinrent se placer en face de la redoute de Johnstone, où ils se firent échouer à une portée de fusil. Peu après, un vaisseau de ligne de soixante-quatre canons, monté par l'amiral Saunders, vint s'embosser un peu plus bas vis-à-vis la redoute de l'est. C'était le fameux *Centurion,* aussi connu dans la marine anglaise que devait l'être plus tard le *Victory,* qui portait Nelson à Trafalgar. Aussitôt ces trois vaisseaux, dont les feux se croisaient, ouvrirent une vive canonnade sur les redoutes, les batteries et les retranchements, pendant que les quarante gros canons braqués sur la rive gauche du saut les prenaient en flanc. Les Français n'avaient, comme on l'a vu, à opposer à ces cent quarante-quatre bouches à feu que vingt canons d'un moindre calibre. Toute la gauche, qui s'était mise en mouvement à l'approche des vaisseaux, descendit la déclivité et vint border la tranchée.

Une flottille de berges portant deux régiments, les grenadiers de cinq autres et un détachement du Royal-Américain avec le brigadier Monckton, se détacha de la pointe Lévis et descendit vers l'île d'Orléans, où une autre flottille qui émergeait du milieu de la flotte avec les marins vint la rejoindre. Elles y furent renforcées par une troisième venue du camp de l'île. Ces trois ou quatre cents embarcations se rangèrent sur trois lignes à mi-chenal, et y restèrent immobiles jusqu'à de nouveaux ordres, laissant les Français dans l'incertitude du point qui allait être attaqué. Wolfe, durant cet intervalle, attendait l'effet de ses batteries. Il espérait que la pluie de boulets et de bombes qu'il faisait jeter sur les retranchements de la gauche ébranlerait les troupes régulières et ferait lâcher pied aux Canadiens; mais ceux-ci tinrent aussi ferme que leurs compagnons d'armes. Montcalm était en observation avec Vaudreuil au quartier général, prêt à se porter avec les bataillons qu'il avait sous la main à l'endroit où les ennemis se décideraient à aborder. Lévis, descendu aux retranchements, parcourait toute la gauche, prenant ses dispositions et encourageant les soldats par sa présence. « Quelque chose, dit Malartic, qu'on pût lui dire pour sa conservation, qui nous était très précieuse, exposé à une grêle de bombes et de boulets, il y donnait ses ordres avec une tranquillité et un sang-froid admirables. »

Les berges s'ébranlèrent et poussèrent une pointe vers la rivière Saint-Charles, comme pour y faire une descente. Elles revinrent ensuite et continuèrent à exécuter divers mouvements, menaçant tantôt le centre, tantôt la gauche, tantôt la droite. Un soleil éblouissant, une chaleur étouffante et quelques nuages à l'horizon présageaient pour la fin du jour un de ces violents orages accompagnés de foudre qui rafraîchissent l'atmosphère. La marée qui baissait rapidement découvrait les battures, laissait à sec les deux transports et allait bientôt rendre guéable le passage





Attaque des retranchements français, près de la chute de Montmorency, le 31 juillet 1759, d'après le dessin d'un officier de l'armée anglaise.

du saut. A une heure et demie, le capitaine Duprat, qui commandait les volontaires stationnés au Gué-d'Hiver, vint avertir le chevalier qu'une colonne qui paraissait forte de deux mille hommes s'avançait pour attaquer M. de Repentigny. Lévis détacha aussitôt cinq cents Canadiens les mieux rompus à la guerre des bois, ainsi que les sauvages, pour aller porter secours à M. de Repentigny, avec ordre au capitaine Duprat de suivre la colonne ennemie avec ses volontaires et de lui donner avis de ses mouvements. Il fit avancer Royal-Roussillon à la droite des Canadiens, qui occupaient les retranchements entre les deux redoutes, à côté du bataillon de Béarn aligné sur l'escarpement de la gauche. Montcalm s'avançait en ce moment avec le bataillon de Guyenne, accueilli partout aux cris de : « Vive notre général ! » Il rejoignit Lévis, qui lui rendit compte de l'apparition d'une colonne anglaise en arrière du saut, des ordres qu'il avait donnés pour la tenir en échec, et lui demanda quelques renforts qu'il fit placer derrière lui, sur le chemin de Beauport, afin de les porter au besoin, soit au secours de M. de Repentigny, soit aux retranchements. « Nous convînmes, écrit Lévis, que nous ferions la guerre à l'œil, et que, si la gauche était attaquée, il ferait avancer les troupes du centre pour la soutenir, et que j'en ferais de même si la droite était attaquée. Après cet arrangement, M. de Montcalm me quitta et me dit qu'il allait rejoindre M. le marquis de Vaudreuil et lui rendre compte de notre situation. »

Peu après, sur l'avis de Duprat que la colonne rétrogradait, Lévis dépêcha son aide de camp Johnstone pour faire revenir les renforts qu'il avait expédiés à M. de Repentigny. Les berges qui jusque-là avaient monté et descendu le long de l'estuaire, menaçant surtout le centre et la droite, rentrèrent dans le chenal de l'île d'Orléans et vinrent se placer en arrière des deux transports échoués.

Il était alors cinq heures du soir; la marée achevait de baisser, et le passage du saut était guéable. Dans le ciel, d'épais nuages chargés d'éclairs et de tonnerre avaient caché le soleil, et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. L'armée, qui s'était tenue en ordre de bataille sur la falaise de l'Ange-Gardien, venait de la descendre et se formait en colonne sur le bord de la grève pour franchir le gué. Les batteries et les vaisseaux anglais n'avaient pas cessé la canonnade, qu'ils dirigeaient avec habileté, mais sans produire beaucoup d'effets sur les travaux ni sur les troupes françaises. Les sauvages, revenus avec le détachement de Canadiens, furent disposés en tirailleurs entre la redoute de Johnstone et les retranchements. Le chevalier fit avertir Montcalm du mouvement des Anglais et descendre la réserve qu'il tenait sur le chemin de Beauport. A six heures, les berges s'approchèrent, après avoir eu quelque peine à franchir une chaîne de roches à fleur d'eau.

A mesure que les troupes débarquaient, Monckton les rangeait en bataille à l'abri des transports, les grenadiers à l'avant-garde suivis du Royal-Américain. Au même instant l'armée de Townshend commença à franchir le gué, et la canonnade devint plus furieuse que jamais. Lévis, prévenu que la redoute de Jonhstone manquait de boulets, ordonna à M. de la Perrière, qui y commandait, de l'évacuer après avoir encloué légèrement les canons. Les troupes de Monckton s'avancèrent « de bonne grâce », au dire de Lévis. Les grenadiers, impatients de se distinguer, prirent les devants et coururent à la redoute, qu'ils dépassèrent sans s'y arrêter. Là ils rencontrèrent un terrain spongieux qui retarda leur marche. Les Canadiens, qui se composaient de ce qu'il y avait de meilleurs tireurs parmi les coureurs de bois,

ouvrirent un feu meurtrier qui abattit les premiers rangs. Les grenadiers oscillèrent un instant, puis s'élancèrent de nouveau en avant, et commencèrent à gravir la côte, qui était beaucoup plus raide que Wolfe ne l'avait supposé. Les plus hardis n'étaient pas arrivés à moitié de la déclivité, qu'ils furent fauchés par les balles et tombèrent sur ceux qui les suivaient, en les entraînant dans leur chute. Pendant que cette lutte désespérée se prolongeait, Townshend, qui venait de traverser le gué du saut, lança son corps d'armée sur l'autre redoute, où commandait le brave capitaine de Mazerac. En ce moment, les nuages, qui avaient enveloppé le bassin d'une demi-obscurité, crevèrent au-dessus des combattants avec des éclats de tonnerre qui couvrirent le bruit de la canonnade. La montée du coteau devint de plus en plus difficile, à mesure que la pluie qui tombait par torrents détrempait la terre et la rendait vaseuse et glissante. Les assaillants décimés reculèrent en désordre, enjambant par-dessus les rangées de cadavres, et vinrent se reformer en arrière de la redoute pour se préparer à un nouvel assaut; mais Wolfe, qui de loin avait suivi l'action, en comprit l'inutilité et fit sonner la retraite. Le feu de la mousqueterie et du canon avait en partie cessé de part et d'autre, car la poudre, exposée à la pluie, était devenue humide.

Des cris et des hourras retentirent sur toute la ligne des remparts, quand les Français virent les assaillants reprendre le chemin de la grève en emportant leurs blessés. Montcalm, descendu en ce moment à la gauche, fut salué par les acclamations de : « Vive notre général ! »

Les sauvages se répandirent sur l'estuaire pour faire des prisonniers et lever des chevelures. Un incident se produisit alors, qui donna lieu ensuite à quelques correspondances entre les généraux des deux armées. Le capitaine Ochterlony, blessé à mort, épuisait le reste de ses forces pour échapper aux griffes des Peaux-Rouges. Un soldat de Guyenne l'aperçut au moment où un de ces barbares brandissait son couteau pour lui lever la chevelure; le soldat saisit l'Indien à bras-le-corps et le retint, au risque de se faire tuer lui-même, jusqu'à ce que des officiers français venus à son secours eussent entouré le malheureux Anglais, qui fut transporté à l'hôpital général. La pluie tombait en si grande abondance, qu'elle empêchait de voir à distance. L'orage fut de courte durée, et, quand le ciel s'éclaircit, les Français aperçurent les derniers détachements de Monckton qui s'éloignaient du rivage dans la direction de la pointe Lévis, et l'armée de Townshend, repliée au delà du saut, remontant la falaise. Le fort du combat s'était livré autour de la redoute de Johnstone, où les pertes des Anglais avaient été des plus sensibles. La division de Townshend, qui avait été lente à s'engager, s'était avancée encore avec plus de lenteur et n'avait pas osé monter à l'assaut de la redoute. L'amiral Saunders, craignant que les Français ne s'emparassent des deux transports, ordonna aux équipages de les abandonner après y avoir mis le feu.

Le rapport officiel des Anglais avoua une perte de quatre cent quarante-trois hommes tués ou blessés, au nombre desquels étaient le colonel Burton, du 48e, huit capitaines, vingt et un lieutenants et trois enseignes. Le chevalier de Lévis l'estima bien plus considérable. Les Français n'eurent que soixante-dix hommes tués ou blessés.

Lévis écrivit sur-le-champ au ministre de la guerre : « On ne peut assez faire l'éloge des troupes et des Canadiens, qui ont été inébranlables, et qui ont continuellement témoigné la plus grande volonté. »

De retour au quartier général, Montcalm adressa ce petit billet à son ami : « A l'entrée de la nuit, nous serons tous sous les armes à notre poste. Il y a du mouvement dans l'escadre vis-à-vis de nous. La démonstration qu'ils ont faite en plein jour me persuade que ce sera la fausse attaque. Vous avez le coup d'œil bon. Si ce qui vous occuperait ne vous paraissait pas considérable, il faudrait, mon cher chevalier, nous faire appuyer. »

Une heure après, Lévis avait rassuré son général, qui lui répondit : « Je doute d'une attaque pour ce soir, mon cher chevalier... Vous faites la guerre à l'œil, et il n'y a rien de mieux... Je veux vous laisser dormir, vous devez en avoir besoin; j'irai cependant vous voir sur les onze heures. » Lévis avait passé dix heures consécutives à cheval.

Vaudreuil rivalisait d'attentions pour le chevalier : « Cet heureux événement est une suite de vos conjectures que j'ai toujours bien goûtées. Recevez-en, je vous prie, mon compliment, et soyez bien persuadé que je vous le fais d'un très grand cœur. Je serais bien flatté d'avoir le plaisir de vous voir, et que vous puissiez me donner un détail de l'action. Elle est pour nous une très bonne époque. J'en conçois les plus grandes espérances pour la campagne... Je n'ai pas ignoré la vivacité et la fermeté des mouvements que vous ordonnâtes. Je sais que vous avez constamment surveillé et que vous vous êtes porté partout. Tout le monde était occupé du danger auquel vous vous exposiez. C'était mon unique inquiétude par les sentiments que je vous ai voués. Je vous prie d'éviter à l'avenir, autant que vous le pourrez, des risques aussi évidents. Ménagez-vous, je vous prie, nous en avons besoin. »

On eût dit que Vaudreuil pressentait l'événement qui allait bientôt placer Lévis à la tête de l'armée. Par quel chef-d'œuvre d'habileté et de prudence le chevalier avait-il réussi à se concilier une égale estime et une égale amitié de la part des deux ennemis? Il était devenu l'homme nécessaire, l'homme de conseil, le point de contact et de ralliement entre eux. Quel tact il lui avait fallu pour ne porter ombrage ni à l'un ni à l'autre, surtout pour ne pas éveiller l'extrême susceptibilité de Montcalm, d'autant plus que Vaudreuil était en continuels rapports avec Lévis, qu'il consultait sans cesse, préférant ses avis, et qu'il en était venu avec lui à la plus grande intimité! Toutes ses lettres en font foi. « Vous savez, lui disait-il souvent, qu'on ne peut rien ajouter à la confiance que je vous ai vouée... Je m'étais arrangé à aller dîner avec vous; mais au moment que j'ai voulu partir, je n'ai eu ni cocher ni voiture. Je m'en serais dédommagé en allant vous voir cet après-midi, si je n'avais appris que vous alliez visiter vous-même le poste de Repentigny... » Le lendemain, Vaudreuil insistait : « J'aurai le plaisir d'aller dîner avec vous, mais à condition que vous me receviez sans façon; je profiterai du premier intervalle que j'aurai pour m'absenter. »

Le gouverneur en était aux petits soins avec Lévis. En lui envoyant un billet : « Je recommande bien fort, disait-il au porteur, qu'on ne l'éveille point s'il dort. »

Montcalm se vengeait de ces délicatesses par de plus grandes attentions pour son ami.

Le capitaine Ochterlony fut entouré de soins si délicats par les religieuses de l'hôpital général, qu'il en fut touché jusqu'aux larmes. Il l'écrivit au général Wolfe, qui manifesta sa vive reconnaissance et fit savoir aux sœurs hospitalières que, s'il s'emparait de leur monastère, elles pouvaient être assurées de sa protection. Son



message, adressé à Vaudreuil, renfermait une somme de vingt livres sterling, qu'il priait de remettre au soldat de Guyenne qui avait empêché le capitaine d'être scalpé. Vaudreuil renvoya cette somme et répondit avec politesse et fierté que le soldat n'avait fait qu'obéir à son devoir et aux ordres des commandants.

La victoire de Montmorency avait relevé le moral de l'armée et ranimé l'humeur guerrière de la population, malgré le spectacle de ruines qu'elle avait sous les yeux. Wolfe se vengeait, en effet, de sa défaite en accablant de projectiles ce qui restait de Québec et en ordonnant d'incendier les campagnes. On calcula que du 13 juillet au 5 d'août, la ville ne reçut pas moins de neuf mille bombes ou pots-à-feu et dix mille boulets. Ces ravages n'avaient d'autre but que de satisfaire l'opinion publique en Angleterre, qui lui demanderait un compte sévère des énormes dépenses faites pour cette expédition s'il retournait à Londres sans avoir rien accompli. S'il ne prenait pas Québec, il voulait du moins pouvoir dire qu'il n'avait laissé après lui que des ruines.

Des événements d'une extrême gravité se passaient en ce moment aux frontières. Lorsque la nouvelle en parvint au camp, dans la soirée du 9 d'août, la confiance se changea en consternation, et l'on craignit l'envahissement prochain de la colonie.

Bourlamaque avait évacué Carillon et le fort Saint-Frédéric après les avoir fait sauter, et retraitait vers l'île aux Noix, faible et dernier rempart de la frontière sur le lac Champlain. Les trois mille hommes qu'il y ramenait y seraient bientôt forcés, si les douze mille d'Amherst étaient vigoureusement commandés. Les nouvelles de Niagara étaient plus désolantes encore. La petite armée rassemblée par Des Ligneris et Aubry pour venir au secours de Pouchot était tombée dans une embuscade et avait été détruite ou dispersée. Niagara avait capitulé; sa garnison était faite prisonnière, et le chevalier de La Corne écrivait que si l'armée victorieuse de Johnson se tournait contre lui, il était incapable de tenir à la tête des rapides. Le succès d'une des armées anglaises sur l'une ou l'autre frontière décidait de la campagne.

A neuf heures du soir, les généraux français étaient réunis en conseil de guerre au manoir seigneurial de Salaberry, transformé, comme on l'a vu, en quartier général. Montcalm et Vaudreuil, d'accord cette fois, convinrent qu'un seul homme était de taille à faire face au danger : c'était le chevalier de Lévis. Il partit la nuit même en chaise de poste avec M. de Lapause. Huit cents hommes, distraits de l'armée, devaient le suivre dans les vingt-quatre heures. Il avait le pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour organiser une défensive, visiterait les deux frontières, prendrait le commandement de celle qui serait la plus menacée, et disputerait le terrain pied à pied.

Lévis emportait avec lui la fortune ou, pour mieux dire, la sagesse de l'armée. Les deux antagonistes irréconciliables, restés seuls en présence, n'eurent plus le contrepoids dont ils avaient besoin pour conserver leur calme et la rectitude de leur jugement aux heures critiques. Les derniers jours du siège furent marqués par une suite de fautes et de désastres qui amenèrent la catastrophe finale.

X

PRISE DU FORT DE NIAGARA

Les opérations de la campagne, du côté du lac Champlain, s'étaient ressenties de l'effet moral produit par la victoire de Carillon. Le souvenir de cette journée, terrifiant pour les Anglais, les avait rendus lents et timides dans leurs mouvements, tandis qu'il avait soutenu la confiance et le courage des Français. La décision du conseil de guerre, enjoignant à Bourlamaque de faire sauter le fort de Carillon s'il était attaqué par des forces trop supérieures, avait été tenue secrète, et les troupes mises sous l'impression qu'elles attendraient l'ennemi sur le même champ de bataille que l'année précédente. Leur ardeur ne s'était pas ralentie, et la vue des lieux où elles s'étaient couvertes de gloire, ainsi que des nouvelles fortification ajoutées aux anciennes, leur faisait espérer de nouveaux succès malgré leur infériorité numérique. Les deux mille cinq cents hommes qui les composaient étaient continuellement occupés à perfectionner les travaux de défense, comme s'il eût été décidé d'y tenir jusqu'à l'extrémité.

Le 1er de juin, Bourlamaque, escorté de deux compagnies, l'une de Berry, l'autre de la Reine, alla faire l'inspection de la rive gauche du lac jusqu'à Saint-Frédéric. La rivière à la Barbue lui parut présenter une ligne trop étendue à défendre pour que sa petite armée pût en disputer le passage. Le fort Saint-Frédéric, dominé par une hauteur, comme celui de Carillon, était encore moins tenable, car cette hauteur n'était pas défendue, et le temps manquait pour y élever des retranchements. Bourlamaque résolut de ne s'arrêter à la rivière à la Barbue, que le peu de jours nécessaires pour donner à la garnison de Carillon le temps de le rallier. Il ferait ensuite sauter le fort Saint-Frédéric et se replierait sur l'île aux Noix, où les travaux de défense étaient déjà commencés.

Chaque jour les nouvelles des ennemis devenaient de plus en plus alarmantes. Le bruit de leur arrivée, d'abord éloigné, se rapprochait petit à petit, comme les grondements du tonnerre, qui, sourds au début, vont sans cesse grandissant; et leurs reconnaissances commençaient à se montrer autour de Carillon, pareilles aux éclairs avant-coureurs de l'orage.

Les patrouilles anglaises apparaissaient de jour en jour plus nombreuses et refoulaient nos éclaireurs jusqu'aux abords du Portage. Ces braves coureurs de bois, à la tête desquels se distinguait plus que jamais le brillant et infatigable Langy, comme s'il eût pressenti sa fin prochaine, ne s'étaient pas arrêtés depuis l'ouverture de la campagne. Ils avaient vu des légions de travailleurs ouvrir une large trouée de chaque côté du chemin qui conduisait du fort Édouard à la tête du lac. Le général Amherst n'avait pas voulu y engager son armée avant qu'elle pût circuler en plaine ouverte sans le moindre danger d'embuscade. Ce général, dont la tactique consistait à élever des postes fortifiés partout sur son passage, en fit

construire une chaîne ininterrompue, séparés seulement d'une lieue les uns des autres, entre le fort Édouard et la tête du lac. Il compromettait, par ses lenteurs et ses précautions exagérées, le succès de la campagne. C'était un homme d'un caractère diamétralement opposé à celui de Wolfe : il était flegmatique, taciturne et impassible, du moins en apparence. Les divisions et les rivalités qui s'agitaient autour de lui, les querelles, lui étaient si indifférentes, qu'il semblait ne pas s'en apercevoir. Il n'avait aucune initiative, mais une ténacité à toute épreuve. Quoique son armée fût quatre fois plus nombreuse que celle de son adversaire, il ne se mesura pas une seule fois avec lui durant toute cette campagne. Si les autres généraux anglais lui eussent ressemblé, le Canada n'aurait pas été conquis ; et s'il se fit un nom, c'est qu'il cueillit les fruits de la victoire que d'autres avaient gagnée.

A la fin de juillet, les onze mille hommes qu'il commandait, composés moitié de troupes régulières, moitié de milices coloniales, soutenus d'une puissante artillerie, n'avaient pas encore quitté les ruines du fort William-Henry. Ils perdaient le temps le plus précieux de la saison à faire des corvées, des manœuvres, des exercices à la cible, des voyages de découvertes, etc.

Les plus hardis de nos éclaireurs s'étaient approchés si près de leurs retranchements, qu'ils avaient entendu aboyer leurs chiens. Ils avaient compté leurs berges au nombre d'environ trois cents, mouillées à l'ancre au bord de la grève, outre plusieurs bateaux armés de canons. Quelques-unes de leurs berges sillonnaient continuellement le lac, fouillaient les anses et les îles pour débusquer nos partis de rôdeurs.

Enfin, le 21 juillet, la flottille de berges s'ébranla sur quatre colonnes, comme avait fait celle qui portait l'armée d'Abercromby. Elle renouvela le même spectacle grandiose, le même déploiement de drapeaux et d'uniformes éclatants entre les montagnes et les îles du lac, mais non plus la même présomptueuse exultation. La terrible leçon infligée l'année précédente inspirait, au contraire, aux troupes d'Amherst une défiance qui était une meilleure garantie de succès. La brise qui soufflait du sud favorisait leur marche. Une partie des équipages retirèrent leurs rames, en firent des mâtures auxquelles ils attachèrent des couvertures en guise de voiles. Après le coucher du soleil, pendant qu'ils faisaient halte pour la nuit, aux environs de la Montagne-Pelée, ils furent assaillis par une de ces violentes tempêtes d'été, accompagnée de pluie, qui souleva le lac et ballotta les berges toute la nuit. Le lendemain, dès l'aube du jour, l'avant-garde, formée de l'infanterie légère, aux ordres du lieutenant-colonel Gage, débarqua sans obstacle au Portage et s'avança jusqu'au moulin de la Chute, suivi du reste de l'armée.

A huit heures, Bourlamaque, averti de la descente des Anglais, faisait battre la générale et border les retranchements par les grenadiers, un détachement de volontaires, cent Canadiens et les ouvriers du génie. Ils reçurent peu après l'ordre de les franchir et de se porter à la Chute, pour retarder les ennemis au passage de la rivière ; mais les sauvages, qui étaient au nombre d'environ quatre cents, refusèrent de marcher, malgré les exhortations et les reproches de Bourlamaque. Alors, sur un ordre de Bourlamaque, les Canadiens et les volontaires de Bernard s'élancèrent et poussèrent jusqu'à une hauteur que venaient d'abandonner les sauvages. L'avant-garde de Gage et un corps de troupes régulières fort de quatre ou cinq mille hommes étaient déjà massés en face d'eux, de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis une passerelle qu'on n'avait pas eu le temps de couper. A peine deux hommes pouvaient-



ils y passer de front. Les rangers la franchirent au pas de course, suivis des régiments qui se mirent en ordre de bataille à mesure qu'ils avaient traversé, et s'avancèrent sur nos soldats. Ceux-ci, profitant du terrain coupé d'abatis jusqu'au camp, les tinrent en respect malgré l'extrême disproportion du nombre, fusillèrent jusqu'à la nuit avec un rare sang-froid, et rentrèrent en bon ordre derrière les retranchements, qu'ils bordèrent comme s'ils avaient dû être attaqués.



Le général Amherst, d'après une gravure du *British Museum*.

La pluie avait commencé à tomber en abondance. Une brume épaisse, qui montait du lac et envahissait la pointe, dérobait complètement à l'ennemi les mouvements de l'armée. A minuit, elle s'embarqua dans un profond silence et s'éloigna non sans regret de ce promontoire, où elle avait inscrit en traits immortels le nom de Carillon.

D'Hébécourt était resté dans le fort avec cent quatre-vingts soldats de la ligne, quatre-vingt-cinq de la marine, cent vingt Canadiens et treize canonniers.

La brume était devenue si intense, que plusieurs des bateaux s'égarèrent sur le lac et ne reconnurent l'entrée de la Barbue qu'après que le soleil levant eut dispersé le brouillard. L'ingénieur Desandrouins, avec un parti d'ouvriers et le deuxième bataillon de Berry, s'y étaient rendus dès la veille pour commencer les retranchements provisoires projetés par Bourlamaque.

Pendant toute cette journée du 23 « nous vîmes, dit l'ingénieur, une épaisse fumée du côté de Carillon ; c'étaient les deux hôpitaux, les hangars de la haute et de la basse ville, et les baraques du camp qu'on incendiait. La garnison s'est occupée à détruire sur-le-champ tous les bâtiments du fort, ou au moins d'en enlever toutes les toitures. Cependant les sauvages semblaient honteux de n'avoir rien voulu faire la veille contre les Anglais. Ils étaient d'une surprise étonnante de nous voir abandonner ces retranchements si célèbres par notre victoire de l'année précédente et par nos travaux pour les perfectionner. Ils n'en voulaient rien croire lorsqu'on le leur annonça, et disaient : « Quoi ! le Français abandonnerait la maison, la cabane où il a tant travaillé? Non, cela ne peut être ! »

Cet abandon de Carillon avait achevé de décourager les sauvages. Un seul, le brave Hotchig, était resté dans le fort avec M. d'Hébécourt.

Les Anglais ne s'étaient aperçus de l'abandon des retranchements qu'à huit heures du matin. Amherst les fit occuper par ses grenadiers et rangea les tentes de ses soldats le long de la face extérieure, où elles se trouvaient abritées contre les boulets et les bombes que lançait le fort. La figure du taciturne général s'illumina quand il se vit maître presque sans coup férir de ces fameux remparts au pied desquels était venue tourbillonner et se briser la belle armée d'Abercromby. Ceux de ses officiers qui s'y étaient trouvés s'étonnèrent des augmentations faites à ces retranchements, soit en bois, soit en terre, soit en pierre sèche. Amherst fit approcher son artillerie et commença un siège en règle, pendant que de Carillon les Français tiraient à toute volée.

Dans la nuit du 24, la garnison fit une sortie, attaqua les gardes de tranchée, y jeta la confusion, tua un lieutenant, plusieurs soldats, et en blessa un plus grand nombre.

Pendant quatre jours consécutifs, les quatre cents Français de d'Hébécourt arrêtèrent les onze mille hommes d'Amherst. Une plus longue résistance eût été impossible sans exposer la garnison tout entière à être enveloppée et faite prisonnière, car les berges ennemies se montraient en grand nombre sur le lac Champlain. Le 26, à dix heures du soir, la garnison évacua le fort avec armes et bagages, et prit place dans les bateaux. D'Hébécourt et Louvicourt sortirent les derniers, après s'être assurés que tous les canons des remparts étaient chargés jusqu'à la gueule, et les mines prêtes à être allumées. Trois déserteurs arrivaient en ce moment hors d'haleine au camp anglais, où ils confirmaient la nouvelle de l'évacuation qu'on soupçonnait déjà au mouvement inusité qu'on avait remarqué autour de la place.

Il était près de minuit ; les derniers bateaux venaient de prendre le large au milieu du silence d'une belle nuit d'été, lorsque tout à coup une immense gerbe de lumière monta vers le ciel, accompagnée d'une épouvantable détonation qui fit trembler le promontoire et secoua les eaux du lac. Un épais nuage de poussière, mêlé de pierres, de bois, de débris de toutes sortes, tourbillonna un instant dans les airs, puis s'abattit avec fracas sur la pointe et sur le lac. Quand le soleil se leva sur ces ruines, le feu courait encore parmi les décombres et faisait partir de temps en temps quelque canon resté chargé. Les Anglais furent assez longtemps sans s'approcher, de crainte de quelques autres explosions. Un des bastions avait été complètement détruit ; les autres, affreusement mutilés, étaient encore reconnaissables. C'est là tout ce qui restait de Carillon, ce petit fort dont l'existence avait été de courte durée, mais dont le souvenir est impérissable.

D'Hébécourt avait reçu ordre de ne s'arrêter qu'à Saint-Frédéric, où Bourlamaque le rejoignit le lendemain, et n'en repartit qu'après avoir fait sauter le fort.

Le 2 août, dans la soirée, on arriva en vue de l'île aux Noix, où l'on débarqua le lendemain par une pluie battante. C'était la dernière étape de l'armée; elle devait s'y défendre à outrance, y périr s'il le fallait pour sauver la colonie. Les travaux de fortifications, déjà avancés, furent poussés avec toute la vigueur que pouvait y mettre le stoïque et énergique Bourlamaque.

Amherst, qui aurait dû s'attacher à sa poursuite, n'avait pas encore quitté le plateau de Carillon le 3 d'août. Il absorbait toutes les forces de son armée à relever les ruines du fort, quand il apprit par ses éclaireurs que Saint-Frédéric avait été évacué.

Dans le moment d'exultation qu'il éprouva lorsqu'il prit possession de ce fort, il parut sortir de son caractère habituel et vouloir faire autre chose que de prendre des forts abandonnés. Du moins l'écrivit-il. Mais, cet instant passé, il reprit sa tactique ordinaire et manda au gouverneur de New-York « qu'il se mettait immédiatement à l'œuvre pour bâtir un fort tel que, par sa situation et sa solidité, il garantirait très efficacement la possession de tout le pays ». On ne peut s'empêcher de faire contraster cette lenteur et cette timidité avec la promptitude et la hardiesse déployées par les Français sur la même route militaire. A la même date, deux ans auparavant, Montcalm, avec une armée beaucoup moins nombreuse, avait franchi toute la distance entre Montréal et la tête du lac George, et achevait de réduire William-Henry.

Avant que le nouveau fort, qui reçut le nom de Crown Point, fut terminé, Amherst en construisit sur les éminences voisines trois autres qui devaient servir d'ouvrages avancés; et sur l'avis donné par des déserteurs que les Français avaient quatre vaisseaux armés sur le lac Champlain, il chargea le commandant de sa marine, le capitaine Loring, de bâtir un brigantin, une batterie flottante, et, un peu plus tard, une corvette, destinés à protéger la marche de son armée. Il était évident que tous ces travaux ne pouvaient être finis avant l'automne. On a peine à croire qu'Amherst ait achevé de paralyser son armée en organisant des expéditions aussi inutiles que celles qu'il dirigea, d'un côté vers les sources de l'Hudson, de l'autre au fond du lac Champlain, et à l'est jusqu'à la rivière Connecticut, sous prétexte d'explorer ces voies de communication connues depuis longtemps. Il donnait ainsi à Bourlamaque le temps de se fortifier à l'île aux Noix, de lui barrer le chemin de Montréal, et de l'empêcher de faire sa jonction avec Wolfe.

L'armée d'invasion lancée vers la frontière de l'Ouest contre Niagara était conduite avec plus d'activité. Le général Prideaux, avec cinq mille hommes de troupes régulières et de milices, outre neuf cent quarante-trois sauvages rassemblés par sir William Johnson, avait remonté la rivière Mohawk et débouché sur le lac Ontario, après avoir jeté une garnison dans le fort Stanwix[1] et dans quelques postes le long de sa route. Il fit halte sur les ruines de Chouaguen, où il assura ses communications en laissant un corps de mille hommes commandés par le colonel Haldimand, avec ordre de se fortifier de l'autre côté de la rivière, sur l'emplacement du fort Ontario, et remonta le 1er juillet dans ses bateaux pour atteindre Niagara, en suivant les bords du lac.

[1] Bâti en 1758.

Le chevalier de La Corne, placé en observation aux rapides du Saint-Laurent, s'était mis en marche deux jours auparavant pour venir attaquer le corps expéditionnaire de Prideaux. Il amenait avec lui deux cent quarante soldats, huit cent vingt miliciens et cent dix sauvages, la plupart Iroquois de la Présentation, en tout onze cent quatre-vingt-onze hommes, en y comprenant les officiers, parmi lesquels on comptait des chefs de bandes, tels que MM. de Corbière, Hertel, de Lorimier et l'honnête chevalier Benoist. L'abbé Piquet s'était offert et avait été accepté comme aumônier de la troupe. M. de La Corne avait appris en route, par ses découvreurs, que les Anglais étaient arrivés à Chouaguen et se retranchaient à droite de la rivière. Le 4 juillet, à onze heures du soir, il avait abordé sans être aperçu à l'anse où trois ans auparavant Montcalm avait débarqué son artillerie. Aux premiers rayons du jour il divisa ses hommes en neuf petites colonnes, afin d'attaquer par autant de côtés à la fois, et s'avança en silence à travers la forêt.

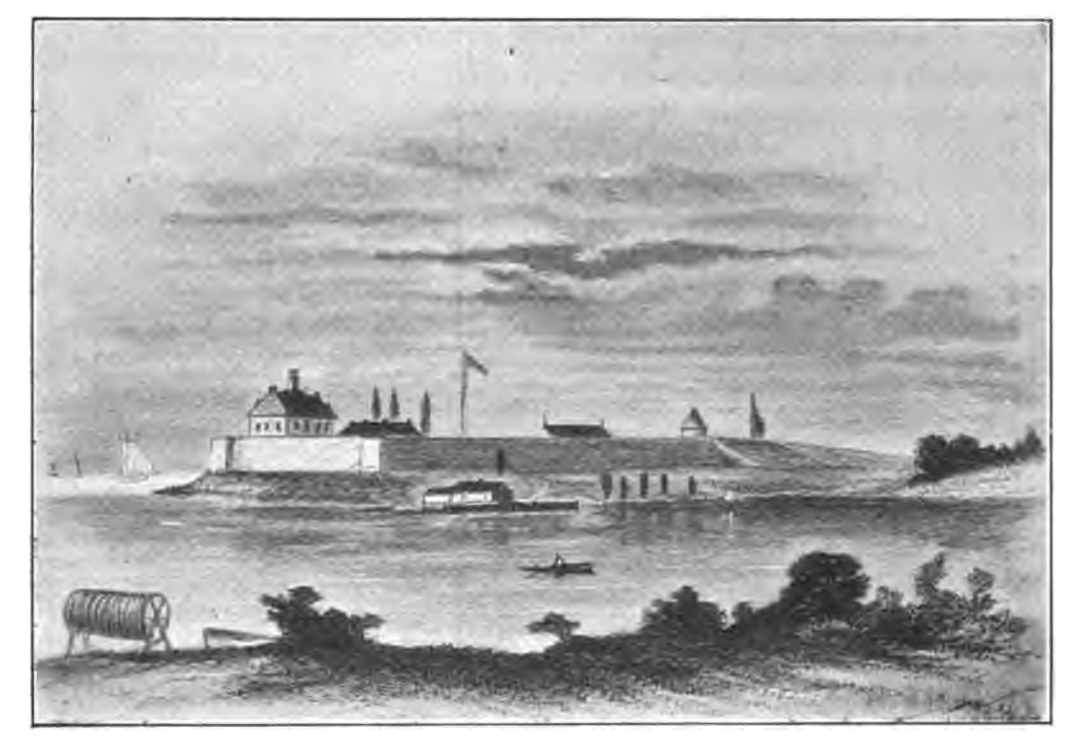
Les sauvages qui éclairaient la marche vinrent peu après dire qu'ils avaient aperçu sur la lisière du bois un parti d'Anglais travaillant à bûcher des arbres. Soixante hommes, moitié sauvages, moitié blancs, furent immédiatement envoyés pour les cerner. En ce moment des cris partirent de l'aile gauche par où marchaient les Canadiens. Une des colonnes, prenant probablement pour des ennemis celles qui marchaient dans les taillis voisins, fut saisie de panique et prit la fuite en criant : « Sauve qui peut! nous sommes cernés! » A ce bruit les Anglais s'enfuirent à toutes jambes et se jetèrent dans leurs retranchements. L'abbé Piquet, voulant arrêter les Canadiens, fut entraîné et culbuté. Enfin, s'accrochant à l'un d'eux : « Au moins, s'écria-t-il, sauvez votre aumônier! » On parvint à les rallier; mais l'avantage d'une surprise était manqué. M. de La Corne alla faire une reconnaissance et y envoya ensuite ses principaux officiers; ils jugèrent comme lui que les Anglais étaient bien fortifiés. Ils avaient élevé à l'endroit « où gisait le fort Ontario » un redan auquel s'appuyaient de solides retranchements, ouvrages en bois qui communiquaient avec une redoute placée sur la gauche. Ces retranchements, très considérables, firent présumer que les ennemis étaient « nombreux », ou du moins que l'armée qui allait assiéger Niagara était passée. On tint conseil, et la majorité fut d'avis qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite, puisque la chance d'une surprise était perdue et que les retranchements étaient trop forts pour être emportés sans artillerie.

Si les Canadiens avaient été de ceux que les officiers français appelaient « de la bonne espèce », il est probable que le chevalier de La Corne aurait réussi à déloger les Anglais; car, remarque Pouchot, « ils étaient surpris et déconcertés dans le premier moment. » Du même coup Niagara était sauvé; car le général Prideaux se trouvait coupé de sa ligne de retraite, privé de ses moyens d'approvisionnements et exposé par suite aux plus grands dangers.

La flottille qui portait son armée abordait en ce moment, sans avoir rencontré un seul ennemi, à la tête du lac Ontario. Mais, avant de l'y suivre, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le théâtre de ses opérations.

L'énorme masse d'eau qui forme la cataracte de Niagara continue sa course échevelée en tourbillonnant au fond d'une crevasse dont les murailles gigantesques ne s'abaissent qu'en approchant du lac Ontario, quatre lieues plus bas. Le fort Niagara, dont le site est encore marqué par des ruines, avait été bâti à l'extrémité de l'angle que décrit la rive droite de la rivière avec les « écores » du lac. Il n'avait

d'abord été qu'un simple poste de traite établi par le sieur de Joncaire, coureur de bois très influent parmi les Iroquois, qui l'avaient adopté dans une de leurs tribus (1721). Lorsque, dans l'automne de 1755, le capitaine Pouchot y fut envoyé avec le régiment de Guyenne pour en refaire les fortifications, il n'y trouva qu'une enceinte de palissades à demi pourries, gardées par une soixantaine de Canadiens. Il en fit une petite forteresse solidement construite selon les règles de l'art militaire. Elle était de forme triangulaire, munie de bastions et d'un fossé. Le côté qui faisait face au lac et celui qui regardait la rivière longeaient les écores, dont les pentes assez raides étaient une protection naturelle. Le côté le plus vulnérable était celui



Le fort de Niagara.

de terre, dont les approches étaient faciles. L'ingénieur y multiplia les travaux de défense. En avant du fossé régnait un chemin couvert, protégé par des ouvrages avancés reliés à la campagne par des glacis. Ces fortifications étaient encore inachevées quand Pouchot fut rappelé à Montréal et remplacé par M. de Vassan. A son retour, au printemps de 1759, il se hâta de reprendre les ouvrages abandonnés en son absence, et y travaillait encore avec toute sa garnison au moment du siège.

Les deux corvettes lancées à la Pointe-au-Baril, *l'Iroquoise* et *l'Outaouaise*, armées chacune de dix canons, avaient remis la France en possession du lac Ontario. Elles avaient rétabli les communications entre Niagara et la Présentation, servant à la fois de bâtiments de transport et de croisières.

Les deux fils de M. de Joncaire, Philippe et Daniel, établis comme leur père chez les Iroquois, où ils avaient plusieurs parents métis et de riches comptoirs, y jouissaient comme lui d'une grande autorité. Ils avaient longtemps balancé l'influence de sir William Johnson, le plus accrédité des Anglais auprès des Cinq-Nations. Celui-ci à l'est, chez les Agniers; ceux-là à l'ouest, chez les Tsonnon-

touans, dominaient dans les conseils et faisaient osciller les tribus entre les deux partis. Un chef iroquois exprimait naïvement, mais avec une rare perspicacité, la position critique de sa nation : « Le Français, disait-il, nous attire d'un côté, l'Anglais de l'autre. Tous les deux vous nous donnez des raisons spécieuses. L'Anglais nous dit de nous défier du Français, qui a de l'esprit et qui tâche de nous tromper finement. Chaque nation nous accable de présents. Pour nous, ce que nous savons, c'est que le Maître de la vie nous a donné l'île de l'Amérique à nous autres sauvages qui l'habitons. Nous ne comprenons rien aux prétentions des Anglais et des Français. Nous ignorons quel est le motif secret qu'ils ont de faire la guerre. Notre véritable intention est de rester neutres. Vous êtes tous les deux si gros, que nous nous voyons écrasés malgré nous. »

Mais la puissance toujours croissante des Anglais, leurs ressources incomparablement plus grandes, qui leur permettaient de multiplier leurs séductions, le prestige surtout qu'ils s'étaient acquis depuis la destruction de Frontenac et la prise du fort Duquesne, avaient fini par anéantir l'autorité des Joncaire.

Vers le milieu de mai, Philippe, l'aîné des deux frères, écrivit à Pouchot que les Iroquois s'étaient déclarés et avaient accepté la hache de guerre des mains de Johnson. Il l'avertissait en même temps qu'une armée anglaise se préparait à venir attaquer Niagara. Malheureusement Pouchot ne tint pas assez compte de ces avertissements, et une suite d'incidents, dont on lira plus loin les détails, l'entretinrent dans cette fausse sécurité. Il crut le danger assez éloigné pour risquer une division de ses forces et organiser une expédition dont les avantages le séduisaient. Le nouveau fort de Pittsburg, où les Anglais décimés par les maladies n'avaient pu guère travailler dans le cours de l'hiver, n'était pas à l'abri d'un hardi coup de main. Le camp de Loyalhannon même, réduit comme le fort, pouvait être emporté. Un parti de sauvages onontagués, commandé par M. de Saint-Blin, alla enlever aux environs un convoi de seize chariots chargés de vivres et escortés par cent hommes. Vingt-sept furent tués, trois faits prisonniers, le reste dispersé dans les bois. Les sauvages brûlèrent les chariots et emmenèrent quatre-vingt-quatre chevaux.

M. Pouchot confia à M. de Montigny un corps de troupes, avec des vivres, des marchandises de traite, des armes et même du canon. Dans la lettre qu'il écrivait à M. Des Ligneris, à qui il envoyait ses secours, il lui disait : « Si vous étiez assez heureux d'enlever Loyalhannon, vous devez être sûr que tous les postes, depuis Raystown jusqu'à la Belle-Rivière, tomberont d'eux-mêmes, se trouvant abandonnés à leurs propres forces et ne pouvant recevoir aucun secours de vivres. »

Un pareil exploit aurait eu sans doute un grand éclat, aurait fermé la route aux Anglais de ce côté, et rallié les tribus de l'Ohio; mais il était chimérique à l'heure présente. Le fort Niagara étant la clef des pays d'en haut, tout le reste devait être subordonné à sa sécurité. C'était, au surplus, d'après le dire de Pouchot lui-même, ce que portaient les instructions de Vaudreuil.

Toute la population française de l'Ouest, obéissant à l'appel de ce gouverneur, était alors en armes. Elle accourait de la baie Verte, de Michilimakinac, du Détroit et jusque de la Louisiane, entraînant à sa suite tout ce que les officiers partisans les plus en renom, tels que Marin, Langlade, Aubry, Des Ligneris et autres, avaient pu rassembler de coureurs de bois, de métis et de sauvages.

Ces bandes suivaient un double courant : celles de l'extrême Ouest descendaient par l'Outaouais pour rejoindre les armées de Montcalm et de Bourlamaque où nous

les avons vues. Les autres avaient pour point de ralliement le fort de la Presqu'île, sur le lac Erié, où commandait M. de Portneuf.

Le commandant du Détroit, M. de Bellestre, amenait cent Français et cent cinquante sauvages; le capitaine Aubry, six ou sept cents hommes des bords du Mississipi; M. de Linctot et Bayeul, sept ou huit cents sauvages des postes intermédiaires. M. Marin, revenant avec deux cent quatre-vingts sauvages et quelques Canadiens d'une incursion du côté de Pittsburg, allait bientôt se joindre à eux. M. Des Ligneris, au fort Machault, attendait la réunion de tous ces corps pour exécuter le plan du capitaine Pouchot.

Celui-ci avait envoyé de bonne heure, dans le mois de juin, la corvette *l'Outaouaise* croiser à l'entrée de la rivière Chouaguen. Elle fut assaillie en route par un ouragan qui brisa son grand mât et son beaupré et faillit l'engloutir. Une troupe de sauvages mississagués qui se trouvaient à bord, et qui n'avaient jamais essuyé de tempête sur un navire, furent si effrayés, qu'ils jetèrent à la mer leurs armes, leurs ornements et des morceaux de tabac pour apaiser le manitou du lac. Cet accident donna lieu à une scène de comédie qui aurait pu tourner au tragique. Il y avait à bord un bossu si petit de taille, qu'il paraissait un vrai nain. Les Mississagués, qui n'avaient jamais vu d'être humain si petit, se persuadèrent qu'il était un manitou et voulurent à toute force le jeter à la mer comme un autre Jonas. Le commandant eut toutes les peines du monde à les arrêter. *L'Outaouaise* fut retardée plusieurs jours à la Présentation pour être réparée. A son retour vis-à-vis Chouaguen, elle détacha un canot monté par M. de Blainville et quelques sauvages, pour aller à la découverte. L'armée de Prideaux franchissait en ce moment la chute de la rivière à quelques lieues de son embouchure. Par une incroyable incurie, le canot ne remonta pas jusque-là, et, n'ayant rien aperçu, M. de Blainville confirma M. Pouchot dans son illusion. La seconde corvette fit la croisière avec aussi peu d'intelligence. *L'Iroquoise,* qui remontait le lac dans le temps même où les longues files d'embarcations en longeaient la côte méridionale, et qui n'aurait eu qu'à louvoyer durant quelques jours pour les découvrir, n'eut aucun soupçon de leur présence. La corvette jeta l'ancre devant Niagara dans l'après-midi du 6 juillet, précisément à l'heure où Prideaux débarquait son armée à une lieue et demie du fort. Le commandant venait de faire son rapport à M. Pouchot, lorsqu'un soldat chassant aux tourtes dans la clairière vit sortir du bois une bande de sauvages qui s'élancèrent sur deux de ses camarades occupés un peu plus loin, et les entraînèrent avec eux. Il courut en avertir le commandant, qui fit sur-le-champ sortir une cinquantaine d'hommes. Ce piquet n'était pas encore arrivé à la lisière du bois, qu'il reçut une décharge de plus de deux cents coups de mousquet, dont la régularité fit reconnaître des troupes réglées. Deux soldats furent blessés et cinq faits prisonniers. Le piquet opéra sa retraite sous la protection des canons du fort, qui lancèrent quelques boulets aux ennemis.

Il n'y avait que quatre cent quatre-vingt-six hommes de garnison, tirés en nombre à peu près égal des troupes de terre, de la colonie et de la milice, outre trente-neuf employés, dont cinq femmes ou enfants.

A une lieue et demie au-dessus de la cataracte, avait été placé un petit fort en bois appelé le Portage, où commandait Daniel Chabert de Clausonne. Un courrier lui fut immédiatement dépêché pour lui ordonner de se replier sur Niagara avec ses hommes, après avoir brûlé son fort. Le même courrier se rendit au fort

Machault avec des dépêches enjoignant à M. Des Ligneris de rassembler tout ce qu'il y avait de Français et de sauvages à la Presqu'île et dans les forts voisins, et d'accourir au secours de Niagara.

Dans la matinée du 9, pendant que les boulets du fort balayaient les broussailles des environs, il parut dans la clairière un officier agitant un drapeau blanc. M. Pouchot envoya vers lui un de ses lieutenants, qui lui banda les yeux et l'amena au fort. Ce parlementaire était un capitaine du Royal-Américain, porteur d'une sommation du commandant anglais, disant « que le roi d'Angleterre lui ayant donné le gouvernement du fort Niagara, il eût à lui remettre cette place ; sinon qu'il l'y obligerait par les forces supérieures qu'il avait avec lui ». M. Pouchot répondit qu'il n'entendait pas l'anglais, qu'il n'avait point de réponse à faire. Il avait cependant bien compris la lettre. L'officier insista sur les grandes forces qu'il avait. M. Pouchot répliqua que le roi lui avait confié cette place, qu'il se trouvait en état de la défendre et qu'il espérait que M. Prideaux n'y entrerait jamais; que du moins, auparavant, il voulait faire connaissance avec eux, que sûrement il gagnerait leur estime. Il fit déjeuner cet officier, et le renvoya les yeux bandés jusqu'où on l'avait pris.

Le général Prideaux, qui avait échelonné une partie de son armée sur son passage, avait encore devant Niagara deux mille deux cents hommes, outre ses neuf cents sauvages. Durant les premiers jours du siége, la corvette embossée vis-à-vis de son camp l'incommoda si fort, qu'il fut obligé de dresser ses tentes hors de sa portée. Elle retarda ses opérations en arrêtant ses bateaux et le forçant à transporter par terre tout son matériel de siége.

La petite garnison était sur pied jour et nuit, mais l'espérance qu'elle avait d'un secours prochain soutenait son courage et son entrain. Le matin du 10, quand le soleil levant eut dissipé le brouillard qui s'était levé du lac à la suite d'une nuit pluvieuse, on s'aperçut que l'ennemi avait commencé à trois cents toises de distance une parallèle obliquant vers le lac. Les boulets et les bombes dirigés sur ces travaux les ralentirent sans les arrêter.

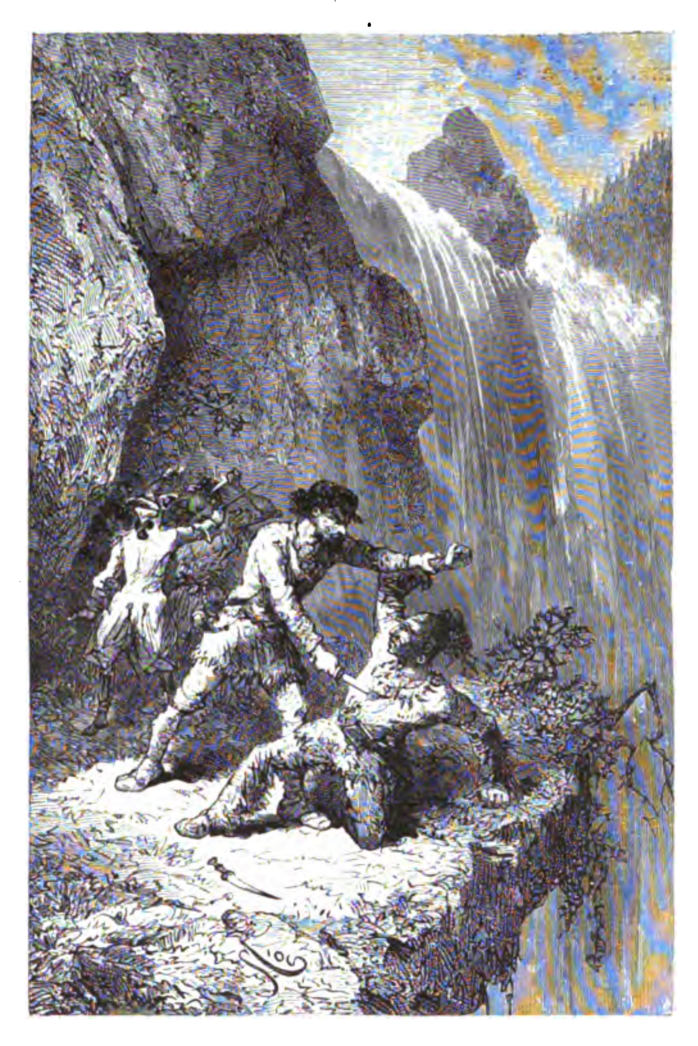
Les assiégeants prolongèrent leurs tranchées du côté du lac et montèrent successivement trois batteries, dont la plus proche était à moins de cent toises du fort. Une autre batterie, érigée sur le côté opposé de la rivière, croisait ses feux avec les trois autres, et prenait à revers la principale ligne de fortifications. Le canon grondait jour et nuit de part et d'autre. Depuis le 6 juillet, personne dans le fort n'avait clos l'œil. Les soldats aux embrasures tombaient de sommeil en épaulant leurs armes. Sur dix fusils, il n'y en avait guère qu'un qui partît. Sept armuriers étaient continuellement employés à les raccommoder. Faute de baïonnettes, les soldats de la colonie et les Canadiens avaient adapté des couteaux de bûcherons au bout de bâtons et les emportaient aux postes avec eux. Les femmes servaient les blessés et les malades, ou travaillaient à coudre des gargousses. On remplaçait les parapets éboulés par des sacs de terre; mais la plupart étaient déchirés par les projectiles, et on manquait d'étoffe pour en faire d'autres; on fut obligé pour les remplacer de se servir des paquets de fourrures qui se trouvaient dans les magasins. On était même réduit à bourrer les canons avec des chemises, des couvertures, des paillasses de lit.

Le soir du 18, les assiégés remarquèrent une grande fumée qui montait de la tranchée : ils crurent qu'un de leurs boulets avait mis le feu à un dépôt de poudre.

C'était une bombe qui avait éclaté au sortir du mortier, et dont un éclat avait frappé à la tête le général Prideaux et l'avait tué instantanément.

Il fut remplacé dans le commandement par sir William Johnson.

A mesure qu'approchait le temps où l'armée de M. Des Ligneris devait se montrer sur le chemin de la cataracte, les regards de la garnison se portaient de



La fin du combat ne fut qu'un massacre dont les horreurs sont restées le secret des solitudes de Niagara.

plus en plus de ce côté. Mais le secours si impatiemment attendu arriverait-il à temps? L'ennemi avait fini ses approches, et les brèches, grandissant d'heure en heure, allaient bientôt être prêtes pour l'assaut.

Le 23, à dix heures du matin, entrèrent au fort quatre sauvages, porteurs de lettres de MM. Des Ligneris et Aubry. Ces sauvages dirent que leur armée était forte de six cents Français et de mille sauvages; que, lorsque ses bateaux avaient passé à la sortie du lac Erié, ils couvraient tellement la rivière, qu'elle paraissait une île flottante. M. Pouchot répondit par les mêmes courriers que les assiégeants lui semblaient être de quatre à cinq mille hommes, sans compter les sauvages; que si M. Des Ligneris ne se croyait pas assez fort pour les battre, il ferait mieux de tra-

verser la rivière Niagara et de descendre par sa rive gauche jusque vis-à-vis le fort, où il n'y avait que deux cents Anglais qui seraient sûrement écrasés, parce qu'ils pouvaient être difficilement secourus; qu'ensuite les bateaux du fort traverseraient son armée. Malheureusement ce conseil ne fut pas suivi.

Les troupes indisciplinées de Ligneris, après avoir tiré leurs canots à terre, défilèrent en longue colonne, bariolées de toutes couleurs, au bord du précipice creusé par la cataracte. Le chemin du Portage, qui menait au fort Niagara, n'était qu'une trouée mal tracée à travers la forêt, sur un terrain inégal et rocailleux. Le 23 au soir, les feux de bivouac durent être allumés en vue de la Chute. De toutes les hordes américaines réunies sous les bannières de France, celle-ci était certainement une des plus extraordinaires qu'on eût vues, par la variété des tribus et des dialectes, des costumes et des armes, des chants et des danses guerrières. Elle renfermait les éléments les plus disparates, depuis le Français élégant des bords de la Seine et du Rhône jusqu'à l'aborigène du Mississipi chasseur de buffles; depuis le gentilhomme canadien endurci aux courses jusqu'au sang-mêlé, retroussant ses cheveux avec des plumes d'oiseaux, et fier de son tatouage aussi bien que des scalpes flottants à sa ceinture : tout cela étalé en face d'une des plus grandes merveilles du monde.

Le lendemain à l'aurore, la troupe se remit en marche et descendit les pentes au pied desquelles le grondement distinct du canon annonçait la proximité du fort assiégé. Le chemin du Portage n'avait qu'une dizaine de pieds de largeur. Les éclaireurs indiens rôdant sur les ailes surprirent un avant-poste anglais, le mirent en fuite, tuèrent une douzaine d'hommes, dont ils coupèrent les têtes et les plantèrent sur des piquets. Comme on approchait du fort, une députation de chefs iroquois venant du camp anglais s'avança avec des signes d'amitié jusqu'à un endroit nommé la Belle-Famille, et proposa à nos alliés une conférence pour traiter de la paix. Les officiers français firent tous leurs efforts pour l'empêcher, mais n'y purent réussir. M. Marin, qui marchait en avant avec un parti de Français, voulut y mettre fin en criant aux sauvages de le suivre; mais une trentaine seulement lui obéirent.

Sir William Johnson, prévenu d'avance de la marche de M. Des Ligneris, avait transporté la plus grande partie de son armée sur le chemin du Portage, où il l'avait disposée en embuscade derrière un abatis, après avoir placé ses Indiens dans le bois, de chaque côté du chemin. La troupe de Marin s'était élancée en poussant le cri de guerre auquel les neuf cents sauvages de Johnson avaient répondu, et la fusillade avait commencé. Elle fut entendue distinctement dans le fort, et M. Pouchot, accompagné du commandant de l'artillerie, M. Bonnafoux, accourut sur le bastion d'où l'on avait vue sur le chemin. Il aperçut une escouade d'Anglais qui fuyaient vers leurs grand'gardes, tandis que des troupes venant du camp défilaient le long de la lisière du bois en se dirigeant vers les abatis. Un instant après, quelques sauvages débouchèrent du chemin en déployant un drapeau blanc. Comme ils ne paraissaient pas soupçonner qu'ils allaient tomber dans une embuscade, M. Pouchot fit tirer deux coups de canon entre eux et les Anglais, pour indiquer qu'il y avait des ennemis de ce côté. Mais avant qu'ils eussent fait d'autres mouvements, une épaisse colonne marchant confusément, « sans rangs ni files, » sortit de l'étroit chemin et parut chercher à se mettre en bataille avec beaucoup de sang-froid, quoiqu'elle fût fort proche de l'ennemi. Le feu fut ouvert par l'aile droite,

composée de sauvages, et devint bientôt général. Les Français avaient le désavantage de combattre à découvert, tandis que les Anglais étaient cachés derrière leurs abatis. Cependant la colonne de M. Marin tint ferme. Un moment les Anglais s'avancèrent hors de leurs retranchements; mais ils furent reçus par des salves si bien nourries, qu'ils s'y réfugièrent de nouveau en toute hâte. Les Français se portèrent alors en avant et mirent genou à terre pour tirer à travers les interstices des abatis; mais la pluie qui commença à tomber avec abondance mouilla leurs armes et les obligea à battre en retraite. La tête de la colonne, continuant toujours à tirer, disparut dans la trouée du chemin, poursuivie par les régiments anglais qui, sortis des retranchements, la chargeaient à la baïonnette. Cette colonne, la seule partie des troupes de Ligneris qui se fût montrée dans la clairière, avait paru si peu considérable, que M. Pouchot resta sous l'impression que ce n'était qu'une avant-garde qui s'était retirée après un premier engagement. L'épaisseur de la forêt lui avait dérobé ce qui se passait au delà. Or c'était l'armée entière qui était venue donner tête baissée dans l'embuscade. En même temps qu'elle était attaquée de front par les Anglais, elle fut assaillie par les sauvages de Johnson. La plupart de nos alliés ayant refusé de se battre, les Français s'étaient trouvés en présence de forces supérieures qui les avaient écrasés et mis en déroute. La fin du combat ne fut plus qu'un massacre dont les horreurs sont restées le secret des solitudes du Niagara[1]. Tel fut le courage désespéré avec lequel les officiers avaient conduit leurs troupes, que de trente qu'ils étaient trois seulement s'échappèrent; tous les autres furent tués ou faits prisonniers. Les principaux chefs, presque tous blessés, étaient de ce nombre, entre autres les deux commandants, Des Ligneris et Aubry, les capitaines Marin, de Montigny, de Repentigny, de Villiers et Gamelin; trois lieutenants, deux officiers de milice, quatre cadets et le chirurgien-major. Les débris de l'armée regagnèrent les bateaux, laissés dans une île au delà de la cataracte, remontèrent le lac Erié, firent sauter ou brûler sur leur passage les forts de la Presqu'île, aux Bœufs, Machault, et se retirèrent au Détroit, anéantissant ainsi les derniers restes de la puissance française dans cette région si longtemps disputée de l'Ohio.

Pendant que M. Pouchot se tenait en observation sur les remparts, un sergent était venu lui demander de faire une sortie, car les Anglais s'étaient portés en masse au lieu du combat, et le silence qui régnait dans la tranchée faisait croire qu'elle était déserte. Il y consentit, mais recommanda de ne sortir du chemin couvert qu'avec précaution, et de faire d'abord monter quelques soldats sur les palissades afin d'attirer l'attention de l'ennemi. Ceci ne fut pas plus tôt exécuté, que la tranchée parut toute remplie d'assiégeants, qui se découvrirent jusqu'à la ceinture. La sortie n'eut pas lieu.

Un guerrier iroquois, ami des Français, qui se trouvait dans le fort, demanda et obtint du commandant la permission d'aller se mêler au combat. Il traversa les lignes anglaises sans être remarqué, rejoignit l'armée de Ligneris, fut témoin de sa défaite, et revint dans l'après-midi en apporter la première nouvelle. Quoiqu'il donnât des détails précis et désignât les noms des officiers faits prisonniers, M. Pouchot refusa d'y croire.

[1] « Sur quatre cents hommes, dit Pouchot, il y en eut plus de deux cent cinquante de tués, presque tous soldats de la colonie qui étaient très braves. » (T. II, p. 124.)



Deux heures après, un pavillon parlementaire fut arboré sur la tranchée, et le major Hervey vint lui remettre une lettre de M. Johnson, dans laquelle il lui disait d'ajouter foi à la parole du gentilhomme qu'il lui députait, fils de lord Bristol, qui lui apprendrait la déroute de l'armée de secours et lui remettrait la liste des officiers français captifs dans son camp. Pouchot feignit de ne rien savoir, et demanda qu'il fût permis à un de ses officiers d'aller parler aux prisonniers. Il confia ce message à M. de Servies, capitaine au régiment de Royal-Roussillon. Cet officier vit en effet MM. Des Ligneris, Aubry, Marin, blessés, gisant « dans une feuillée » avec leurs compagnons d'infortune, auprès de la tente de sir William Johnson, qui s'occupait de les racheter par des présents. Les sauvages avaient fait cent cinquante chevelures et quatre-vingt-seize prisonniers qui ne furent pas rachetés, et qui, par conséquent, étaient condamnés selon la coutume indienne soit au bûcher, soit à l'esclavage. Ce destin inspira à un sauvage un acte de pitié qui ne pouvait naître que dans la pensée d'un Peau-Rouge. Ce guerrier était l'ami intime d'un cadet de la colonie nommé Moncour. Le voyant captif, il alla le trouver et lui dit : « Mon frère, je suis au désespoir de te voir mort; mais sois tranquille, je veux empêcher qu'on te fasse souffrir. » Et d'un coup de casse-tête il l'étendit mort à ses pieds[1].

Dans le conseil de guerre tenu par Pouchot, il fut reconnu qu'il n'y avait plus d'effectifs que trois cent quarante hommes de la garnison; les autres gisaient dans les hôpitaux ou avaient été tués. Il n'y avait en outre que cent quarante fusils en état de servir. Une plus longue résistance n'aurait eu d'autre résultat que d'exposer tout ce qu'il y avait d'êtres vivants dans le fort à être égorgé par les sauvages.

Aux termes de la capitulation, qui fut signée le 25 juillet, la garnison devait sortir du fort avec les honneurs de la guerre, être protégée de toute insulte de la part des sauvages et conduite à New-York. Les femmes, les enfants et l'aumônier seraient escortés jusqu'au prochain poste français.

Avant d'ouvrir les portes du fort, le commandant rangea en ordre de bataille sur la place d'armes toute la garnison, armée jusqu'aux dents, les havresacs entre les jambes de chaque soldat. Il leur fit comprendre la nécessité de cette manœuvre, s'ils ne voulaient pas se faire égorger comme des moutons, à l'exemple de la garnison de William-Henry. S'il fallait mourir, leur dit-il, mieux valait être tué en se battant en brave qu'au milieu des tortures. Du moment qu'un sauvage les attaquerait, ils devaient le repousser à grands coups de poings ou de pieds dans le ventre. Ils savaient qu'aux yeux des Indiens ce n'était pas une insulte, et qu'ils ne chercheraient à venger que des coups portés avec des armes. Le mauvais temps commencé la veille ayant tourné en une tempête qui dura jusqu'au 26 et empêcha toute embarcation de sortir sur le lac, la garnison déjà exténuée fut près de trente heures en bataille. Les Anglais, qui avaient pris possession du fort, auraient voulu que la garnison livrât ses armes, sous prétexte qu'ils auraient moins de peine à la défendre. Le commandant s'y refusa obstinément, les assurant qu'ils n'étaient pas capables d'empêcher les sauvages d'entrer. Effectivement, il n'y avait pas deux heures que le fort était rendu, que les murailles étaient escaladées de toutes parts

[1] M. Des Ligneris avait été blessé mortellement. « L'Anglais a la dureté de l'abandonner dans une cabane, seul et sans secours, et il meurt dans les plus vives douleurs. Il emporte en mourant le regret de laisser presque toute sa famille prisonnière. » (*Affaire du Canada: Mémoire de M. Duverger de Saint-Blin.*) — « MM. Marin et de Montigny ont reçu la bastonnade par les Agniers. » (*Journal de Montcalm.*)

par plus de cinq cents sauvages, qui entourèrent la garnison et cherchèrent à enlever les armes aux soldats; mais ceux-ci, résolus à tout, les bousculèrent si rudement, qu'ils les tinrent en respect. Dès lors ils se montrèrent paisibles et essayèrent plutôt à les consoler qu'à les insulter. La même chose serait arrivée à William-Henry, si les Anglais avaient montré la même énergie.

Dans l'après-midi du 26, la garnison du fort Niagara sortit de la place, « le fusil sur l'épaule, tambour battant, et deux pièces de gros canons à la tête de la colonne. » Les soldats ne livrèrent leurs armes qu'après être montés dans les embarcations, qui prirent immédiatement le large. Ils partaient plutôt écrasés par le nombre que vaincus, après s'être montrés braves jusqu'à la fin. Avec eux disparaissait la puissance française dans le pays des lacs, où elle avait régné pendant plus d'un siècle. D'autres races étaient destinées à le peupler; mais aucune n'y a laissé d'empreinte plus glorieuse ni de souvenir plus aimé.

XI

BATAILLE D'ABRAHAM

Pendant le trajet que le chevalier de Lévis avait fait de Québec à Montréal, il avait été attristé de l'aspect désert des campagnes, où l'on ne voyait que des femmes, des enfants et quelques vieillards occupés aux moissons, dont la plus grande partie était encore sur pied et se gâtait sous les averses fréquentes qui tombaient depuis le commencement du mois d'août. Le danger de la disette lui parut plus pressant que celui de l'ennemi, et il laissa à Montréal la moitié de son détachement pour y être employée aux récoltes. « Il encouragea, dit-il, les femmes, les religieuses, les prêtres, et généralement tout le monde de la ville à aider directement ou indirectement à ce travail dont dépendait le soutien du pays. »

Le chevalier fit une inspection minutieuse du Saint-Laurent jusqu'à Frontenac, pour en reconnaître les endroits susceptibles de défense. Il fit immédiatement commencer, sur une île située à la tête des rapides, un petit fort auquel Vaudreuil donna le nom de Lévis. L'ingénieur Desandrouins avait été rappelé de l'île aux Noix pour en faire les plans et en surveiller la construction. Peu de temps auparavant était arrivé au camp du chevalier de La Corne, dressé dans l'île aux Galops, M. de Langy, toujours prêt à accourir aux endroits les plus menacés. Sa présence avait communiqué une nouvelle ardeur aux partis de découvertes. Un de ces partis s'était rendu jusque sous les murs de Niagara, et en avait rapporté des informations qui avaient calmé les appréhensions qu'inspirait cette frontière. L'armée de Johnson n'avait fait aucun mouvement depuis la prise de ce fort, et ne paraissait occupée qu'à s'y fortifier.

La mission que le chevalier de Lévis avait à remplir à l'île aux Noix était assez délicate, car M. de Montcalm venait de lui écrire que Bourlamaque avait été froissé en apprenant sa visite d'inspection. « Je crois, écrivait Montcalm, n'avoir pas besoin, mon cher chevalier, de vous recommander, dans votre tournée à l'île aux

Noix, d'agir vis-à-vis de Bourlamaque comme vous voudriez qu'un lieutenant général en agît vis-à-vis de vous s'il venait dans un poste que vous eussiez arrangé. »

Lévis, avec son tact ordinaire, n'eut pas de peine à se conformer à ce conseil; il n'eut d'ailleurs qu'à approuver les dispositions prises par Bourlamaque.

Bourlamaque était du reste un soldat aussi actif qu'intelligent. La belle retraite qu'il venait de faire devant des forces supérieures en était une preuve, et il allait se distinguer encore davantage par sa conduite à l'île aux Noix. Cinq jours après son arrivée dans cette île, il avait écrit à son général les dangers de tout genre qui l'entouraient dans sa nouvelle position. Les retranchements commencés étaient mal faits, et il était obligé d'en modifier le plan. « Les terres, ajoutait-il, sont sèches à droite et à gauche de l'île; un chemin magnifique mène à Saint-Jean par les profondeurs, cinq ou six lieues au plus. Le portage par la baie de Missiscouy très aisé... tombe à une lieue au-dessous de l'île aux Noix; beau chemin, trois lieues et demie d'une eau à l'autre... La pointe en avant de l'île aux Noix fournit un beau débarquement à couvert de mes retranchements, et mène jusqu'à un endroit de la rivière du Sud enfoncé d'une lieue dans les profondeurs, d'où les bateaux peuvent venir dans la rivière Saint-Jean... Voici donc trois portes pour gagner le fleuve Saint-Laurent. » Dans une lettre précédente, Bourlamaque disait au même Montcalm : « Si vous étiez sur le lac Champlain, vous connaîtriez bientôt la baie de Missiscouy et cette rivière du Sud, et, en présentant une tête à l'île aux Noix, vous réussiriez à prendre Saint-Jean sans vous embarrasser de cette île... Mais, heureusement, ils ne feront pas ce que l'on peut faire. »

Si, en effet, Amherst eût débarqué au commencement d'août, à la sortie du lac Champlain, et marché directement sur Saint-Jean, comme le redoutait Bourlamaque, il n'aurait rencontré sur sa route qu'un petit corps d'armée de deux mille huit cents combattants, dont il n'y avait que dix-sept cent soixante-dix-huit de troupes régulières. Le reste se composait de miliciens, parmi lesquels « un grand nombre d'enfants et de vieillards ». Sur cet effectif, Bourlamaque aurait eu encore à défalquer quelques centaines d'hommes pour garder l'île aux Noix. Le camp d'observation placé à Laprairie, sous M. de Rigaud, n'était que de quatre ou cinq cents hommes et quelques sauvages. La flotte en miniature jetée sur le lac n'était montée que par cent soixante dix-huit hommes, y compris les équipages. C'était avec ces moyens infimes que Bourlamaque avait à faire face aux onze mille hommes d'Amherst. Il y réussit à force d'activité. En quelques semaines il eut élevé et armé de canons de solides retranchements, barré la rivière de chaque côté de l'île par de fortes estacades, en un mot mis la place en état de soutenir un coup de main. A peine prenait-il quelques heures de repos. « Afin, disent les *Mémoires sur le Canada,* d'être toujours prêt à la première alerte, il se couchait de travers sur son lit, pour qu'une blessure dont il se sentait encore ne le laissât pas dormir longtemps; il faisait toutes les nuits quatre ou cinq rondes, et tous les jours il était aux travaux; lui seul ne reposait point, ayant soin de faire relever exactement les travailleurs par ceux qui avaient pris leur repos, et qu'au sortir de leurs travaux ils trouvassent leur ordinaire prêt. »

De temps en temps un petit billet daté du camp de Beauport, et tout récemment du saut Montmorency, où Montcalm avait établi son quartier général, l'instruisait des opérations du siège de Québec. Mais ce qu'on ne pouvait lui apprendre,

c'était l'état de consternation où se trouvait l'armée assiégeante, à qui on avait vainement essayé de cacher la maladie grave dont était atteint le général Wolfe depuis sa défaite à Montmorency. Sa faible constitution, minée par les fatigues du siège, n'avait pu résister au choc qu'il avait ressenti lorsque, du haut du navire d'où il dirigeait la bataille, il avait vu tomber l'élite de ses soldats, et avec eux les espérances dont il s'était flatté jusqu'à ce jour. Il crut son expédition manquée; il eut même l'idée d'aller se fortifier à l'île aux Coudres, et d'y laisser une partie de son armée, dans l'intention de revenir au printemps. Après l'échec du 31 juillet, il avait eu le tort d'en rejeter la faute sur ses braves grenadiers, à qui il reprocha d'être montés à l'assaut avec trop de précipitation. La faute en était bien plus au général, qui n'avait pas suffisamment calculé les difficultés qu'il avait sous les yeux. C'était sous l'empire du même désappointement qu'il avait lancé le manifeste que les écrivains amis et ennemis lui ont reproché, et dans lequel il déclarait aux Canadiens qu'ils n'avaient plus droit à sa pitié, puisqu'ils avaient méprisé ses offres de protection et refusé d'observer la neutralité qu'il leur avait demandée. En justice pour lui-même et pour son armée, il ne pouvait, disait-il, s'abstenir plus longtemps de les châtier de leur ingratitude, et il allait déchaîner ses soldats pour incendier leurs habitations, détruire leurs bestiaux et ravager leurs moissons.

A partir de ce moment, ses hordes de rangers, soutenues de l'infanterie légère et des Écossais, se répandirent des deux côtés du fleuve la torche à la main. On pouvait suivre leur marche aux nuages de fumée qui le jour s'élevaient dans les airs, et la nuit aux lueurs sinistres qui marquaient de taches rouges les maisons, les granges, les étables en feu. Les familles, retirées aux confins des paroisses, stationnaient sur les montagnes ou les hauteurs qui dominent les forêts, et suivaient d'un œil de désespoir le progrès de ces dévastations. Des cris et des lamentations éclataient dans un groupe ou dans un autre, à mesure qu'ils apercevaient les flammes percer le toit de leurs habitations. Montcalm fut saisi de pitié pour les miliciens des paroisses les plus exposées. Il organisa neuf partis différents pour s'attacher aux pas des incendiaires et les décimer: un bon nombre, en effet, ne revint pas de ces incursions. Les rangers, de leur côté, sous le prétexte toujours facile à inventer que les Canadiens se déguisaient en sauvages, scalpaient ceux qui tombaient sous leurs coups. Toutes les paroisses de l'île d'Orléans, celles de la côte de Beaupré, depuis le saut Montmorency jusqu'au cap Tourmente, tout le littoral de la baie Saint-Paul, et vis-à-vis au sud du fleuve, sur une étendue d'une dizaine de lieues, depuis la rivière Ouelle jusqu'à l'Islet, tout fut réduit en cendres. Malgré l'injonction faite par le général anglais d'épargner les églises, plusieurs furent détruites.

« Les Anglais, remarque Montcalm, fidèles imitateurs de la férocité de nos sauvages, ont fait la chevelure à quelques habitants de la côte du sud. Croira-t-on qu'une nation policée s'acharne de sang-froid à mutiler des cadavres? Cette barbarie aurait été abolie parmi les sauvages, s'il était possible de les corriger. On leur paye fort cher les prisonniers, très peu les chevelures. On s'y est pris de toutes les manières et sans fruit; mais on n'a pas à se reprocher d'avoir suivi leur exemple. »

Le système de stricte défense adopté par Montcalm lui interdisait de s'opposer à ces ravages autrement que par de petits partis, qui ne pouvaient qu'inquiéter les incursionnistes. Il concentra son attention sur la côte nord du fleuve, au-dessus de

Québec, où la ruine des campagnes s'aggravait du danger imminent de se voir couper sa ligne de communication avec ses dépôts d'approvisionnements, ce qui, en peu de jours, l'aurait mis à la merci de son adversaire. Il détacha le colonel de Bougainville avec mille hommes et la cavalerie de la Rochebeaucour, et lui ordonna de s'échelonner le long du fleuve, d'épier tous les mouvements des ennemis, et de les repousser énergiquement partout où ils se présenteraient. Cette tâche allait être extrêmement ardue et fatigante, car les Anglais menaçant plusieurs points à la fois forceraient les troupes à des marches et contremarches continuelles.

Le général Murray avait été expédié avec douze cents hommes montés sur des berges transportées par terre jusqu'à l'entrée de la rivière Chaudière. Il devait d'abord aider les vaisseaux anglais passés devant Québec à détruire la petite flotte française stationnée aux rapides de Richelieu, vis-à-vis Deschambault; puis saisir toutes les occasions d'attaquer les troupes postées le long du rivage, et y faire des incursions. A une première descente à la Pointe-aux-Trembles, il fut repoussé avec perte de quelques soldats; et à une seconde, tentée une lieue plus bas, ses premières berges avaient été criblées de balles par les tirailleurs canadiens cachés dans les buissons du rivage; une partie des hommes avaient été tués ou blessés, le reste avait regagné précipitamment le large. Murray eut un meilleur succès à Deschambault, où il eut le temps de débarquer avant l'arrivée des Français. Il mit le feu et réduisit en cendres la maison d'un des principaux habitants du lieu, le capitaine Perrot, où se trouvaient les équipages des officiers. Quinze hommes de la cavalerie, commandés par le major de Belcour, entrèrent en ce moment au grand galop dans le village, et se présentèrent hardiment malgré leur petit nombre. Les Anglais, les prenant pour une avant-garde, se rembarquèrent précipitamment avec perte de vingt-deux hommes, sans compter les blessés.

Montcalm avait été si fort alarmé à la première nouvelle de cette descente, qu'il avait laissé le commandement de son camp à M. de Senezergues, et était parti incognito, décidé à tout risquer pour empêcher les Anglais de se fortifier.

Peu de jours auparavant, Montcalm notait dans son *Journal :* « Un vent de nord-est violent, avec un brouillard épais, a tenu l'armée et la garnison très alertes. On peut être battu, c'est le malheur ordinaire au plus faible; mais le comble de l'infortune, c'est d'être surpris. »

On eût dit qu'il avait un vague pressentiment de ce qui devait lui arriver, lorsqu'il faisait cette interrogation à Bourlamaque : « Je ne sais qui de nous trois sera le plus tôt défait[1]. »

La situation était, en effet, désespérante. Le bombardement de la ville, qui n'avait pas cessé, y avait accumulé de nouvelles ruines. En une seule journée, cent soixante maisons de la basse ville furent brûlées, et plusieurs caves voûtées, renfermant une grande quantité d'objets précieux, crevées et abîmées par les bombes. Ce quartier était le plus riche de la ville. Plusieurs citoyens opulents y avaient tout perdu. Autour de Québec et jusqu'à vingt-cinq lieues plus bas, les campagnes pré-

[1] 9 août 1759. « Ce général, qui m'honorait de son amitié, m'a témoigné être fort occupé des différents mouvements des Anglais et avoir des pressentiments fâcheux. » (*Journal de Malartic*, p. 277.) Montcalm donnait à ses pressentiments une tournure prophétique lorsqu'il écrivait de Wolfe, dont il avait compris le caractère : « Il faut que cet homme finisse par un grand effort, par un coup de tonnerre. » (*Journal*, 26 août.) Cette appréciation rend encore plus incompréhensible l'obstination de Montcalm à mépriser les avis de Vaudreuil.



sentaient la même désolation. Dans l'armée, la détresse, devenue extrême, amenait le désordre et la désertion. Malgré les menaces et même les châtiments, une masse de Canadiens étaient retournés dans leurs foyers, pour y faire les récoltes et amasser quelques autres provisions, afin de ne pas mourir de faim durant l'hiver. Un grand nombre d'entre eux, dont les habitations avaient été incendiées, étaient en outre obligés de se faire des abris pour leur famille et les quelques bestiaux qu'ils avaient pu sauver. Plus de deux mille Canadiens, disait-on, avaient abandonné le camp.

Chaque fois que le vent tournait au nord-est, quelques vaisseaux ennemis tentaient le passage devant Québec et souvent y réussissaient, malgré la canonnade de la ville. A la fin d'août, l'amiral Holmes se trouvait à la tête d'une douzaine de vaisseaux, dont les uns ancraient depuis Sillery jusqu'à Saint-Augustin, et dont les autres montaient et descendaient avec la marée, dans le but de fatiguer nos troupes. La proximité de cette flottille avait forcé les vaisseaux français de remonter le Richelieu jusqu'aux Grondines. Le fleuve était tellement infesté de berges anglaises, que les convois de vivres, qui tous venaient par eau de Montréal et des Trois-Rivières, ne pouvaient continuer leur route sans un péril extrême. Le transport par terre était devenu si difficile et si lent, faute de chevaux, de voitures et d'hommes pour les conduire, que l'armée était à la veille de manquer de provisions. Les soldats étaient réduits à trois quarterons de pain, et le peuple à un quarteron, comme aux plus mauvais jours de la disette.

Depuis la journée de Montmorency, les vastes salles de l'hôpital général n'avaient pas suffi à contenir les blessés qu'on y avait transportés. On avait converti en hôpital tous les appartements disponibles, même la chapelle et jusqu'aux greniers, hangars, granges, étables et appentis. Le site du monastère, au milieu de la vallée du Saint-Charles, le mettant à l'abri du bombardement de la ville, un bon nombre de familles s'y étaient réfugiées au commencement du siège, en même temps que les ursulines et les hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Les trois communautés réunies, rivalisant de zèle et de charité, passaient les jours et les nuits auprès des malades. Les soins délicats qu'elles prodiguaient aux blessés anglais étaient parvenus jusqu'à la connaissance de leurs généraux, qui en avaient témoigné leur gratitude.

Mgr de Pontbriand, retiré au presbytère de Charlesbourg, où il se consumait de la maladie qui allait bientôt l'enlever, descendait cependant presque chaque jour consoler les malades de l'hôpital général.

A deux lieues plus loin, dans la mansarde d'une maison de l'Ange-Gardien voisine du camp anglais, Wolfe était en proie à une fièvre qui épuisait le reste de ses forces. Le capitaine Knox, venu un matin de la pointe Lévis, afin de recevoir des ordres pour sa brigade, apprit qu'il n'avait pu descendre l'escalier pour prendre son dîner.

Depuis le commencement du siège, Wolfe avait été l'âme de son armée; il la tenait dans sa main, parce qu'elle avait une entière confiance dans ses talents militaires. Il l'avait étonnée par une activité en apparence incompatible avec sa frêle charpente. Passant sans cesse d'une rive à l'autre, il semblait multiplier sa présence. A l'apparition de sa longue et mince stature dans un camp, ses soldats, animés de son impulsion, enlevaient l'ouvrage ou couraient au combat avec l'ardeur qu'inspire le dévouement.

L'armée se sentit paralysée quand elle se vit privée de sa présence. L'inquiétude

qui le tourmentait lui-même s'empara des esprits; on se répéta d'un camp à l'autre que la campagne tirait à sa fin, et qu'avant peu la flotte ferait voile pour l'Angleterre.

Wolfe, ne voulant pas que sa maladie retardât les opérations, remit le commandement aux trois brigadiers généraux, Monckton, Townshend et Murray, avec un mémoire contenant trois projets d'attaque. Par le premier, il proposait de remonter de nuit le Montmorency avec une partie de l'armée, de le traverser à trois lieues dans la forêt, et de tomber sur les derrières du camp de Beauport, pendant que le reste des troupes l'attaquerait de front. Par le second, il faisait traverser de nuit le gué du saut au corps d'armée de Montmorency, et le faisait marcher le long des retranchements jusqu'à ce qu'on découvrît un endroit facile à escalader. Monckton, avec les troupes de la pointe Lévis, se trouverait prêt à débarquer, du moment que l'infanterie légère aurait gravi le coteau. Le troisième plan se réduisait à renouveler l'attaque du 31, par la droite du camp de Beauport.

Les trois brigadiers n'accédèrent à aucun de ces projets, parce qu'en supposant même qu'on réussît à déloger Montcalm de sa position, il se retirerait derrière les retranchements de la rivière Saint-Charles, et la campagne serait finie avant qu'on pût l'en chasser.

Chose singulière, le seul plan dont Wolfe ne dit rien dans ce mémoire était celui que le général français redoutait le plus, c'est-à-dire de couper ses communications avec ses dépôts d'approvisionnements, en jetant un corps d'armée sur la côte nord, ce qui le forcerait à livrer bataille. Ce fut le plan que proposèrent en dernier lieu les trois brigadiers.

Wolfe y donna son adhésion, plus par condescendance que par conviction; car il ne croyait pas au succès de l'entreprise. L'état d'affaissement moral et physique où il se trouvait semblait lui enlever sa lucidité d'esprit ordinaire. Dans la dépêche qu'il écrivit le 2 septembre au ministre Pitt, il disait : « J'ai acquiescé à ce projet, et nous nous préparons à l'exécuter. L'amiral et moi avons examiné la ville en vue d'un assaut général; mais, après nous être consultés avec l'ingénieur en chef, qui en connaît bien l'intérieur, et après l'avoir observée avec une extrême attention, nous avons jugé que, malgré la facilité qu'il y avait de réduire au silence les batteries de la basse ville au moyen des navires de guerre, l'assaut en serait peu avancé, parce que le petit nombre de passages qui conduisent de la basse ville à la haute sont soigneusement retranchés,... et les batteries supérieures ne peuvent être atteintes par les vaisseaux, qui en souffriraient un dommage considérable, ainsi que des mortiers. L'amiral se serait volontiers joint à moi pour cela ou pour toute autre mesure d'intérêt public; mais je ne pouvais lui proposer une entreprise aussi dangereuse et promettant si peu de succès. A la force peu ordinaire des lieux, l'ennemi a ajouté un grand nombre de batteries flottantes et de bateaux pour défendre la rivière. A cause de leur vigilance et des Indiens qui entourent nos postes, il est impossible de rien exécuter par surprise... Dans cette situation, nous n'avons que le choix des difficultés, à tel point que je suis en peine de savoir comment me déterminer... Toutefois vous pouvez être assuré que le peu qui reste de la campagne sera employé autant que j'en suis capable pour l'honneur de Sa Majesté et l'intérêt de la nation. »

Du moment que le projet fut adopté, Wolfe mit à son exécution la même énergique volonté que s'il avait été certain du succès, sans toutefois y porter



l'enthousiasme qui était dans sa nature. Son plus grand regret était de penser que peut-être il n'aurait pas assez de force pour marcher en personne à la tête de son armée. « Je sais parfaitement, disait-il à son médecin, que vous ne pouvez me guérir; mais pourvu que je ne souffre pas durant quelques jours et que je sois capable d'agir, c'est tout ce que je demande. »

Le dernier jour d'août, il se sentit assez bien pour sortir. Knox s'était déjà empressé de noter dans son *Journal :* « Son Excellence le général Wolfe est en convalescence, à la joie inconcevable de toute l'armée. » La lettre que le général écrivit ce jour-là à sa mère, la dernière qu'il lui ait adressée, met à jour le complet abattement dans lequel il était tombé : « Chère madame, le fait que je vous écris vous convaincra qu'aucun malheur personnel, autre que les défaites et les désappointements, ne s'est abattu sur moi. Mon antagoniste s'est sagement renfermé dans des retranchements inaccessibles, de façon que je ne puis l'atteindre sans verser un torrent de sang, et cela peut-être pour un mince résultat. Le marquis de Montcalm est à la tête d'un grand nombre de mauvais soldats, et moi à la tête d'un petit nombre de bons qui ne désirent rien tant que de combattre; mais le prudent vieux évite une action, incertain qu'il est de la conduite de son armée. Il faut être du métier pour comprendre les désavantages et les difficultés contre lesquels nous avons à lutter, qui proviennent de la force naturelle extraordinaire du pays. »

En présence de ses intimes, Wolfe épanchait l'amertume de ses pensées et s'écriait parfois, dans ses plus noirs accès, que s'il ne réussissait pas il ne retournerait jamais en Angleterre, pour y être exposé, comme d'autres infortunés généraux, aux censures et aux reproches d'une populace ignorante.

Le général enviait son adversaire, que la fortune semblait favoriser. Celui-ci cependant se croyait, à l'heure même, en face de difficultés non moins grandes; et lui aussi épanchait avec ses intimes ses inquiétudes et ses ennuis. Le soir du 2 septembre, assis auprès de sa lampe, dans la maison qu'il occupait au saut Montmorency, il écrivait à Bourlamaque : « La nuit est obscure, il pleut; nos troupes habillées et éveillées dans leurs tentes, la droite et la ville des plus alertes. Je suis botté et mes chevaux sellés, c'est à la vérité mon allure ordinaire la nuit, suite des interruptions, signatures, visites et conseils des sauvages... Je vous voudrais ici...; car je ne puis être partout, quoique je me multiplie bien et que je ne me sois pas encore déshabillé depuis le 23 juin. »

Le nuage d'anxiété qui planait sur le camp de Beauport s'éclaircit pendant quelque temps. Les nouvelles venues de Montréal étaient plus rassurantes. M. de Lévis affirmait que l'armée de Johnson ne menaçait pas les rapides, qu'Amherst ne sortait pas de Saint-Frédéric, et que d'ailleurs Bourlamaque se trouvait en état de tenir à l'île aux Noix jusqu'à la fin de la campagne. Bourlamaque lui-même l'avait écrit à Vaudreuil. Les mouvements de l'armée anglaise autour de Québec paraissaient indiquer la prochaine levée du siège. Déjà, depuis plusieurs jours, Wolfe avait commencé à démonter ses batteries sur les hauteurs de Montmorency. Bientôt il fut évident qu'il déblayait le camp du saut, et, le 3 septembre, il l'avait complètement évacué, après avoir mis le feu aux retranchements. « Si j'avais voulu croire tout le monde hier, disait Montcalm à Lévis le 3 septembre, il n'y avait plus que trois ou quatre cents hommes, qu'il fallait aller charger. Ce matin, il n'y avait qu'à entrer dans le retranchement. M. Wolfe nous tendait une embuscade avec



deux mille cinq cents hommes qui ont descendu en bon ordre du saut. La pièce de vingt-quatre les a salués joliment, coulé une berge et incommodé une autre, ce qui était déjà arrivé hier. Dès ce soir la droite est renforcée de deux mille hommes; j'y passe demain, et Poulariés reste général depuis le saut jusqu'à l'église de Beauport. Nous avons toujours dix-neuf bâtiments au-dessus de Québec; et Bougainville, garde-côte, toujours en l'air. Je m'établis de ma personne à la maison de Salaberry, pour être en belle vue et à portée de tout. »

Le ton de satisfaction qui règne dans cette lettre ne laisse qu'entrevoir l'impression de délivrance que fit naître dans le peuple et l'armée l'abandon du saut. Le bruit s'en répandit de tous côtés, et la colonie retentit d'éclats de joie; car on crut que c'était le signal de la levée du siège. Mais les généraux ne partageaient pas cette illusion. « Quelque flatteuse que puisse en être l'idée, écrit Vaudreuil à Lévis, je ne m'y arrête pas, et il est de la prudence que je m'arrange pour faire vivre l'armée jusqu'au 15 d'octobre. »

Il était facile de voir que ce n'était qu'un premier mouvement pour opérer une diversion. Wolfe profitait de chaque bon vent pour faire monter de nouveaux vaisseaux au delà de Québec. Il rassemblait ses trois corps d'armée à la pointe Lévis, afin de les jeter sur quelque autre point, et frapper, s'il était possible, un coup décisif. Quel était ce point? Il était impossible de le deviner, car Wolfe lui-même ne le savait pas. Il avait seulement résolu de tenter une descente au-dessus de Québec, et il attendait les circonstances pour en déterminer l'endroit précis.

Montcalm fit de nouvelles dispositions à son camp : quatre cents miliciens de Montréal gardèrent la gauche, et cent quatre-vingts les gués d'hiver. La réserve de M. de Repentigny vint prendre les positions de Guyenne, qui alla camper à la droite, renforcée la veille par six cents hommes de Montréal; et Royal-Roussillon se rangea auprès de M. de Repentigny sur le plateau voisin de l'église de Beauport. Une chaîne de postes relia le saut Montmorency avec la ville, qui reçut quelques renforts. Déjà Malartic et plusieurs officiers de hauts grades, prévoyant la catastrophe du 13, ne se cachaient pas de dire que les précautions prises pour la ligne de Beauport étaient excessives, « et qu'on ne s'occupait pas assez des autres. » Vaudreuil était du même avis, particulièrement pour l'anse du Foulon, qui n'était gardée que par une centaine d'hommes; mais Montcalm persistait à croire que la falaise y était inaccessible. Aux observations que lui avait faites auparavant le gouverneur, il avait répondu : « Je vous jure que cent hommes postés arrêteront l'armée et nous donneront le temps d'attendre le jour et d'y marcher par notre droite. » Après de nouvelles remarques, il insistait : « Il ne faut pas croire que les ennemis aient des ailes, pour, la même nuit, traverser, débarquer, monter des rampes rompues, et escalader, d'autant que pour la dernière opération il faut porter des échelles[1]. »

Dans la journée du 3, Bougainville vint passer une heure au manoir de Sala-

[1] *Montcalm à Vaudreuil*, 27 et 29 juillet. « Ces mouvements de l'ennemi ne changèrent que peu de chose aux premières dispositions que M. le marquis de Montcalm avait faites. Il jugea que la partie de Beauport était toujours le point essentiel à garder et... où l'ennemi pouvait venir avec plus de succès à la conquête de la ville. » (*Journal du siège de Québec*, 4 septembre, bibl. Hartwell.)

« M. de Vaudreuil a plus d'inquiétude que moi pour la droite. » (*Montcalm à Bougainville*, 10 septembre 1759.) On le savait si bien dans l'armée anglaise, qu'un déserteur rapporta au général Wolfe « that Monsieur Montcalm will not be prevailed on to quit his situation, insisting that the flower of our army are still below the town ». (*Knox's Journal*, 1er septembre, t. II, p. 66.)



berry, pour faire part au commandant des inquiétudes que lui causaient les dernières manœuvres de l'amiral Holmes, dont la flotte s'était rapprochée de la ville. Ce fut probablement la dernière fois que Bougainville vit le général, qu'il aimait comme un père et admirait comme un héros. Le lendemain, le bataillon de Guyenne eut ordre de s'avancer sur les hauteurs d'Abraham pour être à portée de secourir au premier signal soit Bougainville, soit le camp, soit la ville. Les canons anglais, rapportés du saut Montmorency à la pointe Lévis, ayant servi à augmenter les batteries, le bombardement redoubla d'intensité. « La ville, remarque M. de Foligné, ne peut être dans un état plus pitoyable, à moins d'être rasée. »

Durant la veillée du 4, l'ennemi, profitant d'un bon vent et d'une nuit obscure, réussit à faire passer devant Québec tout un convoi de bateaux chargés de bagages



Une maison seigneuriale : le manoir de Salaberry, à Beauport, quartier général de Montcalm durant le siège de Québec.

et de munitions. Dans l'après-midi du 5, Murray sortit du camp de Lévis avec quatre bataillons pour aller rejoindre au-dessus de Sillery les vaisseaux de l'amiral Holmes, et, le lendemain, Monckton et Townshend le suivirent avec trois autres. M. de Rumigny, qui commandait un détachement de la Sarre, à Sillery, avait vu passer les régiments le long des falaises de Lévis, et les avait incommodés du feu de ses batteries, pendant qu'ils traversaient à gué la rivière Etchemin pour s'embarquer dans l'anse voisine.

A la nouvelle de cette marche, on avait battu la générale au camp de Beauport et fait avancer les compagnies de grenadiers et la réserve de M. de Repentigny avec presque tous les sauvages, dont le nombre était encore considérable, quoiqu'il en fût parti beaucoup pour retourner dans leurs pays. La réserve de M. de Repentigny stationna au pied de la côte qui conduit à la porte Saint-Jean, et les compagnies de grenadiers à la fourche des chemins de Samos et de Sillery. Vaudreuil mandait à Bougainville : « Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que le salut de la colonie est entre vos mains, que certainement le projet des ennemis est de nous couper la communication en faisant des débarquements au nord; il n'y a que la vigilance qui puisse y parer. »

Il lui détaillait ensuite ses dernières dispositions, et ajoutait : « Par cet arrangement, voici ce qu'il y aurait depuis l'anse des Mères jusqu'au cap Rouge : cent cinquante hommes entre l'anse des Mères et l'anse au Foulon; trente hommes à Samos; cinquante hommes à Saint-Michel; cinquante hommes à Sillery; deux cents hommes au cap Rouge. »

Puis il lui donnait le tableau des forces dont il disposait en sus, « tant pour garnir les autres postes que pour frapper en masse, non compris les sauvages, » ce qui formait un effectif de deux mille cent hommes. Et il concluait : « Je crois, monsieur, qu'avec cela et un peu de bonheur vous ferez de la bonne besogne.

« Je n'ai pas besoin de vous recommander d'établir le régiment de Guyenne dans le point central. En un mot, carte blanche sur les moyens[1]. » Enfin, dans l'inquiétude que lui inspirait toujours le poste du Foulon, il lui conseillait de l'augmenter de cinquante hommes tirés de la compagnie de Repentigny, la plus aguerrie des troupes canadiennes.

Le lendemain, M. de Montbeillard accompagnait l'envoi de deux pièces de campagne d'un petit billet où percent les anxiétés déjà exprimées par Malartic :

« Je voudrais bien que toute votre plage fût hérissée comme celle-ci et retranchée de même, cela vous épargnerait bien des allées et venues. Au demeurant, vous faites une bien belle campagne; puisse-t-elle finir comme elle a commencé, et puissions-nous voir couronner vos peines et vos travaux comme je le désire[2] ! »

L'armée anglaise achevait de s'entasser sur les vaisseaux, et un ordre du jour du général Wolfe, qui l'avait rejointe dans la nuit du 6, l'avait prévenue de se tenir prête pour un prochain débarquement. Elle était fatiguée des longueurs du siège et impatiente d'agir.

La frégate *le Seahorse* avait reçu à son bord le 43e régiment, dans lequel servait John Knox. « Le capitaine Smith et ses officiers nous donnèrent, dit-il, l'hospitalité d'une façon princière, et n'oublièrent rien pour rendre aussi agréable que possible l'état d'encombrement où nous étions. »

Le matin du 7, après une nuit d'orage et de vent, le soleil s'était levé dans une atmosphère tiède et claire. L'escadre de l'amiral Holmes leva l'ancre devant Sillery et remonta le fleuve en louvoyant à la faveur d'une légère brise et de la marée montante. Chaque fois que les vaisseaux tiraient une bordée vers la côte nord, les sentinelles françaises et les sauvages cachés au bord de la grève envoyaient quelques balles parmi les habits rouges et les uniformes bariolés qui fourmillaient sur les ponts. L'escadre jeta l'ancre vis-à-vis la rivière du cap Rouge, dont les deux rives ouvertes en entonnoir présentaient en ce moment un spectacle aussi animé que pittoresque. Bougainville y avait établi son quartier général et élevé quelques retranchements au bord de l'anse, où mouillaient plusieurs des batteries flottantes. « Les ennemis, dit Knox, sont au nombre d'environ seize cents, outre la cavalerie qui est vêtue de bleu et montée sur de légers chevaux jolis et de différentes couleurs. Ils paraissent très alertes et font des évolutions dans les bois qui couvrent les hauteurs et le long de leurs retranchements, afin de montrer leur nombre avec plus d'avantage. »

[1] *Vaudreuil à Bougainville,* 5 septembre 1759. Dans sa lettre au ministre, du 5 octobre 1759, Vaudreuil dit encore : « Ces trois postes (l'anse des Mères, Samos et Sillery) avaient été constamment regardés comme inattaquables par M. le marquis de Montcalm et M. de Pontleroy; ce fut toujours en vain que je leur observai qu'ils exigeaient la plus sérieuse attention.

« Les autres dispositions de M. de Bougainville devaient tendre essentiellement à secourir promptement ces trois postes; il devait être toujours prêt à marcher partout où il serait nécessaire, en sorte que si la ville ou le camp était attaqué, il pouvait s'y rendre en une heure et demie avec l'élite de sa troupe, composée de cinq compagnies de grenadiers, cinq piquets de troupes de terre, deux cents volontaires de Duprat, deux cents hommes de cavalerie, la réserve de Repentigny et quatre à cinq cents sauvages. »

[2] *Montbeillard à Bougainville,* 7 septembre, à neuf heures du matin.



Les batteries françaises s'avancèrent à l'embouchure de la rivière et se mirent en ligne de bataille; la cavalerie descendit de cheval et se forma à droite de l'infanterie, puis tout le détachement descendit la côte et borda les retranchements, en poussant des cris que Knox qualifie de ridicules. « Quelle différence, remarque-t-il, avec la coutume des troupes britanniques! Comme le silence de celles-ci est bien autrement noble et terrible, et qu'il exprime bien mieux le véritable courage! »

Le chroniqueur anglais ne réfléchit pas que les Français avaient des sauvages dans leurs rangs, et que le meilleur moyen de les entraîner au combat était d'imiter leurs cris de guerre.

Les batteries flottantes canonnèrent quelques-uns des vaisseaux dont les berges, remplies de troupes, montaient et descendaient le fleuve comme pour tenter une descente; mais, après divers mouvements, elles se retirèrent sans s'être approchées. Ce n'était qu'une fausse démonstration destinée à retenir le corps principal de Bougainville aux environs du cap Rouge, « tandis qu'une descente était préméditée ailleurs, peut-être plus bas, » augurait Knox. De son côté, l'amiral Saunders feignait de menacer la droite du camp de Beauport, en faisant exécuter des sondages et poser des bouées en face de la Canardière.

Wolfe, monté sur la corvette *le Hunter,* en compagnie de quelques officiers, poussa une reconnaissance jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, d'où il redescendit aussi perplexe qu'avant son départ. Les pluies continuelles qui tombèrent les deux jours suivants suspendirent les opérations et firent craindre pour la santé des troupes entassées sur les vaisseaux. Seize cents hommes durent être débarqués à Saint-Nicolas, sous la conduite de Monckton, qui les cantonna dans l'église et quelques maisons échappées à l'incendie.

Ce mauvais temps exposait plus que jamais l'armée française à manquer d'approvisionnements. « Vous êtes fort heureux, mandait Bigot à Bougainville, que vos voisins ne vous fassent pas promener : comment l'infanterie s'en tirerait-elle? Notre camp est plein d'eau, les ponts des chemins sont soulevés, et les charrettes ne peuvent marcher. Il faut espérer que le beau temps reviendra bientôt, sans quoi nous serions très embarrassés. »

Montcalm profita de ce temps de répit pour dicter à son secrétaire Marcel un projet de cantonnement pour le prochain hiver. « Il s'en faut bien, disait-il à Lévis en lui adressant ce projet, que la campagne soit finie ici, depuis le départ du saut. Ainsi, au contraire, augmentation de batteries et de feu sur la ville. Une petite escadre de vingt bâtiments, cinquante ou soixante berges, depuis trois jours, vis-à-vis Sillery et le cap Rouge. Bougainville côtoyant; la ligne très longue! Hier, sur les dix heures du soir, démonstration d'attaque; cent berges en bataille à mi-chenal. J'avoue que je vous voudrais ici, et que je voulais que M. le marquis de Vaudreuil vous en envoyât un ordre conditionnel, s'il n'y avait rien à craindre et que tout fût bien... » A la fin de la même lettre il ajoutait : « Je vous voudrais ici pour cette épineuse queue, où je crois à une tentative quelque part. » Et le lendemain : « Voici un travail à faire, où Lapause peut vous servir d'avance, au cas où la colonie soit sauvée; car elle ne l'est pas encore. N'en écrivez rien au marquis de Vaudreuil, mais à moi seul...

« En vérité, s'il n'y a rien à craindre pour votre partie, j'avoue, mon cher chevalier, que je vous désirerais bien pour celle-ci, où tout n'est pas encore dit. »



Le jour même que le général français traçait ces lignes anxieuses, son antagoniste exprimait des idées plus sombres encore dans une lettre à lord Holderness, écrite à bord du *Sutherland,* ancré vis-à-vis le cap Rouge. L'état du ciel, dans cette journée orageuse, était en harmonie avec la tristesse de ses pensées. Le vent du nord-est, qui s'engouffrait entre les deux falaises, sifflait lugubrement dans les cordages en blanchissant les vagues autour du vaisseau amiral. La pluie qui fouettait les vitres des hublots ne laissait pénétrer qu'un demi-jour dans la cabine où Wolfe écrivait. Sa figure était d'une extrême pâleur, car il était à peine rétabli d'une dernière attaque de sa maladie. Après avoir donné au secrétaire d'État un résumé des opérations du siège, des obstacles qu'il avait rencontrés, des préparatifs d'une dernière tentative qu'il croyait inutile, il finissait par cet adieu découragé : « Je suis assez rétabli pour faire ma besogne, mais ma constitution est entièrement ruinée, sans la consolation d'avoir rendu aucun service considérable à l'État, et sans la perspective d'en rendre. »

Était-ce pour s'excuser de n'avoir rien fait qu'il disait à lord Holderness n'avoir avec lui que trois mille six cents hommes, et ne parlait pas du reste des troupes stationnées à Saint-Nicolas, la pointe Lévis et l'île d'Orléans? La semaine précédente, il avait dit à l'amiral Saunders qu'il emploierait environ cinq mille hommes pour la dernière expédition, *which is all I intend to take,* ajoutait-il : ce qui montre évidemment qu'il laissait derrière lui une réserve. D'après le rapport qu'il avait adressé le 2 septembre à William Pitt, il déclarait n'avoir perdu sur les neuf mille hommes débarqués devant Québec que huit cent cinquante et un tués ou blessés, y compris les officiers. En défalquant les malades, manquants, déserteurs, etc., il se trouvait encore avec un effectif de plus de sept mille hommes, sans compter les milliers de marins armés qui montaient la flotte.

Les dernières nouvelles reçues d'Amherst ne laissaient espérer aucun secours de ce côté, et une sage précaution de Vaudreuil tenait fermé le Saint-Laurent au-dessus des rapides du Richelieu. Malgré les plus vives sollicitations, il avait refusé de risquer les vaisseaux qu'il y avait fait monter dans un engagement avec l'amiral Holmes. Leur présence empêchait Wolfe d'exécuter le dessein qu'il avait d'envoyer un détachement pour attaquer l'armée de Bourlamaque par les derrières et ouvrir le chemin du Canada à celle d'Amherst. « Tout cela, disait-il, aurait pu s'exécuter facilement avec dix batteries flottantes, portant chacune un canon, et vingt bateaux plats, s'il n'y avait pas eu de vaisseaux dans la rivière. »

Le matin du 10, le vent tourna au sud-ouest, et le soleil se leva radieux derrière les coteaux de la pointe Lévis. Wolfe, qui avait déjà fouillé de l'œil toutes les anses et les rochers de la rive nord, depuis Québec jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, prit avec lui le brigadier Townshend, l'ingénieur Mac-Keller, quelques officiers, et descendit jusqu'à une demi-lieue en amont de Québec, vis-à-vis l'anse au Foulon, mieux connue actuellement sous le nom d'anse de Wolfe. Cet endroit lui avait, dit-on, été indiqué par le major Stobo.

Wolfe examina attentivement à l'aide d'une longue-vue une coulée par où descend le ruisseau Saint-Denis, ombragé aujourd'hui comme alors par de hautes futaies. De chaque côté, surtout à l'est, l'escarpement s'affaisse et forme une déclivité par où passe un chemin public. Wolfe compta soigneusement les tentes dont les cônes blancs se détachaient à travers les arbres sur le penchant de la falaise. Il n'y en avait qu'une douzaine, et il paraissait y avoir peu de mouvement aux envi-

rons. Wolfe en conclut que le poste était peu gardé, et qu'une surprise de nuit y était peut-être possible. Mais l'entreprise semblait si téméraire, qu'il n'osa la proposer directement au conseil de guerre. Il prit un moyen détourné. C'est du moins ce qu'affirment deux annalistes du siège, le chevalier Johnstone et l'auteur du *Journal tenu à l'armée,* tous deux servant dans le camp français. Il est assez



Wolfe déclara aux membres du conseil que, bien éloigné de penser autrement qu'eux, il était au contraire de leur avis.

étrange que les chroniqueurs anglais, pas même Knox, dont le récit est pourtant si complet, ne fassent point mention de ce fait. « Les manœuvres que nous voyions faire depuis quelques jours à l'ennemi au-dessus de Québec, dit le *Journal,* et la connaissance que nous avions du caractère de M. Wolfe, ce guerrier impétueux, hardi et intrépide, nous préparaient à une dernière attaque. La résolution en était effectivement bien prise dans l'armée anglaise. On y avait tenu, ainsi que nous l'avons appris par différents officiers anglais, après la levée du camp du saut, un conseil de guerre où tous les officiers généraux opinèrent unanimement pour la levée du siège. Les officiers de mer observaient que la saison déjà avancée rendait de jour en jour la navigation du fleuve plus périlleuse; et les officiers de terre,

dégoûtés par la longueur d'une campagne aussi infructueuse que pénible, regardaient comme inutile de rester plus longtemps devant des retranchements qui leur paraissaient inattaquables. D'ailleurs, les uns et les autres ajoutaient que leur armée, toujours en proie aux maladies, se fondait insensiblement. Alors M. Wolfe, voyant qu'il ne pouvait rien gagner en heurtant de front l'opinion générale, prit adroitement les choses d'un autre côté : il déclara aux membres du conseil que, bien éloigné de penser autrement qu'eux, il était au contraire de leur avis sur l'inutilité de prolonger le siège de Québec; qu'aussi, dans la proposition qu'il allait faire, il voulait se dépouiller de la qualité de général pour ne rien attendre que de leur opinion pour lui.

« — Enfin, messieurs, leur dit-il, la gloire de nos armes me semblant exiger que nous ne nous retirions point sans faire une dernière tentative, je vous demande avec instance de vouloir bien ne vous y point refuser. Je veux que, dans cette circonstance, notre premier pas nous mette aux portes de la ville. Je vais dans cette vue essayer de faire pénétrer par les bois de Sillery un détachement de cent cinquante hommes seulement. Que toute l'armée se prépare à suivre. Si ce premier détachement rencontre de la part de l'ennemi quelque résistance, je vous donne ma parole d'honneur que, regardant alors notre réputation comme à l'abri de toute espèce de reproche, je n'hésiterai plus à me rembarquer. » Le zèle qui animait un si brave général passa chez tous les officiers qui l'entendaient, et l'on ne s'occupa plus dans son armée que des dispositions nécessaires pour l'exécution d'un si noble projet. »

Wolfe, qui savait combien sa présence enflammait le courage de ses troupes, alla les visiter dans chacun des navires. Il donna à cette occasion un témoignage de sollicitude qui fit une profonde impression. Ayant appris que deux officiers du 43e régiment étaient indisposés, il leur exprima toute sa sympathie, leur offrit même son canot pour les conduire à la pointe Lévis. Mais ceux-ci, en lui témoignant leur gratitude de sa bonté et de sa condescendance, l'assurèrent qu'aucune considération ne les ferait quitter leur poste tant qu'ils n'auraient pas vu la fin de cette tentative. Quelqu'un remarqua qu'un de ces officiers était fort mal et n'avait qu'une faible constitution. Wolfe l'interrompit en s'écriant : « Ne me parlez pas de constitution; cet officier a de l'entrain, et avec de l'entrain un homme peut venir à bout de tout. »

Depuis plusieurs jours, l'escadre de l'amiral Holmes levait l'ancre devant Sillery à chaque marée et se laissait dériver jusqu'à Saint-Augustin et souvent au-dessus, d'où elle redescendait avec le baissant. Ce va-et-vient continuel épuisait les troupes de Bougainville, forcées de marcher jour et nuit pour se tenir vis-à-vis des vaisseaux, afin d'empêcher un débarquement.

Enfin, tout étant prêt, la nuit du 12 septembre fut fixée pour la descente. A partir de ce moment, une succession de circonstances inouïes concoururent au plus étonnant succès. La fortune qui jusque-là s'était montrée si hostile au général anglais parut lui accorder toutes ses faveurs. Cette puissance invisible que les païens appelaient la fatalité, et que les chrétiens nomment la Providence, voulait le triomphe de sa cause. Deux déserteurs de Royal-Roussillon, échappés du camp de Bougainville dans la journée du mercredi 12, assurèrent que le poste de Foulon était à peine gardé, et que le soir même un convoi de vivres devait descendre pour ravitailler le camp de Beauport. La difficulté des transports par terre avait con-

traint le munitionnaire de recourir à ce périlleux expédient. L'essai en avait été fait depuis quelque temps et avait réussi. Les bateliers choisissaient les nuits noires et se laissaient dériver en silence avec leur chargement le long du rivage nord, dans les ténèbres doublement épaisses projetées par les falaises. L'occasion ne pouvait être plus belle pour Wolfe, et il résolut d'en profiter. Il ferait précéder le convoi et tâcherait de tromper les sentinelles en se faisant passer pour Français.

Dès le matin de ce jour, les détachements de Saint-Nicolas s'étaient embarqués, et le colonel Burton avait ordre de réunir à la nuit tombante tout ce qui restait de troupes disponibles, tant à la pointe Lévis qu'à l'île d'Orléans, de remonter, en suivant le pied de la falaise, jusque vis-à-vis l'anse du Foulon, où il se tiendrait prêt à traverser au premier signal.

Ce même jour, Wolfe lança du vaisseau amiral, *le Sutherland,* sa dernière proclamation :

« Les forces des ennemis sont divisées, dit-il; il y a maintenant une grande disette de vivres dans leur camp et un mécontentement universel parmi les Canadiens. Le second commandant est allé à Montréal ou à Saint-Jean, ce qui nous donne raison de penser que le général Amherst s'avance dans l'intérieur de la colonie. Un coup vigoureux frappé par notre armée dans cette conjoncture peut décider du sort du Canada. Nos troupes au-dessous de Québec sont prêtes à se joindre à nous; toute notre artillerie légère et les outils sont embarqués à la pointe Lévis, et les troupes débarqueront là où les Français semblent s'y attendre le moins. Le premier corps qui mettra pied à terre marchera directement à l'ennemi et le chassera de tous les petits postes qu'il peut occuper; les officiers auront soin que les corps qui suivront ne tirent pas par erreur sur ceux qui marcheront en avant. Les bataillons se formeront sur la hauteur avec promptitude et se tiendront prêts à charger tout ce qui se présentera. Quand l'artillerie et les troupes seront débarquées, un détachement sera laissé pour garder le lieu de débarquement, tandis que le reste marchera en avant et tâchera de forcer les Français et les Canadiens à livrer bataille. Les officiers et les troupes doivent se rappeler ce que le pays attend d'eux, et ce qu'un corps de soldats déterminés, endurcis à la guerre, est capable de faire contre cinq faibles bataillons français mêlés à des paysans sans discipline. »

Par une nouvelle faveur de la fortune, cette proclamation ne fut connue dans l'armée anglaise qu'après le départ d'un déserteur du Royal-Américain, qui s'esquiva le jour même.

Deux petits billets, écrits la veille par Montcalm, l'un à Bourlamaque, l'autre à Lévis, révèlent dans quelle situation d'esprit il était avant le coup de foudre du 13. Il disait à Bourlamaque :

« Je suis accablé de travail, et l'humeur me saisirait souvent comme vous, si je ne pensais que j'ai été payé par l'Europe pour n'en avoir pas. »

Contre son habitude, il écrivit tout entières de sa main les quelques lignes adressées à Lévis, les dernières probablement qu'il ait tracées.

« Je réponds par celle-ci, mon cher chevalier, à la lettre que vous m'avez écrite le 7. Je manquai le courrier par la faute de Saint-Sauveur. Rien de nouveau ici. L'article des vivres, pain et viande; mais n'importe, l'Anglais restât-il jusqu'au 1er novembre, nous soutiendrons. »

Au coucher du soleil, le marquis descendit au rivage de Beauport accompagné

de Marcel, et, après avoir examiné une batterie qu'il venait de faire augmenter, il se promena longtemps avec lui le long des retranchements, en observant de fois à autre la flotte de l'amiral Saunders, dont les gros vaisseaux avaient ouvert leurs voiles et se rapprochaient des grèves de la Canardière, tandis qu'un grand nombre de berges, chargées de marins, se rassemblaient vers la pointe de l'île d'Orléans. C'était le commencement d'une fausse attaque convenue entre Wolfe et l'amiral, pour retenir au-dessous de Québec la masse des troupes françaises. Bientôt toute la flotte fut en mouvement : les vaisseaux échangèrent des signaux entre eux et entre l'île d'Orléans et la pointe Lévis; le bombardement de la ville reprit avec une nouvelle fureur et joignit ses grondements lointains à la canonnade plus rapprochée des vaisseaux qui balayaient les battures de Beauport, comme pour préluder à une descente. Ce déploiement de forces, coïncidant avec la fin du jour, reportait aux scènes grandioses du 31 juillet et acheva de tromper Montcalm sur les vrais desseins des ennemis A mesure que s'éteignirent les dernières lueurs du crépuscule pour faire place à une nuit obscure, les feux de bivouac allumés dans le camp étoilèrent toute la côte de Beauport, depuis Montmorency jusqu'à la ville. Le général, conversant toujours avec Marcel, remontait vers le manoir de Salaberry, lorsque M. de Poulariés vint l'avertir que plusieurs berges s'approchaient vis-à-vis le plateau occupé par son régiment. Montcalm fit alors prendre les armes aux troupes et border les retranchements. Il détacha en même temps le capitaine Marcel avec une de ses ordonnances auprès de M. de Vaudreuil, en recommandant de venir lui donner avis au premier incident qui surviendrait. Il continua à circuler entre le manoir et le ravin de Beauport, en s'entretenant avec M. de Poulariés et le chevalier Johnstone. Sa conversation, toujours animée, prit un accent de vive émotion à mesure que la nuit s'avançait. Il avait le pressentiment d'un danger prochain qu'il ne pouvait préciser. A une heure du matin, il envoya Poulariés à son régiment et continua sa marche avec Johnstone. Son inquiétude se portait surtout vers les bateaux de provisions qui, d'après l'avis de Bougainville, devaient descendre cette nuit-là même : « Je tremble, répétait-il souvent au chevalier, qu'ils ne soient pris, et que cette perte nous ruine sans ressource, car nous n'avons de provisions que pour peu de jours. »

A la même heure Wolfe avait les mêmes pressentiments d'une mort prochaine. Il fit ses dernières dispositions testamentaires, comme s'il eût eu la certitude qu'il ne survivrait pas au lendemain. En témoignage d'estime et d'attachement pour ses collègues dans le commandement, il légua son argenterie à l'amiral Saunders, ses équipages à Monckton, et à Carleton ses papiers avec ses livres. Tous ses ordres donnés, et n'ayant plus qu'à attendre la marée, il fit venir dans sa cabine, à bord du *Sutherland,* un de ses compagnons de jeunesse en qui il avait une particulière confiance, John Jarvis, commandant la corvette *le Porc-Épic,* qui devint plus tard amiral avec le titre de lord Saint-Vincent. Il passa une heure avec lui, dans l'intimité, et lui fit part de ses pressentiments. Au moment de lui dire adieu, il sortit de son gilet le médaillon contenant le portrait de Mlle Lowther et le remit à son ami, en le priant de le rendre à sa fiancée lorsqu'il serait de retour en Angleterre, si ses appréhensions se réalisaient.

Les vingt-deux vaisseaux de l'amiral Holmes ne levèrent l'ancre, au cap Rouge, qu'à l'entrée de la nuit. La marée, qui achevait de monter, ne les entraîna qu'à une petite distance de Saint-Augustin, d'où ils redescendirent avec le reflux, comme

ils avaient fait les jours précédents, sans qu'aucun mouvement insusité éveillât le soupçon des factionnaires du rivage. Tout était activité cependant sur les navires. Les troupes savaient qu'une descente aurait lieu cette nuit même, mais un petit nombre d'officiers seulement connaissaient en quel endroit elle allait se faire. Les soldats nettoyaient leurs armes, les équipages se préparaient à la manœuvre des bateaux. Le colonel Howe, commandant de l'infanterie légère, frère du héros



Wolfe, sans rien laisser voir de la joie qu'il éprouvait, donna l'ordre d'avancer.

tombé l'année précédente devant Carillon, faisait appel à l'élite de ses soldats. Il choisissait vingt-quatre braves à qui il réservait l'honneur de marcher les premiers au combat.

Les moiteurs de la nuit flottant sur le fleuve épaississaient les ténèbres et empêchaient de voir à distance. Aux ombres vagues qui glissaient sur les eaux les sentinelles françaises placées en vigies sur les cimes du cap Rouge reconnurent et signalèrent le passage de la flotte; mais Bougainville, convaincu qu'elle remonterait avec le flux, comme aux autres marées, ne jugea pas à propos de la suivre.

Depuis quelques jours il semblait frappé d'aveuglement. Malgré les ordres les plus formels de Vaudreuil, lui enjoignant de garder sur les hauteurs d'Abraham le régiment de Guyenne pour se porter en peu d'instants aux endroits menacés, il

l'avait laissé partir pour le camp de Beauport. Il avait également négligé de suivre le conseil du gouverneur, qui, après lui avoir fait remarquer que le poste du Foulon n'était pas assez gardé, lui avait dit d'y ajouter cinquante hommes de la compagnie de Repentigny.

« Bougainville, dit Johnstone, avait un grand fonds d'esprit, du bon sens et beaucoup de bonnes qualités; mais à une très grande bravoure se joignait chez lui beaucoup d'ignorance de l'art militaire, qu'il n'avait jamais étudié. »

Grâce à des influences de cour et à la faveur de Mme de Pompadour, il était passé de simple aide de camp au grade de colonel, au grand mécontentement de plusieurs officiers plus anciens et plus méritants que lui. Le soir du 12, il avait envoyé dire, contre toute apparence, que l'armée anglaise était rentrée au camp de la pointe Lévis; puis, au lieu de suivre la flotte sans jamais la perdre de vue, comme il en avait l'ordre formel, il resta inactif au cap Rouge avec tout son détachement. Pourquoi ne se rapprocha-t-il pas des hauteurs d'Abraham, comme les manœuvres des Anglais le lui indiquaient? Pourquoi ne renvoya-t-il pas les grenadiers et les volontaires, qui sont l'âme de leurs régiments? Pourquoi, après avoir informé Vaudreuil et Montcalm, ainsi que les postes de Rumigny, de Douglas et de Vergor, qu'il enverrait cette nuit même des bateaux chargés de provisions, n'a-t-il pas averti de son changement de résolution pour qu'ils ne les attendissent plus? Tout cela, conclut Johnstone, est inexplicable.

Mais ce qui est impardonnable de la part de Bougainville, c'est d'avoir, au mépris des avertissements du gouverneur réitérés dans la lettre où il lui donnait *carte blanche sur les moyens,* changé ou du moins laissé partir trois ou quatre jours après le commandant du Foulon et laissé le poste aux mains de Vergor, cet officier mis en jugement peu d'années auparavant pour avoir livré presque sans résistance le fort de Beauséjour[1]. L'armée, comme les généraux, se reposait entièrement sur lui. L'avant-veille encore, Montbeillard lui écrivait de Beauport :

« Nous passons ici les nuits au bivouac, et nous avons grand tort; c'est vous qui veillez pour nous. »

Durant tout l'été, il avait eu sous les yeux l'infatigable vigilance de Lévis, qui, placé dans la même position que lui sur la rivière Montmorency, n'avait jamais été mis en défaut. Mais Lévis n'était plus à Québec.

A minuit, deux lanternes furent hissées l'une au-dessus de l'autre au grand mât du *Sutherland.* C'était le signal convenu. Aussitôt la première division prit place dans les bateaux et se mit en ligne, suivie de proche par le reste de l'armée, l'infanterie légère faisant l'avant-garde. A deux heures, sur un signe du général, dont le canot s'était placé en tête, tous les bateaux se mirent en mouvement. Les soldats avaient ordre de garder un profond silence, les équipages de faire le moins de bruit possible, et de ne se servir de leurs rames que pour diriger légèrement leurs embarcations, car la marée baissante et la brise du sud-ouest qui s'était élevée les faisait dériver rapidement. Les vaisseaux de l'amiral Holmes devaient descendre trois quarts d'heure plus tard avec le reste des troupes. La nuit était sereine mais sans lune, et la lumière des étoiles, tamisée par les vapeurs de septembre, était à peine visible. Le silence nocturne n'était troublé que par le clapotement de l'eau sur les flancs des embarcations et par le bruit du vent dans

[1] M. de Foligné, *Journal mémoratif.*

les arbres de la falaise, qui tout près, sur la gauche, dressait sa muraille de pierre dans l'obscurité.

Durant plus d'une heure la longue file de bateaux glissa dans le même silence en suivant les contours du rivage. Aucun bruit insolite ne se faisait entendre sur les hauteurs, et tout portait à croire qu'ils n'étaient pas découverts. Wolfe, assis à l'arrière de son canot, conversait de temps en temps à voix basse avec les officiers rangés auprès de lui. L'un d'eux, John Robinson, jeune garde-marine, qui devint plus tard professeur de sciences naturelles à l'université d'Édimbourg, a raconté l'impression profonde qu'avait faite sur lui la conversation du général. Les idées mélancoliques qui l'avaient obsédé lui revenant à l'esprit, il en chercha l'expression dans la poésie, et il se mit à réciter la belle élégie de Gray sur un cimetière de campagne, dont la publication était encore récente. Eut-il une intuition plus vive du sort qui l'attendait, lorsque d'une voix émue il répéta ce vers qui ne fut jamais si vrai que pour lui-même :

The paths of glory lead but to the grave.

« Messieurs, murmura-t-il en terminant la citation, j'aimerais mieux avoir fait cette élégie que de prendre Québec. »

« Qui vive? cria une sentinelle invisible dans l'ombre à l'un des bateaux de l'infanterie légère, au moment où il rasait le rivage de Samos à une portée de pistolet.

— France! » répondit un des capitaines des Fraser's Higlanders, qui savait très bien le français.

La sentinelle, croyant que c'était le convoi de vivres annoncé par Bougainville, laissa passer le bateau, en commettant la faute de ne pas demander le mot d'ordre et de ne pas aller elle-même s'assurer de la vérité.

Quelques minutes après, un froissement de branches, indiquant que quelqu'un descendait la côte du Foulon, se fit entendre, suivi d'un nouveau : « Qui vive?

— France! répéta le capitaine; et il ajouta : Ne faites pas de bruit; ce sont les vivres; on pourrait nous entendre. »

La corvette *le Hunter* était, en effet, ancrée à peu de distance.

« Passez, » dit la sentinelle, qui ne descendit pas plus loin.

La force du courant entraîna les bateaux de l'infanterie légère un peu au-dessous de l'anse. Les vingt-quatre volontaires, conduits par le capitaine Delaune, sautèrent sur le sable et s'avancèrent jusqu'au pied de la falaise, qui en cet endroit est très escarpée et couverte aujourd'hui comme alors de bois et de broussailles. Leurs fusils en bandoulière, ils se mirent hardiment à la gravir en s'aidant des branches et des arbustes. Ils arrivèrent au sommet sans avoir reçu un coup de fusil, et s'avancèrent jusqu'à la clairière ouverte sur le plateau, suivis de près par un plus fort détachement. Le jour commençait à poindre et permettait de distinguer la toile blanche des tentes sur le fond obscur du sol et du feuillage. Ils s'élancèrent vers les sentinelles, qui en les apercevant tirèrent quelques coups de fusil et se replièrent vers les tentes. Vergor dormait profondément dans son lit et ne fut réveillé que par les détonations et les cris d'alarme. Il sortit précipitamment et se mit en défense avec les soldats de son poste accourus des tentes voisines. Ils n'étaient qu'au nombre d'une trentaine, car Vergor avait envoyé le



reste, composé d'habitants de Lorette, travailler à leur récolte. Un piquet de l'infanterie légère, débarqué un peu plus haut, gravissait alors le ravin et marchait au secours des volontaires. Vergor, pris entre deux feux, ne fit qu'une faible résistance, reçut une balle au talon et se rendit prisonnier avec quelques-uns des siens. Les autres réussirent à s'échapper à la faveur de l'obscurité et des bois voisins.

Wolfe, resté sur le bord de la grève, attendait un signal avant de lancer de nouvelles troupes. Pendant un temps assez long, rien ne rompit le silence de la nuit que les rafales du vent et le murmure du ruisseau Saint-Denis, qui, gonflé par les dernières pluies, tombait en cascade sur le flanc de la montagne. Soudain éclatèrent quelques coups de fusil suivis d'appels aux armes, puis de nouvelles décharges accompagnées de clameurs confuses. Enfin des hourras poussés par cent poitrines anglaises annoncèrent que le poste était pris. Wolfe, sans rien laisser voir de la joie qu'il éprouvait, donna l'ordre d'avancer. Toute la première division, formée d'environ seize cents hommes, s'élança hors des bateaux, précédée des sapeurs qui en peu d'instants eurent débarrassé le ravin des abatis qui l'obstruaient et rendu libre le chemin tracé sur le penchant de la côte. Une partie de la division s'y engagea, tandis que le reste grimpait à droite et à gauche en s'accrochant aux buissons et aux angles des rochers. Wolfe, à qui l'excitation du moment donnait de nouvelles forces, gravit la côte d'un pas léger et rangea rapidement les troupes en bataille à mesure qu'elles débouchaient sur le plateau, l'aile gauche du côté de Sillery, l'aile droite du côté de Québec, toute la ligne faisant face au chemin Saint-Louis. L'éveil avait été donné à la batterie de Samos par la fusillade du Foulon, et elle ouvrit un feu vif sur les bateaux, dont elle endommagea quelques-uns, tua ou blessa plusieurs soldats et officiers. Le colonel Howe fut détaché avec l'infanterie légère pour aller s'emparer de ce poste et de celui de Sillery, dont la batterie tirait maintenant à toute volée sur l'escadre, qui achevait de dériver et jetait l'ancre devant l'anse du Foulon. Les deux postes, assaillis par des forces supérieures et se voyant sur le point d'être cernés, battirent en retraite du côté du cap Rouge. Une partie du régiment d'Anstruther alla prendre position dans les maisons échelonnées sur la route de Sillery.

Le transport des troupes s'était fait avec une telle célérité, qu'avant six heures du matin les plus éloignées, celles du colonel Burton, stationnées de l'autre côté de la rivière, avaient été traversées et déposées dans l'anse du Foulon. Les gardes françaises, entretenues par la ville le long de la grève, essayèrent d'inquiéter le débarquement, mais furent refoulées par des détachements soutenus du canon des vaisseaux.

Durant ces opérations, le grand jour était venu. Le soleil du 13 septembre se leva dans les nuages : du ciel gris d'automne tombaient de temps en temps de légères ondées qui faisaient craindre une journée pluvieuse. Sur la plaine ondulée et semée de bouquets d'arbres qui s'étendaient devant l'armée, aucun ennemi n'avait encore fait son apparition. On eût dit que les régiments anglais n'y avaient été rassemblés que pour l'exercice d'une parade. Seul le canon du bombardement, qui avait redoublé à la nouvelle du succès de la descente, rappelait la guerre. Quand on songe que, pour obtenir un tel avantage, il n'avait fallu que la peine d'une montée difficile et trois escarmouches insignifiantes, on reste confondu. Toutes les causes qui auraient dû faire manquer cette audacieuse tentative avaient conspiré pour sa réussite.

Premièrement, le régiment de Guyenne, posté sur les plaines d'Abraham, avait été retiré contre toute raison [1];

Secondement, il l'avait été à l'insu de Vaudreuil, sans quoi ce gouverneur aurait insisté à le faire renvoyer;

Troisièmement, Bougainville, contre l'avis de Vaudreuil, n'avait pas renforcé le poste du Foulon avec les cinquante hommes d'élite de Repentigny;

Quatrièmement, les deux déserteurs de Royal-Roussillon révélèrent à Wolfe le passage projeté du convoi de vivres, dans la nuit du 12;

Cinquièmement, Bougainville le fit annoncer aux différents postes, et, quoique ce convoi ne descendît pas, il négligea de contremander son ordre;

Sixièmement, le déserteur du Royal-Américain s'évada avant de connaître la proclamation de Wolfe et ne put ainsi révéler le projet de descente;

Septièmement, Bougainville, qui avait toujours suivi pas à pas la flotte de l'amiral Holmes et ne l'avait pas perdue de vue, la vit descendre du cap Rouge et y resta précisément durant la fatale nuit du 13;

Huitièmement, le commandant du Foulon avait été remplacé trois ou quatre jours auparavant par le capitaine de Vergor, le plus mauvais soldat de la colonie;

Neuvièmement, celui-ci, le soir du 12, avait permis à presque tout son monde de s'absenter;

Dixièmement, il n'exerçait aucune vigilance et dormait profondément au moment du débarquement des Anglais.

Si une seule de ces chances avait fait défaut, la descente aurait probablement été empêchée, ou du moins arrêtée dans son exécution, et peut-être tournée en effroyable désastre. Si, par exemple, le régiment de Guyenne avait été retenu sur les plaines d'Abraham par Bougainville, comme celui-ci en avait l'ordre positif de Vaudreuil, il serait arrivé à temps pour surprendre les régiments anglais dans le désordre de la montée, les culbuter du haut en bas des caps, et lancer sur eux un feu plongeant qui en aurait fait un terrible massacre, tandis que les batteries de Samos et de Sillery, les prenant en enfilade, auraient complété l'hécatombe. Wolfe aurait perdu devant Québec sa réputation d'homme de guerre et serait aujourd'hui placé au rang de Phipps ou de sir Hovenden Walker. L'Angleterre, découragée par la ruine de cette expédition qui lui avait coûté d'énormes dépenses, aurait probablement renoncé à son projet de conquête; et la Nouvelle-France serait restée à ses anciens maîtres, en proie aux abus qui l'auraient entraînée sur la pente que suivait la France de Louis XV, jusqu'à ce qu'elle fût tombée avec celle-ci dans l'abîme de la révolution.

Pendant que les trois brigadiers complétaient les dispositions, Wolfe s'avança à une petite distance du côté de Québec pour choisir le terrain sur lequel il voulait livrer bataille. Il s'arrêta sur un plateau assez uni qui, à partir de ce jour, allait devenir immortel sous le nom de plaines d'Abraham. Cette désignation avait été donnée à ce lieu parce qu'un des premiers colons du Canada, Abraham Martin, ancien pilote surnommé maître Abraham, y avait acquis une terre qu'il avait défrichée. Le plateau, large à peu près d'un quart de lieue, est coupé à droite par

[1] Dans la soirée même du 12, d'après Vaudreuil : « Je fis, dit-il, rester l'armée au bivouac la nuit du 12 au 13. Je comptois beaucoup sur le bataillon de Guyenne, je le croyois toujours sur la hauteur de Québec; mais M. de Montcalm l'avait rappelé le même jour à l'entrée de la nuit *sans m'en prévenir.* » (*Collection Moreau de Saint-Méry; Vaudreuil au ministre*, 5 octobre 1759.)



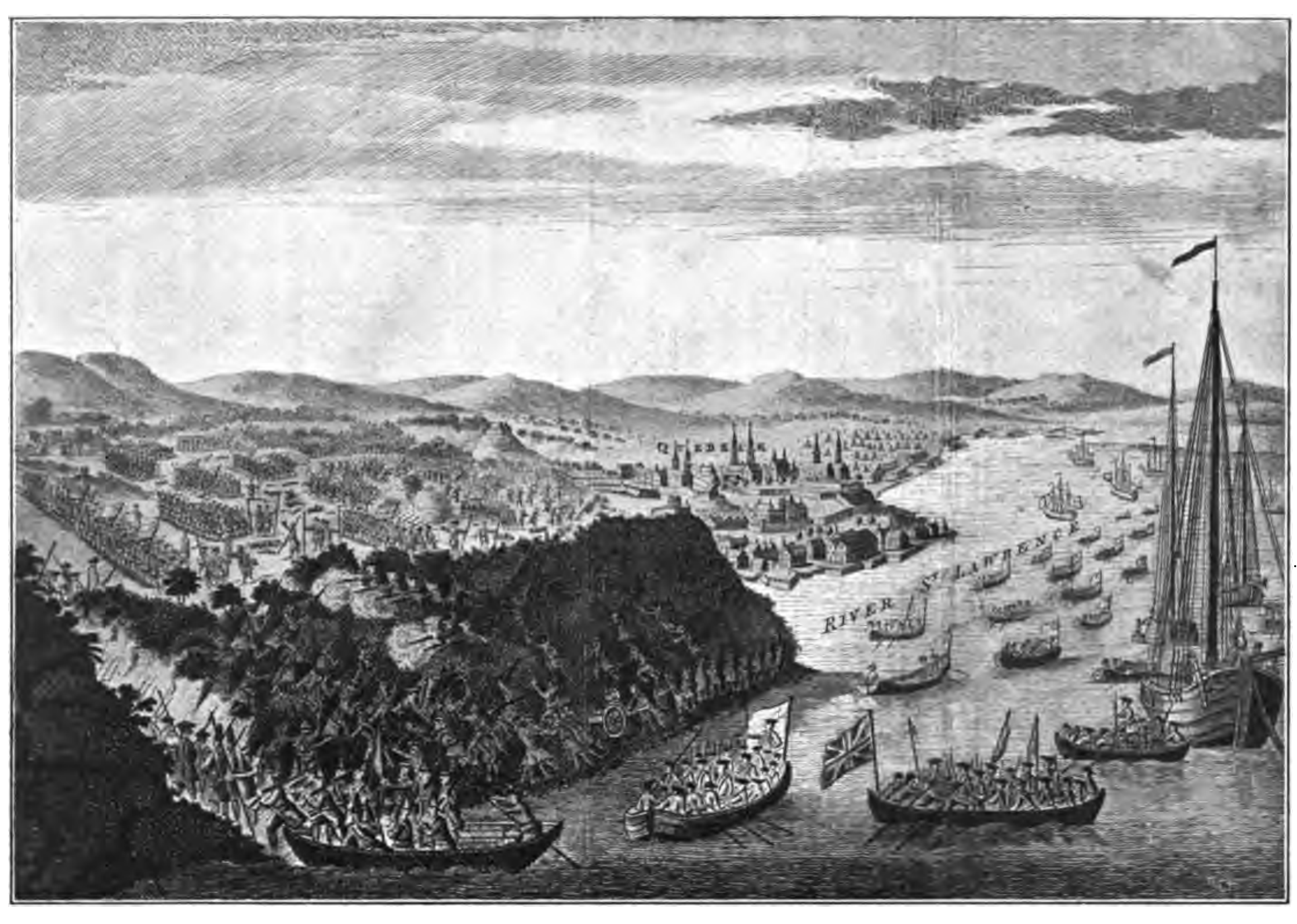
l'énorme anfractuosité au fond de laquelle coule le fleuve Saint-Laurent; à gauche, par le coteau Sainte-Geneviève, au pied duquel s'étend la vallée où la rivière Saint-Charles traîne en serpentant ses eaux lentes et boueuses. Les deux falaises forment en se réunissant, à une demi-lieue vers l'est, le cap Diamant, sur lequel est assise la citadelle de Québec. Deux chemins courant parallèlement traversent les plaines d'Abraham : l'un, le chemin Saint-Louis, sort de la porte de ce nom, et mène à Sillery; l'autre, le chemin Sainte-Foye, émerge de la porte Saint-Jean et conduit à la paroisse de Sainte-Foye. En avant du plateau règne un léger ravin qui descend en pente douce et remonte un peu plus loin pour former les buttes à Neveu, lesquelles se prolongent jusque sous les murs de la ville. A travers les champs de blé et les prairies qui couvraient ces plaines, surgissaient çà et là des bouquets d'arbres et des touffes d'arbustes. De la crête du coteau Sainte-Geneviève, la vue embrasse toute l'étendue des paroisses de Lorette, de Charlesbourg et de Beauport, le bassin de Québec, l'île d'Orléans et toute la côte de Beaupré, c'est-à-dire les paroisses de l'Ange-Gardien, du Château-Richer, de Sainte-Anne et de Saint-Joachim, bornées à l'horizon par le cap Tourmente. Cette vue rappelle, par son étendue et son aspect pittoresque, la route de Naples à Castellamare. Il ne manque à la montagne Sainte-Anne, qui dresse son cône bleu à sept lieues de distance, qu'un panache de fumée pour ressembler au Vésuve.

Les tirailleurs canadiens et sauvages commençaient à se montrer aux abords des bois et lançaient des balles qui tuaient ou blessaient quelques hommes. L'armée avait exécuté un changement de front et faisait face à la ville. Le général la disposa sur trois colonnes et la fit avancer vers les plaines.

C'est à ce moment que Montcalm reçut le premier avis d'une descente au Foulon [1]. Vaudreuil l'ignorait encore. Marcel n'était plus auprès de lui; il avait suivi à la batterie de la Canardière le major Dumas, qui, prévenu par les patrouilles d'eau que les berges signalées à Poulariés remontaient vers la ville, avait fait sortir des retranchements et marcher au bord de la grève les milices de Québec. Aux premières lueurs de l'aube, tout danger semblait disparu, et l'armée rentrait dans les tentes lorsque des coups de canon retentirent du côté de Samos. Montcalm venait de quitter Johnstone après avoir pris une tasse de thé avec lui pour se réveiller, n'ayant pas dormi de la nuit, et avait ordonné de seller ses chevaux. Il arrivait à la Canardière. En rentrant avec Marcel dans la maison du séminaire, il dit avec saisissement que ses craintes se réalisaient, et que le convoi de vivres était attaqué, peut-être même pris. Peu d'instants après entra un Canadien tout hors d'haleine, qui n'avait fait qu'une course du Foulon au camp. Il dit qu'il était le seul échappé du poste de M. de Vergor, que ce poste avait été surpris, emporté, et que les Anglais étaient maîtres des hauteurs. « Nous connaissions si bien, dit le secrétaire de Montcalm, les difficultés de pénétrer par ce point, pour peu qu'il fût défendu, qu'on ne crut pas un mot du récit d'un homme à qui nous crûmes que la peur avait tourné la tête. J'allai me reposer chez moi, en priant M. Dumas d'envoyer au

[1] Le *Journal de Montcalm* s'arrête à la journée du 12 septembre. Son secrétaire n'eut le courage de le reprendre que dix jours après, pour raconter en quelques pages la bataille du 13, la mort du général et les derniers incidents de la campagne. Avant de commencer son récit, daté du cap Santé, le 23 septembre 1759, il s'écrie : « Je n'ai plus que des malheurs à écrire; vingt fois j'ai pris la plume, et vingt fois la douleur l'a fait tomber de mes mains! Comment me rappeler une suite d'événements aussi assommants? Nous étions sauvés, et nous sommes perdus! »





Descente des Anglais à l'anse du Foulon, le 13 septembre 1759, d'après le dessin d'un officier de l'armée anglaise.

quartier général pour avoir des nouvelles, et de me faire avertir s'il y avait quelque chose à faire. On entendait toujours quelques coups de fusil de loin en loin. » La ville fit des signaux. « Par quelle fatalité n'envoya-t-on pas savoir des nouvelles[1]? »

Le chevalier de Bernetz avait expédié au camp un courrier qui rencontra chemin faisant le major général Montreuil, lequel venait d'être prévenu par un fuyard. Montreuil fit marcher immédiatement le régiment de Guyenne et courut avertir le marquis de Montcalm, qui fit aussitôt avancer un piquet par bataillon et six cents hommes de Montréal. Il les suivit de près, après avoir laissé le camp sous le commandement de M. de Senezergues.

Lorsque, vers six heures du matin, les lignes blanches du régiment de Guyenne commencèrent à serpenter à travers les buttes à Neveu, Wolfe fit faire halte à son armée et la mit en bataille sur trois rangs de profondeur, à une petite distance du ravin. Elle couvrait l'espace compris entre le sommet de la falaise et le chemin de Sainte-Foye, et regardait la ville, distante seulement d'un quart de lieue, mais dont les buttes lui dérobaient la vue. Monckton commandait la droite avec les grenadiers de Louisbourg, les régiments d'Otway, de Bragg et de Kennedy; Murray, le centre avec ceux de Lascelles, des Highlanders et d'Anstruther; Townshend, la gauche avec le régiment d'Amherst et le Royal-Américain. Cette aile n'atteignait pas le coteau Sainte-Geneviève. Wolfe s'était solidement établi dans la maison d'un nommé Borgia et dans quelques autres constructions voisines du chemin de Sainte-Foye, le long duquel les deux derniers régiments étaient disposés en potence, afin de repousser l'aile droite des Français si elle essayait de déborder de ce côté. L'infanterie légère, ramenée de Sillery, se rangeait sur trois colonnes à quelques pas en arrière. Le colonel Burton commandait la réserve avec le régiment de Webb, subdivisé en huit corps séparés par de grands intervalles. L'effectif de cette armée était de cinq mille deux cent vingt-neuf hommes de toutes armes. Le troisième bataillon du Royal-Américain avait été laissé à la garde du débarquement. Enfin le détachement d'Anstruther, établi, comme on l'a vu, dans les maisons de Sillery, devait tenir en échec le corps de Bougainville.

Vaudreuil n'avait été prévenu qu'à six heures moins un quart par un billet contradictoire du chevalier de Bernetz, qui lui annonçait que l'ennemi était descendu au Foulon, mais qu'il le croyait rembarqué. Il ne connut la vérité qu'après le départ de M. de Montcalm. A sept heures moins un quart, il envoya un exprès à Bougainville avec ces quelques mots : « Il paraît bien certain que l'ennemi a fait un débarquement à l'anse du Foulon; nous avons bien du monde en mouvement. Nous entendons quelques petites fusillades. Il me tarde d'avoir de vos nouvelles et de savoir si l'ennemi a fait quelque tentative de votre côté. » Vaudreuil ajoutait en post-scriptum : « Les forces de l'ennemi paraissent considérables. Je ne doute pas que vous soyez attentif à ses mouvements et à les suivre; c'est sur quoi je m'en rapporte à vous. »

Les courriers se succédaient avec des nouvelles de plus en plus alarmantes. Montcalm put à peine en croire ses yeux, lorsqu'en arrivant à la rivière Saint-Charles il aperçut distinctement les rangées d'uniformes écarlates sur le penchant du coteau Sainte-Geneviève :

[1] *Journal de Montcalm.*

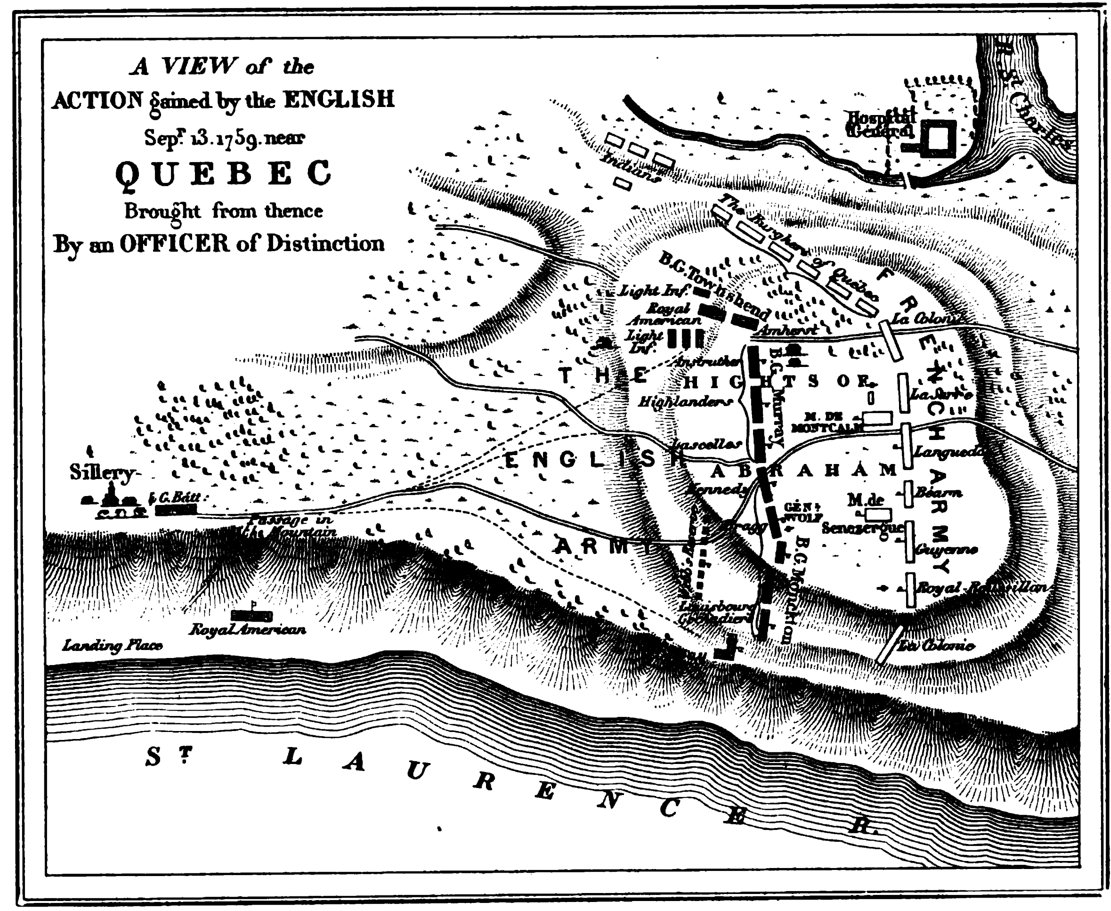
« L'affaire est sérieuse, dit-il à Johnstone qui l'accompagnait; retournez au plus vite à Beauport, et ordonnez à Poulariés de m'envoyer en toute hâte le reste de la gauche sur les hauteurs d'Abraham. » Puis il piqua des deux, et, le regard fixe, sans proférer une parole, il traversa à fond de train le pont et la vallée Saint-Charles en se dirigeant vers la côte d'Abraham.

Toute l'armée fut bientôt en mouvement, à l'exception de la garde des batteries et de la tête de pont. Dans la ville, l'excitation et l'alarme étaient indescriptibles. Les citoyens avaient été réveillés en sursaut en entendant crier : « Les Anglais sont aux portes! » Tout ce qui ne portait pas les armes, vieillards, femmes, enfants, accourus au nord de la ville, stationnaient soit aux remparts, soit au bord du cap, et regardaient dans une muette anxiété défiler les troupes depuis le chemin de Beauport jusqu'à la ville. Elles s'avançaient à marche forcée, les régiments de la ligne reconnaissables à leurs uniformes blancs, drapeaux déployés, tambours battants, les milices vêtues de toutes façons, la plupart en costume d'habitant. Après avoir traversé le pont, elles se divisaient en trois colonnes, la première montant par la côte du Palais, la seconde par la côte à Coton, la troisième par celle d'Abraham. Tandis que ces deux dernières longeaient à l'ouest les murs d'enceinte, la première, entrée par la porte du Palais, traversait la cité en ruines et débouchait par les portes Saint-Jean et Saint-Louis. Les femmes, les enfants reculaient au passage des bandes de sauvages aux allures et aux regards féroces sous leur tatouage de guerre, avec leurs pendeloques, leurs scalpes, leurs plumets agités par une marche rapide. Des familles cherchaient parmi les miliciens soit un fils, soit un époux, soit un père, pour les embrasser avant la bataille, qui s'annonçait par une fusillade intermittente. Chacun sentait que le moment de la crise si longtemps redoutée était venu. Tout ce qu'un peuple a de cher : sa religion, sa patrie, ses foyers, son existence même, étaient en jeu.

Montcalm demeura stupéfait en apercevant devant lui non pas un détachement, comme il s'y attendait, mais toute l'armée de Wolfe. Il courut de la droite à la gauche, en comptant les régiments, remarqua au centre celui des Écossais, tranchant, par ses uniformes rayés de diverses couleurs, sur le rouge des lignes anglaises, par la musique nasillarde de leurs cornemuses mêlée aux sons clairs des fifres et des trompettes. Du ciel gris se détachaient de petites ondées qui continuaient à tomber par intervalles. Le colonel de Fontbonne, commandant de Guyenne, avait fait les premières dispositions avec autant d'intelligence que de bravoure. Après avoir étendu le front de son régiment pour en imposer à l'ennemi, il avait profité des accidents du terrain pour jeter en avant des pelotons qui entretenaient un feu bien nourri avec ceux des Anglais. Trois ou quatre cents tirailleurs canadiens, dispersés à gauche dans un champ de blé en épis, au centre derrière des touffes d'épinettes, de cèdres et d'aubépines, à droite dans un petit bois traversé par le chemin de Sainte-Foye, incommodaient si fort les Anglais, que leur commandant les avait tenus longtemps couchés à terre pour éviter les balles. Montcalm rangea son armée en bataille sur trois lignes de hauteur à mesure qu'elle arrivait : les milices sur les deux ailes; les régiments de ligne au centre, dans le même ordre qu'ils occupaient au camp de Beauport, c'est-à-dire Royal-Roussillon le plus près du fleuve, puis Guyenne, Béarn, Languedoc et la Sarre. Le major Dumas commandait la plus forte partie des Canadiens placés à droite. Quelques pièces d'artillerie demandées à la ville furent amenées « avec promptitude » pour



répondre au feu de mitraille que venaient d'ouvrir deux canons anglais. Montcalm ordonna à son secrétaire, qui arrivait avec des munitions, de placer deux pièces sur le chemin de Sainte-Foye, lesquelles concentrèrent leur feu sur la maison de Borgia, dont trois cents hommes de l'infanterie légère s'étaient emparés en avant de leurs lignes. Quelques Canadiens s'y glissèrent, malgré les balles qui pleuvaient



Plan de la bataille d'Abraham.

des ouvertures, y mirent le feu, en chassèrent les ennemis et les forcèrent de se rabattre sur leurs régiments.

Un cavalier d'ordonnance de Vaudreuil, lequel s'avançait avec le reste des troupes, vint dans ce moment remettre à Montcalm un billet, où il le conjurait de ne pas précipiter l'attaque : « L'avantage, disait ce billet, que les Anglais avaient eu de forcer nos postes devait naturellement être la source de leur défaite ; mais il était de notre intérêt de ne rien prématurer. Il fallait que les Anglais fussent en même temps attaqués par notre armée, par quinze cents hommes qu'il nous était fort aisé de faire sortir de la ville, et par le corps de M. de Bougainville, au moyen de quoi ils se trouveraient enveloppés de toutes parts et n'auraient d'autre ressource que leur gauche pour leur retraite, où leur défaite serait encore infaillible[1]. »

[1] *Archives de la marine; Collection Moreau de Saint-Méry; Vaudreuil à M. de Berryer*, 5 octobre 1759. — *Journal tenu à l'armée.*



Ce billet contenait, de l'aveu de tous les hommes de guerre, le meilleur parti à suivre; mais Montcalm le rejeta avec dédain. « Il n'en fallut pas davantage, dit le *Journal tenu à l'armée,* pour déterminer un général qui eût volontiers été jaloux de la part que le simple soldat eût pris à ses succès; son ambition était qu'on ne nommât jamais que lui, et cette façon de penser ne contribua pas peu à lui faire traverser les différentes entreprises où il ne pouvait pas paraître. »

Le premier soin de Montcalm, en voyant à son arrivée sur les plaines qu'il avait affaire à toute l'armée de Wolfe, aurait dû être évidemment de se mettre en communication avec Bougainville. Il n'était pas encore sept heures du matin. En moins d'une heure et demie, un cavalier aurait franchi la vallée Saint-Charles, remonté la route de Lorette à l'église de Sainte-Foye, et remis à Bougainville l'ordre d'accourir au plus vite. Celui-ci, dont l'armée était en marche à neuf heures, aurait pu en hâtant le pas signaler son approche dès onze heures.

Dans l'intervalle, Montcalm aurait eu le temps de faire sortir la garnison de Québec et de la mettre en ligne avec les quinze cents hommes qu'amenait le gouverneur. Il aurait ainsi attaqué de front l'armée anglaise avec plus de six mille hommes, tandis que l'élite de son armée, composée de plus de deux mille soldats, l'aurait prise en queue. L'issue était facile à prévoir. Mais l'homme qui, selon l'expression de Montcalm, savait si bien faire la guerre à l'œil, n'était pas là.

« Je m'arrêtai, dit le secrétaire du général, un moment avec le marquis de Montcalm, qui me dit : « Nous ne pouvons éviter le combat. L'ennemi se retranche; « il a déjà deux pièces de canon. Si nous lui donnons le temps de s'établir, nous « ne pourrons jamais l'attaquer avec le peu de troupes que nous avons. » Il ajouta avec une espèce de saisissement : « Est-il possible que Bougainville n'entende pas « cela? » Il me quitta sans me donner le temps de lui répondre autre chose sinon que nous étions bien petits. »

Montcalm tint un conseil de guerre avec les commandants des divers corps; mais ceux-ci, voyant la résolution où il était de brusquer l'attaque, n'osèrent le contredire ou le firent timidement, comme le chevalier de Montreuil. Lévis seul, s'il eût été présent, aurait pu par son sang-froid calmer l'agitation du général, et, par l'ascendant qu'il exerçait sur lui, l'empêcher de précipiter l'action.

Les troupes régulières et coloniales que Montcalm avait en ce moment sous la main ne s'élevaient pas à plus de trois mille cinq ou six cents hommes, la plus grande partie composée de milices. L'élite de l'armée, les grenadiers, les volontaires étaient, comme on vient de le voir, au cap Rouge avec Bougainville. On avait en outre, un mois auparavant, détaché de l'armée, avec le chevalier de Lévis, huit cents hommes des meilleurs soldats, choisis parmi les cinq régiments qui allaient se battre.

La seule partie de l'armée engagée jusqu'à ce moment était les Canadiens de la droite qui, conduits par Dumas, avaient délogé l'infanterie légère de la maison de Borgia. Favorisés par le petit bois qui leur servait de retraite, ils en sortaient au pas de course et s'élançaient sur cette infanterie chaque fois qu'ils la voyaient s'avancer : ils venaient de la repousser pour la troisième fois. « Les Canadiens arrangés de la sorte, dit le *Journal tenu à l'armée,* surpassent certainement, par l'adresse avec laquelle ils tirent, toutes les troupes de l'univers. » Les succès obtenus coup sur coup par ces braves miliciens, et l'ardeur que montrait le reste des troupes, inspirèrent trop de confiance à Montcalm. Il oublia que les Canadiens per-

daient leur supériorité en rase campagne; qu'en outre ils étaient la plupart mal armés, n'ayant que leurs fusils de chasse. Une partie d'entre eux n'avait pas même de baïonnettes, qu'ils avaient remplacées par des couteaux fixés tant bien que mal au bout de leur fusil[1]. L'armée, inférieure en nombre, fatiguée d'une marche forcée d'une à deux lieues, dont les derniers arrivés étaient encore essoufflés, allait perdre l'avantage du terrain en descendant dans un ravin inégal, embarrassé de buissons, où les rangs seraient infailliblement rompus avant d'atteindre l'ennemi sur la hauteur qu'il occupait. La crainte de lui donner le temps de se retrancher et d'augmenter son nombre l'emporta sur toutes ces raisons. Montcalm poussa son cheval en avant de sa ligne de bataille et parcourut les rangs en les animant par sa parole vive, avec cet air chevaleresque et martial qui le faisait admirer de ses soldats. Un jeune milicien de dix-huit ans, présent à l'action, et qui vécut dans un âge très avancé, Joseph Trahan, a souvent raconté l'impression singulière que lui avait laissée la vue du général. « Je me rappelle très bien, disait-il, l'attitude de Montcalm avant le combat. Il montait un cheval brun ou noir, au front de nos lignes, tenant haut son épée comme pour nous exciter à faire notre devoir. Il portait un uniforme à larges manches, dont l'une, rejetée de l'arme qu'il tenait, découvrait le linge blanc de sa manchette. »

Il était dix heures. Les nuages s'étaient dissipés, et le soleil éclairant la plaine de tout son éclat faisait briller devant les Français les baïonnettes, les sabres, les uniformes garance des Anglais, les tartans des highlanders. Wolfe, qu'on eût dit présent partout, reconnaissable à sa haute taille, marchait à la tête de ses régiments, qu'il avait fait avancer jusqu'au bord du ravin. Personne mieux que lui ne comprenait la position dangereuse où il se trouvait. Quelques coups de fusils entendus du côté de Sillery lui faisaient penser que Bougainville s'avançait et serait bientôt sur ses derrières. Si le général français retardait l'attaque pour combiner son mouvement avec celui du colonel, il sentait que sa position était presque désespérée. Mais la fortune qui avait si bien favorisé le coup d'audace qu'il venait d'accomplir lui donnait foi dans le triomphe. Il passait devant ses régiments en montrant l'ennemi de son épée, haranguant ses soldats d'un air inspiré, leur disant que pour eux c'était la victoire ou la mort, car la retraite était impossible.

Montcalm fit sonner la charge. Son armée s'ébranla en front de bandière, poussant le cri de guerre à la façon des anciens. Elle s'avança avec rapidité, recueillant sur son passage les pelotons de tirailleurs qui n'avaient pas eu le temps de rentrer dans les rangs, ce qui occasionna un premier flottement. Elle ne fut pas rendue au fond du ravin, que les lignes rompues par les difficultés du sol firent croire aux Anglais que l'attaque se faisait en colonnes irrégulières.

Les régiments essayèrent de se reformer en gravissant la montée, et firent halte à une demi-portée de fusil. Dans l'instant de silence qui suivit, on n'entendit que les cris de commandements répétés sur tout le front de l'armée, puis une décharge générale par les trois rangs à la fois, sans qu'on eût le soin de réserver de coups pour entretenir le feu. Cette première décharge, faite à distance et avec précipitation, produisit peu d'effet. Les Canadiens, rangés presque tous sur la seconde ligne, se couchèrent à terre pour recharger, selon leur coutume, et causèrent ainsi quelque

[1] « Ces gens (les Canadiens) mal armés, n'ayant point de baïonnettes et que de simples fusils de chasse. » (*Mémoires de Pouchot*, t. II, p. 142.)



confusion. Les Anglais, à qui leur commandant avait ordonné de mettre deux balles dans leur fusil, s'approchèrent avant de tirer, et, de la hauteur d'où ils dominaient, répondirent par un feu bien dirigé qui décima le premier rang et le fit osciller. Le centre anglais surtout, dont la décharge instantanée résonna « comme un coup de canon », fit d'affreuses trouées dans les régiments. Un nuage de fumée enveloppa les deux armées, qui continuèrent à marcher de l'avant. Le combat fut court, mais d'une extrême vivacité. Les deux braves commandants de la Sarre et de Guyenne, Senezergues et Fontbonne, furent tués en ce moment, ainsi que le second commandant de la droite, M. de Saint-Ours. Le lieutenant-colonel de Languedoc, Privat, fut blessé dangereusement. L'aide-major Malartic eut deux chevaux tués sous lui.

Du côté des Anglais, le colonel Carleton reçut une blessure à la tête, le brigadier Monckton une balle au travers du corps. Pendant que Montcalm courait d'un point à l'autre pour raffermir ses bataillons ébranlés, Wolfe dirigeait l'attaque en personne à la droite de son armée. Une balle l'avait atteint au poignet, et il s'était fait un bandage avec son mouchoir. Il marchait en avant des grenadiers et leur donnait l'ordre de charger, lorsqu'une seconde balle le frappa dangereusement. Mais fidèle à l'axiome qu'il répétait souvent : « Tant qu'on peut marcher et tenir ses armes, c'est une honte de reculer, » il continua d'avancer. Son brillant uniforme le signalait aux francs-tireurs canadiens cachés dans les buissons, d'où montaient des flocons de fumée. Une troisième balle le frappa en pleine poitrine. Il chancela, et, voyant qu'il perdait connaissance, il dit à un officier d'artillerie qui se trouvait près de lui : « Soutenez-moi, il ne faut pas que mes braves soldats me voient tomber. » Le lieutenant Brown, du corps des grenadiers, le grenadier Henderson et un autre soldat accoururent, le prirent dans leurs bras et l'emportèrent en arrière du champ de bataille. A sa demande, ils le déposèrent sur le gazon, dans un pli du terrain. Un des officiers voulut aller chercher un chirurgien. « C'est inutile, soupira le général; c'en est fait de moi. » Il paraissait sans connaissance, lorsqu'un de ceux qui l'assistaient cria : « Ils fuient! ils fuient! — Qui fuit? demanda vivement Wolfe comme s'il se réveillait d'un profond sommeil. — Les ennemis, répondit l'officier, ils cèdent de tous côtés. »

Wolfe reprit :

« Que l'un de vous coure vite dire au colonel Burton de descendre en toute hâte avec son régiment vers la rivière Saint-Charles et de s'emparer du pont, pour couper la retraite aux fuyards. »

Il se tourna sur le côté, murmura tout bas : « Dieu soit loué, je meurs en paix, » et il expira.

Les dernières décharges des deux armées s'étaient faites presque à bout portant. Wolfe avait communiqué son impétuosité à ses troupes. La charge à la baïonnette commandée par lui au moment où il tomba avait fait plier le centre et faire volte-face à toute l'armée française; mais « la déroute ne fut totale que parmi les troupes réglées. Les Canadiens, accoutumés à reculer à la manière des anciens Parthes, et à retourner ensuite à l'ennemi avec plus de confiance qu'auparavant, se rallièrent en quelques endroits », principalement dans le petit bois de la droite, où ils tinrent en échec une partie des régiments anglais.

La masse des fuyards, n'écoutant ni le général ni les officiers, se précipita dans la vallée pour regagner l'ouvrage à cornes; le reste s'enfuit vers la ville. Montcalm, entraîné par ce torrent, cherchait à rallier quelques compagnies en face de la porte



Mort de Wolfe, d'après une gravure de la Bibliothèque nationale.

Saint-Louis, quand il reçut deux blessures coup sur coup : une à la cuisse, l'autre dans l'aine. Son secrétaire était occupé, à quelques pas de lui, à sauver une des pièces d'artillerie.

« Je vis, dit-il, arriver M. le marquis de Montcalm à cheval, soutenu par trois soldats. J'entrai avec lui dans la ville, où le chevalier de Bernetz me donna quelques ordres que je courus exécuter sur le rempart. »

La foule, qui s'y était pressée pour voir l'issue du combat, en descendait et inondait la rue Saint-Louis. Quelques femmes, le voyant passer, pâle et inondé de sang, s'écrièrent en pleurant :

« O mon Dieu! mon Dieu! le marquis est tué!

— Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le général mourant en se tournant vers elles; ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies. »

Vaudreüil était arrivé près des hauteurs au moment de la déroute. Il avait vainement cherché à rallier les régiments; sa voix s'était perdue dans le tumulte de la fuite. Une partie des Canadiens, plus dociles à sa parole, étaient retournés sur leurs pas et couraient au secours des braves miliciens, qui défendaient le terrain avec le courage du désespoir dans le bois du chemin de Sainte-Foye et dans quelques taillis plus rapprochés de la porte Saint-Jean.

Les sauvages, suivant leur instinct d'oiseaux de proie, s'étaient retirés à l'écart au commencement de la mêlée et attendaient le moment de se répandre sur le champ de bataille pour scalper et dépouiller les morts et les blessés. Townshend, à qui le commandement était dévolu, ne profita pas de la victoire autant qu'il l'aurait pu, car il lui eût été facile de s'emparer des portes et de pénétrer dans la ville au milieu de la confusion générale. Murray était retenu sur la gauche par l'opiniâtreté des Canadiens. Au moment de la déroute, les Highlanders qu'il commandait s'étaient élancés les premiers, la claymore à la main, en poussant leur farouche cri de guerre. Ils avaient tout fait fuir devant eux, et s'étaient avancés jusqu'à l'orée du bois; mais là ils avaient été arrêtés par un feu de mousqueterie aussi bien nourri qu'habilement dirigé. Après d'inutiles efforts pour en déloger les Canadiens, les Highlanders avaient été forcés de battre en retraite pour aller se reformer sur le chemin Saint-Louis. Murray les fit ensuite descendre plus à l'ouest, jusqu'au bord du coteau Sainte-Geneviève, afin de prendre le bois à revers et chasser en même temps du penchant de la côte des bandes de francs-tireurs canadiens qui en défendaient la descente.

« Ils tuèrent et blessèrent un grand nombre de nos hommes, dit le lieutenant Fraser, et nous forcèrent de retraiter un peu plus loin pour refaire nos rangs. »

Murray les ramena pour la troisième fois à l'attaque, mais renforcés à droite et à gauche du régiment d'Anstruther et du second bataillon du Royal-Américain. Une nouvelle lutte s'engagea et fut soutenue « avec une ardeur et un acharnement incroyables », au dire du chevalier Johnstone, témoin de cette lutte héroïque. « Quand ils furent écrasés par le nombre, ils disputèrent pied à pied le terrain depuis le sommet jusqu'au bas des hauteurs. »

Au milieu de la vallée s'élevait la boulangerie de l'armée, entourée de quelques maisons. Les Canadiens s'y rallièrent une dernière fois et arrêtèrent encore assez longtemps les trois régiments ennemis. « Ce fut là et autour du bois, rapporte Fraser, que notre régiment souffrit davantage. » Le chevalier Johnstone, qui a raconté en détail ce brillant fait d'armes, dit que ces infortunés héros se firent

presque tous tuer sur place, mais qu'ils sauvèrent un grand nombre de fugitifs et donnèrent le temps à l'armée française de se réfugier dans l'ouvrage à cornes[1].

XII

MORT DE MONTCALM. — CAPITULATION DE QUÉBEC

La bataille d'Abraham, considérée au point de vue du nombre, ne fut qu'une sanglante escarmouche, puisque les deux armées réunies ne formaient pas dix mille hommes. Mais, observée au point de vue des résultats, elle est un événement dans le XVIIIe siècle. Elle a sonné l'heure de l'indépendance américaine, d'où est née la grande république qui tend aujourd'hui à déplacer le centre de la civilisation. Les Anglais n'avaient eu que six cent soixante-quatre hommes tués, blessés et manquants. Les régiments qui avaient le plus souffert étaient ceux des Highlanders, du Royal-Américain et d'Anstruther, les trois qui s'étaient battus contre les Canadiens. La perte des Français n'avait guère été plus considérable que celle des Anglais. Elle était de sept ou huit cents hommes tués, pris ou blessés, d'après le *Journal tenu à l'armée;* seulement de six cents soldats et de quarante officiers, au rapport de Vaudreuil.

Mais jamais déroute n'avait été plus complète : elle fut d'autant plus irrépressible, qu'il n'y avait pas de corps de réserve. Il eût été pourtant si facile de faire sortir cinq ou six cents hommes de la ville, où ils étaient inutiles, puisque la bataille se livrait sous ses murs. Mais telle avait été la précipitation de l'attaque, qu'on n'avait pas même songé à la possibilité d'un échec. L'armée avait été saisie d'un affolement incroyable.

« Triste spectacle pour ceux qui regardaient des fenêtres de l'hôpital général, écrit M. de Foligné. Jamais je ne me serais imaginé que la perte d'un général pouvait causer une déroute que j'ose dire sans exemple. »

Les détachements de milices canadiennes, appelés dès le matin du saut Montmorency pour garder l'ouvrage à cornes, et qui se composaient des meilleurs coureurs de bois, avaient bondi comme des lions dans leurs cages en voyant l'armée taillée en pièces, sans pouvoir lui porter secours.

Le chevalier Johnstone, qui servait à cheval en qualité d'aide de camp, avait

[1] « Si M. le marquis de Lévis y eût commandé en chef (au Canada), les Anglais ne l'auraient pas pris. Ce général eût porté, après que les Anglais eurent abandonné le camp du saut, la majeure partie de ses forces sur les hauteurs de Québec, et aurait éclairé de très près leurs mouvements dans cette partie; s'il eût été à l'armée le 13 septembre 1759, il se serait opposé à ce que nous attaquassions : il y avait dix à parier contre un que l'armée attaquante serait battue, étant obligée de descendre des hauteurs qu'elle occupait, de traverser un chemin creux qui séparait les deux armées; et, supposé qu'il y eût nécessité d'attaquer, il fallait faire des dispositions, former trois colonnes avec les cinq bataillons, placer les Canadiens dans les intervalles et les laisser tirer et marcher suivant leur usage; je suis persuadé que nous aurions été vainqueurs. La bataille du 28 avril suivant le prouve. Nous aurions encore pu attaquer le 14 septembre les Anglais, qui, ayant perdu leur général, étaient au moins aussi embarrassés que nous. » (*Journal de Malartic*, p. 368.)



été entraîné par le flot des fuyards jusqu'au penchant du coteau Sainte-Geneviève; il s'était arrêté au fond d'un ravin pour encourager des soldats à sortir d'une fondrière une pièce de campagne. En regagnant la hauteur, il fut fort surpris de se trouver au milieu de l'armée anglaise, qui s'était avancée pendant qu'il s'attardait dans le ravin avec les canonniers. Comme il montait un superbe cheval noir, les ennemis le prirent pour un des commandants, et le saluèrent par une volée de coups de fusil... Quatre balles déchirèrent ses habits. Une autre vint se loger dans le pommeau de sa selle, et quatre atteignirent son cheval sans toutefois le renverser. Il le lança à toute bride vers la côte voisine, qu'indiquait de loin un moulin à vent placé à son sommet. Il traversa les champs de Saint-Roch en prenant la direction de la boulangerie, et rentra dans l'ouvrage à cornes, où son cheval, épuisé par le sang qui jaillissait de ses blessures, s'affaissa sous lui.

« Il était impossible d'imaginer, dit-il, le désordre et la confusion qui régnaient dans l'ouvrage à cornes. La peur et la consternation paraissaient générales. Les troupes étaient tellement démoralisées, qu'elles croyaient que l'ennemi n'avait qu'à se présenter devant les ponts pour se rendre maître de la place. »

C'était cependant un ouvrage solidement construit, placé sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, large en cet endroit de soixante-dix pas et guéable seulement à marée basse, à une portée de mousquet plus bas. Le côté regardant la rivière et les hauteurs se composait d'une rangée de hautes et fortes palissades, plantées perpendiculairement et percées d'embrasures pour recevoir des pièces de gros calibre. La face donnant sur le chemin de Beauport consistait en terrassements, joints par deux ailes aux palissades.

Le tumulte et l'effarement augmentaient dans la place à mesure que les troupes s'y entassaient. Les derniers régiments étaient encore sur l'autre rive, celui de Royal-Roussillon même venait à peine de déboucher des rues du Palais, qu'un cri général retentit dans l'enceinte : « Il faut couper le pont de bateaux! » De vieux officiers, tels que les capitaines de Montgay et de la Mothe, criaient tout haut au marquis de Vaudreuil que l'ouvrage à cornes allait être dans un instant pris d'assaut, le sabre à la main; que toute l'armée serait taillée en pièces sans merci, et que la seule chose qui pouvait la sauver était une capitulation immédiate et générale, livrant le Canada à l'Angleterre.

S'il fallait en croire Johnstone, l'unique témoin qui ait laissé un récit circonstancié de cette scène, il aurait été le seul qui eût gardé son sang-froid et sa présence d'esprit. On a déjà vu comment au début du siège il avait voulu faussement s'attribuer le mérite d'avoir le premier indiqué à Lévis l'existence des gués de la rivière Montmorency. Il prétend encore que c'est lui qui dans cette dernière occasion a empêché que le pont de bateaux ne fût coupé et que Vaudreuil ne signât sur-le-champ la capitulation. Son récit, quant au reste, paraît digne de foi et jette du jour sur les premières heures qui suivirent la bataille.

« Grâce, dit-il, au crédit dont je jouissais dans l'armée, à cause de l'estime et de la confiance que M. de Lévis et M. de Montcalm m'avaient toujours témoignées publiquement, j'allai trouver M. Hugon, chargé de livrer les laissez-passer dans l'ouvrage à cornes, et je le priai de m'accompagner au pont. Nous y courûmes, et, sans demander qui avait donné l'ordre de le couper, nous renvoyâmes les soldats dont les haches étaient déjà levées pour exécuter cet acte insensé et coupable.

« M. de Vaudreuil s'était enfermé dans une maison située dans l'ouvrage à

cornes avec l'intendant et quelques autres personnes. Je soupçonnai qu'ils étaient occupés à rédiger les articles de la capitulation, et j'entrai dans la maison. Je n'eus que le temps de voir l'intendant, une plume à la main, écrivant sur une feuille de papier. M. de Vaudreuil me dit que je n'avais pas le droit d'assister aux délibérations. Je lui répondis qu'il avait raison, et je me retirai la rage dans le cœur. »

Johnstone était encore sous le coup de la rebuffade qu'il venait de s'attirer quand il vit s'approcher M. Dalquier, commandant de Béarn, vieil officier aussi loyal que brave, couvert de cicatrices apportées des champs de bataille. Johnstone s'emporta devant lui contre Vaudreuil, et conjura Dalquier de ne point consentir à la honteuse capitulation qu'allait proposer ce gouverneur, laquelle, d'un trait de plume, ferait perdre à la France une colonie dont la conservation avait coûté tant de sang et de dépenses. Johnstone, ayant perdu son cheval, prit à pied le chemin de Beauport pour aller rejoindre Poulariés, resté dans le ravin. A peine avait-il fait trois ou quatre cents pas, qu'il vit venir cet officier au grand galop de son cheval. Il l'arrêta et lui répéta ce qu'il venait de dire à Dalquier. Poulariés répondit que, plutôt que de consentir à une capitulation, il aimerait mieux verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il dit ensuite à Johnstone d'aller prendre possession de sa maison, de s'y regarder comme chez lui et de s'y rendre immédiatement pour y prendre quelque repos. Puis, piquant des deux, il partit comme un éclair pour l'ouvrage à cornes.

« Je continuai ma route, reprend le chevalier, le cœur navré, à la pensée de mon ami bien-aimé, M. de Montcalm, l'esprit bouleversé, perdu dans un abîme de réflexions à la vue des changements que la Providence avait amenés dans l'espace de trois ou quatre heures. »

Rarement, en effet, un revirement de fortune avait été plus soudain et plus complet. La veille encore tout faisait espérer une prochaine délivrance : la saison avancée, l'armée assiégeante, découragée après plus de deux mois de tentatives toujours repoussées, l'inaction d'Amherst sur le lac Champlain, les nouvelles rassurantes venues des Rapides. Et maintenant tout était perdu ! les Anglais victorieux maîtres des hauteurs, Montcalm expirant dans les murs de Québec, l'armée française défaite, abattue, désorganisée, privée de son chef, n'ayant pas parmi les officiers supérieurs restés à sa tête un homme capable de le remplacer !

« Ah ! monsieur, écrit Bougainville à Bourlamaque, quelle journée cruelle, et qu'elle a détruit tout ce qui nous intéressait ! Mon cœur est déchiré par tous ses endroits sensibles ; le vôtre ne le sera pas moins. Nous serons heureux si la mauvaise saison qui s'avance sauve le pays d'une ruine totale[1]. »

Bougainville, dans cette lettre, cherche à excuser sa conduite et à rejeter sur autrui, selon ses propres termes, « la perte de la plus belle position du monde et presque de notre honneur. » C'était cependant sur lui avant tout autre que retombait la responsabilité de ce désastre. C'était lui qui, chargé de veiller jour et nuit, s'était le premier laissé surprendre. De son propre aveu, il fut averti à huit heures du matin. Joannès affirme même qu'il le fut par les fuyards, et par conséquent plus tôt[2]. Quoi qu'il en soit, il savait dès huit heures, par la lettre de Vaudreuil, la descente des Anglais au Foulon. Il se mit immédiatement en marche; mais, au lieu de

[1] 18 septembre.
[2] *Mémoires sur la campagne de 1759.*

voler au secours de Montcalm, il s'arrêta à Sillery, où il se mit en tête de prendre d'assaut une maison en pierre où les Anglais s'étaient fortement retranchés. Il y sacrifia inutilement les braves volontaires de Duprat, dont plusieurs se firent tuer avec de M. de Brignolet, lieutenant de la Sarre. Il y fut repoussé et continua à perdre un temps précieux. C'était au moment même où Montcalm, prêt à livrer bataille, s'écriait : « Est-il possible que Bougainville n'entende pas cela? »

Bougainville entendait distinctement la fusillade et le canon des deux armées, puisqu'il n'était qu'à une demi-lieue des plaines d'Abraham; mais l'aveuglement qui s'était emparé de lui depuis la veille le poursuivait encore, et il semblait cloué au sol. Ce ne fut que vers midi qu'il ouvrit les yeux en apprenant la perte de la bataille.

Vaudreuil faisait défiler l'armée, dont chaque corps alla reprendre ses positions au camp de Beauport. Dans le conseil de guerre convoqué au quartier général, les officiers supérieurs furent loin de montrer la fermeté que laisse entendre Johnstone[1]. Ils furent tous unanimes à déclarer qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de retraiter à Jacques-Cartier. Le gouverneur et l'intendant déployèrent seuls quelque énergie. Ils étaient d'opinion de réunir les débris de l'armée au corps de Bougainville et de renouveler l'attaque en la combinant avec une sortie de la garnison. Vaudreuil expédia un courrier à Montcalm pour lui demander son avis. Le général mourant lui répondit qu'il n'y avait que le choix entre trois partis : renouveler le combat, retraiter à Jacques-Cartier, ou capituler; mais il ne voulut pas donner de décision entre ces trois partis.

« Si j'eusse attaqué, dit Vaudreuil, contre l'opinion de tous les officiers principaux, je m'exposais à perdre la bataille et la colonie, vu leur mauvaise volonté[2]. »

La retraite sur Jacques-Cartier fut donc décidée, mais tenue secrète jusqu'au moment du départ.

A quatre heures et demie du soir, Vaudreuil écrivit à Lévis : « Nous venons d'avoir une très malheureuse affaire. Dès l'aurore, les ennemis ont surpris M. de Vergor, qui commandait à l'anse du Foulon. Ils se sont bien vite emparé des hauteurs. M. le marquis de Montcalm est arrivé avec le premier détachement. Je faisais l'arrière-garde et hâter le pas aux troupes de milices qui étaient sur ma route. J'avais fait prévenir M. de Bougainville, qui dans l'instant s'est mis en marche du cap Rouge avec les cinq compagnies des grenadiers, deux pièces de campagne, la cavalerie et tout ce qu'il y avait de meilleur. Quoique l'ennemi nous eût prévenus, sa position était très critique. Il ne nous fallait qu'attendre le moment de l'arrivée de M. de Bougainville, parce que, tandis que nous l'attaquerions avec toutes nos forces, il serait pris par les derrières; mais le malheur nous en a voulu, au point

[1] « Divers officiers des troupes de terre n'hésitèrent point à dire tout haut, en présence du soldat, qu'il ne nous restait d'autre ressource que celle de capituler promptement pour toute la colonie. » (*Journal tenu à l'armée.*) « Il (Vaudreuil) pensait qu'on pouvait rattaquer le lendemain à la pointe du jour... J'étais aussi de cet avis; mais tous les officiers du conseil insistèrent pour la retraite à faire à Jacques-Cartier. » (*Bigot au ministre*, 25 octobre.) L'intendant écrivait avec beaucoup de sens au chevalier de Lévis :

« De la Pointe-aux-Trembles, le 15 septembre.

« N'auriez-vous pas pensé, monsieur, comme moi qu'il aurait été mieux de rassembler tous les corps de M. de Bougainville, qui étaient l'élite des troupes et des milices, faire sortir tout de la ville, à la réserve de l'artillerie et des éclopés, et donner sur l'ennemi à la pointe du jour, si on n'avait pu le faire dès le jour même? vous auriez formé dix mille hommes au moins contre trois ou quatre. Il y aurait eu bien du malheur si vous ne les eussiez pas battus. »

[2] *Vaudreuil au ministre*, 5 octobre.

que l'affaire s'est engagée avec beaucoup trop de vivacité. L'ennemi, qui était sur une éminence, nous a repoussés, et, malgré notre opiniâtreté, nous a contraints à faire notre retraite. Nous avons eu beaucoup de monde de tués et de blessés. Le temps ne saurait me permettre de vous faire aucun détail à ce sujet; d'ailleurs je n'en suis pas encore bien instruit. Ce qu'il y a de certain et de plus fâcheux, c'est que M. de Montcalm a reçu plusieurs blessures également dangereuses; on craint beaucoup pour lui. Personne ne désire plus que moi que ce ne soit rien. D'après cet événement, voici, monsieur, dans quelles circonstances nous nous trouvons réduits : 1° Nous ne sommes pas en état de prendre notre revanche dès ce soir, notre armée est trop découragée, et nous ne saurions la ranimer. Si nous attendons à demain, l'ennemi sera retranché dans une position inattaquable. 2° Je ne puis ni ne consentirai jamais à capituler pour toute la colonie. 3° Notre retraite devient donc indispensable, d'autant mieux que nous y sommes forcés par nos propres subsistances. D'après toutes ces considérations, je pars dès ce soir avec les débris de l'armée pour aller prendre poste à Jacques-Cartier, où je vous prie, monsieur, de vouloir bien me venir joindre sitôt ma lettre reçue. Vous sentez qu'il est d'une très grande conséquence que vous fassiez toute la diligence possible. Je vous attendrai avec beaucoup d'impatience. »

Cette lettre de Vaudreuil est beaucoup plus calme qu'on serait porté à le croire, en lisant ce que disent ses ennemis sur l'état d'agitation et de trouble où il aurait été plongé. On remarque encore plus les égards et le ton de modération avec lesquels il parle de Montcalm, si peu d'heures après la défaite qu'il se croyait en droit de lui reprocher pour n'avoir pas suivi son avis.

Vaudreuil disait à Montcalm lui-même dans la dernière lettre qu'il lui écrivait à six heures du soir :

« Je ne puis assez vous réitérer combien je suis vivement peiné de vos blessures; je me flatte que vous en guérirez dans peu, et que vous êtes bien convaincu que personne n'y prend plus d'intérêt que moi pour l'attachement que je vous ai voué de tous les temps. J'aurais fort souhaité entamer dès aujourd'hui une nouvelle affaire avec l'ennemi; mais tous les commandants des corps m'en ont représenté l'impossibilité, eu égard à la position avantageuse des Anglais, à la diminution et au découragement de l'armée, et qu'il n'y avait pas à différer notre retraite. L'opinion de ces messieurs se trouvant appuyée de la vôtre, je consens, quoique avec douleur, par l'envie que j'ai de me soutenir dans la colonie à quelque prix que ce soit, d'autant mieux que ce n'est qu'en prenant ce parti que je puis me servir des uniques et faibles ressources qui nous restent pour la subsistance de l'armée. Je joins ici, monsieur, la lettre que j'écris d'après cela à M. de Ramezay avec l'instruction que je lui adresse, contenant les articles de la capitulation qu'il doit demander à l'ennemi. Vous verrez qu'ils sont les mêmes dont j'étais convenu avec vous. Ayez la bonté de lui faire tenir le tout après que vous l'aurez lu; ménagez-vous, je vous prie, ne pensez qu'à votre guérison. »

Montcalm fit répondre par son secrétaire :

« Monsieur le marquis de Montcalm, sensible à vos attentions, me charge d'avoir l'honneur de vous écrire qu'il approuve tout; je lui ai lu votre lettre, et le modèle de capitulation que j'ai remis à M. de Ramezay, suivant vos intentions, avec la lettre que vous lui écrivez à cette occasion. »

Marcel ajoutait en post-scriptum :



« Monsieur le marquis de Montcalm ne va guère mieux; cependant il a le pouls un peu meilleur à dix heures du soir. »

Le défaut d'énergie de Vaudreuil ne se fit jamais autant sentir qu'après la défaite du 13 septembre. Sans doute qu'il avait raison de ne pas renouveler la bataille contre l'avis de ses principaux officiers; mais il n'était pas nécessaire de combattre immédiatement : l'objet essentiel était de conserver Québec. Il ne devait donc pas décamper avant d'y avoir pourvu, d'autant plus que sa position au delà du Saint-Charles était pour le moment sans danger. Les Anglais, épuisés de veilles et de fatigues, occupés à se retrancher, ne pouvaient songer à venir l'attaquer. Une pareille témérité les aurait exposés à perdre le fruit de leur victoire et l'espérance de prendre Québec, objet de leurs vœux. L'armée française avait encore plus besoin de repos. Une nuit de sommeil l'aurait ranimée et remise de sa consternation. La ville ne se serait pas réveillée avec le désespoir de se voir abandonnée, et l'on aurait pu prendre le temps de la ravitailler en y transportant les dix jours de vivres qui se trouvaient au camp de Beauport, et qui furent en partie perdus. Enfin, la retraite à Jacques-Cartier n'était nullement nécessaire. L'armée n'avait qu'à faire sa jonction avec Bougainville qui se repliait sur Lorette, et à venir dresser ses tentes à Sainte-Foye, où, adossée à de grands bois, elle aurait été en peu de temps mise hors d'attaque derrière de bons retranchements [1].

Elle eût été plus rapprochée de ses dépôts de vivres, dont le transport n'était pas plus difficile qu'avant la bataille. Vaudreuil, avec toutes ses forces réunies, aurait pu se tenir en continuelles communications avec Québec, que les Anglais n'étaient pas en état d'investir. La saison avancée ne leur aurait pas permis de prolonger longtemps le siège, dont les opérations auraient pu être sans cesse arrêtées ou retardées par des attaques de jour et de nuit combinées avec des sorties de la garnison. Il est probable que ce fut l'opinion de Montcalm, jointe à celle de tous les chefs de corps ne suggérant d'autre plan de retraite que celui de Jacques-Cartier, qui l'emporta sur toutes les autres considérations.

Une nuit sombre et froide succéda à la funeste journée du 13 septembre. Le silence régnait dans le camp des vainqueurs comme dans celui des vaincus. Seules les batteries de la pointe Lévis grondaient encore, lançant de fois à autres quelques projectiles qui rayaient d'un trait de feu le ciel bas et obscur. A neuf heures, l'armée se mit en marche sur une seule colonne, au milieu d'un profond silence. Les tentes restèrent dressées, et le soldat n'emporta avec lui que des munitions et quatre jours de vivres. Le « gouvernement » de Québec, avec six cents hommes de celui de Montréal, faisait l'avant-garde, suivi de la brigade de la Sarre, formée des cinq bataillons. Enfin l'artillerie et une partie des équipages, escortés par la garde du pont, fermaient la marche. Un officier de cavalerie, laissé dans le camp avec cent trente hommes, fit enclouer les canons restés dans les batteries, sauter un dépôt de poudre, couper les ponts et mettre le feu à la batterie flottante. La colonne s'allongea sur le chemin de Charlesbourg, où elle arriva à trois heures du matin, et à six au village de Lorette, où elle fit halte. Une foule de miliciens affamés et découragés profitèrent de l'obscurité pour regagner leurs foyers, afin de veiller aux

[1] Le *Journal tenu à l'armée*, rédigé évidemment par un militaire de grande expérience, insiste sur ce projet de retraite, dont il démontre l'opportunité et les avantages.



soins de leurs familles et de leurs récoltes, « peu inquiets, dit un contemporain, du maître auquel ils appartiendraient désormais [1]. »

L'armée fit halte vers midi à Saint-Augustin, et arriva à cinq heures du soir à la Pointe-aux-Trembles, où elle fut logée dans le village. Elle n'atteignit Jacques-Cartier que dans l'après-midi du 15, après avoir été retardée au passage de la rivière par les réparations qui se faisaient au pont.

Enfin, épuisée par quatorze lieues de marche [2] et encore plus par l'abattement de la défaite, elle put prendre quelque repos et sécher ses vêtements, trempés de pluie, dans les maisons et les granges du voisinage.

Le dernier billet de Montcalm écrit par son secrétaire, à dix heures du soir, avait été remis à Vaudreuil avant qu'il eût quitté le camp de Beauport. Le porteur de ce billet ne lui avait pas caché que le général était expirant. Montcalm avait été transporté dans la maison du docteur Arnoux, chirurgien du roi, lequel se trouvait alors à l'île aux Noix avec Bourlamaque. Son frère, le jeune Arnoux, chirurgien comme lui, fut appelé à sa place. Il examina attentivement la plus grave des deux blessures; puis, hochant la tête, il regarda l'illustre patient.

« La blessure est mortelle? interrogea Montcalm.

— Oui, répondit Arnoux sans ambages.

— J'en suis content, répliqua Montcalm; combien ai-je encore de temps à vivre?

— Pas vingt-quatre heures.

— Tant mieux! repartit le mourant; je ne verrai pas les Anglais dans Québec. »

Son fidèle aide-de-camp Marcel était accouru auprès de lui dès qu'il avait appris sa blessure. Il s'établit à son chevet et ne le quitta plus.

C'est à Marcel que Moncalm confia ses dernières recommandations; il le chargea d'écrire à Candiac et d'aller à son retour en France porter un suprême adieu à sa mère, à sa femme, à ses enfants. Au chevalier de Lévis, son meilleur ami, il légua tous ses papiers.

Quand M. de Ramezay, commandant de la garnison, vint lui demander des avis sur la défense de Québec, il le congédia en lui disant : « Je n'ai plus d'ordres ni de conseils à donner; le temps qui me reste est très court, et j'ai à traiter des affaires bien plus importantes! »

Cependant, à travers les ombres de la mort qui l'enveloppaient, il entrevit un dernier devoir public à remplir : celui d'implorer la clémence du vainqueur pour le peuple de colons dont la défense lui coûtait la vie. Il écrivit au successeur de Wolfe, le brigadier Townshend : « L'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

Un instant après entra le vénérable évêque de Québec, dont la figure de mourant portait l'empreinte d'une douleur inexprimable. Il le prépara à la mort et lui administra les derniers sacrements, que le général reçut avec l'ardeur de sa foi méridionale. Mgr de Pontbriand ne voulut pas le quitter avant d'avoir reçu son der-

[1] *Journal de Montcalm*, rédigé par son secrétaire.

[2] Par les détours que l'armée avait faits, car il n'y a que dix lieues de Québec à la rivière Jacques-Cartier.





Mort de Montcalm, d'après une gravure de la Bibliothèque nationale.

nier soupir. « Je meurs content, répéta de nouveau le général, car je laisse les affaires du roi, mon maître, entre de bonnes mains; j'ai toujours eu une haute opinion des talents de M. de Lévis. » Il rendit le dernier soupir le 14 septembre, à l'aube du jour. Il n'était âgé que de quarante-sept ans et six mois.

Du moment que Marcel lui eut fermé les yeux, il écrivit au chevalier de Lévis : « C'est avec un cœur pénétré de la plus vive douleur que j'ai l'honneur de vous donner avis de la perte que nous venons de faire de M. le marquis de Montcalm, ce matin à cinq heures. Je ne l'ai pas quitté un moment jusqu'à sa mort, et je crois que c'était ce que je pouvais faire de mieux, surtout après en avoir eu la permission de lui. C'était une marque d'attachement et de reconnaissance que je lui devais des bontés dont il m'a honoré et des services qu'il m'a rendus; aussi ne les oublierai-je de ma vie. »

Telle était la confusion qui régnait dans Québec, qu'il fut impossible de trouver un ouvrier pour faire le cercueil de l'illustre général. « Voyant cet embarras, dit l'annaliste des ursulines, notre contremaître, vieux Français du Dauphiné, connu dans nos traditions sous le nom de bonhomme Michel, ramassa à la hâte quelques planches, et parvint à confectionner, en versant des larmes abondantes, une boîte informe peu en rapport avec la précieuse dépouille qu'elle devait renfermer. » Le corps du brave soldat y fut déposé, et, à neuf heures du soir, le cortège funèbre se mit en marche vers l'église des ursulines, traversant des rues jonchées de débris et de pans de murs renversés. Derrière le cercueil marchaient, mornes et silencieux, le commandant de la garnison avec ses officiers, suivis de plusieurs citoyens, auxquels se joignirent, à mesure qu'ils avançaient, des gens du peuple, des femmes et des enfants. Aucun son de cloches, aucune salve d'artillerie, n'annonçaient les funérailles d'un général. Les rares coups de canon qui éclataient lançaient des projectiles. La foule emplit l'église, dont les ténèbres n'étaient éclairées que par les cierges rangés autour des tréteaux sur lesquels la bière fut déposée. A droite, tout près de la grille de la chapelle conventuelle, une bombe avait défoncé le plancher et fait une excavation dans le sol : la cavité avait été agrandie et creusée en fosse.

Le curé de Québec, l'abbé Resche, assisté de deux chanoines de la cathédrale, entonna le chant du *Libera,* auquel répondirent les assistants et le chœur des huit religieuses restées à la garde du monastère. Puis le cercueil fut descendu dans la fosse. « Alors, dit la chronique du couvent, éclatèrent les pleurs et les sanglots; il semblait que la Nouvelle-France descendît dans la tombe avec la dépouille du général. » Ses ennemis le crurent; mais ils se trompaient. L'épée de la France venait seulement de passer dans une autre main. Les vaincus devaient se relever de ce désastre, en vaincre de plus grands et se frayer un nouvel avenir.

Le deuil régnait aussi dans le camp des vainqueurs. Sur la flotte, les pavillons avaient été mis en berne, et la sentinelle veillait, l'arme renversée, devant la cabine où reposait le corps inanimé de Wolfe. Parmi les blessés des deux partis transportés sur les vaisseaux gisait, frappé à mort, un des principaux officiers de l'armée française, le sage et intrépide Senezergues, trop oublié de l'histoire.

Lorsque, à la fin de la bataille, Townshend eut rejeté les Français jusqu'à la rivière Saint-Charles, il rappela ses régiments sur les plaines d'Abraham et les remit en ordre de bataille pour faire face à un autre ennemi qui, d'un moment à l'autre, pouvait tomber sur ses derrières. La cavalerie de la Rochebeaucour et les têtes de colonnes de Bougainville commençaient en effet à se montrer à l'horizon; mais elles

se replièrent avant d'en venir aux mains, et disparurent derrière le rideau des bois. Dès que le commandant anglais se fut assuré que tout le corps de Bougainville battait en retraite, il fit commencer les travaux de retranchements. Avant la nuit, il avait déjà fait enlever du plateau toutes les broussailles et les touffes d'arbres, amener des pièces d'artillerie, tracer des redoutes, fortifier les maisons et armer de canons le moulin à vent de la côte Sainte-Geneviève.

Un grand nombre de blessés avaient été portés à l'hôpital général. « Nous étions, raconte la Mère de Saint-Ignace, témoin oculaire, au milieu des morts et des mourants qu'on nous amenait par centaines à la fois, dont plusieurs nous touchaient de très près. Il fallut ensevelir notre juste douleur et chercher à les placer.

« L'ennemi était maître de la campagne et à deux pas de notre maison; il semblait que nous eussions tout à appréhender... La nuit, qui approchait, redoubla nos inquiétudes. »

Vers minuit, de grands coups retentirent à la porte du monastère. Deux jeunes religieuses qui portaient des bouillons passaient près de la porte et vinrent l'ouvrir. Elles reculèrent de frayeur en se voyant en face d'une escouade de soldats anglais. Celui qui les commandait paraissait un officier de haut grade. « Il entra sans escorte, continue la chronique de l'hôpital, et demanda à voir les trois supérieures qu'il savait être réunies ici. Les révérendes Mères se présentèrent avec une contenance calme et digne, mais non pas toutefois sans trahir quelque peu leur surprise au sujet de cette visite nocturne. « Rassurez-vous, mesdames, et veuillez aussi ras-
« surer toutes vos sœurs; vous ne serez inquiétées en aucune sorte, leur dit avec
« courtoisie le brigadier général Townshend, car c'était lui. Seulement, ajouta-t-il,
« afin de pouvoir mieux vous protéger, je vais faire investir votre maison. »

« Nos Mères n'eurent qu'à s'incliner et à subir leur sort. Aussitôt un détachement de deux cents hommes se rangea en ordre sous nos fenêtres. »

Avant l'aurore du 14, le bruit se répandit dans Québec que l'armée avait abandonné le camp de Beauport. On ne voulut pas d'abord y croire, en apercevant aux clartés du soleil levant, — un beau soleil d'automne, — les tentes dressées, comme auparavant, le long de la côte. Mais, quand on se fut assuré que le camp était désert, la panique s'empara de toute la population et gagna jusqu'aux officiers de la garnison. Malheureusement le commandant de la place n'était pas à la hauteur du danger. « Il ne savait pas seulement donner l'ordre, » dit le capitaine Pouchot. « La désolation fut entière, écrit Ramezay, le découragement universel et porté à l'excès; les plaintes et les murmures contre l'armée qui nous abandonnait devinrent un cri public; je ne pus, dans un moment aussi critique, empêcher les négociants, tous officiers des milices de la ville, de s'assembler chez M. Daine, lieutenant général de police et maire de la ville; là ils prirent le parti de capituler et me présentèrent en conséquence une requête signée dudit sieur Daine et de tous les principaux citoyens. »

Ce qui surtout jetait l'épouvante dans la population, c'était l'irritation des Anglais depuis le massacre du fort William-Henry, les menaces qu'ils faisaient continuellement d'en tirer vengeance, les ravages commis dans les campagnes à la fin du siège, enfin les cruautés des rangers. C'était pour soustraire la ville à ces vengeances qu'à l'ouverture du siège, Montcalm et Vaudreuil s'étaient concertés pour rédiger les articles de la capitulation remise à Ramezay le soir du 13. Une foule de familles qui, à l'approche des Anglais, s'étaient réfugiées des faubourgs dans l'inté-

rieur des murs, avaient porté la population de la ville à six mille âmes, dont deux mille sept cents femmes et enfants, mille malades ou invalides à l'hôpital général, quinze cents miliciens ou marins et six cents hommes de l'armée régulière. Pour toute cette population déjà affamée depuis longtemps, il n'y avait que pour huit jours de vivres à demi-ration. Dans la soirée du 13, l'intendant n'avait pu faire passer dans la ville, faute de voitures, qu'une cinquantaine de quarts de farine sur le dépôt de provisions qui se trouvait au camp. Lorsque Ramezay envoya chercher ce qui en restait, il avait été pillé par les Indiens et par la population famélique du voisinage.

Ramezay convoqua un conseil de guerre, auquel assistèrent quatorze officiers de divers corps. Il communiqua les instructions du marquis de Vaudreuil le prévenant de ne pas attendre que la ville fût prise d'assaut, et de capituler dès qu'il manquerait de vivres. Le conseil se montra aussi déconcerté et abattu que les commandants de bataillons assemblés l'avant-veille par Vaudreuil, et se prononça pour la capitulation. Un seul, l'héroïque Jacquot de Fiedmond, commandant de l'artillerie de la ville, fut d'avis de réduire les rations et de résister jusqu'à la dernière extrémité. Cet officier s'était déjà distingué à Beauséjour en s'opposant à la capitulation proposée par Vergor, et avait été souvent remarqué par Montcalm.

Si, au moment du conseil de guerre, Ramezay était excusable de capituler, il ne l'était plus le lendemain; car, avant la fin de cette journée, il avait reçu de Vaudreuil deux messages : l'un verbal, l'autre par écrit, l'assurant d'un prompt secours de vivres et de troupes. Un officier d'ordonnance, le chevalier de Saint-Rome, était arrivé en même temps au cap Rouge, où il avait remis à Bougainville une lettre du gouverneur lui enjoignant de faire escorter de Saint-Augustin à Québec un convoi de soixante quarts de farine que cet officier y conduisait. « La cavalerie, mandait Vaudreuil, me paraît la troupe la plus convenable. L'objet le plus intéressant est maintenant d'empêcher la ville de manquer et de s'assurer de l'objet qui occupe les ennemis. » Le gouverneur insistait dans un post-scriptum : « Donnez tous moyens possibles à M. de Saint-Rome pour exécuter sa mission. »

Bougainville écrivit en même temps à Ramezay un billet dans lequel il lui indiquait plusieurs endroits dans la ville où il pourrait trouver des farines recélées par des particuliers.

Le commandant, résolu à capituler, ne communiqua à personne les lettres de Vaudreuil et de Bougainville. Celui-ci avait exécuté avec promptitude les ordres du gouverneur. Malgré la pluie torrentielle qui tombait depuis deux jours, le capitaine de Belcour était entré dans Québec le matin du 17. A une heure après midi, ce jour-là, la Rochebeaucour écrivit de Charlesbourg à Bougainville : « Je viens d'envoyer M. de Belcour, que vous connaissez très intelligent, à la ville, dire à M. de Ramezay que sûrement je lui porterai ce soir cent quintaux de biscuits. Belcour et moi avons bien reconnu le terrain et la position de l'ennemi, et certainement il ne nous empêchera pas d'entrer ce soir à marée basse. »

En sortant de Québec, l'intrépide Belcour, qui n'avait avec lui que trente cavaliers, alla prendre possession de l'ouvrage à cornes, d'où il canonna les détachements anglais qui venaient à sa portée.

Cependant se passait à Jacques-Cartier un événement qui relevait les espérances : le chevalier de Lévis, arrivé de Montréal, prenait le commandement de l'armée. Il n'avait fait qu'une course de cette ville à Jacques-Cartier, où il avait trouvé le

désastre plus grand encore qu'il ne l'avait craint. A son premier mot, on reconnut l'homme supérieur. Il s'était fait indiquer en arrivant le quartier général où Vaudreuil s'entretenait avec les principaux officiers. « On n'abandonne pas dix lieues de pays pour une bataille perdue ! » leur dit-il. Il blâma hautement la retraite sur Jacques-Cartier et ordonna une marche en avant. La joie de son arrivée fut immense. La confiance revint aux plus faibles, et Vaudreuil reprit toute l'énergie dont il était susceptible. Le roseau avait trouvé l'appui du chêne. « Le grand nombre de fuyards que je commençai à rencontrer aux Trois-Rivières, écrit Lévis, me prépara sur le désordre où je trouverais l'armée.

« Je ne connais point d'exemple pareil. On avait généralement tout abandonné au camp de Beauport : tentes, marmites et tous les équipages.

« La situation où je trouvai l'armée, manquant de tout, ne me découragea pas. Sur ce que M. de Vaudreuil me dit que Québec n'était pas pris et qu'il y avait laissé une assez nombreuse garnison, je pris la résolution, pour réparer la faute qu'on y avait faite, d'engager M. de Vaudreuil à faire remarcher l'armée au secours de cette place. Je lui représentai que c'était le seul moyen pour empêcher l'évasion entière des Canadiens et des sauvages, qui se retiraient chez eux, et de ranimer en même temps le courage de tout le monde; qu'en marchant en avant nous ramasserions beaucoup de traîneurs; que les habitants des environs de Québec rejoindraient l'armée; que, par la connaissance que nous avions du pays, nous pourrions nous approcher fort près des ennemis; que, si nous trouvions leur armée mal postée, nous pourrions l'attaquer, ou qu'au moins, en nous approchant (de la place), nous prolongerions le siège par les secours que nous ferions passer en hommes et en vivres; que nous pourrions aussi l'évacuer et la brûler, quand nous ne pourrions plus la soutenir, afin qu'il ne restât aucune ressource aux ennemis pour s'y établir l'hiver. »

Lévis eut bien vite rétabli la discipline et communiqué son activité autour de lui. Dès quatre heures le lendemain matin 18, l'armée était en marche, et Bougainville en avait été prévenu. Depuis la journée du 13, celui-ci avait tâché de réparer par sa belle conduite ce qu'il avait eu à se reprocher dans les derniers événements. Pendant que l'armée battait en retraite, il avait proposé à Vaudreuil, qui l'avait approuvé, de garder sa position au cap Rouge et d'occuper Lorette pour se tenir en communications avec la ville. Le 17 au matin, le mauvais temps ayant rendu les chemins affreux et retardé le convoi de M. de Saint-Rome, il fit partir en avant ses cavaliers, avec des sacs de provisions posés en travers de leurs selles. Vaudreuil, qu'il en avait informé, lui écrivait le même jour : « J'apprends avec plaisir, par votre lettre, que la cavalerie est à Charlesbourg. J'approuve fort le projet que vous avez d'aller au camp avec sept à huit cents hommes pour protéger le passage à Québec du biscuit qui est à Charlesbourg, et dont la cavalerie se chargera, et d'affecter beaucoup de vous montrer dans le camp, afin de donner à croire à l'ennemi que nous l'occupons.

« Je ne doute pas que vous n'ayez prévu à avoir de bons guides. Cependant je vous observe que vous pourriez faire votre route par Bourg-Royal. Vous ne manquerez pas sans doute de profiter du retour de votre cavalerie pour faire transporter tout ce qu'il sera possible de tirer des magasins ou du camp. »

Ramezay était informé de ces mouvements et des secours de toute espèce qui lui arrivaient; mais, au lieu d'en profiter pour relever le moral de la garnison, il ne

chercha que des prétextes pour capituler au plus vite. Un grand nombre de soldats, profitant de ses dispositions, refusaient de combattre et mettaient bas les armes. D'autres désertaient à l'ennemi ou se jetaient dans la campagne; certains officiers donnaient l'exemple de l'insubordination. Il y eut de violentes altercations, et le major de la ville, Joannès, s'emporta au point de frapper deux d'entre eux du plat de son épée.

Bien loin de partager les sentiments de Ramezay, le brave Fiedmond redoublait le feu de son artillerie. Pendant que les canons de la basse ville tiraient à toute volée sur la pointe Lévis, les nouvelles batteries qu'il avait fait ériger du côté de terre foudroyaient les ouvrages et le camp des Anglais. Ceux-ci avaient poussé leurs approches du côté de la porte Saint-Louis, où ils avaient commencé une redoute dont Fiedmond retardait la construction en la faisant battre continuellement en brèche.

A dix heures du matin, Ramezay ordonna à Joannès d'arborer sur les remparts le drapeau parlementaire et d'aller proposer la capitulation; mais Joannès se révolta avec indignation contre cet ordre. « Je protestai, dit-il, devant tout le monde, de l'avis que j'avais donné au conseil de guerre, puisque les choses changeaient de face; et je proposai de faire par moi-même des recherches plus exactes pour trouver de la farine. On ne parla donc plus de capitulation jusqu'à quatre heures du soir. »

Mais alors l'amiral Saunders, profitant du vent de nord-est qui soufflait depuis deux jours, avec des orages de pluie, fit avancer six de ses gros vaisseaux, qui vinrent s'embosser en face de la basse ville. La garde de tranchée des Anglais s'approchait en ce moment de la porte Saint-Jean pour débarrasser le terrain des buissons et des abris qui pouvaient servir d'asile aux francs-tireurs. La ville crut à une attaque simultanée du côté de terre et de mer : on battit la générale. Fiedmond et Joannès proposèrent à Ramezay d'évacuer la basse ville, « séparée de la haute par des coupures, » et de renforcer celle-ci par les troupes qu'on y ferait monter. Mais cet officier, qui, au dire de Joannès, n'avait jamais vu la guerre que dans un bois et ignorait la façon de défendre une place, refusa de suivre cet avis. Il fit arborer le drapeau du côté de la rade et de la terre. « Je le fis arracher, continue Joannès, ne croyant pas qu'on eût changé d'avis, mais je reçus dans l'instant un ordre par écrit d'aller capituler, et le mémoire me fut remis en conséquence. » Joannès ne songea plus dès lors qu'à traîner les négociations en longueur et à faire surgir des difficultés, afin de donner aux secours annoncés le temps d'entrer en ville. « Je gagnai par là, dit-il, jusqu'à onze heures du soir, que le général anglais me prescrivit pour avoir la réponse; je rentrai donc dans la ville et rendis compte à M. de Ramezay des difficultés que j'avais fait naître. » La Rochebeaucour chevauchait en ce moment avec sa cavalerie, à travers la pluie, le vent et l'obscurité, le long des battures de Beauport, et s'engageait dans le gué de la rivière Saint-Charles. Dans une demi-heure il allait pénétrer dans la ville. Onze heures sonnaient. Ramezay, bien loin d'écouter les adjurations de Joannès, se hâta de lui donner un second ordre par écrit pour conclure la capitulation, et le renvoya au camp anglais. A peine était-il sorti de la porte Saint-Louis, que la Rochebeaucour entrait par la côte de la Canoterie, avec ses sacs de biscuits ruisselant d'eau. Ramezay, tout déconcerté, lui balbutia qu'il était trop tard, que Joannès était rendu auprès du général anglais pour conclure la capitulation. « Après lui avoir représenté, dit la Rochebeaucour, que certainement il allait avoir du secours, il m'a laissé entrevoir

que si on lui refuse quelque article, il romprait tout, à condition que le lendemain vous lui enverriez de quatre à cinq cents hommes, chose qui peut être exécutée jusqu'à présent, quant à la communication. Je me chargerais, si vous vouliez, de les faire passer avec les vivres. »

Ramezay se débarrassa de la présence importune de la Rochebeaucour, en le berçant de promesses qu'il était décidé à ne pas remplir.

Joannès prolongea la négociation jusque dans la matinée du lendemain. Lévis était alors en marche avec toute l'armée. Il descendit de cheval à la Pointe-aux-Trembles, pour écrire à Bougainville : « Vous ne devez pas douter de tous mes regrets de la perte que nous venons de faire (de M. de Montcalm); elle est des plus grandes. Je l'ai regretté comme mon général et mon ami. Il me laisse une besogne bien difficile à faire, et nos plus habiles en seraient embarrassés. Il faut faire pour le mieux. La position où nous trouverons les ennemis nous décidera pour le parti à prendre. »

Lévis venait d'écrire à Bourlamaque dans le même sens, en lui annonçant qu'il était en marche pour secourir Québec. Il le priait de cacher le désastre autant que possible et ménageait sa susceptibilité. L'île aux Noix, si bien défendue par Bourlamaque, ne l'inquiétait pas. Il comptait sur lui pour le seconder et l'aviser. Enfin il le priait de le tenir au courant de tout[1].

Le retour du beau temps, qui rendait la marche de l'armée plus facile, la présence de Lévis, qui avait le soin de se montrer d'un régiment à l'autre, faisant paraître sur sa figure martiale un air calme et confiant, avaient ramené dans les rangs la bonne humeur et l'entrain. On se rassurait sur le sort de Québec, dans la pensée que le commandant n'oserait agir sans de nouveaux ordres, puisque le gouverneur avait révoqué ses premières instructions et ordonné de tenir jusqu'à l'extrémité. L'armée marcha toute la journée du 18. Elle entrait le lendemain, au soleil couchant, à Saint-Augustin et se préparait à y passer la nuit, lorsque éclata l'incroyable nouvelle que Ramezay avait signé la capitulation. Le capitaine Daubrespy, de la garnison de Québec, expédié par lui, en remit les articles à Vaudreuil. Un cri d'indignation s'éleva dans toute l'armée. « Il est inouï, écrit le général de Lévis, que l'on rende une place sans qu'elle soit ni attaquée ni investie. »

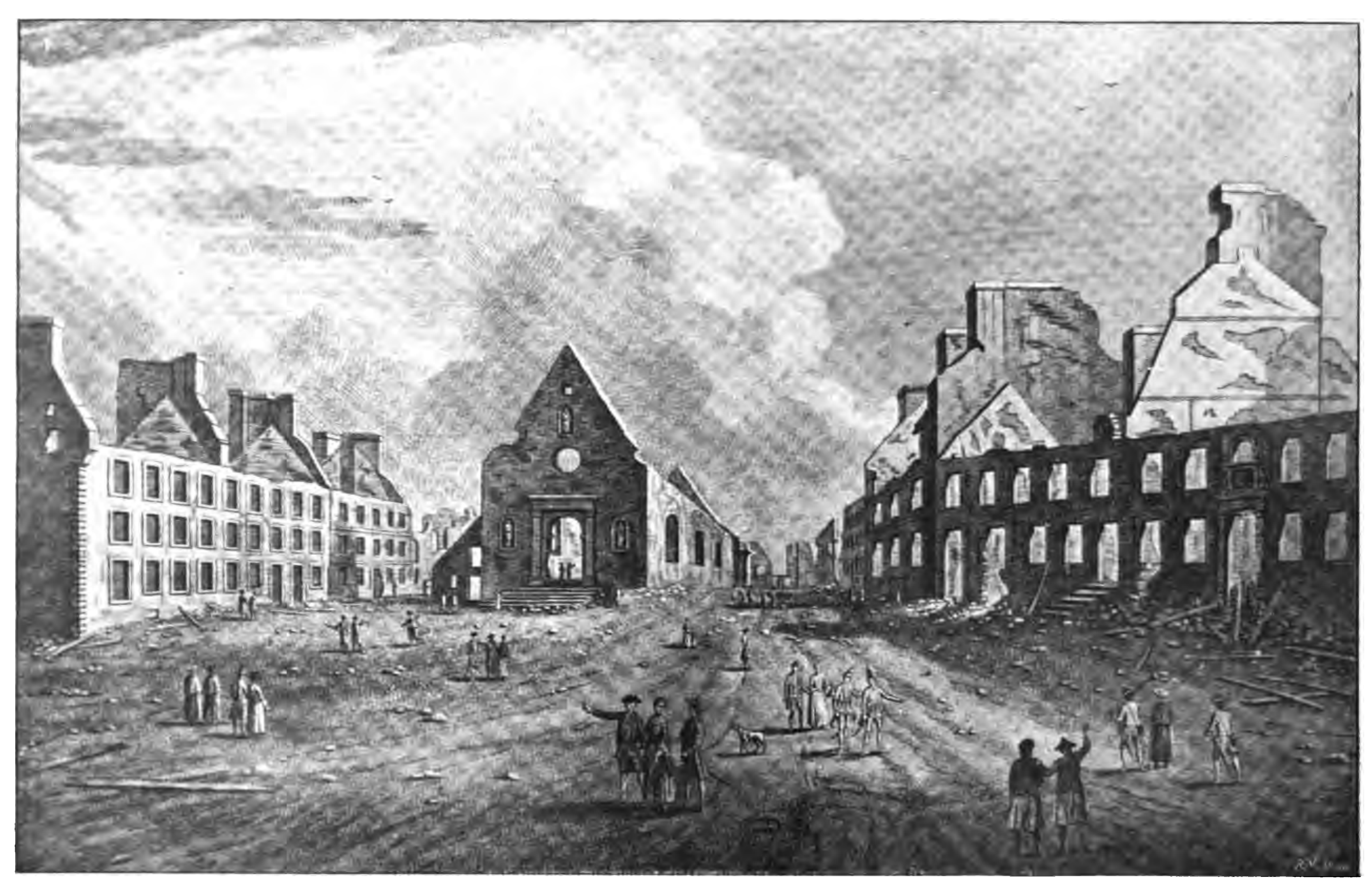
Bougainville, qui marchait à l'avant-garde, avait dépassé Charlesbourg le 18 au soir, et n'était plus qu'à trois quarts de lieue de Québec, prêt à s'y jeter avec six cents hommes d'élite, quand il apprit la fatale nouvelle : « Telle a été, dit-il avec amertume, la fin de la campagne du monde la plus belle jusqu'à ce moment. »

Townshend s'était montré très facile sur les termes de la capitulation, car sa position était très critique, et il voulait Québec à tout prix. Il s'étonnait même de la bonne fortune qui lui en ouvrait les portes avant qu'il eût tiré un seul coup de canon. La garnison obtint les honneurs de la guerre : elle devait sortir de la ville tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces de campagne et douze coups

[1] Bourlamaque répondit à cette lettre, le 21 septembre : « La confiance que votre arrivée a rendue aux troupes battues a passé jusqu'à celles-ci, et l'on s'attend à vous voir bientôt rétablir nos affaires. Ce qui est sûr, et je le dis sans compliment, parce que je suis dans l'usage de n'en point faire, c'est qu'elles sont en bien bonnes mains.

« Je me ferai toujours gloire de vous seconder de mon mieux... Ce ne sera jamais par mes avis, dont vous n'avez assurément pas besoin, mais par mon attention à vous aider, encore moins comme citoyen que comme votre serviteur et votre ami. Je vous supplie de me regarder comme tel. »





Québec après le bombardement : place Notre-Dame-des-Victoires.

à tirer; les soldats et les marins seraient transportés en France; les citoyens ne seraient pas inquiétés pour avoir servi, et conserveraient leurs biens, leurs droits et leurs privilèges avec le libre exercice de la religion catholique. Les habitants des campagnes qui mettraient bas les armes auraient droit aux mêmes avantages [1].

Le 18, avant le coucher du soleil, les portes de la cité furent ouvertes. Le général Townshend, avec son état-major, suivi de trois compagnies de grenadiers et d'un détachement de l'artillerie traînant une pièce de campagne sur laquelle flottait le drapeau britannique, traversa la haute ville et s'arrêta en face du château Saint-Louis. Le commandant de la place, qui l'y attendait, lui en remit les clefs. Les blancs uniformes de France s'alignèrent une dernière fois devant les portes et défilèrent en silence pour faire place aux sentinelles anglaises. Un corps de marins, détaché de la flotte, sous le commandement du capitaine Palifer, prit possession de la basse ville. Des salves d'artillerie saluèrent le drapeau d'Angleterre, arboré à la fois sur le sommet de la côte de la montagne et sur la citadelle, d'où il ne devait plus descendre.

Restait le soin de garder cette conquête en passant l'hiver au milieu des ruines, privé de toute communication et à portée d'un ennemi actif et audacieux. L'orgueilleux Townshend, impatient de retourner en Angleterre pour jouir d'un triomphe que d'autres avaient plus mérité que lui, confia cette difficile tâche au brigadier James Murray. Les neuf régiments de la ligne, avec l'artillerie et une compagnie de rangers, formant un effectif de sept mille trois cent treize hommes, restèrent sous ses ordres. Les autres compagnies de rangers, avec les grenadiers de Louisbourg et les marins, se préparèrent à remonter sur la flotte. Le major Elliot, avec un corps de cinq cents hommes, alla déloger les Français de l'ouvrage à cornes et y laissa une forte garnison. En attendant qu'un nombre suffisant de maisons fût réparé pour servir de casernes, les troupes vinrent camper sous les murs de la ville.

Le 21 septembre, Murray lança une proclamation annonçant qu'il était permis aux habitants des environs de Québec de rentrer dans la paisible possession de leurs biens et de vaquer librement à leurs affaires. « Mais, dit Foligné, quels biens veut-il que nos habitants aillent occuper, après les ravages qu'il a fait commettre, brûler leurs maisons, emmener les bestiaux et piller les meubles? C'est à partir de ce jour qu'on vit sortir du fond des bois nos pauvres femmes, traînant après elles leurs petits enfants mangés des mouches, sans hardes, criant la faim. Quel coup de poignard pour de pauvres mères qui ne savent si elles ont des maris et où elles les prendront, et quelle assistance elles donneront à leurs pauvres enfants à l'entrée d'une saison pendant laquelle elles ont de la peine à se garantir, lorsqu'elles sont arrangées dans leurs ménages; les sièges de Jérusalem et de Samarie ne représentent rien de plus affreux. » Il n'y eut cependant que les familles des environs immédiats de Québec qui, n'ayant pas le moyen d'aller chercher un asile ailleurs, firent la paix avec les Anglais. A l'exception de ces infortunés, qui n'avaient plus qu'à choisir entre la mort et la soumission, les Canadiens en masse s'obstinèrent à vouloir combattre, à rester attachés à cette France qui ne songeait plus à eux. On ne trouve pas dans l'antiquité d'exemple d'une fidélité plus touchante, ni d'un courage plus persévérant.

[1] *Public Record Office, Quebec and Louisbourg*, t. LXXXVIII, *Capitulation de Québec.*

Les gelées d'automne commençaient à se faire sentir. Toutes les troupes et les matelots furent mis en réquisition pour faire disparaître des plaines les travaux d'approches, enlever les décombres des rues, réparer les maisons, compléter les fortifications, couper et transporter du bois de chauffage, enfin débarquer et emmagasiner les vivres et les munitions. Au commencement d'octobre, l'armée put être logée, tant bien que mal, dans l'intérieur des murs et dans le palais peu endommagé de l'intendance. Les ursulines et les hospitalières de l'Hôtel-Dieu rentrèrent dans leurs monastères respectifs, occupés en partie par les troupes. La plus stricte discipline fut établie dans tous les postes. Jour et nuit, par le froid, la pluie ou le beau temps, des patrouilles sillonnaient les routes du voisinage, afin de prévenir toute surprise. Le commandement de la place aurait pu être confié à un plus habile tacticien, mais non pas à un homme mieux doué pour s'attirer l'estime et la confiance des Canadiens.

Dans les derniers jours d'octobre, le canon des remparts répondit au salut de la flotte qui appareillait pour l'Angleterre. Le *Royal-William* emportait à son bord les restes embaumés du général Wolfe.

Peu de jours auparavant, le capitaine Marcel, au moment de partir pour la France avec la garnison prisonnière, était allé dire un dernier adieu, dans l'église des ursulines, aux restes de son général, qui, lui, ne devait plus revoir le beau ciel de Provence, ni ses plantations d'oliviers, ni son moulin à l'huile, ni les hôtes tant aimés de Candiac!

En Angleterre, la nouvelle du succès de Wolfe eut l'air d'avoir été préparée comme un coup de théâtre. La lettre désespérée qu'il avait adressée à Pitt, peu de jours avant sa mort, venait d'être publiée et causait un désappointement universel.

« Puisque le général doutait, disait-on, le public avait raison de désespérer. »

Trois jours après, on apprit du même coup la défaite de Montcalm, la mort de Wolfe et la chute de Québec.

« Les incidents d'un drame, dit Horace Walpole, n'auraient pu être conduits avec plus d'art pour faire passer un auditoire de l'abattement à une soudaine exultation. On désespérait, on triomphait, on pleurait; car Wolfe était tombé à l'heure de la victoire. »

Le jeune héros fut porté aux nues. Toute la surface du royaume parut en feu sous les clartés des illuminations. Un seul endroit, Blackheath, demeura obscur et silencieux; car là une mère, veuve depuis peu, pleurait la mort du meilleur des fils. Ses concitoyens, respectant sa douleur, s'abstinrent de toute réjouissance publique. Lady Montagu écrivait à la comtesse de Bute :

« Il faut regretter le général Wolfe, non le plaindre. Je suis de votre sentiment: on ne doit avoir de compassion que pour sa mère et pour sa fiancée. »

Le grand ministre qui avait deviné le génie du héros de Québec fit son panégyrique dans la chambre des Communes, et la reconnaissance du peuple anglais lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

La France de Louis XV se hâta d'oublier la mémoire de Montcalm, qui lui pesait comme un remords. La France d'Amérique s'en est toujours souvenue. Elle a oublié ses fautes, pour ne se rappeler que ses vertus et son héroïsme. Le nom de Montcalm est inscrit sur ses monuments et ses places publiques. L'histoire et la

poésie se sont donné la main pour célébrer sa gloire, devenue un héritage national. Le mausolée élevé sur son tombeau, un siècle après sa mort, n'est pas moins honoré que celui de Wolfe à Westminster.

XIII

L'HIVER DE 1759-60. — LA COLONIE ABANDONNÉE A ELLE-MÊME

Le général de Lévis s'était d'abord replié à la Pointe-aux-Trembles, après avoir laissé deux détachements à la garde des ponts du cap Rouge : l'un sous Bougainville, à l'embouchure de la Rivière; l'autre sous Repentigny, à quelque distance plus haut. Il s'arrêta deux jours pour donner un peu de repos à son armée et se retira ensuite à Jacques-Cartier, où il fit travailler activement à la construction du fort. Son avant-garde campa au calvaire de Saint-Augustin, et les régiments de Royal-Roussillon et de Guyenne dans la plaine de Deschambault, pour y empêcher un débarquement et assurer ses communications avec Trois-Rivières.

Une lettre inquiétante du chevalier de la Corne rappela Vaudreuil à Montréal. Les Iroquois de la Présentation avaient fait prisonniers neuf découvreurs anglais, porteurs de dépêches d'Amsherst, indiquant que le brigadier général Gage, alors à Chouaguen, allait s'avancer par les rapides, pendant que lui-même attaquerait l'île aux Noix.

En entrant à Montréal, le gouverneur écrivit à Lévis :

« J'arrivai en cette ville le 1er de ce mois, sur les dix heures du matin, avec monsieur l'évêque. Nous abrégeâmes beaucoup les fatigues du voyage en profitant d'une goélette qui était aux Trois-Rivières, prête à mettre à la voile.

« Vous trouverez ci-joint deux lettres de M. de Bourlamaque... Il ne doute pas que la colonie ne soit attaquée à l'île aux Noix dans cinq ou six jours au plus tard.

« J'aurais déjà mis nos milices en mouvement, si les vivres ne m'arrêtaient. Tout ce que je puis faire de mieux actuellement, c'est de disposer toutes choses pour les faire marcher aussitôt que M. de Bourlamaque me les demandera. Il n'a encore aucune nouvelle de l'ennemi. Je lui ai fait passer une cinquantaine de sauvages de très bonne volonté, qui, j'espère, lui mèneront des prisonniers.

« Je n'ai aucune inquiétude pour les parties où vous commandez; il me suffit, monsieur, que vous soyez à la tête des forces que j'y ai laissées. Ménagez, je vous prie, votre santé; vous savez que rien n'égale l'intérêt que j'y prends. »

Bourlamaque, épuisé par les fatigues de la campagne et souffrant d'une fièvre qu'il ne pouvait guérir, se préparait cependant sans relâche à recevoir Amherst, que la chute de Québec avait paru réveiller de sa torpeur. Bourlamaque n'avait alors à sa disposition que deux mille deux cents hommes, sur lesquels il serait peut-être obligé de prélever des détachements pour fortifier Chambly et Saint-Jean.

« Les bras manquent, écrit-il à Lévis le 21 septembre; il ne reste ici que cinq

cents Canadiens, dont plus de cent vingt malades ou estropiés. Les soldats vont aussi tous à l'hôpital; pluies continuelles, campés dans un marais, peu de nourriture. Je ne sais s'il en restera beaucoup de sains dans un mois. Quoi qu'il en soit, je tâcherai d'attraper le bout de la campagne et de bien me battre d'ici là, si l'ennemi se présente. J'espère qu'il ne me surprendra pas et qu'il ne me fera point de prisonniers. J'ai reconnu la baie de Missiscouy. Je voudrais être à la place de M. Amherst; j'attaquerais par là sans difficultés. Au reste, je m'y prépare autant que je le puis avec si peu de monde, et si harassé de travail. »

Ce fut seulement au milieu d'octobre que le général anglais mit son armée en mouvement.

« Elle est partie de Saint-Frédéric le 11, écrit Bourlamaque, au nombre de dix ou douze mille hommes, précédée d'une avant-garde de soixante bateaux ou berges, d'un brigantin de vingt pièces de canon de dix-huit, d'un senau[1] aussi fort que notre goélette et de plusieurs bateaux armés de gros canons; un seul en porte six de vingt-quatre.

« Nos chebecs[2] ont été surpris sans doute et n'ont point vu cette avant-garde. Ils étaient à leur poste ordinaire, près des îles aux Quatre-Vents, quoique j'eusse mandé au commandant que pour peu qu'il craignît d'être coupé, il eût à rapprocher sa croisière et sa station, parce que l'essentiel était d'entrer dans la rivière avant les Anglais. La goélette était placée à la pointe de la Grosse-Ile pour garder le passage de la baie de Missiscouy. Le 12, au point du jour, elle fut accueillie par le brigantin et le senau. Le premier lui donna la chasse et allait le prendre, lorsqu'il s'échoua. La goélette se réfugia dans le fond de la baie de Missiscouy.

« Les chebecs, que le brigantin n'avait pas vus, étaient aux prises avec les berges et en avaient enlevé une, lorsque le vent manqua tout à coup, puis vint le nord-est. Le brigantin déchoué en profita pour retourner sur les chebecs. A l'entrée de la nuit, M. de Laubara, après avoir vu le corps de l'armée anglaise près des îles aux Quatre-Vents, se réfugia dans l'anse des Tsonnonthouans, où il coula bas ses trois bâtiments, et se mit en marche le 13 au matin par les bois, ayant précédemment dépêché deux chaloupes pour m'avertir de la marche des ennemis et du rapport des prisonniers.

« Le vent de nord-est, qui a duré trois jours avec violence, a empêché cette armée de s'approcher d'ici; elle a marché depuis hier matin, et je la crois bien près de la rivière.

« La goélette, sortie par le nord-est de la baie de Missiscouy, est vis-à-vis l'extrémité de l'île Lamothe, près de la côte du nord, et attend inutilement depuis trois jours un vent du sud-ouest, le seul qui puisse la faire marcher. Il y a à parier dix contre un qu'elle est prise ou brûlée à présent. La perte de ces bâtiments est un grand malheur pour la défense de la rivière.

« J'ai demandé des secours à M. de Vaudreuil, ayant trop peu de monde pour espérer de garder cette frontière. J'ignore ce qu'il m'enverra. Mes retranchements sont finis depuis quelque temps, et j'étais après le fort d'hiver. Tout est suspendu; il faut songer au plus pressé. Si l'on est assez heureux pour repousser ou lasser l'ennemi, on fera comme on pourra.

[1] Espèce de brick.
[2] Bâtiments à trois mâts à voiles et à rames.

« Par le rapport des prisonniers, il paraît que M. Amherst s'est concerté avec M. Gage pour agir en même temps.

« La saison est avancée; malheureusement il fait sec depuis longtemps et le plus beau temps du monde, quoique froid, depuis peu de jours.

« Montréal est dans la consternation, et je crains fort que cet abattement n'empêche les miliciens de marcher. Nous avons tous envie de bien faire. J'ai pris toutes les précautions que le temps, le peu de monde que j'avais et la nature du pays m'ont permises. Nous nous battrons de notre mieux, arrivera ce qui pourra. »

Il est incroyable qu'après toutes ces démonstrations Amherst n'ait pas agi. Contrarié par les vents, il jugea la campagne trop proche de sa fin pour continuer sa marche et retourna à Saint-Frédéric. Bourlamaque en disait sa surprise à Lévis :

« Je crois la saison trop avancée (25 octobre) actuellement pour que M. Amherst entreprenne. Je ne comprends pas trop comment il mettra sa tête en sûreté : il fait là une sotte campagne. »

Bourlamaque jugeait sévèrement, dans la même lettre, la conduite de M. de Laubara :

« La perte des chebecs est une énigme pour moi. Cet homme, aussi malheureux, je crois, qu'il est ignorant, a coulé ses bâtiments sans essayer sa marche, sans avoir essuyé un coup de canon et sans avoir cherché à profiter de l'obscurité pour se sauver. Je ne lui donnerais pas, je crois, le commandement de la galiote de Saint-Cloud. »

Les équipages et les soldats débarqués des chebecs furent réduits, pour ne pas mourir de faim en route, à manger jusqu'au cuir de leurs chaussures.

Avant la clôture de la navigation, Vaudreuil écrivit une série de dépêches, qu'un des vaisseaux du munitionnaire devait essayer de porter en France après avoir risqué le passage devant Québec. En informant la cour des événements de la campagne, Vaudreuil rendait Montcalm responsable des derniers malheurs, et lui attribuait la perte imminente de la colonie. Montcalm avait eu de grands torts vis-à-vis le gouverneur. L'ayant pour chef, il n'avait jamais cessé de miner son autorité. Il n'était pas d'invectives et de ridicules qu'il n'eût déversés sur lui. Il avait tout fait pour le perdre et pour le supplanter dans le commandement. Mais Vaudreuil se donna un bien plus grand tort en portant des accusations après que la mort eut fermé les lèvres qui auraient pu lui répondre, et en s'attribuant à lui-même la plus large part dans les succès des campagnes précédentes.

Le général de Lévis écrivit au marquis de Belle-Isle :

« Faute de munitions de guerre et de bouche, il nous sera impossible de faire aucune expédition ni entreprise cet hiver; bien heureux si nous pouvons nous soutenir. Nous finirons de manger la plus grande partie du reste des bœufs et chevaux.

« Nous aurons à nourrir dans les postes de trois à quatre mille personnes, y compris les sauvages, ce qui achèvera de consommer le peu de ressources qui pourront rester dans la colonie.

« Nous n'avons d'autres ressources, pour faire subsister les troupes, que de les faire nourrir par les habitants des gouvernements de Montréal et des Trois-Rivières; celui de Québec ayant été dévasté par les armées, à peine pourra-t-il suffire pour nourrir ses habitants.

« Nous conserverons trois frégates pour qu'au printemps nous puissions garder le courant du Richelieu, pour empêcher que les ennemis ne remontent le fleuve,



avec leurs berges ou d'autres bâtiments, jusqu'aux Trois-Rivières et même jusqu'à Montréal.

« Si le roi veut soutenir cette colonie, elle n'est pas encore sans ressources, et s'il lui plaît d'envoyer au mois de mai une escadre qui devance celle d'Angleterre et qui nous rende maîtres du fleuve, avec six mille hommes de troupes de débarquement et quatre mille hommes de recrues pour les bataillons et les troupes de la marine qui sont ici...

« Si le roi ne juge pas devoir donner du secours, je dois vous prévenir qu'il ne faut plus compter sur nous à la fin du mois de mai. Nous serons obligés de nous rendre par misère; manquant de tout, il nous restera du courage, sans aucune ressource pour le mettre en usage. »

La garnison de Niagara, échangée pour d'autres prisonniers, rencontra sur les frontières l'armée d'Amherst qui rentrait dans ses quartiers d'hiver. Le capitaine Pouchot y fut félicité pour sa belle défense et fêté par les officiers anglais.

Les preuves d'inexpérience données par Bougainville au cours du siège de Québec le firent reléguer au second rang par Lévis. Le général se disposait à partir pour Montréal, afin d'y préparer durant l'hiver sa fameuse campagne de 1760. Avant de quitter Jacques-Cartier, il remit le commandement de ce poste avancé à un soldat éprouvé, le major général Dumas, qui s'était si fort distingué à la Monongahéla, et tout récemment à la bataille d'Abraham. Sur les six cents hommes qu'il lui laissa, deux cents environ resteraient aux ordres de Repentigny, à la Pointe-aux-Trembles. A l'île aux Noix, M. de Lusignan commanderait les quatre cents soldats de garnison, tandis que le colonel de Bourlamaque irait prendre quelque repos à Montréal. Aux rapides, le capitaine Desandrouins continuerait les travaux du fort Lévis avec trois cents hommes. Le régiment de la Reine prit ses quartiers d'hiver sur la rivière Chambly, celui de Guyenne entre Sorel et Varennes, Royal-Roussillon à Boucherville et à Laprairie, Béarn dans l'île de Montréal, la Sarre à l'île Jésus, Berry entre Terrebonne et Berthier, et Languedoc dans le gouvernement des Trois-Rivières.

Autour de la rade déserte de Québec, les froids de novembre jetaient des franges d'écume glacée et des taches de neige sur les cimes des Laurentides. L'hiver du Canada s'annonçait par de fortes gelées, avec un temps calme, un soleil éclatant, ou par des coups de vent presque toujours nord-est, amenant les jours sombres, un ciel gris, des nuages de plomb versant de froides averses. Le tonnerre du canon, le roulement de la mousqueterie, avaient cessé. Les rivages de Beauport et de la pointe Lévis étaient devenus des solitudes. L'agitation et la vie s'étaient concentrées sur le cap de Québec. L'enceinte des murs regorgeait de soldats anglais, écossais, anglo-américains, se croisant sur les places publiques, dans les rues, sous les portes, avec une population muette, atterrée, en quête d'un abri ou d'une bouchée de pain. Un témoin oculaire écrit qu'on ne peut se faire une idée du chaos qui régnait dans la place tant parmi les Anglais que parmi les Français. Elle était devenue le rendez-vous des filous, de tous les êtres sans aveu qui se livraient au désordre et au pillage, malgré les exemples de sévérité donnés par le commandant. On voyait des gens courir à droite, à gauche, sans savoir où ils allaient. Chacun cherchait son bien, et, ne le trouvant pas, prenait celui de son voisin. Une partie des habitants, chassés de leurs maisons pour faire place aux troupes, sortaient de la ville et allaient se réfugier au delà de Jacques-Cartier. D'autres, trop pauvres



pour fuir, avaient à peine un coin pour se retirer dans leurs propres demeures envahies par les Anglais.

La ville se réveillait chaque matin au son des tambours et du clairon, comme dans un camp. Tout y annonçait la proximité de l'ennemi, la sévérité de la discipline militaire, la rigueur de la loi martiale appliquée aux citoyens, les précautions prises contre les allants et venants, les corps de garde stationnant à toutes les



Le major général Dumas, plus tard gouverneur de l'île de France, d'après un tableau appartenant à la famille Dumas, de Montauban.

issues, le cordon de sentinelles faisant cercle autour des remparts, les postes avancés échelonnés sur les routes jusqu'à Lorette et Sainte-Foye. A l'intérieur des maisons, toute lumière devait être éteinte à dix heures du soir; aucun citoyen ne pouvait sortir dans la rue, la nuit, sans un fanal à la main, et jamais après dix heures.

Avant la fin de l'automne, la froideur des rapports entre ennemis commença à s'adoucir. Les vainqueurs furent bientôt subjugués par les grâces, la courtoisie et la spirituelle conversation des dames canadiennes. Knox s'en fait l'écho dans plus d'une page de son *Journal*.

Il ne tarit pas d'éloges sur les religieuses hospitalières, celles de l'hôpital général en particulier, dont il eut l'occasion de connaître la charité et le dévouement. Ce fut pour lui une agréable diversion quand il reçut l'ordre d'aller pendant

une semaine y commander la garde, veiller à la discipline et observer l'ennemi, dont la cavalerie s'était montrée dans le voisinage. Ce monastère, avec son hôpital délicieusement situé dans un endroit salubre, au bord de la rivière Saint-Charles, à un mille de Québec, était alors ouvert aux blessés des deux armées, qui y jouissaient des mêmes soins.

« Quand, dit-il, nos pauvres malades recevaient l'ordre de sortir de nos détestables hôpitaux militaires pour y être transportés, ils ne pouvaient assez exprimer leur joie et leur contentement. »

En rentrant dans ses quartiers, le capitaine trouva la ville toute pleine de rumeurs. Les cavaliers de la Rochebeaucour et des partis de sauvages s'étaient montrés à Sainte-Foye et jusqu'à Beauport, où ils avaient fait quelques prisonniers. Le capitaine Canon, avec la flotte du munitionnaire ancrée au-dessus du Richelieu, avait dessein de forcer le passage devant Québec pour retourner en France. Ce ne fut cependant que le 22 novembre qu'elle parut à la hauteur du cap Rouge. Elle ne se composait que d'une douzaine de voiles, deux frégates et deux autres navires en ayant été détachés pour hiverner à Sorel. Le capitaine Canon appareilla hardiment durant la nuit obscure du 24, et franchit le passage, malgré les boulets et les bombes lancés de la haute et basse ville. Trois frégates et un navire s'étaient échoués dans le trajet. Les équipages les abandonnèrent après y avoir mis le feu. Un de ces vaisseaux, *l'Élisabeth,* n'ayant pas brûlé, les Anglais envoyèrent une goélette armée pour s'en emparer; mais le commandant français lança sur elle deux de ses embarcations, montées de ses plus braves marins conduits par son second, M. de la Giraudais. Ils l'abordèrent, sous le feu de ses canons et de sa mousqueterie, la saisirent et allèrent triomphalement rejoindre la flotte.

Dans les derniers jours de novembre, la bordée de neige de la Sainte-Catherine étendit comme d'habitude son voile blanc sur le front chauve du cap Diamant et sur la contrée qu'il domine. Les vieux chasseurs prédisaient un hiver précoce et rigoureux : ils faisaient remarquer le départ hâtif des outardes, des barnaches et autre gibier d'automne. Ils prétendaient en voir encore des indices dans l'instinct prévoyant des bêtes forestières. A la mi-décembre, le fleuve charriait déjà d'énormes champs de glaçons. L'hiver du Canada était définitivement établi, avec ses avalanches de neige enveloppant tout de sa blancheur uniforme, ses ouragans, ses nuages de poudrerie, ses froids hyperboréens, ses bises glaciales fouettant les joues, les déchirant comme des morsures. Et quand le ciel redevenait serein, le soleil versait un déluge de lumière sans chaleur sur la nappe éblouissante déroulée à perte de vue; puis venaient les longues nuits claires, avec leurs aurores boréales et leurs myriades d'étoiles. Les soldats, trop légèrement vêtus, ne savaient comment se défendre contre les rigueurs d'un tel climat. Les sentinelles, quoique relevées d'heure en heure, revenaient avec les pieds, les doigts insensibles, et presque sans connaissance. « Il y a eu à Québec, écrivait Malartic, deux sentinelles de gelées; nos partis enlèvent quelquefois celles des postes avancés. »

« Aux heures de parade, rapporte Knox, sur la place d'armes, nos gardes ont une apparence des plus grotesques sous leurs divers accoutrements. Les moyens que nous inventons pour nous garantir contre l'extrême rigueur de ce climat sont variés au delà de toute imagination. L'uniforme si propre et si régulier du soldat est enseveli sous la grossière robe de fourrure des habitants de la froide Laponie. Nous ressemblons plutôt à une mascarade qu'à un corps de troupes régulières; et il



m'arrive souvent d'être accosté par des personnes de ma connaissance que je reconnais à la voix, mais qu'il m'est impossible de distinguer sous leur costume. En outre, tout le monde paraît être continuellement pressé; car, au lieu de marcher tranquillement dans les rues, chacun se précipite et va au pas de course. »

Le capitaine fut nommé de garde à la basse ville, un jour que le sol s'était couvert de verglas à la suite d'un dégel accompagné de pluie. « Il nous fut impossible, dit-il, de marcher dans la côte sans danger d'accident avec nos fusils chargés. Force nous fut de nous asseoir et de nous laisser glisser du haut en bas l'un après l'autre. »

Les Highlanders, avec leurs genoux à l'air, selon leur costume national, avaient plus à souffrir du froid que les autres troupes, ceux du moins qui n'eurent pas l'avantage d'être de garde à l'hôpital général et aux ursulines; car les bonnes religieuses, touchées de pitié, employèrent leurs rares loisirs à tricoter de grands bas dont elles leur firent présent.

La coupe et le charroi du bois de chauffage étaient devenus la principale occupation des troupes, malgré les réquisitions de combustible exigées des paroisses voisines. Chaque matin, quand le temps le permettait, des escouades de bûcherons, escortés par de forts détachements destinés à les défendre en cas d'attaque, se rendaient dans les bois de Sillery et de Sainte-Foye, où ils abattaient et débitaient les arbres. D'autres soldats, attelés sur des traîneaux, transportaient le bois en ville.

A Montréal, la population avait à lutter contre un ennemi plus redoutable que le climat, c'était la faim. Jamais, depuis le commencement de la guerre, elle ne s'était aussi cruellement fait sentir. Une barrique de vin se vendait deux mille quatre cents livres, un minot de sel de trois à quatre cents; le pain valait huit sous la livre, le lard quarante, le bœuf vingt; un chou coûtait vingt sous, une douzaine d'œufs cinquante. Durant l'été suivant, la barrique de vin fut portée jusqu'à dix mille livres, et le reste en proportion.

On se demande comment la constance du peuple ne se démentit pas plus que le courage du soldat en présence d'une misère si profonde, venant s'ajouter aux malheurs de la dernière campagne. Deux choses y contribuaient plus que tout le reste : l'accord rétabli entre les chefs, lequel amenait l'unité dans le commandement, et la confiance extraordinaire qu'inspirait l'habileté du général de Lévis. Grâce à son exemple et à ses paroles, les dissensions qui naguère avaient causé tant de maux disparaissaient rapidement. « Des citoyens aisés, dit Pouchot, se faisaient un plaisir de nourrir leurs défenseurs; l'on vivait fort cordialement ensemble, des malheurs communs resserrant cette union. » Pouchot en cite des exemples personnels :

« Monsieur, lui dit un jour une dame, les vivres sont très chers; on a bien de la peine à avoir des provisions. Faisons ordinaire ensemble : ce que vous y mettrez et ce que j'ai nous feront vivre plus aisément. »

Durant les deux mois et demi qu'il séjourna à Montréal, Pouchot pressait souvent cette dame de recevoir quelque argent pour les dépenses qu'il lui causait.

« Nous compterons à la fin de l'hiver, » lui répondait-elle invariablement. A son départ, il lui devait deux mille livres, et, malgré les instances les plus vives, il ne put réussir à faire accepter la moindre somme à cette femme généreuse. « Plusieurs autres officiers, ajoute Pouchot, ont eu à se louer de procédés pareils. »

A la fin de l'automne, l'armée avait suivi par la pensée la garnison de Québec embarquée pour l'Europe. A la veille du départ, quelques-uns de ses officiers, comme Joannès, Marcel et autres, avaient obtenu l'autorisation d'aller dire adieu à leurs camarades à Jacques-Cartier, et s'étaient chargés de messages pour leurs familles et leurs amis. Durant la dernière campagne, on avait été privé de toute communication comme pendant l'hiver. Les derniers liens qui rattachaient au vieux monde s'étaient brisés au départ de la flotte du munitionnaire. Personne ne pouvait dire quand ces liens pourraient être renoués. Le chevalier Le Mercier avait été chargé par Vaudreuil d'aller exposer à la cour de Versailles l'extrémité où était la colonie, et demander de prompts et énergiques secours. Il avait emporté avec lui les dernières dépêches du gouverneur et la correspondance des officiers civils et militaires.

Le peuple aussi bien que l'armée sentaient que le dénouement de la crise ne pouvait tarder. Cette pensée rendait les uns et les autres plus impatients de la paix : les Français pour rentrer dans leur patrie, les Canadiens pour rétablir un peu d'ordre dans leurs foyers dévastés et réparer leurs ruines. En attendant, la société de Montréal s'étourdissait comme avait fait celle de Québec durant les hivers précédents. Le faible traitement des officiers pouvait à peine suffire aux premiers besoins de la vie, attendu le prix exorbitant de toutes choses. On conçoit l'avidité avec laquelle ces officiers couraient à toutes les distractions, au sortir de l'esclavage militaire et de la dure campagne qu'ils venaient de faire. Où prenaient-ils des ressources? « Le jeu y suppléait, dit Pouchot. Le plus gros qu'on imagine en France n'est rien en comparaison de celui qui se jouait. L'intendant et les dames de sa société, ainsi que les officiers canadiens, qui la plupart avaient beaucoup gagné par leurs pacotilles, perdaient des sommes dont les officiers français profitaient. Quelques-uns de ceux-ci ont rapporté en France beaucoup d'argent. »

Vaudreuil et Lévis fermaient les yeux ou ne réagissaient que faiblement contre ces entraînements, qui surgissaient en partie de la situation. Ces amusements jetaient la ville dans un tourbillon qui y maintenait la vie et faisait oublier bien des privations. Les deux commandants étaient d'ailleurs absorbés par un bien plus grand souci : celui de préparer la revanche. La parfaite entente qui régnait entre eux doublait leurs moyens d'action; d'autre part, le tyrannique intendant, menant de front, comme toujours, les plaisirs et les affaires, créait des ressources à force d'activité, portait partout son œil d'oiseau de proie, et se faisait livrer par les habitants ce qui leur restait de grains et de bestiaux, sans autre compensation qu'un papier-monnaie tellement discrédité, qu'on n'en voulait plus. « Guerre et pitié ne s'accommodent point, » écrivait-il à Lévis.

Le plan de campagne du général fut prêt avant le 1er décembre : il était aussi hardi que promptement conçu et clairement élaboré. Dans le mémoire qu'il présenta au gouverneur, il lui faisait comprendre que la célérité était la condition du succès, et il proposait d'emporter Québec d'assaut au cœur de l'hiver. Vaudreuil, séduit par l'exposé lucide du général, donna son assentiment sans hésitation, et l'entreprise fut résolue. On prépara un grand nombre d'échelles et tout ce qui était nécessaire à l'expédition. L'ordre de marche fut même écrit et prêt à être proclamé. La question la plus difficile était celle des vivres; on espérait cependant la résoudre. Chaque habitant fut requis de tenir prêt un mois de provisions, tant pour lui-même que pour les soldats qu'il logeait. Mais un obstacle imprévu força

d'ajourner l'expédition : les froids excessifs firent arrêter les moulins et empêchèrent de réduire les blés en farine. On fut même obligé de faire descendre près des deux tiers de la garnison du fort Lévis, sans quoi elle serait morte de faim. Le général aurait voulu entretenir pendant tout l'hiver un gros corps de sauvages et de coureurs canadiens dans les bois de Lorette, d'où ils auraient fait des courses continuelles aux environs de Québec, pour empêcher la garnison anglaise de couper du bois et la tenir nuit et jour en alerte; mais la même difficulté des vivres le



Lévis n'avait attendu que l'ouverture des chemins d'hiver pour faire commencer le transport du matériel sur des traîneaux expédiés de Montréal et des forts voisins.

contraignit de renoncer à ce projet. Le major Dumas, réduit à sa faible garnison de Jacques-Cartier, ne put que détacher de petits partis pour inquiéter les avant-postes anglais. Ceux-ci s'étaient établis avec du canon dans les églises de Lorette et de Sainte-Foye, qu'ils avaient entourées de solides retranchements palissadés, munis de nombreuses garnisons.

Le fort Jacques-Cartier, dont on distingue encore très bien les restes sur le côté droit de la rivière, avait une forme oblongue fort irrégulière. Son enceinte contournait la crête d'un promontoire qui rappelle Québec en miniature. Les constructions du fort étant trop petites pour loger toute la garnison, une partie des soldats s'étaient fait à l'extérieur des cabanes avec tout ce qu'ils avaient pu trouver. La misère s'y montrait plus grande encore qu'à Montréal. Les troupes étaient presque nues; leurs vêtements, usés et déchirés, tombaient en loques. Elles ne pouvaient vivre qu'en achevant de ruiner les habitants des paroisses environnantes.

« A peine dans chaque famille, raconte un ancien curé du lieu, put-on conserver ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance. Heureuse celle où on

laissait une seule vache. Ceux des habitants qui purent conserver un mouton ou deux n'y réussirent qu'en cachant soigneusement ces animaux jusque dans leurs caves, pour les soustraire aux recherches continuelles que l'on faisait pour se procurer des aliments. »

Le fort Jacques-Cartier devint le dépôt général du matériel et de l'équipement destinés à l'expédition contre Québec. Lévis n'avait attendu que l'ouverture des chemins d'hiver pour en faire commencer le transport, sur des traîneaux expédiés de Montréal et des forts voisins. Tandis que Bourlamaque, épuisé, gardait la chambre pour réparer ses forces; que Bougainville, plus exténué encore, prenait le lit, le général ne paraissait pas s'apercevoir des fatigues et continuait à se livrer à un travail herculéen. Voyant l'impossibilité de faire avancer immédiatement son armée, il songea à profiter du temps où le passage des glaces devant Québec, au fort de l'hiver, y rend la traversée du fleuve difficile et dangereuse, pour porter un détachement de quatre cents hommes à la pointe Lévis. Par cette manœuvre, il enlèverait aux Anglais la meilleure partie de leurs approvisionnements venant de cette côte, et s'en servirait pour sa propre armée. Malheureusement la continuité du froid, retardant toujours la mouture des grains, fit ajourner jusqu'à la fin de janvier le départ de l'expédition. Le capitaine de Saint-Martin, qui la commandait, émule de Repentigny en bravoure et en intelligence, n'arriva à la pointe Lévis que pour voir le pont de glace se former devant la ville.

La rumeur de l'attaque projetée du chevalier de Lévis y avait transpiré, causé de vives alarmes et donné cours à des rapports fantastiques. Le général français, disait-on dès le mois de novembre, rassemblait une armée de quinze mille hommes, composée des troupes régulières et de tout ce qu'il y avait de plus aguerri parmi les Canadiens, et s'avancerait bientôt pour emporter Québec d'assaut. En décembre, on précisait le jour de cet assaut : il se ferait dans la nuit du 22; car le nouveau don Quichotte (c'est ainsi qu'on désignait le général) se vantait de venir dîner à Noël dans Québec, à l'ombre du drapeau français. Il avait fait construire une quantité d'échelles, et exerçait ses troupes en leur faisant escalader des remparts de neige. Des informations prises à de meilleures sources firent taire les moqueries.

L'infatigable Repentigny se montrait si actif, avec sa poignée d'hommes campés à la Pointe-aux-Trembles, il surprenait, tuait ou enlevait si souvent les sentinelles ou quelques-uns des « bûcheurs », qu'on craignait l'apparition de ses francs-tireurs jusque sous les murs de Québec. Ses partis de sauvages venaient de prendre coup sur coup six Anglais qui s'amusaient à patiner sur les glaces au pied du cap. Le général Murray réitéra la défense déjà faite de ne laisser franchir les portes de la ville à aucun soldat sans qu'il eût un passeport.

Saint-Martin se fortifia dans l'église et le presbytère de la pointe Lévis, et mit en marche plusieurs convois de vivres. Connaissant bien quel épouvantail étaient les sauvages pour les Anglais, il fit savoir à Québec qu'il avait à sa disposition un bon nombre d'habiles perruquiers prêts à faire la chevelure à tous les demandants.

Le 13 février, à la pointe du jour, le major Dalling traversa le fleuve sur la glace avec l'infanterie légère, quelques pièces d'artillerie, et commença à canonner l'église, pendant qu'un autre corps de deux cents hommes descendus plus bas l'attaquait du côté de l'est. Le capitaine de Saint-Martin, dont le détachement était beaucoup diminué par l'envoi de plusieurs partis dans les paroisses environnantes pour y faire des levées de vivres, fut abandonné aux premiers coups de canon par



les sauvages, qui gagnèrent les bois. Il fit cependant une résistance opiniâtre, jusqu'à ce que, se voyant sur le point d'être cerné par des forces supérieures, il se replia sur le coteau voisin, où il continua à se défendre, puis derrière des retranchements construits un peu plus haut pendant le siège, d'où il retraita en bon ordre jusqu'au delà de la rivière Chaudière. Quoique les rangers qui s'attachèrent à sa poursuite fussent montés sur des raquettes aussi bien que ses hommes, ils ne purent lui faire que seize prisonniers, dont un officier.

Quelques jours après, sur l'avis qu'un parti ennemi venait faire une reconnaissance, « il passa la rivière, s'embusqua et les attaqua. Il en tua beaucoup, fit quelques prisonniers et dispersa le reste. » Il s'avança même jusqu'en face de Québec, après avoir grossi sa troupe d'une partie de la garnison de Jacques-Cartier, envoyée par Dumas pour reprendre le poste de la pointe Lévis; mais les Anglais y étaient en force, barricadés et munis de canons. Une sortie conduite par Murray en personne, avec plusieurs régiments, l'obligea de battre en retraite. Bourlamaque, qui était descendu jusqu'à la Pointe-aux-Trembles pour se mettre à la tête de l'expédition, reconnut l'impossibilité de s'approvisionner de ce côté, et retourna à Montréal. Les Anglais se vengèrent de ces attaques en incendiant une centaine de maisons à la pointe Lévis, trois moulins et plusieurs autres constructions au calvaire de Saint-Augustin. Le capitaine Donald Mac-Donald, avec cinq cents Écossais et troupes légères, y avait surpris un poste où commandait le capitaine Herbin, avec cent cinquante hommes, l'avait mis en déroute et en avait pris la moitié. Herbin n'eut que le temps de fuir, laissant derrière lui sa montre et son chapeau à plumes. Il fut blâmé par M. de Repentigny, qui aurait eu le temps d'accourir si on lui avait fait les signaux convenus. L'alarme fut grande à Jacques-Cartier. On crut que les Anglais arrivaient en masse pour emporter le fort d'assaut. La milice des Trois-Rivières et deux cent vingt-cinq hommes du régiment de Languedoc furent mis en mouvement. Dumas les fit rétrograder, sur les rapports de ses éclaireurs, qui lui apprirent que les ennemis avaient repassé la rivière du cap Rouge.

La frontière du lac Champlain avait été fort tranquille dans le cours de cet hiver. Les Anglais s'étaient tenus renfermés dans Saint-Frédéric et Carillon, et les Français, faute de vivres, n'avaient pu y faire que de rares courses. A la fin de l'hiver cependant, M. de Langy y dirigea une découverte avec son habileté et son audace ordinaires. Il tendit une embuscade avec un parti de sauvages au-dessus de Saint-Frédéric, et fit neuf prisonniers, dont trois officiers. Ce fut son dernier exploit. A la descente des glaces, qui eut lieu peu de jours après, ayant voulu traverser le fleuve pour aller à la chasse, son canot chavira sur un glaçon, et il se noya. Sa mort fut un deuil pour toute la colonie. Aucun chef de parti ne fut plus estimé ni plus digne de l'être.

XIV

VICTOIRE DE SAINTE-FOYE

Le dur hiver de 1759-60 touchait à sa fin. Avril ramenait le grand soleil du printemps, les alternatives de pluies chaudes et de fortes gelées; enfin l'effondrement à vue des neiges, avec le fracas de la débâcle et le déchaînement des eaux.

« La fonte des glaces, écrivait Malartic, ne répond pas à l'empressement que les troupes ont de partir. »

Lévis avait tout prévu pour que chaque bataillon, avec les miliciens incorporés dans ses rangs, fût prêt à partir au premier ordre. Chaque habitant devait avoir en réserve huit jours de vivres pour lui-même et pour les soldats qu'il logeait. Le premier acte du général, en rappelant l'armée sous les drapeaux, fut un hommage de reconnaissance envers les Canadiens, qui durant tout l'hiver avaient servi, pour ainsi dire, de pères aux soldats, les avaient logés, chauffés, vêtus, et achevaient de manger avec eux leur dernier morceau de pain. « Nous devons, disait Lévis, par cette entreprise audacieuse, marquer notre reconnaissance à la colonie qui nous nourrit depuis le temps que nous y sommes. Les habitants ont reçu les soldats comme leurs enfants, et nous ne pouvons que nous louer de l'amitié et de l'attachement que nous avons reçu de tous les Canadiens. »

Le général n'avait pas voulu reconnaître seulement par des paroles cet admirable dévouement; il n'avait rien omis pour réparer les torts qu'on avait eus envers les colons. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour mettre fin aux duretés dont Vaudreuil s'était tant de fois plaint inutilement. « Il sera défendu, disait une des instructions, de maltraiter les miliciens en paroles ou autrement. » Et aux chefs de bataillons Lévis recommandait de se concilier les capitaines de milices, d'agir de concert avec eux, de « traiter avec douceur les habitants. Vous savez qu'on nous accuse d'agir avec trop de sévérité envers eux; il est essentiel de les bien traiter et qu'ils vivent en bonne intelligence avec nos troupes ».

Ces procédés avaient gagné à Lévis le cœur de tous les Canadiens; il ne faut pas chercher ailleurs l'explication du prodige de cette campagne, je veux dire l'éclatante revanche du 28 avril.

Lévis s'était cru assez sûr du dévouement des soldats et des miliciens pour ne leur rien cacher de ce qu'ils auraient à souffrir.

« Je vous prie, écrivait-il aux officiers, de les prévenir qu'ils doivent s'attendre à faire une campagne dure. Je ne vois la subsistance bien assurée qu'en pain, et lorsque nous serons devant Québec, nous ne mangerons, soit en cheval ou en bœuf, que la viande que nous pourrons avoir. »

Il faut lire les réponses de Lévis aux demandes de l'armée pour se rendre compte du dénuement incroyable de toutes choses dans lequel elle se trouvait.

Les milices, sans autre uniforme que leur costume d'habitants, n'avaient pour armes que des fusils de chasse sans baïonnettes; on les remplaça par des couteaux



dont la poignée s'adaptait au bout du canon. L'insuffisance des munitions de guerre n'était pas moins grande. Après avoir recueilli tout ce qui en restait dans les différents postes, on ne trouva pour la campagne que trois cent douze boulets et deux cent mille livres de poudre. C'est avec de pareils moyens que Lévis osait entreprendre de battre l'armée victorieuse de Murray et de ressaisir Québec. Depuis la fin de la dernière campagne il avait employé les ouvriers des environs de Montréal à faire des outils, des affûts de canon et jusqu'aux ustensiles de cuisine qui manquaient à l'armée. Dans l'impossibilité où l'on était de se procurer certains articles indispensables, on les fit voler dans Québec même à la barbe des Anglais. Lévis avait été l'âme de toute cette organisation, et il n'avait eu qu'à se féliciter de Vaudreuil, qui avait concouru dans tous ses plans avec une entière volonté. Le gouverneur avait réussi à entretenir dans Québec des espions qui l'informaient de l'état de la garnison et de ce qui se passait dans la ville. Il savait que le scorbut y faisait de grands ravages, surtout parmi les soldats. Six ou sept cents morts avaient été ensevelis dans les bancs de neige, en attendant que le soleil du printemps eût dégelé la terre et permis de les inhumer. Certains rapports invraisemblables disaient que plus de la moitié de la garnison était sur la liste des invalides, et qu'il n'y avait plus que deux mille hommes en état de porter les armes. La vérité était que Murray pouvait encore amener sur le champ de bataille quatre mille huit cents hommes, qui, tout l'hiver, mieux favorisés que les habitants du pays, avaient eu des vivres, sinon frais, du moins en abondance. Sur le reste de la garnison, il y en avait encore un bon nombre qui n'étaient que légèrement indisposés.

A Sorel, le vaillant capitaine Vauquelin, resté à la garde des deux frégates du roi, *l'Atalante* et *la Pomone,* achevait le chargement des munitions de guerre et se préparait à faire voile au premier signal.

Chaque fois que le chevalier sortait du château du gouverneur où siégeait le conseil, il s'arrêtait sur la terrasse donnant sur le fleuve et examinait le travail des eaux sur le pont de glace, dont il aurait voulu hâter le départ. L'énorme cuirasse blanche soulevée par le gonflement du fleuve géant s'ouvrait en larges crevasses, qui se transformaient en lacs agités sur lesquels s'entrechoquaient, comme des murs éboulés, d'innombrables banquises. Enfin, le 15 avril, la navigation fut ouverte devant Montréal. Le même jour, deux transports, un bâtiment armé en flûte, *la Marie,* et une goélette, destinés à être convoyés par les frégates de Vauquelin, furent mis à flot, chargés des équipements et d'une partie des munitions. Un petit corps de cavalerie, parti sur deux divisions le 14 et le 15, était déjà en route pour Jacques-Cartier. Il ne se composait que de deux cents hommes, montés sur les meilleurs chevaux qui avaient pu être rassemblés dans l'île de Montréal. Le 17, tous les chefs de bataillon avaient en main l'ordre de marche du général, leur enjoignant de s'embarquer le dimanche 20 au matin, avec leurs troupes, sur les bateaux qu'ils trouveraient au rivage, vis-à-vis leurs cantonnements. « Je vous prie, recommandait Lévis, de tenir la main à ce que les habitants emportent des fusils en état, les munitions qu'ils auront, des marmites et ustensiles, ainsi qu'il leur en est ordonné, et des vêtements, ne devant rien espérer des magasins, qui sont dépourvus de tout. Il faut avoir attention qu'on mette quelques planches ou écorces sous les vivres pour empêcher que les bateaux qui feraient eau ne les gâtent, et ordonner aussi qu'ils soient couverts avec les tentes; car il n'est point



de cas qui puissent leur procurer d'autres vivres avant l'expiration des huit jours. J'espère que vous ne négligerez rien pour accélérer notre départ et prendre toutes les précautions pour qu'on ne fasse aucun tort aux habitants dans notre route. »

M. de Lapause, major général des logis de l'armée, partit en avant avec l'ingénieur Desandrouins pour préparer le campement des troupes à la Pointe-aux-Trembles.

La flottille des bateaux, peu nombreuse en quittant Montréal, se grossit à mesure qu'elle approchait du lac Saint-Pierre. A la Chenaie elle fit sa jonction avec celle qui amenait la Sarre, et à Verchères avec les berges conduisant Guyenne. Les deux bataillons de Berry, cantonnés plus bas, défilèrent à l'avant-garde. Un bon nombre de canots d'écorce, portant deux cent soixante-dix-huit sauvages, glissaient à travers les lourdes embarcations avec leur prestesse accoutumée. Les deux frégates, les transports et quelques autres petits vaisseaux suivaient à peu de distance. Le chiffre total de l'armée, y compris les sauvages et la cavalerie, qui descendaient par terre, s'élevait à six mille neuf cent dix hommes, répartis en cinq brigades et onze bataillons, moitié troupes régulières, moitié milices; celles-ci presque toutes incorporées dans les régiments.

Lévis espérait recruter une partie des habitants du gouvernement de Québec après qu'il aurait investi la place; « mais, observe-t-il, ces miliciens ne pourraient servir qu'en qualité de pionniers, ayant été désarmés par les Anglais. » Il était autorisé par Vaudreuil à les forcer de rentrer dans les rangs « sous peine de la vie », s'ils n'étaient amenés par les motifs de religion et de patriotisme.

Le général déroba un moment pour écrire à Bougainville, qui venait de remplacer Lusignan à l'île aux Noix.

« L'armée, disait-il, s'est mise en mouvement aujourd'hui. M. de Bourlamaque part dans le moment, et je partirai demain matin. Les prières sont pour nous. Dieu veuille qu'elles soient exaucées! Monsieur l'évêque a fait un beau mandement. »

Mgr de Pontbriand et son clergé avaient en effet poussé le peuple à l'expédition comme à une croisade. Les chaires de toutes les églises avaient retenti de prières et de prédications. L'évêque de Québec, qui n'avait plus que deux mois à vivre, s'était arraché de son lit pour faire un appel suprême à ses ouailles. Sa parole avait été entendue.

Le fleuve, qui coulait à plein bord, emportait rapidement la longue procession de bateaux chargés, à couler bas, de leur population armée et accoutrée de toutes façons. Des troupiers, à moitié vêtus en paysans, se pressaient à côté des grenadiers en capotes régulières, à larges ceinturons; des officiers galonnés, toujours élégants sous leurs chapeaux à plumet flétri, coudoyaient l'étoffe grise de l'habitant en casque de fourrure.

Les vastes plaines des environs de Montréal, à peine découvertes, avaient encore l'aspect triste et fatigué de l'hiver. D'énormes glaçons, se détachant des deux rives, parsemaient le fleuve d'îlots blancs : les uns échoués, les autres entraînés par le courant. Les miliciens des paroisses devant lesquelles passaient les bateaux faisaient des signaux ou échangeaient quelques paroles avec leurs familles accourues au bord de l'eau pour les reconnaître et leur dire adieu.

La flottille traversa le lac Saint-Pierre et vint camper entre les paroisses de La Pérade et Deschambault.

Toute la journée du 23, un fort vent de nord-est, accompagné de pluie, arrêta



l'armée. « M. le chevalier de Lévis nous a fait dire de n'arriver que demain à la Pointe-aux-Trembles. » On y aborda au coucher du soleil. « Les régiments ont eu beaucoup de peine à tirer leurs bateaux à terre à cause des glaces. » Les frégates, les transports et le canot monté par Lévis les avaient précédés de quelques heures. Le général fit camper les troupes autour de l'église et débarquer trois pièces de campagne qui devaient suivre par terre. L'armée arrivait au terme de son rude voyage. Elle avait été exposée pendant plus de cinquante lieues au froid humide de cette saison, plus pénétrant encore sur les eaux du fleuve. Grelottant tout le jour dans les embarcations, elle n'avait pour se désaltérer que de l'eau froide, et pour se nourrir qu'une maigre ration de viande salée; mais elle supportait sans murmure toutes ces souffrances, que le général et l'officier partageaient avec le soldat.

Le soleil matinal du 25 avril éclaira toute l'armée réunie sur la « terre de l'église ». L'ennemi était proche; on le supposait au cap Rouge, où il pouvait disputer le passage de la rivière. Il avait menacé les habitants de Saint-Augustin de brûler toutes leurs habitations. Les troupes reçurent des munitions et du pain pour un jour. Des découvreurs canadiens et sauvages, détachés en avant, éclairaient la marche. Le lendemain samedi, à huit heures du matin, malgré le vent de nord-est, toutes les embarcations furent remises à flot et firent route pour Saint-Augustin, où elles accostèrent avant midi. La saison était moins avancée ici qu'à Montréal; le pont de glace, devant Québec, n'était parti que depuis trois jours, et d'immenses remparts adhéraient encore aux rivages. Il fallut tirer à grand'peine les bateaux très loin sur la grève, afin qu'ils ne fussent pas emportés avec les bordages les jours de grande marée. La difficulté de débarquer le long des hautes falaises, qui pouvaient facilement être défendues par les ennemis, ne permettait pas de continuer plus loin la navigation. Deux hommes furent laissés à la garde de chaque bateau. Les approches de Québec allaient être faites par terre. C'était, par la route qu'on allait suivre, une marche de six lieues sur des chemins impraticables. Les obstacles qui, l'été précédent, avaient arrêté Wolfe au cap Rouge se présentaient aujourd'hui devant le général français. Persuadé que l'embouchure de la rivière était gardée, il résolut de tenter le passage à deux lieues plus haut. Pendant que l'armée recevrait une distribution de cartouches et trois jours de vivres, Bourlamaque, avec une avant-garde composée des grenadiers, des sauvages et d'un détachement de l'artillerie, eut ordre d'aller rétablir les ponts détruits par les Anglais. L'entreprise ne pouvait être confiée à une plus forte main. A deux heures de relevée, deux ponts de piétons étaient construits, et Lévis, prévenu, mettait son armée en marche. Le vent du nord-est, qui soufflait depuis le matin, avait tourné à la tempête, et fut bientôt suivi d'une pluie glaciale, accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Les soldats, trempés jusqu'aux os, faisaient face au vent et à l'orage, les pieds dans une boue épaisse, mêlée de neige. Les officiers, à pied comme les simples fantassins, donnaient l'exemple du courage et de la bonne humeur.

Lévis, qui venait d'apprendre que les Anglais avaient abandonné les postes qu'ils occupaient à Lorette pour se retirer à Sainte-Foye, fit dire à Bourlamaque de traverser la rivière et de s'emparer des postes et des maisons qui couvraient le passage.

« On parvint, raconte Lévis lui-même, à faire passer avant la nuit une brigade, qui occupa les postes des grenadiers; et M. de Bourlamaque eut ordre de se porter

en avant le plus qu'il le pourrait, sans cependant se compromettre, jusqu'à ce qu'il eût avis que l'armée était en marche. En conséquence, il franchit les marais de la Suète, dont les ennemis auraient pu avec avantage nous retarder le passage, et fut prendre poste dans des maisons, à un quart de lieue des hauteurs de Sainte-Foye, où étaient les ennemis. M. le chevalier de Lévis fit avancer les brigades à mesure qu'elles avaient traversé, pour le soutenir, s'y porta de sa personne et y passa la nuit, ayant ordonné au sieur de Lapause de venir l'avertir dès que toute l'armée aurait passé les marais.

« Il fit une nuit des plus affreuses, un orage et un froid terribles, ce qui fit beaucoup souffrir l'armée, qui ne put finir de passer que bien avant dans la nuit. Les ponts s'étant rompus, les soldats passaient dans l'eau. Les ouvriers avaient peine à les réparer dans l'obscurité, et sans les éclairs on eût été forcé de s'arrêter[1]. »

« Les troupes étaient dans un état pitoyable[2]. » La tempête qu'elles venaient d'affronter était une des plus formidables qu'on eût vues depuis plusieurs années. Le craquement des maisons faisait craindre qu'elles ne fussent renversées. Le vent ne s'apaisa que pour faire place à un froid plus vif et à une pluie mêlée de grêle.

Le général Murray était mieux instruit des mouvements de l'armée française que ne le pensait Lévis. Les rumeurs d'abord vagues d'une attaque contre Québec avaient pris de la consistance dans le cours de l'hiver, et s'étaient changées en certitude à l'approche du printemps. Vers la mi-avril, trois déserteurs français, appartenant à l'armée régulière, puis un sergent des grenadiers, assurèrent que toutes les forces de la colonie seraient avant peu sous les murs de Québec. Le 21, à dix heures du matin, le gouverneur fit afficher une proclamation ordonnant à tous les citoyens d'évacuer la ville dans les trois jours.

« Il est impossible, dit Knox, de ne pas sympathiser avec ces malheureux dans leur détresse. Les hommes ont prudemment retenu l'expression de leurs sentiments; mais les femmes ont montré moins de réserve. Elles nous ont accusés de rompre la capitulation, disant qu'elles avaient souvent entendu dire que les Anglais sont des gens sans foi et qu'elles en sont maintenant convaincues. »

Le général Murray ignorait la présence de l'armée française au cap Rouge, lorsqu'une circonstance fortuite l'avertit de l'imminence du danger. Le dimanche 27, à deux heures de nuit, une sentinelle placée sur la frégate *le Racehorse,* alors abritée dans l'anse du Cul-de-Sac, crut entendre à travers le brouillard qui couvrait le Saint-Laurent de vagues lamentations ressemblant aux cris de détresse d'un homme qui se noie. La marée montante faisait refluer en ce moment une grande quantité de glaçons, dont on entendait le bruissement dans l'obscurité. Après avoir ouï des appels réitérés, la sentinelle ne douta point que ce ne fût quelque être vivant qui demandait du secours, et elle alla avertir le commandant. Le capitaine, Mac-Cartney, envoya sa chaloupe avec quelques marins à la recherche. Ils suivirent la direction d'où venaient les plaintes, et aperçurent un homme étendu presque gelé sur un glaçon. Ils le transportèrent à bord du vaisseau, où, à force de soins, on réussit à lui rendre la connaissance et la parole. Les révélations qu'il fit parurent si importantes, qu'on crut devoir en informer immédiatement le général, quoiqu'il ne fût que trois heures du matin. Le mourant fut transporté dans un

[1] *Journal de Lévis*, p. 260.
[2] *Lettre à Vaudreuil*, p. 292.



hamac à la haute ville, et déposé au quartier général, où Murray, réveillé sur l'heure, lui fit raconter son aventure. Il était sergent d'artillerie dans l'armée descendue avec M. de Lévis pour prendre Québec. La batterie flottante, qu'il montait avec six hommes, avait été renversée durant la dernière tempête par une banquise de glace sur laquelle il était parvenu à monter, tandis que ses compagnons se noyaient autour de lui. La nuit le surprit avant qu'il pût appeler du secours, et le baissant l'entraîna jusqu'à l'île d'Orléans, d'où il remonta avec la marée, qui le poussa le long des quais de la basse ville. Il eut le temps, avant d'expirer, de dire que Lévis arrivait avec une armée de douze à quinze mille hommes.

Murray fit aussitôt mettre la garnison sous les armes et sortit de la ville au lever du jour, avec les grenadiers, cinq régiments et dix pièces d'artillerie, pour reconnaître les positions des Français, leur disputer le terrain et au besoin replier ses avant-postes. Il disposa ses troupes dans la rangée de maisons qui bordaient le chemin de chaque côté de l'église de Sainte-Foye, et fit canonner l'avant-garde française qui se montrait sur sa gauche aux abords de la forêt. Lévis, qui en ce moment poussait avec Bourlamaque une reconnaissance sur le chemin de Lorette, comprit la position avantageuse prise par Murray. Le village de Sainte-Foye est situé sur une colline qui, du côté de l'est, s'élève à mesure qu'elle s'approche de Québec, où elle prend le nom de côte Sainte-Geneviève, et du côté de l'ouest se prolonge en pente moins raide jusqu'à la rivière du cap Rouge. En face de Sainte-Foye, cette colline devient un plan incliné, au pied duquel s'étend une savane connue sous le nom de la Suète. Cette savane était couverte d'une épaisse couche de neige détrempée par la pluie. C'était le chemin que devait suivre l'armée. Lévis savait que Murray était fortifié avec du canon dans l'église de Sainte-Foye et dans les maisons voisines « qui se flanquaient ». Il aurait fallu, pour l'y forcer, monter l'artillerie par des chemins impraticables, déboucher ensuite à travers des bois marécageux et se former sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. L'armée était d'ailleurs accablée par trente heures de fatigues, outre que le temps était encore affreux : une pluie glaciale continuait à tomber. Le chevalier résolut d'attendre l'entrée de la nuit pour se mettre en marche et tourner par la droite la position des ennemis. Il venait d'arrêter ses colonnes qui débouchaient du village de Lorette, lorsqu'il aperçut l'église de Sainte-Foye en flammes et le toit voler en éclats. Les Anglais se retiraient en faisant sauter leur dépôt de munitions. Le général ordonna immédiatement une marche en avant, et à six heures du soir il était en possession du village de Sainte-Foye. « Cette marche, dit Malartic, a été aussi dure que pénible. Tous les officiers l'ont faite à pied et ont eu à souffrir, aussi bien que les soldats, de la pluie, de la neige, ainsi que de l'incommodité de marcher dans l'eau jusqu'à demi-jambe. » La cavalerie et les grenadiers poursuivirent les Anglais jusqu'à une demi-lieue de la ville, où ils avaient un poste fortifié dans une maison, et un moulin à vent appartenant à un nommé Dumont, situé au nord du chemin de Sainte-Foye, sur une petite éminence couronnant la côte Sainte-Geneviève. Sur l'emplacement de ce moulin s'élèvent aujourd'hui la colonne et la statue de Bellone, érigées en souvenir de la lutte héroïque qui s'y livra le lendemain. L'armée se cantonna dans les maisons et les granges du chemin de Sainte-Foye et des environs de Sillery.

Pendant que les soldats anglais, rentrés en ville, se réconfortaient avec le bon rhum qui leur était distribué et se chauffaient à même le bois enlevé aux maisons

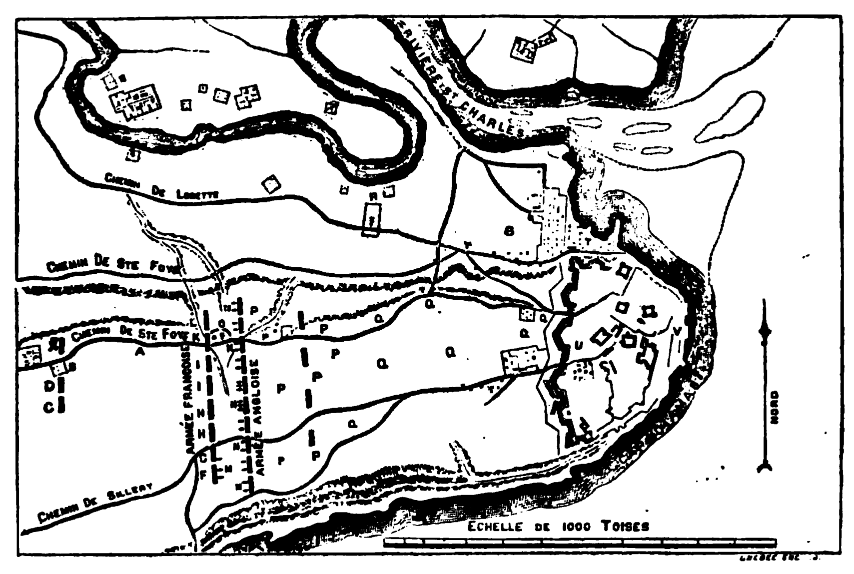
de Saint-Roch, leur général délibérait, dans un conseil de guerre, sur le parti qu'il devait prendre. En se bornant à la défensive, on pouvait, soit se renfermer dans la place, soit se retrancher derrière les buttes à Neveu. Les fortifications étaient mauvaises, quoique bien meilleures qu'avant la prise de Québec, car les Anglais y avaient fait des réparations importantes. Il parut préférable de se retrancher en avant des murs, malgré les difficultés que présentait le sol, qui ne faisait que de commencer à dégeler. Murray ne parla point en conseil de prendre l'offensive, quoiqu'il inclinât secrètement vers ce parti. Il était ardent comme les officiers de son âge, brave jusqu'à l'imprudence et très ambitieux. La gloire extraordinaire que s'était acquise le général Wolfe le séduisait et lui faisait rêver une renommée pareille.

Dès l'automne précédent, le commissaire des guerres, Bernier, qui avait eu beaucoup de rapports avec lui, le jugeait admirablement : « L'homme est jeune, disait-il à Bougainville, bouillant, fier de ses forces, décidé dans ses idées, chargé d'une province à laquelle il ne devait pas s'attendre, avide de figurer. Bon par le caractère, méchant ou à craindre par opposition, prompt à s'allumer, et, dans ces moments, prêt à tout faire. Vous savez que trop d'opinion de ses forces laisse souvent peu de liberté de réfléchir et de considérer, et qu'on se repent d'avoir été si vite. » Ce jugement explique la conduite de Murray. Avec des forces toutes composées de troupes régulières et le magnifique train d'artillerie dont il disposait, il se croyait sûr de battre les restes de l'armée vaincue qu'amenait Lévis. Le ramassis de miliciens dont ce général l'avait augmentée ne lui inspirait que du mépris.

La nuit avait été calme et sereine. Aux premières lueurs de l'aurore, le chevalier de Lévis était monté à cheval et s'était avancé vers les plaines d'Abraham, pour choisir le terrain sur lequel il voulait attendre l'ennemi s'il se présentait. Sa tactique de la veille lui faisait croire qu'il se tiendrait sur une stricte défensive. Le général avait fait même dire aux transports d'aborder à l'anse du Foulon pour y descendre les vivres, qu'il avait l'intention de faire distribuer immédiatement à l'armée. Lorsque, suivi de son état-major et d'une escouade de cavaliers, il émergea du bois de Sillery, la plaine, éclairée par les rayons obliques du soleil levant, lui parut presque déserte. Des taches de neige ou des flaques d'eau glacée marquaient çà et là les ondulations du terrain. Les branches dénudées des buissons couverts de givre et de verglas étincelaient comme des cristaux, sous les premiers feux du jour. L'herbe, qui commençait à poindre sur les pentes orientales de la falaise, faisait pressentir le retour du printemps. A trois quarts de lieue en avant, le cap Diamant dressait vers l'est sa cime frangée de lumières. De rares détachements anglais se montraient à l'horizon. L'un d'eux abandonnait une redoute placée à droite sur une éminence dominant l'anse du Foulon. Le général la fit occuper par des cavaliers à pied, et s'avança au delà pour reconnaître de plus près les mouvements de l'ennemi.

Murray était sorti de la ville avec toute sa garnison, précédée de vingt-deux pièces d'artillerie, dont deux obusiers. Chaque soldat portait, outre ses armes, soit un pic, soit une bêche, comme si le général n'avait eu que l'intention de se retrancher en avant des fortifications. Était-ce pour dissimuler son véritable dessein, et laisser croire qu'il ne s'était déterminé qu'au moment de l'action? Il est assez difficile d'en douter, quand on considère sa précipitation à engager le combat. Arrivé aux buttes à Neveu, il déploya ses régiments en ordre de bataille sur deux lignes de front, et se mit en marche vers les hauteurs où l'automne précédent Wolfe avait

attendu l'armée de Montcalm. C'est à ce moment que Lévis les vit surgir du ravin, couvrant toute la plaine depuis la cime du rivage jusqu'au chemin de Sainte-Foye. Ils avançaient en étendant leurs lignes, afin d'occuper le plus d'espace possible sur le plateau. Dès que le chevalier eut reconnu qu'il avait affaire à toute l'armée anglaise, il fit retirer de la redoute les cavaliers, et donna ordre au major général Montreuil de resserrer ses troupes et de les pousser de l'avant. Il enjoignit en même temps à Bourlamaque de placer cinq compagnies de grenadiers dans le moulin et la maison de Dumont, que les Anglais avaient abandonnés pendant la nuit, et de



Plan de Québec et de la bataille de Sainte-Foye.

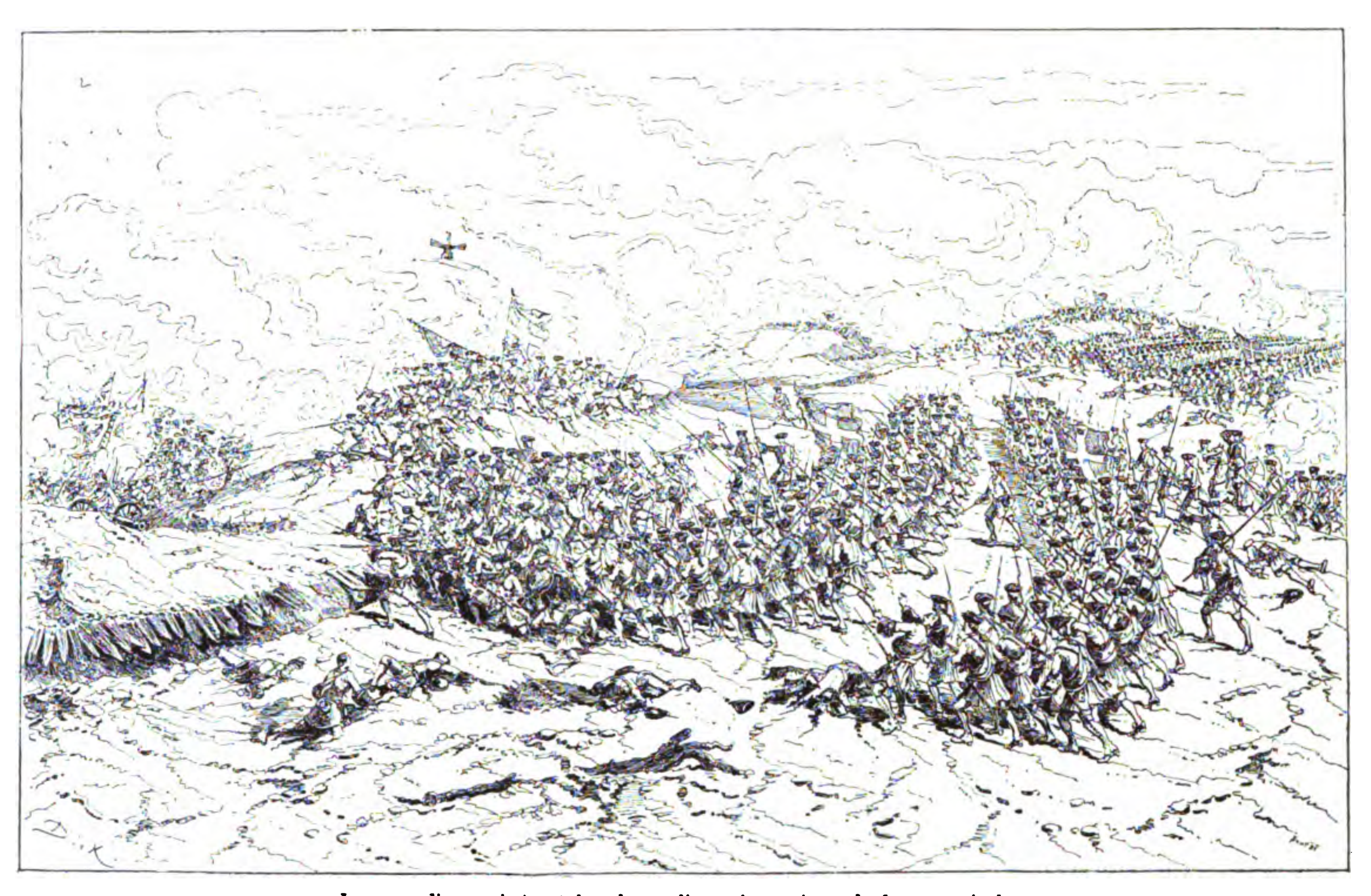
A Chemin de Sainte-Foye.
B Premières maisons du village de Sainte-Foye.
C La Reine, un bataillon, } réserve.
D Languedoc, un bataillon, } réserve.
E Corps de cent quatre-vingts Canadiens à cheval.
F Royal-Roussillon.
G Guyenne.
H Berry.
I Compagnie de la marine.
K Béarn.
L La Sarre.
M Trois pièces des Français.
N Vingt-deux canons ou obusiers des Anglais.
O Moulin à vent.
P Terrain disputé par les dix compagnies de grenadiers français.
Q Retraite des Anglais.
R Hôpital général.
S Faubourg Saint-Roch.
T Le Palais.
U Haute ville.
V Basse ville.

porter les cinq autres compagnies sur une petite hauteur commandant la droite. Ses deux ailes ainsi appuyées, il posta M. de Lapause au débouché du chemin de Sainte-Foye, par où s'avançait l'armée, pour indiquer à chaque commandant la place assignée à ses bataillons. Les deux brigades de la droite, celles de Royal-Roussillon et de Guyenne, eurent le temps de se mettre en position, et la troisième, celle de Berry, débouchait du chemin, lorsque l'armée anglaise, à qui Murray avait fait jeter ses outils, parut sur le terrain élevé au bas duquel défilaient les régiments français. En avant du moulin de Dumont, le brave d'Aiguebelle, avec ses grenadiers, contenait l'infanterie légère de Dalling, tandis que ceux de la droite refoulaient les volontaires et les rangers de Hazen. Murray, avec son état-major, se porta à quelques pas en avant de ses lignes. Il se vit alors en présence d'un spectacle capable d'enflammer une âme moins ardente que la sienne. Le terrain qu'il occupait était aussi favorable que celui d'où Wolfe, au mois de septembre précédent,

avait foudroyé l'armée de Montcalm. Il avait de plus une artillerie formidable et une armée encore toute pleine du souvenir de sa victoire. Sur sa gauche, il était maître de la redoute que venaient d'abandonner les cavaliers français. A sa droite, l'infanterie légère n'était qu'à quelques pas du moulin de Dumont. En arrière de ce moulin se creusait, comme une défense naturelle, une ravine au fond de laquelle coulait un ruisseau, gonflé par la fonte des neiges, et qui venait tomber en cascade dans la côte Sainte-Geneviève. Sur la lisière de la forêt de Sillery s'avançaient à grands pas les brigades de Berry et de la marine, qui allaient prendre poste au centre, tandis que le bataillon de Béarn émergeait du chemin de Sainte-Foye. La droite seule de Lévis achevait de se ranger en bataille.

Le moment ne paraissait pas pouvoir être plus propice pour écraser en détail chaque tronçon de l'armée française. Murray commanda l'attaque. L'artillerie ouvrit, à cent pas de distance, un feu de mitraille qui fit un effet terrible, principalement sur les deux dernières brigades en marche. Lévis aperçut le danger et prit sur-le-champ la résolution hardie de faire retraiter son armée à l'entrée du bois. Il alla lui-même ordonner ce mouvement, qui, dit-il, « s'exécuta avec la plus grande valeur et activité sous le feu du canon et de la mousqueterie. » Murray se méprit sur cette marche rétrograde : il crut à un commencement de fuite et ordonna à ses troupes de charger en inclinant vers la droite, pour s'emparer du moulin et de la maison de Dumont, qui commandaient le chemin de Sainte-Foye. Plusieurs pièces d'artillerie balayaient déjà cette route, en travers de laquelle commençait à se déployer la brigade de la Sarre, formant la gauche des Français. Une lutte furieuse s'engagea autour du moulin entre les grenadiers et l'infanterie légère, derrière laquelle s'avançait toute la droite anglaise, composée des régiments de Webb, d'Amherst et d'une partie du Royal-Américain, aux ordres du colonel Burton. Les grenadiers, écrasés par le nombre, évacuèrent le moulin et se replièrent sur la Sarre. Lévis passait en ce moment devant sa ligne de bataille, tenant son chapeau au bout de son épée : c'était le signal convenu pour l'attaque générale. La brigade de la Sarre, que le vieux colonel Dalquier, qui la commandait, avait fait retirer un peu en arrière pour la former en alignement des autres brigades, ramena les grenadiers et reprit le moulin, ainsi que deux monticules voisins dominant la route. L'infanterie légère fut si maltraitée durant cette attaque, qu'elle se retira à l'arrière-garde et ne revint plus à la charge. A la droite, les cinq compagnies de grenadiers, soutenues par les francs-tireurs canadiens, venaient de chasser de la redoute les rangers et les volontaires et marchaient vers une seconde redoute, couronnant une butte à quelques pas plus loin. Les deux brigades de la droite, appuyées de trois pièces d'artillerie, disputaient le terrain avec opiniâtreté aux formidables Highlanders et aux deux régiments de Bragg et de Lascelles, formant la gauche des Anglais.

L'attention du général français se portait surtout sur ses deux ailes; car le centre où combattait la masse des Canadiens, avec la marine et Berry, lui parut toujours inébranlable. Chaque bataillon était précédé et flanqué d'une nuée de coureurs de bois, aux ordres du vaillant Repentigny, qui éclaircissaient les rangs anglais avec une effrayante rapidité. Ces admirables tireurs, répandus dans les plis du terrain, ajustaient avec la même précision que s'ils eussent été à la chasse, et abattaient un homme à chaque coup de fusil. Ils se couchaient ensuite pour laisser passer la mitraille ou une décharge de mousqueterie, puis se relevaient de nouveau pour mettre en joue. Pendant plus de deux heures que dura la bataille, le gros des



Les grenadiers se jetèrent dans le moulin et s'emparèrent de deux monticules.

ennemis, formé des meilleures troupes d'Angleterre, essaya de profiter de l'avantage de la position pour écraser ces miliciens mal armés. Chaque fois il fut forcé de reculer et d'aller se reformer sous la protection de son artillerie.

Le colonel de Bourlamaque communiquait à la gauche qu'il commandait son invincible ténacité. Au plus fort de l'action, il traversa un instant vers la droite pour aller prendre des ordres du général. Pendant qu'il redescendait vers le chemin de Sainte-Foye, son cheval fut renversé sous lui, et un boulet lui emporta une partie du gras de la jambe. Il fut transporté chez M. de la Gorgendière, établi dans le voisinage.

Un détachement d'Écossais, envoyé pour remplacer l'infanterie légère, s'égorgeait en ce moment au moulin de Dumont avec les grenadiers de d'Aiguebelle. « Antagonistes dignes les uns des autres! dit le chevalier Johnstone, les grenadiers, la baïonnette au poing, forçaient les Highlanders de sauter par les fenêtres de la maison, et ceux-ci, la dague à la main, revenant par la porte, obligeaient les grenadiers de sortir par le même chemin. La maison fut prise et reprise plusieurs fois, et la lutte aurait continué tant qu'il y aurait eu un Highlander et un grenadier, si les généraux des deux armées ne les avaient rappelés et abandonné pour le moment la maison comme un terrain neutre. Les grenadiers étaient réduits à quatorze au plus par compagnie, et les Highlanders décimés dans les mêmes proportions. » Le chevalier de Lévis accourut pour soutenir la brigade de la Sarre de sa présence, et traversa ensuite « de la gauche à la droite entre les deux armées, ordonnant en passant à ses brigades de charger », et aux grenadiers de s'emparer de la dernière redoute. L'élan fut irrésistible, et les rangers culbutés avec les volontaires, laissant à découvert le flanc gauche du régiment de Bragg, qui commença à plier.

La brigade de la Sarre, après avoir traversé le ruisseau, s'avançait sans tirer sur l'aile droite des Anglais. Elle n'en était plus qu'à une trentaine de pas; mais une épaisse couche de neige dans laquelle elle enfonçait jusqu'aux genoux l'empêchait d'aller plus loin. D'ailleurs le terrain qu'elle occupait, s'affaissant graduellement vers la côte Sainte-Geneviève, l'exposait au feu plongeant des canons anglais chargés à mitraille. Elle souffrait si cruellement et se trouvait en si grand danger, que Lévis envoya M. de Lapause, puis un autre officier, dire de faire demi-tour à droite et de s'appuyer à quelques maisons rangées un peu en arrière. Quoique l'ordre fût transmis par un homme aussi intelligent que Lapause, il fut mal interprété et faillit compromettre la journée. Malartic, n'osant y contrevenir, se porta sans rien dire à quinze pas en avant de la brigade, afin qu'elle vît qu'il fallait avancer. Une minute après, Dalquier, tout saignant d'une blessure qu'il venait de recevoir au côté, le rejoignit et lui dit :

« Major, je prends sur moi de contrevenir à l'ordre du général. Profitons de l'ardeur de nos soldats. Ne tirons pas, tombons sur l'ennemi avec la baïonnette, et nous le vaincrons. »

Puis s'adressant aux soldats :

« Mes enfants, s'écria-t-il, ce n'est pas le temps de se retirer quand on est à vingt pas de l'ennemi. Fonçons sur lui à la baïonnette, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Le centre, voyant avancer la gauche, fit la même manœuvre. Les grenadiers se jetèrent dans le moulin et s'emparèrent des deux monticules, d'où il ne



fut plus possible de les déloger. Lévis arriva en ce moment, et dit à Dalquier :

« Vous avez rendu au roi le plus grand service possible en ne faisant pas demi-tour à droite. Tenez cinq minutes : je vous réponds de la victoire. »

Le général disparut ensuite derrière les touffes d'arbres disséminées sur le plateau, et regagna la droite. Le moment était venu de porter un coup décisif. L'intention du chevalier était d'opérer un mouvement de flanc avec les brigades de Royal-Roussillon et de la Reine, de refouler l'armée anglaise vers la côte Sainte-Geneviève, de l'en précipiter et de lui couper la retraite sur Québec. Mais, par suite d'un ordre mal exécuté, la Reine se trouvait placé en arrière de l'aile gauche. Lévis prit sur-le-champ le parti d'opérer son mouvement avec la seule brigade de Royal-Roussillon, et en donna l'ordre à Poulariés, qui, profitant d'un pli du terrain, défila sans être aperçu le long de la falaise. La panique se répandit parmi les Anglais, quand ils virent briller les rangées de baïonnettes sur la crête du rivage. Murray, éperdu, jeta son corps de réserve sur ses deux ailes à la fois; mais il était trop tard. « L'ennemi, dit Johnstone, prit la fuite avec une telle précipitation et une confusion telle, qu'au milieu de la panique pas un soldat anglais ne put être rallié par les officiers. »

« Si la brigade de la Reine, dit Lévis, eût été à son poste, on aurait enveloppé les ennemis par leur gauche, et vraisemblablement on leur aurait coupé la retraite sur la place, ce qui aurait été décisif. Mais ils se retirèrent avec tant de précipitation, et ils étaient si près de la place qu'on ne put les joindre, nos troupes étant excédées de fatigue; mais ils abandonnèrent toute leur artillerie, munitions, outils, morts et blessés. »

Les Canadiens s'étaient montrés aussi fermes en rase campagne que les troupes régulières. Pendant que celles-ci se formaient à l'entrée de la forêt, ils avaient établi en avant d'elles un cordon infranchissable. Les Anglais, effrayés de la précision de leur tir, n'osèrent jamais s'approcher du bois. « Les Canadiens des quatre brigades, dit Malartic, ceux qui étaient dans les intervalles ou en avant des brigades, ont tiré longtemps et fort à propos. Ils ont fait beaucoup de mal aux Anglais. »

Le capitaine de Laas, du régiment de la Reine, qui commandait un détachement de Canadiens à l'extrême droite, ne reçut pas l'ordre de tourner l'aile gauche anglaise avec Royal-Roussillon. Il le fit cependant avec autant d'intelligence que de bravoure, et Lévis a noté cette charge comme une des plus brillantes de la journée.

« L'armée des ennemis, dit le chevalier, était d'environ quatre mille hommes, et la nôtre d'environ cinq mille, dont deux mille quatre cents miliciens; mais il y a eu plus de quatorze cents hommes dudit nombre, comme la brigade de la Reine et la cavalerie, qui n'ont jamais eu part à l'action. Nous avions été obligés de laisser des détachements derrière, et nos sauvages, s'étant retirés, ne combattirent point. »

A la fin de l'action, Malartic fut blessé par un raisin qui vint mourir sur sa poitrine. « Ce coup, dit-il, me renversa et me causa une grande commotion. En revenant à moi, je me trouvai entre les mains d'un sergent et d'un soldat qui voulaient me relever. Je les priai de me laisser mourir sur la place. Comme ils me soulevaient malgré moi, je sentis quelque chose de froid glisser sur l'estomac. J'ouvris ma veste, que je trouvai percée, la partie inférieure du sein gauche grosse comme

le poing et fort noire. » Malartic fut transporté à l'hôpital général avec les blessés des deux armées.

Les Anglais avouèrent une perte de plus de mille hommes tués, blessés ou manquants. Le chiffre exact des morts du côté des Français fut de deux cent soixante-six, dont trente-trois officiers; celui de leurs blessés s'éleva à sept cent soixante-treize. Sur ce nombre, les Canadiens avaient deux cent trois morts et blessés. Ils eurent à regretter le commandant du bataillon de Montréal, le brave colonel Réaume, et quelques-uns de leurs meilleurs officiers partisans, tels que les capitaines de Saint-Martin et de Corbière. Les sauvages, qui, comme on vient de le voir, s'étaient lâchement tenus à l'écart durant l'action, ne poursuivirent pas les Anglais



Monument élevé en 1860 sur le champ de bataille de Sainte-Foye.

en déroute. Ils se répandirent sur le plateau, pendant que l'armée victorieuse s'attachait aux pas des fuyards, et scalpèrent indistinctement les Français et les Anglais restés sur le champ de bataille.

La plaine offrait un spectacle horrible à voir. L'œil ne s'arrêtait que sur des mares de sang que la terre gelée ne pouvait boire. Dans les plis du terrain, la neige en était rougie. Autour du moulin et de la maison de Dumont, le sol disparaissait sous les monceaux de cadavres. Aussitôt après la bataille, le général de Lévis envoya un officier avec des gardes prendre possession de l'hôpital général, situé en face, au fond de la vallée du Saint-Charles. On y avait suivi avec une émotion facile à comprendre les péripéties du combat.

« Il ne se tira pas un coup de canon ni de fusil qui ne vînt retentir à nos oreilles, raconte une des religieuses; jugez par là de notre situation! L'intérêt de la nation était en jeu, ainsi que celui de nos proches qui se trouvaient au nombre des combattants; cet état de souffrance ne se peut peindre.

« Il faudrait une autre plume que la mienne pour peindre les horreurs que nous eûmes à voir et à entendre pendant vingt-quatre heures que dura le transport



des blessés, les cris des mourants et la douleur des intéressés. Il faut dans ces moments une force au-dessus de la nature pour pouvoir se soutenir sans mourir.

« Après avoir dressé plus de cinq cents lits, que nous eûmes des magasins du roi, il en restait encore autant à placer. Nos granges et nos étables étaient remplies de ces pauvres malheureux. Nous avions dans nos infirmeries soixante-douze officiers; il en mourut trente-trois. On ne voyait que bras et jambes coupés. Pour surcroît d'affliction, le linge nous manqua : nous fûmes obligés de donner nos draps et notre linge de corps. Il n'en était pas de cette bataille comme de la première. Nous ne pouvions espérer de secoùrs des hospitalières de Québec; les Anglais s'étaient emparés de leur maison ainsi que de celle des ursulines pour loger leurs blessés, qui étaient encore en plus grand nombre que les nôtres. Il nous vint encore une vingtaine d'officiers qu'ils n'eurent pas le temps d'enlever, et dont il fallut aussi nous charger. »

La nouvelle de la victoire de Sainte-Foye se répandit rapidement de paroisse en paroisse et fit éclater une explosion de joie. Au premier moment, on se crut sauvé. La plupart des Canadiens, s'obstinant à espérer que la France ne les avait pas abandonnés, s'imaginèrent que les secours demandés avaient été expédiés, et que la flotte qui les apportait allait, comme l'année précédente, devancer celle des Anglais et fournir à Lévis les moyens de reprendre Québec, ce qui aurait décidé de la campagne.

« Mon général, lui écrivait Bougainville, agréez mon compliment sur votre belle victoire. J'en suis d'autant plus enchanté que j'y vois belles manœuvres dans l'action, diligence incroyable dans votre marche, et fermeté faite pour être citée. Ma foi! vous serez notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur. Et ne prissiez-vous pas la ville, vous n'en serez pas moins couvert de gloire. Ah! mon général, vous n'avez pas voulu que je fusse avec vous! J'en ai une douleur mortelle. Mais dans ce métier il faut obéir et non choisir. Nous avons bien perdu, il n'était pas possible de le faire à moins. C'est ici une jubilation sans égale. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la suite. C'est affaire à vous de ne pas perdre de temps.

« Rien ici de nouveau; nous travaillons tandis que vous gagnez des batailles. »

Vaudreuil avait déjà écrit au chevalier :

« Il n'a fallu rien moins que votre expérience et votre coup d'œil militaire pour déterminer la victoire en votre faveur. Cette journée sera mémorable et entièrement votre ouvrage. Il me serait bien difficile de vous exprimer la vive joie que je ressens.

« Je regrette infiniment les braves officiers, soldats et Canadiens que nous avons perdus : ils ne pouvaient que signaler leur valeur, combattant sous les yeux d'un général qu'ils aimaient également, et dont la bravoure doit être admirée. »

XV

CAMPAGNE DE 1760. — CAPITULATION DE MONTRÉAL. — LE CANADA CÉDÉ A L'ANGLETERRE. — CONCLUSION

« Les ennemis ont manqué un coup d'or (*a golden opportunity*), » écrivait Knox à la date du 2 mai. Il ajoute que si le général de Lévis eût donné l'assaut dans les trois jours qui suivirent la bataille de Sainte-Foye, il est très probable que Québec serait retombé entre les mains de ses anciens maîtres. La garnison était, en effet, complètement démoralisée. Les soldats, devenus incontrôlables, profitaient du désordre et de la confusion qui régnaient dans la ville pour se livrer à toute espèce de violences. Ils pillaient les dépôts de provisions, enfonçaient même les maisons des particuliers afin de se procurer de l'eau-de-vie et de s'enivrer. Ces excès se commettaient en plein jour, sous les yeux des officiers incapables de les réprimer. « C'était, conclut l'annaliste, le résultat de la panique et du désespoir portés à leur comble par l'ivrognerie. » Murray se vit obligé d'en venir aux dernières rigueurs pour rétablir la discipline; il fit même pendre un des émeutiers sans aucune forme de procès.

Le chevalier de Lévis n'aurait pas laissé échapper une aussi bonne occasion de reprendre Québec s'il avait pu supposer une pareille désorganisation; mais il n'en sut rien. Le soir même de la bataille, il fit camper son armée sur le revers des buttes à Neveu, à six cents toises des fortifications. « Ce côté de Québec, dit-il, est défendu par une enceinte de six bastions revêtus, et presque sur une ligne droite. Un fossé peu profond, dont l'excavation en quelques endroits n'est que de cinq à six pieds; quelques terres rapportées sur la contrescarpe, six ou sept redoutes de bois, construites par les Anglais, couvraient cette enceinte. Le terrain pour les approches est pierreux; il devient presque roc en approchant de la place, et les hauteurs même dont nous nous étions emparés ont à peine six pouces de terre. Il fut décidé, après avoir reconnu la place, qu'on couronnerait par une parallèle les hauteurs qui sont devant le front des bastions Saint-Louis, de la Glacière et du cap Diamant, et qu'on y établirait des batteries, d'où on espérait, malgré l'éloignement et la faiblesse du calibre de nos pièces, qu'elles pourraient faire brèche, le revêtement étant mauvais dans cette partie. »

Toute la journée du 29 fut employée à charroyer de l'anse du Foulon, où avaient abordé les frégates et les transports, une partie du matériel de siège, quelques pièces d'artillerie et une grande quantité de fascines apportées de Montréal. A l'entrée de la nuit, six cents travailleurs ouvrirent la tranchée. Elle fut continuée sans relâche les jours suivants, « malgré des difficultés incroyables. » On cheminait sur le roc; la terre gelée était presque aussi dure que la pierre; il fallait, de plus, la prendre très loin et la transporter dans des sacs par des sentiers montueux.

Le 30 avril, Lévis écrivit à Vaudreuil :

Les ennemis démasquent beaucoup d'embrasures, ce qui nous annonce un feu considérable de leur part. Tout cela ne serait rien si nous avions l'artillerie et les munitions nécessaires pour leur répondre ; mais il faut espérer qu'il nous viendra quelque chose de France. Si notre faible artillerie pouvait ouvrir le mur, je vous assure que j'y grimperais le premier, et que le succès ne dépendra ni de moi ni des troupes, qui sont très bien disposées. »

Murray, qui manquait de science stratégique, mais non de volonté, avait trouvé un moyen efficace de rétablir l'ordre dans ses troupes. Il les avait sorties de leurs casernes, dispersées dans les différents quartiers de la ville, et les avait rassemblées sous sa main en les faisant camper sur le terrain vague qui s'étendait en arrière des fortifications, depuis le bastion de la Caserne, placé au-dessus de la côte Sainte-Geneviève, jusqu'à celui du cap Diamant. Aucun soldat qui n'était pas de service ne pouvait sortir de l'enceinte du camp sans un permis. Le rhum ne leur était distribué que largement coupé d'eau et seulement en présence des officiers. Ceux-ci leur remontaient le moral en faisant eux-mêmes les travaux du soldat et en les assurant de la prochaine arrivée de la flotte anglaise. Le gouverneur de la place avait expédié le *Racehorse* à Halifax et Louisbourg pour la faire hâter. Lévis, qui avait vu partir cette frégate, n'en espérait pas moins que la première voile qui paraîtrait devant Québec serait française.

Assiégeants et assiégés avaient les yeux tournés vers le bas du fleuve, attendant avec une égale anxiété les vaisseaux de leurs nations.

« Les Anglais dans Québec avouaient, dit Johnstone, que le premier pavillon qui apparaîtrait dans le Saint-Laurent déciderait de la question de savoir si le Canada resterait au pouvoir de l'Angleterre ou retournerait à la France. »

En attendant, les travaux d'attaque et de défense se poursuivaient avec une fiévreuse activité. Les obstacles que rencontraient les troupes françaises augmentaient chaque jour par les nouvelles batteries que démasquaient les Anglais. Outre les obus et les bombes lancés dans la parallèle, ils tiraient avec plus de soixante canons avant que les assiégeants eussent eu le temps de monter une seule pièce. Il ne se passait guère de jour sans que le drapeau parlementaire fût arboré d'un côté ou d'un autre, tantôt pour faire passer des effets ou des vivres aux blessés anglais soignés à l'hôpital général, tantôt pour traiter de l'échange des prisonniers.

A mesure que le siège avançait, le général anglais devenait plus soucieux. Du haut des remparts de l'ouest, il suivait avec une poignante inquiétude les progrès de la tranchée. Si par malheur les Français reprenaient Québec, il savait quel compte terrible lui demanderait l'Angleterre du sang qu'il avait inutilement fait verser le 28 avril. Dans la matinée du 9 mai, il était rentré à son quartier général de la rue Saint-Louis, après une de ces visites, et se livrait à ses sombres pensées en se chauffant devant sa cheminée, lorsque le commandant de l'artillerie vint frapper à sa porte et lui annoncer qu'un navire de guerre apparaissait dans le chenal de l'île d'Orléans. Il se leva en sursaut, ordonna de faire hisser le drapeau anglais sur la citadelle et courut à la terrasse du château Saint-Louis. La nouvelle s'était répandue, et une foule de militaires de tous grades bordaient la cime du cap, depuis la grande batterie jusqu'à celle du fort Saint-Louis. Le vaisseau doublait lentement la pointe de Lévis, poussé par une fraîche brise de l'est. Était-il français ou anglais? Chacun se le demandait, hésitant entre la crainte et l'espé-

rance. Tout à coup un pavillon parut à la tête du grand mât et déroula au vent les couleurs d'Angleterre.

« Cependant, rapporte Knox, il y en eut quelques-uns parmi nous qui, s'étant enrichis durant la guerre et craignant de perdre leurs gains, se tenaient prudemment sur la réserve. Nous restâmes quelque temps en suspens, n'ayant pas assez d'yeux pour regarder. »

Enfin la frégate jeta l'ancre devant le quai du Roi et dissipa tous les doutes en saluant la ville par vingt et un coups de canon. Le capitaine Deane, commandant du *Lowestoff*, descendit à terre et annonça qu'une escadre anglaise remontait le Saint-Laurent et ne tarderait pas d'arriver. « La joie des troupes est impossible à exprimer; officiers et soldats montèrent sur les remparts, en face de l'ennemi, et remplirent l'air de hourras, en agitant leurs chapeaux pendant près d'une heure. La garnison, le camp des ennemis, le bassin et tous les environs, à plusieurs milles de distance, retentirent de nos acclamations et du tonnerre de notre artillerie. Les canonniers étaient si transportés, qu'ils ne firent que tirer et charger pendant un temps considérable. »

Les Français sortirent de la tranchée en entendant ce bruit, et répondirent à chaque hourra des Anglais par les cris de : Vive le roi[1] !

Lévis dissimula ses appréhensions et poussa les travaux avec un redoublement de vigueur. Enfin le 11 de mai, vers midi, il ouvrit le feu sur la ville. « Notre artillerie, dit-il, était de mauvaise espèce; elle était composée de pièces de fer, la plus grande partie de dix-huit ou douze, excepté une seule de vingt-quatre, qui creva, ainsi que plusieurs des autres, les jours suivants. Le peu de poudre que nous avions et le peu d'effet qu'on devait attendre de cette artillerie, qui était d'ailleurs trop éloignée, obligèrent M. le chevalier de Lévis, pour ne pas se trouver totalement dépourvu, d'ordonner qu'il ne fût tiré que vingt coups par pièce dans les vingt-quatre heures et de continuer, en restant dans la situation où on était, jusqu'à l'arrivée des secours qu'on espérait recevoir, croyant que la cour les aurait fait partir de bonne heure. On avait instamment demandé, avec quelques vivres, de la grosse artillerie et de la poudre, et l'on ne doutait pas de part ni d'autre que la place ne fût assurée à celui qui recevrait les premiers secours. »

Chaque jour le feu des Anglais devenait plus vif. La certitude d'une prochaine délivrance les avait transformés, et ils couraient à l'ouvrage avec enthousiasme. Ils transportèrent, des batteries de la basse ville, plusieurs pièces de gros calibre, et en armèrent les murailles de l'ouest. Bientôt plus de cent quarante canons vomirent la mort sur la tranchée et sur les plaines d'Abraham, labourées par les boulets à plus d'une demi-lieue de distance. Ils abritèrent leurs artilleurs en accumulant sur les remparts des sacs de terre et des fascines, dont ils avaient fait de grands amas dans le cours de l'automne, construisirent des ouvrages extérieurs pour protéger la porte Saint-Louis et garnirent de chevaux de frise les parties les plus faibles de l'enceinte.

Cependant le courage des Français ne se démentait pas; ils avaient approché leur parallèle jusqu'à deux cents toises de la place et placé près de la rivière Saint-Charles une batterie qui prenait à revers les fortifications. Les soldats, travaillant à tour de rôle, ne quittaient leurs outils que pour reprendre les armes. Ils étaient

[1] *Journal de Malartic*, p. 324.

sur pied à peu près nuit et jour. Pendant les deux semaines que dura le siège, Desandrouins fut pour sa part dix fois de garde à la tranchée. Les soldats des divers corps, moitié vêtus en habitants, d'autres absolument comme les miliciens, tous harassés et couverts de boue, ressemblaient moins à des militaires qu'à des ouvriers surmenés.

L'indomptable Lévis persistait toujours à prendre Québec, quoiqu'il eût perdu à peu près tout espoir de secours. Le 13 de mai, il écrivait à Vaudreuil :

« Vous devez être persuadé combien je suis pénétré de tous les accidents et malheurs qui nous arrivent. Pour peu que nous eussions eu du bonheur, nous aurions certainement réussi ; mais il faut se soumettre aux décrets de la Providence. »

Le 15, il insistait :

« Nous faisons moralement tout ce qu'il est possible de faire; nous ne sommes point heureux, car si nos pièces de canon n'eussent pas crevé, nous aurions pu faire brèche. Il est temps que cela finisse d'une façon ou d'une autre; je crois que cela ne tardera pas, attendu qu'il vente gros nord-est et que nous sommes aux grandes mers. Je suis peiné de voir que nous perdons tous les jours quelqu'un à la tranchée; mais cela ne peut être autremeut. Si nous sommes assez heureux pour qu'il nous arrive des secours, nous prendrons bientôt Québec. »

Dans l'après-midi du même jour, le général, assis dans sa tente agitée du vent et fouettée par la pluie, traçait ces lettres amères à l'intendant :

« Vous aurez vu, par ce que j'ai mandé à M. le marquis de Vaudreuil, notre situation. Elle est des plus inquiétantes. Je crains bien que la France ne nous ait abandonnés. Nous avons fait et faisons ce que nous pouvons. Je juge la colonie perdue sans ressource. Il n'y a point de notre faute, et il me semble que Dieu ait abandonné cette misérable colonie. »

A la tombée de la nuit, deux navires de guerre anglais, le *Vanguard* et la frégate *Diana,* mouillèrent dans la rade de Québec. Vers onze heures du soir, un parti de sauvages arriva à la tente du chevalier avec un prisonnier qui lui assura que l'escadre anglaise était attendue d'heure en heure. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le *Vanguard* était un vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons, qui, joint aux deux frégates ancrées près de lui, et au *Porcupine,* qui avait hiverné à Québec, donnait déjà une grande supériorité à l'ennemi sur le fleuve. Lévis expédia sur-le-champ les premiers ordres pour la levée du siège, et envoya un officier avertir Vauquelin d'appareiller avec ses frégates et les transports, afin de mettre en sûreté les approvisionnements de l'armée. Malheureusement le temps était si affreux, la nuit si obscure, que l'officier ne put transmettre ses ordres avant le jour.

Les deux frégates anglaises, suivies de près par le *Vanguard*, étaient déjà parties de Québec et arrivaient à toutes voiles sur la flottille de Vauquelin. Celui-ci ordonna à ses vaisseaux de couper leurs câbles. La *Pomone* abattit trop en appareillant, et vint s'échouer sur la côte de Sillery. Son commandant y mit le feu et regagna l'armée avec son équipage. L'*Atalante* rejoignit les transports à la hauteur du cap Rouge, où ils l'avaient devancé. Vauquelin, s'apercevant qu'ils allaient être pris, leur cria de s'échouer. L'*Atalante* continua sa route jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, où les deux frégates l'atteignirent et lui coupèrent la retraite. Vauquelin échoua son vaisseau, débarqua tous les hommes qui ne lui étaient pas

absolument nécessaires, et soutint avec le reste, pendant deux heures, un combat acharné, jusqu'à ce qu'il eût épuisé toute sa poudre. Le pont de l'*Atalante* était couvert de blessés. Les deux frégates, voyant qu'il n'amenait pas son pavillon, continuaient à le cribler de boulets. A la fin, un canot se détacha d'une des frégates, et l'officier qui le montait, s'approchant de l'*Atalante*, demanda à Vauquelin pourquoi il ne tirait plus ou n'abattait pas son pavillon. Vauquelin répondit fièrement que s'il avait eu de la poudre il n'aurait pas gardé si longtemps le silence; que, si on voulait prendre son pavillon, il fallait venir le descendre. Pour lui, son habitude était d'abattre les pavillons ennemis et non le sien.

L'héroïque marin, ramené à Québec couvert de blessures, fut l'objet de l'admiration générale et renvoyé en France selon son désir.

Le combat de la Pointe-aux-Trembles fut le digne couronnement de cette expédition de Québec, qui a rendu à jamais immortel le nom de Lévis et jeté sur nos derniers malheurs un tel reflet de gloire, qu'ils ressemblent à un triomphe. Ce soulèvement d'un peuple désespéré, courant sous les drapeaux avec sa dernière bouchée de pain, est aussi touchant que sublime. « On peut être fier, dit un écrivain français, quand on a un ancêtre ou un compatriote parmi de tels héros; mais aussi quels reproches amers l'histoire ne doit-elle pas adresser au triste gouvernement qui les a si lâchement abandonnés[1] ! »

Le chevalier de Lévis congédia les Canadiens du gouvernement de Québec, qui avaient rejoint l'armée en grand nombre depuis la bataille. Les Anglais les virent défiler toute la journée sur les chemins de Charlesbourg, de Beauport et de la côte du sud. Il était évident que le général français levait le siège; cependant Murray n'osa se montrer hors des murs. La leçon du 28 avril, encore fraîche dans sa mémoire, lui inspirait une tardive réserve. La destruction de la flotte avait rendu impossible le transport de tout le matériel de siège. L'artillerie de fer fut jetée en bas de la côte du Foulon, et les canons de fonte, ainsi que les pièces de campagne, expédiés en avant. L'armée resta fièrement en position toute la journée du 16. Les sauvages profitèrent de la levée du camp pour se livrer au pillage, s'enivrer et commettre des horreurs. Ils tuèrent un grenadier et en blessèrent un autre; un troisième ne put éviter la mort qu'en tuant le sauvage qui voulait l'égorger.

A dix heures du soir l'armée se mit en marche, au bruit de toute l'artillerie de la ville, qui faisait ricocher des boulets sur la surface entière des plaines d'Abraham. C'était la seule poursuite qu'osait faire le général Murray. L'armée traversa le lendemain, au lever du jour, la rivière du cap Rouge, où elle fut occupée à charger les bateaux des vivres et des munitions restés sur les transports échoués, qui furent ensuite brûlés. Bourlamaque, qui se faisait porter sur un brancard, stationna toute la journée sur la grève pour diriger et hâter les travaux. Les bateaux, avec la flûte *la Marie*, qu'on parvint à remettre à flot, échappèrent à la vigilance des frégates anglaises, grâce à une nuit pluvieuse très obscure et au vent de nord-est, qui tourna à la tempête et fit périr quelques-uns des bateaux et une des frégates, *le Lowestoff*.

Dumas, en qui Lévis avait une entière confiance, fut laissé à Deschambault, avec un corps de onze cents hommes, pour barrer aussi longtemps que possible le

[1] L'abbé Gabriel, *le Maréchal de camp Desandrouins*, p. 335.

passage de Montréal aux Anglais. Deux postes avancés étaient également sous ses ordres : l'un à la Pointe-aux-Trembles, gardé par la Rochebeaucour, avec quatre cents hommes; l'autre à Jacques-Cartier, où Repentigny occupait le fort avec trois cents miliciens et soldats.

Il ne restait plus à l'armée que du pain pour nourriture. La plupart des Canadiens furent renvoyés dans leurs foyers et les bataillons échelonnés au-dessus des Trois-Rivières, sur les deux rives du fleuve, où les habitants partagèrent avec eux le peu qu'il leur restait. Lévis se rendit à Montréal pour concerter avec Vaudreuil les derniers moyens de défense.

L'entrée en rade de l'amiral Colville avec l'escadre anglaise (19 mai) anéantit tout espoir de secours. Le blocus du Saint-Laurent était dès lors complet, et le Canada, resserré entre Jacques-Cartier, l'île aux Noix et le fort Lévis, se trouvait enveloppé dans un cercle de fer. Les petits corps d'armée préposés à la défense de ces trois frontières étaient encore plus dépourvus de munitions de guerre que de moyens de vivre. Néanmoins Vaudreuil ne songea pas à se rendre : il avait juré de se défendre jusqu'à l'extrémité, et il tenait parole. Sa force de volonté grandissait avec la crise. La dernière espérance était dans la paix, dont il était fortement question en Europe. Si elle se concluait avant qu'il eût capitulé, le Canada resterait à la France.

Les premières paroles qu'il avait adressées à Lévis, en apprenant la levée du siège, avaient été pour le consoler de son cruel désappointement : « Il n'y a pas de notre faute, disait-il. Nous aurons en tout temps la consolation de dire, et tout l'univers en conviendra, que nous avons fait même au delà de ce qui était possible aux hommes.

« Quant à moi, je ne vois rien de désespéré; nous persévérerons l'un et l'autre de notre mieux : il faut espérer que la divine Providence bénira nos travaux... »

Le gouverneur tâchait en même temps de faire peser le moins possible le fardeau de la guerre sur les malheureux Canadiens, « aussi dociles que braves, » qui se pressaient autour de lui et lui faisaient un rempart de leurs personnes. Il recommandait au général de Lévis de choisir de préférence pour le service les hommes non mariés, et de les prendre en égal nombre dans les diverses paroisses, afin que l'une ne fût pas plus pressurée que l'autre. Les pères de famille s'occuperaient à ensemencer les terres. « D'ailleurs, ajoutait Vaudreuil, ils sont toujours prêts et de bonne volonté à servir, et nous les trouverons au besoin. »

Tout le printemps se passa sans qu'on eût aucune nouvelle de France. Enfin, dans la nuit du 13 de juin, un courrier expédié de la baie des Chaleurs par M. de Danjac, qui s'y était réfugié avec quelques vaisseaux pour échapper à la poursuite des Anglais, apporta à Montréal les dépêches de Versailles. Le chevalier Le Mercier y avait trouvé installée une nouvelle créature de la *reine* Pompadour, le jeune comte de Stainville, petit roué, intelligent, léger, ambitieux, un des personnages les plus néfastes de l'histoire de France. Il était à la veille de devenir célèbre sous le nom de Choiseul. Grâce à la protection de Mme de Pompadour, il fut créé duc et pair de France, ministre à trois portefeuilles : les affaires étrangères, la guerre et la marine. La Pompadour sacrifiait la France à sa vanité; il l'immola à son ambition et à l'étranger. Son triste prédécesseur aux affaires étrangères, Bernis, promettait dix-huit mille hommes à l'Autriche; il en donna cent mille et une somme annuelle

de huit millions, sans compter ce que la France payait, *elle seule,* à la Suède et à la Saxe, pour aider Marie-Thérèse à faire la guerre au roi de Prusse. La France, avec ce favori, perdit l'Inde et l'Amérique, c'est-à-dire l'empire du monde abandonné à l'Angleterre.

Sans l'influence du duc de Choiseul, la paix aurait été signée, et les espérances de Vaudreuil et de Lévis réalisées, leur héroïque résistance couronnée de succès. L'Autriche épuisée, la France haletante, effrayée de la banqueroute, voulaient la paix. Bernis osa en parler tout haut, il fut éloquent une fois dans sa vie. Le roi partageant son effroi, le dauphin, le conseil, appelaient la paix de leurs vœux. Bernis fut perdu, et Choiseul conclut cet étrange traité qui étonna le monde, la Turquie elle-même. La France y était livrée pieds et poings liés à l'Autriche : nulle paix sans elle. Tout ce que la France avait conquis, tout ce qu'elle pourrait conquérir, appartenait d'avance à l'Autriche.

Le roi et la cour accordèrent un soupir à Montcalm, puis détournèrent la tête. Le deuil du Canada faisait ombre dans le ciel de Babiole et de Trianon.

« Sa Majesté, écrivit Berryer à Vaudreuil et à Lévis,... compte sur votre zèle et votre expérience pour faire usage des forces qui se trouvent dans la colonie. »

Ce qui fut à peu près tout l'encouragement donné aux braves qui se faisaient tuer pour la France aux bords du Saint-Laurent. Les ministres eurent honte au dernier moment, et frétèrent deux mois trop tard quelques vaisseaux qui vinrent se faire brûler par l'escadre de lord Byron, au fond de la baie des Chaleurs (8 juillet 1760).

Le grand ministre qui gouvernait l'Angleterre attachait une toute autre importance au Canada. En apprenant la levée du siége de Québec, Pitt écrivit à sa femme :

« Joignez-vous à moi, ma chère, pour adresser au Tout-Puissant les actions de grâces les plus humbles et les plus ferventes. Heureux, heureux jour ! ma joie et mes transports sont inexprimables. »

Les Communes avaient accordé tous les subsides nécessaires pour achever la conquête du Canada, et obtenu le concours unanime des provinces américaines. Chacune de leurs législatures avait voté de puissants secours en hommes et en argent, afin de frapper un coup décisif. Trois armées envahissaient à la fois le Canada, ayant pour objectif Montréal, la dernière ville qui restait à conquérir. Le général en chef Amherst s'avançait par le lac Ontario, le brigadier Haviland par le lac Champlain, et Murray se préparait à aller leur donner la main pour enfermer les débris de l'armée française dans un triangle de baïonnettes. Ce plan, inventé par le cauteleux Amherst, était presque ridicule à force d'être prudent. Maître absolu du lac Champlain avec la flottille qu'il avait mis toute une campagne à construire, il n'avait qu'à débarquer à la sortie du lac son armée, jointe à celle de Haviland, et à marcher droit sur Montréal, comme le fit Haviland seul au mois de septembre. Il aurait eu à sa disposition, outre tous ses matelots armés, quatorze mille deux cent quarante-huit hommes, y compris ses sauvages, et « plus de cent cinquante bouches à feu[1] ». Montréal n'étant pas à l'abri d'un coup de main, Amherst aurait forcé Vaudreuil à capituler avant la fin de juin; car les régiments français, réduits à deux cent cinquante hommes par bataillon, c'est-à-dire à deux

[1] *Journal de Lévis*, p. 303.

mille hommes en tout, n'avaient plus de poudre que pour un seul engagement, et d'artillerie que les canons pris le 28 avril, avec quarante boulets à tirer par pièce. Rien ne démontre mieux que ces chiffres authentiques l'effroi qu'inspirèrent jusqu'à la fin les derniers restes de notre armée.

Le général Murray mit à la voile pour Montréal le 14 juillet, laissant dans Québec deux mille sept cent cinquante-neuf hommes de garnison, y compris les invalides. Il emmenait avec lui tout le reste de ses troupes, outre un très grand nombre de marins armés, distribués sur « une flotte de trois frégates de vingt, trente et quarante canons, de plusieurs brigantins et senaux armés, de douze chaloupes carcassières portant du 24, 18 et 12, et d'autres transports, faisant en tout trente-cinq voiles sans compter les bateaux[1] ».

Un renfort composé de deux régiments complets, venant de Louisbourg sur une escadre de vingt vaisseaux commandée par lord Rollo, était attendu de jour en jour. Au rapport de Murray lui-même, l'ensemble de ces deux corps donnait un effectif de six mille cinq cents hommes de débarquement. Ainsi, les forces ennemies qui allaient se réunir sous les murs de Montréal formeraient une armée de vingt mille sept cent quarante-huit combattants, sans compter les équipages des trois divisions, faisant une réserve de plusieurs milliers d'hommes armés de toutes pièces.

Les actes de rigueur commis par Murray avant son départ de Québec avaient répandu la terreur dans les campagnes. Il avait forcé les habitants des environs de Québec, qui avaient osé se joindre à Lévis, de venir eux-mêmes démolir les travaux du siége, remplir les tranchées et niveler le sol autour des fortifications. Il avait fait pendre un de leurs commandants devant sa propre maison, à Saint-Michel. Au passage de la flotte anglaise, les familles s'enfuyaient dans les bois, comme l'été précédent.

La petite armée de Dumas, échelonnée le long du rivage, se tenait à la hauteur des vaisseaux, leur jetant quelques boulets, escarmouchant avec les berges qui s'approchaient de la grève.

La flotte avançait lentement et faisait des débarquements sur les deux rives. Murray descendait en personne et envoyait des émissaires aux habitants pour les inviter à venir conférer avec lui. C'était une nature sympathique, qui avait le don de persuader. Il traita avec une extrême douceur tous ceux qui se rendirent auprès de lui, leur démontra l'inanité d'une plus longue résistance et la ruine totale qui en serait la suite. La confiance s'établit peu à peu, et les soins qu'il mit à protéger ceux qui vinrent prêter serment de fidélité en firent augmenter le nombre. Les femmes et les enfants s'approchaient ensuite et faisaient avec les troupes un petit commerce de légumes, de lait, de volailles et de quelques autres produits.

Le 4 d'août, la flotte arriva en vue des Trois-Rivières, où Dumas, qui s'attendait à y être attaqué, avait rassemblé son détachement. « Mais, raconte Knox, il eût été absurde de s'y attarder, car ce misérable poste devait suivre le sort de Montréal, lors de la jonction de notre armée avec celles qui descendent par les lacs. »

Bourlamaque, rétabli de sa blessure, avait été envoyé à Sorel vers le 12 août, pour élever quelques retranchements et disputer le passage des îles. « En vérité,

[1] *Journal de Lévis*, p. 292. Cinquante-deux voiles et vingt-six bateaux, d'après Mante, p. 333.

écrivait-il à Lévis, il est fou de vouloir garder autant de pays avec huit cents mauvais hommes. Presque pas de voitures sur cette route.

« Mon détachement est déjà sur les dents. Je suis excédé de fatigue, n'ayant personne sur qui compter et ne dormant point.

« Nous sommes fort alertes; au bivouac nuit et jour. Toute la poudre est mouillée, et les coups de fusil sont faibles. »

L'impatience de se signaler fit commettre à Murray des cruautés qui étaient contre son caractère. Il lança une proclamation qu'il fit distribuer dans les paroisses,



Le général Murray, d'après une gravure du *British Museum*.

annonçant qu'il ferait brûler les maisons, granges, étables et autres dépendances de tous les habitants qu'il trouverait absents de chez eux, tandis qu'au contraire il protégerait la personne et les propriétés de tous ceux qui mettraient bas les armes et resteraient paisiblement sur leurs terres.

L'exécution suivit de près la menace. Lord Rollo, arrivé le lendemain, se chargea de cette triste besogne, à laquelle il s'était endurci après la prise de Louisbourg, en incendiant tous les établissements français de l'île Saint-Jean.

Dans la matinée du 22, tout le bas de la paroisse de Sorel fut livré aux flammes. Murray sentit le besoin de s'excuser auprès du premier ministre. Il écrivit à Pitt : « J'ai été dans la cruelle obligation de brûler la plus grande partie des maisons de ces malheureux habitants. Je prie Dieu que cet exemple suffise, car ma nature se révolte quand cela devient une partie de ma tâche. »

L'effet produit sur l'esprit des Canadiens fut terrible. Bourlamaque s'en indignait en l'apprenant à Lévis : « Les habitants de Sorel, qui avaient très bien servi jusqu'à cette heure, sont tous retournés chez eux. Ceux de Saint-Ours, que j'avais

gardés chez eux pour le service de l'armée, refusent tout service, et je suis obligé d'envoyer un détachement de soldats dans cette paroisse pour en tirer quelques secours. J'ai fait à main armée une levée dans Masca et les autres paroisses : ils désertent tous. Agréable besogne! »

Le chaos augmentait chaque jour. Presque tous les soldats mariés désertaient à la suite de ces miliciens et regagnaient leurs foyers. L'exaspération de Bourlamaque le rendait impitoyable. Il écrivit tour à tour à Lévis et à Vaudreuil pour obtenir l'autorisation de faire quelques exemples, afin de rétablir la discipline.

Le gouverneur était trop enclin à la mansuétude pour se porter à des mesures extrêmes. Il est vrai que pour contrebalancer l'effet de la proclamation de Murray, il avait fait battre un ban par lequel il décrétait la peine de mort contre ceux qui remettraient leurs armes aux Anglais; mais ce n'était qu'une menace dont secrètement il défendait l'exécution.

Bourlamaque s'en plaignit à Lévis : « Ce ban que j'ai fait battre a maintenant l'air d'une plaisanterie. »

Le sort des Canadiens était trop lamentable pour que Vaudreuil, Canadien lui-même, songeât à l'aggraver par d'inutiles rigueurs. Une dernière iniquité de la cour de Versailles, révélée par les dépêches, avait consommé leur ruine. Le roi refusait de payer les lettres de change : c'était la seule monnaie livrée par ses agents en retour de tout ce qu'ils avaient enlevé en son nom aux habitants du pays.

Soit que Murray ait reculé à la dernière heure devant un second coup d'audace, soit qu'il ait reçu des ordres formels, il n'osa pas devancer les deux autres armées et s'arrêta vis-à-vis l'île Sainte-Thérèse, où il fit camper une partie de ses troupes. Il n'était plus qu'à quatre lieues de Montréal.

A l'île aux Noix, Bougainville n'avait que mille quatre-vingts hommes, Canadiens et Français, à opposer aux trois mille quatre cents qu'amenait Haviland. Le 21 août, il écrivit à Vaudreuil : « Il n'y a pas un endroit de l'île à l'abri. Lorsque les batteries joueront, il faudra que tout le monde soit à la belle étoile; nul blindage, nul coin que le boulet ou la bombe ne laboure. J'entre dans ce détail, non que je sois intimidé par l'armée qui m'avoisine, mais afin qu'on tienne pour certain ce qui l'est, qu'il s'en faut beaucoup que nous soyons inexpugnables. Voilà le vrai. Après cela, comptez que les troupes et moi ne manqueront ni de vigueur ni de tête, et que, si nous sommes pris, d'autres l'auraient été. »

Il y avait six jours que Haviland était devant l'île aux Noix, au moment où Bougainville instruisait Vaudreuil de sa situation. L'armée anglaise était partie le 11 de Saint-Frédéric, sur « cinq bâtiments armés de canons de dix-huit à vingt pièces chacun, deux batteries flottantes portant du 24, et nombre de carcassières. »

Le 23 au soir, Haviland « démasqua une batterie de seize pièces de canon et une chambre à bombes de huit mortiers, qui firent un feu continuel toute la nuit ». Quatre nouvelles batteries furent érigées les jours suivants.

Roquemaure, instruit des progrès du siège par les blessés envoyés au fort Saint-Jean où il commandait, en informait chaque jour son général : « Les ennemis, lui écrivait-il le 24, sont venus par trois fois, avec cinq berges, pour couper la chaîne. Ils ont toujours été bien reçus par les grenadiers qui étaient dans les *fredoches*, et sur lesquels on tirait à mitraille.

« Je vais faire passer les blessés à Chambly tout de suite, n'ayant rien ici pour

les panser, d'autant plus que les sauvages, avant de partir, ont enfoncé la chambre de M. Dubuisson et pris le linge et les médicaments qui y étaient. »

Après dix jours de tâtonnements, Haviland devina le plan qu'aurait dû suivre, l'année précédente, le général Amherst : celui de prendre à revers l'île aux Noix. L'infanterie légère du major Derby, soutenue des rangers du major Rogers, traînèrent sept ou huit pièces de campagne à travers la plaine boisée qui s'étendait à l'est de l'île aux Noix, et vinrent les braquer sur la petite marine française mouillée au-dessous de l'île. Cette marine se composait d'une grande et d'une petite tartane, d'une barque et de quatre chaloupes canonnières. Le capitaine Le Sage, commandant de la grande tartane, fut tué après quelques heures de combat, et l'équipage se rendit. La barque, poussée par un vent d'ouest, alla s'échouer sous le feu de l'ennemi. Les chaloupes canonnières furent jetées à terre en cherchant à échapper par la fuite. Cet échec, qui mettait en danger les communications avec Saint-Jean, décida du sort de l'île aux Noix.

La place avait été canonnée et bombardée pendant seize jours. Bougainville assembla un conseil de guerre, où il fut décidé d'évacuer le fort. Un officier de la colonie d'une bravoure éprouvée, M. Le Borgne, devait y rester avec quarante hommes, pour continuer le feu, afin de dissimuler la sortie de la garnison. Le 27, à dix heures du soir, elle se rangea en ordre de bataille dans le plus profond silence, sans le moindre cliquetis d'armes, vis-à-vis un endroit marécageux de la rive gauche du Richelieu, où les Anglais n'avaient pas encore établi de postes. Le passage de la rivière se fit sans désordre ni confusion et avec si peu de bruit, que les ennemis n'en n'eurent pas le soupçon, quoiqu'on entendît distinctement la voix des sentinelles sur la droite.

« Aussitôt la rivière traversée, dit le chevalier Johnstone qui assistait à cette retraite, nous partîmes pour Montréal à travers les bois, distants seulement de huit lieues de l'île aux Noix. Nous courions continuellement les uns à la suite des autres sans nous arrêter. Après avoir ainsi marché depuis minuit jusqu'au lendemain midi, dans des marécages couverts de mousse, de fougères, où l'on enfonçait souvent jusqu'à la ceinture, nous restâmes foudroyés en nous apercevant que, bien loin d'être près de Montréal, nous n'étions qu'à une demi-lieue de l'île aux Noix. Notre guide, s'étant égaré, nous avait fait continuellement tourner pendant douze heures.

« Nous étions si près d'un poste anglais, qu'un grenadier du régiment de Berry, voyant son commandant Cormier tomber de fatigue et incapable d'aller plus loin, enleva un cheval de ce poste qui se trouvait près du bois, y fit monter son commandant; autrement il aurait été abandonné, fait prisonnier par les Anglais ou scalpé par les sauvages.

« Ayant perdu toute espérance d'arriver à Montréal par les forêts, nous prîmes le chemin du fort Saint-Jean, bâti quatre lieues plus bas que l'île aux Noix. Mes forces étaient tellement épuisées, que je pouvais à peine traîner mes jambes l'une après l'autre. Mais la crainte de tomber entre les mains des sauvages, l'idée des horribles cruautés qu'ils font subir à leurs prisonniers, m'empêchèrent de tomber de lassitude et me donnèrent des forces pour continuer.

« Arrivé, vers quatre heures du soir, à un établissement situé à une lieue et demie environ du fort Saint-Jean, Bougainville fit faire halte pour la première fois depuis notre départ de l'île aux Noix. J'eus seulement la force de me jeter dans un bateau que j'aperçus, se dirigeant vers le fort Saint-Jean. Nous perdîmes dans cette

marche environ quatre-vingts hommes; ceux qui ne purent suivre furent abandonnés et devinrent victimes des sauvages. »

M. de Lapause, qui se trouvait à Saint-Jean, se hâta d'écrire à M. de Lévis : « Mon général, il faut que le munitionnaire mette tout en usage pour donner des vivres aux débris du pauvre corps de l'île aux Noix, qui est exténué et excédé de fatigue. On fera en sorte d'attendre ici jusqu'au dernier moment, pour sauver le plus de monde qu'il sera possible des gens qui sont perdus dans les bois. M. de Bougainville va arriver; Launay et Manneville le sont, ayant trouvé un canot au détroit. On porte sur un brancard M. de Trivio. »

Roquemaure n'avait avec lui que mille quarante-trois hommes, soldats et miliciens, presque nu-pieds, manquant de vivres, et pas un seul sauvage. Du jour où les Canadiens avaient appris l'incendie de Sorel, il n'avait plus été possible de les retenir, et ils déclaraient ouvertement leur intention de retourner chez eux, malgré la défense faite par Roquemaure de s'absenter du camp sous peine de vie. « Vous voyez par là, mandait cet officier à Lévis, dans quelle situation je vais me trouver. Je ne puis compter que sur les deux bataillons, qui ne montent qu'à quatre cents hommes. »

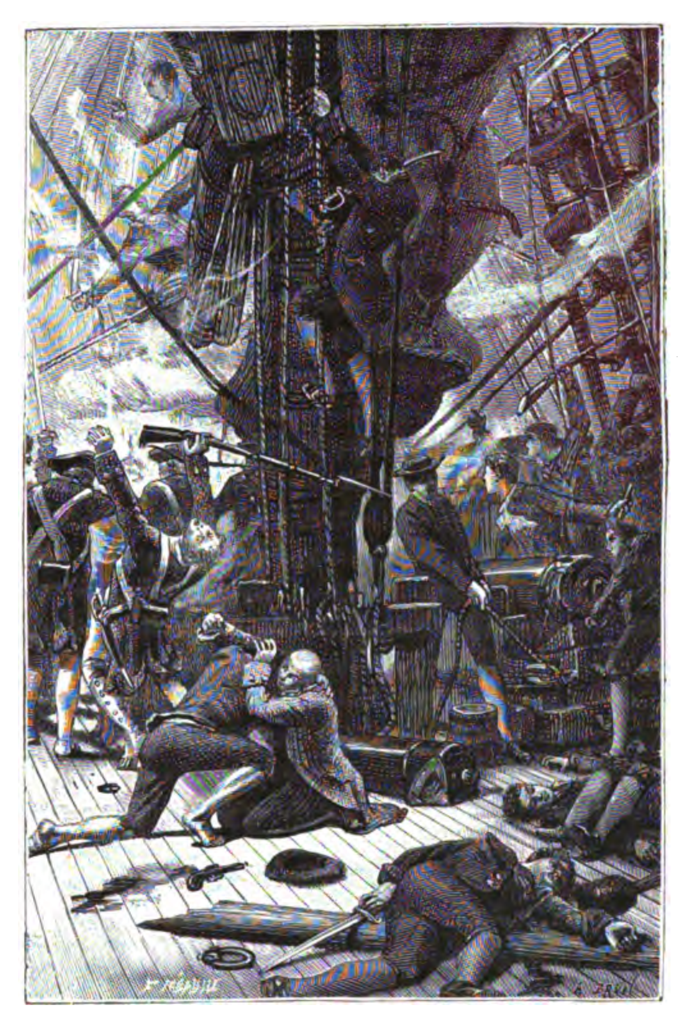
A l'approche de l'armée de Haviland, Roquemaure et Bougainville abandonnèrent le fort Saint-Jean après y avoir mis le feu, et se replièrent sur Longueuil, où Bourlamaque les avait devancés. Au nord du fleuve, Dumas, qui avait disputé le terrain d'étape en étape, était refoulé dans l'île de Montréal. Haviland et Murray réunis n'eurent plus qu'à attendre l'arrivée d'Amherst.

Le généralissime avait mis tout le printemps et l'été à faire l'inutile détour d'Albany à Oswego, et de là à la sortie du lac Ontario. Le 15 août, sa flotte de bateaux, la plus nombreuse qu'on eût vue depuis le commencement de la guerre, émergea des Mille-Iles. Enfin, le 18, elle parut devant le fort Lévis. « Toute leur armée, dit Pouchot, resta près de quatre heures en bataille dans des bateaux, au commencement des courants. Elle formait un très beau coup d'œil. »

Amherst fit descendre une partie de ses troupes au-dessous de l'île, afin d'attaquer le fort par plusieurs côtés à la fois. Pendant le défilé des bateaux sous le feu de la place, Pouchot, qui se tenait debout sur les remparts, reconnut plusieurs officiers anglais avec qui il avait souvent causé durant son séjour dans les colonies américaines. Plusieurs le saluèrent au passage, en lui souhaitant le bonjour ou en lui criant de ne pas tirer sur eux, parce qu'ils étaient ses amis. Le fort Lévis, de forme irrégulière, couvrait à peu près toute la surface de l'îlot sur lequel il était construit, et n'avait pas trois cents pieds de diamètre intérieurement. Il avait pour toute garnison deux cent trente hommes, dont la plus grande partie étaient des miliciens.

Trois jours après l'investissement du fort, les ennemis démasquèrent leurs batteries, formées de soixante-quinze pièces d'artillerie, les unes placées sur la rive du sud, les autres dans les îlots voisins du fort. Trois de leurs vaisseaux, embossés au-dessus de l'île, ouvrirent le feu avec vingt-cinq canons. Avant la fin du jour, la petite enceinte fut couverte de boulets, d'éclats de bombes et de mitraille, qui avaient fait voler le fort en pièces. Pouchot, quoique blessé, n'en continua pas moins à commander. Amherst, le croyant déconcerté, fit approcher les vaisseaux à la portée du pistolet. Ils étaient remplis de monde jusque dans les hunes, et soutenus par le feu de toutes les batteries de terre. Trois mille hommes, montés sur

des bateaux, se tenaient à l'abri des îles voisines, prêts à voler à l'assaut au premier signal. Heureusement pour les assiégés que les vaisseaux ne purent approcher que l'un après l'autre. Pouchot les fit battre successivement avec tant de vigueur, qu'il en força deux à s'échouer; le troisième, qui s'était jeté à terre sur l'île, fut si maltraité, qu'il amena son pavillon. Il était servi par trois cent cin-



Ils étaient remplis de monde jusque dans les hunes, et soutenus par le feu de toutes les batteries de terre.

quante hommes. Le capitaine en second et quelques matelots descendirent sur l'île pour capituler. Mais Pouchot, « ne pouvant recevoir tout ce monde qui aurait été plus nombreux que sa garnison, les garda en otages. » Cet échec empêcha Amherst d'ordonner l'assaut. L'action avait duré depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures et demie du soir. Quarante hommes de la garnison avaient été tués ou blessés. Officiers, soldats et miliciens s'étaient montrés admirables de sang-froid et de fermeté. Les canonniers, qui étaient presque tous des matelots, avaient fait des merveilles. « Trois ou quatre de ces derniers, dit Pouchot, étaient impayables, à cause de leur adresse et de leur vivacité à servir leurs pièces.

« Une chose qui amusa la garnison dans des moments si sérieux, fut que les sauvages qui étaient montés sur les tranchées et les batteries pour voir le combat

de ces vaisseaux qu'ils regardaient comme à eux, à cause du nom qu'on leur avait donné [1], et parce qu'ils portaient un sauvage peint sur leurs grands pavillons, faisaient des cris affreux, les voyant si maltraités. Les Anglais leur avaient persuadé qu'avec ces bâtiments seuls ils nous feraient rendre. Lorsque ces sauvages les virent dériver en travers pour aller s'échouer, ils redoublèrent leurs cris et chantèrent pouille aux Anglais, en leur disant : « Tu n'as pas voulu tuer notre père à Niagara, vois comme tu le prendras. Si tu nous avais crus, nous ne le trouverions pas ici. Une poignée de Français te fait bouquer. »

Pendant trois jours consécutifs, les Anglais concentrèrent leur feu, augmenté de nouvelles batteries, sur l'étroit îlot dont les fortifications n'étaient plus qu'un monceau de décombres. Les assiégés ne tiraient presque plus, faute de munitions. Enfin, le 25, Amherst, furieux d'une si opiniâtre résistance, inonda la place de boulets rouges et de pots-à-feu. Les survivants restés autour de Pouchot ne suffisaient pas à éteindre les flammes. Il n'y avait plus que deux canons en état de tirer, et pas un seul boulet. Ce ne fut cependant qu'à la tombée du jour que la brave garnison consentit à capituler.

Lorsque, le 26 au matin, les Anglais entrèrent dans la place, « ils furent extrêmement surpris de ne voir que quelques soldats dispersés dans les postes qu'ils remettaient, et une soixantaine de miliciens, un mouchoir sur la tête, tous en chemises » et déguenillés. « Ils demandèrent à M. Pouchot où était donc sa garnison. Il leur répondit qu'ils la voyaient toute. » Des officiers qui avaient survécu, pas un seul n'était sans blessure. Ainsi, deux cent trente hommes derrière une bicoque avaient retardé pendant huit jours les dix mille soldats d'Amherst. Plusieurs colonels vinrent complimenter le capitaine Pouchot et le conduisirent à la tente du général. Elle était entourée d'un grand nombre de sauvages, parmi lesquels Pouchot reconnut plusieurs des principaux chefs, à qui il reprocha d'être passés aux Anglais. « Ne sois pas fâché, mon père, répondirent-ils; tu vas de l'autre côté du grand lac. Nous nous débarrasserons bien des Anglais. » Ceux-ci furent surpris de les voir si tranquilles [2]. »

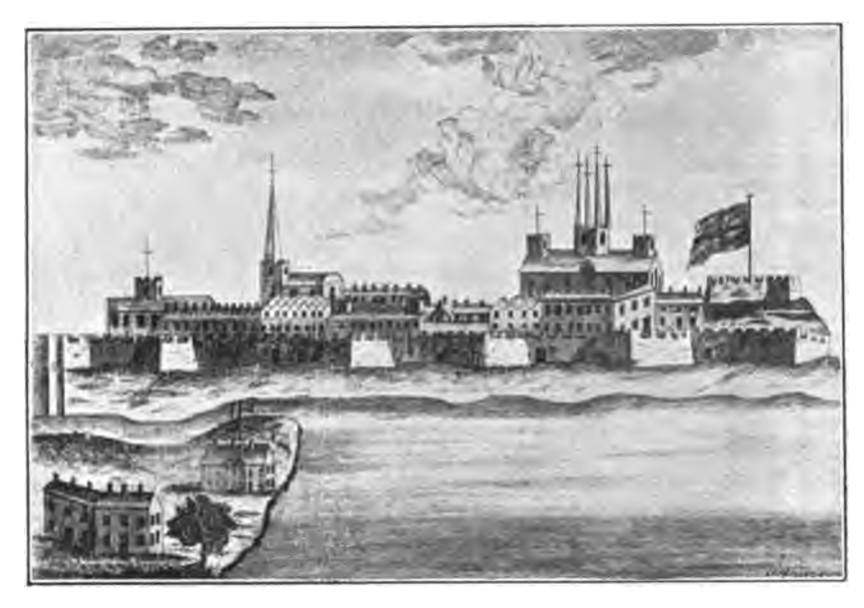
Amherst choisit parmi les Canadiens trente-six guides pour conduire les bateaux, et il renvoya le reste de la garnison par Chouaguen à New-York.

Restaient à franchir les passages les plus difficiles de la route, les rapides du Saint-Laurent, épouvantail pour les Anglais, mais dont les Canadiens se jouaient depuis plus d'un siècle. Les bateaux descendirent en longues files et sans beaucoup de difficultés les Galops, le Rapide-Plat, le Long-Saut; mais en franchissant le Coteau-du-Lac, qui n'est pas le plus dangereux, plusieurs embarcations furent mises en pièces et une partie de leurs équipages noyée. Peut-être, observe malicieusement Pouchot, leurs guides canadiens choisissaient-ils les passages les plus mauvais. Les pluies fréquentes avaient grossi les eaux du fleuve, et les formidables rapides des Cèdres, du Buisson, des Cascades, rugissaient en fouettant leurs troupeaux de vagues à crinières blanches, au grand soleil d'août. Quarante-six bateaux volèrent en éclats, dix-huit furent défoncés, et quatre-vingt-quatre hommes se noyèrent. Enfin l'armée respira à l'aise après avoir sauté la dernière cascade, et la flotte de bateaux glissa tranquillement sur la nappe unie du lac Saint-Louis.

[1] *L'Outaouaise* et *l'Oneyout*.
[2] Pouchot, p. 284.



Le chevalier de La Corne avait été envoyé avec un détachement de Canadiens, pour retarder la marche d'Amherst aux différents portages des rapides; mais la désertion s'était mise dans les rangs à la nouvelle proclamation de Murray, et le chevalier était revenu presque seul. En apprenant la sortie d'Amherst du lac Saint-Louis, Lévis avait replié ses bataillons dans l'intérieur de Montréal et s'était contenté d'aller, de sa personne, observer à Lachine le débarquement de l'armée anglaise, qui vint, le soir du 7 septembre, camper sous les murs de la ville. Le lendemain, Murray débarqua ses troupes à la Longue-Pointe, et, le même jour, Vaudreuil et Lévis purent apercevoir de la terrasse du château les tentes de Haviland dressées à Longueuil.



Montréal en 1760.

Montréal, aujourd'hui la plus grande et la plus belle ville du Canada, n'était à cette date qu'un assemblage de maisons d'une modeste apparence, la plupart en bois, d'un ou deux étages, d'où surgissaient les clochers des églises de la paroisse, des jésuites, des récollets, de l'Hôtel-Dieu et des sœurs de la congrégation de Notre-Dame. Il n'y avait d'autres édifices importants que le château du gouverneur, le séminaire de Saint-Sulpice et les couvents. La ville n'était protégée que par une longue et étroite enceinte de murailles de deux ou trois pieds d'épaisseur, armée de cinq ou six petits canons. A l'intérieur, un cavalier surmontant une éminence située du côté de l'est, et à l'extérieur un fossé sec et peu profond, complétaient ce système de défense fait pour résister à une incursion de sauvages, mais nullement à l'artillerie. Une foule de familles, réfugiées de Québec et des campagnes, encombraient les maisons. Les derniers miliciens restés à l'armée se hâtaient de rentrer dans leurs foyers afin d'éviter les nouvelles rigueurs inventées contre eux. A Varennes, plusieurs maisons venaient d'être incendiées et d'autres livrées au pillage. Les généraux anglais ne cessaient de répéter que tous les Canadiens pris les armes à la main seraient transportés en France comme les troupes régulières. Nombre de soldats mariés avaient, comme on l'a vu, rejoint leurs femmes, de sorte que tout ce qui restait de combattants ne dépassait guère deux mille hommes.

Les derniers événements avaient en outre tellement anéanti la discipline, que les troupes ne pouvaient guère plus être commandées que par la persuasion. Le rigide Bourlamaque en était au désespoir. Le 1er et le 2 septembre, après avoir averti son général que la désertion s'était mise même parmi les grenadiers, il ajoutait : « Les officiers disent que la plupart des soldats ont résolu de ne pas retourner en France. » Il terminait une autre lettre par ce cri de rage : « La maraude se joint à la désertion; je viens de faire passer par les verges, mais il faudrait bientôt fouetter toute la troupe. »

Les reproches de Roquemaure n'étaient pas moins amers : « La position de l'armée est des plus déplorables pour moi et pour tous les officiers. Le mécontentement ne fait qu'augmenter. La désertion est totalement dans l'armée, même dans les grenadiers, qui partent par demi-douzaine à la fois... Ce qui me désespère le plus, c'est que les officiers marquent encore plus leur mécontentement.

« Il me paraît, par la lettre que m'écrit M. de Bourlamaque, que son armée fond comme la mienne. »

Lévis avait à peine assez de munitions pour une affaire de mousqueterie, et des vivres pour quinze à vingt jours seulement, tandis que son adversaire, abondamment pourvu de tout, pouvait s'approcher dans une heure avec ses trois armées réunies, formant, on le sait, plus de vingt mille hommes, outre ses milliers de matelots, et plus de cent cinquante bouches à feu.

Pendant la nuit du 6, le gouverneur avait assemblé au château un conseil de guerre, composé des principaux officiers des troupes de terre et de la marine. Tous déclarèrent unanimement que, vu l'état de l'armée réduite à un effectif de deux mille cent trente-deux soldats presque sans moyens de défense, « l'intérêt de la colonie exigeait que les choses ne fussent pas poussées à la dernière extrémité, et qu'il convenait de préférer une capitulation avantageuse au peuple et honorable aux troupes qu'elle conserverait au roi, à une défense opiniâtre qui ne différerait que de deux jours la perte du pays[1]. » Vaudreuil fit ensuite lire par l'intendant un projet de capitulation qui fut adopté à l'unanimité.

Dans la matinée du 8, Bougainville se rendit à la tente d'Amherst pour demander une trêve de six mois. Sur le refus du général anglais, Bougainville fut renvoyé à dix heures avec les articles de la capitulation. Ils furent acceptés avec quelques modifications qui ne parurent pas essentielles; mais Amherst eut la bassesse de refuser les honneurs de la guerre à la brave armée de Lévis, et d'exiger qu'elle ne servît pas de toute la guerre. Tous les officiers protestèrent avec indignation contre cet outrage, et Lévis, de concert avec le gouverneur, renvoya Bougainville au camp; mais Amherst demeura inflexible. Enfin, durant la nuit, M. de Lapause fit une troisième tentative qui n'eut pas plus de succès. Le chevalier de Lévis adressa alors au marquis de Vaudreuil un mémoire, dans lequel il lui proposait de rompre toutes négociations et de se défendre jusqu'à l'extrémité. « Il serait inouï, concluait-il, de se soumettre à des conditions si dures et si humiliantes pour les troupes sans être canonnés.

« Si M. le marquis de Vaudreuil, par des vues politiques, se croit obligé de rendre présentement la colonie aux Anglais, nous lui demandons la liberté de nous retirer avec les troupes dans l'île Sainte-Hélène, pour y soutenir en notre nom

[1] *Journal de Lévis*, p. 304.

l'honneur des armes du roi, résolus de nous exposer à toutes sortes d'extrémités plutôt que de subir des conditions qui nous y paraissent si contraires. »

Le gouverneur, tout en admirant la conduite du général français, répondit que l'intérêt de la colonie dont le sort lui était confié ne lui permettait pas de refuser les conditions favorables qui lui étaient offertes. Toute la population qui encombrait la ville était affolée et le suppliait de ne pas la livrer à la fureur des sauvages et d'une armée exaspérée.

Amherst donna pour raison de son refus les cruautés commises par les sauvages alliés des Français, dont il rendait l'armée responsable; mais ce n'était là qu'un prétexte pour cacher son véritable motif : il voulait venger la honteuse capitulation de Closter-Severn, qu'il avait été forcé de subir avec l'armée du duc de Cumberland, lequel avait perdu en cette occasion sa réputation d'homme de guerre. La conduite d'Amherst est d'autant plus injustifiable, que les Anglais aussi bien que les Français avaient accepté comme alliés les nations sauvages avec leur manière de faire la guerre. Bien plus, les Anglais seuls avaient donné l'exemple d'un corps d'armée tel que celui des rangers, scalpant leurs ennemis absolument comme les Indiens. On se rappelle avec quelle énergie Montcalm avait flétri cette pratique indigne d'un peuple civilisé, et l'avait fait contraster avec la conduite des Français.

En apprenant que toute espérance était perdue, Lévis brisa son épée et ordonna aux officiers « de brûler leurs drapeaux pour se soustraire à la dure condition de les remettre aux ennemis[1] ». Il refusa ensuite de voir le général Amherst.

Le matin du 8 septembre fut signée cette célèbre capitulation, qui fit passer la Nouvelle-France au pouvoir de l'Angleterre. « Ainsi tomba, dit Henri Martin, cette race d'hommes que l'habitude de vivre au sein de la nature sévère du Nord avait rendue forte et simple comme les anciens. Dans l'Inde on avait pu admirer quelques grands hommes; ici, ce fut tout un peuple qui fut grand. »

La capitulation était en somme trop avantageuse pour que Vaudreuil pût se dispenser de la signer. Elle a été la sauvegarde des Canadiens, qui en ont conservé un souvenir reconnaissant au dernier des gouverneurs français. Le libre exercice de la religion catholique était garanti aux nouveaux sujets; les séminaires et les communautés de femmes maintenus dans la possession de leurs biens, constitutions et privilèges. Quant aux articles concernant les ordres religieux d'hommes, les dîmes, les lois, usages et coutumes, ils furent réservés à la sanction du roi. Le peuple aurait la jouissance de ses propriétés, et les seigneurs celle de leurs droits féodaux et autres. Tous les officiers civils et militaires, les soldats et les matelots seraient renvoyés en France sur les vaisseaux de Sa Majesté britannique. Enfin, tous les miliciens détenus prisonniers dans les colonies américaines seraient renvoyés sur leurs terres. Le même droit était demandé pour les malheureux Acadiens, mais il fut refusé.

Murray, qui s'était mesuré avec les troupes du Canada, les appréciait bien mieux qu'Amherst. S'il eût été général en chef, il eût consenti aux mêmes conditions honorables qu'avait faites Townshend à la garnison de Québec. Il l'insinua délicatement peu de jours après la capitulation. A un dîner auquel il avait invité M. de Malartic, il le combla de politesses et le plaça à côté de lui. Au cours de la conversation, il lui dit :

[1] *Journal de Lévis*, p. 308.



« Vous devez tous être bien contents. Vous vous êtes couverts de gloire en défendant pendant six campagnes cette colonie que nous aurions dû prendre dans une.

— Nous le serions, repartit Malartic, sans la dure capitulation qu'on nous a imposée. »

Murray le saisit par le bras et lui dit vivement :

« Vous n'y êtes pas compris, si vous le voulez. Je vous considère toujours comme officier de garde à l'hôpital général. »

Et il lui fit livrer peu de jours après l'autorisation de servir pendant la guerre.

Le roi d'Angleterre répara autant que possible l'affront qu'avait reçu M. de Lévis, en levant dès son retour en France la défense qui lui avait été faite de servir durant la guerre[1].

Le général ne garda pas rancune à Vaudreuil. Il lui rendit pleine justice dans son rapport au ministre de la marine : « Je crois pouvoir dire, écrivait-il, que M. le marquis de Vaudreuil a mis en usage, jusqu'au dernier moment, toutes les ressources dont la prudence et l'expérience humaines peuvent être capables.

« J'ai fait de mon côté tout ce qui a dépendu de moi pour le seconder, soit pour le concert des sentiments les plus unanimes entre nous deux, soit en exécutant ses ordres ou en lui suggérant les moyens qui me paraissaient devoir être utiles au bien du service.

« Les troupes de la colonie, celles de terre, les habitants même, ont fait des prodiges de valeur. Ils ont donné des preuves réitérées, surtout le 28 avril dernier, que la conservation de la colonie ne pouvait dépendre ni de leur zèle pour la gloire de Sa Majesté, ni de leur courage à se défendre, ni de leur bonne volonté à endurer les plus grandes fatigues et la privation des choses les plus nécessaires.

« C'est une suite des malheurs auxquels depuis quelque temps cette colonie était en butte, par une fatalité inexplicable, que les secours envoyés cette année de France ne soient pas arrivés dans le moment critique. Quelque médiocres qu'ils fussent, joints aux succès des armes du roi le 28 avril, je crois pouvoir assurer que Québec aurait été repris. »

Du moment que la capitulation eut été signée, Vaudreuil avait tourné toute sa sollicitude au soulagement de la misère publique. Il se mit au service de tous ceux qui, ruinés par la guerre, vinrent assiéger son château. Le plus pauvre habitant était reçu avec la même affabilité que le grand seigneur. Aux uns et aux autres, il promettait la même protection auprès du roi.

Dans la dépêche expédiée aux ministres de Louis XV pour annoncer la capitulation, Vaudreuil avait déjà rendu hommage aux habitants du Canada : « Avec ce beau et vaste pays, la France perd soixante et dix mille âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince. Les vexations qu'ils ont éprouvées depuis plusieurs années, et particulièrement depuis les cinq dernières avant la reddition de Québec, sans murmurer ni oser faire parvenir leurs justes plaintes au pied du trône, prouvent assez leur docilité. »

[1] La lettre écrite par le général Ligonier, au nom du roi, contient un passage qui ne peut s'expliquer que comme un désaveu de l'accusation portée par Amherst. « La manière généreuse avec laquelle vous avez traité nos Anglais, y est-il dit, a d'abord déterminé Sa Majesté d'accorder votre demande. » (Collect. Lévis, *Lettres et pièces militaires.*) C'était précisément le contraire qu'Amherst avait prétexté pour refuser les honneurs de la guerre.



La guerre était finie de ce côté de l'Atlantique. Elle avait duré six ans, six campagnes marquées chacune par un succès de nos armes sur un ennemi incomparablement plus fort en hommes et en ressources de tout genre : Monongahéla, Chouaguen, William-Henry, Carillon, Montmorency, Sainte-Foye. Les trois revers du lac George, de Louisbourg et d'Abraham, n'en font que mieux ressortir le prestige. La cause en était due à la supériorité des généraux français, à la solidité de l'armée régulière, mais surtout au concours des Canadiens, obéissant comme un seul homme, et dont l'élite était de tout temps endurcie à la guerre. Quelques poignées d'hommes échelonnés sur cinq cents lieues de frontières les avaient défendues, presque toujours victorieusement, contre des voisins quinze fois plus nombreux, et pour lesquels l'Angleterre était aussi prodigue que la France se montrait avare pour nous. Le nombre devait finir par triompher; mais la plus large part de gloire est restée aux vaincus. Trois noms en sont sortis immortels : Montcalm et Lévis du côté des Français, Wolfe du côté des Anglais. Mais, comme il arrive toujours, la gloire a été trop exclusivement confisquée à leur profit. On a souvent répété que ce sont les soldats qui gagnent les batailles, et les généraux qui en profitent. Ce paradoxe apparent est plus vrai ici qu'ailleurs. Les plus grands héros de cette guerre sont les chefs d'expédition, ces officiers partisans dignes d'être chantés par Homère, qui, en éclairant les armées par des marches prodigieuses et des luttes corps à corps dans les bois, ont préparé les victoires. C'est là le côté vraiment épique de cette histoire, par où elle touche au merveilleux dans ses détails, autant qu'à la grandeur dans son ensemble.

Le lendemain de la capitulation, les grenadiers anglais et quelques compagnies d'infanterie légère, aux ordres du colonel Haldimand, prirent possession de Montréal. Les sauvages alliés des Anglais s'étaient déjà répandus dans les campagnes, où ils jetaient l'épouvante, en se livrant à des actes de violence et de brigandage. Des maisons furent pillées jusque dans la ville de Montréal. Le marquis de Vaudreuil se plaignit hautement de cette rupture de la capitulation. Amherst fit pendre un des principaux coupables, et envoya des détachements en différentes directions pour maintenir l'ordre. La plupart des familles possédant encore quelques biens, surtout parmi la noblesse, se préparèrent à passer en France en même temps que les officiers civils et l'armée. Elles y étaient fortement encouragées par les nouveaux maîtres du pays, qui espéraient par ce moyen parvenir plus facilement à asservir la population. Une partie de ces familles ne purent trouver place dans les navires, dont le nombre était insuffisant, et durent attendre à l'année suivante.

Les régiments s'embarquèrent successivement, du 13 au 17 septembre, sur tout ce qui put être rassemblé de transports, de goélettes et de bateaux. Ils ne comptaient que seize à dix-sept cents hommes sur deux mille deux cents tout compris, malades et invalides, etc., qu'ils étaient au jour de la reddition de Montréal. « Le reste, ajoute Lévis, est demeuré dans le pays, où ils ont pris des établissements. » Le marquis de Vaudreuil ne fut libre de partir que le 21 septembre. La descente de Montréal à Québec fut accompagnée de contre-temps et de délais inouïs. Des semaines entières de vent contraire, des tempêtes qui plusieurs fois mirent en danger les embarcations, retardèrent leur marche, au point que les derniers navires n'arrivèrent à Québec que vingt-cinq jours après leur départ.

Le chevalier de Lévis, connaissant les sentiments du général Murray, se rendit aux invitations qu'il lui fit à son retour à Québec. Les deux généraux se traitèrent

ensuite en frères d'armes, et Murray ne perdit aucune occasion de lui faire oublier la journée du 8 septembre. En souhaitant au chevalier une heureuse traversée, au moment de son départ, « il l'assura, dit Malartic, que l'Angleterre consentirait à rendre le Canada à la France à condition qu'on n'y enverrait pas pour gouverneur général M. de Lévis, vu qu'elle ne pourrait pas le reprendre. »

La cour d'Angleterre était tellement sous cette impression, qu'en déliant le chevalier de son engagement de ne point servir, elle restreignit son autorisation à l'Europe seulement : « Si le roi excepte l'Amérique, fut-il répondu, c'est votre faute; vous y avez servi avec trop de distinction. »

Le 18 octobre, le navire *l'Aventure* et la flûte *la Marie* mirent à la voile pour l'Europe. L'*Aventure* emportait à son bord le marquis et la marquise de Vaudreuil, MM. de Rigaud, de Longueuil, Dumas et quelques autres officiers de la colonie. Le général de Lévis emmenait avec lui le chevalier de Montreuil, le commissaire Bernier, la Rochebeaucour, Pontleroy, Montbeillard, Lapause et le célèbre officier partisan Wolff. Bourlamaque était resté à Québec pour surveiller le départ des derniers régiments.

Les vaisseaux qui portaient Vaudreuil et Lévis arrivèrent en France dans les derniers jours de novembre. L'*Aventure* aborda à Brest, la *Marie* à la Rochelle, où était déjà débarquée une partie des troupes. Les autres entrèrent en rade les jours suivants. L'impression pénible causée par la perte du Canada se réveilla au passage des débris de l'armée dans les différentes provinces où elle fut envoyée en garnison. Le peuple, blessé dans son orgueil national, ne pardonnait pas au gouvernement l'abandon de la grande politique de Henri IV et de Richelieu. La déchéance apparaissait aux yeux des moins clairvoyants. Il fallut satisfaire l'opinion publique, dont le grondement précurseur des tempêtes du règne suivant arrivait jusqu'au pied du trône. Les ministres saisirent avec empressement l'occasion que leur offraient les scandales administratifs du Canada pour détourner l'attention. Bigot fut accueilli à Versailles par les reproches de tous les ministres. En le voyant entrer au bureau de la marine, Berryer lui dit :

« C'est vous qui avez perdu le Canada. Vous avez trahi tous vos devoirs, votre administration a été criminelle, vous vous êtes joué des deniers publics. Vous avez enrichi vos favoris et fait vous-même une fortune immense. Attendez-vous à toutes les rigueurs de la justice. »

L'intendant fut jeté à la Bastille, avec les chefs de la Grande Société. Ce fut le signal de dénonciations qui atteignirent les innocents comme les coupables. Vaudreuil fut de ce nombre, et n'échappa point à la Bastille. Il n'y eut pas jusqu'à l'honnête Pouchot qui ne fût inculpé par d'ignobles délateurs. Des accusations d'un autre genre brisèrent la carrière de braves officiers de l'armée : Dalquier et Poulariés perdirent leurs grades de commandants de bataillon, qui furent donnés à de jeunes officiers plus agréables aux dames de la cour.

En décembre 1761, une commission, présidée par M. de Sartines, lieutenant général de police, et composée de vingt-sept juges au Châtelet, fut chargée de prononcer souverainement dans le procès intenté au nom du roi « contre les auteurs des monopoles, abus, vexations et prévarications commis en Canada ». Bigot et Cadet nièrent tout effrontément, tant qu'on n'eut pas mis sous leurs yeux les preuves irrécusables de leur culpabilité. Alors ils tâchèrent de se défendre en enveloppant autant de personnes que possible dans leurs accusations. Les juges mirent quinze



mois à dépouiller l'énorme masse de documents qui formaient le dossier du procès.

Vaudreuil parut plutôt comme juge que comme accusé dans la cause. Le calme et la contenance honnête de ce vieillard sexagénaire, blanchi au service de l'État, la dignité de sa défense concise et probante, firent impression sur ses juges. « Lorsque, dit-il en commençant son plaidoyer, un gouverneur a été chargé d'une administration purement militaire, qu'il s'en est acquitté avec honneur et de la manière la plus distinguée, sans jamais sortir du cercle tracé par ses instructions et ses pouvoirs, il a le droit de regarder une procédure dont l'objet est de discuter l'administration des finances et l'emploi des deniers du roi comme une affaire qui lui est totalement étrangère. » Le marquis de Vaudreuil avait gouverné la Nouvelle-France durant une des périodes les plus difficiles de son existence. Après avoir servi l'État pendant cinquante-six ans et avoir eu toute espèce d'occasions de s'enrichir, il était rentré pauvre en France. Tour à tour gouverneur des Trois-Rivières, de la Louisiane et du Canada, il avait été obligé de vendre les belles plantations qu'il avait acquises au bord du Missisipi pour soutenir sa dignité de gouverneur général. Durant la dernière guerre, il avait sacrifié tout son traitement et jusqu'à sa vaisselle d'argent pour le soutien de l'armée. Selon sa propre expression, toute sa fortune consistait « dans l'espérance des bienfaits du roi ».

Dédaignant de se justifier davantage des perfides insinuations de Bigot, il ne songea qu'à défendre ses compatriotes les Canadiens, que cet intendant et ses complices cherchaient à dépouiller de leur honneur, après leur avoir enlevé tous leurs biens.

Le président de la commission rendit son arrêt contre les accusés le 10 décembre 1763. Vaudreuil fut déchargé de toute accusation, Bigot et le trésorier Varin bannis à perpétuité du royaume, et leurs biens confisqués. Cadet fut condamné à être banni neuf ans de Paris et à restituer six millions. Les autres concussionnaires, Bréard, Pénisseault, Péan, Maurin, Corpron, Estèbe, Martel, eurent à restituer des sommes variant de trente mille à six cent mille livres. Des vingt et un accusés, dix furent condamnés, six acquittés, trois admonestés, et deux renvoyés faute de preuves. Sept des contumaces furent condamnés à diverses peines.

En apprenant l'acquittement de Vaudreuil, le roi lui écrivit une lettre de félicitations et lui accorda une pension de six mille livres.

Mme Pénisseault, dit-on, sut gagner les bonnes grâces du duc de Choiseul, qui lui accorda des lettres de justification pour son mari et lui conserva des gains frauduleux qu'il avait été condamné à rendre. Bréard légua à son fils le soin de venger la flétrissure que lui avait infligée son souverain. Jean-Jacques Bréard, né à Québec en 1751, se fit élire membre de la Convention et vota la mort de Louis XVI.

Louis XV témoigna sa satisfaction au chevalier de Lévis en le créant, dès son retour, lieutenant général par une promotion spéciale. A l'ouverture de la campagne, il alla rejoindre l'armée du Rhin, sous les ordres du maréchal de Soubise. Après avoir assisté aux combats de Fillinghausen et de Schedinghem, il vint renforcer en Hesse le maréchal de Broglie, avec un corps de dix mille hommes. Chargé en 1762 du commandement de l'avant-garde du corps de réserve, placé sous les ordres du prince de Condé, il soutint victorieusement toutes les attaques du prince héréditaire de Brunswick. Il eut une large part à la brillante affaire de Gremighen. Attaqué par vingt-cinq mille hommes à deux lieues de l'armée, il ne put jamais

être entamé. Durant une des nombreuses charges qu'il eut à repousser, il eut un cheval tué sous lui d'un coup de pistolet. Ce fut Lévis qui décida du succès des armes françaises à Johannisberg. Il y commanda la gauche de l'armée, qui eut à soutenir tous les efforts du prince de Brunswick. Cinq jours après, n'ayant avec lui que quatre mille hommes, il se maintint pendant plus de trois heures sur la montagne de Johannisberg contre dix-neuf bataillons et trente pièces de canon.

Les compagnons d'armes de Lévis, privés de se battre à ses côtés, applaudissaient de loin à ses succès. Bourlamaque lui écrivit de Paris : « Voulez-vous bien, mon général, recevoir mon compliment sur l'affaire du 25, et sur ce qui l'a précédée? J'apprends avec grand plaisir que vous avez eu grande part au succès en cette affaire. N'allez pas, je vous en prie, vous faire tuer au moment de la paix. Elle paraît sûre. »

Bougainville, de son côté, lui disait : « Mon général, il faudra donc tous les ordinaires vous faire un compliment nouveau? Recevez, je vous prie, le mien sur la part que vous avez certainement eue à la victoire de M. le prince de Condé. Elle est belle et bien glorieuse pour la nation et bien agréable au moment de la conclusion. C'est bien finir et rester sur la bonne bouche. M. de Nivernais part demain matin et pourra se montrer à Londres la tête plus haute. »

A la mort du duc de Chaulnes (1765), le général de Lévis fut créé gouverneur de la province d'Artois. En 1771, il fut nommé capitaine des gardes de M. le comte de Provence, depuis le roi Louis XVIII. Enfin, comme couronnement de sa glorieuse carrière, il fut créé chevalier des ordres du roi, maréchal de France, puis duc héréditaire. Il mourut d'apoplexie à Arras, le 26 novembre 1787, à l'âge de soixante-sept ans.

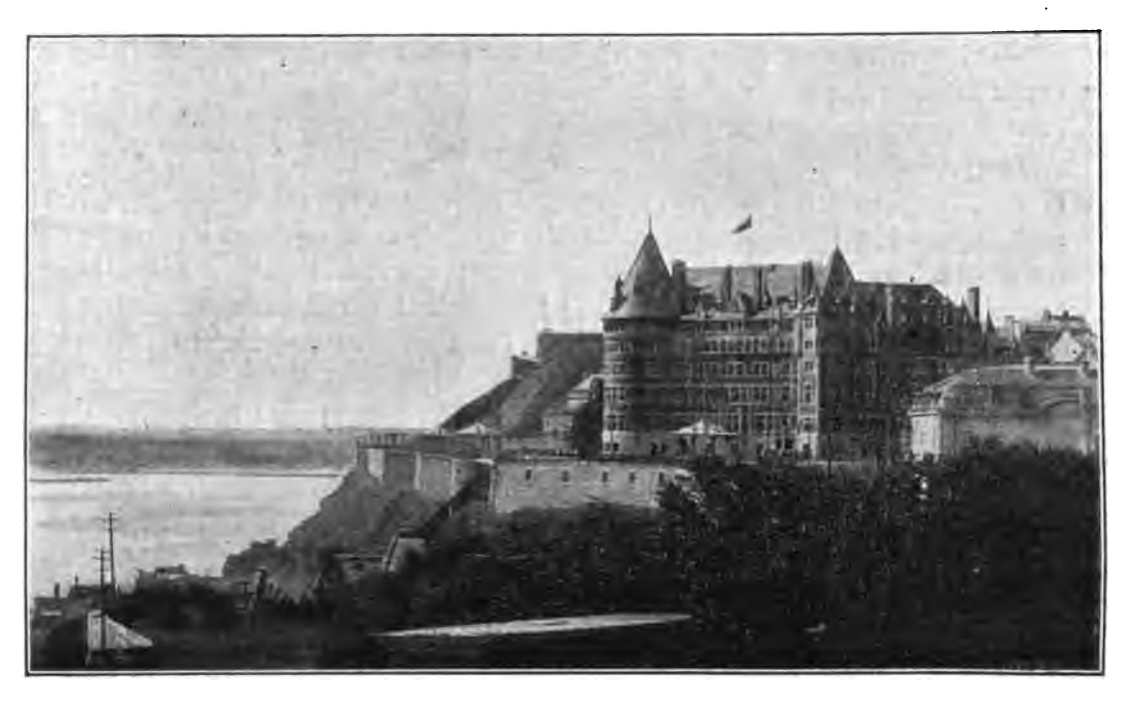
Il serait superflu de tracer ici le portrait de Lévis : il ressort de l'ensemble de cet ouvrage. On l'a entendu parler, on l'a vu agir. Il s'est montré supérieur à tout ce qui l'environnait. Montcalm n'hésitait pas à reconnaître sa supériorité. Sa correspondance témoigne du soin qu'il prenait de toujours le consulter, de modifier au besoin ses idées pour ne pas être en opposition avec lui. Lévis fut le seul homme dont l'impérieux marquis subit l'ascendant. Il se sentait dominé par sa haute et froide raison, par l'empire qu'il avait sur lui-même, la sagesse de ses conseils, la prudence de sa conduite. Montcalm et Lévis avaient de commun de grandes qualités militaires, une bravoure à toute épreuve, une science et une expérience consommées dans l'art de la guerre; mais Lévis avait plus de sûreté dans le coup d'œil, plus de largeur dans les vues, plus de sang-froid et de fermeté dans l'action. Ce fut la bonne fortune de Wolfe de ne pas rencontrer Lévis sur les plaines d'Abraham. La journée de Montmorency n'avait été pour lui qu'un échec; celle du 13 septembre eût été un désastre.

La guerre de Sept ans touchait à sa fin. Un million d'hommes y avaient péri sans changer la carte de l'Europe. Toutes les puissances belligérantes soupiraient après la paix, l'Angleterre victorieuse aussi bien que la France vaincue. La mort du vieux roi George II, auquel succédait son petit-fils, George III, modifia la politique de la Grande-Bretagne. Le jeune roi, seul souverain vraiment anglais qui eût régné depuis la chute des Stuarts, fut salué avec transports à son avènement au trône. La puissance de Pitt fut dès lors ébranlée, car le roi le haïssait. Son favori, lord Bute, conseillait la paix.

En France, le petit Choiseul était devenu tout-puissant. Il avait acquis la terre

de Chanteloup, où il tenait une cour. Sa fortune personnelle s'était accrue, dit-on, de six mille livres à un million de revenu. Il entama des négociations avec l'Angleterre, après avoir conclu le fameux pacte de famille qui unissait dans une étroite alliance les différentes branches de la maison de Bourbon. Pitt traîna les négociations en longueur, afin de frapper de nouveaux coups. L'Espagne perdit Cuba et Manille. Le drapeau anglais flotta sur le territoire de France : Belle-Isle fut prise, malgré la belle défense de M. de Sainte-Croix.

Les négociations recommencèrent en septembre 1762. Pitt n'était plus ministre; le roi et son conseil, fatigués de son arrogance, avaient accepté sa démission qu'il



Le château Frontenac, bâti sur le site du château Saint-Louis, à Québec.

avait offerte, et Bute était devenu premier ministre. Le duc de Bedford fut envoyé à Paris, le duc de Nivernais à Londres. Bute exigeait l'abandon de l'Inde et du Canada, de plus, la démolition de Dunkerque « comme un monument éternel du joug imposé à la France ».

Dans les deux royaumes une question passionnait les esprits : Le Canada serait-il rendu à la France? Voltaire, chez qui le sentiment national était éteint, en réclamait l'abandon. L'occupation de ces *quelques arpents de neige* ne serait, selon lui, « qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. » Les esprits clairvoyants, — Bougainville et le commissaire Bernier étaient de ce nombre, — pensaient bien différemment. Bougainville écrivit un mémoire très curieux, plein d'idées fécondes, sur la Nouvelle-France, ses ressources, son avenir, le grand intérêt qui s'attachait à sa conservation.

Bernier écrivait de son côté à M. de Crémille : « Je pleurerai avec vous et tous les vrais patriotes la perte de cette belle colonie. Si elle doit revenir à la France, c'est un bien; si elle doit être séparée pour toujours, la perte en est irréparable. »

En Angleterre, les esprits étaient également divisés; mais la masse de la nation,

partageant les sentiments de Pitt, voulait retenir le Canada. L'homme d'État le plus éminent des colonies anglaises, Franklin, se moquait de ceux qui prophétisaient que l'acquisition du Canada amènerait leur prochaine indépendance. « J'ose dire, écrivait-il, que l'union entre elles pour un tel objet est non seulement improbable, mais impossible. » L'Amérique allait, dans bien peu d'années, lui donner un éclatant démenti.

A Québec, le général Murray se montrait plus perspicace.

« Croyez-vous que nous vous rendions le Canada? dit-il un jour à M. de Malartic.

— Je ne suis pas assez versé dans la politique pour voir les choses de si loin, répondit celui-ci.

— Si nous sommes sages, repartit Murray, nous ne le garderons pas. Il faut que la Nouvelle-Angleterre ait un frein à ronger, et nous lui en donnerons un qui l'occupera en ne gardant pas ce pays-ci. »

Les préliminaires de la paix signés à Fontainebleau (3 novembre 1762) entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, soulevèrent de longs et vifs débats dans le parlement anglais. Pitt, quoique souffrant de la goutte, s'y fit transporter. Il affecta d'y entrer au milieu de la séance, soutenu par deux de ses amis. Il parla pendant trois heures, tantôt debout, tantôt assis, contrairement aux usages parlementaires. La scène théâtrale qu'il avait montée n'eut pas l'effet qu'il en espérait. Il fut écouté assez froidement, la chambre voulait la paix.

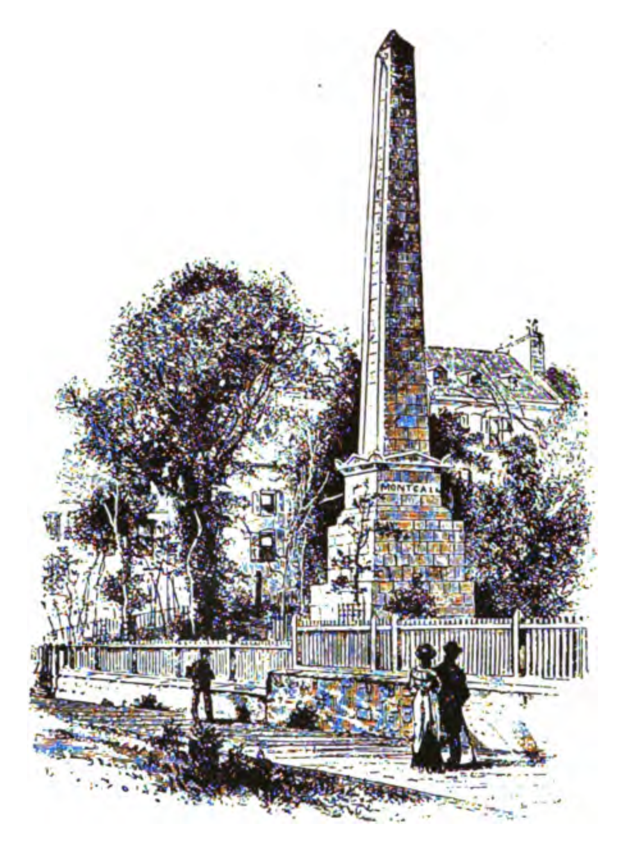
Par égard pour l'Autriche, le cabinet de Versailles avait ajourné la signature du traité, qui ne devait être que la reproduction exacte des préliminaires. La France cédait le Canada et tout ce qu'elle possédait dans l'Amérique du Nord, à l'est du Mississipi, à l'exception de la Nouvelle-Orléans et d'un petit territoire adjacent. Elle renonçait à toutes prétentions sur l'Acadie, le Cap-Breton et toutes les îles du Saint-Laurent, ne conservant que le droit de pêche sur une partie des côtes de Terre-Neuve et les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon comme station maritime, mais à condition que ces îles ne seraient ni fortifiées ni munies de garnison. Dans les Antilles, l'Angleterre restituait les îles de la Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galante et la Désirade, qu'elle avait conquises. La France ne gardait des îles neutres que Sainte-Lucie. L'Espagne recouvrait la Havane, mais cédait en retour la Floride et toutes ses possessions à l'est du Mississipi. La France lui livrait en compensation la Nouvelle-Orléans et toute la Louisiane, c'est-à-dire l'immense territoire s'étendant à l'ouest du Mississipi jusqu'au Pacifique.

En Europe, la France se soumettait à l'humiliante condition de démolir les fortifications de Dunkerque. Elle rendait Minorque aux Anglais, et l'Angleterre lui restituait Belle-Isle. Les deux puissances s'obligeaient à ne plus fournir aucun secours à leurs alliés respectifs qui resteraient engagés dans la guerre d'Allemagne. La France abandonnait le Sénégal, où elle ne gardait que les îlots de Gorée. Dans l'Inde, elle perdait tous les territoires qu'elle avait acquis depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, mais recouvrait quelques postes de commerce en s'engageant à n'en fortifier aucun dans le Bengale.

Le traité de Paris, signé le 10 février 1763, mit fin à la guerre de Sept ans. Il paraissait n'avoir rien changé à la physionomie de l'Europe; en réalité, il marquait une évolution dans l'histoire de l'humanité. La France, confinée dans le vieux continent, allait se replier sur elle-même, se livrer tout entière aux idées nouvelles qui fermentaient dans son sein, et qui, avant la fin du siècle, devaient faire explo-

sion sur le monde. L'éclatante revanche qu'elle prit sur l'Angleterre, vingt ans après le traité de Paris, fut le prélude de ce vaste embrasement qui a creusé un abîme entre le passé et le présent.

Le traité de Versailles, conclu en 1783, a consacré l'indépendance des colonies anglaises, devenues la république des États-Unis. Par ce traité, l'Angleterre ne conservait plus en Amérique qu'une partie de la Nouvelle-France, avec le petit



Monument de Wolfe et de Montcalm, à Québec[1].

peuple qu'elle avait conquis et qui commençait à renaître de ses ruines. Si M. de Malartic, interrogé par le général Murray, avait pu lire dans l'avenir, il lui aurait répondu :

Le cabinet de Londres sera moins prévoyant que vous : il ne laissera pas de frein à ronger aux colonies voisines, qui avant peu briseront celui de leur allégeance. Devenus indépendants, les États-Unis étonneront l'univers par leur rapide accroissement. Dans un siècle ils formeront un peuple de cinquante millions d'hommes. Vous me demanderez sans doute comment s'accomplira ce prodige? Il viendra de toutes les parties de l'Europe un tel flot d'émigration, que les inva-

[1] Érigé en 1827 par les soins de lord Dalhousie, gouverneur du Canada. Sur le piédestal fut gravée cette inscription, si souvent reproduite depuis :

MORTEM. VIRTUS. COMMUNEM.
FAMAM. HISTORIA.
MONUMENTUM. POSTERITAS.
DEDIT.

sions des barbares peuvent seules en donner une idée. Il vous est facile d'en prévoir la conséquence. Cette invasion pacifique sera plus funeste aux colons primitifs des États-Unis, que ne le sera pour les Canadiens la conquête violente de la Nouvelle-France. A la fin du XIXe siècle, les descendants des Pilgrim Fathers, c'est-à-dire vos colons les plus intelligents et les plus actifs, auront à peu près disparu de la Nouvelle-Angletere. Ils auront été remplacés par d'autres races qui donneront au pays une toute autre physionomie, si bien que si les Elders du temps de Cotton Mather revenaient sur la terre, ils ne retrouveraient plus rien des mœurs, des usages, de la religion d'autrefois.

Il en sera tout autrement des Canadiens. Délaissés par la France dans un état de ruine inconcevable et livrés à un vainqueur qui emploiera sa toute-puissance à les anéantir comme race, ils survivront à tout. Sans immigration étrangère, par le seul développement de leurs familles, ils accroîtront si rapidement, qu'à la fin du siècle prochain ils formeront un peuple homogène de plus de deux millions, uni comme un seul homme et resté si français, qu'un de leurs poètes pourra dire en toute vérité :

> Nous avons conservé le brillant héritage
> Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
> Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Ils jouiront alors des libres institutions de la Grande-Bretagne, qu'ils auront conquises par des luttes non moins héroïques que celles qu'ils viennent de soutenir. Et ils n'auront plus qu'à rester fidèles à eux-mêmes, pour réaliser les desseins que la Providence a eus en vue dans la fondation de la Nouvelle-France.

FIN

TABLE DES MATIÈRES


Digitized by Google

VIII

ÉTAT DÉSESPÉRÉ DE LA COLONIE

(1758-1759)

IX

SIÈGE DE QUÉBEC. — VICTOIRE DE MONTMORENCY

(1759)

X

PRISE DU FORT DE NIAGARA

(1759)

XI

BATAILLE D'ABRAHAM

(1759)



27173. — Tours, impr. Mame.



